

# Vers une psychopathologie du comportement antisocial chez l'enfant

Luis Hernan Mardones Navarro

► **To cite this version:**

Luis Hernan Mardones Navarro. Vers une psychopathologie du comportement antisocial chez l'enfant. Psychologie. Université Sorbonne Paris Cité, 2016. Français. NNT : 2016USPCC186 . tel-01721890

**HAL Id: tel-01721890**

**<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01721890>**

Submitted on 2 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Thèse de doctorat**  
**de l'université Sorbonne Paris Cité**  
**Préparée à l'Université Paris Diderot**  
**Ecole doctorale Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie ED 450**  
**Centre de Recherche Psychanalyse, Médecine et Société – CRPMS**

## **Vers une psychopathologie du comportement antisocial chez l'enfant**

**Par Luis Hernan Mardones Navarro**

**Thèse de Doctorat de Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie**  
**Dirigée par François Richard**

**Présentée et soutenue publiquement à Paris le 17 décembre 2016**

### **JURY**

**Président du jury : Christian Hofmann, Professeur Université Paris Diderot - Paris 7**  
**Rapporteur : Vincent Estellon, Professeur Université Paul Valéry - Montpellier III**  
**Rapporteur : Luisa Paz Rodriguez, Professeur Universidad Zaragoza**  
**Directeur de thèse : François Richard, Professeur Université Paris Diderot – Paris 7**  
**Membre invité : Jean-Bernard Chapelier, Maître de conférences Université de Poitiers**



## Résumé

Cette thèse a pour objectif d'éprouver la pertinence théorique d'un éclairage psychopathologique de la clinique du comportement antisocial chez l'enfant. Dans ce contexte, elle analyse à différents niveaux les contacts et rapports entre le psychisme de l'enfant et les discours théorico-cliniques autour de l'antisocial : psychiatrique, psychologique, sociologique, psychanalytique, phénoménologique et poétique.

Dans la problématique du comportement antisocial chez l'enfant, le conflit entre la représentation du comportement de l'anti social et le récit associé à l'expérience psychique apparaît comme essentiel. A l'interstice de ces deux manifestations psychiques opposées, le geste est un autre type de manifestation psychique entre l'acte et le récit. Ce conflit intrapsychique s'accompagne dans la relation clinique d'une contamination du contre transfert et au niveau social, d'une riposte sociale qui est à la base de la significativité du phénomène antisocial.

Notre intention est de montrer comment les modèles psychanalytiques traitant de la clinique du passage à l'acte ont laissé la question de la complexité du fonctionnement psychique de l'antisocial en périphérie. Au vu de ce constat, nous soumettons deux hypothèses:

Dans la première hypothèse, nous postulerons que l'absence de *significativité* du comportement antisocial n'est pas simplement un court-circuit entre acte et pensée. Court-circuit dont l'incidence laisserait indemne la nature intentionnelle du comportement. La significativité antisociale est le signe psychopathologique du comportement en même temps que son intentionnalité. Le *geste antisocial* sera à comprendre comme l'une des différentes figures morbides dans le développement psychologique de l'enfant.

Dans la seconde hypothèse, nous posterons que *le gérondif du geste* est une aide à la compréhension du destin pulsionnel du geste antisocial. Ce processus de met en place tout au long du cheminement progressif du clinicien dans sa rencontre avec le phénomène antisocial.

Mots clés : *antisocial, psychopathie, comportement, acte, significativité, geste, geste antisocial, gérondif, jeu, gérondif du geste, représentation, pulsion, sujet.*

## Abstract

This research aims at underlining the theoretical relevance of the psychopathological aspect of the clinic of children's antisocial behaviour. We analyzed on different levels the contacts and relations between the child's psyche and the theoretico-clinical approaches of the antisocial: psychiatric, psychological, phenomenological, psychoanalytical and poetical.

In this context, we review the importance of the conflict between the antisocial representation of the behaviour's process and the narration emerging from the experience of the antisocial psyche. With the meeting of those opposed psychic manifestations comes forward the gesture as another type of psychic manifestation between acting and thinking. In the clinical relationship, this intrapsychic conflict contaminate counter-transference. At the social level, the social reaction stands at the core of the significativity of the antisocial phenomenon.

Our intention is to show how the psycho-analytical models dealing with the acting out clinic overlooked the complexity of the way the antisocial's psyche works.

Therefore, we propose two hypothesizes:

First, the absence of significativity in the antisocial behaviour is not only a rupture between acting and thinking. A rupture which would not alter the intentionality of this behaviour. The antisocial significativity is a behavioural psychopathological marker as well as its intentionality. The antisocial gesture has to be understand as one of the morbid figures in the child's psychological development.

The second hypothesis of a gerund of the gesture throws some light on the impulsive antisocial gesture. The maturity of this process comes along with the clinician progressive approximation of the antisocial phenomenon.

Key-words : *antisocial, psychopathie, behavior, act, significativity, gesture, antisocial gesture, gerund, game, gerund of geste, representation drive, subject.*

*A ceux dont l'amitié n'est qu'une souffrance.  
A mes proches auxquels ma compagnie a fait défaut.*

**Cette thèse a été possible grâce à une bourse d'excellence académique de Master recherche et  
Doctorat financée par**

**La commission Nationale de Recherche en Sciences et Technologie du Gouvernement Chilien  
(Conicyt-Chile)**

**et**

**L'ambassade de la France au Chili au nom du Gouvernement Français.**

## REMERCIEMENTS

Je remercie le Gouvernement Chilien et le Gouvernement Français, qui ont rendu possible cette recherche à travers leur soutien financier et administratif.

Je remercie le Professeur M. Jean-Bernard Chapelier d'avoir accepté de diriger ce travail de thèse, et de m'avoir soutenu avec bienveillance et confiance, dès le début jusqu'à la fin.

Je remercie également le Professeur M. François Richard d'avoir été l'élan initial de cette expérience de recherche en France, ainsi que de m'accompagner pour la clôture de cette thèse.

Je remercie les membres du jury d'avoir voulu juger cette thèse.

Je remercie la chef de Service de pédopsychiatrie du Centre hospitalier Marc Jacquet Mme. Anne-Christine Zeegers de sa confiance sur mon travail clinico-théorique.

Je remercie spécialement l'équipe professionnelle de l'Hôpital de Jour pour enfants du Centre hospitalier Marc Jacquet qui m'a permis de développer un contact plus proche des enfants au quotidien.

Je remercie mes maîtres Ignacio Morlans, Rafael Parada et Edgardo Thumala.

Je remercie Marco Araneda, Charles Delattre, et Alexandre Har de m'avoir accompagné amicalement, chacun à sa manière, dans cet effort.

Je remercie spécialement le soutien ainsi que l'amitié de Juan Gomar.

**REMERCIEMENTS, 5**  
**SOMMAIRE, 6**  
**INTRODUCTION, 8**  
**METHODOLOGIE, 13.**

## **SOMMAIRE**

### Partie I

#### **PROBLEMATIQUE DE L'ANTISOCIAL, 16**

- I. *Preamble historique : etat de faits de l'antisocial, 19***
- II. *Contact, rapport, tendance et comportement antisocial, 36***
  - Contact antisocial, 37
  - Rapport antisocial, 66
  - Tendance antisociale, 79
  - Comportement antisocial, 96
    - Le narcissisme pathologique de Kernberg, 98
    - Discussion pour une hypothèse, 113
- III. *Addendum : Comportement antisocial et psychopathie, 124***
  - Psychopathie, une compréhension française de l'antisocial, 126
  - Description, 127
  - Critique, 151
  - Le repère psychopathique de Flavigny, 155

### Partie II

#### **ANALYTIQUE PHENOMENOLOGIQUE DU GESTE, 167**

- I. *L'enfant aux toupies, 167***
  - Contexte clinique, 169
  - Description clinique, 174
  - Cas (anti)social, 189
  - Esquisse d'un diagnostic, 190
- II. *Acte et phrase : un tout gestuel, 213***
- III. *Signification du tout gestuel, 240***
  - La référence de Ricœur et la signification de Derrida, 241

**IV.     *Signification pré-psychopathologique, 277***

**V.     *Addendum : Prélude du geste, 302***

Silence gestuel, 303

La grâce du geste, 307

L'idée de suicide, enjeux esthétiques, 319

Du suicide esthétique au geste, 321

Le geste dans le théâtre : la solution d'Artaud, 326

Partie III

**SYNTHETIQUE D'UNE METAPSYCHOLOGIE DU GESTE ANTISOCIAL, 329**

**I.     *Psychopathologie du geste, 329***

Le passage à l'acte suicidaire et son geste, 332

Au-delà de la psychose : clôturer Artaud, 341

Le geste selon Kristeva, 348

L'abject de Kristeva, 354

Geste affectif, 369

**II.    *Geste, jeu et gérondif, 381***

Geste, 381

Le geste de Lacan, 382

Jeu, 398

L'enfant aux toupies avec Winnicott, 399

Gérondif, 419

Traces du gérondif dans la psychanalyse du sujet, 425

Sujet et gérondif, 441

Avec Richard, 453

Le paradigme du *Nebenmensch* selon Richard, 457

**III.    *Addendum : Solitude antisociale, 481***

**CONCLUSION, 495**

**BIBLIOGRAPHIE, 500**

## INTRODUCTION

« “Tom !” Pas de réponse [...] Elle entendit un léger bruit derrière elle et se retourna juste à temps pour attraper un jeune garçon [...] qu’est-ce que tu fabriquais là-dedans ? – Rien. Comment ça, rien ? Regarde tes mains. Et ta bouche ! Qu’est-ce que c’est que cette moustache ? – J’en sais rien, ma tante. Mais moi, je sais ! C’est de la confiture, voilà ce que c’est ! »<sup>1</sup>

*Les aventures de Tom Sawyer*, Mark Twain (1876).

« Vous me connaissez pas déjà si vous avez pas lu un livre dénommé Les aventures de Tom Sawyer, mais ça fait rien. Ce livre c’est Mr. Mark Twain qui l’a écrit, et il a dit la vérité presque toujours, avec des choses exagérées. [...] La veuve Douglas a procédé à mon adoption et s’est mis dans l’idée de polir mon caractère, mais la vie à la maison était pas commode du matin au soir, vu que cette femme était si horriblement stricte sur tout. A la fin, j’en ai eu assez, j’ai mis les voiles. »<sup>2</sup>

*Aventures de Huckleberry Finn*, Mark Twain (1884-1885).

Tout le comportement antisocial chez l’enfant se joue dans ces deux passages. Dans le premier passage, on perçoit un dialogue entre un enfant et un adulte. Il semble que l’enfant a mangé de la confiture sans la permission mais, lorsqu’il est interrogé sur le méfait, il ne peut pas rendre compte des faits, puis il se sauve. C’est tout le début du livre sur Tom Sawyer, le camarade de Huckleberry Finn. Le deuxième passage correspond à la suite du premier livre où le héros est Huckleberry, le camarade de Tom.

On perçoit dans le premier passage que le récit de Tom est laconique mais la scène est bien décrite pour nous faire imaginer le type de bêtises que l’enfant fait. Ainsi, on complète l’expérience grâce à la réaction de l’adulte qui finit par interpréter ce qu’a fait l’enfant. Dans le passage de Huckleberry, c’est lui-même qui s’adresse au lecteur. Il questionne de façon ironique ce qu’a écrit Twain dans le premier bouquin. D’après nous, ces deux passages sont étroitement

---

<sup>1</sup> Twain M. (1876), *Les aventures de Tom Sawyer*, la pléiade Gallimard, Paris, 2015, pp. 11-12.

<sup>2</sup> Twain M. (1884-1885), *Aventures de Huckleberry Finn (Le camarade de Tom Sawyer)*, la pléiade Gallimard, Paris, 2015, pp. 875-876.

solidaires. Dans le premier, l'enfant ne rend pas suffisamment compte de ce qu'il a fait où ce que dit l'adulte est mis en question par le seul fait de ne « rien savoir ». Dans le deuxième, l'enfant construit un récit questionnant la parole de l'auteur du livre, c'est-à-dire revendiquant la position de l'enfant par rapports aux faits passés. En plus, Huck se montre opposé à l'idée que quelqu'un veuille « polir son caractère ». Il faut préciser que dans la version originale le personnage parle dans un anglais issu d'une espèce de dialecte ou d'argot où il ne dit pas « polir mon caractère », il dit « *sivilize* »<sup>3</sup>, littéralement « *civilize* », « civiliser » en français.

Il semble que pour la version française « polir le caractère » est synonyme de « civiliser ». Autrement dit, il s'agit ici d'une imposition culturelle via l'éducation. L'opposition à cette dernière peut s'exprimer par le comportement antisocial. Et si ces deux passages évoquent de la grâce, parce qu'ils sont humoristiques, ce n'est dû qu'à l'art de l'écrivain. La médiation, par l'humour écrit, permet de tolérer quelque chose qui est, à la base, dur à tenir. En effet, les deux personnages, qui ont environ 11 ans, n'ont pas de mère et passent la plupart du temps à l'extérieur de la maison. Enfin, les deux ont des aventures issues de leurs bêtises (mentir, désobéir, voler, etc.).

Hors de la littérature ces aventures peuvent, surtout si celles-ci sont confrontées au jugement de l'adulte, être considérées comme des résistances contre l'éducation et rentrer, sans problème, dans la sphère des comportements antisociaux, dits difficiles. De ce fait, observer la délicatesse du comportement antisocial est tout sauf évident.

C'est justement cette délicatesse qui est voilée par le passage à l'acte au sens large du terme. Pour la repérer comme il faut, le comportement antisocial chez l'enfant semble être la voie la plus optimale à parcourir. Chez l'adulte les traces antisociales ne sont plus nettes car leurs expressions sont, pour ainsi dire, trop sensées. En effet, celles-ci répondent, la plupart du temps, à une subjectivité déjà consommée socialement où le passage à l'acte est déduit selon le contexte où il se manifeste. Alors que chez l'enfant, le contexte est, peut-être, moins différencié, c'est-à-dire qu'il répond à l'adaptabilité de l'enfant au social où l'expression agressive ne suit pas nécessairement une logique évidente. Le comportement de l'enfant, brusque, parce que pulsionnel, ne se fait intelligible que par l'interprétation ultérieure. Ainsi, s'il frappe violemment un camarade parce qu'il a obtenu une bonne note, il serait juste d'interpréter cette réaction comme de la jalousie. Mais à l'origine, ce comportement est incompréhensible et son

---

<sup>3</sup> « She would sivilize me ». Twain M. (1884-1885), *Aventures de Huckleberry Finn*, Oxford University Press, New York, 2010, p.17.

élucidation n'est qu'une opinion assujettie par l'expérience du fait que tous les enfants sont jaloux et impulsifs. La netteté de l'interprétation tombe ainsi sur une généralisation qui lui est propre, mais inexacte. Si l'on questionne l'enfant sur la motivation de son comportement il dirait, comme font la grande majorité des enfants, « je n'en sais rien ». La réponse ne rend pas compte du fait, et comparée au comportement, elle n'a rien à voir avec le contexte. On pourrait même dire que l'utilité intelligible de ces mots, c'est-à-dire sa qualité reste voilé par la grosserie du comportement. Celles-ci peuvent avoir une utilité pour l'interprétation mais, à côté de l'acte, l'utilité est marginale. Ici, ce n'est pas la force du comportement qui éclipse la force de la parole, c'est la parole elle-même que ne dit « rien ».

C'est le langage rudimentaire de l'enfant qui marque la différence avec l'adulte quant à l'expression antisociale. Ni le contexte ni l'expression agis ne procurent, en effet, un sens plus ou moins établi. Si l'adulte antisocial présente un laconisme expressif quand il parle de son comportement, la parole qui s'en dégage est renvoyée au concrétisme qui est propre à l'enfant. Ce concrétisme paraît gêner l'autre qui, en questionnant l'intention de l'acte, réclame le sens voilé derrière l'évidence des faits. Mais, disons d'emblée, que suivre la trace de ce sens conduit au manque de sens ou si l'on veut, à son excès. Il semble que dans la clinique de l'enfant « difficile » la quête de sens ne manque pas au rendez-vous. Le comportement de l'enfant est optimal pour s'interroger sur la nature intentionnelle du comportement antisocial.

De l'acte (en passant par son passage) au comportement antisocial, selon la psychopathologie actuelle, il n'y a que le manque de langage. C'est juste mais incomplet. C'est dans cet interstice où nous situons pourtant une hypothèse forte : la manifestation psychopathologique du comportement antisocial ne se montre ni dans l'acte, ni dans la parole, mais dans le *geste* qui est entre les deux. Le geste antisocial présent de façon inhérente chez l'enfant surpasse, dans le comportement antisocial, l'expression évidente de la dissociation existante entre acte et phrase. Raison pour laquelle, il est impraticable aujourd'hui de continuer à postuler un paradigme tirant un sens de cette dissociation sans passer en revue la métapsychologie du sujet. L'hypothèse subsidiaire à ce raisonnement est que le comportement antisocial ne suit ni un sens rationnel linéaire (de l'acte à la phrase), ni un sens irrationnel (de la phrase à l'acte). L'antisocial est immédiatement présent dans le comportement dont la significativité est en manque. Cette dernière est presque toujours absente et son actualisation ne dépend en aucun cas de l'assignation d'un sens strictement langagier. Le problème est que la présence de significativité n'explique pas en elle-même l'absence d'une nature antisociale. L'absence de significativité du comportement antisocial, ne serait-ce qu'en raison de la

formation complexe des traces mnésiques et des horizons représentationnels, n'est pas simplement un court-circuit entre acte et pensée qui laisserait indemne la nature intentionnelle de ce comportement : la significativité antisociale (en négatif parce qu'absente) est déjà le signe psychopathologique du comportement et simultanément son intentionnalité. Etant présente *in absentia*, cette significativité est davantage repérable dans le contact avec autrui. Il faut donc s'interroger sur ce qu'elle suscite chez l'autre dont les opérations défensives vont de l'aversion paralysante jusqu'au travail sublimatoire. Le sujet antisocial semble en ce sens exprimer son symptôme par une expérience pulsionnelle irréprésentable où le rapport à autrui devient essentiel pour une possible figuration. Celle-ci est, comme la plupart des manifestations pulsionnelles, fugace et dépendante d'un pseudopode représentationnel. Il n'est pas rare alors de constater que l'appréhension dont fait preuve le sujet antisocial pour son objet, soit d'une nature sadique, car l'emprise promet de retenir et d'élargir l'évanescence de l'expérience pulsionnelle de décharge. Ce parasitisme peut être à la base de l'incapacité d'intégration objectale en présupposant un processus de deuil irrésolu. Le paradoxe de décharger et de retenir simultanément chez l'antisocial détermine, dans le rapport à autrui, l'impossibilité de lier la pensée et l'acte dans un tout discursif dont le relais est repris par une instance intermédiaire qui est le geste. En priorisant le recours à l'instantanéité du geste (en réinitialisation constante et délié de son objet de récit), les instances psychiques s'atomisent chez le sujet en perdant la limite nette qui oriente le devenir psychique. En conséquence, le manque d'empathie caractéristique du moi antisocial, lié à un surmoi posé à l'extérieur, se montre mieux par l'incapacité à faire un processus de deuil : non nécessairement de l'objet perdu (dans le rapport originaire) mais de la fuite pulsionnelle persistante liée à la domination du ça.

La psychopathologie a tendance à trancher entre l'acte et la parole lorsqu'elle se réfère à l'agressivité psychopathique. Sortir de ce sillon théorique implique reconsidérer les postulats de ce qu'on comprend par « l'intention » et observer comment celle-ci se détache, ou s'accouple, à son expression communicante. Cette communication interpelle indubitablement l'autre : soit l'autre interne (comme décentration du sujet même intra-subjective) soit l'autre externe (comme sujet en interaction inter-subjective).

Ainsi, il nous a été indispensable de faire un parcours à travers quelques faits de l'histoire psychanalytique afin d'élucider un phénomène qui n'a pas toujours été compris comme antisocial. Les enjeux qui se détachent montrent comment ce phénomène, existant mais méconnu en tant que tel, avait une incidence sur les développements ultérieurs de ce qu'aujourd'hui on entend par *psychopathie* et *pathologies narcissiques*. De cette manière, il

était incontournable pour nous de passer en revue les approches actuelles sur la psychopathie. Ainsi, une description critique de la *Prise en charge de la psychopathie* (HAS) nous a révélé autant de nouvelles questions que d'affinements successifs au développement de nos hypothèses. Cette digression permettra au lecteur d'avoir un panorama autant général que contextuel de toutes les sphères où le comportement antisocial se manifeste. De cette façon, nous pouvons problématiser encore plus la compréhension du comportement antisocial chez l'enfant.

Un cas clinique détaillé émerge de cette problématisation et tente de faire le point sur les approches actuelles en offrant une synthèse et une mise en question radicale des postulats traités jusque-là. De ce fait, nous avons déconstruit ce que l'on entend par comportement antisocial. Pour ces effets, il a été capital d'analyser ce qu'on comprend par acte de parole, intention, langage – lorsqu'on interroge au-delà des présupposés clinico-théoriques. L'heuristique du comportement antisocial a alors été mis à l'épreuve en tant que « phénomène », c'est-à-dire comme précurseur de l'expressivité pathétique pré-psychopathologique.

Enfin pour saisir la progression de ces idées, qui mènent vers une *significativité* pas strictement antisociale, une application approfondie sert de fil rouge. Nous avons confronté avec de la rigueur les approches psychanalytiques qui peuvent rendre compte du phénomène antisocial et ses déclinaisons théorico-cliniques impliquées dans une discussion métapsychologique. Ainsi, à la lumière des pathologies dites de la subjectivation, nous avons pu confronter notre démarche avec la psychanalyse actuelle et attaquer les positions qui rendaient compte des enjeux autant métapsychologiques que des relations intersubjectives.

## METHODOLOGIE

Cette thèse s'inscrit dans une démarche d'articulation clinique et théorique. Elle trouve sa base dans l'expérience clinique qui annonce le phénomène psychopathologique, mais qui tend à le subjuger dans la contingence professionnelle contextuelle. Par contingence professionnelle, nous entendons les dispositifs cliniques où se construit le contact avec le phénomène antisocial. Le dispositif clinique et institutionnel en fonction de sa temporalité (urgence, crise, chronicité) figure la compréhension du phénomène psychopathologique et son traitement. Pour chaque illustration clinique que j'ai choisi de développer, les lieux et les fonctions seront précisés :

Au Chili,

« Previene-CONACE » est un dispositif communautaire de prévention de la consommation de stupéfiants dans lequel j'ai développé des interventions psycho-éducatives pour des populations à risque enfants et adolescents auprès des mairies, des écoles primaires et secondaires.

Responsable du programme d'accueil et de traitement pour toxicomanes, « Service de santé aire nord » où j'ai occupé le poste de psychologue clinicien.

Service d'addictologie de « l'Institut Psychiatrique Dr. Horwitz Barak » où j'ai eu le rôle de psychologue clinicien hospitalier.

Psychodiagnostic et psychothérapie, en pratique libérale.

En France,

Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie, Emergence, « Institut Mutualiste Montsouris », en tant que psychologue clinicien.

Hôpital de jour pour enfants, « Centre Hospitalier Marc Jacquet » où j'exerce actuellement en tant que psychologue clinicien.

La logique méthodologique :

Le champ de travail de cette thèse « l'antisocial chez l'enfant », s'organise selon trois axes méthodologiques : clinico-descriptif, théorico-conceptuel et poético-esthétique. Chaque axe sera questionné selon plusieurs dimensions de réflexion que nous préciserons au fur et à mesure.

L'axe clinico-descriptif s'appuie sur une illustration d'un cas clinique détaillé auquel viendront s'ajouter des vignettes cliniques, selon la pertinence du sujet déroulant. Le choix de cette présentation et de cette mise en forme est dû à plusieurs raisons. D'abord je souhaite mettre en parallèle les expressions cliniques concernant l'antisocial, à celles qui sont réduites à un syndrome de type psychopathique. Puis les illustrations cliniques seront complétées d'une lecture transnosographique du phénomène antisocial. Le matériel clinique est tiré de plusieurs expériences thérapeutiques, son origine sera signalée pour avertir du contexte où se déroule la manifestation antisociale.

La sphère descriptive permettra d'observer le comportement du phénomène antisocial à plusieurs niveaux : une manifestation comportementale à l'âge adulte et pendant l'enfance, et selon plusieurs niveaux de lectures psychanalytique, psychiatrique, psychopathologique, psychologique. Nous montrerons également les mutations du phénomène antisocial et ses contextes. Cette mutation non exclusive à l'antisocial soulève d'autres questions méthodologiques, celle de l'âge de l'émergence des troubles et celle de la comorbidité.

L'axe théorico-conceptuel abordera l'examen critique du phénomène antisocial. La revue des différents courants théoriques en psychanalyse et leur révision conceptuelle permettront d'élargir la discussion strictement clinique. Cette analyse sera confrontée avec d'autres disciplines *proches* de la psychanalyse afin d'éclaircir le phénomène clinique et d'éviter les solutions de type cosmétique, qui tendent à l'obscurcir. La philosophie contribuera à l'extension et à la précision de la nature esthétique du phénomène antisocial.

L'axe poético-esthétique viendra traiter des manifestations poétiques du comportement antisocial. Différentes sources seront consultées dans lesquelles le phénomène antisocial s'exprime avec netteté. La littérature aura une place importante pour ce repérage. A partir d'extraits de la littérature : romans, poésies, correspondances, scénarios de films, mon intention sera de mettre en exergue les manifestations antisociales.

Ces trois dimensions connaîtront un traitement analytique et synthétique. A savoir, l'analyse concrète de leurs expressions textuelles, c'est-à-dire la description du propos quant à sa forme, origine contextuelle et les implications hors du champ de leurs disciplines. De cette façon, les courants de pensée seraient considérés moins comme des vérités établies que comme

des outils conceptuels sujets à une critique en progression. En ce sens, suivre leur trace implique, selon le cas, le recours au contexte (en tant que base de la problématique clinique) et à la littérature scientifique (en tant que réponse technique supposée la résoudre). Il s'agit de prendre acte des différentes manifestations subjectives que l'antisocial et des approches cliniques montrent aujourd'hui autour de l'enfant. Ce travail cherche à envisager des réponses via une mise en tension réciproque entre clinique et théorie. La synthèse permettra ainsi de comprendre les interactions entre les différents champs, mais surtout ce qu'ils peuvent s'apporter l'un à l'autre. Pour extraire de l'analyse une synthèse, je vais préciser ce qui me semble être la problématique de la manifestation sociale de l'antisocial.

De cette façon, l'écriture du matériel de réflexion s'organisera en trois parties : une première partie *problématique* cherchera à établir le contexte où se manifestent la problématique de recherche et la description des différentes approches qui lui font face, selon les discours prépondérants de la psychanalyse vers la psychiatrie. Ici les approches actuelles seront confrontées à un cas clinique, afin de mettre en jeu le phénomène antisocial théorique avec son expression pratique. La deuxième partie *analytique* attaque le phénomène antisocial à partir d'une analyse pré-psychopathologique, où l'objectif vise à éclaircir l'interaction d'autres discours Psychologiques (cognitive-comportementalistes, évolutif-développemental) philosophiques (socio-historiques, analytique-pragmatiques, phénoménologiques-existentiels) avec l'antisocial, pour trouver questionnements et pistes à la problématique initiale, sans encore s'engager dans une psychopathologie proprement dite. La troisième partie *synthétique* condense les résultats en les appliquant à la théorie psychanalytique. On en tirera une esquisse de conclusions pour construire un débat qui puisse diriger les approches (théorico-cliniques) vers une psychopathologie psychanalytique de l'antisocial.

Quant à la présentation du matériel, elle est ordonnée en chapitres qui suivent la logique du sujet en cours. Un petit repère introductoire accompagne le début de chaque partie, afin de déterminer l'état d'avancement et la progression des idées. L'inclusion des Addendum servira pour maîtriser encore mieux les applications théorico-conceptuelles. L'addendum remplit ici un rôle complémentaire tout en cherchant à établir un contraste entre une partie et une autre. Son caractère, apparemment étranger et accessoire, se résout par sa fonction synthétique ainsi que par une ordination des postulats qui ne sont pas strictement exclusifs au sujet en traitement.

## PROBLEMATIQUE DE L'ANTISOCIAL

Il est difficile, dans la clinique, de prendre contact avec l'antisocial. Un fait connu par les cliniciens soutient cette affirmation : les psychopathes ne consultent pas. Un autre fait suit celui-ci : les expressions antisociales du psychopathe peuvent être repérées par le biais d'un autre trouble. Cette situation met le clinicien en contact avec l'antisocial du psychopathe ou l'antisocial d'un patient quel qu'il soit. Mais cela n'est pour autant pas un contact direct avec la nature antisociale pure. Prenons un exemple pour illustrer ces propos.

L'un des critères d'exclusion pour le traitement de désintoxication des patients toxicomanes est la psychopathie. Le patient présentant une personnalité dite psychopathique ne peut pas se faire hospitaliser pour une cure de désintoxication. Il n'a l'accès qu'à un accueil de type ambulatoire. Les chances de réussir à une désintoxication se voient amoindries et le cycle de consommation devient perpétuel. Ce cycle compulsif restreint la marge de manœuvre comportementale du patient. Il ne vit que pour consommer de la drogue. Cette compulsion transforme la personnalité du patient en la réduisant à un circuit hermétique dans lequel le centre d'intérêt est la préservation de la satisfaction liée à la drogue. Une réaction violente suit cette satisfaction si elle se voit interrompue. Cette réaction est presque normale dans tout processus de désintoxication. On peut même la préconiser pour lui faire face. Le propos de réagir contre la désintoxication (en passant à l'acte) vaut contre toute intention à tenir une abstention pour issue. En effet, le patient lutte contre le syndrome de privation, c'est-à-dire il vit comme nécessaire la résistance même si elle implique le dommage de lui-même et de son entourage. C'est dans ce dommage que se manifeste initialement l'antisocial.

En effet, passer à l'acte violemment en agressant, en mentant, en volant figure l'attaque antisociale à l'autre. Ce comportement antisocial est un couteau à double tranchant. D'un côté, la quête effrénée de drogue active violemment le recours à l'acte, c'est-à-dire qu'elle est entièrement justifiée par le sujet agissant. D'un autre côté, celle-ci prive le sujet du soutien nécessaire pour se faire guérir. La souffrance liée au corrélat somatique est éclipsée par le comportement antisocial. Ce corrélat somatique occulte à son tour la vraie intentionnalité du comportement antisocial. Le clinicien qui travaille en addictologie connaît de surcroît les

vicissitudes liées à la consommation de drogue. Il priorise la suppression de symptômes somatiques en même temps qu'il motive le patient (et son entourage) au changement, puis il analyse les facteurs de risques d'une possible récurrence. Généralement, dans cette analyse il questionne la nature intentionnelle du comportement antisocial. La plupart du temps, celle-ci corrobore sa liaison à la quête de drogue. Le mot-clé pour cette affaire est la comorbidité ou la cooccurrence de deux ou plusieurs pathologies psychiatriques. Ce qui importe est la suppression de la symptomatologie addictive et cela est sans aucun doute juste. Ainsi, ce qui pose problème pour le traitement d'une addiction, c'est le comportement antisocial. Mieux, ce dernier pose problème à tout type de traitement (principalement thérapeutique). Ce comportement éloigne le patient d'une quête de secours franche, condition essentielle pour recevoir un accueil bienveillant. Sous cette logique, l'entourage du patient s'étend de sa famille vers l'institution. Tout le monde est concerné par la dépendance du patient à la drogue et ultérieurement à l'institution. Cette dernière rejette le comportement antisocial du patient au même titre que le fait la famille.

Avec cet exemple nous voulions d'abord illustrer la nuisibilité du comportement antisocial. Puis, montrer comment celui-ci est un critère d'exclusion, même si une pathologie grave comme la toxicomanie l'amène à l'examen. Mais, ce que nous voulions préciser, c'est le rejet social qu'il évoque. Ce rejet social est le seul point en commun avec le comportement antisocial chez l'enfant. En fait l'enfant, avec des comportements antisociaux, est presque sans doute considéré malade et son exclusion sociale devient la porte d'entrée dans l'institution psychiatrique. Chez l'enfant – en assumant qu'il ne consomme pas de stupéfiants par imitation de l'entourage – tout ce qui était considéré comme critère d'exclusion chez l'adulte, sert de motif de traitement du comportement antisocial. Ce dernier est considéré à part entière comme un signe de morbidité chez l'enfant. Il semble qu'être en contact avec ce type d'enfant soit moins nuisible que de l'être avec l'adulte. Encore, il semble que si ce contact n'est pas possible, un rapport ultérieur est impensable.

Est-ce que ce passage du contact au rapport est toujours univoque ? Est-il possible d'établir un rapport avec l'antisocial adulte ? Ou est-il nécessaire de comprendre l'évolution entre contact et rapport, autrement ?

Pour répondre à ces questions, il faut observer comme *se comporte* le comportement antisocial lorsqu'il entre en contact avec autrui. Pour cela, nous allons proposer une définition provisoire du contact antisocial avec laquelle l'interrogation sur le rapport antisocial permettrait de comprendre le comportement antisocial proprement dit. Finalement, il est nécessaire

d'interroger la clinique pour comprendre les portées du contact et son évolution (à côté de l'autre).

Un bref parcours par la théorie et technique psychanalytique à propos de l'antisocial orienterait la direction de cette problématique.

## I. PREAMBULE HISTORIQUE : ETAT DE FAITS DE L'ANTISOCIAL

L'antisocial chez Freud se montre de manière flagrante, au contraire de ce que l'on peut fréquemment supposer, non spécialement par ses formulations théoriques au respect, mais plutôt par son versant technique. En fait, Freud prononce en 1906 une conférence *Diagnostic de l'état des faits et psychanalyse*<sup>4</sup> en faisant une comparaison entre le psychopathologique et le criminel. Ce texte n'offre pas de grandes difficultés au chercheur lorsqu'il veut déchiffrer les propos criminologiques qui en découlent. De plus, la manière didactique à laquelle Freud soumet les topiques est claire et illustrative. Même, s'il s'agit de travailler les notions plus problématiques des « idées incidentes » liées à « l'association » libre – déjà respectivement différenciées par Freud entre *Einfall* et *Assoziation* –, ce texte n'offre pas une résistance majeure au lecteur. Il suffit, pour surmonter toute complication possible de rapprocher ces notions à l'*Interprétation de rêves*, *Sur psychopathologie de la vie quotidienne* et à *La technique psychanalytique* pour savoir que Freud voulait mettre en exergue l'intentionnalité inconsciente qu'il y a derrière les associations sauvages<sup>5</sup>. Pourtant, au moment de le travailler en filigrane, d'emblée, le titre en langue originale « *Tatbestandsdiagnostik und psychoanalyse* » mérite une petite décomposition pour souligner la problématique de son propos. *Tatbestandsdiagnostik*, mot composé de *Tatbestands* (état des faits)/ *diagnostik* (diagnostic) nous offre un sens littéral : Diagnostic de l'état des faits. Mais si l'on y regarde de plus près, on note que le diagnostic est proche du judiciaire, certes on peut faire un diagnostic de quelques états de fait, sans nul doute. Pourtant, et voilà la logique du titre, la présence de la psychanalyse nous montre comment la transposition du diagnostic, généralement proche du clinicien, passe du côté du judiciaire.

Les traductions précédentes montrent des enjeux particuliers, la première de 1933 *La psychanalyse et l'établissement des faits en matière judiciaire par une méthode diagnostique* n'admettait pas de malentendus de traduction, elle se faisait directement à l'interprétation explicite, tout en laissant de côté la problématique que présente le titre. La seconde de

---

<sup>4</sup> Freud, S. (1906) « Diagnostic de l'état des faits et psychanalyse » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome VIII (1906-1908)*, Puf, Paris, 2019. Cette conférence apparaît écrite in "Archiv für Kriminal-Antropologie und Kriminalistik" périodique dirigé par Hans Gross, professeur de criminologie à Prague (p.14). Ce texte a été travaillé à plusieurs reprises à propos de la psychanalyse et la criminologie. Mais nous ne nous attarderons pas aux enjeux sur la criminologie et pourvoir ainsi limiter notre sujet sur le comportement antisocial chez l'enfant.

<sup>5</sup> Cf. Freud S. (1901) « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne » in *Œuvres complètes. Psychanalyse, Tome V*, Puf, Paris, 2012. Note 1 [Ajoutée en 1920] ici Freud explique clairement les travaux de l'école de Bleuler-Jung sur l'idée incidente (réaction) qui est déterminée par le mot donné (mot-stimulus) et celle-ci est aussi liée au « complexe » (p.347).

1985 *L'établissement des faits par voie diagnostique et la psychanalyse* semble être plus fidèle au titre allemand, mais elle se montre à son tour proche de la traduction anglaise de 1959 *Psychoanalysis and the Establishment of the Facts in Legal Proceedings*. Les deux premières parlent d'*établissement* des faits via le diagnostic, toutes les deux font une adjectivation du diagnostic pour établir ou fixer les faits via un diagnostic. Alors que la version anglaise fait l'économie du mot diagnostic, mais elle ajoute aussi le mot *établissement*, *Establishment*. Certes les trois traductions cherchent à rendre justice au titre freudien, mais tout en ajoutant le mot *établissement* comme si, par l'exercice psychanalytique, on pourrait déterminer ou établir les faits de manière judiciaire.

La version actuelle avec laquelle nous travaillons ce texte est *Diagnostic de l'état des faits et psychanalyse*, elle semble être la plus fidèle au titre original car elle combine littéralité et sens, sans besoin d'ajouter le mot établissement. « Le diagnostic des faits » fait trait d'union avec ce qui est écarté par le « et ». Faire le diagnostic implique alors dans un second degré, la participation de la psychanalyse dans l'établissement des faits. Cependant, assumer un certain établissement, signifie *grosso modo* penser à une psychanalyse appliquée au champ judiciaire. Contrairement, il semble que l'intention de Freud était, depuis le début du texte, de garder à distance la psychanalyse du judiciaire, même si les deux disciplines partagent une méthode, voire une technique – à l'époque, l'application des « expériences d'association ». Cette appréhension ne quittera jamais Freud. Il était aussi délicat à ce propos, qu'en 1931 dans *L'expertise de la Faculté au procès Halsmann*<sup>6</sup>, Freud n'hésite guère, même si la confirmation du complexe d'Œdipe était en jeu, d'en dénoncer l'usage inapproprié de la psychanalyse en matière judiciaire.

Philipp Halsmann avait été jugé en 1929 pour le meurtre de son père. Erich Fromm écrit un article en questionnant l'usage du complexe d'Œdipe comme élément à charge contre Halsmann. Freud commence le texte en citant « Le neveu de Rameau » de Diderot, à propos d'un petit sauvage qui tuerait son père et puis coucherait avec sa mère. Freud met ici l'accent, à juste titre, sur l'*imbécillité* du sauvage tout en montrant le penchant à l'agression que garde le complexe d'Œdipe, mais surtout sur l'imbécillité qui régit le contrôle de la volonté agissante – dont les facultés mentales sont grossièrement perturbées.

---

<sup>6</sup> Freud S. (1930) « L'expertise de la Faculté au procès Halsmann » in *Œuvres complètes Psychanalyse tome XIX*, Puf, Paris, 1995, pp.39-43.

Freud justifie son désaccord avec le jugement « la mention du complexe d'Œdipe induit en erreur. »<sup>7</sup> Puis il rappelle une anecdote, un vol avec effraction – jeu de mots entre *Einbruch* (effraction) et *Ehebruch* (infraction au mariage)<sup>8</sup> – dont un accusé réclame d'être puni pour adultère, car il porte aussi l'instrument sur lui. Dans cette anecdote, bien proche, elle, d'un « trait d'esprit », Freud conteste encore l'usage abusé du complexe d'Œdipe. Mais c'est sur ce jeu de mots, sensé d'avoir une significativité, que l'évidence intentionnelle tombe sur l'absurde, voire la surinterprétation. Avant de reprendre l'expertise en traitement, Freud fait une dernière référence : *Les frères Karamazov* de Dostoïevski. Le traitement qu'il en fait ne peut être classé que brillant. Freud montre brièvement l'action du complexe d'Œdipe dans le déroulement de la trame, mais, dans un même coup, il remarque l'ambiguïté de son usage, en citant « la psychologie est une arme à double tranchant. »<sup>9</sup> Ainsi, et après ces trois références, Freud prononce son jugement, qui mérite une citation *in extenso* :

« Dans cette même expertise, on se heurte à une contradiction qui est loin d'être sans *significativité*. L'influence possible de l'ébranlement de l'humeur sur le trouble de la mémoire portant sur les impressions avant et pendant la période critique est réduite à l'extrême, à tort selon mon jugement ; les hypothèses d'un état exceptionnel ou d'une affection animique sont résolument rejetées, mais l'explication par un "refoulement" intervenu chez Philipp Halsmann après l'acte est complaisamment admise. Je dois dire qu'un tel refoulement tombé d'un ciel sans nuages chez un adulte n'offrant aucun signe de névrose grave – refoulement d'une action, qui serait à coup sûr d'une plus grande *significativité* que tous les détails contestables d'éloignement et de chronologie et qui se produit dans un état normal ou simplement modifié par la fatigue du corps –, voilà qui serait certes une rareté de premier ordre. »<sup>10</sup>

Cette « significativité », si souhaitée pour justifier ce fait criminel, n'est ici présente que *in absentia*. Et elle, si remarquée par Freud, fait partie du chaînon, d'une chaîne d'événements liés par une cause sans signification efficiente. Ainsi, ce que réclame Freud n'est pas seulement l'usage du complexe d'Œdipe, mais une significativité inappropriée. Cette significativité n'est pas autre que la *Bedeutung*.<sup>11</sup>

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.41.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.42, note a de traducteurs.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.42

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp.42-43. Nous soulignons. Dans la traduction de 1985 ce que nous soulignons, était traduit pour (sans) importance *Bedeutungslos* et signification *Bedeutsamer*. Freud S. « L'expertise de la Faculté au procès Halsmann » in *Résultats, idées et problèmes, II*, Puf, Paris, p.189.

<sup>11</sup> Dans *Traduire Freud* à ce propos « pour *Bedeutung* : le français hésite à chaque fois entre "signification" et "importance", une question que ne se pose pas, en revanche, le lecteur anglais pour qui le mot *significance* recouvre assez exactement la totalité de *Bedeutung*. Bourguignon A., Cotet P., Laplanche J., Robert F., *Traduire Freud*, Paris, Puf, 1989, p.52. Les auteurs vont diviser l'utilité du mot, *Bedeutung* comme « importance » et/ou *Bedeutung* comme « signification » à ce qu'ils déclinent en « significativité » pour mieux saisir la différence de son emploi. Ainsi, « comme substantif dérivé en *-ung*, ce mot peut désigner soit le résultat achevé d'un processus (signifier –

La *Bedeutung* significativité, auparavant traduite comme l'importance, est la vraie « arme à double tranchant ». La contradiction que Freud remarque, est une significativité en erreur, c'est-à-dire l'accentuation d'un fait qui n'a pas d'importance capitale dans le déroulement de l'action. En d'autres termes, elle y participe et a même un pouvoir d'explication, mais ce n'est pas la cause juste. Métaphoriquement parlant, ce serait comme un mot mal accentué, par exemple « chanter », à l'oral il souffre la suppression de la lettre « r », puis il gagne l'accent dans la voyelle « é », mais « chantér », incorrectement écrit, n'a aucun sens efficient, puisque la transformation s'est déjà fait à l'oral, en conséquence l'ajout devient une contamination de genres. Ainsi, l'écriture correcte du mot « chanter » est, sans faire mention du contexte, subjuguée à l'interprétation de lecture dont l'accent participe, pour ainsi dire de manière virtuelle. De sorte que cet usage du complexe d'Œdipe explique partiellement l'action dont la contradiction saute aux yeux en tant que cible ratée. *A contrario* pour élucider le fait, cette signification le recouvre d'une explication si spéculative que l'acte *brut* devient une subtilité trompeuse et impropre. Cette significativité ratée veut dire justement une autre chose : ce qui était significatif chez l'accusé (période critique de l'acte) a perdu sa valeur à force de l'interpréter comme un refoulement œdipien.

Suite à cette parenthèse, nous pouvons aborder le texte en question, car, au-delà du criminel, les deux textes sont étroitement liés.

Freud compare l'hystérie et la névrose de contrainte avec le criminel. Il dit que tant le malade que le criminel cachent un secret. La différence substantielle c'est que le premier n'a pas conscience de le faire, tandis que le criminel a la conscience de son secret, puis il le cache à l'autre. Pour expliquer tout cela, Freud parle de l'association libre comme un jeu de société, en citant l'école de psychologie expérimentale de Wilhelm Wundt, à propos de ses expériences d'association des mots-stimuli – à l'époque ces recherches étaient principalement centrées sur les lésions génératrices de troubles et sur les coupes cérébrales. Freud s'éloigne très vite de lui, puis en le comparant avec Eugen Bleuler et Carl Jung de l'école de Zurich dont leurs « expériences d'association » ont « de la valeur de par la présupposition que la réaction au mot-stimulus ne pouvait être rien de fortuit, mais devait forcément être déterminée par un contenu

---

> signification) soit le processus lui-même y compris dans le cas de *Bedeutung*, l'effet de ce processus, son impact (pour le sujet, pour la pensée, etc.). c'est ce double aspect, plutôt qu'un clivage absolu entre "signification" et "importance", qui nous paraît rendre compte de la difficulté soulevée. » (*Ibid.*, 142). Dorénavant, chaque fois que nous parlerons de *significativité*, en allusion à Freud, nous suivrons cette remarque. Pourtant, nous discuterons de façon approfondie la notion de *Bedeutung* dans le chapitre « signification du tout gestuel ».

de représentation présent chez l'individu réagissant.»<sup>12</sup> Ce contenu de représentation correspond à ce que Jung appelle « complexe » – que Freud avait déjà esquissé dans *Études sur l'hystérie* (1894-1895) pour désigner des souvenirs liés par association. Tout de suite, Freud lie ces associations à ses travaux de 1901 (*Sur la psychopathologie de la vie quotidienne*) pour argumenter les motivations inconscientes, « sens caché » dit-il, des méprises quelles qu'elles soient. C'est là justement que la distinction entre « idées incidentes » et « expériences d'association » est cruciale, car les premières sont liées à une occurrence, on dirait fortuite, sans qu'il y ait une médiation de par la volonté du sujet dans l'exercice associatif ; tandis que dans les secondes, le sujet reste attentif, voire collaborateur au processus associatif qui lui arrive. Les premières sont, on dirait, plus proches des opérations manquées, alors que les secondes sont voisines de la libre association. C'est la critique qui fait la différence entre les deux, sa présence déterminera la censure de l'idée incidente, et des pensées non voulues, tandis que son absence déterminera un discours continu de ces pensées et ainsi passer à une association « libre ». Cette dernière faculté n'est pas toujours à portée de main du sujet, la plupart du temps elle souffre de fortes résistances. Pour rendre encore plus claire l'importance de cette distinction dans le texte, il faut citer un passage de l'interprétation de rêves où Freud fait une comparaison entre l'homme qui se donne à la réflexion et celui qui fait l'auto-observation de ses processus psychiques :

« Dans la réflexion, une action psychique entre davantage en jeu que dans l'auto-observation la plus attentive, comme le prouvent d'ailleurs la mine tendue et le front plissé de celui qui réfléchit, à l'opposé de la mimique tranquille de l'auto-observateur. Dans les deux cas, il y a forcément une concentration de l'attention, mais celui qui réfléchit exerce en outre une critique, par suite de quoi il rejette, après qu'il les a perçues, une partie des idées incidentes montant en lui, coupe court à d'autres, de sorte qu'il ne suit pas les chemins de pensée qu'elles ouvriraient, tandis qu'envers d'autres pensées encore il sait s'y prendre pour qu'elles ne deviennent absolument pas conscientes, donc qu'elles soient réprimées avant d'être perçues. L'auto-observateur, par contre, n'a que

---

<sup>12</sup> Freud S. (1906) « Diagnostic de l'état des faits et psychanalyse » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome VIII, op. cit.*, p.16. Cette même année dans la *Gradiva*, Freud cite encore les travaux de ces auteurs. Cf., Freud S., « Le délire et les rêves dans la "Gradiva" de W. Jensen » *Ibid.*, p.87. Ces travaux étaient inspirés de la méthode de libre association inventée par Freud. Sous la direction de Bleuler, Jung modifie le protocole de ce dernier « pour en faire une étude empirique contrôlée et rigoureuse [...] liste de cent mots choisis pour les associations qu'ils pouvaient engendrer ; on lui demandait [sujet] de répondre par le premier mot qui lui venait à l'esprit. Il s'agissait de se concentrer sur les troubles manifestés devant certains mots et d'en évaluer l'intensité d'après le temps de réaction. [...] ces mots perturbants pouvaient être réunis en un groupe cohérent [...] « mots inducteurs. » Bair D., *Jung*, Flammarion, Paris, 2007, p.106. C'est ici que Jung mesurait le temps de réaction (la longueur des excitations, par exemple) aux mots inducteurs, cette observation se trouve à la base de la définition de « complexe » comme un fragment psychique de forte charge affective.

la peine de réprimer la critique ; s'il y réussit, une multitude d'idées incidentes lui viennent à la conscience qui, sinon, seraient restées insaisissables. »<sup>13</sup>

Freud fait l'analogie de cet état psychique avec celui du préambule à l'endormissement. On serait tenté de dire une véritable hallucination hypnagogique, cependant dans ce processus décrit plus haut, il y a une instance critique qui régit – facultativement – la réception des idées incidentes. De plus, celles-ci semblent flâner sur l'espace de conscience, mais leur présence, bien qu'elle soit proche du hasard, n'est que requise par une instance observatrice. Une déformation extrême de ces idées, serait de penser à une agglomération des idées dans la conscience du sujet. Telles quelles, ce seraient des pensées en amoncellement dues à un changement de l'humeur et sa conséquente tachypsychie et hyper-condensation des pensées en fuite – dont leur sens est plus quantitatif (vitesse et accélération) que qualitatif (association et symbolique). Pourtant ce que Freud pointe là est tout à fait d'une autre nature : le sujet a un certain gain dans l'observation du flux idéatif. On dirait un exquis équilibre entre contrôle et relaxation où l'intentionnalité circule dans le courant idéo-affectif. Ainsi, ce que Freud montre, via l'exemple mécaniciste de stimuli-réaction de l'école de Zurich, n'est pour autant pas un processus mécanique de pensée associative, il est l'émulsion juste entre production et résultat. Ce qui est important dans le texte que nous traitons, c'est que la peine à réprimer la critique stimule un processus de pensée spontanée et libre. C'est ici que Freud met l'accent pour différencier le criminel du névrosé. Tout d'abord Freud dit que le secret est pour l'hystérique quelque chose d'involontaire, qu'il méconnaît, tandis que le criminel est conscient et ne restreint sa connaissance qu'à lui-même, il le cache à autrui. Freud montre que cette différence est fondamentale lorsqu'on interroge ou demande au sujet d'associer les mots-stimuli. Le criminel ne fait pas d'expérience spontanée, on dirait qu'il est préparé à répéter identiquement ses associations tout en occultant la réaction au complexe – ce qui le ferait réagir ou ce qui déclencherait une libre association. Bref, il est actif dans sa critique, voire il la fait travailler en sa faveur et en même temps contre l'autre. Alors que le névrosé a une attitude de travail pour le clinicien, c'est-à-dire en faveur de la guérison, souligne Freud dans le texte. Cette critique envers les pensées incidentes stoppe, à un certain degré, un processus mi- involontaire de soumission envers celles-ci. Tout se passe comme si la capacité spontanée d'étonnement, voire de création chez le criminel, serait déjà contrôlée par avance. Chez le névrosé, par contre, il y

---

<sup>13</sup> Freud S., (1899-1900) « L'interprétation du rêve » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome IV*, Puf, Paris, 2004, pp.136-137.

aura une conscience de culpabilité agissante, une « mauvaise conscience » dit Freud ; on peut par conséquent supposer que le criminel en est dépourvu.

Avant d'analyser la différence qualitative qui existe entre l'un et l'autre, nous voulons mettre en relief une différence quantitative. En fait, la quantité de temps qu'il y a entre le mot-stimulus et les idées incidentes – quasiment toujours plurielles sous la plume de Freud, car ces idées appartiennent à un réseau associatif mixte, c'est-à-dire subjuguées aux processus de condensation et déplacement – est déterminante pour comprendre la distinction entre criminel et malade. En effet, Freud montre comment le malade « s'arrête », « hésite » et « fait des pauses » dans la reproduction des idées incidentes. Il catalogue ce phénomène comme une « résistance », un signe lié au « complexe » : « Elle [la résistance] est même pour nous l'*indice* le plus *important* d'une telle *signification*, tout comme pour vous [le public] l'allongement analogue du temps de réaction. »<sup>14</sup> Ce passage ne parle pas seulement de la résistance au sens clinique, il montre aussi la transposition de la clinique au judiciaire. Ce temps de réaction dans le domaine judiciaire reste sans qualification psychopathologique, tandis que dans la psychanalyse il peut être qualifié de résistance. Ici on voit très clairement comment Freud tranche les différents espaces, mais ce qui en résulte de plus intéressant, c'est d'analyser la manière dont il le fait.

Par ailleurs, Paul-Laurent Assoun a un avis semblable. Pourtant l'auteur examine le texte en parlant de synonyme là où nous avons noté une différence – surtout à propos du titre. Cela va avoir des conséquences d'appréciation car Assoun privilégierait les sujets classiques suscités par le texte : « Ce texte est l'occasion de définir la notion de COMPLEXE [...] cela permet de mettre en évidence la règle de LIBRE ASSOCIATION. Enfin, la notion de SENTIMENT DE CULPABILITÉ, en sa dimension inconsciente, se trouve restituée par une mise en regard de ses formes névrotique et criminelle. »<sup>15</sup>

Certes le texte traite toutes ces notions-là, même si elles sont mises en tension entre une discipline et l'autre. Toutefois, et bien que la systématisation d'Assoun les mette clairement en exergue, elle ne cerne plus suffisamment un sujet en filigrane traité par Freud. L'accent mis par Freud, que nous soulignons plus haut, n'est pas anodin du tout, ni sommairement rhétorique non plus. Il s'agit de remarquer via la comparaison, voire la différence traitée, une ressemblance

---

<sup>14</sup> Freud S. (1906) « Diagnostic de l'état des faits et psychanalyse » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome VIII, op. cit.*, p. 21. Nous soulignons.

<sup>15</sup> Assoun P-L., *Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques*, Puf, Paris, 2009, p.513.

psychopathologique entre le criminel et le malade. En effet, la résistance « *indice plus importante d'une signification* » regroupe, dans son sein, le *zeigen* et la *Bedeutung*, c'est-à-dire, l'indice de la significativité. Sans ces notions, la résistance montrée, soit par le criminel ou par le névrosé, n'aurait pas de ressemblance, ces derniers seraient alors, pour ainsi dire, condamnés à marcher en parallèle, tout en ayant une nature psychologique bien similaire. Cette similitude est loin d'être sans implications, puisqu'elle fait partager la significativité qui a un par rapport de l'une à l'autre. Autrement dit, la significativité qu'a le malade passe pour ainsi dire du côté du criminel, et ce dernier à son tour partage la sienne avec le premier. D'où la technique qui montre la différence qui fait liaison entre judiciaire et psychanalyse. On pourrait alors dire que la matière antisociale prend la forme de celui qui l'exprime. De plus cette expression, pure dans ses origines en tant qu'intention, subit une deuxième mutation, celle de l'interprétation. Un exemple simple, sans rentrer dans des spécifications majeures, est de penser à ce qu'on entend par *Acting-out* et passage à l'acte ; le premier trouve sa significativité dans l'interprétation, mais surtout grâce au contexte du cadre psychothérapeutique, alors que le deuxième, aussi dépendant de l'interprétation, est livré à l'intempérie dont la significativité est partagée avec la réalité matérielle. Le premier a la symbolisation psychanalytique en sa faveur, le deuxième est en dépourvu. Ce dernier est tout à fait interprétable, mais exposé à la sauvagerie d'interprétations. L'*Acting-out*, même s'il vise la fuite, garde toujours un domicile connu, alors que le passage à l'acte fait sa demeure dans les lieux de transit. L'orphelinat du dernier est le sceau de l'antisocial.

Nous avons dit que ce texte était tiré d'une conférence faite pour Freud aux étudiants de Droit pénal du Pr. Löffler, donc un public profane à la doctrine psychanalytique. Cela nous permet de faire un petit détour explicatif. Le sujet à traiter était très pertinent aux deux disciplines car il s'agissait de la mise en pratique d'un protocole psychologique pour faire les interrogations aux inculpés. De plus, Freud cite Hans Gross réputé criminologue et directeur du périodique où était publiée cette conférence. Ce dernier était aussi père d'Otto Gross, médecin psychanalyste, traité par Bleuler puis Jung à l'hôpital Burghölzli à Zurich.

Dans la lettre N°1 du 11 avril 1906 de Freud à Jung, le premier remercie le deuxième pour l'envoi de « *Études diagnostiques d'association* », et surtout pour « *Psychologie et expérience d'association* »<sup>16</sup>. Dans cette lettre, Freud reconnaît le support expérimental de ses théories d'association. Puis deux mois après, Freud reconnaît en public cette remarque

---

<sup>16</sup> Freud S., Jung G., *Correspondance 1906-1914*, Gallimard, Paris, 1992, p.41. La véritable première lettre de cette correspondance date du 25 septembre 1905 où Jung expliquait le cas de Sabina Spielrien. Cf. Bair D., *Jung, op. cit.*, p.136 et note 17 p.1025.

Jungienne. En fait, dans l'avant-propos du livre qui groupe ces recherches, daté de juillet 1906, Jung reconnaît à son tour l'influence de Freud « un coup d'œil même rapide sur les pages de ce travail montre ce que je dois aux géniales conceptions de Freud. »<sup>17</sup> Tout à fait juste car Jung fait, bien que psychiatrique dans ces descriptions, une interprétation psychanalytique des processus inconscients agissant dans les expériences d'association. Il passe en revue une série très large de positions psychopathologiques et aborde également la littérature dominante de l'époque à propos de la démence précoce : « détérioration aperceptive (Weygandt) ; dissociation, abaissement du niveau mental (Janet, Masselon) ; désintégration de la conscience (Gross) ; désintégration de la personnalité (Neisser et al.) [...] tendance à fixation (Masselon, Neisser) et Neisser en déduit l'appauvrissement affectif »<sup>18</sup>. Jung n'hésite guère à remarquer les travaux de Freud, tout en les associant à ceux de Gross : « Freud et Gross découvrent le fait important de l'existence de séries de représentations clivées. »<sup>19</sup> Jung en parle, à propos d'un cas très détaillé d'une patiente atteinte de démence précoce : « des complexes opposés refoulés, d'un côté du complexe de préjudice, de l'autre des restes de correction normale. L'entrée dans la conscience de fragments de ces séries devenues autonomes se réalise essentiellement sous forme d'hallucinations, à la manière décrite par Gross et à partir des racines psychiques supposées par Freud. »<sup>20</sup>

Bien que Jung remarque l'importance des travaux de Freud « Freud a dit tout l'essentiel dans ses travaux sur l'hystérie, la névrose obsessionnelle et le rêve »<sup>21</sup>, l'auteur s'en détache partiellement en proposant la notion de « *complexe à tonalité affective*. »<sup>22</sup> Jung précise : « Le fondement essentiel de notre personnalité est l'affectivité. Pensée et action ne sont pour ainsi dire que des symptômes de l'affectivité. »<sup>23</sup> De cette citation on peut déduire rapidement que Jung considère l'affect comme quelque chose d'inconscient, une sorte de propulseur primordial de la vie psychique dont l'action et la pensée en sont les représentants. Il est clair que l'on est en présence d'une séquelle expérimentale de la triade, structure primordiale des

---

<sup>17</sup> Jung C.J. (1907), *Psychogénèse des maladies mentales*, Albin Michel, Paris, 2001, p.13.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.52. Cf. Jones E. (1955) *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud. II Les années de maturité 1901-1919*, Puf, Paris, 2006, Selon Jones, Otto Gross en 1904 a écrit « Zur differentialdiagnostic negativischer Phänomene » où il compare la dissociation des idées, décrites par Freud, et la dissociation dans l'activité consciente chez les démences précoces. A cet article a suivi un livre en 1907: « Das Freudische Ideogenitätsmoment und seine Bedeutung im manisch-depressiven Irresein Kraepelins » (p.32).

<sup>19</sup> Jung C.J. (1907), *Psychogénèse des maladies mentales*, *op. cit.*, p.52.

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp.180-181.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.53.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.53. Ici on voit comment les conceptions jungiennes, même s'il dit se différencier légèrement, sa logique reste très freudienne, surtout si l'on songe au *Projet d'une psychologie* de 1895 de Freud.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.53.

comportementalistes – cognition, comportement, affect – héritiers de l'école de Wundt surtout, pourtant Jung dépasse ce courant. Parce qu'il argumente les associations par une intentionnalité inconsciente inspirée principalement de Freud – et dans une considérable mesure de Janet à propos d'un appauvrissement de l'attention. De cette manière, Jung justifie les rythmes, latences, intensités des réponses des associations, les erreurs – un fragment serait tout à fait dédié aux *lapsus calamis*, les « lapsus freudiens » comme dit Jung. Ce dernier précise les expériences d'association :

« Le sujet a reçu pour consigne de porter son attention sur l'expérience ; si son attention faiblit, c'est-à-dire si elle se détourne de la signification du mot inducteur sans qu'aucune cause externe puisse être incriminée, il doit nécessairement exister une cause interne de cette distraction : cette cause, nous la trouvons le plus souvent dans la réaction précédente ou encore dans la même réaction. *Une idée à forte charge affective est apparue*, un complexe, qui en raison de sa forte tonalité affective, acquiert une grande netteté dans la conscience ou, en cas de refoulement, fait passer une inhibition dans la conscience, supprimant ou diminuant par là pour un court moment l'efficacité de la représentation donnée en orientation (attention portée au mot inducteur). L'exactitude de cette hypothèse se laisse le plus souvent démontrer sans peine par l'analyse. »<sup>24</sup>

Ce passage offre une confirmation de ce que nous avons signalé plus haut, par rapport à la mécanique du mot-stimulus et réaction que Freud décrit dans sa conférence – description de « l'application scientifique » de ses propres idées. De plus ce passage montre le cœur de la technique junguienne du « test d'association », c'est-à-dire un outil – physico-conceptuel = réaction-galvanomètre – qui, dans son usage, surtout au début, n'était guère limité à la clinique. Il faut aussi ajouter que cette citation est accompagnée d'une note qui renvoie à deux travaux précédents de Jung. C'est dans l'un d'eux que nous remarquons le titre « *Die psychologische Diagnose des Tatbestandes* » 1906 traduit comme « Le diagnostic psychologique des faits » ; ce titre est assez ressemblant à celui de Freud de 1906, ce n'est pas un hasard parce que c'est à propos de ce texte que Freud fait ici la première référence à Jung<sup>25</sup>. L'autre texte de Jung « *Diagnostische Assoziationsstudien* »<sup>26</sup> regroupe ses travaux initiaux sur les expériences

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.70.

<sup>25</sup> Cf. L'introduction de Freud S., Jung C., *Correspondence 1906-1914*, *op. cit.*, p.12. Selon Bair, en interprétant Jung : « un criminel impliqué dans une affaire sait comment les choses se sont déroulées et en viendra « inconsciemment » à se trahir [...] Jung formulait cependant une « objection solide à l'utilisation médico-légale de cette méthode » ». Bair D., *Jung*, *op. cit.*, p.148. On songe ici aux mêmes précautions prises par Freud à propos du texte en traitement, mais surtout à *L'expertise de la faculté au procès Halsmann*, cité en haut. Pourtant, d'après Ellenberger H. F., *A la découverte de l'inconscient*, Simep, Villeurbanne, 1974, p.573. De plus, Hugo Munsterberg, professeur de psychologie à Harvard, utiliserait, sans la permission de Jung, les expériences d'association en milieu judiciaire. Bair D., *Jung*, *op. cit.*, p.151.

<sup>26</sup> Jung C.J. (1911-1913), *Psychogénèse des maladies mentales*, Albin Michel, Paris, 2001, p.361.

d'association. Mais ce sujet avait déjà des extensions précédentes sur d'autres domaines. Le 21 d'octobre 1905, Jung donne son premier cours sur « *La signification psychopathologique des expériences d'association* » lequel sera, publié une année après avec le même titre, dans le périodique de Hans Gross<sup>27</sup> *Archiv für Kriminalanthropologie und Kriminalistik* (Leipzig) volume 22<sup>28</sup>. Freud y écrira comme nous l'avons déjà dit, dans le volume 26.

Partager ce périodique ne fait pas seulement que rapprocher les auteurs quant aux sujets scientifiques (psychopathologie et criminologie), il les lie surtout par la clinique. Tous les deux étaient relativement proches des Gross, père et fils, par une collaboration scientifique et principalement par l'estime d'Otto – affection qui n'était guère limitée à l'intelligence du fils, elle traversait de surcroît toutes les sphères de relation.

L'expérience d'association et son complexe, cités plus haut, peuvent se compléter avec ce que Freud dit dans *Le diagnostic...* : « il y a des complexes à mettre à découvert, qui sont refoulés par suite des sentiments de déplaisir et qui, lorsqu'on essaie de les introduire dans la conscience, produisent des indices de résistance. Cette résistance est pour ainsi dire localisée, elle naît au passage frontière entre inconscient et conscient. Dans les cas qui vous concernent, il s'agit d'une résistance qui provient entièrement de la conscience. »<sup>29</sup>

Ici la résistance est mise en question. Elle est la distinction entre criminel et malade, de plus elle se comporte quasiment de la même manière chez les deux, chez le premier elle est consciente, pour masquer le secret tandis que chez le deuxième, elle est de nature principalement inconsciente. Mais Freud signale que la résistance « naît au passage frontière », on serait aussitôt tenté de dire qu'elle est localisée dans le préconscient. Cela est fort possible, surtout si l'on considère, à la lumière des *idées incidentes*, que leur apparition est mi-volontaire et mi-involontaire. Freud s'adresse au public : « Vous ne pouvez négliger impunément cette dissemblance et vous aurez d'abord à *établir* par des expériences si la résistance consciente se trahit par exactement les mêmes indices que la résistance inconsciente. »<sup>30</sup>

Revenons encore au titre. Il est évident que Freud sépare les disciplines, la précision que nous avons signalée entre *établissement* et *diagnostique* devient quelque chose d'essentiel.

---

<sup>27</sup> Considéré comme le père de la criminologie et de la psychologie judiciaire.

<sup>28</sup> Bair D., *Jung, op. cit.*, p.147. Voir note 47 *Ibid.*, p.1028 (« Die psychopathologische Bedeutung des Assoziationsexperimentes »), nous soulignons.

<sup>29</sup> Freud S. (1906) « Diagnostic de l'état des faits et psychanalyse » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome VIII, op. cit.*, pp. 23-24.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.24. Nous soulignons.

« Établir par des expériences » d'association « si la résistance consciente se trahit » rompt bel et bien les ponts entre la clinique et le judiciaire. « Établir » reste du côté du judiciaire : la résistance est à la frontière de l'inconscient et du conscient, mais aussi entre les deux disciplines ; elle est établie dans les états de faits alors que dans la clinique elle est diagnostiquée.

Le problème ici c'est que cette « résistance consciente », lors de *se trahir*, passe du côté inconscient – ce qui n'est pas la même chose que de passer du côté de la clinique –, ce qui revient au même de dire, transiter impunément d'un côté à l'autre. Elle peut parfaitement être interprétée comme une conscience de culpabilité des deux côtés. La clinique interprète ce fait comme quelque chose de névrotique, alors que le judiciaire comme un fait criminel. La significativité de ce phénomène se trouve à la base de la demande théorique faite par la discipline judiciaire envers la psychanalyse. Depuis l'année 1880, souligne Ellenberger, Hans Gross « avait noté des lapsus linguae significatifs et d'autres manifestations analogues [...] Gross rapporte le cas d'un homme qui s'était substitué au véritable témoin pour porter un faux témoignage, d'abord verbalement, puis par écrit, et qui s'était trahi au dernier moment en signant sa déposition de son véritable nom. Gross estimait que les faux témoins se trahissaient inévitablement, fût-ce par un seul mot, mais aussi par toute leur attitude, leur physionomie ou leurs gestes. »<sup>31</sup>

L'interprétation de Hans Gross naît véritablement à la limite de deux disciplines : la résistance détectée se trahit par les « mêmes indices », que Freud essaie de tenir à distance. Rien n'empêche qu'une intuition judiciaire puisse assigner à ces « mêmes indices » une valeur « inconsciente », qui dépasse *l'établissement* d'états des faits. Cette interprétation signifie ces indices-là dans une perspective psychanalytique, parce qu'ils sont le cœur de la résistance. Mais ceux-ci ne font pas signe pour un diagnostic, car ils sont dépourvus d'un cadre clinique. Cette perspicacité judiciaire ne se suffisait plus d'une sensibilité psychanalytique, elle avait besoin d'une argumentation soutenue par la technique freudienne. Plus le judiciaire interprétait ses états de faits via la psychanalyse, plus il fallait marquer la différence d'avec la technique. De cette façon, la résistance, tout en ayant les indices inconscients, on dirait, en sa faveur, ne délimitait plus les paysages, tout au contraire, elle stimulait un conflit d'interprétations.

La distinction précédente n'est plus suffisante et Freud la remarque :

---

<sup>31</sup> Ellenberger H. F., *A la découverte de l'inconscient*, op. cit., 1974, p.419.

« Vous pouvez en effet, lors de votre investigation, être induits en erreur par tel névrosé qui réagit comme s'il était coupable, bien qu'il soit innocent, parce qu'une conscience de culpabilité, toute prête et aux aguets, s'empare de l'accusation faite dans ce cas particulier. Ne prenez pas ce cas pour une invention oiseuse ; pensez à la chambre des enfants, dans laquelle on peut l'observer assez fréquemment. Il arrive qu'un enfant à qui l'on reproche un méfait dénie résolument sa culpabilité, mais pleure en même temps comme un pécheur qu'on a confondu. Vous penserez peut-être que l'enfant ment lorsqu'il assure de son innocence, mais le cas peut se présenter autrement. L'enfant n'a effectivement pas commis ce méfait-là, que vous mettez à sa charge, mais il en a en revanche commis un autre, un semblable, dont vous ne savez rien et dont vous ne l'accusez pas. Il dénie donc à bon droit sa culpabilité – pour ceci – et pourtant sa conscience de culpabilité se trahit en même temps – à cause de cela. Le névrosé adulte se comporte sur ce point – comme sur beaucoup d'autres – exactement comme un enfant ; il existe beaucoup d'êtres humains de cette sorte, et l'on peut encore se demander si votre technique réussira à différencier de tels auto-accusateurs de ceux qui sont effectivement coupables. »<sup>32</sup>

Freud tranche via la régression à un état infantin où la responsabilité de distinguer le méfait ne passe pas uniquement par la confession de l'enfant, elle est partagée avec l'adulte. Pourquoi Hans Gross, criminologue réputé, pousse les “faits” finement vers la névrose alors que Freud est plus tranchant à propos du criminel ?

Il semble que l'opinion de Hans Gross penche vers une interprétation plus psychopathologique qu'un jugement criminologique. Alors que Freud se montre plus méfiant et moins enclin vers une interprétation psychopathologique. En ce sens, nous pouvons interpréter la motivation de Hans Gross comme un effort pour dispenser le névrosé d'un

---

<sup>32</sup> Freud S. (1906) « Diagnostic de l'état des faits et psychanalyse » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome VIII, op. cit.*, pp.24-25. On perçoit encore ce type de raisonnement chez dans Freud S. (1913), « Deux mensonges d'enfants » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome XII*, Puf, Paris, 2006. Freud présente deux cas cliniques par rapport aux mensonges des enfants. Prenons le deuxième exemple. Il s'agit d'une femme névrotique qu'à l'âge de dix ans mentait aux camarades d'école. Elle mentait en se vantant de manger la glace tous les jours car elle supposait que c'était quelque chose de distinguée. A l'occasion, elle était sensée de dessiner un cercle à main levée, mais elle triche en utilisant le compas, puis elle nie obstinément l'avoir fait, même si les preuves étaient flagrantes. Freud découvre que la fille était fortement attachée à son père : « elle fanfaronnait devant ses condisciples pour ne pas devoir diminuer son père. Lorsqu'elle apprit plus tard à traduire la glace du déjeuner par “glace”, la voie était alors frayée par laquelle le reproche concernant cette réminiscence pouvait déboucher dans une angoisse devant les éclats et débris de verre » (p.73). Pour nous, il peut s'agir d'un acte manqué est ses dérivations. Freud, interprète ce symptôme comme un désir incestueux masqué à l'identification au père dans la tentative de tricherie (dessiner bien comme lui). Dans le paragraphe final de l'article : « on commettrait une grave erreur si, à partir de méfaits infantiles, on pronostiquait le développement d'un caractère immorale ». *Ibid.*, p.73. Dans cette conclusion se rejoint clairement nos propos par rapport au comportement antisocial. En effet, l'interprétation psychopathologique du comportement l'antisocial ne peut pas se passer d'une considération qui soit écartée des faits comportementales et leurs récits concomitants. Ainsi, une interprétation semble plus fructifère, et en même temps moins un jugement, si elle considère les variables métapsychologiques comme les prototypes d'une correcte observation clinique.

jugement qui ne soit pas de type diagnostique, tandis que la réticence de Freud comme une protection de la technique psychanalytique.

Suivons les faits historiques pour comprendre cette dichotomie. Il est connu que l'élément qu'il y a au milieu de celle-ci n'est pas purement technique. Juste au centre se trouve « l'affaire Gross » (Otto, fils).

Ernest Jones, qui a connu Otto Gross, déclare qu'il était un homme génial mais, dans sa première lettre (13 mai 1908) à Freud, il se montre réticent pour le traitement que Jung fait : « c'est Jung qui va le traiter sur un plan psychique et naturellement, j'en suis un peu gêné car Jung a du mal à dissimuler ses sentiments et que Gross lui inspire une très nette aversion. »<sup>33</sup> Ferenczi de son côté : « de tous ceux qui vous (Freud) ont suivi jusqu'à présent, il est le plus important. Dommage qu'il soit voué à la déchéance. »<sup>34</sup> Jung dirait « dommage que Gross soit un tel psychopathe ; c'est une forte intelligence. »<sup>35</sup> Freud dirait qu'il n'était « pas assez sain »<sup>36</sup>. Dans une autre lettre il dit que Gross était un « homme si précieux [...] et comme résidu de cette analyse [le traitement de Jung à Gross] il subsistait une relation d'amitié et de collaboration entre vous. »<sup>37</sup> Encore que Jung répondrait la lettre en disant : « jusqu'ici l'affaire Gross m'a consommé [...] diagnostic : “démence précoce” [...] en dépit de tout il est mon ami, car au fond c'est un homme bon et distingué, un esprit inhabituel. »<sup>38</sup>

Les jugements qui portent sur Gross passent par l'intelligence, l'amitié, la psychopathie, bref les qualités humaines susceptibles à être comprises comme morales. Mais ils ne sont pas suffisamment significatifs pour trancher une psychopathologie nette. La psychiatrie contemporaine pencherait pour un trouble du spectre bipolaire, alors que la clinique psychanalytique actuelle, surtout celle inspirée de Green, dirait volontiers qu'il s'agit d'un « cas limite ».

Otto Gross a été trois fois interné au Burghölzli, une première fois en 1902, puis en 1904, sous les soins de Bleuler, enfin en 1908 en tant que patient de Jung.

Dans une lettre datée de 10 juillet de 1902, de Bleuler à Hans Gross, le premier communiquait le diagnostic d'Otto : « Une “dépendance” compliquée d'une “constitution psychopathologique” »<sup>39</sup>. Lors de la troisième hospitalisation, Otto manifestait son rejet envers

---

<sup>33</sup> Freud S., Jones E., *Correspondance 1908-1939*, Paris, Puf, 1998, p.47.

<sup>34</sup> Freud S., Ferenczi S., *Correspondance Tome I 1908-1914*, Calman-Lévy, Paris, 1992, p.164. En fait, Ferenczi dit être « enchanté » du texte *Über psychopatische Minderwertigkeiten* (Infériorités psychopathiques) d'Otto Gross de 1909. *Ibid.*, p.164.

<sup>35</sup> Freud S., Jung C., *Correspondance 1906-1914*, *op. cit.*, p.138.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.189.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.220.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.222.

<sup>39</sup> Bair D., *Jung*, *op. cit.*, p.1043.

la figure de Bleuler « Otto détestait Bleuler »<sup>40</sup> ; puis Hans Gross demande à Freud d'intervenir pour assurer la prise en charge de son fils. Selon Bair, Freud « manœuvra très habilement pour éviter tout contact direct avec cette espèce de feu follet lunatique qu'était Otto.»<sup>41</sup> L'auteur questionne pourquoi Freud n'a pris en charge Otto, pourquoi « n'avoir pas ramené Otto directement à Vienne [...] comme Hans le lui avait demandé ? »<sup>42</sup> Bair conclut : « Freudiens et jungiens s'accordent à dire que Freud voulait d'abord le faire (Otto) désintoxiquer par Jung pour pouvoir ensuite l'analyser lui-même. »<sup>43</sup> Si nous n'avions pas les références que Freud avait une certaine antipathie envers les psychopathes ou antisociaux, on pourrait, à juste titre douter de ce commentaire. Pourtant, et en considérant des précautions freudiennes à l'égard de la psychanalyse et la criminologie, nous accordons un certain crédit « heuristique », puis spéculatif, à ce que Gross fils avait de fortes possibilités de présenter de véritables traits de caractère antisociaux.

Gross restera à peine un mois et quelques jours sous la tutelle de Jung, puis il se sauve de l'hôpital. Cette « escapade » marque encore plus les mesures de protection du père d'Otto. Etant donné qu'il était quelqu'un qui jouissait du prestige et de l'autorité auprès des institutions médicales et surtout en matière judiciaire : « il parvenait à faire passer les infractions les plus sérieuses de son fils pour des gamineries. »<sup>44</sup> Hans Gross a après de plusieurs efforts, réussi à obtenir la tutelle de son fils, qui a été en janvier 1914 déclaré « légalement irresponsable » et incapable de gérer ses propres affaires »<sup>45</sup>. Pourquoi quelqu'un considéré l'un des pères de la criminologie a-t-il eu autant de difficultés pour déclarer son fils comme fou ? C'est certain que la « démence précoce » d'Otto était le signe plus marqué de sa personnalité, mais est-il possible de garder une place aussi significative à ses traits antisociaux ?

Vu que ceux qui ont connu Gross étaient d'accord pour dire qu'il avait une toxicomanie, une névrose obsessionnelle, enfin une « démence précoce », le seul parmi eux qui n'a pas suivi l'une des premières impressions par rapport à Gross, c'était Jung lors qu'il disait que lui était un « tel psychopathe ». Certes, cela n'est pas *stricto sensu* un diagnostic, c'est plutôt une impression, qui vaut en tant qu'intuition, mais qui, à un certain degré, peut déterminer plus ou moins le diagnostic psychopathologique – on dirait psychiatrique, à l'époque. Il est clair que les variables transférentielles n'étaient pas encore considérées en tant qu'outil diagnostique ou

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.212.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.213.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.214.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.214.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.215.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p.1046. Bleuler a rédigé une lettre en aide à Hans.

thérapeutique. C'est ici encore que la technique est de nouveau mise en question, et tel que nous l'avons annoncé, l'antisocial chez Freud d'abord s'y montre, car il parasite la logique présentative des signes psychopathologiques – comme nous les avons vus dans les enjeux de ce texte freudien.

Or, aujourd'hui, les biographes et historiens sont d'accord, quasiment tous, pour se prononcer en faveur de la « démence précoce » de Gross, d'abord en citant le diagnostic de Jung, qui l'a véritablement traité, puis l'histoire du mouvement psychanalytique dont les personnages et le contexte font parfois un tout avec l'exercice clinique. Pourtant ce qui concerne, dans un deuxième temps, l'analyse de ces mêmes personnages en tant qu'hommes, montre bien un décalage, tout à fait normal, entre les commentaires non psychopathologiques et ceux qui le sont. C'est ici encore que se trouvent les enjeux d'une psychopathologie de l'antisocial qui permettent de ne pas considérer le commentaire anodin « tel psychopathe » de Jung comme une partie déterminante dans la genèse des notions de l'antisocial.

« L'affaire Gross », comme le travaille l'historienne Elisabeth Roudinesco<sup>46</sup>, ne nous concerne pas. Nous faisons référence à celui-ci pour montrer que déjà, à l'époque, la genèse de ce qu'on entend par l'antisocial, n'était guère une matière limpide dont on pouvait tirer des conclusions aussi tranchantes entre le psychopathologique et le criminel. Toutefois, un fil rouge se profile. Le texte freudien *Diagnostic des états...* s'est juste érigé dans cette période critique où technique et théorie n'étaient pas encore très liées. De plus, l'histoire des hommes, derrière la clinique, agissait, on dirait à part entière, dans la conception et la délimitation des faits cliniques. Suivre ce fil rouge serait s'accorder à une vision historiographique de l'évolution de concepts, matière que nous cédon volontiers aux biographes ou savants de l'histoire du mouvement psychanalytique. Notre propos ne veut guère méconnaître les événements déterminants dans les progrès des idées, raison pour laquelle, nous en avons très superficiellement fait mention. Mais la thématique antisociale, si fuyante qu'elle puisse l'être, se sert pour ainsi dire de tous les enjeux sociaux qui agissent sur les personnages, les sujets et, enfin les hommes pour manifester ses portées. Il semble que toutes les impressions peuvent, même les plus infimes, esquisser le préambule du contact avec l'antisocial. Cette affirmation peut aller à contre-courant de ce que la manifestation antisociale tend à montrer quand elle est à l'œuvre dans l'échange avec autrui. Le *contact* initial entre deux sujets dévoile, quel que soit leur *rapport* ultérieur, une *significativité* prête à être découverte. Cela révèle, en termes cliniques, depuis les plus classiques vers les plus contemporains, que la signification

---

<sup>46</sup> Roudinesco E., *Histoire de la psychanalyse en France 1, 1885-1939*, Fayard, Paris, 1994, pp.115-116.

psychopathologique antisociale n'est pas facile à saisir, surtout si elle se montre d'emblée en acte. La perspicacité clinique, elle est toujours happée par la quête d'une signification tranchante qui puisse délimiter l'intentionnalité du comportement supposé moralement social de celui moralement malade. Ce qui rend difficile la tâche c'est que la significativité psychopathologique est aussi une significativité non psychopathologique. Tout semble enfin indiquer que le comportement antisocial a été la pierre de touche de ce dilemme dans le développement de la psychanalyse.

## II. CONTACT, RAPPORT, TENDANCE ET COMPORTEMENT ANTISOCIAL

La question du comportement antisocial est féconde. La violence sadique avec laquelle se manifeste ce comportement, la plupart du temps, l'éloigne du cadre strictement clinique et l'approche du domaine social. Une simple distinction nosographique ne peut donc expliquer sa cohérence nosologique. En effet, l'un des grands problèmes des classifications actuelles à propos des comportements antisociaux est la clinique du passage à l'acte – car elle souffre d'une partialité chronique, c'est-à-dire d'une disposition à favoriser l'acte sur le récit et vice-versa. Ainsi la conduite antisociale est le représentant, au sens large, d'un débat insuffisamment abouti dans la clinique psychanalytique et en psychiatrie. Il ne s'agit pas d'une négligence dans son traitement théorique et clinique, mais plutôt d'une situation limite entre le social et le pathologique. Limite dans laquelle le comportement antisocial est immergé. L'enjeu de cette dernière est pour autant très loin d'être liquidé, car son ambiguïté se pose partout. L'ambiguïté du comportement antisocial se retrouve dans les divergences théorico-cliniques qui sont soumises au contexte social. Et si elles peuvent être éloignées de ce contexte, leur interprétation devient une vérité nosologique trompeuse. Par ailleurs, ce qui est le plus obscur au moment du traitement, n'est pas dans son repérage rapide et plutôt simple, mais dans ce qu'il recouvre *en passant* à l'acte : la nature symptomatologique. S'il y en a une, elle est une manifestation morbide plus ou moins accordée aux temps actuels et à leur malaise. Or, la facilité avec laquelle l'observateur peut donc rester ébloui devant l'évidente violence du passage à l'acte antisocial, perturbe l'interprétation précise. C'est pour cela que l'observation de ce phénomène doit être graduelle et progressive, et telle une technique photographique, elle considère que le temps d'exposition, l'intensité de la lumière forme, en négatif, la qualité de l'image. Car cette condition, éblouissante mais furtive en même temps, est ce qui rend ce comportement paradoxalement invisible et pour autant pratiquement dépourvu d'une qualité psychopathologique complète.

Ainsi, *Si la photographie est le négatif de l'émulsion entre lumière et papier, le comportement antisocial en est le négatif du rapport entre analyste et patient dont il est le contact antisocial.*

## *Contact antisocial*

En vérité, le contact antisocial a toujours été présent comme une branche bien périphérique dans l'exercice thérapeutique. D'autant plus dans la psychanalyse, puisque Freud semblait même essayer de s'en passer, comme nous l'avons constaté dans « l'affaire Gross ».

Dans la courte correspondance qu'il a eue avec le psychanalyste Edoardo Weiss<sup>47</sup>, on voit très clairement la réticence de Freud aux affaires antisociales. La correspondance des deux auteurs était marquée par le respect, l'encouragement de Freud de développer la psychanalyse en Italie. Cette différence d'âge et le désir de faire entendre clairement la psychanalyse en Italie, font de cet apprenti une proie à l'impétuosité<sup>48</sup>. Freud supervise, comme à son habitude, avec beaucoup de tact et une certaine aisance, en prenant sous tutelle l'engouement de son jeune collègue. Cette attitude prise par Freud n'est pas rare chez lui, mais il devient plus attentif à l'égard de Weiss surtout à propos du Dr. A. (à qui Freud avait fait « goûter de la psychanalyse »<sup>49</sup>) qui était censé aider Weiss dans la traduction de *Leçons d'introduction à la psychanalyse* en italien.

Weiss demande l'avis de Freud pour tel propos, ce dernier, étonné, répond au sujet de cette collaboration en disant du Dr A. :

---

<sup>47</sup> Freud S., Weiss E., *Lettres sur la pratique psychanalytique*, Edition Edouard Privat, Toulouse, 1975. Voir Lettre à Weiss 3 octobre 1920.

<sup>48</sup> Freud S., Ferenczi S., *Correspondance Tome III 1920-1933 Les années douloureuses*, Calman-Lévy, Paris, 2000. Ici une lettre de Ferenczi à Freud peut être mise en relation : « La liste des membres que nous présente Edoardo Weiss ne me paraît pas mûre pour la fondation d'une Société romaine. Le collègue Weiss devra travailler avec zèle jusqu'au prochain congrès pour avoir un groupe plus présentable. J'ai donc émis un vote négatif. » p.495, Lettre du 19 mai 1932. La responsabilité du choix ne retombe que sur Weiss. Ce dernier à l'époque avait des difficultés dues à sa condition juive, mais comme les commentaires qui accompagnent sa correspondance avec Freud en témoignent, on peut induire qu'il n'était pas bien entouré ou du moins il avait de nettes difficultés au moment de choisir ses collègues. Voir les lettres de Freud à Weiss : 11 juin 1922 ; 23 janvier 1926 ; 3 juin 1926 et 24 avril 1932.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.49. Lettre à Weiss, 29 juin 1919. Freud avait vu en consultation le Dr A, sûr la demande de Weiss, c'est la raison pour laquelle Freud était étonné de cette collaboration. Selon E. Roudinesco le Dr A c'était Bruno Veneziani, un patient morphinomane, tabagique et narcissique. En fait, Freud dit à Karl Abraham que « Venez. est un cas retors [...] il est énigmatique, probablement un mauvais sujet, jusqu'ici rein à faire de lui. » Sigmund Freud et Karl Abraham (1907-1925), *Correspondance complète*, Gallimard, Paris, 2006, p.352. Roudinesco catalogue ce type de patient comme « les anti-héros de l'histoire de la saga freudienne. Oubliés, rejetés ou maltraités par l'historiographie officielle, puis revalorisés par les anti-freudiens, ils forment une sorte de communauté maudite. » Roudinesco E., *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Seuil, Paris, 2014, pp.336-337. Cette idée de l'« anti-héros » Roudinesco la tire de Zeno, l'anti-héros privilégié de l'écrivain Italo Svevo (beau-frère de Bruno Veneziani). Cf. Serra M., *Italo Svevo ou l'antivie*, Grasset, Paris, 2013.

« J'ai été étonné lorsque vous m'avez annoncé que le Dr A. collaborait à votre traduction après tout ce que je savais de lui. Comme vous réclamez de moi une analyse exacte de son cas, je ne veux pas me retenir de mon opinion. Je crois qu'il est mauvais et surtout qu'il ne se prête pas à une analyse libre. Il lui manque deux sortes d'éléments qui la permettraient : d'abord la certitude d'un conflit douloureux [Leidenskonflikt] entre son Moi et ce que ses pulsions exigent, car après tout il est au fond très content de soi et ne souffre que de la résistance des conditions extérieures, en outre un caractère à demi-normal de ce Moi qui pourrait collaborer avec l'analyste ; il s'efforcera au contraire constamment d'induire ce dernier en erreur, de lui faire illusion et de le rejeter. Ces deux défauts n'en constituent au fond qu'un seul : c'est le narcissisme monstrueux d'un Moi content de soi, inaccessible à toute influence et trouvant par malheur un appui dans ses talents et dons personnels. Je pense donc qu'il ne serait d'aucune utilité pour lui de venir suivre chez moi ou chez un autre un traitement psychanalytique. Son avenir l'amènera peut-être à se perdre dans ses débordements. Il est encore possible, que tel Mirabeau, dont il se pourrait bien qu'il partageât le type, il se ressaisisse de lui-même et, tout en conservant tous ses vices, en vienne à réaliser une performance particulière. Mais ce n'est certainement pas très vraisemblable. Je fais ici abstraction du fait qu'il est homosexuel. Il pourrait le rester tout en menant une vie ordonnée et raisonnable. Mais je comprends aussi que sa mère ne veuille pas l'abandonner sans avoir entrepris une autre tentative. Il faut dire après tout que le mécanisme est chez lui névrotique, mais que les conditions dynamiques ne sont pas favorables à une modification. Je propose donc de l'envoyer dans un établissement auprès d'une personne à la thérapeutique supérieurement agissante. J'ai connu le Dr Groddeck à Baden-Baden (au sanatorium) qui possède ces qualités. Il faudrait naturellement qu'il fût mis au courant du caractère particulier du malade. [...] Dans le cas le plus défavorable, on embarque des hommes comme Dr A. avec un peu d'argent sur un bateau qui leur fait traverser l'océan, disons en direction de l'Amérique du Sud, et on les y laisse chercher et trouver leur destin. »<sup>50</sup>

Dans cette lettre, nous pouvons voir clairement l'aisance à laquelle nous avons fait référence chez Freud. Ce dernier est explicite envers Weiss en remarquant le manque de *Leidenskonflikt*, condition que nous voulons entendre comme une certaine conformité au Moi chez le Dr A. : « il est au fond très content de soi et ne souffre que de la résistance des conditions extérieures » Freud maintient ces remarques à l'égard de son collègue qu'il met en relief lorsqu'il compare le Dr A. avec Mirabeau. D'ailleurs, pourquoi cette comparaison ? S'agit-il alors de faire l'économie d'entrer en contact avec l'antisocial via une *application interprétative* rapidement faite ? Ou, l'*application comparative* dont Freud fait usage, est-elle déjà en contact avec tout ce qu'a d'antisocial le Dr. A. ?

Mirabeau était admiré pour ses qualités oratoires au détriment de son aspect physique. Paradoxalement, ce personnage historique s'est fait remarquer par une autre qualité moins noble, son libertinage. Connu pour ses excès libertins, Mirabeau semble avoir été la cible de malheurs et d'interdictions, il sera d'ailleurs emprisonné à plusieurs reprises autant pour ses

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, pp.49-50.

excès que pour des causes politiques. C'est justement durant son séjour au donjon de Vincennes de 1777 à 1780, que Mirabeau écrit le libelle *Lettres de cachet et de prison d'État*<sup>51</sup> pour critiquer l'édit royal comme une condamnation sans vrai jugement, une sorte de sentence *a priori*.

Il s'avéra que la lettre de cachet<sup>52</sup> était un édit royal signé et expédié directement par le roi et son secrétaire d'État, et avait pour finalité de faire confiner automatiquement en prison l'accusé, sans jugement *in vivo*, pour différentes causes, notamment pour tapage, folie et irresponsabilité, excès de jeunesse, libertinage et mariage entre différentes classes sociales. Freud voyait dans le pronostic *grosso modo* tous ces éléments chez le collègue de Weiss, c'est l'*application comparative*.

Freud a énergiquement mis l'accent sur ce manque de conflit douloureux *Leidenskonflikt* chez le Dr A.

Dès lors, la sentence clinique de Freud ne semble guère anodine, et présuppose un *a priori* – une sorte de *lettre de cachet*. D'un côté, le Dr A est mauvais, il manque de conflit douloureux, très content de soi, lui il ne souffre que de la résistance des conditions extérieures et fait des efforts constants en induisant l'erreur chez l'analyste ; de l'autre côté, on a le narcissisme monstrueux, l'abstraction de l'homosexualité, mère qui n'abandonne pas une dernière tentative, la précaution de prévenir du caractère particulier aux autres collègues, etc. Ces éléments peuvent nous faire penser aux signes plus récurrents de l'antisocial. Mais ceux-là ne franchissent guère l'*application interprétative*, ils restent au contraire soumis à une condition anecdotique marginale dépourvue d'extension clinique. Cela pousse sans doute Freud à penser à Georg Groddeck qui développait une conception du *ça* indépendamment de celle de Freud. En effet, cette conception du *ça* a une forte liaison au corps, laquelle s'exprime par une maladie autopunitive propre à la condition humaine (où une homosexualité pathogène latente

---

<sup>51</sup> Honoré Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, connu simplement sous le nom de Mirabeau. On serait tenté de changer le nom de Mirabeau par celui d'O. Gross. Conformons-nous de mettre sommairement en parallèle la relation père et fils des Gross avec celle des Mirabeau : un père réputé correct et engagé dans des causes politiques sociales et un fils dans l'excès du comportement disruptif en générant autant de soucis à son père. Otto aussi que le Compte, étaient reconnus par leur intelligence et par leur comportement limite, l'un entre la cause psychanalytique et la psychopathologie propre et l'autre entre la cause révolutionnaire et le délit propre.. Cf., Dingli L., *Robespierre*, Flammarion, Paris, 2004. Il faut noter que le père du Compte, le Marquis Victor Riquetti de Mirabeau, était un homme de lettres et un personnage remarquable de la scène politique française pré-révolution. Il a écrit notamment : *L'ami des hommes, ou traité de la population*, 1756 -1762. En fait, ce livre porte le néologisme *civilisation*, qui deviendra capital pour notre recherche. D'ailleurs, dans l'ouvrage *Traduire Freud* de Bourguignon A., Cotet P., Laplanche J., Robert F., Puf, Paris, 1989, les auteurs font référence à Victor Riquetti à propos du terme « culture » *Kultur* et aussi « civilisation » *Zivilisation* chez Freud : « (“civilisation” a vu son sens moderne, non juridique, crée par V. de Riquetti, marquis de Mirabeau, en 1756). » pp. 91-92.

<sup>52</sup> Généralement cette lettre était demandée au Roi par la famille-même de l'accusé. Pour voir des exemples consulter Farge A., Foucault M., *Le désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, Paris, 2014.

symbolisait la castration)<sup>53</sup>. Alors que chez Freud le *ça*, développé à partir de celui de Groddeck, n'est au début pas nécessairement pathogène mais dans un commerce avec la réalité, il peut se montrer plus ou moins rigide quant à ses satisfactions immédiates. Ainsi les « séries complémentaires » chez Freud ont une certaine marge d'interaction avec le milieu ambiant pour accomplir (réciproquement) leur destin pulsionnel ; tandis que chez Groddeck, la *sentence constitutionnelle* est déjà inscrite dans l'expression phylogénétique, où le milieu ambiant semble avoir une participation résiduelle.

L'autre choix était Paul Federn qui, à l'époque, développait une conception du Moi bien centrée sur l'aspect conscient, c'est-à-dire un Moi souverain de sa conscience, où le sentiment du Moi peut *indépendamment* développer ses facultés et évoluer vers une identité forte ou faible du *soi-même*. À contrario, chez Freud, le Moi est une instance psychique gouvernée par ses pulsions, où la conscience reste tributaire de l'inconscient.

Deux pôles s'éloignent : un *ça* trop inconscient chez Groddeck, dont le lien à la clinique souffre d'un excès symbolique pratiquement indescriptible, et un Moi trop conscient chez Federn, dont une clinique trop descriptive le prive d'une interprétation moins suggestive. L'écart entre ce *ça* et ce *moi* ne trouve pas une conciliation freudienne *ad hoc*, bien qu'à l'époque Freud esquissait sa propre conception entre *Le ça et le moi* (1923).

Avec ces conceptions encore rudimentaires, on peut donc présumer que cette manifestation antisociale est liquidée par Freud : « on embarque des hommes comme le Dr A. avec un peu d'argent sur un bateau qui leur fait traverser l'océan, disons en direction de l'Amérique du Sud [...] »<sup>54</sup>. L'espoir qu'avait Freud ne peut qu'être pauvre. Pourtant, Weiss demande encore l'opinion de Freud à propos de deux nouveaux patients. Dans une nouvelle lettre, Freud qualifie le premier comme « un homme de valeur, il mérite que l'on poursuive son traitement et a d'ailleurs de bonnes chances de guérison »<sup>55</sup>, mais par rapport au deuxième cas, il se montre encore plus déterminant : « est visiblement un vaurien qui n'est pas digne de vos efforts. Notre art analytique échoue devant de telles gens, notre perspicacité même n'est pas

---

<sup>53</sup> Groddeck G. (1923), *Au fond de l'homme, cela. Le livre du Ça*, Gallimard, Paris, 1963. « La maladie ne vient pas de l'extérieur, l'être humain la produit lui-même » p.295.

<sup>54</sup> Freud S., Weiss E., (1975), *Op. Cit.*, pp .49-50. Si l'on prend au pied de la lettre le voyage en bateau vers l'Amérique du Sud, Freud ne veut rien savoir des antisociaux, ils sont des barbares et non pas des civilisés. Freud pensait certainement à la grande migration des Européens vers l'Amérique du Sud, dont la densité a été massive entre 1870 et 1920 approximativement. Mais Freud parlait ironiquement aussi. Qu'ils soient donc envoyés si loin, loin du centre occidental, c'est pour les effacer de l'histoire et les confiner dans la périphérie de la civilisation. On songe aussi à *Facundo. Civilización y Barbarie* de Domingo Sarmiento (1845), où le caudillo argentin Facundo Quiroga était un barbare qui s'opposait à la raison occidentale. Décrit comme brutal et sauvage, Facundo résistait contre l'hégémonie de cette raison occidentale qui voulait supprimer les coutumes autochtones et « sauvages » des Sud-Américains.

<sup>55</sup> *Ibid.*, Lettre 28 mai 1922, p.56.

encore capable de sonder les relations dynamiques qui dominent chez eux. »<sup>56</sup> Suite aux conseils de Freud, Weiss a renvoyé le deuxième cas. Weiss justifie après coup : « je me souvenais très bien de ce que Freud avait dit au sujet du Dr A., mais comme j'avais entendu dire que Federn et Aichhorn traitaient des perturbations analogues du Moi, j'espérais que ce malade lui aussi serait susceptible de subir un traitement spécial. »<sup>57</sup> Jusqu'ici, on peut légitimement se demander si Weiss avait une sorte de scotome qui maintenait l'*espoir* d'un traitement par rapport aux patients d'allure antisociale ou ce qui peut s'enoncer autrement : Freud était-il trop sévère avec ce type de patient ?

En fait Weiss dit à ce propos : « [Freud] n'était pas exempt de réactions négatives envers des malades présentant des traits antisociaux et criminels. »<sup>58</sup> Nous ne pouvons pas encore prononcer un avis clair de cet aspect, mais ce qu'il est pertinent de mettre en avant, c'est la divergence entre les deux auteurs ainsi que les critiques qu'Weiss en a tirées :

« Un comportement anti-social ou des vices comme l'alcoolisme provoquaient chez lui [Freud] un transfert spécifique négatif, alors que des indices de courage, d'honnêteté et de fidélité à l'égard de ses doctrines suscitaient de sa part un contre-transfert positif. L'intolérance de Freud à l'égard de ce que l'on pourrait appeler "immoralité psychopathique" peut l'avoir empêché de travailler sur la psychologie du Moi avec la même objectivité et la même perspicacité qui caractérisent ses autres recherches. Il considérait la psychopathie comme une déficience du Moi, déficience inaccessible à l'analyse. »<sup>59</sup>

Ici Weiss fait la même chose que Freud par rapport aux paires antithétiques des deux patients présentés plus haut, une idée qui passe du tout au tout. Prendre position d'une part ou de l'autre, serait continuer sous le même angle, angle qui s'est depuis dissocié au sein même de la psychanalyse. Peut-être Freud avait-il de fortes raisons d'éviter l'approfondissement du contact antisocial. Nonobstant, Weiss seulement constate le fait que Freud résistait à développer une recherche sur ce sujet, mais il ne questionne pas la cause psychopathologique. Il centrerait ses analyses sur la psychologie du Moi, au lieu de comprendre les enjeux de l'interaction avec l'antisocial. Ainsi il explique la cause du refus freudien comme un transfert négatif, sans en considérer les possibles implications psychopathologiques suscitées à partir du contact antisocial, si infime qu'il soit. En suivant la logique de Weiss, on pourrait par exemple mettre

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, Lettre 28 mai 1922, p.57.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.56.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.36.

en évidence l'immense contraste qu'il y a entre le social (le *moi*) et l'antisocial (*ça*), le premier entendu comme tout ce qui participe de l'estime du traitement, voire son pronostic, et le second comme tout ce qui s'y oppose. Ce raisonnement, du tout au rien ou du *moi* au *ça*, conduit la réflexion vers une opposition problématique dont l'issue serait la réduction du contact antisocial à un transfert négatif. Par exemple, la perspicacité antipathique de Freud envers ces patients et l'aveuglement de Weiss à l'égard de ces derniers, est un deuxième contraste, notamment entre le transfert négatif du premier et le positif du second. Le contraste peut se percevoir plus aisément grâce à un excès ou un manque, telle que la nuit n'est obscure que par l'absence du soleil. Mais le problème n'est pas là, il est plutôt dans le degré de ce qui contraste l'un par rapport à l'autre. En effet, l'exposition qu'avait Freud avec l'antisocial était pratiquement infime, c'est-à-dire, elle était déjà filtrée par la médiation de Weiss. Ce degré d'exposition (*contact* avec l'antisocial) était déjà réduit du tout au tout, ne pouvant ainsi fournir à Freud un avis plus net. Nous pouvons donc nous demander pourquoi Freud n'utilisait pas la perspicacité avec les antisociaux, ce qui devient un aveuglement, voire un vrai scotome dans l'exercice clinico-théorique. Car il se passe que, selon Weiss, Freud ne mettait guère sa perspicacité pour franchir son contre-transfert négatif, tandis que du côté de Freud, si l'on peut interpréter, Weiss l'étonnait avec ses demandes, quelque part naïves, à propos de l'amélioration du comportement antisocial. D'où, peut-être, les réponses « sans fioriture » que Freud lui octroyait.

Il n'est pas rare donc de constater que Weiss pensait à Paul Federn et à August Aichhorn. Du premier, il établira une grande proximité aussi amicale que théorique. Weiss en prenant soin et en faisant une introduction de l'ouvrage *La psychologie du moi et les psychoses* de Federn, l'affinité théorique est évidente, Weiss dit dans l'introduction : « Plus la faculté de lier de l'investissement du moi est forte, mieux le moi peut résister à la frustration, et remettre à plus tard l'assouvissement ou y renoncer »<sup>60</sup>. Ainsi, pour Federn, l'un des précurseurs de la « psychologie du Moi », le sentiment du Moi est une espèce d'unification du *sens de réalité* dans la conscience, où le Moi organise une continuité de soi-même dans l'espace et dans le temps – idée centrale pour les post-développements de la « psychologie du Moi », que développera, par exemple Otto Kernberg dans sa conception de la structure des *cas limites*, dont la perte d'identité est justement de ne pas avoir la conscience d'un sentiment de continuité identitaire.

---

<sup>60</sup> Federn P. (1952), *La psychologie du moi et les psychoses*, PUF, Paris 1979, p.22. Ajoutons que Weiss se forma sur le divan de Federn. Voir Roudinesco E., *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Op. Cit., 2014, p.332.

Weiss gardait en conséquence un certain espoir à l'égard des antisociaux, car un Moi plus ou moins malléable (dans la conscience) pouvait se servir d'une sorte d'éducation des pulsions, dont le résultat serait un Moi fortifié qui puisse les gouverner.

Ainsi la figure d'Auguste Aichhorn, psychanalyste et éducateur spécialisée, s'accorde aux attentes de Weiss. En fait, l'approche d'Aichhorn prend comme point de départ les enfants carencés du foyer, dont une éducation 'psychanalytique' peut renverser leurs comportements antisociaux. L'application d'Aichhorn est exemplaire pour l'époque car elle permet à la psychanalyse de franchir la clinique du divan vers l'intervention du social. De cette manière, les patients considérés comme 'vaurien' ou comme 'Mirabeau', connaissent un autre sort. S'ils peuvent en connaître un autre, il n'est pas strictement dû à ce que la psychanalyse émigre du divan au foyer, c'est grâce au fait que la cible d'interprétation n'est plus l'adulte antisocial, mais l'enfant.

Pourtant, cela a des implications dans l'outil d'interprétation même. Dans *Analyse d'un symptôme*, conférence parue dans *Jeunes en souffrance*<sup>61</sup> à propos d'un patient qui tousse, l'auteur voit une formation de compromis entre une *tendance refoulée* et une autre *refoulante*.

« Vociférer est une évacuation verbomotrice de l'affect ; la crise de toux permet aux parties musculaires innervées par une tendance d'être actionnées d'une manière contre laquelle l'autre tendance n'a rien à objecter ; tousser, en effet, n'est pas vociférer, et est donc permis [...] Les formations symptomatiques de ce genre surviennent souvent dans le cadre des manifestations pathologiques névrotiques, et bien des actes peuvent être ramenés au même mécanisme, y compris ceux d'êtres humains sains. Freud a consacré une étude précise à l'un de ces groupes, connu en psychanalyse sous le nom des actes manqués. »<sup>62</sup>

C'est la première topique freudienne qui régit cette formation de symptôme. La transformation de la toux en vocifération est exemplaire pour montrer la formation de compromis : l'évacuation de l'affect se sert de l'innervation musculaire de la toux pour camoufler la tendance agressive (processus primaire du système inconscient), cette dernière se réalise via l'évacuation verbomotrice du fait de tousser comme si c'était une vocifération autre (processus primaire actif dans le système préconscient/conscient). L'affect connaît ainsi une expression sociale acceptable sans pour autant manquer de respect aux autres ni trahir le besoin de l'un (processus secondaire résultant dans le système préconscient/conscient).

---

<sup>61</sup> Aichhorn A., *Jeunes en souffrance, psychanalyse et éducation spécialisée*, Champ social, Paris, 2005, p.35.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.33.

Par ailleurs, ce dernier paragraphe est soutenu par une note du traducteur : « Aichhorn parle à la fois de *Fehlhandlungen* et de *Fehlleistungen*, littéralement gestes manqués et conduites manqués »<sup>63</sup>. Etant donné que la formation de compromis est partagée par tous les êtres humains sains, où leur expression plus récurrente est l'acte manqué, il devient nécessaire pour Aichhorn de préciser l'usage qu'en font les *déviants* ou antisociaux. Il propose comme distinction alors le manque de conflit douloureux chez les déviants : « Ce qui manque dans l'assemblage de ce symptôme névrotique, c'est le sentiment désagréable, l'accent de déplaisir, qui seuls permettent au névrosé de prendre conscience de sa maladie et le rendent capable d'entreprendre un traitement. »<sup>64</sup> Pour l'auteur, cela correspond à la *tendance de vengeance*, c'est-à-dire, une sorte de ruse agressive qui, voilée par une formation de compromis, se livre principalement à la conscience en un acte manqué (*Fehlhandlungen* et *Fehlleistungen*). Aichhorn exprime, par la suite, son incertitude : « Je ne puis vous dire aujourd'hui quelle différence dans les deux mécanismes est responsable de ce manque, mais je vous signalerai que c'est là que réside l'une des difficultés essentielles du traitement analytique des individus déviants. »<sup>65</sup> A l'égal de Freud, Aichhorn perçoit le manque de conflit douloureux *Leidenskonflikt* dans la population de son foyer. En revanche, cet auteur situait l'espoir sur le traitement éducationnel, dont les buts étaient préventifs<sup>66</sup>. Aichhorn était en effet intéressé par la « délinquance latente » chez les jeunes carencés avant le passage, à proprement parler, à la délinquance. Que cette « délinquance latente » soit l'antichambre de la délinquance est dû à ce qu'elle est en formation, notamment en formation du caractère. C'est à dire, le caractère n'a pas encore développé des bénéfices secondaires structurés par rapport aux conséquences du passage à l'acte. Ce caractère est donc encore modifiable, parce que les passages à l'acte sont principalement du genre accidentel et leurs bénéfices en sont des coïncidences. Par exemple, prendre un portemonnaie abandonné sur une table tout en sachant qu'il appartient à quelqu'un,

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p.205.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p.35.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p.35.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.128. Pourtant Aichhorn n'a pas manqué de faire une classification pour ranger les types de comportement antisocial : « 1) déficits intellectuels ; 2) carences sociales susceptibles d'être dépassées notamment sous l'influence du nouvel entourage ; 3) carences sociales plus profondes et fermement ancrées ; à côté de l'influence du nouvel entourage, une éducation active est nécessaire ; 4) défauts caractérologiques associés à des carences sociales avec intelligence supérieure ; 5) déséquilibres avec agressions occasionnelles motivées associés à des défauts caractérologiques et des carences sociales ; 6) agressions en tous genres survenant d'une façon non motivée, associées aux défauts et carences déjà cités » (*Ibid.*, p.128). Indubitablement, cette classification manque de la précision actuelle, mais elle garde une certaine cohérence par rapport à la présentation du comportement antisocial. La nécessité d'établir un rangement de ces comportements est certainement utile, mais il partialise les nuances qualitatives de ce phénomène clinique. Cette idée on peut la mettre en parallèle avec une lettre de Ferenczi à Freud : « J'ai attiré son attention [d'Aichhorn] sur une certaine partialité de sa conception psychanalytique de l'esbroufe juvénile, etc. Il a enregistré mes propos avec un empressement rare chez les auteurs, voire de la gratitude » (*Op. cit* p.423). Lettre numéro 1166, de 30 décembre 1929.

peut, pour l'enfant, davantage correspondre à un coup de chance qu'à un délit. Mais si personne ne lui apprend qu'il ne s'agit pas d'une heureuse coïncidence, sinon l'œuvre d'une intentionnalité en lui dirigée vers le bénéfice personnel, l'enfant développera une satisfaction accordée à sa pensée toute-puissante et en facilitera une 'coïncidence' sans pour autant prendre conscience de la vraie intentionnalité qui la suscite. Finalement, l'enfant sentira donc qu'il a plus de chance que les autres. La chance n'étant pas toujours à portée de main, la condition de carencé fournit à l'enfant des raisons suffisantes pour profiter de ce genre de 'coïncidences'.

La neutralisation des instincts par l'éducation répond donc à la nécessité d'éviter le développement des gains associés aux passages à l'acte – actes potentiellement délictuels. Ceux-ci, la plupart du temps, se trouvent en concordance avec les intentions d'un Moi *faible*, et empêchent la manifestation d'un conflit douloureux. En ce sens, la prémisse pourrait être : moins de conflit douloureux, plus de caractère antisocial.

Pourtant, la formation du caractère est plus complexe, et ne se limite surtout pas au degré du conflit douloureux. Le caractère peut même s'en servir pour sa formation future. Tout en assimilant ce conflit douloureux, comme une partie personnelle propre, le caractère s'en fait un avec ses manifestations pulsionnelles. Mais comment les manifestations pulsionnelles peuvent-elles se détacher du caractère, sans devenir pour autant des traits dissociés ou étrangers à la structure totale du caractère ? Sous cet angle, il semble que la tâche la plus difficile assignée au Moi, est justement de lier constamment ses pulsions d'origine inconsciente aux motivations d'origine consciente, qui lui sont propres. Si cette tâche ne peut pas se mettre en place, le caractère est passivement dominé par ces pulsions. C'est sur cela que se questionne le psychanalyste Otto Fenichel, réputé pour ses recherches sur la formation du caractère et leurs implications au champ social.

Pour parler des *caractères dominés par leurs instincts*<sup>67</sup>, Fenichel s'inspire d'Aichhorn en disant que les psychopathes sont des caractères ayant une forte fixation narcissique orale, ne pouvant se dispenser de leurs besoins instinctuels. Les psychopathes sont alors poussés à modifier violemment l'entourage pour satisfaire leurs pulsions. Chez eux, il y a plus de changement *alloplastique* qu'*autoplastique*<sup>68</sup>. De cette manière, la rigidité du caractère pousse

---

<sup>67</sup> Fenichel O. (1945), *La théorie psychanalytique des névroses, tome 2*, PUF, Paris, 1953, p.451. Les théories de la « psychologie du Moi » n'étaient pas étrangères à Fenichel, surtout si l'on considère qu'il a fait une analyse avec Paul Federn.

<sup>68</sup> Suivant Freud, au sens large, la modification alloplastique considère une altération active sur la réalité, alors que l'autoplastique est une modification interne active sur le Moi. Pourtant Fenichel diffère de cette conception freudienne. Fenichel centre ces modifications comme une activité propre au Moi et pratiquement consciente, alors

l'entourage à modifier la contention des instincts. Fenichel suit les stratégies thérapeutiques actives d'Aichhorn : « qu'il [Aichhorn] avait fondées sur l'idée de fournir après coup ce qui n'avait pas été donné dans l'enfance. »<sup>69</sup> Véritable course contre le temps car l'éducation forge le caractère social en endiguant les pulsions. De l'opposition entre pulsion et éducation, résulte, d'un côté le caractère, où la forte répression sociale suscite un *masochisme moral* et, de l'autre, les caractères dominés par leurs instincts. En d'autres termes, le masochisme moral vu comme une érotisation du sentiment de culpabilité, devient une véritable source de plaisir associée à la restriction pulsionnelle. Ce qui est contraire au caractère instinctuel, où la source de plaisir n'est plus la restriction pieuse, sinon la débauche pulsionnelle. Fenichel applique ce même modèle sur les toxicomanies qui « représentent les types les plus nets d'impulsions »<sup>70</sup>, où l'urgence pulsionnelle est à peine maîtrisable par la contention sociale. Il élargit encore le modèle aux addictions sans drogue et aussi à tout type d'excès pulsionnel. Fenichel développe l'application du modèle notamment dans *les caractères régis par l'acting-out, les névroses de destinée*, dont :

« "L'acting-out" névrotique n'est pas toujours bien rationalisé. Il y a des sujets qui agissent sans rationalisation et qui cèdent aux pulsions névrotiques sans jamais se demander pourquoi ils agissent de cette façon [...] leur singularité essentielle se base sur une intolérance à la tension. Ils ne peuvent passer de l'acte à la pensée ; c'est-à-dire cesser de céder sur-le-champ à leurs pulsions pour réfléchir. Ce n'est pas le plaisir qu'ils cherchent, c'est le choc pénible qu'ils évitent. Quant aux causes primitives de cette intolérance elles renvoient encore une fois à des fixations orales et à des traumatismes précoces. »<sup>71</sup>

Jusqu'ici, le manque de conflit douloureux plus l'accord du Moi aux bénéfices secondaires, tirés principalement des passages à l'acte, sont compris comme l'effort alloplastique de modification de la réalité, ces éléments-là font l'esquisse d'un caractère soumis à ses instincts. Pour Fenichel, cela est couronné par l'incapacité de réfléchir devant l'acte, c'est-à-dire mettre une pensée au service de l'abstinence pulsionnelle. D'où le fait que l'auteur, en prolongeant son modèle, pense à la figure clinique du toxicomane. Pour comprendre cette logique du caractère et son passage à l'acte, on peut par exemple l'appliquer à l'expression chilienne, « le démon est entré en moi »<sup>72</sup>. Cette expression est souvent employée par des

---

que pour Freud elles sont des motivations entièrement inconscientes. Voir Freud S. (1924), *Névrose et psychose*, in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XVII (1923-1925)*, Puf, Paris, 1992.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p.680.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p.454.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p.680.

<sup>72</sup> « *Me entró el demonio* », expression issue du « coa », l'argot chilien parlé par la pègre locale. Mon expérience en psychologie communautaire, notamment en prévention de la consommation de drogues, m'a permis d'accéder à ce type de clinique, caractérisée par l'usage massif de cet argot délictuel.

patients dépendants des dérivés du chlorhydrate et du sulfate de cocaïne pour justifier leur comportement antisocial (mensonge, vol, agressions). Ce comportement qui apparaît souvent lors de l'abstinence devient plus intense lors de la recherche de drogue. Il nous semble qu'outre la motivation de consommer de la drogue, le vol du toxicomane peut porter une motivation implicite. Dans ce cas, le vol serait un but en soi, antérieur à la possibilité de transformer plus tard le fruit du vol en drogue. Analysons cette expression chilienne.

On sait que l'angoisse due à la consommation de drogue trouve sa source principale dans le corrélat somatique. L'expression « le démon est entré en moi » enferme, cependant, une autre souffrance encore plus enfouie, à savoir, celle de cesser d'exister par une évacuation pulsionnelle extrême donc la désappropriation subjective vécue par le patient toxicomane se sert de cette formule pour accéder à un plan symbolique. Au sens populaire judéo-chrétien, le démon incarne le mal, ce qui est contraire à Dieu, et c'est certainement ce caractère que l'on voudrait évoquer lorsque l'on cite cette expression. Toutefois, le sens platonicien de démon se rapproche d'un état de virtuosité. Un paradoxe est ainsi mis en évidence, son explication exigeant la question suivante : si nous nous situons au-delà d'une expression démoniaque-covertueuse, sommes-nous ici face à une nouvelle formation du caractère, qui reprend un sens moral extérieur qui puisse à son tour arrêter sa débauche pulsionnelle vers le vide existentiel ? Les particularités du sens de cette expression populaire reflètent l'affliction d'un Moi incapable d'exercer sa souveraineté sur l'origine de ses pulsions, où les expériences de souffrance et de victimisation sont les seuls éléments visibles de la conscience, c'est-à-dire, les bénéfices secondaires à l'œuvre – au sens alloplastique selon Fenichel. Le caractère réitératif que Freud accorde à ses *névroses de destinée* peut trouver ici une certaine correspondance avec le comportement toxicomane. L'échec permanent ressenti par le patient toxicomane lors de ses tentatives de désintoxication, ses récidives continuelles, ainsi que son absence de responsabilité, rappellent en divers points la phénoménologie décrite par Freud, en particulier dans sa dimension démoniaque et dans sa répétition dans le temps. Le corrélat symptomatique n'est perceptible que dans l'angoisse provoquée par la consommation de drogues et dans les signaux antisociaux qu'il déclenche. Mais le problème devient plus important et continu lorsqu'il atteint le domaine verbal. C'est alors que le corrélat passe d'une fonctionnalité symptomatique associée au clivage du Moi, qui collabore à la méconnaissance des motivations réelles de l'agression (dues à la consommation en elle-même et à l'envie de drogue), vers une structure

où le circuit lié à l'entourage social trouve une redondance dans le temps et une fonctionnalité encore plus macabre : l'agression au service d'un *destin* exclusivement évacuateur.

La formule englobant la névrose de caractère (au sens de Fenichel) avec la névrose de destinée et la compulsion de répétition (au sens de Freud), semble être faite de liens forts, et sa synthèse surpasse le trouble de caractère.

Les similitudes entre le comportement antisocial de l'enfant et le comportement antisocial secondaire de consommation ne sont pas purement apparentes. Des mécanismes orientés vers une conservation simple et dépourvue de nouvelles connexions agissent dans les deux cas. Prenons l'exemple du vol infantile comme condition pré-délictuelle ou latente proposée par Aichhorn, versus le vol du toxicomane. Il faut rappeler que le premier n'est activé comme délinquance proprement dite qu'en fonction de l'exercice de contention que l'espace éducationnel peut faire d'un tel acte. Dans le deuxième vol, l'attaque antisociale n'est pas seulement adressée à l'altérité, mais en plus elle profite de cette dernière pour perpétuer son destin – de débauche pulsionnelle. Dans ce cas-là, le paradoxe est insupportable pour le sujet, car il peut vouloir appeler au secours (demandant 'régressivement' le rétablissement d'un stade précédent infantile, oral dirait Fenichel), alors qu'il rejette toute aide à cause d'une souffrance actuelle bien plus forte : la consommation.

Lorsque la conduite de dépendance semble avoir été déplacée de son lieu, le sujet éprouverait une certaine forme de jouissance dans l'acte de voler et d'agresser. D'où le corrélat dépourvu de responsabilité et de sens critique du patient lorsqu'il profère cette expression si déconcertante pour celui qui la reçoit : « le démon est entré en moi ».

Les différences entre les deux comportements paraîtraient n'être, jusqu'ici, que d'ordre dynamique et somatique à cause de leur manifestation d'angoisse actuelle (au sens de la névrose actuelle). Toutefois, la temporalité sous-tendant le symptôme actuel, favorise davantage de telles différences. Autrement dit, la pérennisation de la récidive – il serait plus adapté de parler ici de la compulsion de répétition – couronne le symptôme, le déguisant en ce qu'il n'est pas : un trait de caractère.

C'est, à notre avis, l'aspect fonctionnel d'une telle dynamique qui donne à cette relation intersubjective une lueur de contrôle pulsionnel. Et c'est l'introduction de l'angoisse en tant que 'symptomatologie actuelle' qui rend au sujet sa souffrance, ouvrant ainsi une chaîne de liens à l'altérité maintenant pourvue de maillons empathiques – c'est le résultat d'une modification plus autoplastique du Moi au détriment d'une modification alloplastique. Ici, il y a un Moi plus perméable et tolérant à l'influence que l'entourage peut exercer sur lui.

Après cette logique, il serait possible de songer à une dépendance toxicomane au comportement antisocial secondaire. Cela n'est pourtant pas le cas. En effet, la racine antisociale n'est pas entièrement décelée, elle devient un trait ou un trouble de caractère au même titre qu'une toxicomanie. D'où la récurrente association clinique entre le psychopathe et le toxicomane, selon les raisonnements de Fenichel.

A la différence de ce dernier, dans la « nécrologie à Aichhorn », Anna Freud centre son discours sur le charisme de l'éducateur, mais partage avec Fenichel l'importance de l'éducation dans le développement de la structure de la personnalité des « délinquants latents ». En fait, le charisme d'Aichhorn se mêle avec la stimulation d'un transfert positif qui puisse guider les jeunes délinquants vers une « expérience correctrice »<sup>73</sup>. Dans cette expérience correctrice, nous ajoutons volontiers « émotionnel », le transfert positif n'est autre qu'une identification vers la figure du délinquant d'Aichhorn même. Il facilitait le rapport identificatoire avec le jeune carencé, c'est-à-dire, que l'auteur était actif en développant ce type de rencontre. Ainsi, le rapport avec le jeune antisocial passait par un processus d'identification actif, c'est-à-dire évoqué par la figure du thérapeute tout en s'identifiant avec le jeune, une sorte d'identification partagée. Tout cela va être le précurseur d'une nouvelle méthode défensive, *l'identification avec l'agresseur*. Dans *le moi et les mécanismes de défense*, Anna Freud se sert d'une situation clinique d'Aichhorn :

« Auguste Aichhorn rapporte le cas d'un écolier dont il avait eu, en tant que membre du Conseil de l'Instruction publique, l'occasion de s'en occuper. Cet enfant a pris l'habitude de faire des grimaces. L'instructeur se plaint de l'attitude anormale du jeune garçon en face des blâmes et de réprimandes [...] D'après le maître, ce comportement ne pourrait s'expliquer que de deux

---

<sup>73</sup> Freud A. (1951), "August Aichhorn: July 27, 1878-October 17, 1949 (1951)" in *Indications for child analysis and other papers. 1945-1956*, International Universities press Inc, London, 1968, pp.625-644. Anna Freud cite une communication inédite d'Aichhorn :

"I tempt the delinquent until he becomes as dependent on me for the fulfillment of his emotional needs as children normally are on their parents. To accomplish this, I have to step out of my own social attitudes and to identify myself with the delinquent. It is this identification with him which teaches me to understand his needs intuitively. After this has happened, I resume my rational self and try to see him objectively. I use my identification with him, and his ensuing identification with me, to lead him through emotional experiences which make up for deficiencies in libidinal development, in ego or in superego structure. The stronger his attachment to me and his identification with me, the more he loosens his hold on "delinquency" and incidentally becomes social. That is the point where I lose interest in him and turn to the next individual." pp.643-644. Cette déclaration fait écho au mécanisme décrit par Ferenczi de « l'identification à l'agresseur » où les enfants (apeurés par l'influence de l'agresseur) : « les oblige à se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement, et à s'identifier totalement à l'agresseur. » Ferenczi S. (1932), « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, le langage de la tendresse et de la passion », *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982, p.130.

façons : il s'agit soit de moquerie consciente, voulue, soit de tics. [...] Aichhorn, en effet, en observant attentivement ses deux interlocuteurs, constate que les grimaces du jeune garçon ne constituent qu'une reproduction caricaturale des traits de l'instituteur irrité. L'enfant, forcé de subir les reproches du maître, étouffe son angoisse en imitant involontairement celui-ci. Cette colère il la fait sienne et écoute les paroles du professeur, en s'appropriant aussi, sans en être conscient, ses expressions. Le fait de grimacer équivaut ici à une identification avec l'objet extérieur redouté. »<sup>74</sup>

Ici on voit à l'œuvre ce processus d'identification. Processus qui d'abord se déploie en réponse à l'agressivité reçue de l'extérieur. L'enfant s'approprie l'expression agressive de l'autre. Si cela est vrai, chaque expression agressive dépend d'une autre acquise par l'assimilation de l'entourage. Cela est la matrice de la situation de carence étudiée par Aichhorn. Sous cette approche, l'entourage fait une marque trop importante dans la domestication des instincts. D'où l'importance du rapport à l'autre chez cet auteur. Notons en passant que l'identification à l'autre se fait via le geste, c'est-à-dire, le contact doit au moins être visuel. Cela réduit davantage l'application comparative rapidement faite par Freud par rapport au Dr. A. et Mirabeau. Les deux (Weiss et Freud) ont connu le Dr A., mais Weiss a eu un contact plus prolongé avec ce dernier et peut-être cela lui a fourni un matériel analytique plus élargi. Encore, peut-être Weiss était en contact identificatoire avec le Dr. A., situation qui lui a permis d'interagir autrement avec lui et ainsi, de décimer leurs agressions.

Pour comprendre les implications de l'exemple d'Aichhorn à propos du contact antisocial, on songe à une des scènes du film de François Truffaut, *Les Quatre Cents Coups*<sup>75</sup>. Celle-ci nous révèle une salle de classe, où le professeur arrête d'écrire sur le tableau à cause des interruptions incessantes de ses élèves (ils poussent des cris, jouent, l'un d'entre eux, seul, nettoie le mur sur lequel il venait d'écrire quelque chose. C'est Antoine Doissel, le protagoniste).

Le professeur lance un morceau de craie aux élèves en s'exclamant : « Si, j'en ai connu des crétins, mais au moins ils étaient discrets ! Elle va être belle la France dans dix ans ! »<sup>76</sup> Son expression de malaise atteint son paroxysme lorsque l'enseignant jette à travers la salle un cahier qui se trouvait sur son bureau. Bien que nous ne puissions pas juger, dans cette scène, le

---

<sup>74</sup> Freud A. (1946), *Le moi et les mécanismes de défense*, PUF, Paris 1996, pp.101-102.

<sup>75</sup> Truffaut F., *Les 400 coups*, 1959. Outre le directeur du film, François Truffaut en est le producteur. Dans maintes interviews, il déclare que son film est pour une grande partie autobiographique. Voir Le Berre C., *François Truffaut au travail*, Diffusion Seuil, Paris, 2004, p.20.

<sup>76</sup> Truffaut F., *Les Quatre Cent Coups*, 1959.

comportement de l'ensemble de la classe comme une expression antisociale, elle laisse pourtant entrevoir le malaise qu'entraîne chez l'adulte dans son rôle d'autorité le fait de devoir prendre en charge de telles expressions.

Mélange particulier entre tension et sympathie, l'atmosphère entourant cette scène fait figure de préambule à l'échec scolaire dont va ensuite souffrir Antoine. Le début de sa carrière de fautif précoce composée de vols, d'arrestations et d'évasions en sera une des conséquences.

Cette espèce de moquerie partagée entre les écoliers et le maître se laisse voir comme une sorte d'identification croisée. Tous les personnages y participent pour, d'une façon ou d'une autre, perpétuer la dispute. L'autorité du maître est absorbée par l'agressivité de l'ensemble. Maître et écoliers font une situation identificatoire commune. Celle-ci est si mêlée que l'agressivité n'a pas un point de départ clair, soit elle vient des écoliers, soit elle vient du maître.

Il est connu que Truffaut tire ses films de sa propre expérience. L'expérimentation d'une saga, dans laquelle Truffaut engage le comédien Jean-Pierre L  aud, montre l'évolution du caractère de ce dernier. Seulement ainsi on peut constater que les petits traits de caractère d'Antoine vont être disruptifs au lieu d'être une véritable psychopathie. Truffaut met à l'épreuve l'évolution du personnage dont il garde les traits de caractère les plus acceptés par la société. Le reste, c'est-à-dire les bagarres, les vols, les mensonges, vont s'atténuer au fur et mesure que le héros grandit. Pourtant, Antoine reste déscolarisé tout en s'adaptant à la société. Certes, il souffrira d'ennuis divers à cause de son *furbo* caractère, mais il connaîtra dans son parcours différentes sortes de relations avec les autres. Sa carence initiale sera remplie de relations à long terme et significatives pour son existence. Si ce personnage n'est pas scolarisé, d'où vient-il la domestication de ses pulsions ? La tendresse et l'étonnement, sentiments qu'il suscite la plupart du temps chez les autres, sont des manifestations d'un caractère dont les pulsions agressives ont été décimées par un moi plutôt fort que faible ?

Jusqu'ici, la démarche conduit les questionnements, comme il est logique, vers la structuration de la personnalité, plus précisément sur la formation du caractère. Ce dernier plus le moi (autoplastique ou alloplastique) et les mécanismes de défense (principalement liés à l'identification) organisent la confrontation du caractère du sujet avec celui de l'entourage, ici dans la forme d'  ducation. Mais, « l'activité » qu'a l'éducation sur la formation du caractère n'est pas la seule instance de normalisation. Le dilemme se déplace évidemment vers le normal versus le pathologique, ou bien entre le caractère et le symptôme. Continuons sur la trace de la « psychologie du moi » et ses développements ultérieurs.

Le psychanalyste Heinz Kohut, en développant sa théorie du *self* (soi) narcissique, cite Aichhorn à propos de *l'acting out dans les transferts narcissiques : le problème de l'activisme*

*thérapeutique*, dont le passage à l'acte du patient narcissique est entendu par *acting out* dans le traitement. Ceci est dû au fait que le transfert met en évidence une charge narcissique vers l'analyste, où les manifestations agressives passent forcément par le rapport à l'*alter ego*. Ces manifestations, Kohut les nomme *syndrome d'un acting out asocial*. D'après l'auteur, ce syndrome n'est dû ni à un défaut du surmoi ni à une faiblesse du moi, c'est un symptôme formé à la suite d'une percée partielle d'aspects refoulés du « soi grandiose ». Kohut montre comment l'*acting out* n'est pas alloplastique, il est plutôt autoplastique. En d'autres termes, le soi en *acting out* ne cherche pas principalement à modifier le milieu ambiant, celui qui « paraît être un acte alloplastique est, en réalité, non pas un acte mais bien l'activité autoplastique d'un stade de développement psychologique dans lequel le monde extérieur est encore investi de libido narcissique. »<sup>77</sup> Pour Kohut, le soi narcissique se montre volontiers dans la situation psychanalytique, cette situation étant investie narcissiquement n'est autre qu'une extension du moi grandiose du patient et les changements (tentatives d'attaques à cette situation) ne sont plus des élaborations intériorisées, au contraire ils sont l'extériorisation d'une pensée en acte. Le passage à l'acte fait un avec l'*acting out* dans le cadre thérapeutique. Nous pouvons penser qu'il est dû au rapport thérapeutique. Si le patient y résiste, en ne faisant pas d'associations libres, en faisant des *acting out* récurrents, etc., c'est parce que l'analyste n'a pas bien interprété les signaux de « narcissisme grandiose » du patient. L'activité, la vraie, passe par la figure du thérapeute, c'est-à-dire, qu'il doit modifier (en miroir) son propre soi grandiose pour accueillir l'autre du patient. Le rapport passe par une identification croisée de soi à soi, d'où le recours à la stimulation empathique de l'*alter ego* kohutien. Cet activisme est un emprunt à Aichhorn. C'est Aichhorn, dit Kohut, « qui fut le pionnier dans ce domaine : il introduisit une technique active permettant la création d'un attachement émotionnel thérapeutiquement efficace à l'analyste dans le traitement des délinquants juvéniles. »<sup>78</sup>

A ce propos l'auteur cite l'obitoire d'Anna Freud à Aichhorn, tout en accentuant le fait que l'éducateur stimule « une réplique magnifiée de son propre moi délinquant et de son idéal du moi. »<sup>79</sup> Mais non au sens de la réplique exacerbée vécue par l'éducateur dans *Les Quatre Cents Coups*, où la distanciation entre lui et les écoliers est complètement perdue et les agressivités n'en font qu'un seul passage à l'acte partagé. C'est la raison pour laquelle l'identification, croisée ou non, nous arrive comme une seule identification répétée d'un côté

---

<sup>77</sup> Kohut H. (1971), *Le soi*, PUF, Paris, 2008, p.166.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p.170. L'influence d'Aichhorn sur Kohut est marquante et nous faisons abstraction du fait que le deuxième ait été en analyse avec le premier.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.170.

comme de l'autre. *A contrario*, l'activisme dont Kohut fait l'usage en *miroir* avec les patients narcissiques, n'est qu'une rééducation (psychologique de soutien) pour développer une identification avec le *soi grandiose* de l'agresseur, tout en séparant le grand besoin de fusion de ce dernier. La *rage narcissique* qui se dégage chez le patient est due à une faille 'normale' de l'analyste, à son 'indifférence' à l'égard du déroulement adéquat de la technique analytique. Cet écart subtil est vécu intensément par le patient, dont l'accès de 'rage sensitive' suscite une modification 'éducative', qui implique dans un premier temps, le développement d'un lien émotionnel du *self* à *self* et, dans un second temps, l'interprétation du transfert et ses fluctuations pulsionnelles à l'œuvre dans la relation thérapeutique. Par exemple, on note cela dans la phrase « le démon est entré en moi » qui obéit à cette logique. La population toxicomane, à laquelle j'ai emprunté cette phrase, exprimait son malaise principalement en argot. Cependant les patients faisaient un effort pour se faire comprendre. La plupart du temps, l'effort était minimal et c'était à moi d'aller à leur rencontre en utilisant l'argot. Les patients étonnés de ma « *performance* » dans ce type de langage, se laissaient transporter et très vite me faisaient relativement confiance. Les traductions d'un jargon à l'autre servaient de pont émotionnel entre la souffrance et mon écoute. J'éprouvais une vive satisfaction en parlant ainsi, eux de leur côté éprouvaient le soulagement de voir les choses avancer. L'aller-retour d'un jargon à l'autre gardait la neutralité dans l'intervention. Cependant, par cette pratique, il y avait un risque pour le cadre clinique. Dans ce rapport d'égal à égal, les patients avaient tendance à manifester sans filtre les bénéfices secondaires qu'ils souhaitaient gagner pour obtenir une attention clinique. Je devais les avertir des conditions de traitement (critères d'exclusion, priorité d'hospitalisation, effort personnel pour le traitement, etc.), et cette situation les mettait souvent en colère. Je devenais soudainement un simple agent du système de santé auquel ils devaient s'opposer pour rétablir leur droit au traitement. Aux yeux de cette population, je devenais un frein au souhait de réhabilitation. Je passais donc de l'idéalisation à la dévalorisation. C'était tout ou rien, un dedans (du système) et un dehors (du traitement). Il manquait un juste milieu. Les patients souffraient de cette procédure, où chaque halte signifiait une possibilité de récurrence à la consommation de drogue, et cette dernière s'adjudgeait projectivement, à l'indifférence que je pouvais avoir à leur égard. Les passages à l'acte se manifestaient soit par une rechute, soit en crises de colère contre moi, soit par des absences aux consultations suivantes. L'opposition était constante et tout ce que pouvait avoir de positif une identification croisée, devenait autant une source de malentendus qu'un réservoir de responsabilités 'partagées'. L'échec thérapeutique était la norme, et il était joint à la procédure de santé qui donnait l'impression que les patients se servaient des interstices pour déclencher

une nouvelle rechute. Ici, il ne s'agit pas de critiquer les techniques thérapeutiques, seulement la relation à l'antisocial, tout en considérant les approches éducationnelles et leurs liens au caractère, qui touche la subtile limite du normal et du pathologique. Dans ce type de situations, les traits de caractère occupent pratiquement toute la place dans la relation thérapeutique et les symptômes somatiques (comme source de la vraie motivation pour entamer le traitement) restent privés, pour ainsi dire, d'une participation plus psychologique dans le processus curatif. La demande constante d'aide médicale pour calmer la souffrance somatique, finit par cliver le soutien psychologique. L'idéalisation primitive enfantine, mise sur le soulagement somatique, dévalorise inévitablement la prise de conscience subjective, car la première trouve sa satisfaction dans la régression aux soins physiques, alors que la seconde, plus mûre et douloureuse, ne trouve que des difficultés pour se manifester. Les difficultés sont ici principalement matérielles, c'est-à-dire qu'elles dépendent de la situation réelle du traitement et de la symptomatologie somatique réelle qui couronne le tableau clinique. Ces difficultés rencontrées dans la réalité peuvent être résolues par des modifications matérielles. Mais ce qui empêche de surcroît l'entrée en traitement est la résistance caractérielle. Plus la préoccupation est mise sur l'aspect somatique, moins l'intérêt est mis sur le *soi (self)*. Cela est donc problématique car l'intérêt qui est sur la personne propre, sur le somatique, se fait au détriment du psychisme. Tout se passe comme si le patient ne voulait rien savoir de lui-même, comme si se prendre en totale responsabilité n'entraînait pas en ligne de compte. Il a l'illusion de s'occuper de lui en suivant les indications médicales parce qu'il ressent une amélioration somatique. Cette dernière, en comparaison aux changements psychiques, va à une vitesse non négligeable. Mais cela marque sa fuite face à la maladie. Car lorsque les symptômes d'abstinence sont supprimés, la responsabilité subjective s'éveille et l'unité du soi se trouve en danger : moins de 'prétexte' somatique, plus de contact psychique. C'est ici encore que le passage à l'acte antisocial prend le relais du somatique, il lui ressemble par son recours à l'innervation corporelle, mais il est plus indépendant car il partage son exécution avec l'intentionnalité du moi ou la volonté du *self* selon Kohut.

Le *self* auquel Kohut fait référence est une entité qui dépasse le moi, en tant qu'instance psychique, qu'il est aussi, mais englobe principalement tous les aspects que le sujet éprouve dans son commerce avec la réalité. Toutes proportions gardées, en considérant les emprunts à Aichhorn et A. Freud, le self de Kohut partage quelques particularités avec le développement du caractère, cité plus haut. En fait, il n'est pas seulement l'instance du moi (en tant qu'une partie de la décomposition psychique de la personnalité), ni la personnalité au sens d'une unité

moïque (plus psychologique que psychanalytique au sens d'Hartmann<sup>80</sup>), ni le caractère de Fenichel (comme face visible du moi dans le social), mais pourtant il les regroupe dans une sorte de structure agissante et perméable du dehors au dedans. Structure trop sensible aux changements de l'extérieur, elle est trop soumise aux processus de maturation bio-psychosociaux (au sens d'Erikson<sup>81</sup>). De cette manière, ce qu'elle gagne en lien externe, elle le perd en lien interne. Autrement dit, c'est le primat de la conscience qui règne sur la profondeur inconsciente. Le dedans ne fait qu'un avec le dehors. Ainsi, la métapsychologie avec laquelle Kohut veut expliquer le développement du self narcissique souffre d'une connexion hypercentrifugée vers l'autre. Là où la relation à l'altérité passe par une médiation relationnelle, ici, chez Kohut, elle se vide en un rapport aussi direct que dépendant à la psychologie d'autrui. Cela dessine *grosso modo* les implications théorico-techniques de la « psychologie du Moi » et celle « Self ».

Cette « psychologie du Self » reste tributaire aux développements freudiens à propos du moi et de la formation du caractère. Revenons à Freud avec les outils conceptuels développés jusqu'ici.

Freud oppose la névrose de contrainte à la formation du caractère. De la première, il dira que le refoulement est raté, de la seconde, que le refoulement est dispensé ou bien qu'il aboutit sans problèmes à son but. La distinction vient de la présence ou absence active du refoulement. Plus il y a de refoulement, plus pauvre est la capacité de sublimation des pulsions partielles. S'il y a moins d'intégration des pulsions dans le caractère, le moi est plus fragmenté par

---

<sup>80</sup> Voir, Hartmann H. (1939), *La psychologie du Moi et le problème de l'adaptation*, PUF, Paris, 1968. Dans cet ouvrage, aussi clair que vindicatif de la psychologie du moi, l'auteur s'appuie sur Fenichel : « la psychologie analytique du Moi diffère beaucoup d'une "psychologie du surface", même si elle tient de plus en plus compte des détails de comportement et de l'expérience consciente sous toutes ses formes. » (p.3) Le risque ici est de trop considérer la conscience comme une sorte de fleuve auto-poétique constant, où l'inconscient sera inévitablement réduit à une spéculation pratiquement poétique, car c'est l'induction consciente qui fait la déduction de l'inconscient. Le commerce entre les deux est unidirectionnel, du dehors vers le dedans. C'est le secteur du Moi libre de conflit qui réalise son inconscient. Cela est confirmé dans une conférence un an après : « Une quantité considérable d'aperçus sur les vicissitudes du développement du Moi, et de sa proximité des demandes de réalité, se trouvent évidemment dans de nombreuses mesures pédagogiques qui – en dehors des buts simplement moraux, mais aussi se chevauchant avec eux – essaient de préparer l'enfant aux situations de réalité les plus probables. » (pp.38-39), Hartmann H. (1960), *Psychanalyse et valeurs morales*, Privat, Toulouse 1975. Ici l'auteur, en s'appuyant explicitement sur les théories de Piaget, octroie une valeur importante au rôle de l'éducation en tant que schème formateur de la capacité adaptative ultérieure du Moi dans le social.

<sup>81</sup> Sous la même ligne que Hartmann, Erik H. Erikson s'intéresse au développement du Moi, ses stades, ses tâches, bref son évolution dans et par la société. En plus, l'auteur soutient qu'« ignorer le " Je " conscient dans son rapport à son existence (comme l'a fait la théorie psychanalytique), équivaudrait à supprimer le noyau même de la conscience de soi c'est-à-dire la capacité qui, somme toute, rend possible l'analyse de soi. » (p.220) Erikson E. (1968), *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Flammarion, France, 1972. On perçoit la fidélité d'Erikson aux postulats de Hartmann, quoiqu'avec une certaine indépendance vers une conceptualisation historico-graphique du « soi », l'approche de l'auteur reste encore adscrite aux fluctuations sociales en comparaison à celle de Kohut, qui est plus riche dans ses portées métapsychologiques pour l'analyse du « soi » dans la « psychologie du self ».

clivages : « C'est pourquoi, dit Freud, les procès de la formation du caractère sont plus impénétrables et plus inaccessibles à l'analyse que ceux de la névrose. »<sup>82</sup> Pour arriver à ce raisonnement, Freud a opposé d'abord la névrose de contrainte à l'hystérie d'angoisse. Il avait repéré tous les signes typiques de l'hystérie d'angoisse – principalement le surinvestissement de pulsions partielles vers une sexualité polymorphe dirigée vers le corps propre –, mais les signes de la névrose de contrainte – rigidité sadique d'une expression pulsionnelle érotico-anale vers l'extérieur – ne s'ajustent pas à ceux de l'angoisse hystérique. Ainsi, l'accentuation des traits pré-morbides du caractère traversent le spectre de la névrose actuelle. Ces traits se sont, en quelque sorte, servis de l'entrée en maladie de l'hystérie pour se manifester « actuellement ». On pourrait même appliquer cette logique à notre exemple « le démon est entré en moi ». De cette manière, le développement du caractère, tout en suivant les raisonnements de Fenichel, est une application psychopathologique de ce que Freud distinguait déjà comme une formation du caractère et non une névrose.

Le manque de *Leidenskonflikt* que Freud voyait chez les patients de Weiss trouve ici son écho. Si la formation du caractère a empêché l'accès à la maladie, les traits de caractère type Mirabeau ont une manifestation féconde, au détriment du conflit ou de la lutte contre la régression, propre à la névrose. En d'autres termes, si les patients qui professent la phrase « le démon est entré en moi » n'avaient guère de symptômes de privation (au sens de névrose actuelle, c'est-à-dire sans formation d'un réel conflit douloureux), la consultation serait purement stérile.

Alors, est-il possible de parler ici d'une entrée dans la maladie ?

Dans *Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique*, Freud dit que l'intérêt du psychanalyste se trouve dans la signification des symptômes, puis sur le caractère du patient. Lorsque l'analyste se préoccupe des résistances au changement, ces dernières semblent venir du caractère du patient. Nous pourrions changer le titre original de l'œuvre par « dans quelques types de *résistances* dégagés par la *règle fondamentale* », car le trait de caractère ne fait qu'un avec la résistance dans le cadre psychanalytique. Par exemple, tout ce que le caractère possède d'inaperçu dans le quotidien du sujet, se dépouille en se heurtant violemment à la règle d'abstinence. Ainsi, le patient résiste au fait d'abandonner son fonctionnement primaire, riche en plaisir immédiat, et souffre du relais d'un fonctionnement secondaire, riche à son tour en frustration. Si les choses se passent bien, cette frustration devient une souffrance, par le renoncement imposé par la pratique analytique, puis elle mute vers un

---

<sup>82</sup> Freud S. (1913), La disposition à la névrose de contrainte, in *Œuvres Complètes, Psychanalyse. Tome XII. (1914-1915)*, Puf, Paris, 2005, p.91.

symptôme permettant d'entrer dans la maladie. De ce modèle simplifié on peut tirer deux éléments. Premièrement, la réussite dans la domestication des pulsions passe par la bonne adéquation du patient à la situation de cure où, deuxièmement, l'influence éducatrice de l'analyste applique la règle au patient. L'entrée en situation du patient semble dépendre de sa tolérance à la frustration, dont se détache la capacité associative ultérieure. Cette exigence est censée apporter des résultats prospères, mais elle prive le patient de sa satisfaction immédiate, le renoncement devient un sacrifice et une souffrance consentie. Freud dit qu'il y a des « personnes qui, avec une motivation particulière, se rebellent contre une demande si abusive »<sup>83</sup>. Il les nomme les *exceptions*. Lorsqu'il y a beaucoup de souffrance, ils ne veulent plus de nouvelles exigences, car ce sont des « personnes d'exception ». Une certaine faculté régit leurs comportements. Freud exemplifie en citant *Richard III* de Shakespeare, où le héros, par sa grande souffrance vécue injustement, s'autorise à devenir injuste et méchant. L'autre type de caractère dégagé par Freud ce sont *ceux qui échouent du fait du succès* où, sauf pour deux petites vignettes cliniques, encore inspiré de Shakespeare, il cite *Macbeth*. Pour l'entrée en maladie par refus de la satisfaction : « Il faut un conflit entre les souhaits libidinaux d'un être humain et cette part de son être que nous appelons moi, qui est l'expression de ses pulsions d'autoconservation et inclut ses idéaux quant à son être propre. »<sup>84</sup> Pas encore décomposée en ça, moi et surmoi, la personnalité psychique collapse lorsqu'elle n'arrive pas à satisfaire, comme elle le souhaite, ses pulsions en conformité au moi – c'est-à-dire, l'expression pulsionnelle n'est pas ego-syntone. Freud clôture l'idée : « Ainsi la privation, le refus d'une satisfaction réelle, devient la première condition de l'apparition de la névrose ».<sup>85</sup> Si l'on soumet à l'examen l'expression « le démon est entré en moi », on dirait sans problème que la privation (syndrome dû au sevrage de la drogue) est l'entrée en maladie du toxicomane. Ici le refus est venu de l'extérieur, la privation de satisfaction augmente l'appétit de consommation, mais, il vient de l'intérieur du sujet. Selon Freud, le conflit vient du moi. En renversant concrètement les choses, si l'acquisition de la drogue signifiait la réussite de satisfaire le besoin, on pourrait dire qu'au moment de l'avoir, et après tous les efforts (vols, mensonges, etc.) qui furent associés pour assurer la consommation, le sujet échoue en entrant dans la maladie toxicomaniaque. Tout se passe comme si le sujet avait l'intention d'entrer dans la maladie pour se libérer de l'abstinence (en manque de possibilité de satisfaction), mais la liberté permettant

---

<sup>83</sup> Freud S. (1916), Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique, in *Œuvres complètes, Psychanalyse. Tome XV (1916-1920)*, Puf, Paris, 1996, p.16.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p.21.

le succès de la guérison (en excès de possibilité de satisfaction) n'est que paradoxalement liée à l'échec de la rechute. Vu que la conformité du moi à la satisfaction est liée à la consommation, il n'y a pas de conflit dans la consommation et s'il y en a eu un, il n'est que secondaire à la souffrance liée au sevrage, dont les traits de caractère sont accentués et en révolte contre l'abstinence. Cette rébellion, que nous avons pu observer au sein des consultations du service d'addiction, est la résistance exprimée par le passage à l'acte qu'est la rechute, liée au comportement antisocial. Ce dernier perd sa puissance nuisible contre le patient, c'est-à-dire ne génère pas des remords liés à l'action criminelle, car il est au service de la satisfaction en syntonie avec le moi. Au contraire Lady Macbeth « s'efforce, dit Freud, de “rendre non advenu l'acte qui ne peut plus devenir non advenu.” »<sup>86</sup> Ces efforts sont de genre compulsif, se laver les mains par exemple. D'où l'accès au remords chez elle. C'est à cause du succès « du plan criminel » que Lady Macbeth échoue dans le conflit. C'est la conscience morale qui s'y impose en tant que conflit. Alors que chez l'antisocial l'acte n'est pas lié au remords, donc le conflit ne s'instaure pas, mieux, il ne s'exprime pas encore. « Le démon est entré en moi » est la phrase qui désresponsabilise le patient quant à son comportement antisocial et, paradoxalement, lui offre un accès à la maladie.

Freud, après avoir reconnu le retardement dans les exemples littéraires, s'adonne à conclure son texte en décrivant *les criminels par conscience de culpabilité*. Par là, nous constatons une disproportion. Certes Freud passe en revue les types de caractères et les exemples littéraires inspirés de Shakespeare et d'Ibsen, qui le prémunissent d'un scénario expérimental, pour une dissection des résistances liées à la conscience morale. Mais, si le texte fait au total vingt-cinq pages, pourquoi Freud en consacre-t-il seulement deux pour la partie finale, la plus répandue des trois ?

Dans ce petit texte, le déroulement de la pensée est progressif. En fait, les *exceptions* ont le prétexte de la souffrance, qui les autorise à passer à l'acte et *ceux qui échouent du fait du succès* ont déjà commis l'acte criminel, puis en souffrant de la conscience morale, leur succès leur permet d'entrer en conflit. Si d'abord, chez les premiers, la conscience morale ne se manifestait pas contre la règle d'abstinence, elle serait au contraire un élan pour amorcer leur droit de ne pas la suivre et ainsi passer à l'acte ; par la suite chez les seconds, l'acte déjà matérialisé suscitait le conflit par conscience morale ; enfin chez *les criminels par conscience de culpabilité*, l'acte antisocial était accompli en avance. En suivant cette logique, nous pourrions faire une sorte de continuum artificiel. Les sujets d'*exceptions* souffrent de la norme,

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.24.

ceux qui *échouent* du fait du *succès* souffrent de leur délit qui les empêche de profiter du fruit de leur succès. Dans les deux cas, la logique symptomatique est de type obsessivo-compulsif, telle la formation du caractère traité plus haut. Ils pourraient au mieux, partager l'entrée dans la maladie par conflit, alors que chez le criminel, le conflit n'est plus actualisé. Pourtant, tous les trois partagent le caractère d'*exception*. Chez les premiers, la souffrance s'active jusqu'à ce que l'injustice personnelle passée se heurte à l'abstinence ; dans les seconds, la souffrance est le résultat de ce que la justice personnelle actuelle n'a pas connu d'abstinence. Dans les derniers, la justice serait ailleurs car elle est personnifiée dans les lois sociales. L'injustice auparavant vécue par le criminel devient une *exception* qui réclame justice tout en échouant. Si chez les premiers la tendance agressive se prépare, c'est-à-dire que sa justification est en traitement, chez les seconds cette tendance, déjà prête et justifiée, se déclenche par l'acte criminel. Dans le premier cas, le conflit est dû à la possibilité de transgresser *a fortiori* la conscience morale, dans le suivant, le conflit est dû à la certitude indéniable d'avoir transgressé *a posteriori* la morale, c'est-à-dire derrière l'acte criminel, tandis que chez les criminels, la norme est oppressante, non à cause d'une transgression déjà passée, sinon *a priori* d'une future transgression. Le modèle d'entrée en maladie est toujours de genre névrotique de contrainte. Nous songeons à l'impératif catégorique kantien, mais nous n'en sommes pas encore là car la logique du surmoi, même si elle agit pour ainsi dire hors du temps, est en suspens. Et même si la morale, au début contraignante, mute en conscience morale persécutrice, puis en conscience de culpabilité angoissante, elle reste liée à l'idée du pâtir psychopathologique et non à celle du délit. De cette manière, le complexe d'Œdipe prend le relais de la conscience morale tout en la structurant comme délit originaire. Tuer le père et avoir des rapports sexuels avec la mère sont les crimes actifs chez l'enfant, et paradoxalement en *puissance* chez l'adulte. Le retour à l'enfance est le désir de revivre ce dilemme et la régression son meilleur biais. Freud, revient à l'observation clinique des enfants « qu'ils deviennent "méchants" pour provoquer la punition et sont, après le châtement, apaisés et contents. »<sup>87</sup> Un parallèle avec le criminel adulte ne se fait pas attendre : « Il faut certes retrancher tous ceux qui commettent des crimes sans sentiment de culpabilité, soit qu'ils n'aient développé aucune inhibition morale, soit qu'ils se croient autorisés à agir comme ils le font dans leur combat contre la société. »<sup>88</sup> Ainsi l'antisocial, l'authentique chez Freud, reste privé de tout effort d'interprétation, voire dispensé d'une entrée

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p.40.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p.40. La logique de cette notion deviendra « besoin de punition » quand le signe d'angoisse, prouvé par le moi, soit l'autopunition figuré par la morale du sur-moi. Freud S. (1924), Le problème économique du masochisme, in *Œuvres complètes, Psychanalyse. Tome XVII (1923-1925)*, Puf, Paris, 2006, p.18.

en maladie. C'est pour cette raison que Freud finit le texte en évoquant Nietzsche, à propos *du pôle criminel*, où le crime est associé, sans passer par la névrose, à la maladie de l'âme. Analysons-le.

Zarathoustra dit, en s'adressant aux juges : « C'est "ennemi" et non "malfaiteur" que vous devriez l'appeler, "malade" et non "gredin", "fou" et non "pécheur". »<sup>89</sup> Ce que dénonce Zarathoustra par là, c'est le jugement sans jugement, c'est l'aveugle dictamen de faire valoir les lois sans consulter l'esprit propre « dont tu [juge] t'es jamais rendu coupable en pensée »<sup>90</sup>. Au-delà de la généralisation et le germe transgresseur chez tous les hommes, ce 'ne pas se rendre coupable en pensée' veut aussi dire 'succomber à la pulsion de l'acte'. Plus exactement :

« Mais autre chose est la pensée, autre chose l'acte, autre chose l'image de l'acte. Il n'y a pas entre eux de lien de causalité. C'est une image qui a fait pâlir cet homme blême. Il était à la hauteur de son acte au moment où il l'a perpétré, mais une fois accompli il n'en a pas supporté l'image. Désormais il ne s'est plus vu que comme l'auteur d'*un seul* acte. C'est ce que j'appelle sa folie ; il a pris l'exception pour la norme. [...] l'acte commis a hypnotisé sa pauvre raison ; c'est ce que j'appelle folie *après* l'acte. [...] il y a aussi une autre folie, c'est la folie *avant* l'acte. »<sup>91</sup>

La volonté ne fait qu'une avec l'acte et l'acte fait un avec la volonté. L'homme en suivant sa volonté se livre à sa *puissance* et dans quelques cas, elle peut même lui être chère. Pourtant la représentation après coup de l'acte par la pensée, éveille une appréciation liée à une identification qui évoque ce qui est bon ou mauvais. De cette façon, ce qui est mauvais est la représentation identificatrice de tout ce qui est transgression ou faiblesse devant la loi morale, dont la répétition trace les prolégomènes de l'*Eternel Retour*. Qu'il y ait de la folie *après* et *avant* un *seul* acte, n'est autre qu'avoir éprouvé de l'angoisse morale. Car comme le dit le juge de Zarathoustra : « "Pourquoi cet homme a-t-il tué ? Pour voler." [...] [Zarathoustra :] "Son âme avait soif de sang, non de rapine : elle avait soif du bonheur du couteau." »<sup>92</sup> Ainsi le criminel en profitant de l'occasion « a écouté sa pauvre raison, dont les paroles pesaient comme un plomb sur son âme – alors il a volé après avoir tué. »<sup>93</sup>

Dans le comportement lié à la consommation de drogue, nous retrouvons cette même logique. En fait, l'exemple de Nietzsche met en avant deux actes, celui de tuer et celui de voler,

---

<sup>89</sup> Nietzsche F. (1883), *Ainsi parlait Zarathoustra*, Flammarion, Paris, 2006, p.76.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.76.

<sup>91</sup> *Ibid.*, pp.76-77.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p.77.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p.77.

puis il les lie en un seul acte identificatoire pour la conscience morale ; dans « le démon est entré en moi », l'exaltation pulsionnelle où la consommation est transgression (apparemment première), le vol est sa conséquence. Pourtant, les choses se passent différemment : en effet l'occasion de voler, prémunie de l'addiction à la drogue, est la conséquence d'une actualisation plus originaire et enracinée à l'agression inhérente chez l'être humain. L'acte de voler, si flagrant et pour ainsi dire limpide, doit hypnotiser la raison du toxicomane, c'est-à-dire, faire un avec l'acte de la consommation. Cependant, sa raison est déjà hypnotisée par les effets induits par la consommation de drogue. Puisque la raison, et par extension la conscience morale, est mise hors du circuit, grâce à la substance ingérée, mettre à l'œuvre une hypnose morale est purement superflue, voire inefficace. En conséquence, l'acte proprement antisocial, lié à la drogue, est dépourvu de conflit douloureux, car il a déjà obtenu son *alibi* somatique, du fait du manque corporel.

Pour résumer rapidement, le texte freudien traite les caractères liés à la révolte, la transgression et les conséquences morales qui en ressortent. De cette manière, la combinaison caractère et crime est bien tranchée – car l'entrée en maladie est de logique obsessionnelle –, alors que le caractère est associé aux résistances et à leurs crimes. Mais, ce dernier n'est pas mis en relation avec le narcissisme, car à l'époque celui-ci était limité au domaine exclusif de la psychose et de l'hypocondrie. Cette dernière application n'est pas complète et requiert un autre traitement lequel considère un versant différent de la formation du caractère.

Nous revenons encore une fois aux bases de la « psychologie de self ».

Pour traiter les troubles narcissiques du self, Kohut fait appel à une technique active. Il voyait, lorsque l'identification narcissique n'était pas mise en place, que le patient avait une certaine rage narcissique. Mais il constatait aussi que le patient devenait hypocondriaque où « le surinvestissement du soi corporel archaïque amenait un douloureux état de tension autoérotique, que le patient vivait sous la forme de préoccupations hypocondriaques liées à sa santé physique et mentale. »<sup>94</sup> Pour Kohut, l'hypocondrie est un signe régressif du self car elle le fragmente, au même titre que la rage narcissique décompose les liaisons du moi. Cependant, l'hypocondrie acquiert la valeur d'un symptôme pathognomonique du trouble narcissique lorsqu'elle s'actualise durant le traitement, tout en se dépossédant de son indépendance nosologique afin de se mettre au service du self. Hypocondrie et self font donc partie d'une configuration de caractère et de troubles narcissiques.

---

<sup>94</sup> Kohut H. (1971), *Le soi*, Op. Cit., p.266.

Dans *Pour introduire au narcissisme*<sup>95</sup>, Freud compare la paranoïa avec l'hypocondrie. Il montre comment la maladie physique met en retrait le moi du monde extérieur, dont les investissements originaires étaient octroyés directement sur le moi. Celui qui aime, dit Freud, n'est pas malade, et celui qui est malade, ne peut aimer. La guérison du corps permet de rétablir une bonne répartition de la libido sur le moi, mais surtout sur les objets. Freud applique cette logique à la paranoïa et à l'hypocondrie : « l'angoisse hypocondriaque serait en provenance de la libido du moi ». Une stase de la libido du moi : un surinvestissement sur le moi qui, tel l'investissement d'une zone érogène, partialise le moi (corporel) surinvesti de l'hypocondriaque. Le déplaisir est dû à une tension interne, une intoxication de libido qui enfle le moi. Ainsi, le monde perd tout intérêt pour le moi, qui devient dorénavant surinvesti en se suffisant à lui-même. Ce modèle est appliqué au « cas Schereber »<sup>96</sup>, dont le choix d'objet narcissique homosexuel entre en conflit avec les représentations acquises dans le complexe d'Œdipe et finit par former un délire d'auto-guérison.

Cependant, si l'hypocondrie est une manifestation autant psychique que somatique car elle produit du déplaisir associé à la tension interne du moi surinvesti, rien n'empêche de l'associer au choix d'objet narcissique. L'expression moïque plus *ad hoc* est en conséquence le *narcissisme primaire*, puis le passage au *secondaire* qui est le reflet moins extrême du retrait de l'intérêt sur le monde, propre au primaire. C'est l'intérêt mis sur le corps, au détriment de sa santé, qui lui fait pâtir (reproduire) l'angoisse, qui serait somatique. Pourtant, le moi narcissique entre rarement en maladie de son propre chef. Il est généralement conforme à son investissement, dont le moi se tient lui-même au-dessus du monde. En se fichant du monde, le narcissique devient charmant comme un enfant ou un chat, dit Freud, car là où le moi normalement investi a dû renoncer aux satisfactions aussi rapides que narcissiques de premier ordre, le moi surinvesti n'y renonce pas et est complètement à son service. Freud prononce sa sentence : « Même le grand criminel et l'humoriste forcent notre intérêt, lorsque la poésie nous les présente, par ce narcissisme conséquent qu'ils savent montrer en tenant distance de leur moi tout ce qui le diminuerait. »<sup>97</sup>

---

<sup>95</sup> Freud S. (1914), Pour introduire le narcissisme, in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XII (1913-1914)*, Puf, Paris, 2005.

<sup>96</sup> Freud S. (1910), Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique, in *Œuvres complètes, Psychanalyse. Tome X (1909-1910)*, Puf, Paris, 2009.

<sup>97</sup> Freud S. (1914), Pour introduire le narcissisme, in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XII (1913-1914)*, *op cit.*, p.232.

Nous avons dit que l'espoir pour les antisociaux de Freud ne pouvait qu'être pauvre. Et que les envoyer loin, « disons vers l'Amérique du Sud », est une façon de protéger l'art psychanalytique de celui qui ne veut pas voir amoindri son narcissisme par l'épreuve de réalité suscitée par le traitement. Si Freud tend à isoler la *tragédie* des antisociaux de sa clinique, il n'est pas rare de constater qu'il le faisait aussi dans sa théorie. A ce propos, l'usage massif des références à la littérature tragique, propre à Freud (mais généralement proportionnelle aux avancées théorico-cliniques), est ici, en effet, déséquilibrée. Ce n'est que par ce biais que Freud trouve l'accès à la nature antisociale. Et si le recours à l'art n'est guère présent, les substituts historiques, socio-anthropologiques, bref, les lettres s'en font le relais. Par cette voie Freud peut développer l'esquisse d'une identification :

« Mais la fine économie de l'art du poète, c'est de ne pas laisser son héros exprimer à voix haute et intégralement tous les secrets de sa motivation. Par là, il nous astreint à les compléter, il mobilise l'activité de notre esprit, la distrait de la pensée critique et nous maintient dans l'identification avec le héros. À sa place, un méchant auteur donnerait une expression consciente à tout ce qu'il veut nous communiquer et se trouverait alors confronté à notre intelligence qui, froide et libre de ses mouvements, rend possible un approfondissement de l'illusion. »<sup>98</sup>

C'est la grâce du poète qui peut voiler tout ce qui est cru et brut chez l'antisocial. Car le contact interactif avec l'antisocial est lourd, gênant et la plupart du temps, complique l'instauration de l'exercice psychanalytique. Donc, c'est l'envoûtement esthétique qui filtre et montre les voies d'une application interprétative ultérieure. C'est toujours au poète de faire le travail, d'élever ce qui est mondain, au sens péjoratif du terme, en mettant son art esthétique au-dessus de l'art critique. Il semble que pour Freud, un *contact antisocial* ne peut se concevoir que par le filtre esthétique. On peut conclure que Weiss ne fournit pas ce filtre à Freud, tout au contraire, il livre son expérience avec l'antisocial de manière crue. Le filtre qu'à son tour Freud en fait, *la lettre de cachet* c'est-à-dire le parallèle du Dr. A avec Mirabeau, n'est pas correctement considéré par Weiss, même s'il questionne, à juste titre, la perspicacité de Freud. Weiss ne va pas plus loin dans sa réflexion car chez Freud il y a de l'interaction antisociale, mais aussi de la perspicacité mise au service de la compréhension du phénomène antisocial. Ainsi, notre prémisse initiale s'y accorde doublement en disant d'abord que : *le contact antisocial se montre par le négatif du rapport entre analyste et patient* ; puis en montrant que chez Freud par contre, ce qu'il n'y a pas c'est le *rapport avec l'antisocial*.

---

<sup>98</sup> Freud S. (1916), Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique, in *Œuvres complètes, Psychanalyse. Tome XV (1916-1920)*, Puf, Paris, 2005, p.20.

En conséquence, Weiss néglige cette ruse et ne considère guère que sans ce détour par l'art, chez Freud, il n'y avait pas d'identification croisée avec l'antisocial. Autrement dit, l'identification évoquée par Aichhorn n'entraîne pas en ligne de compte. Seule une modification incorporée autant dans la technique (l'éducation) que dans le matériel clinique (les enfants), pouvait faire face au narcissisme si caustique de l'antisocial. Il semble que la consommation de drogue, en tant que présentation somatique, ouvre une voie de contact et d'analogie de fonctionnement avec l'antisocial – ici, la situation clinique « le démon est entré en moi » trouve un accord relatif avec l'approche de Fenichel. Mais, c'est à partir de Kohut que, en se détachant de la stricte formation du caractère fenicheléen, et en incorporant l'identification à l'agresseur d'Anna Freud, on voit que le narcissique a une symptomatologie autre, voire différente de celles des psychoses paranoïaques. Il en garde les signes, mais avec l'introduction du self, il relativise leurs portées symptomatiques. Ainsi, c'est la haine précœdipienne, d'origine érotico-anale, qui se met à jour via l'angoisse, tout en dépassant l'amour d'autrui. D'où la rage narcissique comme signe pathognomonique des selfs narcissiques. Peut-être que c'est l'hypocondrie qui y est associée et sur laquelle Kohut centrait l'espoir de guérir le narcissisme. Par contre, il n'envisage pas le 'vrai antisocial', ou lorsqu'il y fait référence, de façon indirecte via Aichhorn, il dit que le transfert en miroir n'a pas touché la sensibilité du narcissique. Du côté de Freud, le narcissisme penche vers la psychose. Du côté de Fenichel, vers la formation du caractère. Enfin, pour Kohut, vers le self. Le juste milieu est encore absent.

Somme toute, le contact antisocial semble être le contact 'aperceptif' que peut avoir quelqu'un avec l'antisocial – l'antisocial au sens impersonnel du terme. Car même si ce contact est infime et fugace, voire inexistant en tant que matérialité relationnelle, il provoque des réactions défensives chez le non-antisocial. D'où la réponse gênante à son égard et toujours au détriment d'un contact plus prolongé dans le temps. La prégnance perceptive que ce contact peut exercer chez le non-antisocial est puissante et suscite généralement des filtres pour la médiatiser. Ceux-ci sont de l'ordre du recours à l'art, comme c'est le cas chez Freud avec les expressions poétiques humaines, quel que soit leur genre et, en se détachant des précédentes, jusqu'aux manifestations les plus personnelles, pour qui est concerné, par exemple la fuite ou l'agression en tant que réponse – de grande intensité, telle l'ironie de Freud en envoyant les sujets type Mirabeau vers l'Amérique du Sud et de moindre degré, renvoyer les antisociaux vers d'autres analystes, par exemple chez Groddeck (et en ce sens chez Jung aussi à propos de « l'affaire Gross »). L'attention mise sur une manifestation éloquente liée à l'antisocial, ne correspond pas toujours à son expression la plus originalement antisociale, même si cette dernière l'active en passant à l'acte, comme c'est le cas dans la consommation de drogue, par

exemple. Ainsi, ce qui doit être éloigné de la perception n'est plus le sujet antisocial, mais tout ce qu'il évoque et probablement mélange aussi chez le non-antisocial. La « psychologie du moi », puis celle du « self » ont déplacé leur attention sur le sujet, plus particulièrement sur son « moi ». Cette démarche est exacte, mais insuffisante. En effet, l'attention mise sur le moi du sujet antisocial ne peut que partiellement comprendre les portées de l'attaque antisociale. En d'autres termes, l'attention mise sur le moi ne montre que ce qui concerne le moi, c'est-à-dire tout ce qui résulte de son interaction avec les autres instances psychiques. D'où le recours à l'identification en tant que projection d'une instance psychique à déchiffrer. Certes elle est le corollaire de la personnalité psychique, mais elle laisse de côté les qualités de l'interaction objectale plus archaïque. La « psychologie du moi » nous permet de comprendre le début du comportement antisociale, c'est-à-dire son contact, mais pas s'il y a un *rapport antisocial* avec l'autre.

Finalement, le paragraphe, tiré de la dédicace de Freud au livre *Jeunes en abandon*, condense les idées développées jusqu'ici. Freud regroupe les efforts d'Aichhorn comme une application de la psychanalyse à l'éducation et accorde à son auteur une modification de la technique, voire une médiation entre la clinique et le social.

« Un enfant, même un enfant dévoyé et à l'abandon, n'est précisément pas encore un névrosé et la post-éducation est tout autre chose que l'éducation qui est inachevée. La possibilité de l'influence exercée par l'analyse repose sur des présupposés bien définis qu'on peut regrouper sous le terme de "situation analytique" ; elle exige que prennent forme certaines structures psychiques, une attitude particulière envers l'analyste. Là où cela fait défaut, comme chez l'enfant, chez le jeune à l'abandon, en règle générale aussi chez le criminel mené par ses pulsions, il faut faire autre chose que de l'analyse, quelque chose qui ensuite rencontre de nouveau celle-ci dans l'intention. »<sup>99</sup>

La brèche est ouverte pour établir une 'situation analytique' pour les enfants 'antisociaux' et leur place à côté du criminel, et le comportement criminel à côté du comportement infantin. Un véritable jeu de superpositions entre ce que peut avoir d'antisocial le comportement infantin et ce que peut avoir d'infantin le comportement antisocial.

---

<sup>99</sup> Freud S. (1925), Préface à « Jeunesse à l'abandon », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XVII (1923-1925)*, Puf, Paris, 1992, p.162.

## ***Rapport antisocial***

Dans *Sur l'engagement du traitement*<sup>100</sup>, Freud se demande :

« Quand devons-nous commencer à faire des communications à l'analysé ? Quand est-il temps de lui dévoiler la signification secrète de ses idées incidentes, de l'initier aux présupposés et procédures techniques de l'analyse ? [...] Pas avant que ne se soit instauré chez le patient un transfert efficace, un rapport véritable. »<sup>101</sup>

Selon la démarche précédente, c'est-à-dire l'approche de « la psychologie du moi » ou du « self », nous ne sommes pas encore en position de songer à faire une *communication* à l'antisocial. En effet, une communication qui puisse synthétiser dans une interprétation la signification des idées incidentes, implique forcément la présence de ces dernières. Ou bien une certaine soumission, et tolérance, à la technique analytique de la part de l'antisocial. L'extrême intolérance à suivre une norme semble être l'empêchement le plus difficile à surmonter. La frustration massive qui en découle, finit par amoindrir le courant des idées incidentes requis pour le développement de la libre association. Le détachement d'un fonctionnement simple, et en constante propension à l'*acting-out*, ne s'affaiblit que sous les conditions particulières et concrètes. L'idée d'instaurer une psychanalyse, en tant qu'action thérapeutique, voit en danger ses idéaux techniques. D'où les appréhensions de Freud et son ouverture aux méthodes d'Aichhorn. D'après Fenichel : puisque le moi (de l'antisocial) a une moindre capacité de modification autoplastique, comme facilitant le courant associatif, il dépend excessivement d'altérations alloplastiques, en tant qu'éducation active dans le cadre classique. Ce présupposé s'accorde à la considération d'un transfert de type narcissique, au sens de Kohut, dont les modifications, dans l'analyse et le cadre, aspirent à moduler la rigidité du caractère narcissique. Si ce transfert narcissique se déploie principalement de façon primitive et étincelante quant aux investissements d'objet, et si les manifestations de la rencontre entre patient et analyste sont surtout de type agressif, le rapport qui en découle ne se montre véritablement que de manière concrète. C'est à dire, le développement de ce rapport passe par les bénéfiques secondaires envisagés, non à l'horizon de la guérison, mais à la perpétuation immédiate de la maladie. Le caractère momentané de la rencontre réduit le projet thérapeutique à l'éducation de

---

<sup>100</sup> Freud S. (1913), *Sur l'engagement du traitement*, in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XII (1913-1914)*, Puf, Paris, 2005.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p.180.

l'agencement pulsionnel. Véritable couteau à double tranchant, en ce qu'un ajournement pulsionnel trop allocentrique finit par réclamer une revendication évacuatrice et dévastatrice, envers les possibles représentations d'objet. La violence du passage à l'acte, tout en coupant les liens associatifs entre la pensée et la référence à la réalité matérielle, prive l'antisocial d'une épreuve de réalité moins brute et plus nuancée.

En ce sens, la demande de traitement auparavant envisagée comme une confrontation à la norme – la norme paternelle héritée du complexe d'Œdipe qui s'actualise par l'identification (sadico-mélancolique) du moi à ses objets perdus –, semble ne pas s'adresser au complexe paternel, mais à la contention maternelle. Ainsi, ce qui fait défaut dans l'instauration de la norme n'est pas exclusivement la confrontation violente à la figure paternelle, mais, plus fondamentalement, l'absence de médiation maternelle tenant la norme à distance.

En d'autres termes, c'est par une identification punitive et une absence totale de confort à la norme que la restriction « typique » de celle-ci est éprouvée comme cruelle et injuste par l'antisocial. Si cette norme, ou tout ce qui a pour vocation de restreindre les pulsions, est vécue de façon punitive, il n'est pas rare de constater qu'elle s'actualise violemment chez l'antisocial en altérant encore plus son contact à la réalité.

La relation conflictuelle à la norme n'est pas le propre de l'antisocial. Par exemple, il semble que l'obsessionnel veuille nous faire croire que sans la norme, une vie 'rangée' est impossible. Pour lui la norme est nécessaire, voire indispensable. Le sadisme avec lequel il la promulgue n'est que le reflet de son extrême soumission. Il ne veut pas la détruire, tout au contraire, il veut activement la conserver et défendre son prestige. D'où sa difficulté à la biaiser spontanément tout en lui restant fidèle.

L'hystérique, au contraire, ignore la norme. Il ne s'agit pas pour elle, de l'attaquer ou de la promulguer, mais plus fondamentalement de l'ignorer. D'où une certaine naïveté à son égard. Chez le psychotique, la norme devient hyper-personnalisée et prend des formes « bizarres » à cause d'une déformation constante du sens de la réalité. La forme la plus pure est la persécution paranoïaque. Son activité consiste en sa re-transformation constante. Dans un accès hypomaniaque, enjoliver la norme apparaît comme le reflet d'une idéalisation de type thymique et désinhibée. Dans son versant mélancolique, le psychotique s'inhibe et se *disqualifie* devant la norme. Il se vide de sa subjectivité pour se remplir idéalement de celle-ci, abandonnant dès lors sa capacité d'improvisation autonome. Ici la qualité normative passe par la défiguration subjective, et prend toute sa portée dans la déformation délirante.

Chez l'antisocial, les attaques semblent destinées à briser la norme, sa conservation n'est pas envisagée. Sa volonté d'*insoumission* vise activement à la méconnaître et à la mésestimer.

L'interaction récalcitrante de l'antisocial à la norme, mise continuellement en tension et en danger, se manifeste par son comportement vantard et antipathique. Pour autant, il ne s'agit pas pour l'antisocial, de (re)mettre en question et de reconsidérer la norme. Plus la norme est dévalorisée, plus l'antisocial « ricane » du prestige de celle-ci. De surcroît, bien que l'antisocial comprenne la pertinence de la norme, il ne lui accorde aucun crédit.

Ces figures psychopathologiques soulignent une interaction déséquilibrée avec la norme. Dans tous ces cas, une médiation se montre *in absentia*. Ainsi, chez l'obsessionnel, l'angoisse est présente lorsque la norme ne peut se mettre en place, l'actualisation compulsive marque alors l'échec de l'obsession. La norme ne pouvant s'éluder, convoque l'hystérique en le lieu de l'angoisse pour éprouver son désir. Le psychotique – lorsque la norme ne peut plus être psychiquement déformée – souffre d'une apathie qui empêche toute réaction à la norme.

De façon différente, l'antisocial se distingue par son active destruction de la norme. Si cette destruction ne peut se mettre en place, un accès d'angoisse se produit violemment. Alors, le passage à l'acte prend une forme de compromis : il actualise la présence de la norme tout en l'attaquant.

Il est possible d'établir un parallèle entre ce rapport à la norme et la relation avec l'objet. Étant donné que la rencontre avec l'antisocial est marquée par sa résistance, et que les digues propres à tout sujet, supposées canaliser les impulsions ne sont pas à l'œuvre, le seul empêchement est le cadre thérapeutique. Mais cet empêchement n'est pas vécu par l'antisocial comme une « situation oppressante totale », dont la figure de l'analyste fait partie. Bien au contraire, la figure de l'analyste représente l'incarnation de la restriction, au même titre que l'incarnation de la persécution aux yeux du paranoïaque. Deux manières de faire un transfert massif. Dans le second cas, une interprétation extra-transférentielle soutient la projection abusive du paranoïaque et son intensité diminue au fur et au mesure que le travail thérapeutique progresse. La résistance qui au début du traitement empêchait la capacité associative du patient, se dissémine sur la réalité matérielle du cadre thérapeutique. Cela veut dire que la figure de l'analyste se dissémine en l'action thérapeutique, sans pour autant s'éparpiller dans une partialité immaîtrisable. Chaque intervention de l'analyste, même la plus minimale (un changement d'horaire, un geste répété au moment de proférer une communication jusqu'à une interprétation transférentielle) va être vécue comme une totalité par le patient dont il fait un continuum. Les interventions *hic et nunc* atteignent toute leur portée en une guérison future. C'est une sorte d'espoir que le patient met en action dans son rapport à l'autre.

Cette situation idéale ne trouve pas d'équivalence chez l'antisocial. Là où la résistance trouve un apaisement grâce à l'interprétation extra-transférentielle (au sens d'interpréter les symptômes et les signes en les liant à la réalité matérielle au lieu de les centrer sur la figure de l'analyste), ici la résistance est le corollaire du rapport. Sans elle, la rencontre psychanalytique n'a pas raison d'être : sans l'attaque au cadre le vide poursuit l'antisocial. Les délicatesses thérapeutiques sont vécues comme de grandes opportunités pour agresser l'analyste. Ainsi, voler des revues dans la salle d'attente ou abandonner le traitement sans payer, sont des actes partiels faisant *un tout antisocial*. Les interventions centrées sur l'ici et maintenant sont rapidement absorbées par une sorte d'immédiateté qui n'envisage plus un changement futur. En schématisant ce rapport, il peut évoluer, dans le meilleur des cas, ainsi :

Au début du traitement,

*Patient > tendance > pulsion > résistance < tendance < analyste < pulsion*  
 Moi > Surmoi > ça > résistance < Surmoi < Moi < ça  
 Association libre > résistance < Attention flottante

En progressant vers la cure,

*Pulsion > tendance > patient > rapport < analyste < tendance < pulsion.*

Puis dans le pire des cas (celui de l'antisocial) :

*Patient > pulsion > tendance > résistance < tendance < pulsion < analyste*  
 Transition

Le déroulement du schéma obéit à ce que l'entrée en maladie pour devenir patient ne se limite pas seulement à une fixation passée dans le développement, mais à une actualisation du conflit dans le début de la situation thérapeutique, d'où l'impétuosité pulsionnelle. De cette manière, le patient devient un patient au fur et mesure que ses pulsions, chaque fois plus en arrière-plan, font place à une tendance. On peut comprendre cette tendance comme un trait de caractère en opposition constante à une possible frustration pulsionnelle.

Au début du traitement, l'analyste est une simple tendance pour le patient, cesse d'en être une pour récupérer son rôle, ainsi la pulsion chez lui est aussi tempérée.

Peu à peu, la résistance se transforme en rapport où : du côté du patient, la libre association traverse la pulsion (l'élan du ça) via la réorganisation de la tendance discursive (le sens du surmoi) pour s'actualiser en la figure du patient (moi) ; du côté de l'analyste, il passe de la possession de la norme à l'être, c'est-à-dire qu'il l'incarne selon son propre travail d'assimilation, selon l'agencement de son moi. En conséquence la tendance tempère le moi, tout en concédant une participation plus libre à l'expression pulsionnelle où l'action, actualisée par la figure de l'analyste, n'est pas trop rigide pour faire imposer la règle fondamentale, ni trop souple pour une attention flottante fort hallucinée.

Même si la séquence (*Pulsion > tendance > patient > rapport < analyste < tendance < pulsion*) en progressant vers la cure est une manifestation idéale et rend les services plus clairs pour le réaménagement psychique, cette structure n'est jamais fixe, au contraire elle évolue constamment tout au long du processus analytique. Pour autant, une cristallisation de la structure attaque le développement du rapport.

Ce qui n'est pas la même chose qu'une régression, car au début, on peut trouver une organisation plus ou moins stable (de bonne façade) et dont la pression à la mobilité fait défaut dans sa rigidité. Il suffit donc que la cristallisation trouve une place de confirmation dans la réalité matérielle pour qu'elle s'installe de façon stable. L'usage démesuré des bénéfices secondaires en est un exemple. D'après le schéma, l'antisocial ne franchit pas le début vers un rapport. Bien que ses pulsions laissent place à une tendance, la figure du patient ne surpasse guère le sens de l'organisation de son caractère (surmoi). Ainsi, l'antisocial n'est pas volontairement soumis à ses pulsions, il a une certaine structuration, ou ce qui revient au même, un sens caractériel à suivre et actualiser avec autrui. L'association libre ne peut se mettre au jour, car elle dépend de l'élan pulsionnel (en arrière et un peu décimé) pour faire discourir les idées incidentes vers la figure du patient potentiel. La figure de l'analyste, aux yeux de l'antisocial, incarne avec zèle la règle d'abstinence et sert en même temps de prototype pour une personnification de l'autorité. Ainsi, la voie pour l'attaque est ouverte : les attaques constantes visent la figure du moi de l'analyste, mais se heurtent à la tendance résistante du surmoi de ce dernier. Patient potentiel et analyste potentiel restent en arrière de cette lutte des tendances. Une identification croisée n'est pas envisageable, sauf si elle admet une participation partielle des forces organisées, quoique primitives : le risque est l'érosion du rapport entre moi et moi.

En ce sens, il existe un paradoxe : comment réaliser un traitement préventif qui puisse atteindre la psychologie profonde du moi et ses relations d'objet ? Autrement dit, si le traitement vise à l'éducation des pulsions, comment garantir une transformation de la personnalité au-delà de la « psychologie du moi » ?

Répondre à ces questions implique de considérer la démarche thérapeutique pour l'antisocial comme quelque chose toujours en initiation. Le schéma précédent illustre ce qu'il se passe dans les relations d'objets et permet de franchir les domaines de la « psychologie du moi » et d'incorporer un traitement volontairement centré sur la relation primaire. Cette relation considère davantage le rôle maternel, sans rester pour autant dans une logique purement précœdipienne et, de cette façon, reconsidérer autrement l'agressivité liée à l'acte. Sous ce prisme, le conflit envers la norme n'est pas autre chose que le conflit des relations d'objets. D'ailleurs, et tout en mettant en tension les deux démarches, l'une centrée sur la psychologie du moi et l'autre sur les relations d'objets, nous avons inclus deux nouveaux éléments dans ce schéma, *tendance* et *transition*. Tous deux sont inspirés des développements de Donald W. Winnicott. Le premier obéit à ce qu'il entend par *tendance antisociale*, le deuxième à l'*espace transitionnel*. Nous y reviendrons.

Se plonger dans la démarche des relations d'objets signifie repenser ce que l'on entend par *rapport* au sens classique du terme. En effet, ce sens classique passe par la correcte ou la bonne capacité du patient à associer librement. Les résistances qui y sont convoquées, plus exactement l'agression liée à la frustration pulsionnelle devant la règle fondamentale, font du recours au passage à l'acte une *règle* plutôt qu'une *exception*. Ainsi la frustration, en tant que tension pulsionnelle accumulée, sera exprimée par le passage à l'acte, en tant que décharge pulsionnelle évacuatrice. L'instauration du rapport sera difficile, car la confiance nécessaire pour se livrer à la libre association sera constamment interrompue par l'impertinence de l'acte. Par conséquent, le recours constant au passage à l'acte de l'antisocial fait de lui quelqu'un avec qui il est difficile d'établir un vrai rapport, ou du moins de le maintenir dans le temps. Cela le situe dans l'interstice d'une interaction toujours initiale, qui se fait et se refait constamment. La performance liée à cette rencontre ne lui procure plus le passage en rapport, c'est-à-dire faire confiance à un autre type d'interaction sociale, par exemple discuter. Etant donné que la possibilité de dialogue est barrée, l'antisocial ne connaît qu'une seule forme de contact : l'agression inhérente à tout contact avec autrui fournit le sens manquant : sens qui est dépourvu de chaîne discursive : sens qui devient tendance dans l'acte.

Sous le filtre clinique, il est difficile d'envisager les vraies limites de l'attaque antisociale, sauf si cette attaque dépasse en quantité son expression qualitative, elle devient

alors facilement repérable. Par exemple dans la vie courante, l'attaque va de simples mensonges à une véritable arnaque, ou d'expressions normales de colère vers le meurtre, ou de la subtile séduction vers la menace ou la franche domination sadique. Dans la culture populaire, on entend par *psychopathes* tous ceux qui ont un caractère prédateur et parasitaire vers les autres, surtout vers les plus faibles. Ainsi, il n'est pas rare de constater que lorsqu'un homme manifeste, même délicatement, ses inclinations sexuelles vers les jeunes filles adolescentes, elles disent en se moquant qu'il devient psychopathe. C'est une défense contre une expression rudimentaire (réciproque) d'érotisme. Mais les mêmes filles vont trouver très attirante l'agressivité à fleur de peau du jeune homme qui a la réputation de *Bad-boy*, même si celle-ci est adressée contre elles-mêmes. L'appréciation de ces jeunes filles est plutôt exacte, quoique préliminaire à propos des conséquences tirées d'une possible attaque. Elles ne connaissent que le début d'un continuum pulsionnel qui ne s'arrête que devant des stops externes. Cependant tous les continums pulsionnels ne font pas d'un sujet un(e) psychopathe vrai(e). Il semble qu'une intensité détermine la magnitude de l'attaque et une fréquence, celle de la chronicité du dommage. Les psychopathes montrent leur violence par l'abus extrême qu'ils font de l'autre. Leur supériorité se marque lorsqu'ils trouvent des proies pour l'exploitation décharnée. La ruse maline, principalement caractérisée par l'arnaque, et la force brute, observable dans les coups violents, sont les moyens privilégiés pour satisfaire leurs instincts. Si les conditions facilitent la débauche pulsionnelle, les antisociaux peuvent devenir mortels. Leur grande impulsivité est au niveau de leur manque total de remords, dont l'expression antisociale ou psychopathique par excellence est le viol, avec meurtre de la victime. Ces expressions quantitatives sont rarement vues en clinique, elles appartiennent plutôt aux *faits divers*. Elles sont encore moins visibles dans la clinique infantile. Pourtant, elles obéissent à un continuum 'initial' qui, paradoxalement dans la clinique, peut avoir une certaine tolérance interprétative et même un vernissage de normalité plus ou moins acceptable. Cela obéit à ce qu'une conversion de ces manifestations extrêmes, à petite échelle, se fait donc nécessaire pour comprendre les limites de l'attaque antisociale et de son rapport à l'autre. Par exemple, le viol possède *grosso modo* toutes les composantes d'un rapport sexuel (simplifié) qui se ferait avec : deux partenaires, un contact sexuel génital et un plaisir lié à la décharge pulsionnelle. Mais le rapport sexuel, où l'aspect physique (et psychique) est primordial pour une satisfaction partagée, et même si ce rapport peut parfois être moins agréable que ce qui est attendu, à l'inverse, dans le viol, il suffit qu'un des partenaires soit à contrecœur obligé pour que la satisfaction ait un seul sens unidirectionnel. C'est ici que l'attaque antisociale manifeste toute sa force. Ainsi, si l'un des partenaires force l'autre pour obtenir sa propre satisfaction pulsionnelle dans le rapport – hormis toutes les nuances qui

déclinent de la prostitution –, on pourrait parler d'un viol. Une véritable imposition qui oblige l'autre à résister ou, dans le pire des cas, à se soumettre. C'est la force de l'agresseur qui détermine la rencontre. Si l'agresseur est plus fort que sa victime, disons un homme adulte contre une jeune femme, la résistance qu'elle peut lui offrir est pauvre. Au contraire, si l'agresseur est plus faible que sa victime, cette dernière peut, dans le meilleur des cas, tenir l'attaque et même neutraliser son agresseur. La plupart du temps c'est la première situation qui se met en place. Dans le viol, le rapport sexuel devient un rapport antisocial car même s'il y a eu commerce sexuel, la victime ne consent pas à 'l'union', elle a seulement, sans avoir éprouvé aucun type d'érotisme, pâti la décharge pulsionnelle sadique de son agresseur. Vu que la quantité de force exercée par l'agresseur est supérieure à celle de la victime, parler d'une qualité dans le rapport est hors sujet. Sous cette logique des quantités, n'importe quel type de rapport peut devenir un rapport antisocial. Mais, est-ce que cela marche dans le sens inverse ?

Chez l'enfant, le rapport antisocial est semblable au rapport sexuel. Cependant, le développement psychosexuel n'est pas encore mis au jour. Ainsi, l'approche vers un objet désiré est toujours de type sexuel polymorphe, c'est-à-dire partiel quant au but pulsionnel. Et même si la violence pulsionnelle est farouche en présence de l'objet, elle ne sait que se manifester partiellement car elle est en manque d'étayage physique. La peau peut par exemple faire le relais de la spécificité génitale latente. Elle n'est que pure quantité et sans le support corporel spécifique elle perd tout type de distinction qualitative. D'où le fait que sa manifestation incomplète soit alors perçue comme inoffensive et condamnée à une équivalence sans forme au même titre et à côté des autres manifestations musculaires. Rage et amour obéissent au même appel objectal. Plus tard, cela deviendra, grâce au développement des gonades, une réelle qualité, se servant d'une grosse quantité d'excitation pour être à jour avec l'objet. La perception équivalente, qui laissait les objets indifférenciés face au moi, sera remplie de petites nuances. Chaque objet a son but et la liaison qui lui convient, dont une liaison plus intense sera dirigée sur un seul objet, qui puisse ainsi recevoir et condenser toutes les demandes du Moi. Cela obéit à l'interaction entre le Moi et l'objet, dont le rapport est principalement amoureux. Ce rapport est dans le meilleur des cas réciproque et permet de tolérer l'infinité de nuances qui s'y produisent. Ces nuances vont de l'amour érotique exclusif, et toutes ses déclinaisons : tendresse, amitié, etc. vers son contraire, l'agression : rage, haine, aversion, etc. La communion de ces deux tendances, dans le même rapport, marque le début de l'intégration objectale. On passe de la relation d'objets partiels à la relation d'objets totaux. Ce travail psychique, toujours en développement, n'est jamais si simple et l'antisocial souffre de ne pas le faire. La *tendance antisociale* de Winnicott aborde cette défaillance.

Winnicott, en présentant sa définition de la *tendance antisociale*, dit qu'elle n'est surtout pas un diagnostic, mais est plutôt un *trait incommode*. La persistance de ce trait en fait une tendance et donc quelque chose d'*incommode*. Que cette tendance attaque ce qui est supposé commode, cela signifie qu'elle va contre tout type de confort relationnel qui puisse s'y établir. Si le nourrisson urine sur sa mère ou s'il mord son sein au moment de le sucer, de manière répétitive, il s'agit d'une attaque contre ce qui est supposé être une rencontre agréable et apaisante. Cette rencontre devient alors quelque chose d'incommode pour la mère et son fils, un moment de tension<sup>102</sup>. Ainsi, bien que les tensions de l'enfant soient apaisées grâce au repas, une incommode se laisse apercevoir chez les deux. D'un côté le bébé, plus ou moins satisfait par ce repas, peut passer à une autre chose, par exemple dormir. De l'autre la mère, plus ou moins fatiguée, présente des difficultés à passer à une autre chose, comme se distraire par exemple. Cette incommode est plus ou moins normale. Si elle est répétitive elle devient une tendance, donc un trait incommode dans la rencontre. Cette rencontre entre nourrisson et mère se caractérise par quelque chose de plus, une sorte de problème de communication, voire un malentendu. En fait, la mère sent qu'elle doit accueillir les besoins de son enfant, mais elle ne réussit pas et l'enfant sent qu'il va être accueilli, sans vraiment l'être. Alors que si tout se passe bien, les deux sentent une connexion qui tempère l'excitation perturbatrice initiale. Au contraire, si cette connexion-là n'est pas mise en place, elle prend des proportions incommodes. Le bébé trop excité par la faim par exemple, n'est pas assez calme pour apprécier son repas, la mère trop excitée par la rencontre, est trop tendue au moment de fournir le repas. Ici, il y a principalement un sentiment de frustration qui domine la rencontre, une sorte de frustration dans le rapport. Ce rapport ne semble exister que sous l'aspect physique et purement matériel, mais il est mince au niveau de satisfaction partagée. Pour Winnicott, cette situation est due à une violente 'avidité', qui est : « la fusion originelle entre l'amour et

---

<sup>102</sup> Voilà la plainte qu'une mère fait de ce contact : « le [nourrisson] s'est jeté sur mon sein comme une petite sauvage, elle a tiré violemment sur le mamelon avec ses gencives [...] le sang s'est mis à couler. J'avais l'impression d'être mise en pièces et j'étais terrorisée. Il m'a fallu du temps avant de me remettre de la haine que j'éprouvais contre ce petit monstre ». Ce récit est tiré de « L'agressivité et ses racines » in Winnicott D.W. (1939), *Déprivation et délinquance*, Payot, Paris, 1994, p.106. Là, l'auteur démontre la relation délicate qu'il y a entre amour et haine, entre mère et fils, tous deux éléments précurseurs de la tendance antisociale. Il est difficile à imaginer l'incommode que la mère et son enfant vivent. Pour exemple, lorsqu'un moustique (*Culicidae*) se pose sur la peau de l'hôte pour lui sucer le sang, c'est la salive du moustique qui active la réaction allergique de l'hôte. La piqûre reste avec son incommode conséquente. L'hôte souffre encore, à cause de sa propre libération histaminique, de cette « interaction ». Alors que le moustique est, après son repas de sang, satisfait d'être nourri. L'incommode seulement se manifeste du côté de l'hôte qui devient dorénavant la victime du moustique. L'incommode se fait plainte par le contact avec le moustique. Cette comparaison paraît fautive lorsqu'elle est confrontée à l'allaitement, car la mère nourrit volontairement son enfant. La comparaison garde pourtant une similitude avec ce récit de la mère, car cette dernière souffre du contact avec son enfant.

l'agressivité »<sup>103</sup>. C'est un affect difficile à gérer pour l'enfant et la mère. L'enfant pâtit de la condensation pulsionnelle, mais le plaisir associé à se nourrir soutient la décharge qui doit à son tour être accueillie et supportée par la réalité extérieure maternelle. Le conflit d'ambivalence est très précoce et ne s'arrête pas à l'intérieur de l'enfant, il se partage en compromis avec sa mère. Ainsi, émerge la haine en relation à l'objet, si ce dernier la tient. Si ce n'est pas le cas, l'agressivité mixée avec l'amour ne devient pas une haine dirigée, c'est-à-dire elle ne trouve plus un canal d'expression qui puisse la signifier dans la réalité extérieure. La frustration résultante n'est plus partagée, parce qu'elle ne connaît pas de stop figuratif extérieur. Il semble que c'est l'enfant, seul avec son agressivité, où la haine n'est dirigée que sur lui-même. De cette façon, la figuration de la haine passe par le corps propre et non plus par la réalité. Le surinvestissement autoérotique est libre pour se manifester d'abord sur le corps propre, puis s'épandre en tâtonnements vers l'entourage : coups des objets contre le corps, qui se heurte aux objets. Il y a un véritable contact avec la réalité, mais faite coup par coup. Le contact ne peut qu'être brusque si la médiation maternelle n'est pas là. Pourtant l'enfant n'a pas raté son accès à l'autre, seule la réalité extérieure perd pour ainsi dire de la subtilité, mais elle gagne en substantialité. La réalité devient ainsi quelque chose de martelé et pour la modifier, elle doit continuer sous le même traitement. Une réalité martelée ne sait répondre qu'aux coups. C'est le vécu de l'enfant, d'après Winnicott, qui était privé d'une mère suffisamment bonne pour médiatiser son arrivée à ce processus de découverte<sup>104</sup>. Etre privé de sa mère signifie être *déprivé* de médiation amoureuse, c'est-à-dire que les efforts de la mère nécessaires pour comprendre la haine de l'enfant ne sont plus là. L'enfant est livré, sans le contraste 'métabolique' de la mère, à un excès d'agressivité. L'agressivité se transforme, coup à coup, en

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p.106.

<sup>104</sup> Ici Winnicott se détache de la démarche kleinienne où la construction psychique, était un jeu d'identifications projectives et d'introjections qui préparent le passage de la position schizo-paranoïde vers la position dépressive. En fait pour Klein : « Les refoulements les plus profonds sont ceux qui frappent les tendances les plus anti-sociales. » (p.211), Klein M. (1927), « Les tendances criminelles chez les enfants normaux », in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 2005. Klein fait ici référence aux tendances cannibaliques du bébé où la morsure liée aux fixations sadiques-orales et sadiques-anales sont refoulées, puis elles font partie du développement du caractère (criminel). Le développement du complexe d'Œdipe en dépend en grande mesure. C'est une détermination constitutionnelle qui marque les relations ultérieures avec l'objet. Bien que dans cette idée soient condensées les bases de la *tendance antisociale* chez Winnicott, pour lui c'est le rôle maternel qui structure la réalité, tandis que pour Mélanie Klein c'est principalement la constitution inhérente à l'enfant qui remplit la réalité. Par ailleurs, le cas de Gerald, enfant de douze ans avec fortes tendances anti sociales exposé par Klein, trouve une similitude, peut-être ignorée par Klein, avec la *tendance antisociale* chez Winnicott. En effet, l'analyse du cas conclut avec l'enfant « enfermé dans la chambre avec le corps de sa mère. » (*Ibid.*, p.227.) C'est une véritable relation entre l'enfant et sa mère (morte). Peut-être la mort matérielle a voilé l'analyse de Klein à propos de l'importance de la relation maternelle, mais cette situation certainement a aussi inspiré Winnicott à la reconsidérer autrement – et a probablement fourni l'approche actuelle de la notion *limite* de la *mère morte* conçue par André Green (1980). Depuis cette distinction conceptuelle, Winnicott est assez proche du *Projet pour une psychologie* de Freud (1895).

haine car l'amour, associé à la satisfaction alimentaire et qui originairement l'accompagnait, ne trouve plus d'écho dans la réalité, alors que la haine (envers soi-même) s'auto-confirme dans le silence de l'indifférence extérieure – absence de soin. Et si plus tard cette haine peut être source de certitude 'existentielle', c'est-à-dire qu'elle ait une place de confirmation dans la réalité, brusque et rudimentaire, ce qui est dû au fait que cette place soit toujours vacante pour la pureté de l'agression humaine. En effet, l'agression inhérente à exister est destinée à éveiller une réponse à la hauteur de la décharge pulsionnelle. Si la réponse à un coup est un coup, elle est à la hauteur, et si la réponse à un coup est l'indifférence, elle est à la hauteur aussi : car ni le coup ni l'indifférence ne contiennent 'l'amour de la haine'. On pourrait simplement réduire le coup à une réponse par l'indifférence, car à partir du moment où il y a une réponse, l'attente se supprime au contact d'autrui. Ainsi, ce qui fait beaucoup de mal n'est plus le coup, sinon l'indifférence car elle porte le doute de la possibilité de réponse, c'est-à-dire elle élargit l'attente. Mais elle devient une réponse lorsque la haine ne s'éteint pas, puis elle s'auto-introjecte dans l'enfant au même titre qu'un coup venu de l'extérieur. Les deux réponses sont douloureuses, mais le coup est plus bénéfique. Car l'enfant (potentiel antisocial) en éprouvant de la haine réalise la réalité, la certitude qu'il peut en tirer est proportionnelle à l'agressivité déclenchée : qui se sert de l'épée périra par l'épée. C'est-à-dire une confirmation de la réalité par la haine, laquelle est à son tour une prolongation du vécu douloureux de pâtir de la vraie solitude. Cet exercice tombe quand l'autre est là, où l'oxymore 'l'amour de la haine' est toléré par quelqu'un. La confirmation de la réalité éprouvée grâce à la haine n'est plus valable, sauf si l'autre ne part plus. La vraie tâche est de trouver l'ajustement entre proximité et écartement. Le juste milieu est là lorsque tout type d'anticipation échappe au contrôle de la haine et la contention reconnaît 'l'amour de la haine'. En exemplifiant, à majeure haine exprimée, majeure contention requise. Les degrés de contention vont de la contention physique (*holding*) pour l'enfant, jusqu'à la prison chez l'adulte antisocial. L'indifférence implicite (plus mesurée que sa contrepartie débordée en force physique) ne tient pas en tant que réponse, car elle renvoie sans délai l'agression vers son origine, tandis qu'une réponse explicite par l'agression manifeste (plus énergique et peut-être démesurée) sert de confirmation en reflet à l'attaque, laquelle n'accepte pas les nuances d'une réponse mi-non-réponse. De cette façon, si la manifestation musculaire originaire devient un passage à l'acte, cela est dû à ce que le passage à l'acte est exprimé dans la réalité (de l'objet). D'où l'extrême concrétisme du passage à l'acte et sa condition auto-calmante ultérieure. Passage à l'acte et réalité ne font qu'une certitude subjective chez l'enfant (antisocial). Pour Winnicott c'est l'objet perdu (suite à l'attaque destructrice du bébé), qui génère sa condition de création – objet trouvé/créé. La réalité subjective n'a cette condition que

par la présence de l'objet : présence d'objet fait présence de sujet : deux présences superposées (moi – non-moi) dans l'aire de transition. Ainsi l'*objet transitionnel* contient tout ce que le sujet avait auparavant identifié-projeté sur l'objet (perdu), mais avec une partie de l'extériorité (retrouvée). Entre la perte de l'objet et sa retrouvaille se trouve l'interstice du *fantasme* : « L'objet *dans le fantasme*, dit Winnicott, est toujours en train d'être détruit. Cette qualité d' "être toujours en train d'être détruit" fait ressentir la réalité de l'objet qui survit comme tel, renforce la qualité du sentiment et contribue à l'établissement de la constance de l'objet. L'objet peut alors être utilisé. »<sup>105</sup>

Etant donné que l'objet est toujours en train d'être détruit et que la réalité stoppe cette tendance continuelle, on peut donc supposer que la tendance antisociale est le négatif de la réalité. De plus, si la réalité s'oppose au Moi, sous cette logique du non-moi, on peut assurer que le négatif de la tendance antisociale c'est la tendance sociale. Sous la plume de Winnicott n'apparaît pas une tendance sociale comme le négatif du moi. L'auteur se limite à parler de Moi et non-moi. On doit alors préconiser que le non-moi, puis son évolution vers l'objet subjectif, devient tout ce qui est en opposition à la tendance antisociale. En effet, Winnicott donne une importance capitale à l'environnement (« préoccupation maternelle primaire »), dont se détache le champ social ultérieur. C'est ici que Winnicott est plus éloigné du principe des relations d'objet kleinien. Pour Mélanie Klein, la charge constitutionnelle forme le monde interne, puis son expression phylogénétique s'impose sur la réalité extérieure. Alors que pour Winnicott, c'est l'environnement qui borne matériellement la constitution héréditaire. Cette interaction est soutenue à la lumière de la « psychologie du moi », Winnicott en dit : « il me faut faire intervenir la "sphère non conflictuelle" de Hartmann »<sup>106</sup>. Mais l'appréciation que Winnicott fait de l'environnement n'est pas la même que celle qu'en font les partisans de la « psychologie du moi » et surtout de celle du « self » chez Kohut. En effet, Kohut en développant sa théorie du *Self* fait de l'aire transitionnelle une relation déjà internalisée dans le *Self* (*self/ self-object*) et il l'explique :

« La célèbre description par Winnicott (1953) des attitudes internes de l'enfant envers des objets transitionnels (comme des chiffons, des couvertures, etc.) aborde le problème de l'objet archaïque d'un point de vue qui diffère du mien [...] mes conceptions métapsychologiques sont essentiellement basées sur des reconstitutions et des extrapolations provenant d'analyses d'adultes affectés de troubles narcissiques. Ce

---

<sup>105</sup> Winnicott D.W. (1971), *Jeu et réalité*, Folio, Paris, 1975, p.175.

<sup>106</sup> Winnicott D.W. (1967), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, Paris, 2000, pp.24-25. Voir note sur Hartmann.

procédé semble permettre de mieux saisir et différencier la signification de l'expérience psychologique que ne le ferait l'approche directe de l'enfant puisque : a) l'expérience originelle émerge avec une vigueur intacte, et que b) la communication verbale est infiniment facilitée. Ces formulations recouvrent donc les phénomènes qui ont été décrits par Winnicott [...] Les présentes formulations cependant – particulièrement celles qui concernent l'importante distinction entre : a) la relation du soi grandiose à l'environnement, et b) la relation de l'imgo parentale idéalisée à l'environnement – vont au-delà du nouveau de la description empathique ; elles offrent une explication de ces phénomènes en termes métapsychologiques. »<sup>107</sup>

Si pour Kohut l'interaction à l'environnement passe par cette internalisation de la relation soi/ soi-objet dans le soi, la formation du Soi (*Self*) est une actualisation 'constante' de la structure soi/ soi-objet, tandis que pour Winnicott, l'interaction est une relation en train de se faire *hic et nunc*, qui fait interagir le Moi avec le non-moi. Cette interaction marque la dépendance à l'environnement, puis l'adaptation de l'enfant à celui-ci. Cette interaction a d'ailleurs toutes les caractéristiques des *phénomènes transitionnels*. Elle considère l'interstice qui existe entre le dehors et le dedans : l'espace transitionnel. Ce dernier est une extension de la mère, notamment de son sein. Les objets transitionnels ont donc le sceau de la mère et ils en sont une sorte de substitution omnipotente. La conséquente 'manipulation' des objets transitionnels possède alors toutes les caractéristiques de la relation entre l'enfant et la mère. Mais elle n'est pas une structure internalisée comme le soutient Kohut. Tout simplement parce que l'objet transitionnel n'est ni dedans ni dehors, et une internalisation impliquerait trop d'hallucination du dehors. En effet si l'on suit Kohut, c'est-à-dire internaliser la structure soi/ soi-objet dans le Soi, le recours le plus valable pour recréer cette structure dépendrait à l'extrême de l'exercice de symbolisation (verbale). L'animation des instances objectales internalisées et, bien que la communication verbale soit facilitée, comme le soutient Kohut, pose néanmoins un inconvénient, surtout au moment d'interagir avec le monde : ceci dit, l'adéquation des mots au vécu ne passe pas uniquement par la communication verbale purement intellectuelle. Une construction subjective qui surpasse la seule intellectualité est nécessaire pour la formation du Soi, le vrai. Pour constater cela et à propos de l'objet transitionnel, Winnicott soutient : « L'enfant passe du contrôle omnipotent (magique) au contrôle par manipulation (ce qui comporte un érotisme musculaire et le plaisir de la coordination). »<sup>108</sup>

---

<sup>107</sup> Kohut H. (1971), *Le soi, op. Cit.*, p.41.

<sup>108</sup> Winnicott D.W. (1951), Objets transitionnels et phénomènes transitionnels, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1969, p.178.

Cet érotisme musculaire et ce plaisir de la coordination sont la communication non-verbale, qui est en train de se produire via le *geste spontané*. Ce dernier se montre plus précisément quand le bébé bouge pour tâtonner la réalité, c'est-à-dire produire sa rencontre, mais son appareil de communication verbale est encore rudimentaire. Les mots que le bébé reçoit, résultat de son interaction au monde, ne produisent pas de conscience (verbale), encore moins d'internalisation de la relation à autrui. Ce qui marque la rencontre c'est le *geste spontané*. Ce geste flâne sur l'espace de la rencontre en attendant un accueil, une interprétation provenant de l'extérieur. Les mots, au début qui sont des éléments étrangers au même titre qu'un ours en peluche, ne sont pas suffisamment spécifiques pour rendre compte de l'état affectif émergent. Ils vont l'être au moyen du geste de balbutier, qui est l'interaction référentielle entre le verbal et le non-verbal. Autrement dit, l'interaction entre la nature et la culture, entre le non-social et le social.

Par ailleurs, le caractère de vérité attribué au geste passe par la conjonction corps et symbole, car il condense la reproduction des mots, sans pour autant supprimer encore le plaisir de bouger (et ne pas être compris par autrui). De cette manière le social ne s'arrête pas sur l'acquisition du langage, mais sur l'adaptation du geste au social. Et si le geste garde une certaine *grâce* originale, c'est dû à ce qu'il est le processus transitoire entre le narcissisme (corporel) et l'altérité (sociale).

Mais comment tout cela peut-il se manifester socialement ?

Une description des origines sociales du concept de la *tendance antisociale* servira de réponse à cette question. Ce concept suggère une attention particulière, car il parle d'une tendance, un courant, un sens, si l'on veut, et d'une contre-tendance, en négatif ou en contre, à cause de son préfixe anti, comme tout ce qu'on entend pour social.

### ***Tendance antisociale***

Pour comprendre les portées de la tendance antisociale, il est nécessaire de traiter les origines du concept et considérer le monde interne de l'enfant comme une opposition

dialectique entre moi et non-moi. Et, bien que l'antisocial soit l'opposition subjective au social (ou du non-antisocial), il garde sa racine dans le social. L'antisocial ne peut en échapper. D'où l'accent mis par Winnicott sur le contexte. Ce dernier est relatif parce qu'il est d'origine objective, en tant que matière perceptive, mais il est subjectif aussi, en tant que matière représentationnelle. Winnicott, on l'a vu, résout ce dilemme par la création de l'objet transitionnel. Ce dernier en tant que transition (de l'interne à l'externe, du subjectif à l'objectif, voire de l'antisocial au social), mérite un traitement qui contemple, tout en dépassant la révision chronologique articulée, le *contexte anecdotique* qui a suscité la conception de la « tendance antisociale ».

Nous avons dit que le *contact antisocial* semble être le *contact 'aperceptif'* que peut avoir une personne avec l'antisocial – l'antisocial au sens impersonnel du terme. Car même si ce contact est infime et fugace, voire inexistant en tant que matérialité relationnelle, il provoque des réactions défensives chez le non-antisocial. On peut lier cette affirmation avec ce que dit Winnicott à propos des jeunes enfants (évacués) : « Plus l'enfant est jeune, moins il est capable de garder vivante en lui la représentation d'une personne [...] s'il ne voit pas cette personne ou s'il n'a pas de preuve tangible de son existence dans un délai de x minutes, x heures ou x jours, elle est morte pour lui. »<sup>109</sup>

Il semble que le contact d'une personne non-antisociale avec l'antisocial, suscite une réponse d'abandon déjà connue précocement. En d'autres termes, ce que décrit Winnicott, c'est l'expérience de perte liée à la suppression perceptive du percept. L'écartement de la personne produit la sensation d'abandon chez le percevant. Car ce dernier a précocement connu la situation d'échange perceptif, dont la représentation résultante est la preuve qu'il y a eu quelque chose entre l'un et l'autre. Si la continuité requise pour enrichir la représentation ne se déroule plus, cette dernière se dématérialise complètement. C'est l'absence qui prend le relais. Comment se fait-il alors qu'un *contact*, condamné à la mort par effacement, suscite un rejet si marqué chez le non-antisocial ?

C'est ici que le contexte ou le social prend des proportions importantes. Sous cette logique, on a vu que la qualité de la représentation dépend en grande mesure de la présence du perçu, malgré la disparition momentanée de celui-là, elle peut persister avec une vie moyenne assez limitée. L'évacuation à laquelle Winnicott fait référence n'est autre que le changement de contexte. Changement trop brusque qui signifie mettre à l'épreuve la représentation déjà

---

<sup>109</sup> Winnicott D.W. (1940), L'évacuation des jeunes enfants, in *Déprivation et délinquance*, Payot, Paris, 1994, p. 27.

acquise. Cette représentation existe, mais elle s'efface inévitablement par l'action du temps, sauf si le perçu reste à portée de main. Le recours à la représentation est donc une mesure désespérée pour faire prévaloir l'existence du perçu en voie d'extinction. Ce recours est ainsi un effort du jeune enfant pour ne pas se sentir tout seul. Ce recours est aussi l'effort qui rappelle le manque de perçu, dont le manque marque la dépendance au contexte. Si le perçu est là, le recours à la représentation n'est pas nécessaire, par conséquent la dépendance est subtilement mésestimée. L'effort reste libre pour complexifier encore plus les perçus. La pauvreté des représentations de l'enfant est alors due à la dépendance au contexte. Savoir que l'on en dépend incite, chez l'enfant, à reconfigurer constamment les repères perceptifs en contact, c'est-à-dire, son appareil perceptif vérifie s'il y a eu des changements significatifs pendant son absence. On peut comprendre cette absence comme une attention à un autre percept, ou le simple fait de dormir. L'absence ainsi compte pour le percepteur et le perçu. Autrement dit, s'absenter compte aussi pour le sujet et l'objet, c'est-à-dire pour leur interaction. Si le perçu disparaît, l'interaction avec lui aussi. D'où le recours à l'altérité qui fournit la représentation. L'enfant n'est plus tout seul, il tient à sa représentation, mais ce qui gêne l'exercice n'est pas seulement recourir à elle, sinon percevoir qu'elle peut mourir. De cette manière, l'expérience de mort est liée à l'absence. Ici, ce n'est pas la perception de la mort qui tourmente l'enfant, mais l'absence de représentation qui lui rappelle qu'il est tout seul, voire sans lui-même. La mort en tant que telle est un dérivé physique lié à cette dure expérience. Pourtant la mort réelle peut soulager la non-représentation en la comblant d'une certaine finitude, c'est-à-dire, de sens matériel. Comme le vieil homme qui voit décliner sa vie et se résigne à ne plus être – telle la lettre de Freud à Stefan Zweig : « j'attends avec une sorte d'impatience de passer dans le non-être. »<sup>110</sup>. Dans ce cas-là, il n'y a pas d'absence car la représentation de celle-ci coïncide avec la finitude de la mort matérielle déjà envisagée. Cette mort réelle prend le relais de l'absence de représentation, c'est le côté positif de la mort. Son côté négatif est présent et toujours actif, mais latent car la mort est la présentation *in situ* (perception externe du perçu en tombant) de la représentation *in vivo* (perception interne du perçu en s'érigant). C'est juste là que se passe le vrai rapport à l'antisocial. L'antisocial souffre de manière constante de l'ambiguïté d'être toujours en train de tomber et d'ériger à la fois (lui et sa perception). Il cherche à s'en débarrasser, quand le contact avec autrui est une opportunité de passer à une autre chose. Plus exactement, rester tranquille avec sa représentation subjective. Dans le contact avec l'autre, l'antisocial active en reflet ou en réponse chez l'autre la possibilité de ne pas pouvoir représenter, c'est-à-dire de mourir en la

---

<sup>110</sup> Freud S., Zweig S., *Correspondance*, Payot & Rivages, Paris, p.107.

solitude de l'absence. Personne ne veut éprouver pareil tourment. Sous cet angle, il est plus facile de constater la forte nécessité de représenter et compléter la violence de l'acte antisocial lorsqu'on croise un antisocial. Dans ces conditions, il est difficile d'établir un rapport antisocial... car les représentations d'objet requises pour franchir le début du contact, ne sont pas formées pour établir le rapport, au contraire elles sont là pour ne rien en savoir. Il paraît que l'antisocial veut faire éprouver à l'autre la solitude qui évoque l'échec de percevoir la disparition du perçu. Pourtant, l'autre est capable de représenter quelque chose à propos de l'antisocial, mais cette faculté l'éloigne de celui-ci et, en même temps, laisse en évidence l'incapacité de l'antisocial à s'accompagner lui-même via l'exercice de penser. C'est pour cette raison qu'on essaye à chaque fois de représenter l'attaque antisociale, l'adéquation n'est jamais juste. Le produit représentationnel recouvre ainsi la vraie manifestation antisociale, c'est-à-dire, il la montre, mais la voile à la fois. C'est ce voilement qui rend sensible l'antisocial à l'attaque. Il souffre de l'inadéquation perçue chez l'autre, et se moque de leur naïveté, car l'antisocial cherche l'authenticité de l'absence. Chez le non-antisocial cette naïveté est vécue comme une vulnérabilité face à l'attaque antisociale. Enfin ce qui gêne l'antisocial, c'est que le non-antisocial n'exprime pas toujours en acte sa propre racine antisociale destructrice et, où, entamer encore une fois un effort (peut-être banal) de représenter sans coïncidence aucune avec la réalité est l'espoir du non-antisocial. Autrement dit, être capable de vivre dans la possibilité d'être tout seul dans le social.

Voyons comment ce processus se déroule au fur et à mesure que l'environnement concret de l'enfant (sa mère) perd de l'exclusivité et devient l'émissaire relationnel du social (ou du non-antisocial). Sous autre angle d'analyse, le dépassement de l'exclusivité maternelle dans la relation de l'enfant au monde permet d'examiner l'inclusion du contexte (réel), non comme une variable seulement anecdotique, mais aussi comme une source heuristique dans la formation conceptuelle de la « tendance antisociale ».

En termes descriptifs, la tendance antisociale apparaît chez Winnicott en 1940, notamment dans *les enfants et la guerre*. Il se demande comment utiliser le mot diagnostique par rapport aux enfants supposés normaux. Ainsi Winnicott regroupe les enfants par ses *tendances* :

« Les cas des enfants à tendance antisociale est exemplaire [...] leurs pensées sont si terrifiantes qu'ils n'osent même pas penser. Quand ils veulent échapper à cette situation [...] : ils mettent leurs pensées en actes, actes moins mauvais que ceux qu'ils imaginent par moments, ou bien ils écoutent le récit des aventures épouvantables arrivées aux

autres. Pour ces enfants-là, un film d'horreur est un calmant, tout comme les informations si elles sont suffisamment macabres. »<sup>111</sup>

Ce paragraphe est clair à propos du rôle de l'environnement. Il montre que la pensée terrifiante des enfants stimule le passage à l'acte. Mais si l'environnement est épouvantable, tel qu'il l'est dans une guerre, il s'accorde à cette pensée tout en calmant le pouvoir destructeur de cette dernière. C'est la perception de la réalité qui active, en reflet, la pensée épouvantable de ces enfants-là. C'est une population ciblée certes, mais elle proportionne une image réelle, en négatif, de la pensée confrontée à l'accomplissement de son désir. En d'autres termes, l'environnement fournit les conditions pour confirmer tout ce qu'il y a de mauvais dans la pensée. Or, c'est l'acte qui proportionne le soulagement. Car cet acte est bien accordé aux attentes de l'environnement et de la pensée. Il se trouve au milieu, mieux il fait le juste milieu. Par ailleurs, la catastrophe de la guerre marque un état de désespoir constant et, en même temps, éveille l'espoir. Etant donné que l'environnement est l'extériorisation de la pensée, ce désespoir et son contraire sont déjà dans le monde interne de cette population. L'environnement est ainsi une voie vraisemblablement sûre pour accéder à la pensée des enfants antisociaux, encore plus si celui-ci est macabre.

La contrepartie de ces enfants évacués c'est leurs mères *déprivées*, d'après Winnicott. Ces mères paniquent à cause de l'éloignement matériel souffert par l'évacuation qui les a séparées de leurs enfants, dont certaines parmi elles sont capables d'« arracher leurs enfants à la famille d'accueil [...] comme si elles jouaient, dans une pièce de théâtre, le rôle d'une mère dont les enfants ont été enlevés par un ogre et qui doit les délivrer. Ce rôle de sauveur les rassure quant à l'existence et à la force de leur amour maternel. »<sup>112</sup>

Un véritable passage à l'acte. La mère ne peut pas symboliser la perte (temporelle) de son fils : elle joue un rôle d'opposition violent contre la réalité matérielle (destructrice). Car cette mère a aussi la même intuition que son enfant : que sa pensée peut se confirmer dans la réalité matérielle macabre. Le passage à l'acte de cette mère est une mesure désespérée pour garder vivante la représentation de son fils. Car « la capacité d'un enfant à garder vivante en lui la représentation d'une personne est limitée, lorsqu'il n'a pas l'occasion de la voir et de lui parler. »<sup>113</sup> Nous pensons que la mère de l'enfant évacué souffre du même processus. En fait, la représentation de son enfant change au fur et à mesure que le temps découle, mais si la

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, p.43. Les enfants et la guerre (1940).

<sup>112</sup> *Ibid.*, p.53. Les mères déprivées (1939).

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.58. Les enfants évacués (1945).

continuité du rapport entre cette mère et son fils n'est pas interrompue, les changements normaux du développement du deuxième sont ajoutés, comme s'il s'agissait d'une actualisation des données perceptives, à l'impression originaire du premier contact entre les deux. Le rapport entre eux est toujours le même, mais il se complexifie avec le temps. Ainsi tout ce qui au début du rapport était d'ordre imaginaire devient plus sensoriel et, en conséquence, plus réel. Mère et enfant doivent alors recourir à cet aspect imaginaire pour préserver leur rapport de la corruption que l'environnement y exerce. Mère et enfant comptent sur cette capacité d'actualisation, laquelle entretient l'élément imaginaire et celui sensoriel sous un seul rapport de pensée. Si la mère voit ce processus en danger, elle recourt à la représentation de son enfant, elle sait que cette dernière doit par contre s'actualiser. Si ce n'est pas le cas, la représentation devient obsolète. La mère connaît ce processus par le seul fait qu'elle a dû partager sa pensée avec l'environnement. L'enfant ne peut y accéder que par la voie de sa mère. La mère est donc le commerce entre l'enfant et l'environnement, mieux elle est l'environnement de son fils. Si une séparation abrupte et prolongée se met en place, cette actualisation n'est pas interrompue. Cette dernière s'active violemment, mais elle ne trouve pas un accord avec l'environnement, c'est-à-dire l'actualisation ne peut pas se mettre à jour car l'environnement connu, la mère a soudainement changé. Le nouvel environnement peut avoir toutes les caractéristiques requises pour prolonger l'actualisation, mais il manque de premier contact. Nous avons dit que cette actualisation était un recours imaginaire et sensoriel pour préserver un seul rapport de pensée. Elle est donc complexe, voire unique à propos de tous les rapports possibles à développer ultérieurement. Tous les nouveaux rapports ont, en revanche, le sceau originaire du premier contact, mais ils manquent de certitude originaire. Cette certitude est essentielle pour réactiver l'*actualisation matrice*. Il n'est pas rare de constater qu'un enfant placé en famille d'accueil essaie d'établir cette certitude acquise au début de sa vie. Bien que cet enfant placé reçoive les soins nécessaires pour se développer, voire, si ceux-ci sont d'une meilleure qualité par rapport à ce qu'il connaît, il peut parfaitement ne pas s'y adapter. En effet, la stabilité demandée à l'environnement est vécue par ce dernier comme une dure mise à l'épreuve. Non par les attaques constantes que l'environnement reçoit de la part de l'enfant, sinon par le désajustement de l'un par rapport à l'autre. Cela veut dire, que les manifestations de soins envers l'enfant ne s'accordent plus aux attentes qui lui sont connues. Plus l'environnement montre des signes d'affect envers l'enfant, plus ce dernier répond par l'indifférence. Etant donné que le décalage est insondable, la rupture avec l'environnement est imminente. C'est juste ici que l'attaque contre l'environnement devient violente, car l'enfant ne reconnaît pas les soins qui lui sont siens. Donc il n'est pas lui-même non plus. La certitude devient un vrai manque. Le seul moyen

pour rétablir le contact originaire est l'agression. Néanmoins l'actualisation n'est pas encore rompue. L'agression sert dans ce cas à prouver la véracité des soins, véritable mécanisme de constatation existentielle. En fait, dans le premier contact, le rapport est forgé par la présence et l'absence de la mère, dont les intermittences ont marqué le sceau du rapport mère et enfant. Mais ce qui est plus certain dans le rapport, n'est pas paradoxalement la présence, sinon l'absence. Ainsi ce qui est sûr dans le rapport est le fait simple de ne pas être. Tandis que la présence est plus complexe que l'absence, car elle implique l'animation sensorielle liée au contact de l'environnement, tâche difficile de gérer au début de la vie – parce que toutes les sensations sont pratiquement équivalentes, au sens d'une excitation continue. Les nuances qualitatives sont acquises par l'absence : l'hallucination reconfigure les sensations tout en rangeant le degré de plaisir lié à elles. L'être ainsi n'est jamais total ou complet, car il se fait constamment dans le devenir progressif du rapport initial. D'où le besoin de fraîcheur perceptive. De cette manière l'environnement est hyper-codifié par une perception active. Par exemple, une caresse maternelle est pratiquement inaltérable du point de vue de la texture de la peau, la température, l'intensité de la pression, bref elle a son sceau caractéristique. Mais l'absence de celle-ci est équivalente à n'importe quelle absence vécue. S'il y a quelque chose de certain ou équivalent, c'est le départ de la caresse. Ici le contact n'est pas perdu, seulement il a souffert d'une modification dans sa configuration. De cette façon, ce qui reste indélébile n'est pas la caresse, sinon sa représentation. Vu que cette dernière souffre d'une dégradation par l'action du temps, elle est exposée à subir le même sort que n'importe quel type de contact physique, et pour ainsi dire elle perd de sa spécificité. Ainsi, ce qui revient de plus spécifique dans les rapports ultérieurs, n'est pas seulement le souvenir (rudimentaire à l'époque), mais la confirmation de l'absence. Elle est ainsi certaine par rapport à sa contrepartie imaginaire, liée au souvenir, hallucinée. C'est cette confirmation qui porte dorénavant le sceau sensoriel d'exister. C'est elle toujours qui doit être actualisée comme la seule certitude du contact originaire, lequel aura à son tour la tâche de marquer tous les rapports successifs, ou si l'on veut, tous les succédanés ultérieurs. Enfin, refuser agressivement les nouveaux soins, n'est autre chose que stimuler le retour de ce qui est connu, une sorte de *déjà-vu* du contact originaire qui invoque la carence présente en tout type de rapport à autrui.

Par ailleurs si mère et enfant se rencontrent, il faut qu'eux puissent recommencer leur rapport initial. C'est un nouveau rapport qui s'entame, mais il garde dans son sein le contact originaire. Ici personne n'est épargné de l'indifférence réciproque, les deux parties doivent tenir le contact, même s'il est dur et gênant la plupart du temps. Mère et enfant ont besoin d'une coïncidence affective qui puisse activer la reconnaissance mutuelle. Si le temps de séparation a été trop long,

il n'y a pas pour ainsi dire *coup de foudre* entre les deux. Au contraire, lorsque le temps d'attente est court, l'enfant se précipite spontanément dans les bras de sa mère, et elle l'accueille automatiquement comme si des décennies s'étaient passées depuis leur dernier contact. Voyons comment cette interprétation marche concrètement.

Winnicott accorde « un rôle extrêmement significatif »<sup>114</sup> à l'environnement afin de faire face à cette situation. Il explique ses carences et ses expressions dans la maturité de l'adulte. Ainsi, il est toujours possible d'affronter le déterminisme psychique, où la plasticité moïque devient un trait caractérisant de l'adolescence. Cette plasticité moïque est formée, selon nous, par l'accès à la conscience du Surmoi, c'est-à-dire, dans le contact avec l'entité sociale. C'est lors de ce processus de socialisation secondaire que le confort de la période de latence commence à subir ses premiers bouleversements, avec l'arrivée de la puberté. En conséquence, l'appareil psychique se prépare au changement : les ressources développées pendant la première enfance (aussi bien précœdipienne, qu'œdipienne) seront mises à l'épreuve, et une lutte de l'inconscient pour préserver le sceau idyllique des imagos parentales va entraîner l'adolescent vers une recherche, à la fois dans le monde intérieur et dans le monde extérieur, visant à recréer la situation œdipienne originelle.

Des expériences cliniques variées pouvant être qualifiées d'antisociales – c'est-à-dire quand le *cas limite* prend une forme antisociale rendant difficile son étiologie dans la clinique – permettent l'expansion des limites de la définition du comportement antisocial. Winnicott semble mettre à l'œuvre une dissection artificielle de ce genre de manifestations. Son exercice permet de différencier la tendance antisociale d'autres expressions du comportement plus larges, qui pourraient trouver une explication dans d'autres domaines de la connaissance<sup>115</sup>. Winnicott est alors clair à propos des portées de la tendance *antisociale* dans le milieu social :

« Mon propos est l'étude de la tendance antisociale, et non de la délinquance, pour la raison que la défense antisociale organisée est surchargée de bénéfices secondaires et de réactions sociales qui rendent l'accès à son noyau difficile à l'investigateur. Au

---

<sup>114</sup> Winnicott D.W. (1958), *op. cit.*, p.400.

<sup>115</sup> Par exemple, dans les interprétations ultérieures à propos de la tendance antisociale, on trouve la nécessité (parfois réductrice) d'établir le rapport qui existe avec la délinquance : « Winnicott s'appuie sur l'expérience de ces foyers thérapeutiques pour tenter, après la guerre, d'articuler le fait de la séparation et le sentiment de privation qu'elle entraîne, avec l'apparition de la tendance antisociale, qui est une notion plus générale, moins connotée socialement que la notion de délinquance. » Lecadet C., « Winnicott sur les ondes pendant la Seconde Guerre mondiale : entre douleur et politique » in *L'Esprit du Temps*, Champ Psychosomatique, 2002/4 - n° 28, pp. 69-84. Néanmoins, cette « notion plus générale » fait vite penser à ce qu'on entend par « voie de fait » en droit pénal, où l'insolence contre l'autorité (pas strictement violente) marque l'intention (ou tendance) avant même de passer à l'acte.

contraire, la tendance antisociale peut être observée telle qu'elle apparaît chez l'enfant normal ; elle se rattache aux difficultés inhérentes au développement affectif. »<sup>116</sup>

Les difficultés du développement affectif s'installent pendant les périodes précoces de la vie. L'exploration de Winnicott est ainsi orientée vers le développement affectif, trouvant sa source dans la plasticité de l'individu et dans son détachement progressif de l'influence directe de la mère pour se plonger en société. Le jeune se trouve ici occupé à la tâche de devenir un sujet dans la société.

Dans ses propos, Winnicott exprime clairement le rôle fondamental exercé par l'environnement, expliquant qu'afin d'analyser la question de la tendance antisociale, il faudrait inclure un élément déterminant : la société.

Ceci est perceptible dès le premier exemple du chapitre : « ...Qu'il a maintenant trente-cinq ans et qu'il est capable de gagner sa vie dans un travail [...] Néanmoins, je n'ai pas envie de suivre ce cas car je risque d'être à nouveau empêtré avec un psychopathe et je préfère que la société continue à le prendre en main. »<sup>117</sup>

On trouve ici une invitation à ce que la société participe de manière énergique dans la sanction de la psychopathie en elle-même. Une fois cette délimitation plutôt intentionnelle que hasardeuse établie, Winnicott entre enfin en pleine force dans le domaine de la tendance antisociale.

À l'aide d'un deuxième cas, l'auteur explique la tendance antisociale prenant l'exemple du fils d'une amie. Il suggère à cette dernière de tenter une *interprétation* du comportement de son fils. Ceci semble indiquer que pour Winnicott la possibilité réelle d'exporter le regard psychanalytique vers des contextes différents est envisageable. Ce qu'une approche orthodoxe jugerait irrémédiablement comme une simple *psychanalyse sauvage*. Ainsi, l'audace de son exemple trouve sa valeur dans cette décision de réfléchir à ce qui se trouve à l'extérieur du cadre thérapeutique.

Une fois conclue l'analyse de ce cas, Winnicott souligne le fait d'avoir déjà assisté son amie pendant son adolescence, « je l'avais aidée à sortir de sa propre phase antisociale », en concluant que « lorsque nous sommes à même d'aider les parents à aider leurs enfants, en fait nous les aidons à propos d'eux-mêmes. »<sup>118</sup>

---

<sup>116</sup> Winnicott D. W. (1956), « La tendance antisociale », in *Déprivation et délinquance*, Payot, Paris, 1994, p. 145.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 146. Nous signalons.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p.147.

Ici Winnicott se situe déjà dans une démarche consistant à porter l'entendement psychanalytique au-delà du patient-index. Une telle démarche oblige à considérer l'analyse des éléments périphériques additionnels et des contextes de soutien faisant partie du développement de l'enfant.

L'application de la compréhension psychanalytique au-delà du cadre thérapeutique s'impose afin de surmonter l'ambiguïté entourant la tendance antisociale. Cette application définit, sans doute, le champ d'interprétation, pouvant voir ses limites élargies vers des régions de simple spéculation. L'une des conséquences possibles de cette démarche serait l'usage excessif de la notion de *tendance antisociale* et la prolifération d'un certain réductionnisme qui risquerait de compromettre sa valeur conceptuelle. L'usage trop fréquent et négligeant de cette notion porterait préjudice à sa valeur phénoménologique lorsque l'on envisage de la repenser dans le cadre de la psychopathologie psychanalytique qui l'a vue naître.

C'est ainsi que le constat suivant ne saurait être contourné : l'interprétation du devenir antisocial est principalement déterminée par le *momentum* établi par chaque période normative de la vie (au sens du développement affectif) et, particulièrement ici, par l'enfant. Ce constat était à l'œuvre chez Winnicott lorsqu'il intervenait, dans les deux exemples cités, avant l'âge adulte.

Pour pouvoir parler d'une tendance antisociale chez le jeune enfant, il faudrait tout d'abord préciser que s'il est en effet possible de situer l'analyse de la tendance antisociale en dehors des limites du cadre thérapeutique, cette analyse ne devrait pas s'éloigner pour autant de l'interprétation psychanalytique : elle doit demeurer un repère de premier ordre. C'est par ce seul moyen qu'une combinaison entre la métapsychologie individuelle et les phénomènes sociaux correspondants serait envisageable.

« La tendance antisociale *n'est pas un diagnostic*. [...] elle peut se trouver chez un individu normal, chez un névrosé ou chez un psychotique. »<sup>119</sup> Inhérent à l'être humain, le geste antisocial ouvre la voie à des distinctions phénoménologiques et à de nouveaux parcours en psychopathologie. Nous pouvons constater l'existence d'un certain nombre de nuances dans le comportement antisocial. Il s'agit d'une expression phénoménologique plus vaste, dont la compréhension dépend d'un grand nombre d'éléments.

En ce qui concerne sa germination psychopathologique, la tendance antisociale peut être conçue comme une expression phénoménologique à nature insidieuse. Winnicott voudrait ainsi

---

<sup>119</sup> *Ibid.*, p.148.

souligner le parcours de l'enfant à tendance antisociale à travers les instances pluridisciplinaires, et la façon dont la terminologie clinique se confond, se mélangeant à d'autres disciplines d'une manière presque profane : « Il se peut qu'il y ait tendance avérée à la répétition des délits et on utilise le terme de *récidive*. »<sup>120</sup> Enfin, l'auteur met en évidence l'intérêt thérapeutique limité représenté par l'isolement et par le manque de protection du diagnostic par rapport à son contexte clinique : « Tout cela n'aborde nullement le diagnostic psychiatrique de l'individu. »<sup>121</sup>

L'exportation de la compréhension psychanalytique vers d'autres contextes (judiciaire, éducatif...) pourrait être perçue comme un paradoxe. Winnicott est conscient du risque de cette démarche. Mais nous constatons, encore une fois, l'importance qu'il accorde à l'environnement en tant que situation dynamique capable de faciliter la psychopathologie et, en même temps, la guérison : « Il y a dans la tendance antisociale un *élément spécifique qui oblige l'environnement à être important*. »<sup>122</sup>

Ceci n'est-il pas le périple parcouru par un jeune enfant suite à l'agression dont il a pu être le protagoniste ? Le paradoxe consiste en ce que malgré le fait que l'enfant circule à travers les instances de contention, ces dernières ne prennent pas le problème en charge. Au contraire, ces instances sembleraient rendre le problème chronique, l'expression la plus importante en étant l'expulsion du foyer, de l'école, etc. Que faire par exemple, lorsque l'enfant ne fait plus partie du système de soins ou d'éducation (le même système dont il peut se désavouer) ? Cherchait-il à être renvoyé ? Tentait-il de mettre en tension son contexte social, afin d'accéder à un progrès dans sa phase vitale ? Serait-ce cette même tentative qui l'aurait écarté du chemin normal de développement social ? Serait-il inévitable d'en déduire que l'enfant antisocial aurait désormais entamé une route vers le développement affectif ? Ceci pourrait-il être compris comme les portés moraux jouant en faveur d'un certain espoir chez Winnicott ? Ces questions obéissent à la logique d'un espoir partagé entre l'enfant et son entourage. Précisons ce que Winnicott entend par là.

En janvier 1950, Winnicott donna une conférence adressée à l'Association des écoles maternelles, où il soulignait à quel point la guérison de l'enfant dépend tout d'abord de l'environnement, mais également de la réussite de l'enfant lui-même lorsqu'il se mélange à son environnement. D'où l'affirmation suivante :

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p.149.

« Certains enfants, qui sont capables de tirer parti d'un simple changement d'environnement, commencent à aller mieux. À mesure que leur état s'améliore, leur colère à propos de la déprivation subie dans le passé commence à se manifester. Leur haine du monde est là, quelque part, et ils ne recouvreront pas la santé tant qu'ils n'auront pas ressenti cette haine. [...] Pour que la situation évolue favorablement, l'enfant doit être *conscient* de ce qui lui arrive, ce qui se produit bien rarement. »<sup>123</sup>

Winnicott explique comment dans ce processus naturel, la défaillance de l'environnement – porteuse de l'inconnu – peut contaminer l'expression normale de la haine :

« En effet, les sentiments suscités chez l'enfant par la défaillance de l'environnement sont relativement inaccessibles à sa conscience. Il faut que la déprivation vienne se greffer sur une expérience précoce satisfaisante pour que ce processus *puisse* avoir lieu et que l'enfant atteigne la haine liée à la déprivation. »<sup>124</sup>

Ce dernier aspect s'exprime chez l'enfant par de l'excitation et par un comportement d'*évacuation* de la haine des sentiments permanents de vide. Leur conséquence est un ressenti de *déprivation* perpétuel (l'enfant est livré à son agressivité) dont le manque d'*espoir* est le trait principal.

Cette triade (évacuation, déprivation, espoir) constituera un élément précurseur de la notion de *tendance antisociale*. Ces notions commencent à prendre forme dans le passage suivant :

« En outre, les actes antisociaux tels que l'énurésie et le vol témoignent d'un espoir momentané, celui de retrouver une mère suffisamment bonne, un environnement familial suffisamment bon, des relations interparentales suffisamment bonnes. La colère elle-même dénote un certain espoir et indique que, pour l'instant, l'enfant forme un tout et perçoit le conflit entre ce qu'il peut imaginer et ce qu'il peut découvrir dans la réalité qu'on appelle partagée. »<sup>125</sup>

Donc Winnicott explique le droit de l'enfant au vol de la façon suivante :

« Tous les nourrissons revendiquent le droit de voler quelque chose à leur mère, c'est parce qu'ils l'ont inventée, imaginée, créée à partir de leur capacité innée d'aimer. [...] De même, l'enfant qui mouille son lit recherche les genoux de sa mère, qu'il avait le droit de mouiller au début de son existence. »<sup>126</sup>

---

<sup>123</sup> Winnicott D. W. (1950), Comment compenser la perte de l'environnement familial chez les enfants déprivés, in *Déprivation et délinquance*, Payot, Paris, 1994, p. 208.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p.208.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p 210.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p.210.

Après cette explication, Winnicott ébauche de façon préliminaire une définition prototypique de la tendance antisociale. L'emploi récurrent du mot *espoir* témoigne de son rôle fondateur dans la notion de tendance antisociale : « Les symptômes antisociaux, qui constituent autant de tentatives pour reprendre possession de l'environnement, sont des signes d'espoir. »

<sup>127</sup> Le lien étroit entre la notion d'espoir et celle de tendance antisociale n'a lieu que lorsqu'il existe une altérité le justifiant. C'est ici que se trouvent les fondements de l'importance que Winnicott accorde à l'environnement. À la fin de la conférence, Winnicott approfondit cette idée avec des indications thérapeutiques aidant à stimuler la réparation de l'environnement de l'enfant antisocial.

Pour Winnicott, l'investigation psychanalytique serait un travail lié à la « motivation inconsciente »<sup>128</sup>. Celle-ci « ne plaît pas à la société, sauf lorsqu'elle se cristallise dans une forme artistique quelconque. »<sup>129</sup> Dans ce même sens, Winnicott expose le cas particulier de la tendance antisociale, dont l'examen doit considérer l'histoire de la déprivation. Enfin, il rajoute que « la recherche sur les dynamiques de la tendance antisociale produit moins de résistance car ce que l'on découvre n'est pas précisément la motivation inconsciente. »<sup>130</sup> Nous voudrions voir ici le regard partagé du problème proposé par Winnicott : pour lui, la société opposerait moins de résistance à l'égard de la tendance antisociale car elle participerait elle-même dans sa construction. Ceci, car la psychanalyse met en évidence le « rôle extrêmement significatif » joué par la société dans la configuration du sujet, révélant à quel point les voies vers la maladie et vers la guérison sont développées à travers le contact de ce dernier avec la société. Cette dernière idée est renforcée par Winnicott lorsqu'il évoque les changements de l'époque en ce qui concerne les lois pour les mineurs et la médecine préventive à l'égard des jeunes délinquants de son pays. Les avancées de la pensée psychanalytique encouragent notamment le contact accru avec les adolescents souffrants, et la réponse consistant dans la création de nouvelles lois ou de nouvelles manières de réagir à ce problème témoignent d'une capacité de sublimation de la participation sociale dans le malaise éprouvé par la société.

Lorsque Winnicott évoque « la délinquance juvénile comme signe d'espoir »<sup>131</sup>, sa conférence fait à nouveau appel à l'exportation de la compréhension psychanalytique vers

---

<sup>127</sup> *Ibid.*, p.210.

<sup>128</sup> Winnicott D. W. (1945), *El pensamiento y el inconsciente*, in *El Hogar nuestro punto de partida. Ensayos de un psicoanalista*, Paidós, Buenos Aires, 1994, p. 201. Traduction personnelle.

<sup>129</sup> *Ibid.*, pp.201-202.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p.208.

<sup>131</sup> Winnicott D. W. (1967), «La delincuencia juvenil como signo de esperanza, (Conferencia pronunciada en el congreso de subdirectores de reformatorios)», in *El Hogar nuestro punto de partida. Ensayos de un psicoanalista*, Paidós, Buenos Aires, 1994, p.106.

d'autres domaines. Elle reste centrée, cependant, sur le rôle de modulation exercé par l'environnement dans le développement de l'enfant. Pendant cette conférence, Winnicott semble exposer devant son audience le point mort dans lequel se trouve la société lorsqu'elle interprète la tendance antisociale, soulignant que lorsqu'elle ne réussit pas à en faire une nouvelle lecture elle finit par dépouiller ce comportement de toute trace d'espoir. Plus encore, ce point mort devient une forme de participation indirecte dans le caractère chronique de ce genre de tendances. « Dans la tendance antisociale, *l'espoir est sous-entendu*. L'absence d'espoir est un trait essentiel de l'enfant privé qui, naturellement, n'est pas constamment antisocial. [...] Il est essentiel et vital de comprendre que l'acte antisocial exprime un espoir. »<sup>132</sup> Il rajoute, enfin, que la tendance antisociale ne peut pas être traitée que par la psychanalyse classique. Cependant, un traitement adapté qui irait au-devant de ce moment d'espoir et qui s'y ajusterait s'impose.

Si l'on songe à la tendance antisociale en tant que signe d'espoir, le paradoxe de juger positivement un geste antisocial éclate. Sous forme de question : comment se permettre d'avoir une lecture différente de ce que voler, mentir, ou consommer des drogues veut dire ? La proposition de Winnicott est orientée vers une lecture de la tendance antisociale en tant qu'appel vers une altérité pouvant attester de la présence de l'autre dans toute sa dimension. Winnicott précise, par exemple, que « *l'enfant ne cherche pas l'objet volé, mais cherche la mère sur laquelle il a des droits*. »<sup>133</sup> La recherche faite par l'enfant consiste dans l'acceptation faite par la mère de la créativité initiale de l'enfant. Il existe ainsi le besoin de recréer cet espace, ce cadre maternel, dans l'environnement.

Au moment de décrire les premiers signes de la tendance antisociale, Winnicott commence par une allusion au réflexe de se nourrir et à sa contrepartie, l'inhibition de ce réflexe. Ainsi la différentiation proposée par l'auteur nous amène à penser au processus d'individuation primaire, à l'acceptation de la réalité. Du succès de ce processus dépend la possibilité d'une subjectivation future du self, et avec celle-ci, l'acceptation des frustrations consolidées par le principe de réalité. De la défaillance de ce processus naturel surgit une omnipotence excessive. En extrapolant cette dernière vers une phénoménologie du comportement antisocial, elle se manifestera par la croyance ressentie chez des individus présentant cette tendance, dans le droit légitime lorsque, par exemple, ils volent ou mentent, voire lorsque les toxicomanes consomment des drogues (notamment dans la recherche de drogues, vu plus haut). C'est cette omnipotence qui prend le dessus de manière violente sur

---

<sup>132</sup> Winnicott D. W. (1956), « La tendance antisociale », in *Déprivation et délinquance*, Payot, Paris, 1994, p.149.

<sup>133</sup> *Ibid.*, pp.151-152.

l'expression empathique des affections et des pulsions. Une véritable défense maniaque dans le sens de ne pas faire une intégration des sentiments dépressifs. Elle s'exprime par des problèmes permanents avec l'environnement social, une sorte de décalage affectif, dont le recours à l'idéalisation primitive est à l'œuvre. L'objet idéalisé ne prend pas le relais de l'intégration, son existence concrète est une condition nécessaire pour ne pas tomber dans le marasme des affects dépressifs. D'où le besoin acharné de le préserver vivant (dehors) et toujours sous le regard attentif d'une perception fraîche et sans faille. Un écartement naturel est impensable car il est vécu comme un abandon perpétuel, une proximité à son tour est vécue comme une intrusion toxique. L'extériorisation de la pensée ne permet pas une transition entre le dedans et le dehors : son corollaire étant les « *cas limites* ». Ces patients affichent traditionnellement une déficience dans leur capacité de symbolisation des pulsions et une actuation démesurée des affections. Cependant, leur trait principal consiste dans la prévalence d'une agressivité expulsive et déliée d'un objet cible.

La précision de Winnicott à ce sujet est remarquable dans le paragraphe suivant :

« Si la glotonnerie peut être une manifestation de la réaction à la déprivation et d'une tendance antisociale, il en est de même de la saleté, de l'incontinence urinaire, de la tendance compulsive à détruire. Toutes ces manifestations sont étroitement liées. Dans l'incontinence nocturne, qui est un symptôme si courant, l'accent est mis sur la régression au moment du rêve ou sur la compulsion antisociale, l'enfant faisant valoir ainsi le droit d'uriner sur le corps de la mère. »<sup>134</sup>

Toutefois, une deuxième lecture peut être envisagée d'après le modèle winnicottien : on peut y voir l'espoir. Or, quels obstacles devraient être surmontés avant de parvenir à déceler l'espoir dans le comportement de l'enfant antisocial, si l'on tient compte des réactions naturelles de rejet affichées par les différentes figures d'autorité ? Il se peut que la réponse à cette question soit à trouver chez l'autre. Et dans ce cas, quels seraient les mécanismes inconscients sous-jacents à la rencontre de ces deux parties ?

Traisons ces questionnements à la lumière d'un exemple. Dans le film *Los Olvidados* de Luis Buñuel (1950)<sup>135</sup>, le personnage principal, Pedro (12 ans environ), vit dans une situation

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p.155.

<sup>135</sup> Luis Buñuel, *Los Olvidados* (littéralement « les oubliés », mais le titre du film en français c'est *Pitié pour eux*), 1950, Mexico. En relation avec le processus de création de son film, Buñuel indique que « [...] avec *Los Olvidados*, je me suis retrouvé moi-même. » Il avait trouvé l'inspiration pour ce film dans le titre d'un journal local, « rapportant la découverte d'un enfant de onze ans mort, jeté sur un tas d'ordures ». Aub, M., *Luis Buñuel entretiens avec Max Aub*, Paris, Belfond 1991, p. 134. Il est intéressant de noter que parmi les titres envisagés initialement par Truffaut pour son film *Le Quatre Cents Coups* se trouvent, « L'âge ingrat » et « Les enfants oubliés ». Le Berre C., *François Truffaut au travail*, Diffusion Seuil, Paris, 2004, p.20.

de privation permanente. Dans un premier temps, le spectateur est surtout frappé par le contexte de pauvreté extrême dans lequel se déroule l'histoire, basée sur des faits réels. Très rapidement, la narration dévoile aussi les conditions de carence affective subies par la plupart des personnages. Pedro, impliqué dans un vol, se rend à la justice. C'est paradoxalement à ce moment-là que Pedro va recevoir la seule expression d'affection de sa mère (elle l'embrasse sur la tête). Il est ensuite envoyé dans une ferme servant d'institut correctionnel pour jeunes délinquants. Sa rencontre avec le directeur de l'établissement qui se montre très proche et affectueux envers lui est d'emblée très particulière.

La scène suivante a lieu dans le poulailler de la ferme. On y voit Pedro assis, habillé en jardinier, en train de manger un œuf cru. Le goût de l'œuf ne lui plaisant pas, il le jette sur la caméra. Ce geste surréaliste – très transgresseur et perturbateur si l'on considère le style de narration néoréaliste dans lequel il est basé – auquel Buñuel fait appel nous est adressé et vise à nous montrer que notre participation dans le film ne s'arrête pas au seul regard.

Il nous semble que cet appel à l'altérité fait en sorte d'attirer notre attention vers la scène suivante. Un camarade arrive alors et réprimande Pedro pour avoir mangé l'œuf. Pedro entre alors dans un état de colère démesuré – songeons au passage à l'acte –, et seul après une bagarre avec ses compagnons, il abat deux poules à coups de bâton. C'est à ce moment-là que le directeur arrive, et dit : « Enfermez-le jusqu'à ce qu'il se calme. [...] le laisser réfléchir quelques heures, et qu'il mange bien. Nous sommes tous meilleurs l'estomac rempli. » Puis, Pedro sera enfermé.

Si on analyse la situation avec les éléments déjà exposés, nous pouvons en déduire que le directeur va interpréter le comportement de Pedro comme étant une *tendance antisociale*, en lui donnant la possibilité de se reposer et de manger. Il lui donnera en quelque sorte la possibilité de satisfaire des besoins primaires, besoins qui lui manquent par rapport à sa mère. On peut donc croire que c'est en satisfaisant ces besoins primaires que le directeur va transmettre une capacité de rêverie et de  *Holding*  à Pedro, en lui permettant de métaboliser son agressivité primaire en dessinant à la craie les poules tuées sur le mur.

Dans la scène suivante, le directeur verbalise devant Pedro son interprétation de l'acte consistant à tuer des poules. Pedro est apaisé : il connaît enfin l'*espoir*. Une telle atmosphère de confiance s'installe, que le directeur donne à Pedro de l'argent pour qu'il aille lui acheter des cigarettes. Lorsqu'il sort de l'enceinte pour faire la commission, Pedro rencontre Jaïbo, son antagoniste. Ils se disputent, Jaïbo prend l'argent de Pedro et s'enfuit. Pedro part à sa recherche. Réfléchissons à la tendance antisociale en relation à cette dernière scène. En sortant de l'établissement avec l'autorisation du directeur, Pedro est livré à son destin. Pourquoi Pedro ne

rentre-t-il pas à l'établissement ? Pourquoi décide-t-il de partir à la poursuite de Jaïbo au lieu de rentrer ? Quelles sont les forces mystérieuses qui le poussent à prendre ce risque ?

C'est ici que l'environnement prend une importance tout à fait différente : au moment où le directeur autorise Pedro à sortir de l'établissement, il le livre à son propre destin. D'une certaine manière, nous pouvons comprendre que ce destin subi par Pedro est comme une fatalité d'orientation démoniaque vers l'inconnu. Ce destin est visiblement marqué par des pulsions qui expriment un manque de maîtrise de soi : celles de Jaïbo – sous forme d'attaque vers l'extérieur –, et celles de Pedro – envers lui-même et envers Jaïbo – Pedro mourra de l'accumulation de ces attaques. Il s'agit du choc entre deux pulsions de destruction *destruktionstrieb*, définies, ici, au sens traditionnel du terme : « La pulsion de mort se détourne de la personne propre [...] vers le monde extérieur par l'intermédiaire de la musculature [...] 'comme pulsion de destruction, dirigée contre le monde et d'autres êtres vivants'. »<sup>136</sup> Mais rappelons que chez Winnicott la pulsion de mort n'est plus considérée à ce sens classique, ni au sens kleinien (surmoïque) non plus. Ainsi, il faut élargir l'analyse hors du psychisme du héros, notamment à sa relation à autrui.

En ce sens, une bonne partie de la responsabilité revient au directeur, qui, malgré sa bonne volonté, a laissé Pedro à la merci des événements. À sa manière, Pedro a essayé de continuer son chemin vers la réparation (de l'objet), malgré son vécu marqué par le manque d'affection maternelle qui l'aura empêché de trouver un certain soutien pouvant l'aider à faire face aux figures d'autorité. La violence de l'œdipe pubertaire, dont le sceau dramatique et cinématographique frôle le mythe, tombe avec force sur le personnage de Pedro lorsqu'au début de son affrontement avec Jaïbo, il lui fait comprendre qu'il a eu un rapport intime avec sa mère. C'est alors que la bagarre devient un combat violent. Il est peut-être possible d'évoquer ici la dualité pulsionnelle freudienne. Avec son ton initiatique, la lutte entre Pedro et Jaïbo serait donc l'extériorisation de cette dualité : éprouver sa force avec le leader du groupe dans le terrain de jeu en vue d'un retour vers le groupe de ses pairs, tout en réactivant le complexe d'Oedipe. Néanmoins, l'excès pulsionnel (déprivation) marquera la résolution fatale, empêchant d'une manière extrême et définitive le passage de Pedro à la maturation affective.

Avec cet exemple, on peut observer comment la configuration psychique du social ne s'arrête pas à l'opposition concrète entre moi et non-moi chez l'enfant antisocial. Et un agencement pulsionnel anime une relation d'objet plus complexe, par exemple, si l'on compare avec l'opposition simplifiée entre absence et présence propre aux psychoses. Ici, chez

---

<sup>136</sup> Laplanche J, Pontalis J. B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Puf, Paris, 2004, p.364.

l'antisocial, le comportement a un rôle de tâtonnement perceptif, tout comme un sonar reconfigure la réalité selon les échos des ondes de choc. Autrement dit, l'antisocial (dans son *contact* et son *rapport*) dépend à part entière de son *comportement* en tant qu'émissaire psychique d'un monde interne en vide, mais en constante reconfiguration perceptive grâce à l'interaction avec l'objet.

Finalement, on peut ajouter que le rapport entre antisocial et non-antisocial passe par le comportement antisocial. En ce sens, le comportement se montre comme une espèce d'évacuation pulsionnelle qui, dans son débit, amène le moi au vide. La tâche du développement affectif chez l'antisocial devient ardue car elle implique de faire abstraction de l'opposition entre moi et non-moi. En d'autres termes, le comportement antisocial vide le moi de son investissement pulsionnel (narcissique) en le laissant champlevé devant le moi (du non-antisocial). Winnicott résout cet effacement du moi en incluant le *Self* et son corollaire de *faux-self*. Mais, le moi n'est plus traité dans le comportement antisocial parce qu'il n'est pas là. Peut-être faut-il questionner quelle instance représentative tient à ce comportement. Les choix sont multiples : self, self-objet, self-moi, sujet. Nous allons clôturer ce chapitre en traitant une approche limite qui condense ces instances (entre la psychologie du moi et celle de relations d'objet) et, en même temps, observer comment la complexité du comportement antisocial les met en question.

### ***Comportement antisocial***

Nous avons vu que le comportement antisocial se heurte à l'autre comme un *contact antisocial*. Ce contact se manifeste comme l'expression négative du rapport entre un sujet et un autre. Le comportement antisocial est ainsi conséquent à l'expression réactionnelle du contact. Ce dernier, nous l'avons repéré dans les réactions de Freud vis-à-vis des sujets antisociaux. Ce contact antisocial, rejeté par Freud, a été à l'époque traité par les précurseurs de la « psychologie du moi » (Weiss et Federn). Nous avons constaté que leurs travaux sur l'antisocial avaient en grande mesure marqué les développements ultérieurs, notamment l'approche éducative chez le jeune « délinquant latent » (Aichhorn), ainsi que la compréhension des pathologies du caractère (Fenichel) et du narcissisme (Kohut). L'évolution de ces approches trouvait une limite : le

« moi ». Selon nous, ce « moi », même s'il dessinait les traces du contact aperceptif avec l'antisocial, ne permettait pas de le franchir – tel le recours à l'esthétique chez Freud. D'un autre côté, le *self* narcissique de l'approche de Kohut comprenait les phénomènes antisociaux comme de la « rage narcissique » (conséquence d'une erreur ou faille de l'autre) : où le transfert en « miroir » idéalisé (généralement négatif) du patient était *rééduqué* en « miroir » par l'analyste. Alors que, selon nous, franchir le *contact antisocial* (toujours caustique) signifierait entamer un *rapport* avec l'antisocial avant même de songer à une *éducation* pulsionnelle qui puisse rationaliser l'attaque agressive.

Le *rapport antisocial* implique *grosso modo* de communiquer avec l'antisocial. Cela pose problème, car la communication avec l'antisocial passe par la compréhension mutuelle des codes sociaux. Selon l'abord de Freud et, dans une certaine mesure, l'approche de la « psychologie du moi » aussi, la considération des codes sociaux, de la part de l'antisocial, implique de suivre la norme sociale, voire l'apprendre. De cette façon, la révolte habituelle de l'antisocial contre la norme serait entendue comme une révolte contre le père (œdipien). Cela est juste, mais ne permet pas sortir de la formation de symptôme liée, en tant qu'angoisse de castration œdipienne, à la transgression de la « loi du père ». Nous avons donc opposé cette « entrée dans la maladie » et ses complications à la norme (visible dans la pratique analytique classique, notamment par l'instauration de la règle fondamentale) avec l'approche de la « théorie des relations d'objet ». Cette dernière considère la participation active et à part entière des interventions qui incluent des phénomènes préœdipiens et prégénitaux pour comprendre les relations intersubjectives. En ce sens, les aspects préœdipiens, propres à la relation maternelle, marquent les rapports ultérieurs entre patient et analyste. Ainsi, l'agression avant d'avoir un caractère œdipien a un caractère préœdipien et obéit aux vicissitudes de la relation maternelle « primitive ». Pour déceler les phénomènes psychopathologiques du *rapport antisocial*, nous avons fait nôtre la notion de *tendance antisociale* de Winnicott, car sa pertinence nous permet de condenser heureusement nos développements sur l'antisocial. Bien que cette notion englobe la nature originaire des phénomènes antisociaux, elle n'est pas un *diagnostic*. Nous sommes d'accord avec cette caution de Winnicott, mais il est nécessaire de la mettre en tension avec le comportement antisocial pour relativiser ses portées psychopathologiques.

Ainsi, il nous semble que les idées de *contact*, de *rapport* et de *tendance* « antisociale » n'ont pas une pertinence psychopathologique si elles ne sont pas regroupées dans une unité (ou entité) nosologique cohérente qui exprime leur significativité clinique. A cette logique obéit le questionnement sur la psychopathologie du comportement antisocial.

En résumé, nous pouvons ajouter que notre approche est limitée si elle ne contemple pas un traitement théorico-clinique centré autour du comportement antisocial proprement dit. De cette manière, les travaux du psychanalyste Otto Kernberg sur les troubles graves de la personnalité sont exemplaires pour illustrer les manifestations antisociales dans la clinique. Ces troubles graves de la personnalité nous intéressent ici uniquement parce que l'approche de cet auteur est une excellente synthèse de la démarche théorique – entre la psychologie du moi et les relations d'objet – que nous venons de traiter.

### ***Le narcissisme pathologique selon Kernberg***

Quand Otto Kernberg parle de « comportement antisocial », il le fait en référence à l'adolescent narcissique alors que, au moment de parler de « tendance antisociale », il le fait en référence à la personnalité narcissique. Nous pensons que cette distinction n'est pas anodine et plusieurs motifs l'expliquent.

« Le terme *antisocial*, [s'interroge Kernberg] est-il d'ordre légal ou social, ou réellement psychiatrique ? L'adolescent est-il véritablement antisocial, ou bien le terme doit-il être appliqué au sous-groupe social auquel il adhère ? Le comportement antisocial reflète-t-il seulement une réaction typiquement névrotique à la dépendance dont souffre l'adolescent et contre laquelle il se révolte, ou participe-t-il d'une grave pathologie du caractère, notamment dans une personnalité narcissique [...] ? Ou s'agit-il d'une personnalité antisociale proprement dite [...] ? Toutes les personnalités antisociales présentent une organisation borderline de la personnalité, ce qui est vrai aussi des personnalités narcissiques. Bien que de nombreux patients présentant une personnalité narcissique n'aient pas des traits antisociaux, on ne saurait trop prendre en compte la fréquence de ces traits dans de tels cas et leur signification pronostique négative. »<sup>137</sup>

Pour répondre à ces questions, il faut d'abord préciser que Kernberg est connu pour développer une approche originale sur les troubles de personnalité. Celle-ci se distingue autant par sa complexité que sa clarté, ainsi que pour l'élaboration d'une théorie didactique vis-à-vis d'une clinique illustrative. En effet, les structures de personnalité sont entendues à la lumière de « l'entretien structurel » La personnalité s'y laisse voir par trois types de structures, à savoir

---

<sup>137</sup> Kernberg O. (1984), *Les troubles graves de la personnalité : stratégies psychothérapeutiques*, Puf, Paris, 1989, p.103. Cf. Kernberg O., *Aggression in Personality Disorders and Perversions*, Yale University Press, New Haven and London, 1992.

*névrotique, borderline et psychotique.* Celles-ci obéissent à un continuum structurel également, dont chacune est tranchée par trois critères structuraux : *l'intégration de l'identité, les opérations défensives et l'épreuve de réalité.* Ainsi, dans « l'entretien structurel », la structure névrotique montre un degré *d'intégration de l'identité* stable, c'est-à-dire que le patient est capable de rendre compte des aspects contradictoires de sa personnalité et, en conséquence, faire un récit plus ou moins intégré des autres en incluant les changements historiographiques de lui-même. Chez le *Borderline*, l'identité n'est pas intégrée puisqu'elle ne peut rendre compte du « self », une incohérence est sa manifestation la plus claire, dont le signe capital est « la diffusion d'identité ». Chez le psychotique l'identité, à l'égal du *Borderline*, n'est pas bien délimitée, mais chez lui elle peut devenir une identité franchement délirante. *Les opérations défensives*, chez le névrotique sont de haut niveau (refoulement) ; dans le *Borderline* elles sont de bas niveau (clivage) et pour le psychotique, elles sont de bas niveau (dénégation psychotique) aussi, mais elles protègent ce dernier de la désintégration psychique. *L'épreuve de réalité* chez le névrotique est maintenue, le patient peut distinguer self et non-self ; alors que chez les deux autres elle est perturbée, le *Borderline* souffre de variations qui l'empêchent d'avoir une appréciation nuancée de la réalité, enfin chez le psychotique elle est perdue. A partir de ces critères, Kernberg propose, dépendant de la gravité du patient, différents types de modalités thérapeutiques. Selon ce schéma, la structure névrotique serait la plus indiquée pour une psychanalyse proprement dite, car le patient la tolère bien et sans risque d'une déstructuration psychotique ; alors que pour les structures *Borderline* et psychotique, une psychothérapie d'inspiration psychanalytique soit de soutien soit d'exploration, sera la plus recommandée pour éviter le risque d'une régression grave.

Kernberg soutient cet outil descriptif avec sa théorie de relations objectales. L'heuristique de l'auteur consiste à lier les différentes approches psychanalytiques. Il prend de la théorie des relations d'objet de l'école anglaise, notamment de Mélanie Klein et ses collaborateurs, la compréhension des relations d'objet et leurs mécanismes défensifs. De cette façon, la distinction entre le « bon » et le « mauvais » objet sert de plateforme pour comprendre l'intégration ou la non-intégration d'un objet total, ainsi que les mécanismes défensifs associés qui marquent la relation entre moi et non-moi. Les processus psychiques primitifs montrent les différents stades d'intégration : « position squizo-paranoïde », « position dépressive » et « réparation » des représailles contre l'objet total. Kernberg donne beaucoup d'importance à « l'envie », en tant que précurseur ou empêcheur de l'intégration objectale. En effet, il situe le mécanisme défensif « d'identification projective » comme un élément essentiel pour préciser

le diagnostic du *Borderline*. Avec Bion, Kernberg combine « l'identification projective » et les attaques des éléments « Beta » et « Alpha », où la clinique se montre par l'incapacité à penser qu'éprouve l'analyste quand il est bombardé des « impressions sensoriales » (Beta) non intégrées du patient. L'analyste doit alors assimiler ces attaques, c'est-à-dire les accueillir « en rêverie » et les transformer en éléments « Alpha », puis les retourner (symbolisés) contre le patient, afin que ce dernier puisse les intégrer dans son « self ». De Winnicott, il remarque les aspects « portants » du thérapeute en favorisant l'empathie sur l'interprétation, dont le « *Holding* » (portant) doit faciliter le développement du « vrai self » du patient. Bref, Kernberg avec Bion « contient » *cognitivement* et avec Winnicott « porte » *affectivement* sa clinique des troubles graves de la personnalité.

*L'approche des relations d'objet dans la psychologie du moi* de Kernberg est composée aussi de notions de « la psychologie du moi » : la « diffusion d'identité », en tant que critère structural ; il la prend de l'approche d'Erik Erikson, et D'Otto Fenichel, il garde, presque sans critique, l'approche des « troubles du caractère ». De la « psychologie du self », de Heinz Kohut, Kernberg développe les troubles narcissiques de la personnalité. Maintes autres références composent l'approche de Kernberg, mais celles-ci sont les plus traitées par lui. De plus, avec Kohut, il maintient un débat sur les implications théorico-cliniques du narcissisme. De toutes les critiques (dures) aux travaux de Kohut faites par Kernberg, nous n'en prendrons qu'une, car elle est déterminante pour comprendre la distinction entre les deux auteurs, ainsi que pour sa pertinence dans nos propos.

Nous nous sommes auparavant détachés déjà de l'approche de Kohut, parce que celle-ci comprend les phénomènes antisociaux comme de la « rage narcissique ». Cette « rage narcissique » est produite par l'activation d'une « blessure narcissique » dans l'histoire du patient. Le transfert négatif, conséquent à la rencontre avec l'analyste, est analysé en « miroir » par Kohut, c'est-à-dire l'action agressive du transfert négatif dépend en grande mesure de la capacité « empathique » de l'analyste. En d'autres termes, cette « rage narcissique » est la conséquence de l'« erreur » ou « faille » basique de l'autre. La résolution de cette « erreur », passe par la reconnaissance que l'autre peut faire de cette erreur, c'est-à-dire assumer la *faute* qui suscite la « rage narcissique » du patient. Ainsi, le patient peut assimiler la tolérance que l'analyste a eue à son égard, puis *apprendre* à tolérer sa propre rage en l'intégrant dans son « self ». L'analyse du transfert négatif reste néanmoins inoculée. Celui-ci n'est pas vectorisé avec l'analyse contre-transférentielle suscitée par la « rage » originale du patient contre l'autre, parce que le patient agit *hic et nunc* contre l'erreur de l'analyste. Ici, le seul responsable de la

rage c'est l'autre. Cela a de fortes implications pour comprendre le contact antisocial. En effet, ne pas considérer l'origine précœdipienne de cette rage signifie négliger sa qualité antisociale. Ici, c'est l'autre, en tant que représentant de la norme, qui a la faute de susciter la rage. Cette logique déresponsabilise à l'extrême le patient, ou au moins le prive de la prise en charge de son agressivité. Patient et analyste, restent tous les deux au début du *contact*, sans la possibilité de le franchir vers le *rapport*.

Etant donné que le *rapport antisocial* implique une communication plus authentique, c'est-à-dire une communication qui aille au-delà de l'échange rationnel, l'antisocial et le non-antisocial – en suivant le modèle de Kohut – ne peuvent pas prendre en charge l'agressivité mutuelle qui les lie et les convoque à la résoudre. Ainsi, l'« agressivité commune », et *ad hoc* à la rencontre entre l'antisocial et le non-antisocial, n'existe pas comme une *unité* surgie de leur *rapport*, parce qu'elle est divisée avant même de se manifester dans le *contact*. Puisque l'analyste assume d'emblée qu'est à lui l'erreur qui suscite la rage du patient, ce dernier développe une sorte d'innocence qui le laisse libre de questionnement. Le vrai rapport avec l'antisocial ne se développe pas. Pire encore, le contact s'installe comme s'il s'agissait d'un rapport déjà établi. Autrement dit, le type de relation que partagent patient et analyste se caractérise par une sensation omniprésente d'être toujours au début du traitement, où le contact initial persiste en se manifestant par une difficulté à prévoir et à imaginer l'évolution de la rencontre. Du côté de l'antisocial, il sent qu'il doit toujours intimider ainsi que séduire légitimement l'autre ; du côté de l'analyste, la sensation est d'être toujours en garde des attaques imprévisibles de l'antisocial. On peut dire, que les deux sont coincés dans leur première rencontre.

Au vu des arguments, notons comment Kernberg, au même titre que nous le faisons, critique Kohut :

« Kohut néglige l'interprétation du transfert négatif, et favorise même l'idéalisation dans le transfert. A mon avis, sa démarche avec les patients narcissiques est de l'ordre du soutien et de la rééducation, car il les aide à rationaliser leurs réactions agressives comme étant le résultat naturel des erreurs commises par les autres dans le passé. »<sup>138</sup>

---

<sup>138</sup> *Ibid.*, p.267. Cf. Kernberg O. (1975), *La personnalité narcissique*, Puf, Paris, 1997.

Cette critique n'explique pas en quoi l'approche de Kernberg diffère de celle de Kohut, elle montre seulement un désaccord. L'enjeu se manifeste dans la position de Kernberg à propos du « self », qui est radicalement différente de celle de Kohut.

Or, pour Kohut, le « self » est une entité qui dépasse le moi en tant qu'instance psychique. Cette notion est, comme nous l'avons vu, trop centrée sur les échanges du « self » avec l'autre. Non dans le sens d'interrelation subjective mutuelle (telle l'approche de Winnicott), ce self est dépendant de l'« empathie » de l'autre. C'est à l'autre que revient la tâche de corriger l'erreur narcissique. Si l'autre ne le fait pas, le patient narcissique ne peut pas faire « une intégration mutative » pour développer son self normal. Par conséquent, le self grandiose pathologique du patient prend toute la place du self et, de façon mégalomaniaque, tout le contrôle de ses relations d'objets. Pour Kohut, assumer cette « erreur » est une manière de stopper l'engouement narcissique du patient et lui apprendre qu'il y a quelqu'un au-delà de lui-même. Ainsi, le self normal, libéré de l'engouement narcissique, peut comprendre qu'il a des secteurs innovateurs de sa personnalité à découvrir et à développer, mais à condition d'accepter qu'il existe un Autre disposé à assumer l'erreur. Bref, une lutte de reconnaissances. On songe en fait au film américain *Will Hunting*<sup>139</sup>, où le héros, un jeune homme de 20 ans, génie surdoué, doit entamer une psychothérapie pour ordre judiciaire à cause de son comportement antisocial violent (bagarres et vandalismes). Le héros présente des traits narcissiques marqués, ainsi qu'une histoire de vie de maltraitance et d'abandon. La relation avec son thérapeute, d'abord très tendue dans le contact initial, finit par devenir un vrai rapport entre les deux hommes. Dans le contact initial, le thérapeute neutralise l'attaque ironique et défiante du patient d'une contre-attaque physique violente. Les deux passent à l'acte. Pourtant, le processus thérapeutique continue. Les agressions directes du patient cessent, seuls restent quelques passages à l'acte hors de la situation clinique. Au fur et à mesure que le rapport s'installe, on perçoit avec netteté l'empathie du thérapeute. Le patient est confronté à son histoire, qu'il tend à rationaliser, puis se met en colère. Le thérapeute, de son côté, insiste sur le fait que la faute n'est pas du patient. De manière quasi suggestive, il réussit à faire une sorte d'« intégration mutative » chez le patient. Toutes proportions gardées, dans ce film on perçoit le développement de la relation thérapeutique. Le contact initial est franchi pour arriver à un vrai rapport. On constate également la technique d'empathie du thérapeute. Mais, ce qui étonne le spectateur c'est le passage rapide, via l'assimilation de la faute du thérapeute, vers la transformation mutative (manifestée en abréaction du symptôme) du patient. Ici, la correction émotive passe par l'éducation –

---

<sup>139</sup> Van Sant, G., *Will hunting*, 1997.

l'acceptation du patient que l'erreur ou faille ou faute ne lui appartient pas (plus). Ici, nous pensons aux critiques de Kernberg sur Kohut. Par ailleurs, ce film condense avec justesse l'approche de la « psychologie du moi/self », partie intégrante des travaux de Kernberg. Ce film, illustre clairement l'approche d'Aichhorn avec : l'identification du thérapeute au secteur antisocial de la personnalité du patient et, par extension, au mécanisme « d'identification à l'agresseur » d'Anna Freud, quand le thérapeute révèle au patient qu'il a été maltraité aussi. Enfin, on songe à l'approche de Kohut sur le traitement de pathologies narcissiques par l'empathie et l'intégration mutative. L'approche de Kernberg ne diffère pas beaucoup de celle-ci. Pourtant, Kernberg va plus loin, surtout avec sa structuration des troubles narcissiques et la formalisation et l'ajustement de l'outil clinique et diagnostique qui est « l'entretien structurel ». En ce sens, l'approche de Kernberg prend toute sa valeur pour nos propos, parce qu'elle situe, de façon aussi fine qu'illustrative, *l'antichambre* de toute compréhension de l'antisocial. Il porte une extrême attention aux prolégomènes du travail analytique : au contact et au début du rapport. Cela a des conséquences pour la compréhension du narcissisme normal et pathologique, distinction qui, nous le verrons, réside dans l'expression de l'agression (antisociale).

De ce point de vue, Kernberg fait attention au sensible du self tout en gardant ses aspects métapsychologiques: « le concept de self que je propose reste proche du concept freudien originel, celui de *Moi (Ich)*. Il reste lié à et dépendant de l'idée d'un inconscient dynamique conçu comme un courant constamment sous-jacent qui exerce son influence sur le fonctionnement psychique. »<sup>140</sup> Ici, Kernberg dynamise son « self » en le liant au concept du *Moi* de Freud, et en tant que réservoir en écho des précipités des objets perdus, Kernberg se détache du « self » de Kohut, qui se forme principalement d'une source consciente (principalement dans le transfert). Kernberg continue : « Ce qui m'incite essentiellement à définir le self comme la somme totale des représentations intégrées du self issues de tous les stades du développement, plutôt que, simplement comme une représentation "composite" du self, c'est le rôle central que cette organisation, ou structure, joue dans le développement. »<sup>141</sup> On peut comprendre « cette somme de représentations », comme l'activation des relations d'objets préœdipiennes (internes). Cette activation a lieu quand « cette somme de représentations » rentre en contact avec la réalité matérielle, où les objets externes (peut-être œdipiens) réactivent affectivement les objets internes. De cette réactivation, émerge une

---

<sup>140</sup> Kernberg O. (1984), « Les troubles graves de la personnalité : stratégies psychothérapeutiques », *op. cit.*, p.271.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p.271.

mosaïque des reflets représentationnels du self, qui poussent les affects primitifs à se nuancer comme des sentiments complexes – par exemple, de l’agressivité meurtrière à l’énervement bienveillant. Le self accomplit un véritable travail d’intégration pulsionnelle. En d’autres termes, le self progresse au fur et à mesure que sa confrontation aux objets externes est moins brusque. Dans cette logique, si le self ne peut pas nuancer ses affects (agressifs et amoureux), il ne peut pas gérer sa relation aux objets non plus. Ce dernier point distingue le self normal du pathologique. Jusqu’ici, le self que présente Kernberg remplit pratiquement les mêmes fonctions que le *Moi (Ich)* freudien. Pour expliquer cette similitude, Kernberg précise : « Freud, dans tous ses écrits, a gardé le mot allemand *Ich* pour désigner le moi à la fois comme structure mentale et instance psychique, et aussi le self plus personnel, plus subjectif, plus empirique. Autrement dit, Freud n’a jamais séparé ce que nous concevons comme le moi, instance ou système, du self qui “éprouve“. »<sup>142</sup> Kernberg cite un passage du *Malaise dans la culture* (Freud, 1929) pour corroborer son intuition : « “Normalement, il n’y a rien dont nous soyons plus sûrs que ce qu’éprouve notre self, notre propre moi“. »<sup>143</sup> Cette interprétation est juste. Mais, comparons-la avec la version française : « Normalement, rien n’est pour nous plus assuré que le sentiment de notre soi, de notre moi propre. »<sup>144</sup> Dans la version de Kernberg, c’est le Moi/Self qui éprouve en tant que censeur de la réalité autant externe que psychique alors que, dans la version française, le sentiment (éprouvé, en éprouvant, à éprouver) c’est le Moi/Self même. En ce sens, la version française garde mieux l’ambiguïté du *Ich*, sans pour autant le réduire au self non plus. La solution française, que nous allons discuter plus tard, attaque le problème à la lumière de la « subjectivation »<sup>145</sup>. Continuons, pour le moment, avec la solution de Kernberg.

En fait, ce que néglige Kernberg, c’est que Freud fait une forte référence au « sentiment océanique », c’est-à-dire à la perte de frontières entre le moi et le non-moi. En effet, le sentiment qu’éprouve le *Ich* est sûrement *se sentir un Tout*, sans bornes et en échange infini avec la réalité. En ce sens, ce « sentiment d’être un tout », d’allure ineffable, est la rupture représentationnelle du sentiment d’exister. Autrement dit, la disposition affective unit, de façon étincelante, à toutes

---

<sup>142</sup> *Ibid.*, p.323.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p.324.

<sup>144</sup> Freud S. (1930), *Malaise dans la culture*, in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XVIII (1926-1930)*, Puf, Paris, 1994, p.251. Traduction de Cotet P., Laine R., Stute-Cadiot J.

<sup>145</sup> André Green, s’intéresse au « Moi/Sujet », où les représentations de la pulsion se montrent comme « représentances » limites entre le sujet, son Moi et la capacité de « négativiter » des processus psychiques ineffables (surtout quand ils sont liés à l’affect). Cette idée, sera approfondie par François Richard et sa théorisation du « processus de subjectivation à l’adolescence » (2001). Nous reviendrons.

les instances psychiques. On dirait, une sorte de *raptus mystique*, mais avec une hyper-lucidité de conscience : conscience de *rien* ou de *tout*. Ici, ce *rien* fait référence au *Ich* et ce *tout* au self : *je ne suis rien, mais sens un tout*. Cette indivision, Kernberg tente de la lier par son self (*Ich/Selbst*). Nous pensons que Kernberg perçoit cette aporie.

En assumant cette impasse, la similitude avec le self de Kohut guette encore le self de Kernberg et complique sa conceptualisation. En effet, que ce self ait une filiation au Moi freudien, signifie qu'il est constamment en échange avec la réalité matérielle (voir notre commentaire sur Hartmann et Erikson). Cela implique que l'aspect inconscient de ce self est plus proche d'un *Moi*, en tant qu'instance de la personnalité psychique, que d'un *Moi* comme frontière sensible d'échange. Cependant, Kernberg renie un self « social » qui soit exclusivement opposé à l'objet, « car un concept de self ainsi formulé mène à des descriptions “psychosociales” ou interpersonnelles, et à une confusion entre les concepts psychanalytiques et sociologiques, confusion que l'on rencontre par exemple dans les écrits d'Erikson. »<sup>146</sup>

Ce n'est pas le moment de rentrer dans le domaine des pulsions pour différencier un self d'un autre, comme le soutient Kernberg<sup>147</sup>. L'enjeu, irrésolu encore, est toujours l'agressivité avant même qu'elle soit symbolisée et catégorisée comme pulsion agressive sadique. Il s'agit en revanche de pointer les vicissitudes relationnelles du contact avec l'antisocial. Pour Kohut, le transfert, nous l'avons vu, passe par assumer l'« erreur basique » (admettons-le, toute puissante de l'analyste) de prétendre absorber l'agression du patient – spécifiquement, que la « rage narcissique » soit produite et même justifiée par cette erreur. D'où, le besoin de développer une *empathie* extrême à l'égard de l'attaque du patient. Ici, se trouve à la base le mécanisme défensif de « l'identification avec l'agresseur », proposé par A. Freud, lequel est à son tour tiré de l'*identification* avec le jeune carencé (délinquant latent) d'Aichhorn. Nous pensons avec fermeté, que ce mécanisme défensif est subjacent à l'« empathie » de Kohut – surtout si l'on considère que ce dernier explique l'agressivité selon les travaux de Aichhorn (et nous faisons abstraction qu'il a été en analyse avec lui).

---

<sup>146</sup> Kernberg O. (1984), « Les troubles graves de la personnalité : stratégies psychothérapeutiques », *op. cit.*, p.326.

<sup>147</sup> En effet, Kernberg se détache des conceptions habituelles sur les pulsions. Il considère que les affects expriment les pulsions, à l'inverse du paradigme des représentations pulsionnelles qui dit que les affects expriment les pulsions. Pour Kernberg, les pulsions se figurent via l'affect tout en se représentant dans les relations d'objet, c'est-à-dire la représentation pulsionnelle s'actualise selon l'objet qu'elle a en face.

Jusqu'ici, le self de Kernberg, ni complètement un moi ni complètement un self, est une refonte du *Moi (Ich)* freudien. Mieux, ce self plus qu'une refonte est plutôt une opposition au self de Kohut. En effet, si Kernberg avait considéré que l'« identification à l'agresseur », est à la base de l'« empathie » kohutienne, puis du « self » et son « transfert identificatoire en miroir », il n'aurait pas eu besoin de diviser le *Moi (Ich)* freudien. Véritable impasse, parce que rester dans l'idée du *Moi* freudien (divisé entre *Ich* et *Selbst*), pousse Kernberg à partager les aspects sensibles du self kohutien, tout en risquant de faire perdre à son self la catégorie de structure – répétons-le, essentielle pour le diagnostic structurel de la personnalité. D'un autre côté, rester dans la fonctionnalité du *Moi* comme une instance de la personnalité psychique, laisse le self de Kernberg sans la marge de manoeuvre nécessaire pour éprouver les impressions de la réalité.

Pour sortir de cette impasse, Kernberg revient encore une fois aux travaux de Freud (1923) en disant que « le moi devint un appareil de régulation et d'adaptation à la réalité, en même temps qu'il exerçait des fonctions défensives et trouvait des solutions de compromis dans les conflits entre le ça, le surmoi et la réalité extérieure. »<sup>148</sup> Plus loin, Kernberg, cite un passage du texte *Le moi et le ça*, et nous en retiendrons une partie:

« Quand une personne se trouve obligée de renoncer à un objet sexuel, il en résulte très souvent une altération de son moi que nous ne pouvons décrire qu'en disant que le moi a retrouvé en lui-même l'objet perdu, comme c'est le cas de la mélancolie ; la nature exacte de cette substitution nous est encore inconnue. Il se peut que par cette introjection, qui représente une sorte de régression au mécanisme de la phase orale, le moi se rende plus facile le renoncement à l'objet, ou fasse que ce processus devienne possible. Il se peut aussi que cette identification soit la condition sans laquelle le ça ne pourrait renoncer à ses objets. En tout cas le processus, surtout aux stades précoces du développement, se produit très fréquemment, et il permet de supposer que le caractère du moi est un précipité d'abandons d'investissements d'objets, et contient toute l'histoire de ces choix d'objets. »<sup>149</sup>

Quelques lignes plus loin, Kernberg réfute l'idée d'un self en opposition directe à l'objet, c'est-à-dire un self (trop *empathique* comme celui de Kohut), et se voit obligé de réaménager sa notion de self en intégrant la notion de *caractère* :

« Puisque le self, s'il est pris au sens de "personne", est une entité psychosociale, comportementale et relationnelle, je propose de remplacer ici "self" par "caractère". Le

---

<sup>148</sup> Kernberg O. (1984), « Les troubles graves de la personnalité : stratégies psychothérapeutiques », *op. Cit*, p.326.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p.327.

caractère reflète les différentes configurations de la structure normale ou anormale du moi, exprimées par des schémas répétitifs de comportement. »<sup>150</sup>

On perçoit une solution de compromis chez Kernberg. D'un côté, il résout la dualité du *Moi* freudien, en incorporant l'aspect « caractériel » du *Moi* à son self, pour rester finalement avec le *caractère* proprement dit. D'un autre côté, il réussit à éloigner son self de la proximité du self de Kohut, tout en gardant l'aspect sensible du *Moi*, ainsi que sa structure psychologique.

Ces « schémas répétitifs de comportement », peuvent se manifester par différentes voies. Le passage à l'acte (*Acting out* dans le langage de Kernberg) en est une ; la somatisation en est une autre, par exemple. On remarque, que ce qui tranche ces comportements c'est le court-circuit de la pensée et l'acte. En d'autres termes, une « résistance » dans et à la cure. Cette résistance, peut se montrer dans l'interaction avec l'analyste via plusieurs signes comportementaux : *défense de caractère*, *formation de caractère* et *structure de caractère*. Pour Kernberg, ces schémas-là sont les manifestations cliniques visibles du « self pathologique » (self narcissique grandiose, caractérisé par « l'infiltration d'agressivité dans le noyau du self »). Autrement dit, la pathologie du self (comme la personnalité pathologique et/ou le caractère pathologique), peut se réduire à l'expression d'un cumul de comportements répétitifs – principalement de nature agressive. Ainsi, le self pathologique que postule Kernberg, reste comme une instance psychique (métapsychologique par sa filiation au *Ich*) et pour ne pas contaminer cette fonction psychique, son versant sensible passe par le caractère. De cette façon, la pathologie du caractère en s'exprimant par l'agressivité, notamment par l'infiltration de l'agressivité dans le self, se manifeste consciemment de manière syntone au moi. Cliniquement parlant, cette « agressivité syntone au moi » se montre par des décharges récurrentes en passage à l'acte. Le manque de conscience et de responsabilité (prototypes culpabilisants pour l'expression de la souffrance par angoisse), sont absents dans les plaintes du patient. L'amélioration de ces signes passe par l'assimilation de la satisfaction liée à l'agressivité « syntone au moi », puis de leur transformation en souffrance liée à l'agressivité, cette fois-ci, « dystone au moi » – comme une sorte de dystonie, qui fait un spasme dans le moi. Le versant conatif, prend la place symptomatique, tout en laissant le moi perplexe devant les avatars de la résistance de son caractère. Ainsi, c'est le *caractère qui porte la marque d'esclavage au fer rouge de la répétition*.

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.327.

Pourtant, Kernberg perd de vue que l'agressivité pathologique du « caractère » de Fenichel (1945), auquel il fait, sans critique aucune, référence pour sa « pathologie du caractère » (en *Acting out*), est à son tour inspirée de l'approche d'Aichhorn, notamment de la violence (en acte) des délinquants latents. Pour compliquer encore les choses, l'approche d'Aichhorn (1925) sur le traitement des délinquants latents, passait pour l'éducation pulsionnelle. Cette modification dans la technique pour faire face à l'agressivité de patients résistants à la cure, est la même qui inspire Kohut (1971) à mettre en exergue l'« empathie » pour traiter les patients narcissiques agressifs !

Pour l'*analyse du caractère*, Kernberg précise : « Plus la pathologie du caractère est grave, plus le comportement non verbal du patient, observé sur des nombreuses semaines ou de nombreux mois, se développe d'une façon paradoxale. »<sup>151</sup> Ce comportement non verbal, est paradoxal parce qu'il se montre incongruent désaccordé avec le comportement verbal. Quelques pages plus loin, Kernberg suggère « d'interpréter le comportement avant les communications verbales dissonantes lorsqu'il s'agit des patients qui "agissent" certains styles de vie. »<sup>152</sup> Autrement dit, interpréter l'*Acting out* caractériel (styles de vie). Il précise encore « la pathologie borderline du caractère, où la phase initiale du traitement est marquée par de graves acting out, exige que soit rapidement interprétée la signification transférentielle des traits pathologiques du caractère. »<sup>153</sup> En d'autres termes, Kernberg suggère faire une attention délicate au comportement du caractère, c'est-à-dire prendre en considération la façon d'être du patient. On perçoit que la « pathologie borderline », montre son caractère morbide via l'*Acting out*. Mieux, la pathologie borderline est pratiquement indissoluble de son caractère. Par conséquent, elle se montre d'emblée dans le contact initial. La situation diagnostique de l'entretien proportionne un accès autant rapide que limpide des résistances du caractère, dont la persistance dans le temps marque le rapport futur. Etant donné que les traits de caractère sont imbriqués dans leur comportement, il est alors pertinent de s'interroger sur l'incidence du comportement antisocial proprement dit, dans la rencontre thérapeutique.

On est finalement au cœur du comportement antisocial selon Kernberg. Mais, notons d'emblée que malgré l'imbrication entre caractère et *Acting out*, Kernberg préfère parler directement de *tendance antisociale* lorsqu'il préconise le pronostic du « self grandiose infiltré d'agressivité » :

---

<sup>151</sup> *Ibid.*, p.302.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p.315.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p.316.

« Pour le traitement des personnalités narcissiques, est le degré d'inscription des tendances antisociales dans la pathologie narcissique du caractère. Plus les tendances antisociales sont fortes, moins encourageant est le pronostic. Généralement, les tendances antisociales vont de pair avec un manque d'intégration des fonctions du surmoi, et aussi avec l'inaptitude à moduler les réactions dépressives. La qualité des relations d'objet est aussi inversement proportionnelle à l'importance des tendances antisociales. »<sup>154</sup>

En suivant cette logique, on constate que la personnalité narcissique se montre via le narcissisme du caractère. Egalement, on corrobore le glissement conceptuel de Kernberg vers les instances de la personnalité psychique. En effet, on comprend ici la présence du surmoi comme une *dis-fonctionnalité* du caractère, c'est-à-dire comme l'incapacité du moi à s'identifier à l'objet perdu idéalisé, dont le débris mnésique, au lieu d'être un composant réparé dans le moi (en tant que *Selbst*), est du genre mélancolique (rageur), d'où sa propension à l'*Acting out* évacuatif. La qualité des relations d'objet, en opposition aux tendances antisociales, est la capacité de dépendre d'un autre. Cette capacité marque le rapport à autrui. Dans ses extrêmes, d'un côté la dépendance passive et de l'autre, l'indépendance active, cette capacité exprime sa morbidité. Chez celui qui a développé un self infiltré de sadisme syntone au moi, avoir besoin de l'autre est impensable, voire nuisible pour l'estime de lui-même. Ce qui est en jeu, n'est pas haïr l'autre, c'est plutôt ne pas pouvoir partager l'amour avec autrui. L'intrusion de l'autre, c'est-à-dire la demande de sollicitude à son égard, active des mécanismes de défense primitifs qui permettent de préserver l'estime de soi intacte chez le narcissique. Dans ce cas, toute l'estime venue de l'extérieur sera perçue comme une attaque à l'intégrité personnelle et la contre-attaque sera à son tour agressive et de genre paranoïaque. Cette organisation défensive restreint les vrais échanges entre patient et analyste. La relation thérapeutique devient tendue, le patient ne peut pas recevoir les interventions du thérapeute comme quelque chose de positif à leur égard, au contraire il les vit comme des attaques. Kernberg comprend cette réaction thérapeutique négative, comme une réponse paranoïde de la part du patient. Or, ce signe clinique, lié à l'*Acting out*, et à l'incapacité de faire confiance au thérapeute du patient, Kernberg les entend comme les signes capitaux du narcissisme pathologique. Il dit que le narcissisme est à la base de toutes les pathologies graves du surmoi. Il offre un continuum clinique du narcissisme pathologique. L'expression la plus grave est la « personnalité antisociale », où la déshumanisation et la malhonnêteté dans les rapports est à l'œuvre par l'insincérité chronique, le sadisme syntone au moi (self infiltré d'agressivité), les signes

---

<sup>154</sup> *Ibid.*, p.281.

paranoïdes (exprimés par l'identification projective massive), et enfin l'*Acting out* récurrent dès le début du traitement. Mais le signe constamment présent et qui marque toutes les pathologies du surmoi, selon Kernberg, « c'est la présence et l'importance d'un comportement antisocial qui permettent de mesurer la gravité de la pathologie du surmoi. »<sup>155</sup> Quelques lignes plus loin, il sentence : « Les personnalités narcissiques, quel que soit le degré de gravité, présentent avec une fréquence étonnante des traits antisociaux. »<sup>156</sup>

De toutes les pathologies du surmoi exposées par Kernberg, c'est dans le « narcissisme malin » (entité pathologique classifiée par lui), où on perçoit une description plus tranchée ainsi que condensée de ce type de pathologies à manifestation antisociale. Cette pathologie se caractérise par : « 1) une régression paranoïde dans le transfert, avec, parfois, des épisodes “paranoïdes minipsychotiques” ; 2) une autodestructivité chronique, ou le suicide, vus comme un triomphe remporté sur l'analyste ; 3) une malhonnêteté plus ou moins importante dans le transfert, et 4) le triomphe manifestement sadique remporté sur l'analyste, ou la “grandiosité” maligne. »<sup>157</sup>

Pour soutenir l'idée de la pathologie du surmoi, Kernberg s'appuie sur les travaux d'Edith Jacobson (1971). On perçoit son influence, libre de critique, dans le « narcissisme malin ». En effet, l'un des signes plus tranchant de cette pathologie, aussi étrange qu'il paraisse, n'est pas le comportement antisocial. C'est le transfert paranoïde du patient. Ici, le passage à l'acte est compris comme une manifestation de méfiance à l'égard de l'analyste. Plus encore, l'agressivité qui peut couronner le passage à l'acte est entendue comme une trahison au lien, tels les travaux de Jacobson dans *Passage à l'acte et besoin de trahison chez les patients paranoïdes*.<sup>158</sup> En effet, Jacobson présente deux cas cliniques (Monsieur V et Monsieur W) pour expliquer le passage à l'acte en tant que trahison. Les deux cas sont caractérisés par la présence de comportements antisociaux (extra-transférentiels). La tricherie, le mensonge, l'abus de pouvoir, sont les signes plus accentués par Jacobson. Elle remarque que chez ce type de patients, le climat familial est masochiste, où l'un des deux parents joue le rôle d'agresseur : « Dans ces cas, les griefs à l'égard du “bon” parent portent surtout sur sa “faiblesse”, c'est-à-dire son incapacité ou son refus de protéger l'enfant du comportement sadique de l'autre parent et, par conséquent, de ses propres réactions sadomasochistes à ce comportement. »<sup>159</sup> Ici, à

---

<sup>155</sup> *Ibid.*, p.388.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p.388.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p.407.

<sup>158</sup> Jacobson E. (1971), “Passage à l'acte et besoin de trahison chez les patients paranoïdes”, in *Les dépressions, Etude comparée d'états normaux, névrotiques et psychotiques*, Payot, Paris 1985, Edith Jacobson) pp. 306-321.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p.318.

l'égal de Kernberg, l'identification à l'agresseur est en cause. Mais elle s'exprime, à la différence du mécanisme décrit par A. Freud (fascination pour l'autorité de l'agresseur), par un manque de fidélité à l'autorité de l'agresseur. En d'autres termes, le comportement antisocial est expressément circonscrit à calomnier et bafouer tout ce que peut représenter de bienveillant l'autorité – tel le triomphe sadique remporté sur l'analyste, décrit par Kernberg. De cette façon, on comprend l'intérêt pour mettre en évidence le besoin de trahir du narcissique dans les descriptions de Kernberg.

Maintenant, revenons aux questionnements esquissés plus haut. Kernberg interroge sur la nature psychopathologique du comportement antisocial, dont les enjeux se croisent entre le social, le légal et la psychiatrie. Il préfère le « comportement antisocial » pour parler des adolescents narcissiques, alors que pour les personnalités narcissiques, proprement dites, il choisit « tendances antisociales ». Selon la démarche que nous venons de développer, il faut d'abord considérer que Kernberg impose le terme antisocial sur celui de « psychopathie ». En de rares occasions, sous la plume de Kernberg, apparaît le terme psychopathie et s'il apparaît ce n'est que pour transmettre et illustrer en termes plus communs la gravité de la personnalité antisociale au lecteur (Kernberg, 1984). Il semble ainsi que l'usage du terme antisocial chez Kernberg est de genre principalement psychiatrique. Au moment d'user de l'antisocial pour la psychiatrie psychanalytique, Kernberg qualifie le comportement de façon épithète. De cette manière, le comportement devient *antisocial* par les conséquences immédiates à l'entourage clinique, où la relation analyste/patient est la première à en témoigner les dommages. Ce comportement en clinique, nous l'avons décelé, se montre par le passage à l'acte (*l'Acting out*) – pour le moment, vu le contexte clinique d'où ils s'expriment, on suggère de continuer à employer les deux notions comme synonymes. Pour nous, le comportement peut être antisocial aussi parce qu'il exprime une attaque directe contre la relation entre deux personnes et par extension à tout ce qui englobe les relations humaines. Si sous la plume de Kernberg apparaît le comportement antisocial comme une expression plus ou moins liée à l'*Acting out*, c'est parce qu'il qualifie l'aspect visible de l'attaque antisociale, c'est-à-dire son versant relationnel. Ce dernier est manifesté par le caractère du self et éprouvé à son tour par le self de l'autre. Self vis-à-vis du self. Ici, ce qui exprime le comportement antisocial n'est pas le self, c'est son caractère, mais celui qui en pâtit ou en souffre c'est le Moi. Cette logique nous livre un comportement antisocial plus superficiel, c'est-à-dire au niveau du caractère, comme la première couche de la présentation psychique. Le point d'origine est toujours le self infiltré d'agressivité sadique

syntone au moi. Ce self est influencé directement par le surmoi, qui commande et englobe le Moi, raison pour laquelle, si ce self est fort infiltré de sadisme, le Moi s'y accorde.

Ce qui rend compliquée l'approche de Kernberg, ce n'est pas clinique, elle est claire et pertinente à la théorie, c'est plutôt cette dernière qui reste plus obscure. Car, elle est une fusion de différentes approches et ainsi qu'une refonte critique de plusieurs concepts à la fois. La première topique freudienne, est surpassée par le deuxième, mais Kernberg y ajoute le self, tout en gardant les aspects sensibles (de la première topique) et le dynamisme des instances psychiques (le moi comme structure) de la deuxième topique. Kernberg, cherche à établir un diagnostic de la personnalité qui, en même temps, garde d'un côté tous les aspects structuraux métapsychologiques de la personnalité psychique et, de l'autre côté, tous les aspects sensibles des interactions relationnelles descriptives du transfert. L'approche a comme résultat une confusion entre personnalité, caractère, *Moi* et self. Ainsi, au premier regard on a des difficultés à distinguer lesquels parmi les composants de la personnalité sont les précurseurs de la maladie du caractère, de la personnalité ou du self. C'est grâce à l'outil de « l'entretien structurel », point fort et original de cette clinique, que ces composants deviennent repérables à la théorie. Alors, il semble que l'approche de Kernberg montre sa meilleure cohérence dans les critères descriptifs (diffusion d'identité, preuve de réalité et les opérations défensives) liés aux structures de la personnalité (névrotique, *Borderline* et psychotique). Ce véritable outil clinique est applicable à plusieurs situations cliniques. Kernberg, ne rate pas l'occasion. Par exemple, dans un article plus récent, *Diagnostic des troubles de la personnalité avec comportements antisociaux manifestes, à l'adolescence*, il soutient que « le comportement antisocial n'est pas en lui-même un diagnostic »<sup>160</sup> car il peut apparaître chez des patients présentant d'autres troubles de la personnalité. Ici, Kernberg compare la « crise d'identité » avec la « diffusion d'identité » (Erikson, 1956). Il sépare aussi, les comportements antisociaux de type ordalique de ceux proprement dits antisociaux. Enfin, Kernberg considère que la preuve de réalité est essentielle pour établir la présence de psychoses dans les comportements antisociaux. Puis il précise, avec le diagnostic de personnalité narcissique, le trouble de personnalité antisociale à l'adolescence. Kernberg applique ici tous ces critères structuraux pour les troubles de la personnalité de l'adulte chez l'adolescent. L'utilisation de ces critères est pertinente et clarificatrice, mais ne rend pas suffisamment compte de la nature psychopathologique propre au jeune antisocial. En effet, cette application ne franchit pas la description clinique (appliquée)

---

<sup>160</sup> Kernberg O., "Diagnostic des troubles de la personnalité avec comportements antisociaux manifestes, à l'adolescence", in *Personality and conduct disorders Adolescence*, sous la dir. de P. Gutton et G. Godenne, Les Editions GREUPP, Paris, 2001, p.57.

vers une psychopathologie plus métapsychologique du comportement antisocial de l'adolescent. Celle-ci reste dans une description du comportement. C'est ici qu'on retrouve l'enjeu entre tendance antisociale et comportement antisocial. Il semble qu'il soit plus pratique de parler de comportement antisocial chez l'adolescent que de préciser le diagnostic avec une *tendance antisociale* proprement dite. Mais Kernberg se réserve cette option pour les adultes avec pathologie grave du surmoi. A la différence de Winnicott, qui est très peu cité par Kernberg à propos de l'antisocial, le comportement antisocial de Kernberg semble être moins déterminant, au niveau psychopathologique que la *tendance antisociale* de Winnicott. Cependant pour Winnicott, la *tendance antisociale* n'est pas un diagnostic, justement parce qu'elle opère dans la racine des relations d'objet, c'est-à-dire dans le rapport social. En mettant en cause cette dualité, le comportement antisocial est plus proche du *contact*, alors que la *tendance antisociale* est plus proche du *rapport*.

Si le comportement antisocial de Kernberg n'est pas lié à une métapsychologie (du narcissisme), il devient facilement à confondre avec n'importe quel trouble de personnalité narcissique. D'où, une certaine « identification » aux troubles de personnalité lorsqu'on l'étudie. La finesse clinique avec laquelle Kernberg décrit ses cas, joue un rôle dans cette sorte d'identification aux troubles de personnalité. En effet, les traits caractériels auxquels il fait référence, amplifiés par le comportement antisocial, quoi qu'il advienne, restent des traits partageables par tous les êtres humains. Il semble que cela est dû au fait que Kernberg lie le narcissisme pathologique avec le caractère. En ce sens, la normalité a un sceau toujours narcissique et le pathologique aussi. Par conséquent, un manque de contraste avec le normal est nécessaire pour établir les paramètres tantôt pathologiques, tantôt normaux. Car les signes que Kernberg utilise sont normaux, sauf s'ils ne sont pas confrontés à une métapsychologie psychopathologique de l'agressivité. Cette liaison prend forme dans l'expression comportementale du caractère, c'est-à-dire dans le style de vie d'un sujet. Cependant, cela n'est pas une condition suffisante pour que le comportement devienne pathologique, il doit avoir une caractéristique, non seulement violente, mais couramment antisociale.

### ***Discussion pour une hypothèse***

Pour nous le *contact antisocial* précède son *rapport*. Et, seule une interaction directe avec les traits antisociaux (on pourrait dire, du caractère) peut franchir vers un vrai rapport entre

patient et analyste. La plupart du temps, ce contact s'efface d'emblée dans l'interaction entre l'antisocial et le non-antisocial. Il s'efface, soit par le péril, plus ou moins direct que suscite l'antisocial (dans le contact même) chez le non-antisocial, soit il s'efface par les réactions d'écartement (défenses tout à fait justifiées) du deuxième contre l'attaque concrète (même imminente) du premier. L'éloignement du péril, peut aller d'une simple déconnexion affective (mécanismes principalement dissociatifs) vers la fuite matérielle du non-antisocial (sous la forme de passage à l'acte). Moins intense est le contact, moins intense est la réaction – cette proportionnalité vaut pour l'inverse aussi. Reprenons brièvement le cas de Freud. Son contact était minimal, presque nul, néanmoins il réagissait brusquement contre cette véritable aversion. Selon les critiques de Weiss, Freud ne déployait pas sa perspicacité à ce sujet. En suivant Weiss, Freud n'avait pas en conséquence une clinique riche de l'antisocial. Cela n'est vrai que partiellement. En effet, Freud développe toute une compréhension sur la psychopathie (ou l'antisocial selon nos termes). Mais il la développe à partir de sa réaction immédiate, c'est-à-dire à partir de son contact (même aperceptif). Et tout ce qu'il a développé à ce propos, passait par la logique de la culpabilité inconsciente – de genre névrotique, donc non antisocial. Car, pour faire une logique antisociale en tant que telle, Freud aurait besoin d'un contact plus prolongé, c'est-à-dire d'un vrai *rapport* avec l'antisocial. Ce qu'il nous reste des petits échanges de Freud avec le sujet antisocial, n'est que sa réaction, en biais, par la littérature. Pourtant, cette réaction est richissime du point de vue heuristique. Sur cette logique, on peut donc déduire que le peu de contact de Freud avec les antisociaux lui permettait, grâce à l'écartement, d'envisager a priori une interprétation future d'eux. Paradoxe : comment se fait-il qu'avec un contact infime, quelqu'un puisse envisager la nature de l'antisocial, alors que la clinique est la source expérientielle pour les interventions futures ? Inversement, un grand contact avec l'antisocial (qui ne garantit pas le possible rapport), peut-il réduire la capacité compréhensive dudit phénomène ? On pourrait répondre via le trauma, où l'exposition à l'événement aversif suggère l'annulation de la capacité de penser. C'est juste, mais pour que cette logique fonctionne, le non-antisocial devait avoir souffert un trauma de la même nature que celui de l'antisocial – tout en supposant qu'à la base de ce dernier il y a un trauma (les exemples les plus pertinents sont celui d'Aichhorn et celui du film *Will Hunting*). D'un autre côté, une exposition majeure à l'antisocial peut susciter la fuite du non-antisocial via le passage à l'acte, dont la capacité de penser est aussi annulée – un court-circuit entre pensée et acte. Pourtant, un contact prolongé avec l'antisocial implique une tolérance particulière chez le non-antisocial. Aichhorn la montre par l'identification avec l'antisocial. Identification qui, à son tour, éveille les propres traits antisociaux chez Aichhorn. Autrement dit, le non-antisocial doit être capable de tolérer ses

propres possibilités de devenir un antisocial, sans pour autant passer à l'acte et risquer le court-circuit de sa propre pensée. Ni trop collé, ni trop écarté et ni en fuite, ni en permanence. Seulement, au juste milieu. Comme une constellation d'expériences, où chacune se dissémine à la proximité juste l'une de l'autre, les vicissitudes du contact antisocial d'Aichhorn (et, à sa façon, de son rapport avec l'antisocial), sont reprises et traitées par ses successeurs : « l'identification à l'agresseur » d'A. Freud, « les caractères régis par l'acting-out » d'O. Fenichel et « l'acting-out dans les transferts narcissiques : le problème de l'activisme thérapeutique » de H. Kohut. En ce sens, on pourrait même dire que le rapport antisocial, au niveau psychopathologique, est fait de petits contacts. Tous ces petits contacts construisent un ensemble théorique, c'est-à-dire un tout psychopathologique compréhensible.

Avec Winnicott, le contact s'élargit vers un rapport. Le  *Holding* maternel laisse de côté la norme stricte du père. Les associations libres ne sont pas le but dans le contact thérapeutique. C'est le geste spontané qui prend la place de la communication. Les mots ont une importance relative devant l'émergence comportementale. Le passage à l'acte, dans la clinique de Winnicott, se montre plus atténué via l'enfant déprivé. Cette situation n'enlève certes pas l'agressivité chez l'enfant, mais permet de mieux borner la compréhension ultérieure du comportement. Il semble que l'enfant réagit mieux à la situation de constance, c'est-à-dire il est plus proclive de s'en servir, car il ressent vivement le manque dans son agir. Tout cela obéit à la déprivation initiale. Déprivation dure à tenir pour l'enfant, car elle signifie faire face tout seul à la surexcitation pulsionnelle. L'effondrement est aux aguets du développement normal. La réaction agressive est le « trait incommode » pour tenir l'espoir de contention. Ce type de demande (issue de la relation mère et enfant) est si primitif, qu'il ne connaît guère des mots pour se figurer. Ainsi, le passage à l'acte, au-delà d'être une résistance (il ne cesse pas d'en être une), devient une forme d'appel, une communication rudimentaire avec l'autre. Forme de communication très complexe à tenir dans le social. On pourrait alors résumer la *tendance antisociale* à une forme rudimentaire de contact. Le problème c'est que cette forme rudimentaire de contact ou de communication est enracinée dans le caractère, dont l'expression est *incommode*. Cette expression incommode ne quitte jamais l'enfant humain. Elle peut se voir exagérée et, dans le meilleur des cas, réduite. L'exagération est le trait qui la fait alors qualifier de morbide. La quantité de cette expression marque sa qualité morbide. Cette condition élargit son expression non pathologique. Mais, en termes strictement psychopathologiques, cette situation restreint son expression pathologique. L'identité psychopathologique devient diffuse, sauf si l'expression incommode trouve un véhicule de manifestation

psychopathologique. L'alliage le plus commun est une liaison avec le caractère. C'est la difficulté que nous avons trouvée chez Kernberg. Selon nous, les vicissitudes cliniques sont apparues grâce aux progrès de Kernberg. Car, franchir le contact (antisocial) implique se confronter avec son rapport (communicationnel acté). Brièvement, l'auteur passait du Moi au self, puis du caractère à la personnalité. Ceux-ci, deviennent psychopathologiques par leur liaison au narcissisme. Ce narcissisme n'était pathologique que s'il était lié au passage à l'acte. Tout se passe comme si chez Kernberg, au fur et à mesure que le contact progressait vers un rapport, il y avait la nécessité d'interposer un nouvel élément au contact (moi-self-caractère-personnalité). Il semble que la complexité riche de l'approche de Kernberg, au lieu de rester dans l'expérience sensible du narcissique, passe rapidement au rapport, dont la mise à l'écart (via les outils théorico-conceptuels) témoignait d'une incommodité toujours présente dans le contact initial. En tout cas, sans cette incommodité (surtout à propos de l'antisocial) l'implication brillerait par son absence. La seule chose que nous pouvons reprocher à Kernberg c'est la proximité qu'il y a entre le narcissisme normal et le pathologique. Non pas, dans ces postulats psychanalytiques qui obéissent à une logique extrêmement cohérente, mais au passage, parfois rapide, du trait antisocial vers le comportement antisocial. Ce dernier point, requiert une précision clinico-descriptive de contraste.

En termes psychiatrico-descriptifs, le comportement antisocial proprement dit est d'abord compris comme une « réaction antisociale ». En effet, « il s'agit de comportements dont il faut soigneusement apprécier le caractère pathologique (stéréotypés, automatiques secondaires à des troubles manifestes). Voilà pourquoi, faisant l'objet le plus souvent d'expertises, ils devraient figurer plutôt dans le chapitre "Criminologie" que dans celui "Sémiologie" où ils n'entrent pas tous nécessairement. »<sup>161</sup> Ici, nous arrive déjà tranché le comportement antisocial. D'abord, comme une réaction liée la plupart du temps à un autre trouble d'origine, c'est-à-dire comme une manifestation accessoire et dérivée d'une condition morbide précédente. En ce sens, ce qui importe, c'est la manifestation *anormale* du comportement, car elle indique le caractère du trouble d'origine. Ces réactions antisociales sont classifiées en six comportements, *fugue, suicide, attentats aux mœurs, vol, incendie et homicide*. Ces comportements vont être colorés selon la nature subjacente du trouble qui les provoque. Ainsi, par exemple, dans un *état confuso-onirique*, la fugue aura un caractère inconscient, automatique et amnésique. En revanche, ce même comportement chez l'antisocial aura un caractère d'évasion, voire de quête de liberté, pleinement conscient, programmé et lucide. Ces

---

<sup>161</sup> Ey H., Bernard P. et Brisset Ch. (1960), *Manuel de psychiatrie*, Masson, Paris, 1989, p.94.

comportements sont secondaires à une pathologie sous-jacente, ce à quoi ils répondent au nom de « réaction ». La qualification d'antisocial est ici comprise au sens simple, c'est-à-dire à ce qu'elle est visible principalement dans l'entourage immédiat de l'affecté et à ce qu'elle répercute, sans délai et sans médiation, sur les autres.

Cette démarche descriptive est parfaitement efficace, car elle lie heureusement la cause avec le résultat. La cause morbide génère à coup sûr un résultat morbide. Cela ne pose aucun problème si la cause morbide est soigneusement identifiée, ce qui veut dire si elle est bien diagnostiquée. Ce dernier point n'est pas problématique non plus. Car, devant la réaction antisociale, si elle est polymorphe comme c'est souvent le cas, le diagnostic différentiel ajuste la nature morbide. C'est ici que les problèmes commencent. En effet, si la netteté du trouble explique bien sa conséquence morbide, celle-ci n'arrive qu'à confirmer le diagnostic initial, voire le justifier. Mais si le trouble d'origine n'est pas net, ce qui est assez récurrent, son résultat en conséquence ne l'est pas non plus. Voilà l'enjeu du vrai comportement antisocial lorsqu'il est lié au trouble de caractère ou de personnalité. Dorénavant, l'avertissement des auteurs du manuel prend toute sa signification clinique.

On passe alors de la « réaction antisociale » à la « personnalité psychopathique » proprement dite. Ici, on est à l'inverse de la réaction, car dans cette personnalité cette réaction n'est plus une partie accessoire, bien au contraire elle est le tout morbide. On peut même dire, que la cause dépend du résultat. Ainsi, le comportement, pratiquement identique à n'importe quel autre type de comportement antisocial, renvoie à un caractère sain en termes de rendements psychologiques, dont il n'y a pas une destruction de la personnalité, comme c'est le cas par exemple dans une psychose épileptique, une démence sénile ou une schizophrénie. Dans la personnalité psychopathique la maladie se fait une avec son comportement. Si le comportement antisocial ne se manifeste pas, la personnalité psychopathique peut rester latente tout en prenant une allure normale.

A cette allure normale, s'oppose une biographie révélatrice, car le sujet a eu une enfance « à histoires » ou « l'histoire des troubles est déjà un symptôme ».<sup>162</sup> Ainsi, face à un sujet à « réaction antisociale », il faut alors analyser les circonstances d'examen et les types de symptômes (fugue, épisode psychiatrique aigu, épisode de délinquance ou conduite criminelle et sexualité pathologique) et constater si ceux-ci ont eu la « note psychopathique ».<sup>163</sup> Selon

---

<sup>162</sup> *Ibid.*, p.432.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p.433.

nous, cette « note psychopathique » se résume dans cette citation du manuel : « Une étude concrète du comportement psychopathique pourrait se résumer en une phrase : le *passage à l'acte* se déclenche chez le sujet comme une réponse toujours prête à certaines sollicitations. »<sup>164</sup>

Ce manuel considère que le terme de passage à l'acte « dérive de la clinique psychanalytique où la notion d'*acting out* désigne une action symbolique exécutée au cours de la cure, “matériel“ moteur en place du matériel verbal, analysable au même titre dans le transfert. » Les conditions de répétition de cet acte sont les mêmes pour celui du psychopathe, à la différence « qu'il ne s'agit pas chez lui d'un acte symbolique isolé, mais d'une réalisation achevée et répétitive, comme si l'énergie bloquée *passait tout entière dans l'acte*, de manière habituelle »,<sup>165</sup> véritable décharge d'énergie caractérisée par une fixité, une brutalité soudaine et une froideur lors de son exécution. L'affectivité reste ainsi couverte par le passage à l'acte, dont l'angoisse massive se décharge par l'acte. Etant donné que l'acte est principalement évacuatif, il est impulsif et sans la médiation du langage. Ce mécanisme obéit à un conflit archaïque de type oral, et selon les auteurs « la position typique du psychopathe permet de dire qu'il n'opère pas de transfert : son avidité affective ne constitue pas une véritable demande : l'absence de souffrance et de culpabilité explique que le sujet ne cherche le rapprochement que pour séduire, capter, se faire plaindre, se rassurer par l'ascendant qu'il prend, la manipulation qu'il espère. »<sup>166</sup>

La difficulté à préciser la nature structurelle de la psychopathie stimule les chercheurs à l'accoupler avec d'autres formes pathologiques de caractère. Dans le type *névrotique*, le passage est « plutôt qu'un acte, une manière de vivre qui, confondant fantasme et réalité, refusant toute frustration au désir, pousse le sujet à une sur-compensation narcissique perpétuelle où il vit sa mégalomanie névrotique et perverse. » Cette manière de vivre, est un style de vie dans le passage à l'acte, dont la pauvreté du récit est compensée par des *histoires*. Il semble que pour les auteurs, la manière de vivre (le type de caractère pour nous) détermine en grande partie la chronicité du trouble. En plus, l'aspect névrotique, selon nous, se montre

---

<sup>164</sup> *Ibid.*, p.434. Ce dernier point est contestable surtout s'il est lié à la jeunesse. En effet, dans une excellente étude, *Psychopathie chez l'enfant et l'adolescent*, Claude Balier et Gilbert Diatkine soutiennent que « par sa répétition le passage à l'acte est en quelque sorte la clef de voûte de la description classique de la psychopathie. Sans être bien sûr le signe pathognomonique, puisqu'on le voit aussi bien chez le schizophrène que chez l'hystérique. » p.1400 in *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, vol.2* Lebovici, S. ; Diatkine, R. ; Soulé, M., Puf, Paris, 1984.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p.434.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p.435.

par une légère capacité de raconter une histoire, c'est-à-dire un certain effort pour verbaliser l'après-coup de l'acte.

La conjonction avec la *psychose* n'est pour autant pas délimitée non plus. En effet, la variable temporelle de l'évolution psychotique tranche le pronostic d'une psychopathie. Le comportement antisocial se montre *in situ* déjà atteint des vices psychotiques (accès catatoniques, des stéréotypies verbales, par exemple). L'association du type *dépressif* et les *états limites*, peut avoir quelques traits en commun avec la psychopathie : le passage à l'acte. Mais, chez eux il existe la vocation à évacuer la souffrance (angoisse). Le pervers se montre, à la différence du psychopathe, comme un « sur-adapté » aux conditions sociales.

A propos de la délinquance infanto-juvénile, le manuel fait une référence directe aux travaux de Pierre Mâle (1964). Cet auteur décrit l'étape de *prédélinquance*, ou délinquance infantile, caractérisée par des petits délits intrafamiliaux ou intra-scolaires (fugues, vagabondage et précocité sexuelle). En deuxième lieu, la *délinquance réactionnelle*, typique à l'adolescence (violence, vandalisme, consommation des drogues, vols, etc.). En troisième lieu, la *délinquance névrotique*, caractérisée par des mécanismes de défense avec passages à l'acte. L'interprétation ici est principalement psychanalytique, au sens de la culpabilité inconsciente. Enfin, la *délinquance vraie*, inspirée de travaux d'Aichhorn sur les « jeunes agressifs » (carencés).

En suivant cette description psychiatrique, la psychopathie semble ne pas avoir une forme clinique individuellement propre. En plus, la psychopathie dépend de son comportement pour manifester sa nuisibilité structurelle. Au même titre que le comportement antisocial, la psychopathie a besoin d'un point d'origine stable qui la différencie des autres types de personnalité anormale. Car dans son expression symptomatique actuelle (*in situ*), la psychopathie montre ses manifestations morbides camouflées en agressivité. Cette dernière, en elle-même, n'est pas pathologique. Encore, le comportement antisocial psychopathe – ici, il n'est pas un pléonasme, car il est symptôme potentiel d'une structure potentiellement psychopathique –, peut colorer un autre type de comportement non antisocial, et ainsi le revêtir de morbidité, comme une sorte d'exagération de la présentation clinique originale. En d'autres termes, la psychopathie en vient à compléter le tableau pathologique tout en ajoutant la composante affectivo-pathétique. En effet, si la psychopathie se caractérise par la froideur affective, ne serait-ce parce qu'elle montre son affection dans une autre dimension clinique. Dimension existante dans l'organisation de la pensée scientifique, c'est-à-dire dans le transit à l'ordination conceptuelle – *eïdologique*, au sens de Karl Jaspers (1913), par exemple. Par

conséquent, la psychopathologie de la psychopathie semble être de nature normale. Et, seulement dans les manifestations transcendantales (son historiographie : son temps) la psychopathie prend un corpus conceptuel plus repérable. Inversement, elle prend de la psychologie (des manifestations agressives et violentes) le corrélat morbide. Autrement dit, la psychopathie ne tire pas de la psychopathologie une psychologie compréhensive. C'est à l'inverse que ça se passe : la psychopathologie de la psychopathie pose problème quand la comparaison avec la psychologie est exigée comme un référent, car la psychologie même possède déjà les éléments psychopathiques (pas encore psychopathologiques). C'est la massivité, la profusion et l'exagération d'un trait qui devient l'expression de la maladie, mais cette hypertrophie d'un trait (principalement le comportement) n'est pas visible *in situ*. Si ce comportement est visible, ce qui n'est pas toujours le cas, il est déjà transformé ou mélangé avec un autre trait (soit morbide, soit de caractère). Ainsi, et malgré les apparences, la visibilité du comportement dans le passage à l'acte n'est que repérable par une *trace spéculative* qu'il suscite chez l'autre. Par exemple, l'amertume ou l'arrière-goût désagréable d'avoir croisé quelqu'un d'antisocial ne suscite qu'une compréhension ultérieure. Cela n'est pas la même chose que la logique de l'*après-coup*, où la trace n'était jamais à disposition de l'autre, et son dessein prend forme en se réalisant dans le for intérieur mnésique de l'autre – telles *Constructions dans l'analyse*, de Freud (1937). Au contraire, cette *trace spéculative* est toujours à la disposition de l'autre, seulement qu'elle est la plupart du temps inaperçue. Mais, parler de *trace spéculative*, n'est pas adéquat non plus. Car, à vrai dire, elle est une conséquence de l'intention énigmatique (antisociale). Le processus de liaison entre comportement et intention n'est pas tranché, dont la spéculation résultante est l'intention de comprendre l'intention antisociale. L'intention vis-à-vis de l'intention. Ainsi, le comportement non-verbal, comme dit Kernberg, prend une valeur diagnostique majeure. La façon de s'asseoir, de regarder, de prendre la parole, sont tous eux des petites unités qui forment une manifestation personnelle de la façon d'être du sujet. Bref, des éléments périphériques qui configurent le caractère. Caractère qui, à son tour, renvoie à la spéculation historique de la vie du sujet. Si, dans la cure classique, cette histoire était présentée par le récit (déduit de l'association libre réussie grâce à une typique *construction* analytique positive, soutenue par le « oui » du patient), les accessoires comportementaux se subjugueraient au récit, comme des petits maillons liés les uns aux autres. Si l'un de ceux-ci manque, la parole prend le relais en comblant le récit (même en négatif, le « non » du patient participe du processus de *construction historique*). Il en va de même, quand un mot manque (telle la méprise du geste), le comportement prend le relais en ajustant le récit à la *construction historique*. Voilà, un véritable assujettissement solidaire entre mot et acte.

Mais, si la solidarité entre acte et mot est faible, voire manquante, la structure du récit devient défectueuse ainsi que résistante à une interprétation auxiliaire qui la *reconstruise*. Ni le « oui » ni le « non » du patient, ne sont suffisamment convaincants pour exprimer le manque de récit. Tantôt l'affirmation, tantôt la négation du patient, souffrent de ne pas avoir l'éloquence nécessaire pour soutenir une histoire. Il semble que le seul moyen pour se faire entendre soit le passage à l'acte – dans sa version brusque en conation ainsi que dans sa version plus sophistiquée en *réaction thérapeutique négative*.

Un patient, de dix ans, avec des difficultés de concentration et de comportement fort oppositionnelles, ne voulait pas parler durant l'entretien. On m'avait dit qu'il s'était plusieurs fois battu récemment et qu'à chaque opportunité d'insulter, il ne ratait pas l'occasion. Il était dans mon bureau pour avoir frappé un autre enfant de l'hôpital. Malgré son hyperactivité constante, qui était traduite souvent en bavardage et en passage à l'acte, il était tranquillement assis devant moi, mais sans rien dire. « Si tu ne veux pas parler, tu ne parles pas, c'est ton choix », lui ai-je dit. Il reste en silence. Son regard, qui fixait le mien, n'était ni insolent, ni défiant, ni colérique, il était simplement désaffecté. Quelques minutes après, je commence à m'ennuyer, puis je prends mes feuilles d'annotation et fabrique des avions. Le patient, qui restait pratiquement immobile, suivait attentivement tous mes mouvements de fabrication de son regard. Il paraissait enfin s'intéresser à quelque chose. Je continue mes fabrications et, sans rien lui dire et sans le regarder non plus, je lui file une feuille. Il l'accepte et commence à fabriquer des avions aussi. Au fur et mesure que nous construisons les avions, nous avons de petits échanges. D'abord, nous discutons de la technique de fabrication, puis de la performance du vol, etc. Au début, la fabrication des avions était une évasion contre l'ennui, je le reconnais. Mais, une satisfaction toute subtile prenait corps en moi. J'étais en train de m'amuser et le patient aussi. C'est à ce moment que je lui communique que j'imaginai qu'il avait une tendance à s'ennuyer, surtout à la maison où il restait pratiquement tout seul, toute la journée. Il me répond d'un mouvement affirmatif de la tête. A la fin de l'entretien, notre collection d'avions avait augmenté à tel point que l'on a décidé ensemble de les offrir aux autres enfants.

Cet exemple, même s'il garde toutes les particularités du comportement antisocial, est loin d'en illustrer un proprement dit. Pourtant, cet exemple montre un autre type de communication à la limite du verbal et du non-verbal. En plus il s'agit d'une clinique de l'enfant, où les échanges passent par d'autres voies. Le patient, fidèle à sa position oppositionnelle, résistait à tout autre type d'échange qui ne soit pas le sien. Son échange passait par le non-verbal, notamment par son regard en opposition au regard de l'autre. Une quête

d'attention qui, dans des circonstances moins favorables, exploserait en comportements violents. Ici les choses se sont bien terminées. Le patient retrouve son calme, puis on a produit quelque chose d'objectif qui pouvait en plus se partager avec ses camarades hors de la situation clinique, au-delà du contact initial. Quoi qu'il advienne, cet entretien garde un effet productif, c'est-à-dire une matérialité construite à montrer, puis à raconter concrètement. Plus loin, nous allons présenter d'autres situations véritablement graves, où les échanges sont plus diffus et le contact même est en jeu.

La modification de la technique (comme nous l'avons traitée jusqu'ici à propos de l'antisocial), laisse en évidence et en premier plan tout ce qui était auparavant considéré d'accessoire et, pour ainsi dire, *prêt-à-porter* pour enjoliver une *construction*. De cette manière, la monstration du comportement est comblée par le regard de l'autre. On peut dire, que le comportement se suffit à lui-même, car il est soutenu par le regard de l'autre et un soutien supplémentaire par le mot n'est pas requis. Dans ce prisme, on pourrait imaginer que les impressions de Kernberg à propos du narcissisme, sont le résultat d'une observation attentive du comportement. En plus, la thérapie face à face stimule l'effet d'observation. Le besoin spéculaire du sujet narcissique est compensé par le regard du thérapeute – telle l'approche de Kohut. On pourrait même dire, plus de regard pour le narcissique, plus de tribune à lui pour déployer ses comportements. Le renoncement du narcissique à ne plus être vu implique, chez lui, un investissement d'une autre forme du sensible. La parole, par exemple, pour être entendue, aux yeux de narcissique, doit être vue. Si la parole du narcissique a pour vocation à être vue, au lieu d'être entendue, cela signifie qu'elle ne communique plus, elle montre plutôt. Ici, se rejoignent les approches. Le comportement antisocial prend dans la clinique la forme du passage à l'acte. Ce passage à l'acte est le court-circuit entre la pensée et l'acte. Ce court-circuit devient difficile à tenir de la part du thérapeute, car il détruit les impressions sensibles tirées du contact initial en risquant réduire le comportement antisocial à une simple classification statistique ou, dans le pire des cas, à un procès judiciaire.

Comment une parole qui montre peut-elle alors raconter une histoire ? Autrement dit, comment une monstration non-verbale peut-elle faire un récit antisocial ? Le comportement antisocial peut-il court-circuiter le continuum existant entre acte et pensée ? Existe-t-il une psychopathologie antisociale de l'enfant, tout en sachant que le comportement antisocial (en lui-même n'est pas un diagnostic), et surtout si son expression morbide est toujours liée au caractère ?

Ces questions, auxquelles il est difficile de répondre, sont à la base de notre hypothèse. En plus, celles-ci peuvent se réduire à une seule hypothèse : nous pensons que le passage à l'acte, en tant que corollaire symptomatique de la psychopathie, n'est pas toujours la seule voie pour manifester le comportement antisocial, surtout si ce dernier est considéré à part entière comme le court-circuit de la pensée. Nous pensons donc que le comportement antisocial ne peut pas être réduit à une seule expression actée de son passage. Cela va à l'encontre du fait que le contact antisocial (aperceptif) montre déjà des signes antisociaux, avant même de se figurer dans un passage à l'acte.

Ainsi, et malgré l'expression spectaculaire du comportement antisocial, jamais il n'y a eu autant besoin de recourir à l'histoire de la vie du patient pour le diagnostiquer. Jamais le dossier n'était si nécessaire pour corroborer l'origine de l'intention antisociale. Enfin, jamais la tâche descriptive ne devenait si nécessaire pour observer ce qui résiste à tout type de classement. Notre démarche n'est pas exempte de ces impératifs.

### III. ADDENDUM : COMPORTEMENT ANTISOCIAL ET PSYCHOPATHIE

Si l'on oppose le comportement antisocial à la psychopathie, c'est la deuxième qui s'impose. Le premier est, en opposition à la psychopathie, compris comme un dérivé, c'est-à-dire comme une manifestation partielle en obéissance à une entité psychopathologique majeure. On peut alors dire que la qualité psychopathologique du premier dépend de la deuxième. Pourtant, la psychopathie dépend du comportement antisocial pour devenir une pathologie aussi. Les choses seraient bien simples si, à la place de comportement antisocial, on disait simplement comportement psychopathique. Ce changement est bien problématique car celui-là réduit la qualité distinctive de la psychopathie à une généralisation abusive, donc dépourvue d'un sens spécifique. Au contraire, en caractérisant le comportement comme antisocial, il gagne en spécificité, en étant un signe repérable de la psychopathie contre le social. Mais le comportement antisocial n'est pas pour autant toujours véritablement pathologique, et il semble qu'une liaison avec la psychopathie le revêt d'une certaine morbidité. *Le comportement antisocial, en tant que signe, représente la psychopathie. Inversement, la psychopathie, en tant que symbole, ne représente pas le comportement antisocial.* Pourquoi ou comment la psychopathie peut-elle introduire le comportement antisocial à la psychopathologie ?

En termes lexicaux, la psychopathie est proche de la psychopathologie – *psyché-pathos-logos* : littéralement, logique de l'âme affectée. Dans cette décomposition, la psychopathie devient une affection de l'âme, car elle est dépouillée de logos. Son étude signifie, dans ce cas, lui fournir une logique. Autrement dit, la significativité psychopathologique de la psychopathie se présente en négatif, c'est-à-dire sans logos. En ce sens, par exemple, la significativité psychopathologique de la psychose et de la névrose, à la différence de la psychopathie, se présente en positif, c'est-à-dire avec une anomalie – *se, sis*. La psychose, l'âme anormale, et la névrose, le nerf anormal, expriment leur condition morbide en négatif aussi : l'anomalie est par essence ce qui les éloigne du normal et non l'affection de l'âme, au sens strict du terme, comme il est le cas de la psychopathie. Par rapport à la psychopathologie, les trois ont la même condition en négatif : le manque de logos. Mais, ce qu'il y a de positif dans la psychopathie, c'est-à-dire l'affection, ne vaut pas pour les deux autres. Egalement, ce qu'il y a de positif dans la névrose et la psychose, l'anomalie, ne compte guère pour la psychopathie. Cependant, cette anomalie cible ce qui ne fonctionne pas, par exemple, dans la psychose c'est l'âme qui ne

fonctionne pas bien. Alors que l'affection ne cible pas ce qui est défectueux, elle met seulement en évidence le pâtir de l'âme, c'est-à-dire sa souffrance. Ainsi, le rapport de la psychopathie à son anomalie spécifique reste voilé.

En termes cliniques, la psychose se caractérise, en règle générale, par une symptomatologie délirante qui est obsessivo-compulsionnelle dans la névrose. Bien que les deux pathologies aient altéré leur rapport à la réalité, celles-ci maintiennent une identité nosologique cohérente. La distinction entre l'une et l'autre est bien tranchée : si la première perd le jugement de réalité à cause de l'idée délirante, la deuxième perd le sens de la réalité à cause de l'idée obsessionnelle. La certitude apodictique de l'idée délirante imperméabilise le jugement contre tout questionnement ; alors que le doute assertorique de l'idée obsessionnelle rend perméable le jugement à tout questionnement en altérant son sens. Les deux idées ont un fond intentionnel commun qui veut s'imposer sur la réalité matérielle. Dans la névrose, se laver les mains compulsivement répond à une idée de contamination, dont la suppression « souhaitée » de l'idée dépend du comportement conjoint. Mais, c'est le *doute* qui stimule l'action et renforce l'idée sans la supprimer. Dans la psychose, se déguiser en Christ répond à une idée messianique, mais le comportement de déguisement ne souhaite pas éliminer l'idée, au contraire il la renforce. Ici, c'est la *certitude* qui pousse à l'action pour confirmer l'idée.

Cette démonstration rudimentaire, montre comment les deux types d'idées s'apaisent par le comportement. Dans les deux cas, une confirmation de l'idée guette l'action. Il semble que ce qui est anomal n'est pas le comportement, c'est l'idée. Pourtant, l'idée devient une anomalie si, et seulement si, elle est liée à un comportement qui la met en évidence. Ainsi, l'union de : idée et comportement exprime l'*anomalie* de l'âme : leur séparation exprime l'*affection* de l'âme. Concrètement, priver le névrotique et le psychotique de leur comportement accordé à l'idée, ne leur engendre que de la souffrance par angoisse.

En suivant ce schème, il apparaît que la psychopathie ne présente pas une anomalie, c'est-à-dire qu'elle n'a pas une idée en quête de confirmation via le comportement. La logique de la confirmation par le comportement, n'exerce donc aucune pression sur la manifestation de la souffrance. Pourtant, la psychopathie semble déjà avoir une affection ou une souffrance. Est-ce que ce schème strict, peut mettre en évidence l'anomalie, puis l'affection de la psychopathie ? Quelle logique devrait alors présenter la psychopathie pour rendre explicite sa souffrance ? Comment se fait-il que la psychopathie montre une affection étant donné que son anomalie n'est pas évidente ?

La manifestation de l'angoisse, en tant que pàtir anomal, dépend en grande partie de l'interaction qu'il y a entre idée et acte. Jusqu'ici, l'équation *psyché/pathos/logos* met en évidence que les affections et les anomalies ont une certaine incidence sur la logique du fonctionnement psychique ou de l'âme. En effet, et toujours dans cette logique, le comportement antisocial accède à la psychopathologie par le biais de la psychopathie. La complémentarité, entre l'un et l'autre, peut-elle alors servir pour comprendre la souffrance par angoisse ?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de considérer que le comportement antisocial de la psychopathie, en tant que comportement lié à l'idée, joue un rôle significatif dans l'expression de l'anomalie manquante. Il faut ainsi essayer de comprendre, que le comportement antisocial répond à une *idée potentielle* d'attaque contre le social et que la souffrance qui en découle, ne se manifeste que par la privation dudit comportement. Mais, où chercher cette idée, s'il y en a une, et surtout si elle est supposée déjà barrée par le manque de *logos* ? Puisse ce manque de logos déterminer la psychopathie à un pur comportement antisocial ?

Pour que ces questions aient un sens, il faut les remettre dans leur contexte (sociopolitique), raison pour laquelle nous allons passer en revue un document qui englobe, à plusieurs points de vue, le problème de la psychopathie.

### ***Psychopathie, une compréhension française de l'antisocial***

En France, l'audition publique *Prise en charge de la psychopathie*, développée par la Haute Autorité de Santé (HAS) en 2005, cherche à établir des paramètres cliniques et sociaux à propos de l'antisocial. Ce document, autant cohérent qu'exhaustif quant à son approche du problème, montre un effort pluridisciplinaire pour élargir le débat sur la psychopathie. Cela permet en effet de repérer rapidement l'état global du phénomène antisocial, mais en perdant de vue une approche plus spécifique. Bien qu'en dépit des aires d'études clairement délimitées – le document est divisé en quatre parties : introduction à la psychopathie, prévention de la psychopathie, adolescent à comportement psychopathique et adultes psychopathiques –, cette segmentation obéit à une logique d'ensemble.

En fait, nous avons centré notre description dans ce qui est le plus pertinent au comportement antisocial chez l'enfant. De cette façon, les travaux qui s'éloignaient de cette perspective ont été seulement considérés pour éclairer les conséquences psychopathologiques liées à la compréhension du phénomène antisocial de l'enfant. Par conséquent, il a été nécessaire de passer en revue tous les travaux de la HAS parce qu'ils présentaient des ressemblances de type descriptif, à l'exception de ceux orientés par l'aspect purement judiciaire. En revanche tous les textes, quelle que soit leur discipline, montraient comme trait d'union la difficulté à définir et à traiter la psychopathie. D'ailleurs, et de manière plus ou moins évidente, la difficulté à prendre en charge la psychopathie ne s'exprimait pas seulement par l'approche du problème, mais aussi par une méthodologie inexacte et centrée sur l'expérience réduite aux vicissitudes trouvées dans tel foyer ou dans telle institution en traitant ce type de complications comportementales. La magnitude du problème, c'est-à-dire toutes les aires impliquées, montre une cohésion étroitement liée. En effet, les travaux psychiatriques finissaient par faire référence à ceux de genre social, et, ces derniers à ceux de genre judiciaire. Les déclinaisons, lorsque les disciplines se croisent, montrent des efforts partagés pour compléter les fonctions entre une discipline et une autre. Cela n'était pourtant pas toujours le cas parce que, d'un texte à l'autre, il y avait duplicité des fonctions, et parfois de franches répétitions surtout à propos de la mise en place d'une définition unificatrice de la psychopathie. Cela justifie encore la nécessité d'aborder chaque travail individuellement pour comprendre le panorama total de cette *prise en charge*. Ainsi, notre effort cible à trouver un fil rouge cohérent entre chaque texte et ainsi éviter des répétitions pour en faire un aperçu d'ensemble. Par conséquent, notre description aborde chaque partie avec ses textes respectifs, sans l'émission de conclusions préliminaires. Car une analyse globalisante sera à la fin développée pour conclure en mettant l'accent sur les travaux qui impliquent plus directement le phénomène antisocial chez l'enfant.

### ***Description***

La première partie, *Introduction à la psychopathie*, s'organise par des communications qui montrent l'évolution du concept de psychopathie jusqu'aux manuels de classification diagnostique actuels.

Dans *Comment définir la psychopathie ?*, Jean-Louis Senon, psychiatre, fait une ébauche de définition en passant par l'histoire de la clinique. L'auteur commence par Philippe Pinel, notamment son traité de 1801, en en remarquant les « “folies raisonnantes” sans aucune illusion de l'imaginaire »<sup>167</sup>. Puis la notion de « monomanies raisonnantes » d'Esquirol (1838), proches de la psychopathie. Après ces deux auteurs français, Senon cite l'anglais Pritchard et sa « *moral insanity* » (1835), dont l'« aliénation morale » est entendue comme une perversion malade de sentiments naturels. Ensuite l'auteur range les auteurs français plus modernes : « Morel en 1857, Magnan en 1884 puis Dupré en 1912, voyaient dans le déséquilibre psychopathique une des preuves de la théorie de la dégénérescence, en constatant que le milieu, comme l'hérédité, y sont déterminants. Morel relie dégénérescence et fonctionnement antisocial. »<sup>168</sup>

Il considère aussi « Les dégénérés » (1895) de Magnan et Legrain, dont l'attention mise sur l'hérédité n'est pas exclusive, parce qu'ils critiquent le radicalisme de Lombroso « qui proposait alors une classification des criminels en fonction de leurs crimes. »<sup>169</sup> Après est convoqué Kurt Schneider (1950) pour contester la théorie de la dégénérescence française avec une approche psycho-dynamique où « le comportement du psychopathe est inscrit dans son histoire et ses passages à l'acte ne sont que le témoin de l'immaturation de sa personnalité et l'inamendabilité en est le corollaire. »<sup>170</sup> À propos du *Traité de psychiatrie* (1883-1915) d'Emile Kraepelin, qui s'éloigne de la « folie de dégénérescence », Senon fait mention surtout à l'une des personnalités psychopathiques : « qui se caractérise par le manque de moralité et de sens des responsabilités, associé “au mensonge, à l'escroquerie et à un côté charmeur”. »<sup>171</sup> Ce parcours historique est clôturé par des approches plus hétérogènes : le concept de « sociopathie », comme une déficience du comportement social ; celui de « déséquilibrés pervers », avec une dimension perverse du nombre de passages à l'acte ; enfin, celui de la psychanalyse et sa conception des criminels, dont la culpabilité névrotique en est le signe élémentaire.

---

<sup>167</sup> Senon J-L., *Comment définir la psychopathie*, in « Prise en charge de la psychopathie », Paris, 2005. p. 9.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p.10.

L'auteur complète sa clinique descriptive sur les manuels de classification. Du *DSM-IV*, il cite *la personnalité antisociale*<sup>172</sup> et *la personnalité borderline*<sup>173</sup>. Du *CIM-10* il prend *La personnalité dyssociale*<sup>174</sup>. Finalement, Senon développe *la notion d'états limites à expression psychopathique*. C'est une conception que l'auteur compose à partir des travaux sur la compréhension psychodynamique de la psychopathie du pédopsychiatre Hubert Flavigny. Cette compréhension consiste en un repérage symptomatique entre les symptômes essentiels et ceux secondaires. Les premiers sont : « le passage à l'acte, la répétitivité des conduites, la passivité et l'oisiveté, la dépendance aux autres, associée à des exigences mégalomaniaques et la recherche de satisfactions immédiates. »<sup>175</sup> Les secondaires : « l'instabilité, le manque d'intérêt, le besoin d'évasion, l'instabilité relationnelle et les plaintes somatiques. »<sup>176</sup> A ce syndrome, Flavigny ajoute une histoire imprégnée « des expériences multiples d'abandon [...] chez un enfant ballotté d'une mère biologique à une mère adoptive puis souvent placé en institution. »<sup>177</sup> Senon suit la démarche de Savigny à propos du traumatisme de l'abandon précoce vécu par le

<sup>172</sup> Caractérisée par un « mode général de mépris et transgression des droits d'autrui qui survient depuis l'âge de 15 ans [...] 1) Incapacité à se conformer aux normes sociales qui déterminent les comportements légaux, comme l'indique la répétition de comportements passibles d'arrestation ; 2) tendance à tromper par profit ou par plaisir, indiquée par des mensonges répétés, l'utilisation de pseudonymes ou des escroqueries ; 3) Impulsivité ou incapacité à planifier à l'avance ; 4) Irritabilité ou agressivité, indiquée par la répétition de bagarres ou d'agressions ; 5) Mépris inconsidéré pour sa sécurité ou celle d'autrui ; 6) Irresponsabilité persistante, indiquée par l'incapacité répétée d'assumer un emploi stable ou d'honorer des obligations financières ; 7) Absence de remords, indiquée par le fait d'être indifférent ou de se justifier après avoir blessé, maltraité ou volé autrui. Âge au moins égal à 18 ans ; manifestations d'un trouble des conduites débutant avant l'âge de 15 ans. Les comportements antisociaux ne surviennent pas exclusivement pendant l'évolution d'une Schizophrénie ou un Épisode maniaque. » pp. 762-763 DSM IV.

<sup>173</sup> « Mode général d'instabilité des relations interpersonnelles, de l'image de soi et des affects avec une impulsivité marquée, qui apparaît au début de l'âge adulte et est présenté dans des contextes divers [...] 1) efforts effrénés pour éviter les abandons réels ou imaginés ; 2) mode de relations interpersonnelles instables et intenses caractérisées par l'alternance entre des positions extrêmes d'idéalisation excessive et de dévalorisation ; 3) perturbation de l'identité : instabilité marquée et persistante de l'image ou de la notion de soi ; 4) impulsivité dans au moins deux domaines potentiellement dommageables pour le sujet (par exemple : dépenses, sexualité, toxicomanie, conduite d'automobile dangereuse, crises de boulimie) ; 5) répétition de comportements, de gestes ou de menaces suicidaires, ou d'automutilations ; 6) instabilité affective due à une réactivité marquée de l'humeur (par exemple : dysphorie épisodique intense, irritabilité ou anxiété durant habituellement quelques heures et rarement plus de quelques jours) ; 7) sentiments chroniques de vide ; 8) colères intenses et inappropriées ou difficulté à contrôler sa colère ; 9) survenue transitoire dans des situations de stress d'une idéation persécutoire ou de symptômes dissociatifs sévères » pp. 767-768 (DSM IV).

<sup>174</sup> « Marquée d'une disparité flagrante entre le comportement et les normes sociales usuelles : dédain froid envers les sentiments des autres ; attitude flagrante et permanente d'irresponsabilité et d'irrespect des règles, normes sociales et engagements pris ; incapacité à maintenir des relations durables, bien que n'ayant aucune difficulté à les établir ; tolérance très faible à la frustration et seuil faible à la décharge de l'agressivité, y compris par la violence ; incapacité à ressentir la culpabilité ou à profiter de l'expérience, en particulier des punitions ; tendance marquée à rejeter la faute sur les autres, ou à rationaliser des excuses plausibles, pour des comportements amenant le sujet en conflit avec la société. Il peut aussi y avoir une irritabilité permanente associée. Un trouble comportemental pendant l'enfance et l'adolescence, quoique parfois absent, peut renforcer le diagnostic. » (CIM 10) cité par Senon.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p.12.

psychopathe. Ainsi les passages à l'acte seront compris comme des quêtes de repères traumatiques identitaires. Senon s'appuie sur les travaux d'Otto Kernberg et de Heinz Kohut pour lier les passages à l'acte avec les « cas limites ». Finalement, des travaux de Jean Bergeret et de Claude Balier, tous deux psychanalystes, l'auteur justifie une approche psychanalytique explicative du problème. C'est-à-dire, une compréhension centrée sur l'incapacité d'élaboration de la « position dépressive » (au sens de Mélanie Klein) et un primat du « clivage » dans les mécanismes de défense. Le psychopathe, privé de la possibilité de réparer l'objet agressé par les représailles partielles, ne pourra pas accéder à une intégration de l'objet total, c'est-à-dire de le concevoir muni de leurs aspects bons et mauvais. L'étude admet que ce fonctionnement destructif est parfaitement extrapolable aux conduites à risque, la consommation pathologique de drogues, et tout type de passages à l'acte qui mettent en danger le sujet et son entourage. Enfin, la définition de Senon est un collage de descriptions autant historiques que descriptives, mais avec le mérite de développer une définition autant évolutive que clinique de la psychopathie.

Dans *Psychopathie : genèse et évolution clinique*, François Caroli fait la même démarche historique que Senon. A la différence de ce dernier, Caroli montre comme le concept de psychopathie – appartenant à la « sémiologie clinique » et à la « sémiologie sociale » –, et bien qu'il ait disparu de la nomenclature psychiatrique, reste actuel pour décrire certaines réalités psychiques. En effet, la passivité, l'oisiveté, la difficulté pour exécuter une décision, sont des signes qui se joignent à la dépendance psychique et à l'absence d'autonomie dans les relations interpersonnelles du psychopathe. Caroli le décrit de manière seyante :

« C'est le dernier qui a parlé qui a raison, une primauté des soi-disant amis, le sujet étant en quête d'une relation affective durable mais impossible à satisfaire, en permanente situation de rupture [...] exigences mégalomaniaques sous forme de défis, provocations, test de l'autre s'appuyant sur un discours qui varie en permanence en fonction d'autrui. Malgré la pauvreté de la verbalisation et de fantasmes, c'est dans cette atmosphère que se situent l'impulsivité et l'agressivité qui expliquent les passages à l'acte où l'action domine la pensée et surprend par son impulsivité de circonstance (vol d'une moto juste aperçue, pour une simple balade). Ce besoin de satisfaction immédiate, dans le cadre d'un désir qui ne peut pas être différé, donne une valeur à l'objet qui est du désir de l'obtenir. La réussite doit être immédiate ou elle est inutile. Quant à l'avenir, il appartient plus à la rêverie qu'à une élaboration qui introduirait la notion d'anticipation. »<sup>178</sup>

---

<sup>178</sup> *Ibid.*, pp. 14-15.

L'auteur met en relation l'impulsivité avec les troubles de l'humeur, mais il fait un pas de plus et les associe à « une motricité souvent défaillante avec une maladresse manuelle importante, source importante de bien d'accidents. »<sup>179</sup>

A cette « sémiologie clinique », Caroli ajoute la « sémiologie sociale » :

« Face à la société, le psychopathe ressent une sorte de séparation, ce qui a pu faire entendre qu'il était un asocial. En fait, ce n'est pas tout à fait le cas puisque l'asocial se situe à côté de la société, en connaît le fonctionnement et les règles et décide clairement de ne pas s'y soumettre (clochard). Dans la mesure où ces sujets n'ont pas de projets contre la société mais qu'ils l'attaquent pour la raison que la règle sociale n'a pas de sens pour eux, ils sont en fait dyssociaux, ce qui se rapproche d'une personnalité anti-sociale. »<sup>180</sup>

Caroli considère dans son analyse la réponse de la société face au psychopathe :

« Après avoir répondu un court moment à ses formes de séduction, le rejette d'autant plus qu'elle a été sensible à ses charmes dans une sorte d'alternance de protection et de rejet : le psychopathe peut prendre l'allure momentanée d'un héros factice. En fait, la morale sociale du psychopathe n'existe pas, il n'est que le reflet de notre attitude à son égard. »<sup>181</sup>

L'auteur conclut, à la lumière de Flavigny, que les psychopathes cherchent à combler un vide impossible à remplir. On peut finalement dire qu'entre Senon et Caroli le trait d'union de leurs définitions, est toujours l'approche de Flavigny.

Serge Lesourd, psychologue, propose dans *Psychopathies et normes sociales* d'utiliser le terme « psychopathies » au pluriel. Car il considère que sous le vocable « psychopathie » se dissimulent plusieurs formes psychopathologiques. L'auteur s'adonne ainsi à la tâche de faire une « définition comportementale ». Il divise en quatre champs sa définition : « le rapport aux autres », manifesté par une difficulté majeure à supporter la frustration qui implique un empêchement à supporter les ordres ; « le rapport à l'acte », comme une propension massive à répondre aux limites imposées par l'agir qui suscite l'inquiétude sociale ; « le champ de la mentalisation », comme une difficulté importante du sujet à mentaliser ses éprouvées et ses ressentis psychiques qui implique la difficulté à comprendre l'agir du sujet par les autres ; enfin

---

<sup>179</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p.15.

« le champ de la loi », met l'accent sur l'absence de pensée sur l'acte qui implique en somme l'absence d'identification à l'agressé en provoquant par conséquent une absence de culpabilité face aux actes commis.

Lesourd applique sa définition au « trouble oppositionnel avec provocation » du *DSM IV* :

« Ensemble de comportements négativistes, hostiles ou provocateurs, persistant pendant au moins 6 mois – présence de plus de 4 critères :

- 1) se met souvent en colère
- 2) conteste souvent ce que disent les adultes
- 3) s'oppose souvent activement aux demandes ou aux règles des adultes
- 4) embête souvent les autres délibérément
- 5) fait souvent porter à autrui la responsabilité de ses erreurs ou de sa mauvaise conduite
- 6) est souvent susceptible ou facilement agacé par les autres
- 7) est souvent fâché et plein de ressentiment
- 8) se montre souvent méchant ou vindicatif

- la perturbation des conduites entraîne une altération cliniquement significative du fonctionnement social, scolaire ou professionnel.

- [...] absence de trouble psychotique ou de trouble de l'humeur

- prévalence : 2 à 16% »<sup>182</sup>

Lesourd critique la définition du *DSM IV* car les lectures cliniques d'un comportement fluctuent dans différents contextes. Il propose que ce comportement exprime une subjectivité. Les « psychopathies » en manifestent alors des impasses dans la construction subjective de l'individu. Ainsi il faut comprendre les psychopathies comme un « symptôme social », car « elles sont une réponse du sujet qui ne trouve pas comment construire une représentation de soi tenable dans le lien social qu'il rencontre. C'est cet accord [...] entre lien social et psychopathies qui provoque les variations des définitions. »<sup>183</sup>

Cela correspond à l'évolution dans le temps qui souffrent les comportements, mais à son interprétation selon les temps actuels. L'auteur conclut en montrant la permission actuelle à propos de l'hyper-satisfaction du plaisir. Les conséquences de l'agir impulsif seraient ainsi mesurées par le bénéfice que le sujet en tire. Finalement le traitement, selon Lesourd, doit considérer le lien social et les modes de régulation de la jouissance des temps modernes.

---

<sup>182</sup> *Ibid.*, p.17. (Tableau extrait du DSM IV).

<sup>183</sup> *Ibid.*, p.17.

La mise à jour de la psychopathie par cet auteur, est médiatisée par un soupçon au contexte par rapport à la mode qui le questionne à son tour. D'où l'étayage constant, de la part de Lesourd, au « symptôme social » comme source heuristique, pratiquement univoque, de réflexion.

Laurent Mucchielli, sociologue, propose dans *Réflexions sur les limites de l'utilisation de la catégorie de « psychopathie » dans l'analyse des problèmes sociaux, à partir de l'étude de la délinquance juvénile et des homicides*, d'aller au-delà des stigmatisations de la « psychopathologie de banlieue ». L'auteur passe en revue les antécédents historiques de la psychopathie aussi, mais il compare la psychopathie avec le « trouble antisocial de la personnalité » du *DSM IV*. Il propose donc de rejeter ce dernier car il réduit à la pathologie plusieurs problèmes sociaux. Pour développer sa critique, il relativise les signes cliniques de l'antisocial avec une certaine normalité du contexte. Par exemple, il montre comment les traits de l'« impulsivité », propre à l'antisocial sont partagés par un boursier d'une banque et un jeune de banlieue. La « froideur affective » est mise à l'examen à propos de « bandes délictuelles », dont l'absence de remords est abolie par la dynamique de groupe. Il est pareil pour l'« égocentrisme », dont la société d'hyperconsommation stimule « une vie de compétition », qui n'est plus exclusive pour l'antisocial. Puis, le « présentisme ou l'intolérance à la frustration » aussi lié à la consommation, où l'antisocial, selon l'auteur, a peut-être bien suivi les règles du marché, c'est-à-dire il veut effrénement consommer les produits du marché, même en les volant. Finalement l'auteur s'attarde sur l'« agressivité », laquelle n'est pas toujours présente chez l'antisocial, car elle a des cibles spécifiques. Mucchielli sépare en deux parties l'agressivité, la première se caractérise par l'attaque des personnes qui représentent l'autorité. L'auteur met l'accent sur les jeunes immigrés qui « ont la haine » et font une révolte contre le système social. Secondement, il mentionne « l'agressivité qui transcende le conflit de normes et qui transcende la violence politique. »<sup>184</sup> Pour le sociologue, cela correspond à un échantillon réduit en quantité dont la caractéristique principale est de ne « rien à perdre ».

Mucchielli cite aussi l'étude de Flavigny, dont il remarque les mêmes signes que Senon traite (voir plus haut). L'auteur veut aller plus loin dans sa critique, il cherche à montrer le décalage qu'il y a entre l'antisocial et la psychopathie, et, à en faire une distinction quantitative des comportements violents via l'homicide.

Dans son étude de 2004, Mucchielli prend l'échantillon d'une Cour d'appel de la banlieue parisienne. Il recueille, entre 1987 et 1996, 102 affaires. Il en examine la santé mentale des

---

<sup>184</sup> *Ibid.*,p.22.

auteurs. J'en tire trois informations conclusives : en premier, les criminels présentant des « tendances psychopathiques » sont rares (16 cas, soit le 13%). Sur les 16 cas, 11 présentent « émotivité/anxiété » ; « carences affectives » 8 cas ; « immaturité » 7 cas ; « dépressivité » 6 cas. Donc les cas proprement dit psychopathiques sont rares et souvent en lien avec un niveau intellectuel faible, puis ce dernier est lié au milieu socio-familial. En deuxième lieu, les caractéristiques familiales montrent que les « tendances psychopathiques » proviennent rarement d'une famille divorcée ou séparée (2 cas). L'auteur conclut qu'un climat familial conflictuel est un facteur de risque plus marqué que celui de la séparation. Cependant il constate que l'« absence de famille » marque ces « tendances psychopathiques », dont 1 cas sur 3 a précocement été placé en foyer du « département d'affaires sanitaires et sociales » (DASS). En troisième lieu, les caractéristiques socio-économiques de sujets ayant des « tendances psychopathiques » sont généralement pauvres (2/3 de l'échantillon).

La conclusion de Mucchielli est principalement centrée sur les aspects sociaux. Il critique les pseudo-explications qui ne considèrent pas le comportement agressif des jeunes comme une révolte et que la plupart du temps ce n'est pas un signe de pathologie. La violence de ce comportement est, pour Mucchielli, un « inversement proportionnelle à l'intégration sociale. »<sup>185</sup>

En conclusion, dans le même prisme que Lesourd, Mucchielli relativise les notions actuelles de psychopathie à la lumière du social. Ici, bien que la clinique soit considérée comme le vecteur d'un « symptôme social » à dévoiler, elle reste exagérément une alarme au service de la critique sociale.

Daniel Marcelli et D. Cohen, pédopsychiatres, dans *Outils d'évaluation chez l'enfant et l'adolescent, la psychopathie*<sup>186</sup>, proposent une évaluation de la psychopathie.

Le point de départ est le désajustement entre psychopathie et les termes « personnalité dyssociale », selon le CIM 10, et celui de « personnalité antisociale » dans le DSM IV. Les auteurs questionnent comme faire le diagnostic de psychopathie chez l'enfant et l'adolescent, si les rubriques de classification en déterminent l'apparition du tableau à partir de 18 ans. Ils proposent, que la complexité à qualifier la psychopathie est due à trois dimensions :

---

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 25.

« 1) Une dimension émotionnelle dominée par une difficulté si ce n'est une impossibilité à partager avec autrui des émotions et dont la manque d'empathie représente l'illustration la plus évidente ;  
2) une dimension pulsionnelle dominée par l'impulsivité ;  
3) une dimension sociale et éducative marquée par une intolérance à la frustration et à la montée d'excitation qui en résulte. »<sup>187</sup>

La première n'est pas bien acquise dans la relation empathique aux parents, instance primordiale pour cet effet. La deuxième et la troisième sont liées à propos de la domestication de pulsions et les alternatives (plus sublimées) pour la développer.

Etant donné que, pour les auteurs, le repérage avant 18 ans est difficile, la comorbidité devient le dépistage de la psychopathologie *psychopathique*. Ainsi, ils vont s'emparer du *trouble déficitaire de l'attention*, celui de *conduites* et celui d'*opposition avec provocation*, tous ceux tirés du DSM IV.

La corrélation entre le *trouble déficitaire de l'attention* et le *trouble de conduites* est la plus saisissante car elle fait son début plus précocement (avant 7 ans), dont le pronostic est plus réservé. Ainsi les patients en présentant le *trouble déficitaire de l'attention* avec le *trouble de conduites* peuvent évoluer vers une *personnalité antisociale*. Somme toute, les auteurs concluent que le diagnostic de « psychopathie » ne peut être porté chez l'enfant comme chez l'adolescent (selon les classifications DSM IV et CIM 10). Raison pour laquelle il est préférable de parler de « trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité » avec une comorbidité croisée importante de *trouble de conduites* et celui d'*opposition*.

Dans le travail *Outils d'évaluation chez l'adulte*, développé par le psychologue Thierry Pham, on constate *grosso modo* les signes trouvés dans l'étude précédente. En effet, l'auteur montre comment la « psychopathie » et le diagnostic de « personnalité antisociale » du DSM-IV présentent une relation asymétrique. « Un sujet "psychopathe" présente nécessairement une personnalité antisociale alors que l'inverse n'est pas systématique. »<sup>188</sup> L'auteur conclut que la psychopathie et ses délits associés et les aspects cliniques de la personnalité antisociale, particulièrement les fonctions exécutives et les aspects émotionnels, ne sont pas concluants pour délimiter l'une de l'autre.

Puisque l'auteur s'occupe à délimiter la notion de psychopathie par opposition à celle d'antisociale, il perd de vue la fonctionnalité de l'acte antisocial, dont sa distinction ne répond ici qu'au croisement de deux genres : symptôme clinique et délit judiciaire.

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 31.

L'étude *Epidémiologie de la psychopathie*, de Bruno Falissard, pédopsychiatre, montre qu'il existe une prévalence de l'ordre de 2 à 3 % en population générale avec « une association forte à la toxicomanie et à des antécédents de troubles des conduites dans l'enfance. »<sup>189</sup>

Dans *Place des conduites addictives, psychopathie et conduites addictives*, Alain Morel, psychiatre, dit que la toxicomanie est le « moyen de désigner un ensemble de comportements d'abus et dépendance à diverses substances psychoactives. »<sup>190</sup> Il avertit ne pas faire une clinique principalement fondée sur une catégorie de substance, mais « sur l'ensemble tenant à la personnalité de l'usager, à ce qu'il consomme ([...] addictions sans drogue, à la source de plaisir qu'il active par son comportement) et aux conditions sociales et historiques de ce comportement. »<sup>191</sup> L'auteur est catégorique sur le fait de ne pas ranger sur la même entité structurale les « dépendantes » et ceux avec le comportement antisocial. Ainsi il sentence : « Il n'y a pas de trouble de personnalité prédictif des conduites addictives »<sup>192</sup>. Mais Morel admet « qu'il existe une forte prévalence de la personnalité antisociale surtout parmi les sujets dépendants de substances illicites : elle affecterait 25% à 38% des héroïnomanes, et aurait “une place importante” parmi les sujets cocaïnomanes, aux côtés des personnalités narcissiques. »<sup>193</sup> Morel penche vers le « double diagnostic », mais en remarquant « une part prépondérante d'autonomie propre à chacune des pathologies. »<sup>194</sup> Ainsi, l'auteur met en parallèle « les troubles de l'identification et du narcissisme » avec la consommation de substances, car cette dernière procure l'impression, pour le consommateur, d'être autosuffisant pour combler les failles « narcissiques ». Morel associe, à l'égal de Marcelli et Cohen, les troubles de *déficit de l'attention* et ceux de *comportements précoces* à la personnalité psychopathique avec consommation de substances.

L'auteur distingue l'« agir » du psychopathe avec celui du dépendant en « *craving* ». Ce dernier « est une impulsion à consommer qui manifeste un état de besoin ayant des sources internes, d'ordre neurobiologique [...] le passage à l'acte psychopathique a des caractéristiques propres [par exemple :] l'impulsivité, la non-préméditation et la maladresse au cours de la

---

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 38. On perçoit chez Morel l'influence de la psychiatrie américaine à propos du « *dual diagnosis* ». Concept qui réfactionne celui de « comorbidité », pour élargir le champ thérapeutique de la toxicomanie.

réalisation. »<sup>195</sup> Morel accepte la possible collusion des symptômes, mais les processus sont différents. Cela montre les risques de ne pas distinguer les processus, surtout au champ judiciaire où une « instrumentalisation sociale des délits d'usage et à une confusion entre délinquance dite d'obligation (pour se fournir du produit dont on est dépendant) et une délinquance plus "structurelle" comme celle attribuée au psychopathe. »<sup>196</sup>

En conséquence, pour l'auteur, il est nécessaire de réaliser « un double traitement » pour atténuer l'absence de demande d'aide, car une prise en charge globale permet aussi d'engager les dépendants que de repérer sur eux ont un double diagnostic. Pour conclure, Morel met l'accent sur la « continuité » de la prise en charge « double », dont un cadre résistant doit développer la « mentalisation » des liens entre pensée, émotions et comportement chez les sujets qui sont dans l'« agir ».

La deuxième partie traite la *Prévention de la psychopathie*. Sous la rubrique « Existe-t-il des facteurs de risque et de protection et comment les identifier ? », on trouve trois textes : *Prévention et prise en charge des adolescents et des jeunes adultes*, du sociologue Christian Laval ; *Les déterminants interpersonnels des troubles du comportement : rôle des attitudes parentales, de l'attachement et du milieu*, du pédopsychiatre Antoine Guedeney et *L'apparition de la violence pathologique extrême chez l'enfant de moins de trois ans. Peut-on la prévenir ?* de Maurice Berger, pédopsychiatre. Le premier texte est centré sur une vision sociopolitique du problème, en visant à l'élaboration d'un cadre régulier d'élaboration collective pour réintégrer la santé et le lien civil, et par extension la pensée et ses actes en société. Les deux derniers essaient de catégoriser les variables interpersonnelles (divorce, précarité sociale) qu'il y a entre l'enfant (en détresse ou pas encore), dit violent, et son milieu ambiant (hostile ou pas toujours), dit parfois précurseur d'une relation future agressive. Les mesures de protection, qui font référence au troisième, se détachent d'une opérationnalisation concrète précoce dans l'entourage de l'enfant (« formation obligatoire autour du thème de la violence du petit », pour les soignants, et « l'utilisation d'un référentiel d'évaluation des situations de dysparentalité » pour être appliqué aux parents).

---

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 38. Ici la logique de « *dual diagnosis* » se montre, en tant que tranchement « hyper-descriptif », au détriment d'une logique compréhensive causale de la nature antisociale. Voir notre exemple clinique « le démon m'est entré dedans ».

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 38.

Nicole Catheline, pédopsychiatre, dans *Existe-t-il des signes précurseurs et comment les identifier ?* croise une revue de la littérature internationale (psychiatrique) avec son expérience clinique personnelle (dans un institut de rééducation pour enfants et adolescents présentant des troubles du caractère et du comportement et dans un service de jour pour jeunes présentant des troubles du comportement en milieu scolaire). Elle classe les facteurs de risque : « la désorganisation familiale, un contexte familial violent, des maltraitances précoces ; l'existence de pathologie mentale chez les parents ; la consommation de produits pharmacodépendants chez les parents ou la fratrie ; l'emprisonnement d'un parent ou de la fratrie ; conflit avec l'autorité et la loi ; l'appartenance à une communauté marginalisée »<sup>197</sup>. Ceux de protection : « une organisation familiale cohérente » ; « la possibilité de s'appuyer sur un groupe de pairs bien intégrés socialement » et « des communautés soutenantes ». On perçoit chez l'auteur un penchant vers l'utilité « précieuse » des outils classificatoires (DSM IV et CIM 10) et aussi l'effort de démontrer que ceux-ci ont un caractère prédictif de la psychopathie adulte. Pourtant Catheline laisse une place libre aux processus de maturation chez l'enfant, dont « aucun signe n'est pathognomonique de la prédiction de psychopathie. »<sup>198</sup> Finalement, elle questionne la pertinence de faire rentrer les signes concernant le comportement antisocial chez l'enfant, selon le DSM IV et le CIM 10, en tant que précurseurs de la psychopathie ou la délinquance chez l'adulte.

Sous le titre *Prévention et prise en charge précoce : quels enjeux, quelles perspectives?*

On trouve trois communications :

La première, *Prévention des comportements psychopathiques et prises en charge précoces au sein d'une unité de soins à temps partiel*, de Corinne Ehrenberg, psychologue et psychanalyste. Ici l'intérêt est mis sur la structure d'accueil précoce de jeunes enfants. L'expérience est centrée sur la capacité de l'unité à structurer le quotidien du patient et sa famille. Les signes précurseurs sont principalement rangés sous le « court-circuitage » de la pensée via le passage à l'acte, la plupart du temps violent, de l'enfant. Les efforts de l'unité vont alors vers la création d'un lien « verbal » entre les impulsions et la capacité de « mentalisation » des jeunes enfants. Il semble que les stratégies de prévention partent de la mise en place d'une verbalisation précoce et active. Pourtant, Ehrenberg ne considère pas que ces efforts se centrent sur l'attente d'une verbalisation qui organise tous les vécus des patients. Autrement dit, la pauvre verbalisation de l'enfant devient le véritable espoir d'amélioration de la part du soignant. Ici, on constate l'exercice des

---

<sup>197</sup> *Ibid.*, p.54.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p.56.

soins soumis à la dureté de la contingence quotidienne dont les aspirations visent à encarrer le phénomène antisocial par la parole.

La deuxième, *Prévention de la psychopathie par la protection judiciaire de l'enfance* est de Philippe Chaillou, président de la chambre des mineurs à la cour d'appel de Paris. Il signale que la procédure d'assistance éducative a été créée en 1958 pour faire reculer la délinquance des mineurs. Celle-ci constate que ces mineurs ont une enfance gravement perturbée par la misère, la violence ou l'alcoolisme familial. Inscrite dans le code civil, la procédure est active si « la santé, la sécurité ou la moralité d'un mineur sont en danger ou si les conditions de son éducation sont gravement compromises »<sup>199</sup>. Ainsi le juge détermine si le mineur maintient son milieu actuel sous le bénéfice d'une mesure éducative ou l'exécution du placement. Si le placement a eu lieu, c'est à l'Aide Sociale à l'Enfance de prendre en charge le logement du mineur. C'est le Juge aux Affaires familiales de déléguer partiellement ou totalement l'exercice de l'autorité parentale. Pour retirer totalement l'autorité parentale, d'un côté la juridiction pénale procède si les parents condamnés sont auteurs d'un crime ou de délits commis sur l'enfant, de l'autre côté, c'est le tribunal de grande instance qui procède s'il y a : de mauvais traitements, de la consommation habituelle ou excessive d'alcool ou stupéfiants, d'inconduite notoire, de comportements délictueux et de défauts de soins, et finalement si la mesure éducative n'a pas été accomplie par les parents. La conséquence majeure c'est que l'enfant devient adoptable même sans l'accord de ses parents (la plupart du temps par « déclaration judiciaire d'abandon »). C'est la « cour de cassation » (rôle législateur des jugements) qui impose au juge d'apprécier le danger, réel et non-hypothétique, pour protéger l'enfant. De cette manière, en interdisant les actions nuisibles, c'est-à-dire punies par la loi, le législateur se libère de tout type d'idéologie et procède de façon « casuistique », selon le risque de danger *in facto* et *a priori*. L'auteur conclut par plaidoyer pour développer un lien plus étroit entre le « psy » et le juge, afin d'évaluer les causes qui ont déterminé l'état actuel de l'enfant en danger.

La troisième communication, *Santé des enfants et adolescents confiés à l'aide sociale à l'enfance*, est de Monique Bourdais, médecin. L'auteure partage son expérience au sein des Sous-direction des Actions Familiales et Educatives (DASES) et de la Direction de l'Aide Sociale (DAS). Plus éloignée de la « psychopathie », en tant que diagnostic, cette étude,

---

<sup>199</sup> *Ibid.*, p.61.

strictement statistique et épidémiologique, se croise avec la précédente de Chaillou. En effet, Bourdais montre comment les directrices judiciaires marquent les mesures de prévention pour l'enfant et, en même temps, soulignent le danger auquel il peut être exposé. En ce qui concerne la « psychopathie » chez l'enfant, principalement « les troubles du comportement », les chiffres sont de « 21% chez les 5 – 6 ans, 11% chez les 14 – 15 ans »<sup>200</sup>. Le reste des chiffres statistiques vise à montrer les risques des maladies psychiatriques associés à la non-prévention (d'abandon, de maltraitance, d'inconduite parentale, etc.), et par conséquent, l'impossibilité d'installer une prise en charge précoce pour y faire face de façon adéquate.

La troisième partie *Adolescent à comportement psychopathique*, comporte huit communications. Le psychiatre et psychanalyste Philippe Jeammet ouvre et ferme cette partie. Le premier texte *La psychopathie : les itinéraires de vie*, est inspiré des travaux de Flavigny, notamment « l'empreinte psychopathique », où l'histoire des relations affectives précoces est, nous l'avons vu plus haut, marquée par une discontinuité qui fragmente le parcours historiographique du sujet antisocial. Cette condition le prive des repères sécurisants pour se replier et compter sur un espace psychique propre. On note que Jeammet développe, toujours à partir du tableau symptomatologique de Flavigny, une clinique centrée sur le recours à l'« agir » qui a le comportement psychopathique : « pathologie de l'agir ». Ici, le sujet, antisocial ou non, veut échapper à la frustration et à tout type d'indice dépressif qu'il pourrait éprouver. D'où le court-circuit entre la pensée et l'acte. L'auteur privilégie alors une dépendance extrême à l'environnement, où la pensée n'en fait pas une mise en distance, tout au contraire elle se prolonge en l'activité suscitée par l'entourage.

Pour Jeammet c'est le délai de réaction qui exprime la psychopathologie du passage à l'acte, car ce délai suppose une capacité autant constitutionnelle qu'environnementale d'attendre la satisfaction aux besoins psychobiologiques. Ainsi le jeune antisocial souffre de ne pas pouvoir mettre à l'écart l'environnement via une pensée intime sécurisante. En effet, la réponse au milieu par la violence, exprime une angoisse de fusion avec celui-ci. Pour Jeammet l'« agir » du psychopathe est alors une expression de différenciation « anti-relationnelle » contre la dépendance pathogène à cet environnement – qui la plupart du temps réactive le rejet sollicité. Par conséquent, le comportement devient mécanique et désaffecté dans son lien à l'autre.

---

<sup>200</sup> *Ibid.*, p.66.

Après cette introduction, on trouve six travaux sous la rubrique *Quelles prises en charge possibles : au sein, auprès et hors de la famille ?* Le premier correspond à *Enfants, adolescents difficiles...* de Patrick Alecian, psychiatre infanto-juvénile. En mettant en question le recours à la nosographie psychiatrique, il propose trois critères pour comprendre ce qu'il entend par enfants et adolescents difficiles : « 1. ils présentent des signes suffisamment graves pour que leurs parents ou institutions qui les suivent s'en préoccupent et cherchent un soutien ; 2. les signes, malgré des réponses des adultes concernés, sont réitérés ; 3. ces signes provoquent une désorganisation du cadre familial ou institutionnel dans lequel ils apparaissent. »<sup>201</sup> L'auteur préfère ainsi adhérer plutôt à une compréhension anthropologique du problème qu'à une médicale. Il propose un cadre d'inspiration psychanalytique (où le patient peut figurer ses difficultés de verbalisation), mais celui-ci est, à la différence de la technique classique, actif en promouvant autant la rencontre du jeune que les besoins qui en émergent. Pour Alecian, cela correspond à « réanimation psychique ». Pour développer ces propos, l'équipe soignante doit considérer la conflictualité comme condition nécessaire au travail éducatif et clinique et la reconnaissance de processus destructifs chez l'enfant et les adultes de son environnement. De cette manière, l'auteur cherche à conscientiser tous les acteurs concernés, à traiter l'effraction violente de l'enfant, et ce qu'implique d'être en contact avec des « orages psychiques », comme il nomme les processus de maturation d'allure violente. On trouve chez Alecian le recours à la métaphore pour expliquer les effractions de violence dans le milieu « anthropologique » de la psychopathie.

Dans *La psychanalyse transdisciplinaire et péripatéticienne : une réponse thérapeutique à la psychopathie ?*, Pierre Chartier, psychanalyste, s'interroge à propos de la « nouvelle délinquance » – une sorte d'expression agressive des jeunes déconnectés de leur « être ». Pour eux, « l'acte et ses conséquences ne sont pas reliés »<sup>202</sup> car ils n'ont pas une identité solide pour faire face à la société – cette idée est proche de celle de « l'extrême dépendance au contexte » de Jeammet.

Chartier propose que devant la nouvelle délinquance il y a deux options : corriger ou réparer. Pour « corriger », il entend « restaurer un principe de réalité sociale efficace »<sup>203</sup> et pour « réparer » il est nécessaire de reprendre le processus d'humanisation, entendu comme « une situation d'aporie identificatoire »<sup>204</sup>. Ensuite l'auteur cite la même correspondance de Freud

---

<sup>201</sup> *Ibid.*, p.74.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p.80.

avec Weiss que nous avons traitée, mais il se contente seulement de mettre en évidence le rejet de Freud envers les « délinquants ». Ainsi, Chartier décrit la contre-attitude du thérapeute envers la violence psychopathique, où le transfert est de type passionnel et met toujours en danger le lien. Finalement il propose une « psychanalyse transdisciplinaire et péripatéticienne », qui n'est autre que faire intervenir une approche « à plusieurs » envers le psychopathe et éviter ainsi « une relation duelle » avec lui. L'approche péripatéticienne invite à réaménager le cadre et aller à la rencontre (dans la rue si nécessaire) de « mauvais sujets » ou ceux d' « organisations à expression psychopathique » de Flavigny. Chartier, met donc les efforts dans une liaison culturelle pour franchir « l'aporie identificatoire » du jeune psychopathe.

*Le point de vue de l'Aide Sociale à l'Enfance (A.S.E)*, est une communication descriptive faite par Marie-Colette Lalire, directrice de l'enfance et de la famille au sein d'un conseil général. Elle montre les missions de l'A. S. E. en tant qu'action sociale, à savoir apporter un soutien matériel, éducatif et psychologique aux mineurs (confrontés à des difficultés sociales susceptibles de compromettre gravement leur équilibre). Ces missions prennent forme en actions collectives (prévention spécialisée), des aides à domicile (principalement de type financier) et « une prise en charge » (accueil en famille d'accueil ou en établissement social). Cette dernière se met à l'œuvre, soit à la demande des parents, soit par l'application d'une décision judiciaire (voir plus haut Chaillou). L'intervention de l'A. S. E. est encadrée sous le principe de « collaboration avec les parents » pour établir les droits des familles : caractère subsidiaire, « droit commun » en éducation (transport, loisirs, soins), sont assurés par une pluralité d'intervenants (équipes de service social polyvalentes, familles d'accueil, etc.). Pour conclure Lalire énumère les obstacles et difficultés, par exemple, le décalage culturel, traitement de situations de crise, insuffisance d'articulation entre les équipes – ceux-ci ressemblent à ceux de Monique Bourdais (voir plus haut).

Dans la communication *Centre Educatif Fermé – Expérience au CEF de Mont-de-Marsan*, Jean Menjon, directeur départemental de la Protection judiciaire de la jeunesse, décrit le centre éducatif fermé (C. E. F.) « comme une alternative à la détention, une chance éducative. »<sup>205</sup> Le jeune est placé par le magistrat dans le cadre d'un « Contrôle Judiciaire » (Liberté conditionnelle pour résider au C. E. F.). L'auteur constate que le jeune comprend le

---

<sup>205</sup> *Ibid.*, p.86.

discours de l'éducateur, mais cette parole donnée ne l'engage pas. Ces jeunes, récidivistes de 16 à 18 ans, accueillis par le C. E. F., rentrent dans un programme d'insertion. Celui-ci est divisé en trois modules : 1) *bilan* (six semaines) où le jeune ne peut pas tout seul accomplir activités à l'extérieur du centre et dont l'évaluation « socioprofessionnelle » est à l'œuvre ; 2) *insertion active* (3-4 mois), dont les jeunes réalisent des activités de « formation professionnelle », et 3) *mise en autonomie* (2-3 mois) les jeunes peuvent sortir tous seuls du centre.

L'expérience est centrée sous une « logique de solidarité ». L'équipe accompagne avec des consultations psychiatriques ou psychologiques si le jeune présente des « crises » lors de son insertion. L'idée centrale, d'après Menjon, est de socialiser le jeune dans la société, afin qu'il puisse lier son discours avec les conséquences de ses actes délictueux.

Dans son texte (sans titre) Charlotte Trabut, juge d'enfants dans un Tribunal de grande instance, fait un rappel du cadre judiciaire et de la place du juge représentant « l'autorité » et « la Loi », lors de l'intervention avec les jeunes psychopathes. Son travail ne s'éloigne pas beaucoup de celui de Chaillou. Néanmoins Trabut questionne son « Autorité symbolique » à la lumière de cinq cas concrets. 1) « Pierre, incasable fauteur de troubles », jeune de 17 ans, d'origine étrangère, a le diagnostic de troubles du comportement et consommation massive de cannabis. Placé dans un foyer de l'ASE, Pierre est violent envers les autres jeunes du foyer. Trabut met en évidence le manque de suivi psychologique dans le foyer. Ainsi, le patient est hospitalisé en psychiatrie lors d'une « crise ». Le juge met en exergue l'épuisement de l'équipe traitante et la nécessité de compter régulièrement avec un service de pédopsychiatrie pour traiter les « crises » et la consommation de drogue (en tant que co-morbidité, tel que nous l'avons vu avec Alain Morel). 2) « Ahmed, enfermé en lui-même », jeune de 16 ans, très semblable au cas précédent par rapport au comportement violent et la nécessité de placement, Ahmed se caractérise par ses fugues constantes des institutions où il est placé. 3) « Zoé, à comprendre et apprivoiser », jeune fille de 15 ans, violente et colérique envers sa mère, est placée en famille d'accueil, d'où elle fugue fréquemment. 4) « Mohamed tyran domestique » de 16 ans, jeune très agressif avec de comportements délictueux. Il est placé en institution plusieurs fois, d'où il fugue toujours. L'incarcération lui propose un cadre plus clair, mais il n'a ni suivi pédopsychiatrique ni psychologique. 5) « Stéphane, adorable garçon avec qui rien ne marche » de 15 ans, pour qui toute prise en charge est un échec, car il fugue pour traîner dans la rue et commettre des actes délictueux.

Sauf le premier cas, tous les autres sont marqués par la propension à la fugue. Et toutes les conclusions de Trabut ciblent à développer des réseaux plus connectés (entre éducation, psychiatrie, judiciaire). Le manque de suivi couronne le tout comme l'une des conséquences la plus directe d'un réseau déficitaire.

Dans *Prise en charge en milieu pénitentiaire des mineurs présentant des conduites psychopathiques*, Cyrille Canetti, psychiatre, questionne la place préventive et/ou éducative de l'incarcération de mineurs « psychopathes ». Il critique aussi la pertinence de l'usage de classifications diagnostiques par rapport au terme psychopathie, d'après Canetti, plus révélateur quant la souffrance psychique que ceux de « personnalité antisocial » ou « *borderline* ». Il semble que l'auteur comprend la psychopathie comme un mélange entre la « personnalité antisociale » et celle de « *borderline* » : « La prévalence des personnalités psychopathiques dans la population générale est estimée à 1% chez les femmes et à 3% chez les hommes. Elle peut dépasser les 30% en milieu carcéral. »<sup>206</sup>

Canetti entend la souffrance psychique du psychopathe comme une sorte de négligence de sa propre souffrance psychique, qui ne permet pas à son tour de « mentaliser » celle d'autrui. D'où l'extrême froideur ou indifférence du psychopathe à l'égard des autres et la tendance à la tromperie pour préserver son psychisme. D'ailleurs, le temps de l'incarcération est court et tend à développer l'espace de parole du jeune. La relation du soignant avec le jeune privilégie le lien pour débanaliser sa souffrance. Ainsi, le jeune déploie une relative confiance envers le soignant, mais lorsqu'il est tout seul, dans sa cellule, il peut passer à l'acte de façon auto-agressive. En conséquence, le suivi psychiatrique est indispensable durant et dans la post incarcération.

Philippe Jeammet dans *Comment assurer la continuité de la prise en charge au cours de l'adolescence*, conclut en revenant à l'idée de « dépendance pathogène à l'environnement ». En effet, le jeune psychopathe est « contraint » à passer à l'acte et sa souffrance est de perdre l'autonomie de son Moi. Le manque de limite interne fait appel à une limite externe (foyer, incarcération), où il faudrait bien développer une « punition » centrée sur l'acte et éviter une « humiliation » centrée sur le sujet. Finalement, cette même dépendance au contexte peut, selon Jeammet, servir pour réaménager le cadre et ainsi délimiter la répétition des comportements psychopathiques de l'adolescent.

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 95.

Nous pouvons ainsi constater que cette synthèse, pour clôturer cette partie, est un effort pour cerner le comportement antisocial de l'adolescent sous l'idée d'un manque de « mentalisation », qui ne lui permet pas de différer la réaction immédiate devant les stimuli de son entourage. Cette logique dessine toutes les *interventions* pour traiter « le passage à l'acte » de l'adolescent.

La quatrième partie du document est consacrée aux *Adultes psychopathes*. Dans cette partie finale on trouve sept travaux. Les trois premiers sont principalement développés à partir des expériences sociales. En premier lieu, un témoignage tiré d'un centre de réinsertion sociale<sup>207</sup> dont les trois « cas sociaux » exposés ne correspondent pas à proprement parler aux cas psychopathiques. Et, s'ils ont quelques traits psychopathiques, ces derniers ne sont que des violences secondaires à la consommation de drogues, à la psychose décompensée et à la précarité sociale en bordant la misère. Le deuxième correspond à une expérience clinico-sociale dans un centre d'hébergement<sup>208</sup>, où le matériel clinique n'est pas strictement la psychopathie. Dans ces conditions de travail, la psychiatrie rencontre des problèmes pour installer les soins adéquats à la « psychopathologie sociale », surtout si elle a pour but la réinsertion sociale. Finalement, une expérience tirée d'une Cité est soumise dans la misère du « vagabondage »<sup>209</sup>. Cette population est éloignée de la psychopathie. Les « vagabonds », accueillis par la Cité, ne présentent pas de signes purs de psychopathie, ils ont bien au contraire des signes clairs d'extrême carence sociale. La dégradation de la personnalité de ces individus ne remplit pas les critères d'une vraie psychopathie. Ces « vagabonds » montrent une entière exclusion du système social, dont le « travail social » est indispensable pour leur faire rattraper les habilités basiques, perdues ou non acquises, de socialisation. Ainsi, le travailleur social guide la personne accueillie dans son parcours de réinsertion, où les mesures sont de type concret (par exemple, actualiser les droits de santé, comprendre le sens des contrôles médico-psychologiques).

*Intérêt du modèle psychodynamique de la psychopathie*, dans ce travail, Pierre Lamothe, psychiatre, questionne le carrefour nosologique et idéologique où se trouve la psychopathie. Donc, le psychopathe apparaît « malade » en prison et « délinquant » à l'hôpital. L'auteur

---

<sup>207</sup> *Ibid.*, p 103-107. Dans « Diagnostic et prises en charge continuité de la prise en charge du jeune adulte », Anne-Cécile Jacot.

<sup>208</sup> *Ibid.*, pp. 108-110. « Diagnostic et prises en charge de l'adulte, La notion de prise en charge de la psychopathie : réflexions autour d'une expérience de partenariat entre le secteur et un centre d'hébergement » Sandrine Bonnel.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 111-114 « Accepter la ressemblance et la différence des personnes accueillies ; une forme de collaboration entre une structure sociale : un CHRS, la Cité Myriam à Montreuil en Seine-Saint-Denis et une structure sanitaire spécialisée : un CMP à Noisy-le-Sec. » Bruno ALBERT.

comprend la psychopathie comme une « classe particulière des états limites dont le fonctionnement par le registre du comportement et dont le mode de relation d'objet comporte un appel particulier à la loi. »<sup>210</sup> De cette manière, la description psychodynamique de l'auteur considère « l'environnement socio-affectif » enfantin du psychopathe. Par conséquent, l'accent est mis sur les « fixations traumatiques » qui déclenchent une « insécurité narcissique » élémentaire, d'où l'ambivalence exprimée en rejet et en extrême hyperréactivité à l'environnement – on trouve la même logique proposée par Jeammet. L'usage, pratiquement exclusif, du passage à l'acte fait un court-circuit de la mentalisation du psychopathe. Cela pour perpétuer une condition abandonnique connue dans l'enfance. Le recours constant à des conduites « ordaliques », en appel à la chance ou au changement magique des situations, voile la « bonne intention » d'amélioration. Le sujet alors reste incompris pour les autres et pour lui-même, le miroir social ne renvoie pas l'image civilisée attendue. Si ce mécanisme passe par le corps, il s'exprime en constantes blessures et cicatrices de « vie » ou de tatouages « pénitentiaires ». Le geste suicidaire non-accompli rentre dans cette logique bénéficiaire de captiver l'autre par l'impression choquante. Un apaisement peut arriver à partir de la quatrième décennie où l'énergie, en déclin, et la compréhension de normes sociales, montrent le psychopathe plus adapté et moins susceptible au passage à l'acte.

Lamothe fait un diagnostic différentiel entre le psychopathe américain et le français. Le premier, plus fantasque et souvent tiré de la culture populaire de films « *serial killers* », présente une agressivité « prédatrice » et « orgastique » avec une certaine capacité de « pseudo-sublimation ». Celui-ci correspond, pour la nosologie française, à « l'organisation de personnalité perverse », alors que le psychopathe français se caractérise en étant incapable de différer son désir en passant violemment à l'acte.

Un second diagnostic différentiel est proposé entre « les immaturités et psychoses blanches héboïdophréniques », qui correspondent à ceux des « a-structurations ». Ils sont caractérisés par leur « comportement spectaculaire » propre au psychopathe, mais sous la rotule d'« a-structuration ». Pour l'auteur, la prise en charge doit prendre en considération que « les psychopathes fascinent par leur démesure, les risques qu'ils prennent, leur relation à la vie et à la mort. Leur souffrance authentique et parfois escamotée dans cette fascination par laquelle nous pouvons aussi induire la reproduction et la perpétuation du symptôme de ces patients. »<sup>211</sup> Cela peut donc voiler un travail thérapeutique trop centré sur la « parole » (effort de verbaliser les passages à l'acte), car l'incapacité du psychopathe à déprimer et à représenter, empêche les

---

<sup>210</sup> *Ibid.*, p.115.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 118.

processus associatifs. Finalement, pour Lamothe les psychopathes type « serial killers » correspondent à des pervers et « personnalités narcissiques », tandis que ceux « classiques » sont principalement des « personnalités borderline » avec une problématique abandonnique.

Dans *Diagnostic et prise en charge des sujets dits psychopathes. Quelques éléments issus de la clinique en milieu pénitentiaire*, Bruno Gravier, médecin-chef du service de Médecine et de psychiatrie Pénitentiaires, délimite le comportement psychopathique à deux symptômes : « l'intolérance à la frustration et l'imminence du passage à l'acte auto – ou hétéro – agressif. »<sup>212</sup>

De nature psychodynamique quant à ses descriptions, ce texte est structuré en sept parties : « les *agirs* psychopathiques » ; « destructivité » ; « pauvreté fantasmatique » ; « la trace du traumatisme » ; « agressivité prédatrice, agressivité affective » ; « les comportements psychopathiques en prison » et « l'accompagnement thérapeutique ».

A l'égal des auteurs précédents, Gravier entend l'« agir » comme le court-circuit entre la pensée et l'acte, mais il y ajoute une « dimension théâtrale » dans sa manifestation communicationnelle. La symptomatologie qui en découle est une « angoisse diffuse » chez le psychopathe, cette dernière peut se lier à une approche pratiquement « phobique » vers les autres, dont le « vide intérieur » s'exprime plus par une « dysphorie » que par une véritable « tristesse ». La « fugue » peut en être une conséquence, mais le passage à l'acte violent peut découler d'un contact soudain avec l'intérieur « effrayant ».

La « destructivité » « vise à détruire, presque au sens propre, les pensées de l'autre, sa capacité à penser et à exister dans son humanité »<sup>213</sup>, véritable déplacement de la propre incapacité à penser du psychopathe. La « pauvreté fantasmatique » qui en découle, montre une « singulière incapacité à penser » : « laissant espérer un dépassement de la sidération psychique signant la défaillance de l'imaginaire de ces patients, les cauchemars peuvent survenir, notamment à la faveur de l'incarcération, et témoignent d'une vie fantasmatique primitive où la frontière est parfois difficile à tracer entre rêve et agir crépusculaire. »<sup>214</sup>

La « trace du traumatisme » est centrée dans le vécu abandonnique et incite le sujet à anticiper tout abandon via le passage à l'acte. Une sorte d'état « anesthésique » couvre ainsi le corps du psychopathe, d'où les scarifications pour retrouver un sentiment d'existence. D'un

---

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 121.

autre côté, le psychopathe peut être hyper-sensible à l'excitation suscitée par l'entourage, il doit alors mettre à l'écart le contact affectif avec autrui.

De cette façon, une « agressivité affective », entendue comme une « émotion indicible », par sa proximité avec la crainte d'effondrement psychotique, peut elle activer une autre « agressivité prédatrice » qui semble être dépourvue d'émotion.

« Les comportements psychopathiques en prison » sont principalement soufferts par le personnel. La violence sur le propre corps est au service du « chantage » et, celle sur autrui, est en quête d'une « sanction ».

« L'accompagnement thérapeutique » cible à mettre en place un « système de pare-excitation » pour protéger le sujet, c'est-à-dire le contenir sans le détruire. L'institution fait ainsi souffrir par contrôle, mais apaise par protection. Au niveau individuel, cet accompagnement met ces efforts dans la « mentalisation », c'est-à-dire dans la verbalisation de l'agir.

Dans *Une obligation judiciaire pour traiter une psychopathie polymorphe*, Michel Dubec, psychiatre, soulève cette obligation comme une « aporie » : « L'embarras réside dans la nature même de la conduite psychopathique car c'est de conduite dont il s'agit, d'un style de vie, et non pas d'un type d'infraction ou d'un symptôme clairement identifié. Le paradoxe se traduit dans les termes suivants : le magistrat ne peut juger un comportement, le psychiatre ne peut sanctionner un style. »<sup>215</sup> Pourtant les interventions peuvent se croiser : la contrainte de soin judiciaire chez le psychopathe est réalisée dans un cas « lorsqu'un détenu est transféré de la prison vers l'hôpital quand il est en proie à des manifestations psychotiques que l'on ne peut canaliser en prison, quand il faut initier un traitement contre sa volonté. »<sup>216</sup> Ainsi, l'obligation judiciaire met en question le diagnostic de psychopathie, car celui-ci ne peut pas être établi par la nature de l'infraction. Etant donné que les passages à l'acte sont polymorphes, « ils recouvrent une large part du Code Pénal »<sup>217</sup> tout en diversifiant leur type de condamnation. La réitération se montre comme un critère, mais elle dépend excessivement de la tolérance sociale des passages à l'acte. Par conséquent, la magnitude du dommage (souvent associé autant à la violence qu'à la fréquence) peut déterminer le type d'intervention, la plupart de temps clivée entre psychiatre et juge, et dont une liaison serait l'idéal à atteindre.

---

<sup>215</sup> *Ibid.*, p.125.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p.126.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p 126.

Finalement dans *L'expertise pénale des psychopathes*, Daniel Zagury, psychiatre, complète, on pourrait dire, le travail précédent de Dubec. En amont de l' « obligation judiciaire », Dubec décrit le « principe de la loi » qui régit la responsabilité agissant dans les comportements psychopathiques. En effet, la « jurisprudence expertale » comprend, dans son exercice actuel, une évolution historique de formules légales : « l'état de démence (article 64 de l'ancien Code Pénal), puis l'abolition du discernement (article 122-1 alinéa du Code Pénal), l'atténuation de la responsabilité (circulaire Chaumié), puis l'altération du discernement (article 122-1 alinéa 2 du Code Pénal) »<sup>218</sup>. L'auteur montre qu'il y a eu une évolution plus spécifique pour établir le degré de responsabilité, elle laisse quand même des « non-lieux » pour une expertise pénale des psychopathes. Tout simplement, il peut y avoir des malades mentaux profitant d'un « non-lieu » pour irresponsabilité. Ainsi, la « démarche expertale » se heurte à la loi, car elle doit étudier la responsabilité pénale « cas par cas », et surtout car elle « implique un examen clinique qui aboutit à un diagnostic actuel, puis une analyse rétrospective de l'état mental au moment de l'action, enfin une évaluation du rapport entre l'état mental et les faits. »<sup>219</sup> Par ailleurs, « les déséquilibrés » sont exempts du champ de l'irresponsabilité pénale, et dont les critères de troubles de la personnalité du DSM, selon Zagury, sont indispensables pour établir la responsabilité pénale. L'auteur situe la complexité du problème à propos de l'héboïdophrénie, des psychoses pseudo-psychopathiques et de certaines évolutions psychopathiques vers les psychoses dissociatives. Zagury en fait une distinction par rapport aux comportements violents et précise que :

« Des actes violents commis par les psychotiques sont un sursaut de survie au bord du gouffre de la dissolution psychique, les infractions psychopathiques répondent habituellement au court-circuit, à la décharge, au défi et le rebond dans l'acte. Le sujet verbalise qu'il ne pouvait pas faire autrement, qu'il n'avait pas d'autre choix, légitimant son infraction, accusant le "système", se posant comme victime sans percevoir la moindre part d'implication. »<sup>220</sup>

De cette manière, et en considérant les critères de la réitération et du niveau de violence de l'acte, la distinction nosographique ne peut pas s'y arrêter, même si l'infraction est bien codifiée par la loi, puisque l'historicité (le parcours « chaotique » de vie) et l'appréciation subjective du sujet antisocial contribuent à la qualité agressive totale du comportement psychopathique.

---

<sup>218</sup> *Ibid.*, p.128.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p.128.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p.129.

Pour conclure cette description de la *Prise en charge de la psychopathie*, le film français *La Tête Haute*<sup>221</sup> est exemplaire pour résumer le parcours institutionnel (en France et ainsi qu'ailleurs) d'un jeune adolescent antisocial. On y voit comment tout le réseau est mis en crise pour traiter la nature sociale du héros. En effet, au début le héros (Malony) est accueilli par le système social. La première scène est proche d'une structure dramatique à la Molière car les personnages, dont les rôles sont vite repérables par le spectateur, montrent une performance à limite du drame, aux frontières de la comédie, où la tragédie (l'abandon de l'enfant) marque à jamais toute la structure de l'histoire. Dans la salle du juge, on entend des cris, des pleurs lesquels sont en opposition aux dossiers et aux protocoles du cadre judiciaire. D'un côté le juge, une femme presque à la retraite, jugeant l'avenir de la situation familiale, de l'autre côté une mère jeune qui pleure en tenant sur les bras un bébé. Comme toile de fond, on voit les gendarmes, la secrétaire et au coin, jouant, un petit enfant qui regarde étonnamment la scène. C'est Malony. Après cet antécédent, les scènes montrent un adolescent en train de conduire une voiture à toute vitesse. Très vite, on constate qu'il s'agit de Malony, un adolescent violent et impulsif – selon la HAS, un jeune psychopathe. En effet, Malony en a tous les critères cliniques, et la situation se déroule à la limite d'un cas social et d'une psychopathie. Bien que le système d'aide social effectue ses démarches d'insertion sociale, la situation de Malony déborde en montrant, à chaque passage à l'acte, l'insuffisance du système. Malony est à plusieurs reprises placé dans différents lieux d'accueil, mais son comportement antisocial fait toujours preuve d'une résistance au social. Irrespectueux et agressif contre l'autorité, Malony montre quelques signes d'attachement envers sa mère, son petit frère, la juge, le tuteur et sa copine. Le lien plus fort avec sa mère se montre à travers son frère, où Malony a un rôle protecteur, mais désajusté à son égard (par exemple, il le kidnappe pour passer plus de temps avec lui et surtout restituer son idée de famille). Avec la juge, il gardera un respect et un attachement à son autorité. Avec beaucoup d'efforts il tentera de garder le contact avec elle et en quelque sorte de l'impliquer à la situation chaotique de sa famille. Avec le tuteur, Malony entretient une relation conflictuelle, où les débordements de violence peuvent à peine être contenus par cette figure masculine. Enfin, avec sa copine il a des rapports sexuels et sentimentaux de type sadomasochiste, et cette relation amoureuse engendra un fils. Ceux-ci comprennent l'entourage social de Malony, en dehors il n'a pas d'autre réseau plus significatif, sauf quelques bandes à l'occasion dans les foyers, mais il n'a pas d'ami.

---

<sup>221</sup> *La Tête Haute*, 2015, Emmanuelle Bercot, France.

Malony a des problèmes à se concentrer, entamer, poursuivre et terminer une tâche. Les difficultés à apprendre sont évidentes en générant chez lui une frustration constante, puis une inadaptation sociale. Il semble que la seule motivation plus accentuée soit versée vers les voitures. Il en cambriole à plusieurs occasions pour ressentir de l'excitation par la vitesse et les cascades automobiles. En effet, Malony conduit la voiture de façon risquée : il accélère à toute vitesse pour freiner brusquement en tournant le volant et ainsi faire des demi-tours (l'un après l'autre.)

Il est évident que le film veut donner un regard moins psychologique que social, où on perçoit en filigrane que le conflit psychologique relationnel n'a pas une place claire dans le système d'aide social. En effet, dans le film on ne perçoit pas des professionnels de santé mentale, à l'exception des éducateurs spécialisés du foyer. La construction psychologique, pour ainsi dire, reste à la charge du spectateur.

En ce sens, le film remplit tous les critères d'alarme sociale. Il n'évite pas de montrer les déficiences du système d'aide social. Ainsi, il n'est pas difficile pour nous d'ajuster cette histoire filmique à la réalité sociale qui offre la *Prise en charge de la psychopathie* de la HAS. Finalement, le film est toujours exemplaire pour montrer une radiographie actuelle, du meilleur et du pire, d'une réalité de santé ayant un rôle charnière dans la proposition et la supervision de l'application d'une politique sanitaire et sociale en constant questionnement. Ce dernier se montre volontairement accordé à une sorte de « raison socio-historique » dont la dysfonction structurelle, c'est-à-dire la morale dominante implicite, ne peut s'expliquer que dans la défaillance rationnelle du sujet qui ne sait pas suivre la norme sociale. Puisque la normalisation implique une compréhension des normes, le passage à l'acte du sujet est donc l'opposition primaire à l'entretien culturel.

### ***Critique***

Une tendance unanime s'exprime dans tous les travaux de la HAS : la dissociation entre acte et pensée chez le psychopathe. Ce fil rouge de compréhension conduit tous ces travaux à conclure qu'il existe une incapacité à représenter, c'est-à-dire à considérer le passage à l'acte comme le signe capital du comportement antisocial. En effet, « le manque de symbolisation »,

« l'incapacité à représenter », « le défaut de mentalisation », pour en citer quelques cas, se voient tous eux complémentés par « la tendance au passage à l'acte », « l'impulsivité », voire « l'hyperactivité. » De cette manière, tous les textes du document témoignent de cette coupure. Il y en a, parmi eux, qui montrent – en positif – l'extrême recours au passage à l'acte, pour insinuer – en négatif – le manque de symbolisation du psychopathe. En fait, la première partie *Introduction à la psychopathie*, en montrant l'évolution historique des définitions de psychopathie, aboutit au même constat de la dissociation entre pensée et acte. Les manuels de classification, autant usités que critiqués, sont mis en question par rapport à leur capacité de rendre compte du phénomène antisocial. Mais, ils sont passés en revue pour confirmer la non-congruence entre l'acte et la pensée. Si le « trouble antisocial de la personnalité » du DSM, ne peut pas mettre en évidence l'expression antisociale, cela n'est pas dû à ce qu'il est trop catégoriel, sinon à ce qu'il ne décrit que des comportements et des attitudes du sujet dit antisocial. Les conclusions, que l'on peut logiquement en tirer, penchent vers un cumul de comportements qui supprime la subjectivité du sujet. C'est le type de conclusions des premiers textes cités plus haut. Par ailleurs, dans les auteurs qui laissent provisoirement de côté la critique de l'outil, leurs réflexions reviennent en arrière, c'est-à-dire elles vont à la recherche de signes précurseurs du trouble antisocial. C'est le cas de Marcelli et Cohen, dont l'investigation est précise quant à l'application des signes « adultes » du trouble antisocial dans les enfants avec « trouble d'opposition » ou « trouble de comportements » et/ou « déficit de l'attention avec impulsivité ou hyperactivité ». Le progrès, comme c'est toujours le cas dans la psychopathologie de l'enfant, n'est pas perceptible *a priori*, seulement quelques pistes *a posteriori* sont envisageables via la maturation infantile. Ainsi, les effets d'une concentration défectueuse dans l'enfance ne permettent pas de développer une bonne capacité de symbolisation. *L'acte impulsif s'impose sur la pensée réflexive*. Les conséquences dans l'adulte sont l'impulsivité, l'incapacité de réfléchir ou de mentaliser les actions, voire le développement d'un franc apragmatisme. Ce dernier point invite les chercheurs à questionner les éléments psychotiques présents dans la psychopathie, par exemple les « psychoses pseudo-psychopathiques » et/ou celles dites « héboïdophrénies ». Pourtant, une étiologie du comportement antisocial infantile n'est guère éclairée, elle est à peine comparée de façon trans-nosographique avec d'autres « troubles ». Les données épidémiologiques, surtout si elles sont croisées avec la consommation de stupéfiants, montrent un certain pronostic prédictif – à condition de les comprendre sous la logique de l'« alexithymie » (littéralement, absence de mots pour l'affect). C'est l'effort de Morel, qui explique l'incidence du comportement « hyperactif » à l'enfance avec l'usage futur des drogues de l'adulte. Dans ces exemples,

l'environnement précoce de l'enfant « en danger » est un déterminant critique pour l'évolution des maladies. Le pas logique est donc la prévention des facteurs de risque de la psychopathie. Ce dernier point implique de considérer les aspects qui entourent l'enfant, principalement le foyer, l'éducation, la santé. En conséquence, une révision des lois qui régissent les droits universels de l'enfant. Le document met en question la prise en charge de l'enfant, surtout lorsque les infractions à la loi affectent son avenir. Généralement dans une « famille dysfonctionnelle » les droits de l'enfant sont en danger. Cette dysfonction complique l'accès de l'enfant au social, c'est-à-dire elle interfère dans son développement ultérieur socialement acceptable. L'un des signes le plus évident est de manquer aux droits de scolarisation : situation qui est critique pour l'acquisition des compétences intellectuelles, supposées stimulées par l'éducation. Cette situation active une prise en charge sociale qui assure le continuum éducationnel. Tous les dispositifs sociaux sont donc à l'œuvre pour maintenir l'enfant inséré au système. C'est juste ici que la « prise en charge de la psychopathie » devient une affaire sociale. C'est ici encore, que ce document s'appuie sur des expériences sociopolitiques, où les critiques au « système » font la norme de la prise en charge. Cette situation génère un espace interstitiel « idéal » pour la confrontation entre les différents agents de cette prise en charge. Où la responsabilité semble la plupart du temps être partagée. Par exemple, du côté social, le manque d'éducation est dû à la précarité sociale, dont l'un des signes le plus récurrent est la désertion scolaire de l'enfant. Ce même signe, du côté médical, s'exprime par des troubles de l'apprentissage, puis des conduites. Les carences « psychosociales » de l'enfant s'expriment, aux yeux du corpus judiciaire, d'abord comme des infractions à la loi de la part des parents, puis de l'enfant lui-même au fur et à mesure qu'il grandit.

On arrive ainsi à l'adolescence et à la responsabilité pénale qu'elle implique. Ici la limite entre le social et la clinique semble encore plus diffuse. Si tout ce qui à l'enfance était compris par la non-acquisition des compétences sociales, à l'adolescence se manifesteraient alors les conséquences matérielles de la carence précoce. Les signes « disruptifs » à l'enfance, déjà difficiles à gouverner par les différentes institutions, deviennent franchement psychopathiques à l'adolescence. Leur contrôle fait appel à un autre type d'agent : le juge. Certes, dans la première enfance l'institution agit indirectement sur l'enfant, c'est-à-dire le contact, entre une partie et une autre, trouve sa médiation, la plus pertinente, dans l'instance éducationnelle. Tandis qu'à l'adolescence, la médiation semble régie par l'instance judiciaire, dont le contact entre les deux parties devient plus direct et, la plupart du temps, s'exprime dans l'opposition de l'adolescent au juge. Cette opposition ne se joue pas seulement dans le tribunal. Leurs conséquences dépassent les limites éthiques de tous les protagonistes de la prise en charge de

la psychopathie. La responsabilité pénale, même solide dans ses principes déontologiques, est toujours mise en question. L'étiologie de la psychopathie, auparavant explicitée par l'environnement précoce défectueux, devient ici un fait à peine atténuant par rapport au bien-être de la communauté. On pourrait dire que la psychopathie reste dépouillée de justification clinique pour faire face au système social. Car, le comportement antisocial se montre, à l'égal de n'importe quel autre méfait, équivalent quant à sa punition. C'est ici que la *psychopathie devient davantage une sociopathie qu'une maladie de l'âme*. En suivant ce raisonnement, il semble qu'une qualité supplémentaire, d'origine pathologique au comportement antisocial, peut envisager une « abolition du discernement ». D'où l'émergence pour établir les conditions d'apparition, de fréquence et de récurrence, qui peuvent rendre compte de la nature de l'acte antisocial. Sous cette logique judiciaire sont considérées les atténuants de précarité sociale, toutefois ils ne sont pas suffisants pour trancher une « abolition du discernement », dont le critère psychiatrique détermine leur pertinence. La valeur morale de l'acte antisocial reste soumise au sens commun exercé par l'instance judiciaire – tels les débats développés dans la quatrième partie de l'étude.

Or, un noyau *descriptif* traverse toutes les parties de cette étude. Bien qu'au début, la définition historico-conceptuelle serve de base pour les développements ultérieurs, celle-ci n'aboutit pas à un résultat concluant. Certes, les repères conceptuels évoluent dans le temps, mais pas toujours de façon heuristique. Les nuances qu'il y a, par exemple, entre la notion de psychopathie et celle de sociopathie, sont généralement délimitées par leur incidence sociale, c'est-à-dire par les conséquences disruptives aux autres. Ces nuances conceptuelles évoluent au fur et à mesure que changent les paradigmes sociopolitiques. En effet, l'usage terminologique reste la plupart du temps lié à sa racine culturelle, où le degré de maladie est parfois mesuré par la tolérance sociale face aux expressions de désadaptation. Ainsi, tout ce que l'on comprenait auparavant par psychopathie (si elle s'applique aux disruptions sociales) est absorbé par la logique des « troubles de personnalité » dont le « sens commun », étant une partie importante pour comprendre la déviation de la norme et émettre un diagnostic psychiatrique, perd sa puissance heuristique prédictive car, lui, est banalisé par la plainte sociale. Cette étude tente d'attaquer ce problème via trois choix : questionner les bases épistémologiques de la psychopathie, en fixant ce terme pour développer une unification de sens pour l'aborder ; avancer les recherches vers la prévention de type socio-sanitaire, ce qui implique modifier les politiques de santé (principalement dans la première enfance, puis dans l'adolescence) ; enfin, cerner efficacement les interventions cliniques dont les limites frôlent le judiciaire, car l'expression psychopathologique de la psychopathie de l'adulte devient autant diffuse

qu'irréparable, surtout quand elle change de contexte – par exemple, du social au clinique, plus précisément de l'école à l'hôpital en passant par le tribunal si besoin.

En fait, la grande majorité de ces chercheurs assume, avec quelques différences, que si une personne présente des signes de psychopathie, une amélioration est difficilement envisageable. Cela explique l'intérêt croissant de la prévention de l'enfant au détriment du traitement de l'adulte. Cet intérêt est un biais aussi. Car, l'agressivité antisociale augmente au fur et à mesure que l'enfant grandit. Personne ne veut souffrir des attaques extrêmes de l'antisocial adulte. C'est un fait. Par conséquent, les idées, les plus riches de ce document, se trouvent concentrées dans la compréhension des jeunes risquant de développer une psychopathie.

Enfin, dans les quatre parties du document, le nom d'Hubert Flavigny fait écho. Il est profusément cité, notamment pour sa classification psychopathologique : *les organisations à expression psychopathique*. Bien que ses idées soient centrées dans l'adolescence, celles-ci traversent tous les domaines de la prise en charge de la psychopathie.

### ***Le repère psychopathique de Flavigny***

Pour comprendre l'influence de Flavigny sur la clinique française de la psychopathie, il est nécessaire de revenir trente ans en arrière. En 1985, c'est-à-dire à vingt ans de la *Prise en charge de la psychopathie*, a eu lieu un autre congrès « Conflictualités »<sup>222</sup> des Annales Internationales de Psychiatrie de l'Adolescente, où un document homonyme est publié trois ans plus tard. Sous le titre *Violences chez l'adolescent et organisations à expression psychopathique*, Flavigny développe son idée de psychopathie. L'approche de l'auteur est claire et obéit à une logique autant descriptive que psychanalytique.

---

<sup>222</sup> Flavigny H., « Violences chez l'adolescent et organisations à expression psychopathique » in *Conflictualités, Annales internationales de psychiatrie de l'adolescence*, sous dir., Braconnier A., Editions C. T. N. E. R. H. I. – G. R. E. U. P. P., Paris, 1988. (Congrès de l'I.S.A.P., à Paris, les 22, 23, 24 Juillet 1985).

« *La violence n'est pas un phénomène pathologique chez l'adolescent* »<sup>223</sup>, car elle répond toujours à un environnement qui supposément la stimule. Ainsi la description clinique des « organisations à expression psychopathique », est divisée en une sémiologie individuelle et une sociale. La première avec : les *symptômes apparents* (violence par impulsivité, passages à l'acte, description reprise par Senon) ; le *symptôme de base* (la dépendance à l'environnement, au sens développé par Jeammet), dont un vécu passif est manifesté en désœuvrement et en ennui. Une hypersensibilité qui se montre en instabilité émotionnelle et en expressions manuelles maladroites. Les relations interpersonnelles sont marquées par les ruptures, tentatives de séduction et exigences mégalomaniaques d'attachement. Puis, les fantasmes sont sans élaboration et la verbalisation est pauvre. Une décompensation aiguë peut se manifester en idées de persécution et/ou tentatives de suicide. Présence de plaintes somatiques et négligence des soins physiques. Finalement « en toile de fond » il y a une *angoisse cachée*. La sémiologie sociale va au-delà d'être asocial, elle comporte une famille/problème et la réaction de la société face à la violence psychopathique du jeune aussi. Marginalité et rejet social sont alors compris par l'auteur, comme une partie importante de la description clinique.

Flavigny fait attention à l'itinéraire de ces jeunes psychopathiques, c'est-à-dire celui qui est « fait "d'histoires", mais qui n'a pas "d'histoire". »<sup>224</sup> L'abandon précoce, vécu par ces jeunes, a des conséquences sur la continuité historique.

La compréhension étiopathogénique des « organisations à expression psychopathique » est comparée par l'auteur avec sa conception *Organisations Intermédiaires* – cette dernière est un regroupement inspiré de Kernberg, Masterson et Bergeret. Les *organisations intermédiaires* se caractérisent par le passage à l'acte et le comportement caractériel, dans les organisations à expression psychopathique ; la dépression anaclitique, dans les organisations limites, et l'atteinte somatique avec attaques du corps, dans les organisations à expression psychosomatique. Cette description est similaire à celle de *Borderline* de Kernberg, à l'exception du fort accent mis sur l'incapacité de mentaliser, en tant que pauvreté de la vie fantasmatique. La notion d'organisations à expression psychopathique est donc incluse dans la compréhension des organisations intermédiaires. Ainsi, le diagnostic de la première doit considérer quatre éléments :

« *L'explosion de violences de façon répétée* qui, à elles seules, ne sont pas spécifiques, pas plus que n'importe quel comportement de l'adolescent. *L'importance de la dépendance*, qui fait présager des difficultés de prise en charge. *La découverte du rôle*

---

<sup>223</sup>*Ibid.*, p.63.

<sup>224</sup>*Ibid.*, p.65.

*de tout événement extérieur chargé d'une résonance affective dans le déclenchement des violences.* La mise en évidence progressive et prudente derrière le masque des violences d'une *mal organisation profonde*, ancienne. Cette organisation détermine une "empreinte" qui rend possible l'extériorisation d'une conduite psychopathologique ; elle ne la rend pas inéluctable ; c'est une disposition potentielle à l'émergence de violences, l'essentiel de l'O.E.P. [Organisations à Expression Psychopathique] est donc caractérisé par un "manque". »<sup>225</sup>

Il faut ici noter que Flavigny propose, à la différence de la *tendance antisociale* de Winnicott, un diagnostic des organisations à expression psychopathique. La violence, même répétée, ne proportionne pas l'essentiel de la psychopathie, quoique liée à la dépendance, cette violence montre sa morbidité. Lié s'exprime l'événement extérieur aussi. Pourtant, ces éléments, liés entre eux, ne représentent pas la nature de cette organisation, ils ne sont que le résultat d'une « mal » organisation profonde. Ainsi, la conduite (violente ou non) devient psychopathologique à condition de l'entendre comme l'expression d'un manque. Un manque de quel type ? Flavigny, ne le dit pas. Si les organisations à expression psychopathique rentrent dans la cadre des organisations intermédiaires, et si celles-ci sont semblables à celles des *cas limites* ou *Borderline*, le plus juste pour répondre à cette question serait alors de spécifier la similitude qu'il y a entre les unes et les autres. Le trait d'union répond au nom de *passage à l'acte*. Toutes les trois ont ce même trait caractéristique. Par ailleurs, l'angoisse diffuse, principalement d'abandon et propre aux cas limites, s'exprime comme une similitude à repérer aussi, car elle montre une difficulté à représenter l'affect via la verbalisation, dont elle est un débordement émotionnel. La diffusion de l'identité rentre en ligne de compte aussi, surtout si elle est comparée avec le manque d'histoire, tel le signalement de Flavigny. Ainsi, rien n'empêche de considérer la psychopathie comme une expression dérivée de cas limites. Cependant Flavigny oppose ses *organisations* à la notion de *Borderline*, banalisée selon lui, car les siennes ont pour but de rendre compte de la manière « dont un symptôme s'articule avec le fonctionnement mental prévalent d'un sujet. »<sup>226</sup> Ainsi, ses *organisations* « ne constituent pas une entité (elles n'ont d'ailleurs en propre aucun mécanisme intra-psychique spécifique), mais un cadre qui se situe le long d'un continuum sur le plan du fonctionnement mental. »<sup>227</sup> En fait, ce continuum est le manque, notamment le manque d'histoire. Si Flavigny assume que les organisations à expression psychopathique ne constituent pas une entité et, si un continuum les encadre, ce dernier, n'est que l'« *empreinte psychopathique* ». Cette idée d'*empreinte* est

---

<sup>225</sup> *Ibid.*, p.70.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p.76.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p.76.

développée par l'auteur dans *Les éclats de l'adolescence, approches cliniques et éducatives*, où l'articulation entre psychopathologie et psychopathie, est signifiée « par un manque, une "empreinte en creux" liée à la discontinuité brisante des premières relations affectives et le comportement social du psychopathe, conséquence de la réactivité du sujet à l'environnement. »<sup>228</sup>

Cette discontinuité, traduite comme le manque d'histoire, est reprise par Jeammet comme l'extrême dépendance du jeune à l'environnement. Cette situation ne permet pas au jeune de se détacher de l'immédiateté des circonstances, où tout vécu est absorbé par cette proximité. Pour mettre en exergue les organisations à expression psychopathique, Philippe Gutton cite Jeammet à propos de « récemment passivité active »<sup>229</sup> où, le jeune antisocial ne conçoit pas alors une indépendance identitaire de son entourage car, lui, il succombe devant la présence de l'objet. En plus, il dit que ces *Organisations* sont un obstacle à la cure psychanalytique : « c'est l'effet anti-analysant de la violence [...] anti-cadre analytique. »<sup>230</sup> On constate ici, l'influence de Flavigny, lorsque Gutton lie la violence au cadre. C'est une dualité, en *anti*, que l'auteur met en opposition entre l'adolescent psychopathe et son entourage. Dans ces deux dernières approches, l'idée de *manque* n'est visible qu'en négatif, c'est-à-dire une *empreinte* qui teinte d'hostile l'environnement du jeune psychopathe. En d'autres termes, le rapport du jeune au social est toujours de type primitif, asocial, antisocial, voire a-culturel. Cette idée est à l'extrême développée par Chartier à propos de « l'aporie identificatoire »<sup>231</sup> du psychopathe. Dépourvu de continuité, le jeune psychopathe ne peut pas médiatiser son identité de celle de l'objet (social). La violence de ses actes est une conséquence de ce manque (d'histoire, de médiation, de parole). Mais, le caractère « aporétique », qu'y ajoute Chartier, marque la lutte entre le jeune et l'environnement. Une impasse qui propulse le passage à l'acte

---

<sup>228</sup> Flavigny H., *Les éclats de l'adolescence, approches cliniques et éducatives*, Elsevier Masson, Paris, 1996, p.163.

<sup>229</sup> Gutton Ph. (1985), « L'objet extérieur serait-il seul violent ? » in *Conflictualités, Annales internationales de psychiatrie de l'adolescence*, sous dir., Braconnier A., *op. cit.*, p.89. Cf. Gutton Ph., *Moi violent ? Pour en finir avec nos idées reçues sur l'adolescence*, JC Lattès, Paris, 2005.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p.90.

<sup>231</sup> *Aporie* (a, sans / porie ou pore, sans passage). Notion apparemment utile, mais qui renvoie à l'impasse (dans la technique psychanalytique) et au dilemme insurmontable (dans la philosophie aristotélicienne). Alors que l'aporie implique autant l'effort que l'opportunité de franchir un obstacle de type intellectuel et non nécessairement une impasse de l'identification, dont le processus est principalement inconscient. En conséquence, parler d'« aporie identificatoire » suscite penser à l'usage d'un oxymore, au moins à une monadologie entre une sphère purement intelligible et une autre purement sensible.

comme l'unique réaction identitaire contre l'oppression de l'objet « social ». Pour faire face à cette « aporie identificatoire », manifestée en essence par l'agir, l'auteur l'oppose à l'agir de l'analyste. Ainsi, « l'acte conscient et volontaire du soignant apparaît comme adjuvant indispensable pour enrayer progressivement l'agir psychopathique. »<sup>232</sup> A y regarder de plus près, cet acte volontaire correspond à la logique des *équipes d'Amitié* de Flavigny, où les soignants doivent avoir un échange le plus authentique possible, afin d'établir la confiance manquante chez le jeune psychopathe. Une sorte d'identification croisée : comportement vis-à-vis de comportement. Mais, dans le prisme de la violence, le comportement du jeune psychopathe est plus virulent que celui du thérapeute. En ce sens, colorer l'agir de violence implique, quelque part, questionner les présupposés de Flavigny à propos de la violence.

François Marty, psychanalyste, problématise la violence et montre comment elle est imbriquée à la recherche actuelle sur l'adolescence :

« L'étymologie du mot violence (*vis*, en latin qui veut dire *la force*), et l'un des sens de ce mot dans son usage courant en français (*prendre par la force*) introduisent d'emblée une des caractéristiques de la violence : son aspect biface. D'un côté la racine latine infiltre profondément la violence, pour en faire une force pulsionnelle, vitale, qui va donner l'idée à J. Bergeret de parler de violence fondamentale, et de l'autre côté, le versant de la destructivité recouvre le sens, au point de le réduire abusivement à la pulsion de mort freudienne. »<sup>233</sup>

La violence, en tant qu'expression naturelle humaine, est bien compliquée à catégoriser. Sa description dépend de maints facteurs à définir. Marty revient à l'étymologie du mot en dépouillant la violence de son sens immédiat. Cet exercice aspire à la purification de la violence, c'est-à-dire la comprendre comme une *force*, dont aucun jugement ultérieur peut la réduire. De cette façon, il n'est pas rare de constater que Marty soit apparemment en désaccord à l'idée de *violence fondamentale* de Bergeret. Ce dernier justifie le caractère fondamental (inné) de la violence comme un prototype structurant du complexe d'Œdipe : « l'hypothèse de l'existence d'une violence fondamentale conduit à penser que la lutte entre générations constitue un phénomène fonctionnel inévitable. »<sup>234</sup> Marty critique cette structuration de l'Œdipe via la violence, car il la considère plus dévastatrice (liée à la pulsion de mort) que structurante (liée à la pulsion de vie). Sans rentrer encore dans les enjeux métapsychologiques, on peut montrer

---

<sup>232</sup> Chartier J-P, « Peut-on guérir le psychopathe ? », *Topique*, 2007/2 n° 99, pp. 61-78. Il faut signaler que l'auteur se sert de la conception d'acte développé par Jacques Lacan (p.72). Nous y reviendrons.

<sup>233</sup> Marty F., « Violences à l'adolescence » in *L'illégitime violence, la violence et son dépassement à l'adolescence*, sous dir. Marty F., Eres, Ramonville Saint-Agne, 2000, p.9.

<sup>234</sup> Bergeret J., *La violence fondamentale*, Dunod, Paris, 2000, p.236.

que la critique de Marty est circonstancielle. Bien que Marty démêle la violence du sens immédiat (fourni principalement par l'action motrice), son application étymologique le circonscrit à un antagonisme arrangeant entre la *force* et le *fondamental*. Si la violence n'est plus fondamentale, puisqu'elle est la force (vitale), le sens de cette violence est ailleurs. En effet, Marty trouve ce sens dans l'idée du *pubertaire* de Gutton – surtout à propos de la réalisation de fantasmes incestueux et parricides. « De par cette dimension parricide de la puberté, dit Marty, tout adolescent est un criminel potentiel. »<sup>235</sup> Ainsi, la violence chez l'adolescent devient « pubertaire » et car elle se montre en opposition aux parents et son complexe d'Œdipe résultant, elle est parricide aussi. De cette manière chez Marty, le sens, adjoint à la violence, se trouve dans l'opposition (active et bidirectionnelle) entre parents et enfants<sup>236</sup>.

Jusqu'ici les postulats de Flavigny marquent les compréhensions ultérieures du phénomène psychopathique. L'approche de cet auteur est solide, mais devient plus radicale, surtout quand on met en question le diagnostic de la violence et les implications cliniques qui considèrent l'environnement comme un élément descriptif pour éclaircir la nature du jeune psychopathe. Jeammet, Gutton, Chartier et Marty, partagent la même caractéristique, à savoir l'opposition du jeune psychopathe à son environnement. Chez les trois premiers l'héritage est plus net, chez Marty celui-ci se montre par l'idée du parricide (fantasmé ou acté), en tant qu'attaque contre les lois préétablies. Tous les quatre développent des idées à propos de l'adolescence, alors que Flavigny, aussi dans la clinique de l'adolescent, reste tributaire de la logique *Borderline*.

Le pas logique à faire serait d'analyser la clinique des *cas limites*. Même si aujourd'hui, cette clinique est proche de celle de l'antisociale de l'enfant, grâce aux derniers développements qui la lient avec l'adolescence, elle reste périphérique et trop spéculative pour une application sur l'enfant antisocial. Pour nos propos, suivre la logique *Borderline* impliquerait réduire encore plus la clinique de l'enfant antisocial, déjà subvertie par celle de l'adolescent. Nous pensons donc à une approche intermédiaire qui puisse rendre compte des manifestations antisociales, sans pour autant réduire le spectre infantile à une pure application transnosographique. Cette

---

<sup>235</sup> Marty F., « Violences à l'adolescence » in *L'illégitime violence, la violence et son dépassement à l'adolescence*, op. cit., p.9. Pour approfondir sur la notion de délinquance voir *Le jeune délinquant*, sous la dir., Marty F., Payot & Rivages, Paris, 2002.

<sup>236</sup> Cf. Quentric, E., *Idéaux du Moi et transgressions délictuelles à l'adolescence*, Thèse de doctorat, Université Paris V, 2013. Ce travail est dirigé par Marty, dont les conclusions n'ont pas évolué depuis. En effet, le thésard propose un stade intermédiaire « position perverse » à la position dépressive de Klein, pour expliquer les défaillances du Moi lors d'intégrer l'agressivité (non réparatrice).

intermédiation c'est juste l'effort que fait Roger Misès, pédopsychiatre et psychanalyste, pour développer *Les pathologies limites de l'enfance*.

Pour Misès, la psychopathie est un « risque évolutif » : « *l'enfance des futurs psychopathes* : dans leur majorité, les enfants soulevant ce risque évolutif, seraient aujourd'hui classés parmi les pathologies limites. »<sup>237</sup> L'auteur constate que dans ce type d'enfants, il y a des défauts d'étayage, de discontinuité des processus de soins maternels et de la défaillance paternelle. Cette situation est vécue par l'enfant comme une incohérence, où le recours à l'agir a une fonction pare-excitante contre le débordement des affects. De cette façon, le « risque évolutif » dépasse le concept de « dysharmonie évolutive », surtout s'il se trouve entre la psychose et la névrose. En ce sens, le risque évolutif de psychopathie rentre dans les pathologies limites de l'enfant, sans pour autant en faire une véritable structure, comme est le cas du *Borderline* et sa version infantile de *dysharmonie*. Plus spécifique, ce risque évolutif permet de différencier les aspects psychiques de façon indépendante, c'est-à-dire avec des caractéristiques propres à leur présentation morbide. En plus, l'histoire de l'enfant (sa relation maternelle et par extension, son environnement) prend une valeur évolutive, cette histoire est, selon nous active, et soumise à une possible évolution ultérieure. D'ailleurs, Misès précise les types de dysharmonie, soit elle psychotique, névrotique ou limite<sup>238</sup>. Ainsi, la spécificité de la psychopathie infantile, en participant des pathologies limites, devient plus spécifique :

« A travers les ruptures itératives et par le renforcement de ses défenses, le psychopathe se situe hors de l'acceptation d'un lien personnel authentique, précisément parce qu'un tel mouvement mettrait en défaut le contrôle qu'il exerce désormais sur les objets en s'appuyant sur l'omnipotence et l'illusion aliénante. »<sup>239</sup>

On constate une certaine similitude des « ruptures itératives » avec « l'empreinte psychopathique » de Flavigny. Une comparaison ne se fait pas attendre. Si la description clinique de la psychopathie chez Flavigny est précise, voire radicale et sèche par rapport à leurs délimitations avec d'autres pathologies, notamment celles de cas limites, la clinique de Misès n'en est pas moins précise, elle est simplement plus interprétative. Les phénomènes psychopathiques décrits par Flavigny restent les mêmes chez Misès mais, ce dernier propose

---

<sup>237</sup> Misès R., *Les pathologies limites de l'enfance, étude clinique et psychopathologique*, Puf, Paris, 1990. p.47.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.48.

l'étude d'un cas clinique. Rappelons-nous que pour Flavigny le jeune psychopathe a une « histoire faite d'histoires »...

Le cas d'Albert correspond à une pathologie limite de l'enfance. L'auteur emprunte à un film le sous-titre « Too much ». Le personnage et le patient partagent la même symptomatologie de « dysharmonie évolutive grave à type de pathologie limite ». Cette symptomatologie est induite par l'environnement vers des « expressions morbides avérées où s'exprime alors, de façon évidente, la gravité des failles narcissiques et la place centrale de la composante dépressive, ceci dans un contexte où la capacité à affronter les conflits dans leurs expressions mentalisées les plus évoluées induit le recours à l'agir et les manifestations d'ordre somatique. »<sup>240</sup> On constate déjà dans ce cas, que l'environnement est considéré, à part entière, comme un signe facilitateur de la maladie. On constate aussi, la filiation de l'auteur aux théories psychanalytiques, par exemple à propos des failles narcissiques, lesquelles, nous voulons les comprendre à la lumière de Kohut, impliquent un malaise lié à la somatisation – pour Kohut ce malaise est exprimé par des plaintes hypocondriaques, où l'agir est le résultat d'une blessure narcissique.

Le patient (11 ans) est placé dans un hôpital de jour. L'entourage de l'hôpital est épuisé de l'agir du patient. Misès utilise ce signe pour faire un diagnostic différentiel, car aucun des soignants ne se sent attaqué directement « en tant que personne victime d'une agression, ce qui contribue à marquer la frontière vis-à-vis des enfants évoluant vers la psychopathie. »<sup>241</sup> Ainsi, Misès comprend ces attaques, non cibles, (mais, actives contre l'environnement quand même) comme un appel (pare-excitant) à l'autre. En d'autre dernier terme, comme un taquinage pour provoquer l'autre et lui induire une « *attitude humaine authentique* » – l'auteur est ici plus proche de la tendance antisociale de Winnicott, que de la psychopathie franche. Si nous interprétons cette *attitude humaine authentique*, elle est sollicitée pour corroborer l'agir pour l'agir, c'est-à-dire dans l'attente que l'autre s'énerve tout en montrant de la rage, qui est presque le seul sentiment rassurant pour ce type de patients. Misès l'entend comme une quête de punition aussi, qu'il va associer au sentiment dépressif de culpabilité. Il en montre l'évidence via le contretransfert de l'entourage : « Albert pleure à chaudes larmes. Il se dit injustement puni, "c'est pas de sa faute" ; dans sa détresse et son chagrin, il est tellement touchant que lorsqu'on le voit dans cet état on a toujours envie de le consoler. »<sup>242</sup> Cette situation, on peut la comprendre comme un accès à la loi, puis à la reconnaissance de la transgression. Ce point est

---

<sup>240</sup> *Ibid.*, p.117.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p.133.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p.136.

pour Misès capital pour réduire les risques d'une évolution de type psychopathique. Ainsi, c'est la sensibilité de l'enfant à l'entourage qui détermine le rapport des actions curatives. En revanche, le non-rapport pousse « les troubles des conduites » vers une « organisation psychopathique » à l'âge adulte. D'ailleurs, Misès soutient que ces troubles du comportement peuvent être larvaires à l'enfance et qu'ils sont une sorte de façade qui « s'extériorise seulement au cours de l'adolescence dans un contexte dominé alors par “les agirs”, ce terme devant être entendu dans le sens élargi que lui donne Ph. Jeammet. »<sup>243</sup>

On peut conclure que chez Misès, la psychopathie franche évolue et devient perceptible à l'adolescence, notamment dans l'*Agir*. Cet agir n'est pas anodin, il est tiré de l'approche de Jeammet. Par conséquent, les troubles des conduites (prototype de la psychopathie selon la HAS) prennent une forme d'Agir de façon évolutive, cela veut dire que le risque est mesuré en fonction du rapport au contexte. En termes cliniques, cette situation devient une contrainte dépendante pour l'adolescent au milieu, selon Jeammet, et d'impasse identificatoire, selon Chartier. La violence de cet Agir ne peut pas être diagnostiquée selon Flavigny, si elle ne se lie pas au contexte spécifique (principalement de carence). C'est l'intuition que l'on peut tirer de l'étude de Misès par rapport à Flavigny. En effet, la description de Misès est interprétative car il met l'accent sur la relation de l'enfant avec son environnement et, en plus celui-ci devient actif (en analysant le contretransfert) pour déterminer le pronostic de psychopathie. Misès est interprétatif aussi, en comparant son cas clinique avec une référence filmographique, au même titre que Freud l'a fait avec la littérature. Par ailleurs, l'approche de Flavigny, et tout ce qui en découle dans la HAS, est descriptive et sèche, voire opaque – en comparaison à celle de Misès –, parce qu'il ne fait aucune référence hors de contexte, par exemple en allant vers l'artistique. Les traces de cette approche sont actives chez Chartier<sup>244</sup>, quand il cite la correspondance entre Freud et Weiss, et à l'égal de ce dernier, il se conforme de mettre en exergue l'aversion de Freud aux psychopathes, sans questionner l'usage du biais esthétique qu'en fait Freud.

Or, dans la perspective de ces auteurs, l'agir, le passage à l'acte, le trouble des comportements, bref l'expression psychopathique, ne deviennent un comportement psychopathique que parce qu'ils sont liés au contexte. La valeur psychopathologique de ce comportement, en tant qu'affection, dépend *stricto sensu* de l'environnement. C'est juste, mais insuffisant. En effet, cette liaison montre seulement l'affection liée à l'attaque contre le

---

<sup>243</sup> *Ibid.*, p.141.

<sup>244</sup> Chartier J-P., « Peut-on guérir le psychopathe ? », *op. cit.*, p.62

contexte. L'anomalie de ce comportement n'est pas traitée, seulement les conséquences directes sur l'environnement sont envisagées pour faire une psychopathologie de la psychopathie. En d'autres termes, le comportement est analysé en négatif, comme une « trace psychopathique » en fuite. Par conséquent, la nature psychopathologique du comportement psychopathique est toujours mesurée par la plainte de l'entourage. La qualification de « antisocial » pour le comportement psychopathique n'est pas là. Comment considérer l'antisocial comme un signe distinctif de l'anomalie psychopathique ?

Le recours constant au passage à l'acte n'est pas un signe propre de la psychopathie, il est une expression plus accentuée chez le psychopathe. Ce recours semble s'exprimer en grande quantité chez le psychopathe. Une fois que l'acte est effectué, c'est l'environnement qui l'accuse. La plainte conséquente détermine l'intentionnalité du comportement. Inversement, si le comportement est acté, sporadique et d'une magnitude pas trop significative, et en plus l'entourage ne se plaint guère, on dira qu'il obéit à une impulsion indéterminée, voire non psychopathique. En revanche, la répétition et l'usage pratiquement exclusif du passage à l'acte, génère une tendance constatable chez un individu, à tel point qu'elle se fait sienne. Cette partie, devient, à juste titre, un trait de caractère de l'individu. Et, si elle est une partie du caractère, elle est alors constitutive de sa façon d'être, c'est-à-dire que l'individu ne peut pas s'en passer. Si l'individu, de par des motifs étrangers à sa volonté, ne peut pas exprimer cette partie de lui, il se sent en manque, comme si quelque chose de lui n'est plus là. Au contraire, si l'occasion d'exprimer son trait de caractère est à portée de main, il va passer à l'acte, comme si quelque chose à lui est là. Selon cette logique, il semble que le passage à l'acte dépend exclusivement de l'occasion fournie par le contexte. En ce sens, il faut s'interroger à propos de la nature du contexte. Si le contexte est hostile, par exemple une banlieue, dite « chaude », répondre à l'hostilité par le passage à l'acte, semble aller de soi. Mais, si le passage à l'acte s'exprime dans un lieu neutre, disons un hôpital, la réaction ne va pas de soi. La banlieue « chaude », en comparaison à l'hôpital, n'en est pas moins sociale. La première est violente, mais garde ses caractéristiques sociales.

Par exemple, dans le service de toxicomanie, j'ai reçu un patient adolescent, dépendant aux stupéfiants et pour s'en fournir, en vagabondant, il faisait des petits méfaits. Il voulait coûte que coûte se faire hospitaliser. En repérant l'évolution de ses symptômes, je constate qu'il n'était pas apte à une hospitalisation et, en plus, un traitement de type ambulatoire était le plus indiqué pour lui. Je lui explique le diagnostic et l'intervention à suivre, cela ne lui a pas plu. Il essaye de me convaincre en exagérant ses symptômes. Etant donné que ses demandes n'avaient

pas d'effet sur ma décision clinique, il reste silencieux. Soudainement, il recommence à parler, cette fois-ci il était, si l'on peut dire, plus authentique. Je sentais comme ses demandes chagrénées du début restaient en arrière d'un nouvel élan plus déterminé, dont la voix et la mimique s'en étaient accordées. Toujours assis, il recule en disant « si je ne me fais pas hospitaliser, quelque chose peut arriver ». La légère inquiétude que j'éprouvais au début de l'entretien, est immédiatement devenue de la peur. Mais, pourquoi j'éprouvais de la peur, si ce jeune homme ne crie pas, n'insulte pas, ne frappe pas le bureau, ne quitte pas la pièce et ne fait rien de violent, à l'exception d'un petit geste ? En proférant sa phrase, il fixe mon regard et fait le geste de mener ses mains en direction de son ventre, comme s'il vérifiait l'état de sa ceinture. Je lui réponds : « Du milieu d'où venez, votre attitude est sans doute utile, mais ici elle est complètement contre-productive ». Il réagit : « Excusez-moi, je ne voulais pas vous gêner ». Je retrouve la calme et il déploie une attitude de sollicitude plus gène. Je ne l'ai plus revu. Après, j'ai su par l'assistant social que le patient était connu pour être dangereux, puis il a été mis en prison par des conduites délictuelles répétées. Y-a-t-il eu ici passage à l'acte ? En suivant les approches traitées : le passage à l'acte est le court-circuit entre pensée et acte, ou si l'on préfère, la difficulté à mentaliser, à symboliser, bref à verbaliser : donc, il n'y a pas ici de passage à l'acte.

Son comportement était-il alors psychopathique ? Peut-être, mais il n'est pas passé à l'acte et le seul élément à signifier était son attitude contre mon contexte, c'est-à-dire la socialité du service de toxicomanie où c'était moi qui la représentais. Finalement, est-ce que ce petit geste, peut être considéré comme un comportement antisocial ? Pas encore. Est-ce que le changement de contexte était déterminant sur cette expression gestuelle, ou celle-ci avait-elle déjà en elle-même une nature antisociale ? Ces questions sont, à présent, pratiquement aporétiques. Contenons-nous, pour le moment, du fait que l'antisocial semble s'exprimer contre tout ce qu'il perçoit comme social. En d'autres termes, la psychopathie n'est plus pathogène si elle n'est pas mise à l'épreuve par l'environnement. Mais, le social ne rend suffisamment pas compte de la psychopathie, en tant qu'affection de l'âme, il met seulement en évidence tout ce qu'elle peut avoir d'antisocial.

Le comportement antisocial, à la différence du passage à l'acte (l'un des signes le plus capital de la psychopathie, selon la HAS), ne dépend pas de l'agir violent pour se manifester, il semble qu'il ne suffirait que d'un geste pour qu'il se mette en place en tant qu'attaque antisociale. Nous allons donc questionner la pertinence du comportement antisocial, car il peut se manifester de façon moins brute, voire moins spectaculaire. Ce choix, nous semble pertinent, tout en considérant que la clinique de l'enfant présente des agissements, si l'on peut dire, à

petite échelle par rapport à la clinique de l'adulte, dit psychopathe. C'est la manière la plus fiable selon nous de mettre en parallèle la clinique antisociale de l'enfant avec celle de l'adolescent et de l'adulte. Puisque, jusqu'ici, les approches vues ne contemplent que le versant adolescent et celui de l'adulte, la clinique antisociale de l'enfant peut s'homologuer moins par le comportement antisocial que par son geste.

Enfin, nous allons questionner la pertinence de la notion de comportement antisocial à la lumière d'un cas clinique. De telle manière que, la compréhension du phénomène antisocial, ne soit pas strictement limitée aux versants sociaux et leur paradoxe d'institutionnalisation et de désinstitutionnalisation, sinon d'abord à une clinique descriptive, puis psychopathologique.

## Partie II

### ANALYTIQUE PHENOMENOLOGIQUE DU GESTE

#### I. L'ENFANT AUX TOUPIES

Après avoir discuté des portées cliniques du document de la HAS, notamment les implications sur la clinique de l'enfant psychopathe, nous avons pu constater que le signe clinique pour décrire la psychopathie, le plus usité par les auteurs, était le passage à l'acte. De celui-ci, se détachaient de nombreux types de classifications, à savoir *les organisations à expressions psychopathique*, de Flavigny ; *la réaction anti-analysante* de Gutton ; *les pathologies de l'Agir*, de Jeammet ; *l'aporie identificatoire* de Chartier et, enfin *le risque évolutif* de Misès. Ces approches rendent compte de la psychopathie, dont la composante antisociale devient observable par contraste à l'environnement. Vu que la psychopathie n'exprime pas facilement son anomalie, et en considérant ses ressemblances « structurales » avec les « états limites », elle est assez souvent comprise à la lumière des phénomènes de type « limite ». Cela n'est pas faux, parce que les « cas limites », à l'égal de la psychopathie, expriment leur *affection* principalement par l'acte. D'où les tentatives de la signifier via le manque de mentalisation ou de symbolisation, par exemple. La plupart du temps, ces tentatives ne prennent pas en considération la grande différence affective qui existe entre la psychopathie et le cas limite. Dans ce dernier cas, le débordement émotionnel est pratiquement toujours à l'œuvre et les nuances propres à l'expression affective sont ainsi teintées d'une seule couleur émotionnelle. Une petite attirance devient par exemple un état amoureux intense, dont le passage à l'acte érotisé s'accorde à l'intensité de la rencontre. Proche du trouble de l'humeur, mais plus passagère, l'hyper- réaction du *Borderline* s'impose et ses faibles limites sombrent dans les eaux de l'angoisse. Dans le cas de la psychopathie, il semble qu'une sorte d'hypo-réactivité émotionnelle accompagne les impressions du sujet, sauf s'il éprouve de la rage, dont le passage à l'acte violent prend le relais de l'expression émotionnelle. Quand l'angoisse se manifeste, généralement de façon intempestive et fugace, c'est qu'elle est liée à la frustration de ne pas satisfaire les violentes impulsions. Elle semble être composite de frustration et de rage. Elle n'est jamais nette. Enfin, elle se montre comme un dessein impersonnel emprunté à une autre manifestation affective, où l'auteur nous prive de l'authenticité de sa signature. Par exemple, la liaison entre psychopathie et toxicomanie, montre que les deux expressions

cliniques sont tellement imbriquées qu'établir une séparation devient problématique, à tel point que l'action de l'une sur l'autre est pratiquement indicible. L'issue, la plus convenable à l'impasse, est de les amalgamer sur l'étiquette de comorbidité, dont les phénomènes « alexithymiques » balayent la nature de l'angoisse qui est si déterminante pour distinguer ces types de pathologies. Ainsi, l'angoisse du psychopathe prend la forme somatique du *Craving* en masquant sa vraie nature antisociale. Débattre sur la comorbidité n'est pas sujet de cette étude, mais elle sert pour comprendre le comportement insidieux du phénomène antisocial<sup>245</sup>.

D'ailleurs, toutes ces tentatives, donnent certainement de la clarté nosographique à la manifestation clinique de la psychopathie, mais au détriment de la précision nosologique définie. Il semble que ce phénomène d'indéfinition surpasse les données cliniques tout en rattrapant l'observateur aussi. Cela est constatable à plus d'un titre. Par exemple, l'effort partagé de la *Prise en charge...* de passer par l'histoire du concept – absolument nécessaire, mais déroutant surtout si l'on prend en compte que l'évolution de la psychopathie est justement échapper à tout essai de « normalisation diagnostique ». De cette manière, la confirmation par l'histoire, répétons-le élémentaire, ne peut pas avoir des effets positifs si elle n'est pas confrontée aux faits actuels. Par exemple, imposer la psychopathie, sans la questionner par rapport aux outils nouveaux, notamment le DSM et sa « personnalité antisociale ». Inversement, ne pas considérer les repères historiques et adhérer, sans critique à l'envoûtement des nouvelles classifications, c'est l'autre extrême de la balance.

En outre, même si les vices dans la recherche sont toujours à l'œuvre, pour classifier la psychopathie des jeunes, il existe des efforts pour comprendre le phénomène d'indéfinition même et comme celui-ci, involucre le clinicien. De cette façon, il n'est pas rare de constater que les tentatives de définition surpassent les données cliniques pour arriver vers les phénomènes de type institutionnel. C'est juste le cas de la notion de « l'incasable ». Terme dérivé de tout ce qui résiste à être défini ou classifié. Cette situation est entendue actuellement comme une sorte de dérivée des « cas limites ». Le problème du jeune dit « incasable », au-delà de constater une réalité institutionnelle, puis clinique, c'est que le terme est en soi vide, et ne renvoie à la clinique de l'« incasable » qu'au problème des soignants<sup>246</sup>, sans pour autant traiter la nature

---

<sup>245</sup> Voir notre illustration clinique du premier chapitre et la confronter avec *Place des conduites addictives, psychopathie et conduites addictives*, d'Alain Morel dans la première partie de la *Prise en charge de la psychopathie*.

<sup>246</sup> Desquesnes G., Proia-Lelouey N., « Le sujet « incasable », entre psychopathologie et limite institutionnelle », *Sociétés et jeunesse en difficulté* [En ligne], n°12 | Automne 2011, mis en ligne le 20 décembre 2012. Les auteurs discutent la généalogie du vocable de point de vue de l'expérience clinique, puis de la formulation épistémologique en passant par les cas « inéducables », « inamendables », « insupportables », « lourds », « difficiles », etc., enfin pour les lier à la notion des « cas limites ». Le vocable se rend donc accessible par un éclairage qui surpasse l'activité clinique, dont la manifestation tombe du côté de l'examineur : la fatigue,

d'indéfinition de la pathologie antisociale. Par conséquent, s'il n'y pas d'identification possible dans le sein de l'institution « clinico-éducationnelle », c'est-à-dire une vraie contention du jeune antisocial, le seule issue semble se trouver dans une précipitation identificatoire (agie) dans le domaine judiciaire. Pour nous, c'est la pathologie antisociale qui renvoie les tentatives de classification toujours vers la « frontière ». Ainsi, si le « pathologie limite » par sa condition diffuse et méta-morphe, ne trouve dans la clinique qu'une place frontière, la pathologie antisociale n'en trouve une que par son « attaque active ».

Le cas clinique que nous allons traiter englobe toutes les caractéristiques traitées précédemment. Celui-ci condense aussi les problématiques de l'indéfinition de la psychopathie par rapport aux classifications actuelles. Pourtant ce cas clinique ne peut pas être nommé de psychopathe car il met en question les développements jusqu'ici étudiés. En effet, la présentation spectaculaire du psychopathe adolescent ou de celui dit « cas limite », ici est réduite au quotidien infantile. De cette manière, nous allons mettre en question la pertinence du comportement antisocial par rapport à sa présentation active via l'acte, au sens large du terme.

### *Contexte clinique*

Si le patient psychiatrique infantile a un milieu ambiant, celui-ci est l'hôpital de jour pour enfants. Ce dispositif clinique met en place un vaste éventail de soins et d'interventions, le plus adapté possible, à la nature psychologique du jeune. Par exemple, si un patient est fortement angoissé par son admission à l'hôpital, les interventions à suivre vont avoir, dans un premier temps, une induction délicate au climat hospitalier et de préférence accompagnée d'un soignant. Ainsi, l'enfant participera progressivement, sous tutelle d'une infirmière ou d'un éducateur, à l'ensemble des activités ordinaires. Ce tâtonnement permet à l'équipe soignante

---

le *Burn-out*, le désespoir, sont ainsi les indices incontournables du contact avec l'antisocial. Le repérage descriptif est tiré des *Organisations à expressions psychopathiques* de Flavigny, puis son interprétation psychodynamique, dans le parcours institutionnel, de la conception ternaire des 3D de Chartier: « Dénî (“incapacité à se situer en tant que responsable de ses actions”), Défi (“du droit et de l'autorité sous toutes ses formes [...]”), Délit (“réalisation immédiate de l'acte interdit”) ». p.6. Une étude précédente sert pour confronter l'idée centrale du présent article, Desquesnes G., Proia-Lelouey N. et Drieu D., « Analyse des représentations de professionnels impliqués dans deux parcours de sujets dits « incasables » », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], n°10 | Automne 2010, document 4, mis en ligne le 01 septembre 2010. Ici, les idées sont tirées de l'expérience sociale (au sens de « cas social »), où la plainte des soignants et éducateurs trouve une justification à la notion « d'incasable ».

d'observer au fur à et mesure les vicissitudes qu'il y a dans le processus d'adaptation entre le nouveau venu et le groupe. Dans un deuxième temps, les difficultés qui demeurent, propres au premier contact, vont permettre de compléter l'évaluation initiale. De cette manière, le choix d'activités, envisagées pour le traitement du patient, est un processus actif et dynamique. La plupart du temps, le patient sent que l'activité choisie est à lui. Une patiente autiste, parasitée de maniérismes et sans langage verbale, se montrait plus à l'aise dans les activités de type randonnée que dans celles de type cuisine ou préparation d'aliments. En marchant, elle regardait l'environnement et quelques instants après ses automatismes cessaient. En revanche, en cuisine elle ne trouvait plus le plaisir éprouvé en randonnée et très vite ne pouvait plus se débarrasser de ses tics. La marche dans l'espace ouvert lui permettait de sentir sa motricité globale en coordination avec l'espace. Alors qu'en cuisine, la séquence propre à la préparation des aliments l'inquiétait, et la motricité fine, pourtant déjà acquise, ne pouvait se mettre en place. Une autre patiente, autiste aussi, éprouvait du plaisir en cuisine, en pouvant coordonner ses mouvements pendant la préparation. Mais dans l'activité de randonnée, elle présentait de fortes inhibitions et des comportements stéréotypés qui l'empêchaient de marcher normalement. Le processus d'adaptation devient ainsi nécessaire pour faciliter la première rencontre entre l'enfant et l'institution. Ici, ce n'est pas seulement le trouble psychiatrique qui détermine le séjour du patient à l'hôpital, mais aussi sa relation au milieu hospitalier.

Les activités, principalement de groupe, sont assurées par une équipe pluridisciplinaire. Chaque activité se développe avec un nombre réduit de patients, trois ou cinq. Cependant, l'activité collective qui réunit l'ensemble des patients, c'est le repas où soignants et patients partagent la même table. Ce moment est riche pour l'observation, car il reproduit la vie quotidienne. Par ailleurs, il reste les interventions spécifiques pour les particularités de chaque groupe. Ainsi, le repas reproduit spontanément tout ce que peut avoir de social la situation hospitalière. On voit des petits groupes d'enfants profiter du temps interstitiel pour courir, chanter et jouer spontanément. Les plus solitaires feuilletent les bandes dessinées, d'autres dessinent. Les plus âgés préfèrent jouer au ballon en groupe. En quelques minutes, les locaux sont emplis de mélodies, de petites courses et de rires. On voit une petite masse habiter l'espace hospitalier. Cette heure de récréation ne diffère pas beaucoup de celle de l'école, elle en partage pratiquement les mêmes rythmes. Au début, chaque enfant fait un repérage rapide des espaces potentiels de jeu, puis il fait son choix. Si ce choix coïncide et est partagé avec un autre enfant, il existe la possibilité de former un jeu en commun. Si tout se passe bien, une espèce de transe, propre au jeu, s'installe. L'excitation *in crescendo* montre le degré d'engagement ou d'implication dans l'action. Puis, les premiers signes de fatigue apparaissent, la déconcentration

de l'attention et la désorganisation des mouvements mettent un terme à l'activité d'ensemble. On dirait : le jeu naît, croît et finit (meurt).

Le jeu peut avoir des difficultés pour s'entamer, difficultés qui dépendent principalement des attitudes personnelles, des conditions suffisantes de l'espace, de la durée du temps, des qualités performantes des camarades de jeu, etc. Si ces difficultés ne sont pas bien résolues, le développement du jeu va être interféré. La clôture du jeu peut être abrupte pour des raisons de temps, ou assez longue par le manque de résolution appropriée. Jusqu'ici le jeu de l'hôpital et celui de l'école sont pratiquement pareils. Que le jeu puisse être plus créatif ou riche *in situ* dans sa phase de développement à l'école, en comparaison avec celui de l'hôpital, n'est pas très important dans cette analyse. Ce qui est capital pour établir une vraie différence, ce sont les extrêmes du jeu, c'est-à-dire son début et sa fin. En fait, la grande majorité des enfants malades éprouve des difficultés au moment d'entamer leur jeu. Par exemple, un patient avec des symptômes obsessionnels d'origine psychotique, n'arrivait pas à jouer dans le jardin de l'hôpital. Il avait peur de voir couler l'eau du robinet. Ce jeune patient ainsi se contraignait à surveiller le robinet et il restait à côté de celui-ci en évitant, coûte que coûte, que quelqu'un ne s'y approche. S'il réussissait à se débarrasser de son idée, il pouvait jouer, mais à condition de ne pas avoir dans son champ perceptif le robinet. Cela était fort difficile, parce qu'il suffisait qu'un autre enfant ou même qu'un objet soit à proximité du robinet pour qu'il suspende l'activité qu'il venait d'entamer. Bien qu'il ait voulu, son jeu était hanté d'intermittences constantes. On peut supposer que la volonté de jouer est apparemment intacte, mais non la relation au jeu. Si la volonté de jouer était perturbée, le jeu n'aurait plus lieu. Comment savoir alors lequel des deux est en faute ? Autrement dit, si la volonté à jouer sert d'élan pour entamer le jeu, semble-t-il juste de dire que la relation au jeu sert pour le clôturer ?

Le cas clinique que nous allons à présent traiter semble coincé entre ces deux pôles.

Il s'agit d'un jeune de l'hôpital de jour pour enfants, avec un diagnostic psychiatrique de « troubles des conduites » et/ou de « trouble d'opposition ». La nature de ses comportements peut classer notre patient entre ou dans ces deux tableaux. L'incommodité relationnelle, propre à cette catégorie de troubles, caractérise ces patients porteurs comme individus difficiles à gérer et à traiter. Mon arrivée dans cet hôpital était déjà marquée par cette caractéristique. Lorsqu'une amie psychiatre, au courant de mes recherches sur l'antisocial, m'invite à exercer dans cette structure, je n'ai pu que comprendre une partie de l'envergure de la situation. En fait, elle m'avait prévenu que le psychologue précédent n'avait pas voulu continuer son travail à cause des conditions « difficiles » dans cet hôpital. Au moment de rencontrer la chef de service, une pédopsychiatre de grande expérience et d'une perspicacité aiguë, elle me met rapidement en

situation, puis m'explique la mission que je devrais développer : prendre en charge les patients difficiles, notamment ceux avec des troubles de conduites, et former l'équipe de soignants, déjà fatiguée par ce type des difficultés. Pourtant, mon arrivée à l'hôpital a connu des difficultés personnelles. Pour exercer en France en tant que psychologue, j'ai naturellement dû homologuer mon diplôme chilien. La chef de service m'a soutenu et a décidé de m'attendre. Cela m'a pris presque quatre mois. Ce détail n'est pas insignifiant, parce qu'il a impliqué un retard dans le projet de prise en charge des « difficultés » hospitalières. Ce délai, comme il est logique, a élevé les attentes de l'équipe. La promesse autant que l'échec étaient à portée de main.

L'hôpital, au Sud de Paris, a toutes les particularités propres de la banlieue. Il est loin de la gare, mais il est plus loin encore d'avoir le charme d'un bâtiment d'une grande ville. Sa structure a le sceau de la praticité, rien de plus. Grâce aux tableaux et aux jouets des enfants, les locaux dissimulent les nombreux réaménagements qu'ont endurés les murs. L'équipe m'explique qu'avec les enfants, ils essaient d'enjoliver l'espace qui n'est pas déplorable, seulement-il est difficile d'y imaginer des enfants. En fait, le bâtiment ne ressemble pas à une école ni à un hôpital non plus, il en est plutôt un hybride. A mi-chemin des deux, il est difficile à décrire, mais l'effort de le décorer constamment semble être son portrait le plus juste.

L'hôpital de jour suit une vingtaine de patients au total et en reçoit environ douze par jour. Les pathologies les plus fréquentes sont l'autisme, la dysharmonie évolutive, le déficit de l'attention, la psychose infantile et les troubles du comportement. Les soins sont assurés par quatre infirmières, deux éducateurs spécialisés, deux psychologues, un agent en cuisine, une psychomotricienne, une orthophoniste et une pédopsychiatre. L'évaluation d'entrée est effectuée par la psychiatre, et est suivie par un entretien avec le psychologue et le référent qui prend en charge le patient à l'hôpital. Des évaluations psychométriques et projectives sont réalisées si besoin. Des interventions en crise ainsi que de soutien sont envisagées selon le cas. Les psychothérapies ne sont pas pratiquées dans l'hôpital, elles sont réalisées en CMP. De cette manière, mon contact avec le patient est circonscrit au quotidien des activités de groupe, aux entretiens d'entrée et aux possibles évaluations. Les appréciations cliniques que je vais donc livrer à présent, sont tirées de la vie quotidienne à l'hôpital. Etant donné qu'elles ne sont pas venues d'une situation proprement psychanalytique, les impressions, puis leurs interprétations respectives peuvent, dans le meilleur des cas, risquer le sauvage ou même le frôler.

Du premier contact avec Marc, je n'en ai qu'un vague souvenir. Au premier regard, il semblait un enfant normal et tout ce que je savais de lui entraînait en contradiction avec l'image

que j'avais devant moi. Ma présence a éveillé la curiosité des enfants, les plus grands se présentaient spontanément, alors que les plus petits et les plus timides me regardaient seulement. Marc était au contraire un peu indifférent à ma présence, il jouait, chantait et mangeait tout à fait normalement. Peu de temps après, on finissait de jouer agréablement au le ballon avec les enfants, quand soudain Marc s'est adressé à moi en disant : « je t'aime bien Luis », je fus surpris, et je n'ai su qu'acquiescer d'un signe de tête. C'était le premier échange que j'avais avec lui. Il m'a fallu attendre quelques jours pour comprendre son degré de folie. C'était le début de l'été, on sortait assez souvent avec les enfants au parc. Chaque enfant choisissait son jeu, mais Marc hésitait et si un enfant avait déjà fait son choix, il partait se disputer avec l'enfant pour s'approprier le jeu. Tout à coup, il bouscule un enfant, ils tombent et commencent à se bagarrer. Très vite, ils sont séparés par les soignants, l'autre enfant se calme après l'intervention, mais Marc reste énervé et frappe violemment une infirmière. On a dû le contenir encore une fois et l'amener à l'intérieur. C'est moi qui le prends, il était agité et insultait encore les autres. A l'hôpital on discute, il boit de l'eau, s'apaise progressivement et retrouve le calme. Le reste du groupe arrive et Marc recommence en insultant les soignantes. Avec beaucoup d'efforts, on a pu le calmer<sup>247</sup>. Il rentre chez lui. En discutant par la suite de l'épisode de colère de Marc, une soignante me dit : « c'est typique chez lui de se chercher un héros. » En fait, j'avais le sentiment de le connaître, et pensais qu'à la lumière de mes interventions, je pourrais l'aider. Je me trompais, car, comme j'ai pu le constater, dans l'entourage de soin de Marc, chaque adulte pensait avoir des « droits » sur lui. Lorsqu'il fallait accompagner, suivre et même punir Marc, chacun se sentait spécialement « autorisé » à le faire, une sorte de sur-responsabilité. Il n'était pas étonnant d'être rapidement au courant des plus infimes nouvelles de Marc, car chacun avait quelque chose à dire, à rappeler, à commenter et à raconter à son propos. Tout le monde avait eu une *histoire violente* avec ce patient. Ces sortes de *Scoop* étaient l'un des signes le plus clairs de la condition abandonnique du patient. Les choses ne se passaient pas ainsi avec les autres patients. C'était Marc qui suscitait cette attention démesurée, probablement parce qu'il n'avait aucun soutien derrière lui, il ne comptait qu'avec une légion disséminée de soins éparpillés à l'aide sociale à l'enfant. Dans ce spectre, il n'était pas rare de jouer involontairement un rôle personnifié qui puisse y faire face.

---

<sup>247</sup> Un traitement médicamenteux est prescrit si besoin. Il s'agit d'un antipsychotique de nouvelle génération qui se montre assez efficace en complémentarité avec le traitement de base. Vu que les crises vont *in crescendo*, plusieurs ajustements ont été nécessaires. Aujourd'hui Marc prend la dose maximale pour son âge, mais elle semble à peine apaiser son impulsivité.

## *Description clinique*

Marc ne connaît pas son père dont il porte néanmoins le nom et fut abandonné par sa mère à deux reprises, la première fois à l'âge de 18 mois. Celle-ci disait qu'il crachait et présentait déjà des comportements agressifs envers elle. Il fut recueilli à la Pitié-Salpêtrière. Sa mère vint le récupérer sans motif particulier, en tout cas sans information de la part de l'hôpital, le second abandon aura lieu à l'âge de 5 ans et 4 mois de Marc.

D'après le témoignage de la pédopsychiatre de Marc – déjà présente à cette époque – le petit était « adorable » avec sa mère, ce dernier était capable de « renvoyer la balle à sa mère à l'aide de phrases complètes ». Elle suppose qu'il avait déjà la capacité de parler avec des phrases construites à un âge plutôt prématuré. Durant son enfance, jusqu'au CP, Marc était considéré comme un enfant « précoce ». Cette opinion restera chez la pédopsychiatre avec quelques modifications, au lieu de dire « précoce », elle dira qu'« il est très performant » surtout pour s'adapter aux situations nouvelles. Par exemple, à propos d'une hospitalisation d'urgence au service de psychiatrie de la « Pitié-Salpêtrière », à l'entretien d'entrée, Marc était posé, respectueux et conciliant alors qu'auparavant il était intenable, extrêmement violent et agité. Dans une dernière hospitalisation au service de psychiatrie pour jeunes adultes, Marc déploie cette « performativité » et très vite il fait des connaissances. En fait, en jouant avec une patiente adolescente, il se laisse déguiser en fille, tout maquillé et endossant le rôle féminin, il se promène dans le service en demandant aux patients masculins s'ils voulaient se marier avec elle/lui. Sa pédopsychiatre l'interpelle en lui disant qu'il n'était pas très bien protégé, ce à quoi il répond : « ah, tu n'as pas du sens de l'humour ».

On peut retenir que durant cette période initiale, Marc était battu par le compagnon de sa mère en réponse à son comportement « insupportable ». Cela correspond au premier abandon. L'opinion générale de l'hôpital de jour disait que cet homme n'était pas particulièrement violent, mais que le comportement de Marc pouvait le pousser à en arriver là. A l'époque, il avait été sous-entendu que Marc aurait essayé de tuer un chat en l'étouffant avec un sac plastique. Sa mère aura par la suite deux filles avec cet homme, ces dernières en pleine santé et pleines d'attention de la part de leur parents. Marc avait aussi des attaques envers sa petite sœur, il était très « jaloux, obsédé par sa mère », soutenait la pédopsychiatre. Une attitude critique, quérulante, voire méfiante caractérisait les approches de la mère envers l'institution (l'ITEP à l'époque). Elle critiquait la façon avec laquelle son enfant était traité. Pourtant, il sera ré-hospitalisé à sa demande, en arguant qu'elle ne pouvait pas prendre en charge son fils, parce

qu'elle devait soigner son père malade. Le Grand-père de Marc meurt, mais sa mère ne revient plus récupérer son enfant, et ainsi se profile le deuxième abandon. .

Actuellement, Marc est pris en charge par l'A.S.E (Aide Sociale à l'Enfance) en internat, cinq demi-journées à l'ITEP (Institut Thérapeutique Educatif et Pédagogique) et 5 autres à l'hôpital de jour. Aujourd'hui, il est déscolarisé avec un niveau faible – lecture et écriture médiocres. Deux familles d'accueil différentes se partagent les week-ends et les vacances scolaires. Marc est parfois pris en charge pour les vacances (notamment pour les vacances de la Toussaint, de Noël et d'été) dans des colonies spécialisées.

Cet enfant reste très sensible aux apparitions de sa mère qui, aujourd'hui, est déchu de ses droits parentaux. Ce droit exercé par l'A.S.E. Cette institution organise les entretiens mère/enfant, mais malheureusement, la mère les a très peu honorés. Depuis plus de deux ans, Madame est totalement absente, elle ne répond plus aux sollicitations de l'A.S.E pour voir son fils. Cette absence de manifestation de la mère mettait Marc dans des états d'effondrement, à tel point qu'il ne supportait pas les entretiens. Il était très agité, et avec une propension à la colère. D'après le témoignage de la psychologue référente de Marc au sein de l'A.S.E, il semble s'être résolu à accepter aujourd'hui l'absence de sa mère aux rendez-vous mère/enfant. Cela devient patent lors qu'il évite activement de parler de sa mère.

Abandonné, Marc est un enfant souvent placé dans des familles d'accueil avec lesquelles il n'a pas de stabilité, ce qui le confronte à beaucoup de situations de pertes. À l'occasion de plusieurs synthèses à l'hôpital, on peut entendre qu'il ne reste jamais très longtemps au sein de ces familles – « Il a dû faire le tour de toutes les familles d'accueil du département », dit son référent à l'hôpital –, où les figures paternelles intervenantes dans la vie de ce petit garçon sont le plus souvent violentes face à l'attitude dérangeante de Marc.

La configuration familiale actuelle de Marc est d'une complexité majeure. La première famille d'accueil est monoparentale : Madame A a un rôle d'autorité envers le patient, mais les conséquences de cette hiérarchie ne sont pas insignifiantes. En fait, Madame A, formée pour accueillir des enfants en difficulté, a du mal à établir des limites claires à l'enfant. La plupart du temps, Madame A doit assurer les étapes du développement de l'enfant. Puis, elle se montre très préoccupée du moindre détail lié à l'hygiène corporelle ou à n'importe quelle activité domestique que l'enfant peut exprimer. L'enfant n'est pas dégagé de cette intrusion constante, de plus il y résiste activement. Le circuit devient très vite vicieux car Madame A, très préoccupée par l'hygiène du patient, ne tolère guère le manque de soins de ce dernier. L'enfant à son tour, montre une sorte de mépris au comportement soigné. En revanche, chez Madame B

où la situation n'est pas monoparentale, Marc semble être plus adapté aux situations domestiques quotidiennes. En fait, Marc s'y présente plus soigné et attentif aux règles de la maison. Pour compléter le cadre familial du patient, il est nécessaire de citer une troisième dame, Madame C la directrice de l'ITEP. Elle gère le séjour de Marc dans l'internat, certes, elle doit partager l'attention de plusieurs enfants, mais elle connaît bien l'évolution du patient. Sans compter la pédopsychiatre de l'hôpital, notre patient effectue la totalité de son emploi du temps sous le regard attentif des diverses figures de soins du réseau institutionnel. Cet emploi de temps devient éparpillé dans le quotidien et parfois difficile à saisir par le propre patient. Par exemple, lorsqu'il dit venir de chez soi, il est vacillant : « je viens de chez moi, de l'ITEP, bon de chez moi » ou « je viens de chez moi, de chez madame A, bon de chez moi. » Au cours de sa dernière hospitalisation à la Pitié-Salpêtrière, son référent et moi-même accompagnons Marc à son arrivée dans le service. Il semble à l'aise lors de son installation dans sa chambre, ses affaires étaient réduites à quelques vêtements, sa boîte à médicaments et un portrait de lui et de sa mère, que Marc pose sur la table de nuit. On perçoit très vite que la photo est ancienne, on y voit un enfant d'environ six ans, souriant, qui regarde directement l'objectif et qui tient un cadeau dans ses mains, sa mère étant au deuxième plan, surprise de cette instantanée. Cette hospitalisation a dû se mettre en place à cause des passages à l'acte récurrents de Marc. Ceux-ci étaient marqués par des comportements violents de nature sexuelle. En effet, chez Marc, une coloration de plus en plus sexuelle se laisse voir dans ses approches vers les autres. Il suffit, par exemple de le contenir pour qu'il commence à s'exciter. Dans les derniers temps, il semble que tout contact, aussi léger soit-il, lui évoque l'opportunité de passer à l'acte sexuellement. Les infirmières sont gênées par ces comportements lascifs et en constante quête de rapprochement intime. Marc semble profiter des petits moments d'exclusivité pour déclencher ces besoins. Cette plainte est partagée par les femmes qui entourent Marc. Le problème a pris des proportions importantes lorsqu'un appel venu de l'ITEP et un autre venu de Madame A ont notifié que ce comportement n'était pas seulement ciblé sur les femmes, mais aussi sur les petits garçons. Des attouchements et conduites d'exhibitionnisme envers les enfants plus petits étaient constatés. Après l'hospitalisation, on a observé un petit progrès, mais bien qu'il soit sorti plus apaisé, il gardait un regard lascif et parfois provocateur.

Une des deux familles d'accueil, celle de Madame A, à laquelle il est confié depuis plus de trois ans maintenant, met en avant un problème d'énurésie, contrairement à l'autre famille, où il n'y a pas ce souci. On peut noter la présence d'un enfant de deux ans dans la famille de Madame A où ce symptôme apparaît, témoignant d'une très forte jalousie, parfois même Marc

peut agresser physiquement cet enfant. Le contrôle sphinctérien est acquis tôt mais Marc est très négligeant dans son hygiène, cela pouvant aller jusqu'à ce qu'il sente mauvais.

Marc est pris en charge par l'hôpital de jour depuis la création de l'établissement, il y a cinq ans, il est aujourd'hui âgé de 11 ans et les réflexions sur son avenir sont une vive actualité. En se rendant tous les jours à l'hôpital, comme nous l'avons déjà dit, il suscite beaucoup de préoccupations à son sujet lors des synthèses et des discussions informelles, il n'est pas un patient discret de l'hôpital, il se présente plutôt comme un enfant dissipé, difficile à gérer, réclamant beaucoup d'énergie de la part des soignants et demande une attention constante. Marc est encadré par un éducateur spécialisé, lequel a réussi en quelques mois à créer un lien avec lui, mais ce qui ressort de façon unanime dans l'équipe c'est que ce lien est compliqué à construire. Malgré la demande incessante d'attention, Marc attaque le lien quand il se crée à peine, par de l'agressivité principalement. Marc est reçu individuellement par un psychologue et son éducateur à chaque événement. Un premier rendez-vous de ce genre est pris suite à des insultes et des coups à l'encontre d'une infirmière. Ces interventions se font avec la « victime », le psychologue, Marc et son référent. Le but de ces interventions vise à éclaircir la nature intentionnelle du passage à l'acte, puis à cerner les conséquences via un récit partagé entre les soignants et le patient. Une sorte de reconstitution de la scène, où le motif déclenchant, la nature de l'agression, les conséquences, la possible punition, et enfin les actions de réparation sont mises en question. Étant donné que Marc a tendance à dire : « j'ai rien fait » à chaque épisode d'impulsivité, un espace pour les relater à chaque fois devient nécessaire pour signifier autrement les faits. Il persiste pourtant une attitude têtue chez Marc à propos de son implication dans les faits, où, d'après lui, tout le monde est coupable sauf lui. Il argumentait parfois : « ça est plus fort que moi ».

Plusieurs moments en relation duelle sont mis en place pour lui : une séance avec un psychologue dans un but de préparation pour un travail psychothérapeutique futur ou encore un « repas thérapeutique » avec un adulte. Du premier, il reste une situation abandonnique, car la psychologue qui le prenait en charge a quitté l'hôpital. Avec elle, la situation était difficile, Marc ne pouvait rester dans son bureau qu'entre cinq à dix minutes, puis il passait à l'acte et agressait la psychologue. Au cours des « repas thérapeutiques » les choses ne se sont pas passées autrement. Il était violent et souvent en colère contre le psychologue qui assurait l'activité. Il relate qu'il éprouvait des sentiments d'ambivalence, qui oscillaient entre la peur et la tendresse ou entre la haine et l'indifférence. Il essayait de discuter, de reprendre les difficultés de la semaine, bref de générer un espace de conversation, mais le patient attaquait ces tentatives.

En fait, la plupart du temps Marc essayait de renverser sa nourriture dans l'assiette du psychologue, ou d'enlever celle-ci. Dans les confrontations après-coup, Marc disait qu'il n'avait rien fait et justifiait son comportement comme un jeu. Le psychologue était fatigué et ne voyait pas de progrès chez le patient. Il avouait ne plus supporter le patient, et décida donc de mettre fin à l'activité. Cette activité fut reprise par le référent de Marc et moi-même. J'y revendrai.

Marc est un enfant éveillé, de grande taille pour son âge, qui présente un léger surpoids. Sa structure morphologique est endomorphe – des membres assez rondouillards, plutôt une hypotonie musculaire – Marc a aussi un visage rond ce qui accentue encore plus son allure infantile. Il est considéré comme « un enfant mignon » et même « charmant » par l'ensemble des soignants de l'hôpital.

Les mimiques de Marc sont très expressives comme si elles pouvaient facilement refléter ses états émotionnels. Il se déplace de façon apparemment fluide mais très vite, dans les situations de jeux, on perçoit une incoordination des membres et un certain manque de grâce dans ses mouvements. En revanche, il a une parole claire qui se montre tout d'abord articulée, avec une belle intonation, dont la grâce, plutôt absente dans ses mouvements corporels, domine l'expression orale. On le constate par sa propension à chanter tout le temps, « je voudrais être chanteur », parfois dit-il, on doit même l'arrêter.

Dans les discussions en groupe, où chaque enfant a son temps de parole, il a tendance à dépasser son temps, et il coupe régulièrement les interventions des autres, si besoin en criant. La plupart des cris de cet enfant finissent par un passage à l'acte. Son langage ne l'en prémunit pas. Il s'oppose à la menace de punition qui l'attend là où elle devrait être efficace. Il s'excite de plus en plus et s'éloigne donc de la règle à mesure qu'il s'emporte, il ne veut rien savoir. Il s'oppose aux soignants en insultant, « salope », « sale pute ». La punition est imminente, il résiste encore en attaquant (crachant, frappant). Les soignants l'arrêtent, le contiennent, essaient de lui faire comprendre : « pourquoi as-tu fait ça Marc ? », « que se passe-t-il ? » ce à quoi il répond : « j'ai rien fait ! » Tout cela finit en pleurs, Marc se révolte contre un traitement qu'il ressent comme injuste.

L'approche de Marc aux activités traduit une incapacité à maintenir un travail dans le temps. Dans le quotidien de l'hôpital, quelle que soit la nature de ces activités, il semble fatigué, nonchalant. D'où son manque d'enthousiasme qui se reflète dans tout commencement d'activité, à toutes les semaines. Cela n'est pas étonnant, surtout si l'on considère que le patient va à l'hôpital une demi-journée quatre fois par semaine. Ainsi Marc participe à un ensemble

d'activités éducatives et thérapeutiques, une activité randonnée (qui vise à la connaissance des repères en milieu ambiant), une activité 'journal' (rédaction d'article pour développer la capacité de recherche, la connexion à la réalité), une activité artistique (capacité créatrice) et enfin, une activité exclusive à lui 'le repas thérapeutique'. Toutes les quatre sont encadrées par des soignants (éducateurs, infirmières, psychologues) ; ces activités visent l'acquisition et l'intégration des règles afin de stimuler la vie en groupe et en société.

Marc va volontiers à l'activité randonnée où il suit les consignes sans trop d'effort, mais lors de la rencontre avec d'autres promeneurs, Marc a tendance à se précipiter sur eux. Il n'a aucune notion de distance à mettre entre ces personnes et lui. Dans ces promenades, Marc essaie continuellement de s'échapper aussi. Il justifie ses évasions comme s'il s'agissait du jeu de 'cache-cache'. Evidemment, cette perception de jeu n'était pas partagée. L'évasion la plus risquée s'est passée lors une promenade à la campagne. Marc ruse et s'échappe en sortant du circuit. La police municipale l'a trouvé après presque une heure de recherche. Quand on lui a demandé pourquoi tu l'as fait ? « Mais, j'ai rien fait ! » dans l'ensemble de l'équipe l'explication tournait autour du passage à l'acte, et l'incapacité du patient à verbaliser ou penser aux conséquences de ses actes. Puis on a discuté avec lui, et on a constaté qu'il avait un propos clair, mais il restait éclipsé derrière l'économie explicative de sa phrase. Marc a justifié sa fugue comme un jeu, il disait qu'au début il voulait se cacher, puis il était véritablement perdu, alors il avait l'intention de retrouver le minibus de l'hôpital, mais il n'a pas réussi. Depuis, l'activité randonné est supprimée de l'emploi du temps du patient.

L'activité « rédaction du journal » est un moment de travail en relation groupale avec Marc. Cette activité consiste à écrire un article, durant une ou plusieurs séances, sur un sujet qui intéresse l'enfant. Il y a quatre participants, et chaque semestre ils publient donc « Le journal de l'hôpital de jour ». Au moment de commencer une rédaction directe sur le clavier, Marc semble légèrement fâché et distrait, les mouvements stéréotypés apparaissent. Alors ceux ci pouvant être des percussions, sur son propre corps, rythmés par une sorte de « beat box », balancement d'avant en arrière avec un rire forcé presque frénétique. Cette propension à la stéréotypie chez Marc n'est pas une expression de type autistique. Car cette stéréotypie est en grande partie dirigée, voire contrôlée même si elle présente un caractère répétitif et parfois automatique. Marc exploite, semble-t-il, ce comportement en dépassant un simple exercice musculaire itératif. C'est une véritable quête de rythme à laquelle Marc consacre toute son attention. Ainsi durant toute l'activité, il n'arrive guère à suivre les règles sans la présence constante d'un adulte, ce qui le rend plus dissipé. On observe qu'il peut avoir des proto-idées,

c'est-à-dire il parle ou chante à propos d'un sujet particulier, sans pour autant faire le lien avec la tâche de le rédiger. Ici, la présence de l'adulte est fondamentale pour entamer l'activité. Après le soutien, il peut s'adonner à la tâche et même y trouver du plaisir. Les petits articles qu'il est sensé faire généralement, visent à la formation de jeux de mots, l'écriture de chansons, la description du jeu de la toupie, des petits poèmes entre autres<sup>248</sup>.

Dans l'activité « d'expression artistique », l'enfant est censé créer un tableau, avec une thématique libre ou suggérée par les soignants. Toutefois, Marc se montre inquiet au moment d'élaborer son dessin, de choisir les matériaux, enfin d'entamer son travail. Ici le besoin de soutien devient insistant, voire impératif. Certes, l'inquiétude présentée par Marc est visible dans les trois activités, mais c'est surtout pendant l'activité artistique que l'angoisse est la plus manifeste, la difficulté étant la demande de création. C'est cette activité qui concentre explicitement et en grande partie les troubles psychiques du patient. Une fois la consigne donnée, les enfants se mettent au travail. Marc demande, « quelle couleur ? Quel pinceau ? ». Néanmoins il reste fixé à cette situation-là. La demande devient inutilement longue jusqu'à ce qu'elle devienne incessante. Très rapidement, son excitation interfère sur le climat du groupe : il crie, il chante, il parle fort, il tape la table, il devient étrangement encore plus maladroit – Marc verse la peinture, salit les tableaux, etc. De plus, les propositions artistiques de Marc

---

<sup>248</sup> Ce poème produit par Marc, soutenu par un adulte, est exemplaire pour le contenu (d'excitation et sa conséquente oscillation de l'amour à la haine) et pour une forme qui surpasse la simple évacuation affective, « Slam sur l'amour » :

*L'amour ca me fait un sentiment*

*Et ca me rend fascinant*

*La haine remplit mon cœur*

*Et ma Peine devient mon grand malheur*

*Je voudrais changer ma tristesse*

*En tendresse*

*Sentir de nouvelles émotions*

*Est pour moi une véritable révolution*

*Pour pouvoir être en couple*

*Il faudrait que je sois beaucoup plus souple*

*Et je pourrais voir ma vie*

*A l'infini.*

C'est Marc qui a demandé d'écrire le mot *peine* avec une majuscule, mais il n'était pas clair à ce propos. Comme si l'interprétation de cet usage était à l'apprentissage de l'autre.

montrent très vite une monotonie thématique (formes géométriques simples, petits carrés ou triangles faisant des toupies) et chromatique (deux ou trois couleurs, primaires surtout, pour un tableau). Non seulement il arrive à parasiter les autres, mais il mobilise l'adulte pour amorcer son travail sous prétexte qu'il n'y arrive pas. En s'accrochant aux bruits qu'il peut faire (cris, tapages), aux formes qu'il connaît, en demandant à se faire assister par les adultes, il semble finalement incapable de commencer par lui-même.

Tout se passe comme si cette sorte d'apragmatisme masquait un pauvre contrôle d'intentionnalité dirigée. Marc ne semble pas s'amuser, tout au contraire, il semble souffrir de ne pas être à même de remplir une tâche, aussi simple soit-elle. A cela on peut ajouter les commentaires des enfants en réponse : « tu es nul », « tu n'y arrives pas parce que tu es nul », « Marc arrête, laisse moi, travaille », « tu me gênes », « tais-toi ». Marc s'accorde aux commentaires des autres en disant : « je ne sais pas le faire parce que je suis nul. »

A la fin de l'activité, la majorité des tableaux est terminée sauf celui de Marc, qui manque de propreté, s'apparentant à des gribouillis ne reflétant pas son âge. Pourtant il a une appréciation positive de son œuvre, il la regarde attentivement et semble retrouver encore une fois un élan d'inspiration. Soudain il est inspiré de nouveau, il cherche à persuader le soignant pour obtenir du temps supplémentaires pour finir son tableau, parfois il l'obtient. Mais très vite, les soignants perçoivent qu'il n'est pas en train de finir son tableau, il est en train de continuer, sans envisager une vraie clôture. Il est forcé de s'arrêter, il résiste, discute et s'énerve. Il fait querelle de l'injustice et en sanglotant crie « bande de lâches ». La plupart du temps il fini par se faire punir par l'adulte. Il faut remarquer qu'après les dernières retouches, son tableau semble plus complet, même fini. Les soignants lui font remarquer cela, mais Marc est convaincu du contraire. La négociation dure quelques minutes, on lui offre de continuer le même tableau la semaine d'après ; un peu ambivalent, il cède. La semaine suivante il ne veut plus retravailler son tableau. Les soignants s'efforcent de reprendre le dernier accord, mais il argumente sa position en disant qu'il a une nouvelle idée pour un prochain tableau. La consigne l'empêche de passer à un nouveau tableau s'il n'a pas terminé le précédent. S'il cède, ce qui n'est pas toujours le cas, on voit que Marc lambine avec le pinceau autour de son tableau. Ses gestes vivants de la semaine passée deviennent lourds et hésitants, il est évident que Marc n'a aucun intérêt à finir la tâche. On dirait qu'il fait la moue, mais il a l'allure un peu absente, voire désaffectée. Après beaucoup d'efforts, de nouvelles retouches enjolivent son tableau, il dit

l'avoir terminé<sup>249</sup>. On sent qu'il veut passer à une autre chose et se débarrasser de la présence *non grata* du tableau. On lui donne une nouvelle toile et le cycle recommence.

A la différence des trois activités précédentes, il est seul avec deux adultes pour le « repas thérapeutique ». La discussion vise à traiter les événements de la semaine. Chaque lundi, cette activité reprend surtout les nouveautés du week-end. De cette façon, et vu que le comportement agressif de Marc est de plus en plus lié au sexuel, ce sujet ne manque à aucun repas. C'est l'éducateur référent qui connaît les nouveautés et qui les met en discussion sur la table. La plupart du temps, Marc est gêné de reprendre ce genre de comportement. Il se montre évasif et en opposition à l moindre interpellation du référent. En passant à l'acte, Marc réussit à distraire l'attention, pourtant c'est moi qui prends le relais. Il insiste en versant son aliment ou de l'eau sur nos assiettes, il ricane, crie ou chante. C'est le signe, même ses négations, qu'il a fait quelque chose le week-end. Si le patient est plus calme, on perçoit une certaine avidité, voire de la glotonnerie lors de son repas, mais toujours avec des gestes frénétiques et même grotesques. On observe une certaine tension interne initiale, puis il finit par raconter les épisodes dérangeants. Par contre à chaque argumentation ou précision de l'éducateur, Marc s'énerve et change sa version. Le peu de fois qu'il est calme, on réussit à discuter et à trouver un certain amusement, c'est-à-dire le patient se montre moins interféré, il devient plus un enfant qu'un malade. A ce moment-là, il montre une attitude curieuse pour les sujets sexuels liés au développement et cherche à se reconnaître. Une fois il a avoué être amoureux d'une fille qu'il avait rencontrée à l'ITEP, il semble un peu timide à ce propos, mais content. Dans la même ligne, il m'a demandé laquelle des filles de l'hôpital me plaisait le plus. Souvent surpris par ses demandes, je lui réponds en disant que chaque fille avait son charme, et il me répond, non sans une certaine ironie : « Ah, mais tu aimes bien toutes les filles ». Il y montrait indubitablement de l'esprit.

---

<sup>249</sup> A la différence d'autres tableaux, celui-là est plus figuratif et mieux composé. Marc était à côté de moi, j'essayais de peindre un cheval, Marc prend mon idée et s'adonne à la tâche. D'abord, il essayait de faire, comme d'habitude un tableau à carrés, dont six lignes noires restent sur la toile. Il change d'avis car il avait une dette. Il voulait se faire pardonner en offrant un tableau pour une infirmière qu'il avait agressée, donc il lui demande son l'animal préféré: une girafe. Avec cette idée en tête et la 'proximité figurative' des deux bêtes, son dessein en faisait un hybride. Il commence pour dessiner la figure du cheval, en jaune et avec des taches marron, sa tête, plus grande que le corps, fait de lui une figure sympathique et surtout puérile. Puis il fait le fond une prairie vert clair, un soleil rosé dans un ciel bleu, dont les nuages gris foncées font contraste et trois arbres, disproportionnés par rapport au cheval, complètent le tableau. Toutefois, le tableau n'était pas fini, il le complète une semaine après en remarquant les six lignes noires sur la scène. Marc dit qu'il s'agit des barreaux d'une cage au parc zoologique. Le groupe interprète que c'est lui (le cheval solitaire coincé dans l'ITEP, une punition pour ses passages à l'acte), mais Marc résiste et dit ne pas voir le lien. En plus, à l'époque il a participé à quelques visites à l'activité d'équithérapie, où il jouait de façon obscène avec les poneys. Les visites ont été suspendues.

Cependant, ces petits moments sont si étriés et brefs que mes interventions plus interprétatives restaient habituellement en suspens. Car chaque fois qu'un dialogue possible ou échange se mettait en place, il était très vite contaminé et parasité par de gestes grotesques et violents. Ou bien chaque fois qu'il pouvait spontanément exprimer une inquiétude quelle qu'elle soit, celle-ci dépassait vite le moindre respect. A ce propos, il racontait, par exemple qu'il avait été excité le week-end parce qu'il avait joué sexuellement avec un autre garçon à l'internat. On demandait, mais il était encore plus évasif que d'habitude et changeait sa version. On a pu constater que son récit était plutôt de l'ordre du fantasme que de la vérité. Cette sensation d'incertitude accompagnait quasiment toutes mes impressions. Ainsi, mes interventions, au lieu d'approfondir un sujet déterminé et préparer le champ interprétatif en vue d'une compréhension plus thérapeutique, cherchaient à disséminer la concentration de l'intérêt sur un seul objet, généralement persécuteur. Cela obéissait à un constat. En effet, on a vu en réunion de synthèse la fixation que Marc pouvait présenter envers une personne, qui devenait très vite source de tout type de passions. Donc, on a décidé de mettre en place une espèce d'élargissement de ses centres d'intérêt, afin de soulager l'agent ciblé et atténuer le sentiment persécuteur éprouvé par le patient. Il avait développé un massif transfert vers une infirmière, une dame pres de la retraite, de petite taille et avec une certaine fragilité physique. Presque tous les jours il l'insultait en disant « la vieille », ou tout simplement la frappait violemment. Il semblait en jouir à tel point que les punitions ne lui posaient pas beaucoup de problème. Comme on a pu le constater, les objets visés par son agressivité sont principalement les soignants. Bien que l'on puisse déterminer ces objets, on ne trouve pas chez Marc une fixation quant au but de ses attaques. En effet, le sceau de son agressivité est caractérisé par l'immédiateté de l'action physique. D'ailleurs, on peut s'étonner du mauvais contrôle des impulsions ainsi que des passages à l'acte très marquants que présente Marc dans son quotidien. Quand il s'énerve, il tend à manifester sa colère via une agressivité à portée de main face à d'autres options plus diplomatiques. L'éventail d'agression de ce garçon est principalement composé de crachats, de morsures, de coups et d'insultes. Toutes ces manifestations se présentent au moins une fois par semaine, ce qui rend compte de la dimension accessible de cette issue.

Marc montre une labilité de l'affect car il peut passer très vite de la colère à la gaieté, on ne trouve presque aucune marque de vengeance ou de revendication envers les objets visés. Ce dernier point est mis en exergue dans l'après-coup. Chaque fois que l'on essaie de recomposer les scènes d'agressivité, il ne semble pas s'en rappeler, ou être capable de les raconter, ni éprouver des signes d'angoisse manifeste. On remarque que ces changements de tempérament

ne suivent pas une logique dissociative bipolaire – maniaco-dépressive – pas plus qu’un déficit d’attention. Ces changements ne semblent pas régis par des bouleversements thymiques (par l’oscillation brusque de l’humeur), ils semblent plutôt être principalement une manifestation de type conatif (avec une certaine tendance à l’intentionnalité). Un passage qui oscille d’une hyperréactivité, marquée d’une irritation abrupte des sens, vers une hypo-réactivité, à son tour, marquée d’une fatigue associative des idées, dont la pensée demeure pauvre pour la construction d’un récit approprié aux faits. Cette dernière manifestation se laisse voir aussi envers les autres patients. Par exemple, une patiente autiste, lors d’une situation anodine à l’hôpital, s’est mise à crier très fort, énervant vite l’ensemble des patients, Marc y compris. Ce dernier commença à crier également sur la même tonalité, comme une espèce d’échopraxie. Rapidement, on s’est rendu compte qu’il se moquait, car ses cris étaient marqués d’un sourire sardonique. La patiente autiste s’est arrêtée spontanément mais pas Marc, très vite il se fit stopper par un soignant, comme nous l’avons dit plus haut, il ne l’accepte pas, il crie plus fort. Il se fait punir, il est amené dans la salle de repos. Là Marc proteste en disant, « j’ai rien fait ! ». Chaque fois qu’il profère cette phrase, elle s’accompagne d’une mimique qui ressemble à une prière fort exagérée et théâtrale. La plupart du temps, cette gestuelle éveille de la sympathie dans l’équipe soignante.

Aucune activité où Marc participe n’est exempte de ce cycle-là. L’heure de récréation, l’espace interstitiel entre les activités programmées et les repas en commun, sont des moments féconds pour que ce cycle prenne des proportions. En fait, le jour de la préparation des décorations de Noël, lors de la mise en place du sapin en plastique, Marc a demandé à participer, il a fini par donner un coup dans le sapin, et en a cassé un pied. Les soignants, responsables et garants du matériel de l’hôpital commencèrent une démarche de punition envers Marc. La situation se renversa avec une rapidité étonnante. Marc montrait physiquement son désaccord avec la punition, il commença à se débattre violemment tout en criant « j’ai rien fait ». La situation se termina par une scène où Marc fut immobilisé par deux adultes pour, enfin, être emmené en salle d’isolement. Il reprendra les activités de décorations quelque temps après avec une allure impavide et comme si de rien n’était, alors que l’entourage restait dans un état de stress, tension et alerte constante. Quelques enfants pleuraient ou s’agitaient, d’autres essayent de frapper Marc. Ce dernier point est partagé par les adultes aussi. En fait, à une autre occasion Marc avait attaqué violemment une infirmière ciblée, il l’avait prise au cou en même temps qu’il lui crachait dessus, on a couru pour les séparer, l’éducateur lui a pris les jambes et moi les bras. A ce moment, je sentais la colère contre lui, et je me suis retrouvé à le tenir fort et même

à lui faire mal, mon collègue était aussi énervé que moi. J'avais éprouvé un énervement net, et à chaque passage à l'acte violent du patient je l'éprouvais avec la même puissance. On en a discuté en réunion de synthèse et chacun a reconnu partager un même énervement. Pour éviter nos propres passages à l'acte, on a décidé de se relayer à chaque épisode de violence, afin de dissiper la colère intense qu'évoquait le patient. Cette mesure a soulagé l'équipe, dont la cohésion se montrait dans un discours unifié qui était perçu par les patients comme un seul soin groupal. La tendance à monopoliser l'attention exclusive d'un soignant préféré, attitude propre aux enfants, ne s'interrompt pas, toutefois une certaine souplesse se laisse voir lorsqu'un enfant s'adressait vers un autre adulte. Marc maintenait ses relations d'exclusivité aussi, mais au lieu de s'adresser à un autre adulte, il préférait interpeller avec désinvolture l'ensemble des soignants. Ainsi, si Marc était puni par un soignant, on l'entendait désormais crier : « j'ai rien fait, bande de lâches. »

Nous avons donc pu observer que les activités de l'hôpital ne se passent pas bien pour Marc, ces dernières sont, pour ainsi dire, contaminées par son impulsivité impertinente. Vu que les activités sont sensées suivre une logique réglée et que Marc ne peut pas s'y tenir, l'instance de jeu se présenterait comme un espace où le patient pourrait développer une certaine liberté et un plaisir à jouer. Ce n'est pourtant pas le cas : en effet, Marc y déploie une autre manifestation particulièrement persistante qui monopolise toute son attention. Il est passionné par les toupies, il s'y adonne avec une réelle connaissance en la matière. C'est d'ailleurs un de ses seuls centres d'intérêts parmi tous les jouets que compte l'hôpital, Marc ne recherche que les toupies avec insistance, s'il ne réussit pas à en trouver une, il peut même s'amuser à en fabriquer en pliant une feuille en quatre. La toupie est vue comme le mouvement répétitif d'un objet, elle demande peu d'activité intellectuelle et peu d'effort moteur. On peut mettre en parallèle cela avec les moments où sa concentration est sollicitée, il présente alors des mouvements stéréotypés, et il produit des bruits constants et rythmés avec sa bouche. Lors de ce comportement, la cadence et le synchronisme ne vont pas de pair, de plus ceux-ci semblent être absorbés par la mécanique d'un mouvement répétitif infini. Ainsi la plupart du temps, Marc se retrouve à reproduire des mélodies avec son corps : il peut chanter ou faire des percussions. Malgré sa fascination pour le jeu de la toupie, Marc ne semble pas concentré, il est un peu excité, tout au contraire de ce que représentait Jean-Baptiste Chardin dans *L'enfant au toton* en 1735. L'anecdote dit que le peintre a demandé à son modèle de jouer au toton, et de rester calme pour le représenter sur sa toile. Certes, la toupie actuelle ne garde que le mouvement gyroscopique d'équilibre. A

l'époque, le jeu représentait le hasard, et comme son nom l'indique, ce mot tiré du latin *totum* « tout », signifiait jouer le tout ou rien. Chaque face du toton était marquée d'une lettre qui signalait : « reçoit », « donne », « pose » et « tout ». La logique actuelle est presque la même, hormis pour le jeu en groupe, où les participants font frapper leurs toupies les unes contre les autres celui qui reste le dernier gagne. Il s'agit d'un jeu d'équilibre et de résistance. La fascination que ce type de jouet éveille n'est pas exclusive aux enfants. Exercer un petit geste en tant qu'élan d'un mouvement gyroscopique autonome, puis observer les conséquences de ce premier geste, suffit pour éveiller la transe hypnotique chez le joueur. Ce dernier maîtrise le début du geste, l'observation attentive du mouvement transposé à l'objet, et finalement la chute et la fin du jeu. Il semble que Marc ne puisse s'accorder complètement ce moment que rarement. Malgré la puissance hypnotique du jeu, elle n'est pas suffisamment constante pour retenir les besoins d'attention du patient. De cette manière, l'excitation initiale n'est pas comblée par le premier geste, elle est encore active dans l'observation expectante, puis elle devient une frustration à la chute et à la fin du mouvement circulaire. Ce geste est répété plusieurs fois, comme s'il s'agissait d'une masturbation, mais où l'intumescence ne s'arrêterait jamais. Mais la toupie reste raide et prête pour s'ébranler encore une fois. L'aspect concret du jeu s'impose sur sa propre symbolique. Ainsi, ce qu'il y a de symbolique dans la toupie se heurte à la matérialité persistante de l'objet. Le concret de la forme s'efface à chaque tour, mais réapparaît à chaque chute, une sorte d'absence relative où la faire tourner n'est que la faire disparaître un petit moment, pour attendre son 'retour' à chaque arrêt. Ici, la pensée concrète n'est plus concrète, elle est plutôt magique, et la matérialité de la toupie n'est plus concrète non plus, car elle n'est que pur mouvement. La toupie change à cause du mouvement tout en demeurant la même chose. La continuité qu'elle livre aux yeux du joueur est une véritable transformation de l'énergie, où la gestion de celle-ci passe par le geste originaire de l'ébranler. Si le jeu de la toupie est aussi fascinant qu'hypnotique, c'est peut-être parce qu'il reproduit tout en tournant l'équilibre entre masse et mouvement<sup>250</sup>. Puisque le jeu, en règle générale, est un équilibre

---

<sup>250</sup> On pourrait songer au jeu de la bobine *Fort da* (Freud, 1920), où l'objet est absent puis présent par la verbalisation concomitante. Mais, on songe plutôt au *Projet* de Freud de 1895. Si à l'extérieur, comme le dit Freud, il n'y a que « masses en mouvement », ce n'est que grâce à la pensée qu'elles sont animées, en trouvant un sens issu de l'infinité des frayages originaires. L'ajustement entre frayage, masse et mouvement est constant, mais non pour autant infini. Il ne s'agit pas de concevoir la pensée comme complètement régie par la perception, la pensée s'en faisant une conscience mouvante et excentrique, mais avec en plus une racine originaire indéfinie. L'intentionnalité de la conscience s'actualise avec le perçu, pourtant elle se croit infinie en éprouvant cet originaire indéfini, dans ce pur devenir. En conséquence, les mouvements, gestes et verbes émulent l'ébranlement originaire pâti antérieurement par l'homme. Ainsi, tout ce qui était originairement indéfini au début de la vie (ébranlements, cris, bref, des mouvements) prendrait une forme mouvante et inépuisable empruntée à l'infini (perceptions, souvenirs, bref, des pensées). On songe aux vers de *L'infinito* : "Ma sedendo e mirando, interminati/ spazi di là da quella [...] io nel pensier mi fingo." Leopardi G. (1825), *Canti*, Catedra, Madrid, 2009. Ce poème exprime une

délicat entre pensée concrète et formelle, la toute-puissance de la pensée est à l'œuvre en tant que mouvement circulaire. Si cet équilibre est déstabilisé, disons penché vers le concret, la grâce du jeu se perd, de même que s'il se penche vers le formel, la grâce est aussi perdue. Enfin, si la toute-puissance régit le jeu, ce dernier gagne en imagination, mais perd en règles. Notre patient souffre d'une pensée toute-puissante excessive, dont le signe le plus dramatique s'exprime en l'incapacité de clôturer le jeu. Ainsi, le jeu, à l'égal de cette pensée, devient incessant et parfois même parasitaire. Comment se débarrasser alors d'un excès (ou manque) de pensée ?

C'est dans le geste d'ébranler la toupie que l'on voit la tension interne s'approprier le jeu. Ce geste ne peut se compléter que par la chute de la toupie. Le mouvement de la toupie acquiert un élargissement moteur inattendu, dont la pensée toute-puissante ne peut que reproduire. De cette façon, l'excitation initiale est maintenue dans le mouvement d'*inertie gyroskopique*, et malgré la chute matérielle de la toupie, cette excitation ne trouve jamais son terme, puisqu'elle est liée à la toute-puissance de la pensée. Donc ce geste n'est pas insensé ni dépourvu de symbolisme, il est aussi une partie de la pensée, une boucle sans fin.

On songe à une sorte de logique traumatique inachevée, dont la répétition inéteignable ne connaît pas de terme. Pourtant, le traumatisme et son plaisir associé peuvent trouver un soulagement de type mélancolique, au sens le plus large du terme, où la perte englobe une certaine nouveauté, c'est-à-dire un avant et un après liés au trauma. Le point de départ de ce trauma garde une satisfaction liée au souvenir antérograde, et ce dernier projette un avenir tout en comprimant le présent, quelle que soit sa valorisation subjective ultérieure. Dans le jeu morbide de Marc, les choses se passent autrement, la succession de moments, propre à l'effort d'assimilation de la réalité, n'est jamais clôturée, tout au contraire, elle est abolie par un présent éternel, élargi et sans bornes. Cette condition dévalorise la qualité du souvenir, et en conséquence l'avenir n'est plus la clôture du moment précédent. Une sorte de tâtonnement en négatif régit les associations de la pensée, c'est-à-dire qu'une positivité dans le champ perceptif va être confrontée presque immédiatement par une opposition négative dans le champ représentationnel. La toupie tombe, cela est un fait, mais ce dernier est aboli par le geste de la reprendre sans cesse. En ébranlant la toupie, c'est le geste qui active le mouvement gyroskopique, une opposition à la condition statique de l'outil, mais en tombant elle n'évoque

---

infinitude dans l'indéfinie des impressions sensibles. Le génie de l'auteur est dans l'usage de l'horizon, comme figure limite de la perception, et de la liaison des verbes au gérondif ("sedendo" et "mirando"), en émulant le devenir de l'incommensurable où la pensée ("pensier") ne tient pas une représentation juste du perçu. Une sorte de *gestalt*, mais dont le fond prédomine sur la forme.

pas la clôture du jeu, au contraire le réactive. L'intentionnalité subjacente dans le geste d'ébranler la toupie est nette, alors que dans sa chute elle est diffuse et pratiquement déliée de l'action de déclenchement du jeu. La durée du mouvement gyroscopique devrait marquer un détachement du début gestuel, mais, c'est justement dans cette *inertie gyroscopique*, entre début et fin, que la pensée s'accouple au mouvement circulaire. Ainsi, Marc reste statique dans son geste tandis que la toupie tourne, cette dernière tombe et Marc réagit. La pensée toute-puissante ne suit pas l'événement, car elle tourne avec (et comme) la toupie, et son mouvement centrifuge de dedans vers dehors finit par vider la scène du jeu. D'où, le besoin du geste déclencheur pour entamer à nouveau l'expérience. Ici, peu importe si ce cycle est interrompu abruptement ou doucement, car la sensation d'inachèvement est constante et liée à l'inertie gyroscopique de la pensée.

Si l'on applique cette logique aux activités de notre patient, on peut voir qu'il existe une corrélation positive. Si Marc dit « j'ai rien fait » chaque fois qu'il passe à l'acte, il serait certainement juste de penser qu'il y a une négation des faits. Néanmoins, étant donné qu'un inachèvement poursuit toutes ses actions, on peut supposer que la phrase adjointe aux faits n'est plus une simple négation, elle est plutôt une déclaration liée à la frustration de ne pas pouvoir finir ses actions. Cette phrase suppose au premier degré un manquement de clôture, et au deuxième degré une négation des faits. Le côté net de la négation devient imprécis et pratiquement inutilisable pour dénier les faits, en revanche cette négation est efficace pour dénier la finitude de l'action. La négativité portée par le geste est transposée à la verbalisation ultérieure. « J'ai rien fait » alors, est la confirmation de ne pas finir le jeu et la justification pour le recommencer encore. Tel Montaigne qui dit « je n'ai rien fait d'aujourd'hui » et qui exprime l'oisiveté qui suscite la pensée réflexive. A propos du jeu, ce « j'ai rien fait » s'oppose à l'activité productrice du jeu-même tout en dévalorisant la pensée en souvenir. Ce « j'ai rien fait » est le reflet d'une pensée en boucle qui se répète constamment. L'action déniée autant que la dévalorisation du souvenir peuvent-elles rendre compte d'une association pauvre de pensées ? En d'autres termes, cette pensée en boucle peut-elle être considérée comme une pensée associative liée à l'action productrice ? Pourrait-on penser, plus radicalement, qu'il n'y a pas de pensée dans ce jeu ? En plus, notre patient dit ne pas rêver, il affirme qu'il s'endort, rien de plus. Ce manque de rêverie peut-il être lié à cette association pauvre de pensées, ou tout simplement les gestes d'ébranler la toupie, d'attaquer les autres, de ne rien faire, ne sont-ils que l'expression d'une pensée rudimentaire, à l'extrême concrète, qui se sert des gestes comme si c'étaient des mots ?

## *Cas (anti)social*

On le voit, il est évident, que mes interventions ont eu une allure discrète. Si l'intervention thérapeutique a d'abord pour objectif de soulager, éclairer et élucider les motivations profondes du symptôme, et si elle est plus fructifère dans un contexte exclusif à son développement, à savoir par exemple, la psychothérapie individuelle, de famille, de groupe, l'instance sociale qui récrée l'hôpital n'est nullement efficiente. Cette dernière pourtant souffre d'un impact réduit, car elle questionne, en même temps qu'elle actualise en clarifiant les mobiles relationnels, un diagnostic qui frôle les aspects sociaux impliqués dans le sein de l'institution. Par contre, cette intervention ne priorise pas pour dévoiler les dynamiques proprement de groupe intra et extra hospitalières que le réseau social y implique, mais elle les passe en revue. Ainsi ses portées sont d'un ample spectre, et tout ce qu'elle obtient en élargissement, elle le risque en spécificité. Par exemple, dans une réunion multidisciplinaire à propos de l'avenir de Marc, un participant, directeur d'un centre du genre ITEP, à propos de l'anamnèse du patient, fait l'observation suivante : « Vous venez de nous décrire un monstre. » La discussion devient tendue et prend des proportions passionnelles. Je lui fais remarquer qu'il n'était pas un monstre, il insistait et moi aussi. Les autres participants, comme d'habitude dans ce genre de réunions, ont modérée la discussion sur les aspects pragmatiques à résoudre. Je suis pourtant resté avec une sensation de ne pas avoir pu correctement exprimer mes idées à cause d'une sorte de passion aveuglée. Après coup, en discutant avec mon équipe dans la réunion de synthèse, j'ai pu identifier la source de mon irritabilité. En fait, j'étais passé à l'acte dans la discussion, je voulais coûte que coûte montrer que le patient n'était pas un monstre, et essayer du même coup d'obtenir une place pour lui dans une autre institution. Certes, dans cette réunion-là, il fallait décider de l'avenir du patient, mais dans cet accès de passion aussi bien personnelle que collective, je voulais aussi me débarrasser du patient, et lui trouver une place ailleurs. Après, en réfléchissant à cette situation, encore avec mon équipe, j'ai interprété les remarques du directeur autrement. En effet, si l'on examine la définition de monstre, la plus simple qu'il soit possible, la caractéristique la plus marquante du monstre c'est qu'il n'a pas de semblable et en conséquence ne peut pas avoir de descendance. Autrement dit, il est complètement seul. Ainsi, les réactions d'aversion, qu'il peut susciter chez les autres, sont principalement liées à la cruauté de son comportement. Ce directeur-là ne connaissait pas le patient, mais avoir accès à l'anamnèse du dossier lui suffisait pour avoir une idée de l'avenir de l'enfant. De cette manière, tous les comportements violents, la constante revendication contre l'adulte et la carence matérielle

d'être abandonné, fournissent le tout identitaire du patient. Cette collection de comportements et d'antécédents ne rend pas suffisamment compte d'une entité nosologique digne d'être appelée une psychopathologie antisociale. Cette collection n'est que l'agroupement d'antécédents ordonnés sous une logique classificatoire. Il n'est pas étonnant que le rejet soit conséquent. Par exemple, si l'on pense à la nature particulière du virus, il ne respire pas, il ne mange pas, et il n'est considéré comme un être vivant que parce qu'il se reproduit. Ce dernier point fait débat, une position extrême dit que les virus ne sont pas des êtres vivants, ils ne se réduisent qu'à une synthétisation capricieuse de molécules organiques, dont leur reproduction ou « répliation » est due à l'appareil enzymatique de l'hôte où le virus est un parasite intracellulaire. De toute manière, cette reproduction ou répliation fait de lui un être vivant ou un participant de la vie et en même temps une maladie. La nature antisociale n'exprime pas un conflit angoissant marqué par les remords associés à l'agression, et par conséquent il ne suscite pas une conscience de maladie liée au passage à l'acte, ce dernier étant sa caractéristique pathognomonique plus visible. Ainsi, l'antisocial ne parvient à la psychopathologie que par sa répétition constante, ou si l'on veut par sa reproduction incessante. Aussi comme le virus, l'antisocial est une condition solitaire et parfois monstrueuse. L'antisocial ne trouve un semblable qu'en répétant et en répliquant son propre rejet social dans l'autre. Tout ce qui est propre au virus est propre aussi à l'antisocial, et tout ce qui est propre à l'antisocial est propre aussi au social. La barbarie de l'antisocial se heurte contre la civilisation du social.

### *Esquisse d'un diagnostic*

La situation diagnostique de Marc touche plusieurs axes de compréhension. Elle peut s'argumenter à partir des troubles du développement, dysharmonie des rendements, structure de personnalité en formation, histoire de famille, bref tout ce que nous avons décrit à la lumière du document de la HAS. Pourtant, ce qui touche la sensibilité du clinicien c'est que toutes les expressions psychopathologiques du patient sont d'abord marquées principalement par des passages à l'acte intermittents et persistants dans son anamnèse. En fait, la clinique du passage à l'acte fait en premier lieu allusion à la présentification du phénomène de l'agir en catégorisant l'intensité, la persistance et les conséquences du dommage – chez le patient et dans l'entourage. De ce raisonnement clinique, il se détache une opposition entre le passage à l'acte et la

*mentalisation*, au sens simple, la capacité d'imaginer symboliquement la pensée de l'autre. Par exemple le *Manuel de psychiatrie*, dans son chapitre consacré à l'agir et le passage à l'acte chez l'adolescent, J.-C. David et D. Marcelli soutiennent que « l'agir est volontiers considéré comme un mode privilégié d'expression des conflits et des angoisses, s'opposant en cela à la mentalisation »<sup>251</sup>. Il est clair que cette description met en relief une opposition entre la pensée et l'acte. Le raisonnement clinique qui s'en détache est une catégorisation des différentes formes observables du passage à l'acte – colère, agression, vol, fugue, etc. A cette catégorisation, on peut ajouter des descriptions totales par rapport à l'origine, à la périodicité, à l'intensité et à tous les signes concomitants pour former un ensemble nosologique. Ainsi, par exemple, le passage à l'acte de la colère serait accompagné par une explication qui privilégierait l'insuffisance de la mentalisation des affects agressifs et sa conséquente « alexithymie » – telles les approches sur la comorbidité.

Dans cette optique, le travail *Passage à l'acte : arrêt de la pensée ou condensation et mise en scène de la pensée*<sup>252</sup>, est exemplaire pour illustrer le court-circuit entre pensée et acte. Ici, le psychiatre Georges Papanicolaou, à la lumière d'un cas clinique, classe le passage à l'acte selon trois groupes de pathologie : les psychoses infantiles, les schizophrénies et les organisations psychopathiques. Dans la première, les conduites expriment la quête de sensorialité pour maîtriser des excitations internes et externes. Dans le deuxième, le passage à l'acte est une forme d'attaque à la pensée qui inhibe une symbolisation plus élaborée. Enfin, dans le troisième groupe, l'auteur dit que le passage à l'acte interroge le clinicien pour le symboliser. Pourtant, l'auteur reste dans la non-classification du passage à l'acte antisocial (au sens de la logique des *cas limites*). Le passage à l'acte du cas Céline (22 ans) complète pratiquement toutes les descriptions nosographiques du passage à l'acte. Chez elle, prédomine pourtant l'automutilation que Papanicolaou explique comme une « conduite autopunitive érotisée » d'origine sadomasochiste. Pour comprendre cette conduite, il propose la notion de « décondensation »<sup>253</sup>. Il l'explique comme une sorte de « travail de décondensation » exercé principalement par le groupe thérapeutique de médiation. Divisé en trois étapes, dans un premier temps les opinions du groupe soignant montrent qu'il n'y a pas de décondensation, qu'il y a plutôt de la « fragmentation de la densité », car il n'y a pas encore de la mentalisation

---

<sup>251</sup> David J.-C. et Marcelli D., "Psychopathologie de l'adolescent, l'agir, le passage à l'acte", in *Manuel de psychiatrie* 2ième édition. Sous la direction de Guelfi J.-D. et Rouillon F. 2012, Elsevier Masson SAS. Issy-les-Moulineaux, p.500.

<sup>252</sup> Papanicolaou G., "Passage à l'acte: arrêt de la pensée ou condensation et mise en scène de la pensée", *Adolescence, Monographie, ISAP II*, 2011, pp. 247-254.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p.253.

non plus. La deuxième étape, les opinions « divergent », c'est-à-dire la mentalisation de la patiente se manifeste peu à peu. Dans le troisième temps, les opinions enfin « divergent » vers la mise en forme d'une série de pensées plus ou moins cohérentes. La patiente en profite pour lier un nouveau discours institutionnel (patient-médecin-soignant). On peut résumer ce travail à une élaboration collective d'orthopédie de la mentalisation manquante de la patiente. Cette approche est aussi centrée sur le manque, le manque d'une qualité cognitive qu'il faut compléter par un tiers.

En allant plus loin, on trouve dans la littérature psychiatrique une comparaison, tout à fait juste, entre le niveau intellectuel et le manque de mentalisation. Ces travaux montrent une corrélation bien précise entre le déficit cognitif et le manque de mentalisation. En fait, la passation de tests de rendements, surtout le WISC, l'échelle d'intelligence de Wechsler pour enfants et adolescents, montrent des résultats de QI *limites* de 60 à 85 points chez l'adolescent avec de la symptomatologie antisociale<sup>254</sup>. Les différents auteurs concluent que le fonctionnement cognitif est caractérisé par une *dyspraxie* (l'incapacité d'imaginer l'effet d'une action et les conséquences d'un *geste*) ; une *dyschronie* (l'incapacité à investir un objet et sa permanence dans le temps) et une *dysgnosie* (la perturbation de la fonction sémiotique). Ici le préfixe *Dys* est utilisé dans son sens le plus plein, qui veut dire qu'il s'agit d'une anomalie ou difficulté par rapport au rendement cognitif normal. En se référant à cette logique, notre patient présente un résultat limite semblable dans le WISC, QI de 87 en *verbal* à peine supérieur à 85

---

<sup>254</sup> Cf. Gibello B. "Pathological cognitive disharmony and reasoning homogeneity index". *Journal Adolescence* 1983; 6: pp. 109-30.

Nader-Grosbois N., "Canevas pour évaluer et stimuler des compétences socio-émotionnelles d'enfants ayant une déficience intellectuelle, avec autisme ou trouble de comportement". *Revue francophone de la déficience intellectuelle*. 2012, 23: pp. 34-42. Travail qui se sert de la « théorie de l'esprit » et en montre les déficits chez l'enfant et l'adolescent. L'auteur signale comment les stimulations des fonctions exécutives cognitives peuvent améliorer le traitement de l'information sociale.

Chabot A., et al. « La capacité de mentalisation de l'enfant à travers le jeu et les histoires d'attachement à compléter: perspectives théorique et clinique », *La psychiatrie de l'enfant*, 2015, 58 (1): pp 207-239. Travail qui développe les idées de P. Fonagy à propos de la mentalisation et le langage de l'affectivité appris d'une bonne relation entre enfant et parent. Inversement si l'enfant n'a pas reçu une réplique de ses affects, l'imitation de (et par) la mentalisation ne serait plus possible. Le primat de l'acte s'y impose comme une pathologie sur la construction de la pensée

Baldry E. et al. "Reducing Vulnerability to Harm in Adults With Cognitive Disabilities in the Australian Criminal Justice System", *Journal of Policy and Practice in Intellectual Disabilities*. 2013, 10(3): pp. 222–229. Dans une approche plus élargie où les conclusions, à la base des déficits cognitifs et ses liens avec la délinquance, montrent de conséquences sociales majeures (dégénération) de non adéquation cognitives en société chez l'adulte.

Dans une approche plus élargie où les conclusions, à la base des déficits cognitifs et ses liens avec la délinquance, montrent des conséquences sociales majeures (dégénération) de la non-adéquation cognitive en société chez l'adulte. Cf. Baldry E. et al. "Reducing Vulnerability to Harm in Adults With Cognitive Disabilities in the Australian Criminal Justice System". *Journal of Policy and Practice in Intellectual Disabilities*. 2013, 10(3): pp. 222–229.

en *QI performance* – testé par moi-même.<sup>255</sup> Ces mesures observables montrent clairement une tendance marquée du déficit intellectuel du patient, en plus elle est ratifiée dans les passages à l’acte et le pauvre usage de la parole chez Marc, décrit plus haut dans l’anamnèse. Ces résultats supposent une corrélation directe entre le manque de mentalisation et l’incidence du passage à l’acte, néanmoins cette opposition ne peut pas exemplifier la nature intentionnelle du passage à l’acte, elle montre seulement une association en l’occurrence causale, c’est-à-dire comme si l’incapacité de penser était la cause de l’acte. Cela est une description qui prétend expliquer une cause. D’ailleurs on peut retrouver tout cela chez François Richard dans *Les troubles psychiques à l’adolescence*<sup>256</sup> à propos de ce qu’il comprend comme « manque d’un objet symbolique »<sup>257</sup> chez les adolescents considérés cas limites. En fait, l’auteur s’appuie aussi sur les « dys » chez Gibello pour lier ce manque de symbolisation : « le réel des agir vient alors pallier les déficits symboliques et compenser la dépression sous-jacente »<sup>258</sup>. Même sous une ligne psychanalytique explicative de ces troubles-là, dits pathologies de l’agir, ils sont marqués par une défaillance de symbolisation, laquelle montre à son tour une dépression sous-jacente, dit Richard. Pourtant, le parcours pour expliquer, au-delà de la description psychopathologique,

---

<sup>255</sup> L’analyse approfondie des résultats du test nous a permis de constater une vraie dysharmonie chez notre patient. Marc présente dans le subtest de *mémoire des chiffres* une ponctuation presque parfaite, très supérieure pour son âge. Par contre, dans d’autres subtests qui mesurent la mémoire, sa performance a été très déficitaire. Un exemple étendu de cette dysharmonie a pu être vu dans la passation du test projectif CAT-A : la rencontre avec Marc, dans mon bureau, n’a pas été compliquée. Il était prévenu de la nature de cette intervention. Je lui ai donné la consigne du test à laquelle Marc adhère sans problème. Il paraissait comprendre le travail comme une sorte de jeu de société. Très vite il manifeste un subtil état d’inquiétude, d’après moi, lié à la nouveauté de l’exercice. La réponse proférée par Marc est rapide, voire éloquente, toutefois elle est impulsive et laisse voir très clairement des omissions de personnages de l’histoire. Du coup, la poule devient un coq, qui aussitôt serait transformé en coq-poulet. Cette mutation, plutôt cette condensation d’une perception ratée de second ordre, perturbe Maurice à tel point qu’il est contraint de me demander de supprimer la réponse de mon cahier. La suite de planches se passe vite, très vite. La planche 5 dévoile l’intromission d’un élément *in absentia* : la mère. La planche 6 demeure contaminée par la précédente, la mère apparaît, comme il est attendu dans la réponse normale de la planche, mais avec une présence fixe, tant aussi que le père ours apparaît « derrière ». La planche 7 n’est résolue que par l’ambivalence de sa réponse : tigre et singe sont, tous deux, les héros de la scène. Le développement des conclusions ultérieures et aussi les comparaisons avec ce test projectif, nous le réservons pour une autre étude (davantage psychologique et moins descriptive). Ici nous ciblons principalement mettre en relief la nature phénoménologique du signe psychopathologique avant d’émettre un avis interprétatif.

<sup>256</sup> Richard F., *Les troubles psychiques à l’adolescence*, Dunod, Paris 1998.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p.46.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p.47. Certes, l’auteur développera ses propos vers un « processus de subjectivation » qui, à l’époque était en part inspiré du déclin de la figure paternelle – on songe ici aux travaux de Michel Tort (2007) –, mais aussi de ce que Raymond Cahn postule pour « inquiétante étrangeté », comme une sorte de *tératologie* de l’image du corps subjectif de l’adolescent. Mais, Richard pousse surtout les développements croisés entre Cahn et Green. Voir Cahn R., *L’adolescent dans la psychanalyse. L’aventure de la subjectivation*, Puf, Paris, 1998, pp.7-30. D’un autre côté, dans « Le sujet aux prises avec la violence pubertaire », Gutton Ph., in *Monographie, ISAP II*, 2011, pp.227-236., oppose le processus d’adolescence (en tant que *subjectivation*) à la violence, comme un empêchement à ce processus. Pour Gutton, la violence « serait, peut-être par postulat un hors-sujet, et derechef un anti-sujet. Elle offre une résistance à l’intentionnalité plus ou moins forte de l’adolescent de mener à bien sa subjectivation. » (p.227.) Gutton se dégage, inspiré de D. Lagache (1966-1967), de la comportementalisation (coincé dans la puberté), pour la résoudre évoquant le *Travail du négatif* d’André Green (1993).

est déjà atteint par une compréhension des insuffisances de symbolisation, bref une « dys- » fonctionnalité à représenter. Cette dépression<sup>259</sup> est, il faut le remarquer, de genre narcissique (qui semble venir d'un état de carence originaire, telle la « déprivation » selon Winnicott), elle est germinée d'un état non langagier primaire, non symbolique, mais elle est argumentée par son expression *actuelle* liée aux « dys-fonctions » de type cognitif.

Cet état langagier non symbolique peut, au-delà du strictement cognitif, prendre plusieurs facettes. En ce sens, Annette Streeck-Fischer, soutient une intéressante approche, inspirée de Kohut (1979), à propos de ce que l'agressivité est une réponse réactionnelle et défensive à des situations environnementales – au même titre que l'approche de Flavigny. Ce travail, est intéressant aussi parce qu'il montre un repérage descriptive du non-verbal : « L'existence de messages présymboliques, agis et incarnés dans leur comportement comme, par exemple un regard de bravade, de l'amertume, des airs supérieurs, mais ils ne sont pas encore suffisamment intégrés et traduits en termes relationnels. »<sup>260</sup> Aussitôt, cette description est mise en contraste avec des mécanismes défensifs comme l'identification projective. Ainsi, l'auteur montre que les enfants et les adolescents passent de l'hyperexcitabilité à devenir complètement éteints et pratiquement dépressifs (dépourvus des outils de symbolisation affective, comme le soutient Richard par exemple). L'auteur divise l'adolescent violent en « adolescent de type disruptif » et « adolescent de type mimétique ».<sup>261</sup> Le premier est le classique inadapté, de comportement bruyant et de violence immédiate. Alors que le deuxième est un adolescent de comportement adaptatif-passif et est agressif et destructeur vis-à-vis de ses pairs en situations non structurées. Celui-ci, fait l'écran de normalité, mais garde les mêmes caractéristiques d'abandon que le premier. Enfin l'auteur n'explore plus les variables de type gestuel où se manifeste aussi la violence, et finit par expliquer la violence par la voie simpliste du trauma d'abandon (mère absente, figure du père défaillante), alors que sa démarche initiale était sur une approche plus phénoménologique (relationnelle) et psychologique (développemental) du contact spécial de ces types de jeunes.

Tous ces signes décrits jusque-là, peuvent, comme nous l'avons déjà vu, rentrer dans l'approche des « *dysharmonies évolutives* », notamment dans le « *risque évolutif* » de Misès. Ces signes-là, peuvent aussi participer dans « les organisations intermédiaires », notamment dans les « organisations à expression psychopathique » de Flavigny. La symptomatologie de

---

<sup>259</sup> Cf. Richard F., *Psychothérapie des dépressions narcissiques*, Puf, Paris, 1989.

<sup>260</sup> Streeck-Fischer A., « Adolescence et comportements violents », *Adolescence monographie, ISAP II*, 2001, pp.219-225. *Ibid.*, p.220.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p.221.

notre patient semble alors condenser ces critères-là. Sous la perspective descriptive, la route à parcourir pour établir la nature psychopathologique de notre patient paraît déjà tracée. La dysharmonie entre l'aspect verbal, plus tous ses succédanés – mentalisation, théorie de l'esprit, symbolisation, acte de parole, etc. – et l'aspect performance – agir, action, comportement, geste, etc. – sont le constat d'une désunion qui ne semble pas aller de soi. Inversement, une cohérence se montre dans une histoire de vie de *carence* et de *déprivation*, où le seul trait d'union entre l'histoire de vie et son récit, est l'absence *actée* entre le mot et l'acte.

La tâche descriptive que mérite le traitement psychopathologique de notre cas clinique, risque une hyper-description du phénomène, fort réductrice, mais nécessaire pour épuiser toutes les sources heuristiques possibles que ce parcours peut offrir. Seulement après cette démarche, une explication psychopathologique plus substantielle peut être posée. En ce sens, le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux IV*, semble un modèle exemplaire de non-explication psychopathologique, car il suit une logique descriptive des tableaux, dits difficiles, en tentant de les soumettre à une nomenclature de genre médical, mais avec l'accent mis sur une dysfonction mesurable socialement.

Selon le DSM-IV l'expression psychopathologique (psychiatrique) de Marc, dirait qu'il est dans le « trouble oppositionnel avec provocation »<sup>262</sup>. Cette description pourtant souffre d'une nomination très catégorielle. C'est-à-dire les comportements symptomatiques sont compris comme des manifestations principalement impulsives dont la caractéristique essentielle est un ensemble récurrent de comportements négativistes, provocateurs, désobéissants et hostiles envers les personnes en position d'autorité. Le diagnostic différentiel montre comment les symptômes de ce trouble sont partagés avec le « trouble de conduites » mais ce dernier est plus grave (essentiellement pour bafouer les droits fondamentaux d'autrui ou les normes et règles). Il semble que la frontière entre les deux troubles soit délimitée par une variable quantitative. Ainsi, par exemple, si le patient « *perd son calme* »<sup>263</sup> et présente un accès de colère dont les dommages ne concernent personne, on pourra dire qu'il s'agit d'un *trouble d'opposition*, mais si le même accès de colère est manifesté contre autrui on devra parler de

---

262 AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION (APA) (1996). *DSM-IV Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, (traduit sous la direction de Pierre Pichot, Julien Daniel Guelfi et al.) Masson, Paris, 2004 (édition américaine 1992), p.111. Au lieu de passer au DSM V, nous allons continuer avec le DSM IV, car la cinquième version n'a pas instauré de changements significatifs par rapport aux troubles de conduite et d'opposition. Cf. AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION (APA) (2013), *Diagnostic and statistical manual of mental disorder, Fifth edition DSM-V*, American psychiatric publishing, Washington DC London England, 2013, pp.461-466.

263 L'un des critères diagnostiques du trouble d'opposition. *Ibid.*, p.111.

*trouble de conduites*. Cet exemple, tout à fait arbitraire et réducteur, met en exergue une distinction qui a des composants tant quantitatifs que qualitatifs. En fait, l'aspect quantitatif (accès de colère en atteignant autrui) est présenté avec une envergure qui dépasse davantage la souveraineté d'une simple stratification quantitative. En d'autres termes, la quantité de colère est mesurée pour atteindre l'autre et mesure à son tour le degré de sévérité du trouble de conduites. Ainsi tout semble indiquer que le trouble oppositionnel n'est pas autre chose qu'un trouble de conduites moins grave. En effet, cette quantification devient encore plus problématique lorsque la spécification de *léger*, *moyen* et *sévère* est mise à l'œuvre dans le trouble de conduites proprement dit. C'est-à-dire, ce trouble serait davantage un vrai trouble de conduites s'il est plus *sévère* quand le dommage devient considérable à autrui<sup>264</sup>. Il va de soi de dire donc que la spécification *léger* frôle le diagnostic de l'oppositionnel car le dommage n'est

---

264 « Dans la CIM-10, le trouble oppositionnel avec provocation est considéré comme un sous-type du Trouble de conduites » (p.111 DSM-IV). Par ailleurs, les critères diagnostics du trouble de conduites du DSM-IV et ceux du CIM-10 sont quasiment identiques. Voir CIM-10. Les nouvelles recherches qui sont détachées des prémisses du DSM montrent un effort pour aboutir à une psychiatrie *compréhensive*. Pourtant celles-ci aboutissent au même phénomène explicatif causal des troubles des conduites. C'est le cas de la recherche de Guedeney Antoine et Dugravier Romain, « Les facteurs de risque familiaux et environnementaux des troubles du comportement chez le jeune enfant : une revue de la littérature scientifique anglo-saxonne », *La psychiatrie de l'enfant*, 2006/1 Vol. 49, p. 227-278. De cette manière il n'est pas rare de trouver des conclusions de recherches orientées vers une explication causale dans les paramètres préétablies d'une : '*evidence-based medicine*'. Ainsi, par exemple, la persistance d'un comportement agressif, dans le trouble d'opposition peut dériver en un futur trouble des conduites. Pire encore, car les tentatives explicatives psychopathologiques issues de cette récursivité vont présenter un caractère accessoire quant à l'explication étiologique du trouble. Ici explications et faits, en d'autres termes, vont tous les deux marcher parallèlement, mais sans jamais trouver un point de repos de causalité commune. Voir notamment : "Oppositional Defiant and Conduct Disorders: Issues to be Resolved for DSM-IV", *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, Volume 31, Issue 3, May 1992, pp. 539-546 Benjamin B. Lahey, Rolf Loeber, Herbert C. Quay, Paul J. Frick, James Grimm. Cette recherche donne des résultats vers l'évolution du passage de l'enfant à l'adulte et comment les signes du trouble de conduites chez l'enfant vont être reproduits chez l'adulte antisocial. Alors qu'on observe chez le trouble d'opposition que les signes antisociaux ne sont pas si graves que ceux de conduites. "Oppositional Defiant and Conduct Disorder: A Review of the Past 10 Years, Part I", *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, Volume 39, Issue 12, December 2000, Pages 1468-1484 Rolf Loeber, Jeffrey D. Burke, Benjamin B. Lahey, Alaina Winters, Marcie Zera. Ici les choses s'amalgament encore plus. En fait, l'évolution est mixée entre le TOP, acquis très tôt, et le trouble de conduites. Des patients, suivis 10 ans avec un diagnostic de TOP et des signes de violence prépondérante, ont présenté une évolution vers le trouble de conduites. Validity of DSM-IV Subtypes of Conduct Disorder Based on Age of Onset *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, Volume 37, Issue 4, April 1998, Pages 435-442 Benjamin B. Lahey, Rolf Loeber, Herbert C. Quay, Brooks Applegate, David Shaffer, Irwin Waldman, Elizabeth L. Hart, Keith Mcburnett, Paul J. Frick, Peter S. Jensen, Mina K. Dulcan, Glorisa Canino, Hector R. Bird. Une distinction est ici ratifiée par rapport à l'agression physique et sa diminution avec l'âge. Mais les résultats n'étaient pas concluants car les signes agressifs non physiques demeurent avec l'âge. « The structure of DSM-IV ADHD, ODD, and CD criteria in adolescent boys: A hierarchical approach » *Psychiatry Research*, Volume 188, Issue 3, 15 August 2011, pp. 411-421 Serena Bezdjian, Robert F. Krueger, Jaime Derringer, Steve Malone, Matt McGue, William G. Iacono. Ici les problèmes de distinction diagnostique sont encore plus vastes, l'investigation tente de faire une sorte de dégradé de la qualité des troubles en question. En effet, le parcours suivi par les auteurs montre maints points communs d'un trouble à l'autre, autrement dit comment les troubles peuvent se partager les symptômes.

pas très considérable. Pire : « moyen : le nombre de problèmes de conduite, ainsi que leurs effets sur autrui, sont *intermédiaires* entre “léger” et “sévère” »<sup>265</sup>.

Cette mesure quantitative catégorielle ne peut pas rendre suffisamment compte d'une vraie différence entre un trouble de conduites et un trouble d'opposition. Elle montre seulement le degré de la manifestation morbide du comportement. Ainsi aussi bien le trouble oppositionnel que celui de conduites font, tous les deux, partie d'un seul et même *continuum* qui va *crescendo* selon le degré de dommages sur autrui. Dans cet ordre d'idée, par exemple, une température à 38 °C n'est pas moins une fièvre comparée à une de 40 °C, toutes les deux ont la caractéristique d'élever la température par une cause plus ou moins évidente aux yeux du clinicien. Or, rien n'empêche de croire que la fièvre de 38 °C arrive un jour à 40 °C ni, dans le cas inverse, l'autre de descendre à 37 °C. Ici nous sommes spectateurs d'un processus morbide continu qui se déroule sans une cause évidente. En d'autres termes, la variation de degré n'est qu'une composante accessoire d'une cause pas encore élucidée. De plus, cette variation peut se voir affectée par maints signes de la présentation morbide, comme la rythmicité, la persistance, la durée, etc. Tous les symptômes associés vont compléter le syndrome, le camoufler en autre chose, voire en expliquer la cause. Le cours naturel de la maladie montre, dans son trajet, toutes les manifestations accessoires (symptômes et signes) de sa présentation, mais seul l'ensemble

---

265 *Ibid.*, p.108 mes italiques. Dans le DSM-IV-TR *cas cliniques*, American psychiatric association, Washington D.C. 2002, Elsevier Masson, Paris, 2008 pour la version française. La description d'un cas clinique de troubles de conduites dit : « Le début de la perturbation des conduites se situant à l'adolescence, on spécifiera le type à Début pendant l'adolescence. Comme Pete (le cas clinique) ne fait pas grand mal à autrui, ni ne se lance dans le vandalisme ou le vol à grande échelle, on qualifiera la sévérité du trouble moyen. » (p.256). Parmi les descriptions de cas cliniques de troubles des conduites, il y en a encore une qui - par son histoire d'abandon, l'évolution du trouble, l'échec scolaire, l'âge du patient (12 ans), l'auto-observation du patient hétéro-coupable et même le titre du cas « Ça ne tourne pas rond » (pour le lier à la fascination de la toupie de notre patient)- la ressemblance résulte, à juste titre, étonnante. Voilà la description de ce trouble des conduites: « la perturbation ayant commencé avant l'âge de 10 ans, on spécifiera Type à début pendant l'enfance. Comme ses problèmes de comportement n'ont provoqué que des maux relativement mineurs envers autrui et comme il ne présente pas beaucoup d'autres symptômes du Trouble des conduites comme la cruauté envers des personnes et animaux, l'utilisation d'armes, l'allumage d'incendies ou de fugues du domicile, la sévérité du trouble sera qualifiée de moyenne » (*Ibid.*, p.285.) Bien que cette description ait beaucoup de similitudes avec notre cas clinique, elle manque d'un traitement comparatif avec le trouble d'opposition, et en plus parce que nous avons choisi développer une sorte de comparaison 'intra-troubles', ce cas clinique ne sera pas développé comme source heuristique de réflexion. Enfin, le seul exemple clinique de trouble d'opposition - qui par ailleurs n'est pas très différent en comparaison avec les deux descriptions présentées plus haut - montre déjà une sentence problématique : « Certains cliniciens considèrent que le trouble oppositionnel avec provocation n'est qu'une forme légère du trouble des conduites. Cependant, de nombreux enfants affectés de ce trouble ne développeront jamais de problèmes de comportement plus sérieux. » (*Ibid.*, p.273.) Traduction française coordonnée par Marc-Antoine Crocq.

peut conduire à l'origine de la cause qui détermine plus justement son entité nosologique. En revenant à nos troubles en question, le degré de dommage sur autrui – présent dans les deux troubles comme nous l'avons vu –, est certes un élément pertinent pour définir l'un des deux troubles, mais reste incomplet pour délimiter et même déterminer la différence diagnostique entre les deux. Jusqu'ici le degré de dommage sur autrui semble être le seul signe pathognomonique qui fasse une différence plus substantielle entre les deux troubles. Mais nous avons vu que se servir de ce degré nous fournit des réponses partielles puis illusives et équivoques par rapport à l'identité de ces deux troubles. Nous ne pouvons qu'avoir, tout d'abord, de réponses partielles parce que l'un des troubles semble primaire et dont se détachent les critères pour appréhender le second (oppositionnel) ; illusives, parce qu'elles n'esquissent guère, dans son ensemble toujours périphérique, la cause la plus juste du phénomène morbide, et enfin équivoques parce que le domaine interprétatif prend sa source en une différence (de degré) qui semble appartenir au genre qualitatif – identitaire – mais qui est en essence quantitatif. Étant donné que le critère distinctif n'est pas en principe identitaire sinon que de volume, rien n'empêche de penser à une insuffisance des formes critiques d'identité – pour nous ici il s'agit de qualité. Le détriment de qualité est, en effet, masqué par des critères d'un genre, pour ainsi dire, accidentel. En fait, un comportement agressif quel qu'il soit, et surtout avec des conséquences dommageables à autrui, déterminera ces troubles et pas leur identité substantielle.

On ne peut pas dévaluer un instrument, même s'il est fort catégoriel et réducteur, surtout s'il est capable d'organiser des données cliniques. Dans ce propos, le DSM est efficace en regroupant les signes et les symptômes et même en générant des syndromes plus ou moins cohérents. Le problème n'est pas là. En fait, les coordonnées statistiques sont au service d'une production en masse (volume, quantité) d'un regroupement qui, à force d'amasser comportements et attitudes humaines en série, dépasse toute tentative de dénomination identitaire. Ainsi, tout ce que l'on peut dire des troubles des conduites est fort similaire au trouble d'opposition, en fait, on dit la même chose de tous les deux. La distinction identitaire, si désirée, est inévitablement camouflée en une série cumulative.

Le point fort de la statistique du DSM est en même temps la cible plus faible. Les grandes critiques contre cette classification, toutes commencées principalement dès l'apparition du DSM III dans les années quatre-vingt, sont dues au changement de paradigme épistémologique ou plus précisément à la suppression de ceux-ci. La théorie comme explication et possible horizon de réflexion est complètement effacée au profit d'une classification effrénée de la

médecine basée sur l'évidence (*evidence-based medicine*). Ainsi, il n'y a plus de compréhension dynamique de faits cliniques, la loi d'observation n'est que descriptive.<sup>266</sup>

Sous ce prisme, Nicholas Guérin<sup>267</sup> fait une analyse critique sur le DSM pour développer son propos « *Vers une symptomatologie* ». De tout ce qu'il propose, il n'y a qu'un point que nous retiendrons pour rétrécir encore plus notre démarche identitaire vers une expression antisociale la plus convenable qu'il soit possible d'établir selon nos outils heuristiques.

L'auteur passe en revue les phénomènes cliniques qui sont à la base de la démarche diagnostique et interprétative psychopathologique. Tout au début, en s'appuyant sur les postulats de Michel Foucault et de Gaston Bachelard, l'auteur soutient le propos d'un sujet symptomatologique qui se déduit d'une démarche, du moins en apparence, clinique : classification, psychopathologie et enfin symptomatologie. L'auteur schématise sous ce modèle épistémologique le parcours de sa pensée. En fait, la classification à laquelle il fait allusion prend comme départ le DSM dont les vices sont le matériel d'appui pour l'édifice épistémologique de l'auteur. De telle sorte que l'exemple, pris au hasard des troubles d'opposition du DSM, est utilisé sous les mêmes prémisses avec lesquelles nous présentons l'inconsistance de cet outil-là. Puis Guérin se questionne sur l'imprécision des critères en utilisant l'exemple : « perd souvent son calme »<sup>268</sup>. L'auteur a eu beau exposer un plaidoyer historico-épistémologique, mais il ne touche guère le problème de classification auquel il fait référence, comme si la classification statistique était le support raté de toute origine de pensée heuristique. Guérin se sert d'une analogie entre le DSM et la psychopathologie de Kraepelin ou du néo-kraepélinisme<sup>269</sup>, comme la mise en relief de l'objectivité descriptive du diagnostic, c'est dire la non-considération des aspects dynamiques du devenir malade. Sous ce raisonnement, il justifie toute une *psychopathologie dynamique analytique* pour mettre en exergue le « sujet pathématique » : « Ce sujet de la psychopathologie donc est celui qui, du seul

---

266 Trémine Th. « Les classifications en psychiatrie : des votes et des paris ? », in *L'information psychiatrique*. 2013 89(4) : pp. 279-281. Il montre clairement comment les classifications psychiatriques sont au service des pouvoirs économiques et qu'en conséquence vont politiser, dans un sens pharmacologique de marché, le choix d'un diagnostic ou d'un autre. Mille Ch. « Histoire des classifications et perspectives nouvelles en psychiatrie de l'enfant », in *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*. 2001 43(1) : pp. 91-97. Les auteurs sont partis de l'exclusion de névroses du DSM comme l'entrée à l'athéorie du DSM.

267 Guérin N. « Vers une symptomatologie ». *Cliniques méditerranéennes*. 2009 79(1) : pp. 189-205.

268 *Ibid.*, p.194.

269 Cf. Sujet largement développé dans la thèse soutenue par Steeves Demazeux, *Le lit de Procuste du DSM-III : classification psychiatrique, standardisation clinique et ontologie médicale*, Thèse de doctorat, Université Paris 1, 2011.

fait d'être affligé d'un corps, pâtit de la cognition [...] il est un sujet affecté, passionné [...] il est le lieu de la déchirure tragique et spécifiquement humaine où se creuse l'impensable. »<sup>270</sup> De cette manière, Guérin propose son hypothèse que le sujet « qui va au-delà du pathématique est un sujet symptomatique. »<sup>271</sup> Certes ce qu'il propose peut être expliqué à la lumière de la déchirure du signifiant de J. Lacan (séminaire X), mais l'auteur soutient, en apparence, une autre idée : « Pour la psychanalyse, le sens (Sinn) du symptôme est indissociable de la croyance que le sujet accorde à son symptôme puisqu'y croire, à son symptôme, revient à lui attribuer le sens d'une intentionnalité de dire. »<sup>272</sup> Ainsi, le sujet qu'invoque l'auteur n'est autre que le sujet issu de la déchirure du signifiant chez Lacan, mais sans considérer ce symptôme-là comme une production parallèle au passage à l'acte, voire l'*acting out* de la théorie lacanienne. Ce dernier point est capital : Guérin, cite au hasard, les troubles d'opposition pour montrer l'aspect *athéorique* du DSM, mais tout en développant le sujet symptomatique des psychoses. Nous pensons que son choix ne s'accorde guère aux faits cliniques choisis parce que la symptomatologie qu'il propose pour expliquer les psychoses n'est pas du genre de la déstructuration de la pensée, dans son essence, elle est plutôt du comportement. Ainsi, et avec une lecture plus attentive, les remarques de l'auteur semblent une sorte de proposition tangentielle, non dite, de l'ineffabilité du passage à l'acte. La problématique de croire au symptôme en signifiant un sens, tombe davantage sur le vouloir-dire (*bedeuten*) du geste que sur le non-dit du symptôme. Nous allons y revenir.

Le dilemme des troubles des conduites et d'opposition est aussi traité par Maurice Corcos, mais avec une autre approche<sup>273</sup>. L'auteur montre le problème des classifications des troubles des conduites à la lumière d'une sorte de diatribe partisane de la psychanalyse. Puis, la critique de Corcos, revendicatrice sans doute, chemine très vite vers une description psychanalytique de ces troubles – inspirée explicitement de D. Winnicott et de façon moins évidente de J. Bowlby, celui-ci montrant le besoin d'*attachement* comme condition critique du développement normal

---

270 Guérin N. *Op. cit.*, p.196. Néologisme présenté par Jaques Lacan (séminaire inédit du 21 de janvier et du 11 mars 1975. Lacan J. *RSI*).

271 *Ibid.*, p.199.

272 *Ibid.*, p.201.

273 Corcos M., *L'homme selon le DSM. Le nouvel ordre psychiatrique*, Albin-Michel, Paris, 2011, p.131.

ou pathologique des jeunes enfants. S'inspirant de Winnicott, le raisonnement de Corcos prend plus de consistance en amalgamant les deux troubles sous le critère du « caractère incommodant » de la *tendance antisociale*. Par conséquent, le trouble des conduites ainsi que le trouble d'opposition vont tous les deux présenter un fil unificateur qui, d'après le raisonnement de Corcos, est une seule et même chose. Le lien semble y être le caractère incommodant de la tendance antisociale. Pourtant, ce caractère incommodant, typique de ce genre de pathologies, ne résout pas le problème identitaire de ces deux troubles, tout au contraire il les fusionne. Ceux-ci sont peut-être la même chose. Nous sommes provisoirement d'accord. Nonobstant, cet amalgame couvre très vite, par analogie, l'identité des éléments en question. En fait, ledit caractère seul montre un phénomène préexistant que Corcos, à la lumière de Winnicott, articule comme un vecteur de normalité, de non maladie, qui est présent chez tous les enfants. Le seul problème ici c'est que cet agent de normalité exprime aussi le psychopathologique. Sous ce précepte un continuum s'installe, mais il n'est ni en faveur de la normalité ni en faveur de la psychopathologie et ce caractère-là semble alors être, au sens descriptif, d'une valeur neutre. Puis, le continuum signale seulement un trait de *caractère incommodant*, pas plus. Sous quel effet ce caractère incommodant devient-il un signe psychopathologique, voire un symptôme dépourvu de normalité ? Corcos fait un saut au passage à l'acte pour expliciter et à son tour expliquer une manifestation plus évidente de ce caractère. Mieux, ce caractère devient un trait via l'expression impulsive du passage à l'acte. Tout se passe, dans cette jonction, comme si le passage à l'acte était le carburant de ce caractère et la combustion résultante d'eux serait l'explosion accentuée de ce trait pré-morbide. Ainsi, caractère incommodant plus passage à l'acte vont former une ligne droite à l'expression psychopathologique des troubles des conduites – y compris ceux d'opposition. Voilà la conversion des valences du qualitatif vers le quantitatif.

Cependant, cette conversion seulement montre le trajet d'un état à l'autre sans évoquer la cause de la transposition au psychopathologique. Le jeu de conversion est plus grossier lorsque le trait de caractère devient plus marqué et répétitif envers l'acte, ainsi ce trait-ci devient davantage un comportement au lieu de rester uniquement un trait dans sa nature unitaire et originaire. Il va de soi donc que ce trait de caractère qualitatif souffre, à cause de cette transformation au comportement impulsif, d'une sorte d'hypertrophie quantitative – dans un sens approximatif et arbitraire – qui pervertit sa condition identitaire initiale. En d'autres termes, ce trait-là – porteur du caractère incommodant de la tendance antisociale – n'est plus le héraut de la tendance antisociale car cette condition, véritablement originaire de cette tendance,

est adjugée au comportement qui dorénavant est la face visible de cette tendance. Paradoxalement, plus on met l'accent sur le comportement impulsif de ces troubles, plus on s'éloigne de la véritable identité morbide de ces comportements. Puisque les yeux du clinicien, accroché à la classification du DSM, ne vont voir que l'apparence de cette manifestation morbide, le trait de caractère incommode sera davantage masqué par le spectacle du passage à l'acte. Comme si le caractère incommode était une sorte de spectre qui hante les comportements perturbateurs, mais sans jamais montrer un corpus psychopathologique tangible. Ainsi ce trait-là, dépourvu d'un corpus conceptuel, est à jamais condamné à flâner sur les critères cliniques tout en cherchant un réceptacle où déposer son identité pathologique.

Alors, le risque d'élargir et de pointer ce trait-là via le comportement, nous mène inévitablement à partager l'identité morbide entre les deux troubles. En conséquence, ce qui guette la bonne délimitation, à laquelle aspire le DSM, n'est pas autre chose que la comorbidité.

Un exemple : notre patient a ou est, comme nous l'avons vu, un trouble d'opposition. Cependant si l'on considère ce trait incommode, lequel pullule entre le critère du clinicien et l'outil du diagnostic, rien n'empêche de penser que Marc peut avoir ou être parfaitement un trouble des conduites car le trait incommode est partagé par les deux troubles. Ce qui apparaît d'emblée, c'est le problème de la comorbidité de notre patient<sup>274</sup>. Pourtant, de cette comorbidité,

---

<sup>274</sup> Voir les résultats des recherches telles que : Hyo-Won Kim, et all, "Does oppositional defiant disorder have temperament and psychopathological profiles independent of attention deficit/hyperactivity disorder?" in *Comprehensive Psychiatry* 51 (2010) 412–418. La comorbidité largement travaillée par la psychiatrie américaine a évolué, toujours à l'ombre des préceptes du DSM, envers le *Dual diagnosis* (diagnostic dual) lequel trouve sa source la plus juste, et en même temps problématique, en la comorbidité par abus de substances. En effet, ce paradigme devient à sa guise chez le toxicomane car l'origine de la consommation peut être due à un trouble dépressif ou anxieux. Ce dernier exemple correspond à la nomenclature du type I dont clairement l'initiation est due au trouble psychique de l'axe 1 du DSM, c'est-à-dire trouble psychique primaire. Pour le type II la situation est à l'inverse, cela veut dire que le trouble psychiatrique est produit par la consommation de drogues. Et enfin, le Dual diagnosis type III proprement dit est présenté lorsque les deux troubles de l'axe 1 vont en parallèle, en l'occurrence, par exemple, un trouble dépressif + abus de substances. Par ailleurs, et ainsi plus proche de notre recherche, il y a des études américaines où le paradigme est encore plus élargi en considérant l'axe 2 du DSM notamment sur les troubles de personnalités vis-à-vis des troubles d'addiction. Voir spécifiquement : « Substance use & misuse » Vol. 37, Nos. 8–10, pp. 1179–1184, 2002, dual diagnosis on "substance abuse", Silva de Lima M., Fernandes Lorea C., and Palazzo Carpena M. *The american journal of drug and alcohol abuse* Vol. 29, No. 2, pp. 263–279, 2003, "A Comparison Between Dually Diagnosed Inpatients with and without Axis II Comorbidity and the Relationship to Treatment Outcome". Stephen Ross, Helen Dermatis, Petros Levounis, and Marc Galanter. Cf., Mardones, L. « Trastornos adictivos de alta complejidad en atención primaria de salud » in Riquelme, R; Quijada, M., *Psiquiatria y Salud Mental*, Ediciones Sociedad Chilena de Salud Mental, Santiago, 2007, pp. 427–442.

il ne peut pas se détacher une cause juste qui puisse expliquer le choix diagnostique car la vraie cause identitaire n'est surtout pas due à la non-délimitation des troubles en question, cette dernière est plutôt le produit d'une autre cause non encore élucidée.

En effet, tout semble indiquer que la manifestation pathologique de notre patient, ne peut même pas être recueillie correctement par le DSM. Car cet outil signale seulement les coordonnées des conduites et attitudes selon leurs incidences statistiques. Néanmoins, pour nous, l'horizon de recherche est paradoxalement déjà insinué parce que les données cliniques (comorbidité) ne peuvent être identifiées que via le vouloir-dire (*bedeuten*) et la significativité (*Bedeutung*) du caractère incommode de la tendance antisociale. Ainsi, le choix de diagnostic n'est pas dans son origine due à une précipitation symptomatique observable qui puisse soutenir l'identité du choix, ce choix est né de l'accentuation *significative* pré-morbide d'un trait de caractère qui, à force de répétition, devient un comportement persistant dans la vie animique du sujet.

Corcos et Guérin ont des approches radicalement différentes. Le premier, à partir d'une psychanalyse, disons classique, le second d'une source lacanienne qui chemine vers une visée épistémologique. Toutefois, les deux frôlent le sujet des troubles d'opposition tangentiellement, le premier via l'explication de Winnicott de la tendance antisociale en assemblant le passage à l'acte + le caractère incommode. Le second va forger sa *symptomatologie* à la lumière de l'*acting out* et le sujet *pathématique* de Lacan. Le point en commun explicite entre les deux auteurs, même si chaque démarche est originalement différente, est de mettre en relief les vices du DSM – somme toute, l'aspect athéorique, puis non dynamique de cet outil. Pourtant il existe encore un point obscur qui transite par les deux approches, il s'agit notamment du *vouloir-dire* du passage à l'acte. En effet, d'un côté Corcos signale très clairement comment les passages à l'acte sont animés par ce trait incommode. De plus, il se sert de la distinction lacanienne de l'*Acting out*, mais sans vraiment y appliquer une interprétation plus élargie du *vouloir-dire* de ce caractère incommode. De l'autre, Guérin développe l'idée de la signification du symptôme très inspirée du passage à l'acte selon Lacan aussi, mais sans y faire une référence au *vouloir-dire* de l'acte non plus, c'est-à-dire l'auteur est seulement occupé à faire signifier sa symptomatologie, mais néglige l'explicitation de la translation de l'épistème au symptôme qui anime sa proposition. En fait, comme nous l'avons vu, l'auteur est plus préoccupé du non-dit du symptôme que de la *significativité* du passage à l'acte.

Pour conclure, les *troubles d'opposition* et de *conduites* du DSM ne peuvent pas donner une vision juste des comportements antisociaux des enfants et des adolescents. Car, la

distinction d'un trouble à l'autre dans le DSM est un cumul statistiquement quantitatif qui n'arrive guère à toucher la substance de chaque manifestation morbide. Or, la distinction n'est qu'illusoire parce que la différence de degré en fabrique la limite et non pas l'identité nosologique de chaque trouble. Les approches des auteurs qui travaillent sous l'optique de l'*Evidence Based Medicine*, d'un côté, vont toutes trouver *a priori* la source heuristique à partir de données limitées par les critères de l'instrument sans presque jamais questionner les enjeux de la réduction catégorielle qui nourrit les mêmes critères ; et les approches sur le paradigme dynamico-psychopathologique de l'autre côté, vont chercher *a priori* la cible de l'aspect athéorique de l'outil sans questionner non plus les sources heuristiques que la classification met en exergue.

Somme toute, le mimétisme de la psychopathologie antisociale proprement dite est entièrement à l'œuvre dans sa dissimulation et horizon de recherche qui se masque dans cet édifice catégoriel.

La cause de cet *a priori*, partagé par les deux approches, semble être multifactorielle. Elle paraît trouver sa source dans la figure du clinicien car ce dernier, interpellé par les faits cliniques, juge les phénomènes antisociaux en fonction de l'importance des actes, c'est-à-dire le volume de l'action faite. Ainsi le jugement diagnostique, garni d'une boussole clinique, ne rend pas suffisamment compte de la nature des faits, parce que le jugement, dit diagnostique, n'est autre chose qu'un jugement moral. Mais, il ne s'agit pas de questionner ces procédés cliniques au sens du dilemme du *traitement moral* où la parole du patient est effacée de toute signification causale subjective et le jugement clinique institutionnel avait la toute-puissance interprétative ; ni même de rétablir les anciennes classifications des *monomanies* où la criminologie est aux aguets de la volonté du malade, tout en complimentant l'exécution du dogme juridique. En effet, la matière antisociale, si caustique qu'elle puisse l'être dans sa présentation morbide, paraît volontairement s'échapper aux critères diagnostico-cliniques. En plus, elle semble être à sa guise hors-de-circuit clinique, comme si l'antisocial invitait autrui à l'action, au sens le plus radical : la fuite ou le combat. Lorsque le sujet interpellé ne peut accomplir ni l'un ni l'autre, cela veut dire, en l'occurrence, que le sujet ne peut pas s'épargner l'attaque antisociale, il lui reste seulement à se défendre en interprétant les faits qui le concernent. C'est là que les éléments se rejoignent. Le préfixe « *Dys* » dont nous avons esquissé des enjeux par rapport à l'agir, semble s'accorder aux problèmes de quantité et de qualité. Si la pensée et ses dérivés sont l'expression qualitative d'une petite quantité d'énergie du sujet, et si l'action et ses dérivés sont l'expression brusque d'une grande quantité d'énergie exprimée par

le sujet, le préfixe *Dys* est alors la suppression de cette qualité (la pensée). De cette suppression il ne peut que rester une quantité brute (l'agir). Enfin, ce préfixe « dys » en étant privatif d'une fonction cognitive est en même temps signe d'une force performative en manque, exprimée principalement dans l'acquisition des compétences éducationnelles. De ce fait, l'appareil cognitif « dysfonctionnel » ne dévoile son manque qu'en le contexte où il est requis une performance normale. Comment rendre compte du pathos antisocial sans rentrer dans une analyse de la dysfonction cognitive qui risquerait de s'enfermer dans une morale performative standardisée ?

Pour qu'une psychopathologie du comportement antisocial se rende opérante, elle doit franchir les jugements qui découlent rapidement de l'organisation des données statistiques. L'opposition entre normalité et anormalité, en étant déjà un essai de normalisation, contient les limites de ce qui est bon ou mauvais pour la société. De ce fait, le comportement antisocial serait d'abord jugé par sa nuisibilité, c'est-à-dire parce qu'il met en danger les valeurs qui sont à la base de l'ordre social. Ici, la différenciation d'un « trouble » par rapport à un autre n'est pas premièrement tranchée par une condition identitaire psychopathologique, elle est surtout posée par son degré de bouleversement en opposition aux normes sociales qui régissent chaque manifestation anormale. C'est une conséquence majeure, nous l'avons vu dans la filiation de la HAS au DSM. Nous ne disons pas qu'un jugement moral empêche le jugement psychopathologique, seulement qu'il n'est pas suffisamment dépassé lorsqu'il frôle les phénomènes sociaux. Le jugement moral peut en revanche servir à expliciter les rapports du sujet avec le social avant même qu'une indifférenciation morale recouvre ces phénomènes d'une identité psychopathologique qui n'est pas la sienne. Ainsi, l'indifférenciation, qu'avait déjà dénoncée Foucault<sup>275</sup>, entre criminels, fous, pauvres, propre à l'époque de l'aliénation, laisse ses séquelles quand le jugement diagnostique, en déterminant les causes des troubles, perce la sphère sociale.

Le voisinage entre une discipline et une autre ou entre une sphère de « pouvoir » et une autre, si l'on suit Foucault, ne se délimite pas à la manifestation bizarre et rare d'un tel comportement. Ceci permet d'établir le secteur d'analyse d'où vient le comportement et par conséquent, en avoir une esquisse identitaire psychopathologique. On pourrait alors repérer l'origine sociale, médicale ou éducationnelle des phénomènes qui, à son tour, permettrait de suivre, sans contradiction, les discours qui en découlent. Suivre les conséquences discursives de ce type de tranchement, serait une solution de type naïf. Parce que pour aller plus loin, c'est-

---

<sup>275</sup> Foucault M. (1961), *Histoire de la folie à l'âge classique. Folie et déraison*, Paris, Gallimard, 2011.

à-dire aux origines de l'irrationalité qu'infiltrer les discours dits de raison, il serait mieux de faire une sorte de généalogie ou plutôt une archéologie des constructions discursives du pouvoir. Celles-ci rendent efficacement compte, sous la mise en évidence d'une analyse du discours, des forces contraignantes de la norme sociale qui opèrent historiquement dans la subjectivation réussite ou non des agents sociaux. La voie qui conduit à l'exclusion sociale semble être la même pour tous les types de manifestations anormales : l'incapacité à subjectiver les expressions non-conventionnelles à cause de la non-reconnaissance du social. Ecouter le non-dit signifie lire au-delà de l'expression immédiate du dit. Ainsi, la science sociale à appliquer sur ces expressions est déjà, en arrière-plan, atteinte d'une normativité inhérente à elle-même, dont le pouvoir régit l'analyse même. Il faudrait mieux en ce sens, faire directement une herméneutique (de nature *structuraliste* chez Foucault<sup>276</sup>) sur les manifestations en *statu nascendi* avant même qu'elles soient capturées par les discours de pouvoir historiquement établis. Véritable « antiscience »<sup>277</sup> qui marque, par exemple, à part entière l'effort que Guérin veut imposer dans sa symptomatologie tout en restant coincé dans une indifférenciation nosologique, dont la preuve flagrante est le choix, moins rigoureux que hasardeux, de signes anormaux. Se positionner dans une démarche qui interprète les manifestations spontanées du sujet, signifie faire une dissolution des vecteurs sociaux de validité et s'adonner à travailler à ciel ouvert dans la culture. La méthode de Foucault c'est une « historiographie » (non-*absolutiste*) où le protagoniste est le corps du sujet qui se bat directement contre le pouvoir social. Par le corps du sujet, Foucault peut montrer comment l'oppression du pouvoir fait ses *marques* dont la spontanéité est une résistance<sup>278</sup>. Toute historiographie qui se veut efficace dans son pouvoir d'explication du singulier, doit paradoxalement considérer la *structuration* qui manifeste ces *marques*. Celles-ci sont, à notre avis, les manifestations de la formation du caractère – étymologiquement du latin *chăractĕr* « marque au fer rouge ». Caractère qui s'exprime par la cicatrisation du comportement. Ainsi, le « caractère incommodant », que Corcos a bien élucidé en opposition aux classifications diagnostiques, prend toute son ampleur psychopathologique à propos de l'opposition à la norme. Opposition qui ouvre en même temps le questionnement de l'autoréférentialité du sujet qui voudrait, en se connaissant lui-même, se garantir la reconnaissance socialement subjective. Bien qu'une méta-analyse permette un moment de faire l'abstraction du poids du pouvoir historiquement déterminé, le sujet dépend

---

<sup>276</sup> Foucault M. (1964), *La naissance de la clinique*, Paris, Puf, 2004.

<sup>277</sup> Foucault M. (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 2006.

<sup>278</sup> A cette résistance la suit l'aveu imposé par l'institution qui produit ainsi une vérité dite et, en même temps « caractère performatif de cet énoncé. » Foucault M. (1973-1974), *Le pouvoir psychiatrique*, Paris, Gallimard, 2003, p.158. Nous soulignons. Cf., Foucault M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 2013.

entièrement d'autrui pour se différencier. Le rapport au monde découlant de cette différenciation, pousse le sujet à voir son effort d'autonomie s'amoindrir par une dialectique qui lui échappe, par le seul fait qu'elle était déjà-là en l'attendant. Une actualisation de la connaissance de soi, ou du « savoir » pour Foucault, s'exprime dans la rencontre de sujet à sujet dont l'histoire prend part comme un dictamen régulateur de la spontanéité.

C'est en interprétant les signes antisociaux que le véritable problème apparaît, le jugement psychopathologique pour les appréhender semble se servir de la morale. Car, même en isolant structurellement la morale sociale contraignante, comme le prétend Foucault, ce qui reste de l'expression antisociale c'est un comportement. Puisque ce dernier obéit à une motivation explicite ou non, il n'est pas neutre. Ce comportement s'exprime d'abord comme un acte efficient ou non quant à son exécution-même et, en conséquence, immédiatement lié à une motivation consciente ou inconsciente. La volition peut se faire plus ou moins repérable selon son but. On peut en inférer le choix d'objet selon les conséquences du comportement du sujet sur son choix. Ainsi, la brutalité du comportement antisocial, du sujet qui « perd souvent son calme », finit par « bafouer les normes ». Ici, le comportement antisocial s'exprime dans l'excès impulsif où le but peut se signifier comme l'attaque à la norme – en tant qu'objet. Celle-ci juge le comportement antisocial comme quelque chose qui s'oppose à ce qui est supposé bon dont la *conséquence* est déterminée comme mauvaise, car cette dernière ne coopère pas de la convention éthique normative d'une communauté. Ce qui importe, c'est la coopération d'un bien commun à tous où l'individualité du sujet reste soumise. Cette soumission se traduit en l'utilité que tire la communauté du comportement du sujet. Plus le comportement se passe de la norme, plus il est *amoral*. Ainsi le comportement qui n'est plus au service de la norme ne peut pas être jugé comme normal. En ce sens, faire le mal ce n'est pas faire le bien. Le sujet qui décide ne pas faire le bien n'est pas toujours un sujet amoral. De ce fait, la qualité du comportement est valorisée selon sa déviation de la norme, c'est-à-dire selon son degré d'*amoralité* et non par son intentionnalité contre la norme. C'est la réaction subjective de l'autre au comportement antisocial qui se rend éloquente pour franchir le jugement d'*amoralité* vers une psychopathologie qui puisse élucider l'intentionnalité subjective dans le rapport subjectif.

Dans le rapport subjectif avec l'antisocial, comme nous l'avons vu à propos de la réaction de Freud par exemple, la *coopération*, en tant qu'exercice efficace pour entretenir la valeur des normes et la base du social, n'est pas mise en pratique. A contrario, elle est violemment

attaquée. Il y a un sujet qui suit la norme sociale et un autre qui la transgresse. Le premier, en voyant l'autre la transgresser, verra son effort de coopération mis en danger en même temps que la convention n'est pas respectée. Il ne s'agit pas seulement de transgresser la norme, il s'agit aussi de la valorisation qu'elle reçoit, de la *compréhension* que le sujet antisocial a de la valeur morale que la norme veut instaurer. Mais ce type de compréhension est trop tributaire de l'équipement cognitif du sujet<sup>279</sup>. C'est juste ce qu'on voit dans le « développement moral »<sup>280</sup> de Lawrence Kohlberg. Sans rentrer dans une analyse morale de la transgression antisociale de l'enfant, on peut l'évoquer brièvement. Il conçoit un premier niveau « pré-conventionnel » dont la norme n'est que suivie pour éviter la punition, un deuxième « conventionnel » qui suppose une acceptation de la norme sans une vraie intégration subjective et, enfin un troisième « post-conventionnel » où la norme est supposée intégrée et critiquée par le sujet. Cette théorie suit une logique piagétienne, c'est-à-dire que la progression des niveaux passe par une acquisition de type cognitif où l'étayage du développement moral est intriqué avec la capacité

---

<sup>279</sup> Clarifions selon les postulats de Jean Piaget. Piaget J. (1932), *Jugement moral chez l'enfant*, Paris, Puf, 2000. Il propose une idée du développement du jugement moral à partir d'une logique structurale. L'auteur fait passer des épreuves aux enfants pour établir le type d'évolution morale qui régit leur jugement. Il situe le contexte social de l'enfant dans la situation de jeu, divisée en quatre stades successifs : moteur (moins de 2 ans) où le jeu est caractérisé par le prédominance de règles motrices ; égocentrique (entre 2 et 5 ans) où l'enfant joue avec d'autres camarades, mais chacun de leur côté ; coopération (vers 7 ou 8 ans) l'enfant a des explications disparates des règles du jeu, mais il est actif en cherchant une cohérence sociale de jeu et codification de règles (vers 11 et 12 ans) où les membres du jeu connaissent les règles et les appliquent. L'auteur établit un simple jeu de billes que, selon le segment d'âge, les enfants doivent entamer. Suite à l'exercice, ce qui importe à Piaget c'est de connaître l'interaction des enfants, mais surtout l'explication qu'ils peuvent donner des règles du jeu. Il tire maintes conclusions par rapport à la construction de règles, la perception de celles-ci, la succession de stades et surtout la construction de la réalité morale chez l'enfant. Ce travail se complète avec un lien entre l'action pure du jeu et la cognition sous-jacente. Ici, l'auteur analyse l'opposition entre la morale de l'adulte et celle de l'enfant. Piaget développe un instrument pour les évaluer. Il s'agit de couples d'histoires, petits récits en dilemme où les situations de maladresse, de vol et de mensonge sont mises à l'épreuve. Pour la maladresse : un enfant casse accidentellement 12 tasses. Cette histoire est confrontée avec une autre : quand la mère est absente, un enfant veut prendre de la confiture mais en l'attrapant, il casse une tasse. Pour le vol : un enfant vole un pain pour donner à manger à un ami pauvre. Cette histoire est confrontée avec une autre : dans un magasin une fille vole un ruban qu'elle désire. Enfin, pour le mensonge : un garçon qui dit avoir vu un chien aussi gros qu'une vache. L'autre : un garçon qui raconte à sa mère qu'il a reçu des bonnes notes, mais il n'a en fait reçu aucune note. L'enfant doit écouter le récit, puis le décrire pour montrer s'il l'a compris, pour finalement identifier dans quelle histoire il y a de la maladresse, du vol et du mensonge. La notion d'intentionnalité chez l'enfant, on la constate quand « la responsabilité objective tend à disparaître avec l'âge au profit de la responsabilité subjective » (p.121). Cette dernière prend la forme d'une « réflexion verbale » dont la « prise de conscience » se traduit en un schème d'action à exécuter. Cette idée rejoint la prise de conscience subjective selon Piaget : « quant à la distinction progressive des signes et des choses, à quels facteurs psychologiques convient-il de l'attribuer ? Très probablement à la prise de conscience que fait l'enfant de sa pensée propre. Cette prise de conscience a lieu précisément dès 7-8 ans [...] Or cette prise de conscience est elle-même sous la dépendance de facteurs sociaux [...] c'est le contact avec autrui et la pratique de la discussion qui forcent l'esprit à prendre conscience de sa subjectivité et à remarquer ainsi les processus de la pensée propre. » Piaget J. (1926), *La représentation du monde chez l'enfant*, Paris, Puf, 2003, p.76. Notons que, selon cette remarque piagétienne, les facteurs sociaux sont déterminants pour le développement de la capacité de représenter la subjectivité et que, nous le verrons plus loin, le comportement antisocial, chez l'enfant, s'interpose dans le développement de cette acquisition.

<sup>280</sup> Kohlberg L., *Essays on Moral Development, vol I*, Harper & Rows, New York and San Francisco, 1981.

d'introspection réflexive – d'une pensée egocentrique opérationnelle concrète vers une principalement sociale formelle abstraite. Le comportement antisocial enfantin s'accorde au niveau « pré-conventionnel », c'est-à-dire à la non-intégration d'une capacité d'abstraction pour se représenter la norme morale. De cette façon, l'enfant « pré-conventionnel » ne comprend pas l'utilité de la norme et en conséquence son entretien non plus. C'est la capacité d'abstraction purement cognitive qui régit le développement d'une conscience morale. Fourni d'un équipement cognitif, l'enfant peut réfléchir sur ses actions et en avoir une conscience selon son niveau de développement. Pourtant, et comme la grande majorité des théories de type évolutionniste, cette théorie conçoit les progrès comme irréversibles dont les anomalies se manifestent par l'incapacité de développer un équipement cognitif performant. Le sujet ne pourra pas en conséquence comprendre la valeur finale des normes. La moralité de ces dernières trouve chez le sujet une interprétation accordée au niveau acquis. Bien que le dilemme moral soit compris par le sujet, son interprétation restera une *interprétation sensorielle* de la réalité s'il n'a pas développé une cognition exécutante qui puisse organiser ou fonctionnaliser les codes moraux comme un état causal juste. Dans cette optique, il vaut mieux interroger le sujet pour comprendre l'*abstraction* qu'il fait de son expérience *sensible*, c'est-à-dire les représentations symboliques qui octroient un sens à l'agir. Ici, on connaît seulement le type de morale qui opère chez le sujet dans son interprétation des normes, c'est-à-dire ce qu'il peut en symboliser. On peut même imaginer quel type d'équipement cognitif recouvre les actions et les interprétations du sujet, mais on n'a pas accès, bien qu'il y ait un dialogue, à l'intention première qui motive l'action totale (acte + interprétation).

Ce type de dialogue permet d'analyser, sous l'abri de l'*idéalisme* cognitif, le contexte où s'origine la source interprétative de la compréhension morale du sujet. Celle-ci peut être idéalement limpide parce que le contexte, l'espace potentiel où peuvent se manifester les anomalies de la morale, reste dispensé d'une détermination idéologique qui puisse relativiser l'équipement cognitif du sujet. C'est le primat de la cognition qui marque la compréhension morale, au détriment d'une valorisation complète qui considère aussi la potentialité oppressante de la norme. Il est éclairant en revanche de penser que les expressions du patient antisocial, même rudimentaires à cause de son développement en cours, sont, sans doute, expressions *performatives* qui se veulent liées à un contexte qui leur fasse du sens. Pour cette affaire – dont notre recherche s'inscrit ici comme une progression presque purement *critique* – la démarche du philosophe Jürgen Habermas résulte exemplaire :

« Les actes de parole servent non seulement à représenter (ou à présupposer) les circonstances et les événements – moyennant quoi le locuteur se réfère alors à quelque chose qui appartient au *monde objectif* –, mais ils servent tout autant à nouer (ou à renouer) des relations interpersonnelles – moyennant quoi le locuteur se réfère alors à quelque chose qui ressortit au *monde social* des interactions légitimement établies –, tout comme ils servent encore à manifester des expériences vécues, c'est-à-dire à s'autoreprésenter – moyennant quoi le locuteur se réfère ainsi à quelque chose qui appartient au monde auquel il a un accès privilégié : son *monde subjectif*. »<sup>281</sup>

L'effort de Habermas vise à échapper d'une éthique conventionnelle. En effet, ce « *monde objectif* » est, animé par le langage des locuteurs sociaux, une constatation du contexte où de l'interaction sociale se réfère à la tradition des codes préétablis dans le « *monde social* » tout en actualisant la subjectivité du locuteur dans le « *monde subjectif* ». Ce qui importe ici est la communication de ces *mondes* dont le locuteur peut critiquer sa propre interaction autoréférentielle, pour se faire comprendre des autres. L'auteur préfère parler de locuteur que de sujet. Ceci veut dire, qu'il privilégie l'action parlante (performative) du sujet pour remarquer l'importance de l'action cognitive (idéale) dans la compréhension de l'action communicante. De ce fait, Habermas ne risque pas de tomber sur une formalité historique qui conditionne la façon-même qu'a le sujet d'apprendre l'oppression de la tradition morale. Enfin, c'est pour cette raison que l'interaction entre ces mondes imprègne de dynamisme l'interprétation sociale de Habermas. Dorénavant le sujet (trop *moderne* pour Habermas<sup>282</sup>) devient un locuteur qui est dispensé de la force morale oppressante mais où la communication spontanée reste tributaire de la formalisation psychologique (évolutionniste inspirée de Piaget, 1967 ; Kohlberg, 1981 et Selman, 1981). Ceci soulève une question capitale pour notre démarche. Comment rendre compte d'un comportement antisocial chez l'enfant (qui est cognitivement en cours) sans tomber sur une hégémonie cognitiviste et, en même temps, rendre justice aux expressions de type spontanée dont les actes chevauchent à côté du langage ?

---

<sup>281</sup> Habermas J. (1983), *Morale et communication. Conscience morale et activité communicationnelle*, Champs-Flammarion, Paris, 1999, p.151. Disons en passant que Habermas n'est pas insensible à la psychanalyse. A la fin de cette étude (*Ibid.*, p.204), quoique de façon succincte et sans suite, il ouvre le débat vers les mécanismes de défense intrapsychiques (inspiré d'Anna Freud, 1946) qui opèrent dans l'intégration de normes. C'est inutile pour nous poursuivre cette ouverture car elle conduit, comme nous l'avons déjà décelée, sur une « psychologie du moi » trop centrée sur les processus cognitifs opérant dans la conscience du moi.

<sup>282</sup> Ces trois mondes correspondent au « monde vécu » : « considéré comme une *ressource* et selon les composants des actes de parole qui sont chaque fois "investies", qu'il s'agisse des éléments propositionnels, illocutoires ou intentionnels, le monde vécu se divise en culture, en société et en personne humaine. » Habermas J. (1985), *Le discours philosophique de la modernité. Douze conférences*, Paris, Gallimard, 1988, p.405. Dans le chapitre qui suit, nous questionnerons (à l'intérieur de la théorie analytique-pragmatique) les actes de parole et démontrerons comment la spontanéité antisociale fait éclater les interactions du locuteur performatif.

C'est justement ici où la parole du patient trace le parcours vers la formation du caractère et, en même temps, l'entrée à l'interprétation psychopathologique qui se l'oppose. Outre, il paraît que l'effort de ranger ces expressions dans la notion de comportement peut, en dernier terme, servir pour cheminer vers l'idée psychopathologique d'un « geste antisocial » qui synthétiquement condense l'attaque antisociale infantile.

Une idée de synthèse qui condense comme un tout le comportement peut, sous une interprétation critico-philosophique, signifier deux choses. D'abord, un effort pour délimiter l'espace contextuel où le comportement peut se manifester. Cela étant, il faut considérer les aspects sociopolitiques où s'origine l'expression antisociale. Nous avons déjà fait cet exercice en incluant le travail de la HAS comme le contexte qui soutient la logique du fonctionnement socio-institutionnel. Les analyses qui ont suivies cette délimitation du contexte comprennent les actions cliniques subsidiaires aux approches statistiques, sociales et médicales ainsi que les interprétations de nature psychanalytique que profilent les approches actuelles. Ensuite, il faut un effort qui puisse décontextualiser le comportement antisocial. Nous l'avons vu, cet exercice ne peut pas se passer d'une sorte de rationalisation de ce qui résiste à être catégorisé ou du moins décrit en termes psychopathologiques. En ce sens, l'idée d'un tout qui puisse ranger les manifestations antisociales, ne peut pas se limiter soit au passage à l'acte soit au caractère du sujet dont l'issue discursive, en tant que récit des faits, nous arrive déjà infiltrée de l'énergie impulsive de l'acte et de l'histoire sociale accordée au contexte. Il est nécessaire alors de pouvoir synthétiser premièrement les manifestations antisociales comme une nature gestuelle identique à elle-même, c'est-à-dire comme une manifestation purement antisociale. Certes, cet effort conçoit en principe une rationalisation d'un phénomène qui, à la base, est apparemment irrationnel. Mais, l'exploration de ce qui s'oppose à l'acte, en tant que rationalité, c'est-à-dire ce que l'on dit par la parole, peut, positivement, montrer la négativité du comportement antisocial.

Pour éclaircir la psychopathologie de Marc, deux sources doivent être délimitées. L'une qui concerne la nature volitive de son passage à l'acte et l'autre qui doit surtout considérer l'expression parlée qui accompagne après coup l'agir du patient. Ni l'une ni l'autre ne sont étroitement liées *stricto sensu* mais, une analyse ultérieure ne peut pas faire l'économie d'établir une liaison provisoire. En effet, la nature volitive du passage à l'acte ne se montre, au moins de manière entière, que par la mise en scène d'un récit concomitant aux faits. Cela ne veut pas dire que la présence du récit, accordé ou non aux faits, soit la condition « réalisante » de la volonté ;

elle sera seulement mise en parallèle pour générer une association périphérique – ou de contraste dans le pire de cas – qui puisse énoncer la finalité de l'action totale. Pour nous, et toujours de façon provisoire, le tout de l'action entière serait l'agir (passage à l'acte) + phrase (langage). Ainsi le signe (+) deviendrait l'espace interprétatif qu'il y a entre l'action faite et la considération du *dire* de la même. En d'autres termes, l'interprétation psychopathologique ne peut pas être fructifère si elle ne considère pas cette liaison imaginaire. Étant donné que le passage à l'acte peut marcher en se dispensant de son récit, et que ce dernier peut s'effectuer sans intervention de l'agir qui détermine une énonciation orale des faits, le plus cohérent serait de partir pour les enjeux des termes allemands *Bedeutung* 'signification' et *bedeuten* 'vouloir-dire' de l'acte sans qu'il y ait encore une médiation orale prononcée par le sujet porteur de son acte.

## II. ACTE ET PHRASE : UN TOUT GESTUEL

« 1. – Le monde est tout ce qui a lieu.

1.1– Le monde est la totalité des faits, non des choses.

1.11 – Le monde est déterminé par les faits, et par ceci qu'ils sont *tous* les faits.

1.12 – Car la totalité des faits détermine ce qui a lieu, et aussi tout ce qui n'a pas lieu. »<sup>283</sup>

*Tractatus logico-philosophicus*, Ludwig Wittgenstein (1922).

Pour cerner la nature psychopathologique de notre patient il est nécessaire de dépasser les critères classiques de sa manifestation évidente. À savoir, la pyrotechnie du passage à l'acte qu'éblouit, comme nous l'avons vu, très vite l'observation des phénomènes plus originaires qui se trouvent à la base de la propulsion agissante. La construction du symptôme antisocial ne peut pas être facile si l'on déconsidère provisoirement sa variable la plus manifeste : le passage à l'acte. Nous allons pour autant tenter l'analyse du passage à l'acte à partir de ce qui peut ou non borner sa présentification à niveau de conscience : la verbalisation concomitante aux faits survenus.

Pour classer la symptomatologie du comportement antisocial, nous pouvons suivre deux voies. La première, telle que nous l'avons décrite selon le DSM (et la HAS), est une collection descriptive de signes et symptômes. Par exemple, notre patient insulte autrui au moins une fois par jour, frappe violemment les autres trois fois par semaine, perd son calme tous les jours de la semaine, défie agressivement l'autorité au moins trois fois par semaine, et ainsi de suite. Tous ces traits pris ensemble constituent le *trouble de conduites/d'opposition* (antisocial) chez l'enfant. Dans toutes leurs manifestations agressives ou antisociales, ce n'est pas simplement les actes, si fugitifs dans leur présentation pour les analyser *in vitro*, que nous

---

<sup>283</sup> Wittgenstein L. (1922), *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1993, p.33.

voulons traiter dans ce chapitre, mais leur signification en tant que quelque chose qui demeure et persiste en eux-mêmes, bien entendu *après-coup*. Notons sous cet angle, qu'il y a un trait (*incommodant* ou non) commun à toutes ses manifestations agressives qui est implicite, mais présent et actualisé par le geste de dire : 'J'ai rien fait'. Cette phrase peut ranger et unifier tous les signes déjà cités en un tout, en un seul syndrome, sans pour autant compromettre l'identité de chacun d'eux. Car ce trait-là a une fonction de complément, une sorte de héraut psychopathologique. Autrement dit, il se montre quelle que soit la classification, il ne se laisse voir qu'en distinction à ce qu'il n'est pas, dans le sens classique du terme, un passage à l'acte. Voilà la deuxième voie, l'analyse pragmatique de ce qui persiste à tout acte, et de ce que l'on en dit.

\*

\*

\*

Nous avons vu que la phrase qui suit, après-coup, les passages à l'acte de Marc est « j'ai rien fait ». Cette phrase n'est en rien anodine. Loin d'être une simple verbalisation en opposition à une possible punition, elle se présente comme le corollaire verbal de l'action, comme une espèce de titre manquant d'un geste bouleversé. Ce titre manquant ne représente guère l'action qu'il commente. Au contraire même, l'action ne s'accorde plus aux faits, elle semble vouloir dire tout ce qui ne s'est pas passé. Plus le passage à l'acte est grave et évident (coups, crachats), moins la phrase est pertinente en tant que titre juste de l'action. Il va de soi ici que phrase et acte sont inversement proportionnés. Cela veut dire qu'une action moins grave, voire banale dans son impact sur autrui, commise par le patient peut être accomplie, voire gommée par la verbalisation. Elle semble indiquer aussi une sorte de parasitisme verbal qui suit l'acte de parole. Elle est à côté. Tout se passe comme si chaque passage à l'acte du patient était parasité par une verbalisation qui ne va pas de pair avec les faits réels. D'où son caractère étranger à l'action.

Cette verbalisation a un caractère étranger à l'action et elle ne semble rien y ajouter. Toutefois cet exercice cognitif vise à border, voire envelopper l'acte, de telle sorte que la verbalisation soit accordée aux faits ; et elle devient plutôt le fait même. L'enjeu, pour quelqu'un qui profère une phrase pour circonscrire ses actes, c'est d'éprouver une ambivalence entre le fait – pas encore vrai – et la verbalisation adéquate de ce qui s'est passé. Le risque, pour quelqu'un qui profère une phrase pour isoler ses actes, c'est de ne pas pouvoir éprouver l'ambivalence entre le fait – pas encore réalisé – et la verbalisation adéquate de ce qui s'est

vraiment passé. Ayant assujetti l'action au verbe, le sujet peut, parmi maints choix, croire ou ne pas croire aux faits d'après sa parole. La plupart de temps il y croit. Si tout se passe bien cette croyance est rarement contestée par lui, il y adhère quasiment sans résistance aucune. Ainsi les productions du sujet : acte et verbalisation vont toutes les deux de pair malgré la dissonance. De plus, tout semble être le résultat d'une coïncidence entre l'acte arrivé et la verbalisation faite. D'où la fluidité de l'action au mot. Mais inversement, du mot à l'action, cette fluidité paraît ankylosée. Par exemple l'action de regarder un tableau, va rarement s'accompagner d'une phrase d'énonciation : 'je regarde un tableau', en supposant la présence d'un additif verbal, ce dernier semble parasiter l'action, voire ne rien y ajouter. Elle n'a pas besoin d'un additif verbal. Les choses deviennent plus compliquées si l'action est accompagnée d'une phrase qui ne s'accorde guère aux faits. Ainsi, la verbalisation 'je ne regarde pas le tableau' quand je suis en train de le regarder suppose une discordance entre le fait vrai et la verbalisation<sup>284</sup>. Certes, cette verbalisation peut être également parasitaire par rapport à l'action conjointe. Mais le caractère négatif de la phrase suppose *in absentia* que le fait de regarder le tableau est le parasite et non plus la phrase. C'est une forme d'observer le primat du verbe sur l'acte quand il s'agit d'une croyance aux faits via la parole. Mais, si l'on pousse encore un peu plus l'exemple, le résultat peut être paradoxal : l'action de ne pas regarder le tableau, puis 'je ne suis pas en train de le faire', proférer la phrase 'je ne regarde pas le tableau' ne peut avoir aucun sens efficient. Dans cet exemple, tant l'action de 'ne pas regarder' que la phrase 'je ne regarde pas' s'accordent, toutes les deux, en leur cohérence négative. En effet, l'action *in absentia* détermine encore plus le parasitisme de la phrase, quand bien même cette dernière soit de caractère négatif. En d'autres termes, la dimension négative de la phrase s'interrompt (s'inocule/ s'annule) à cause de la présence synonyme de l'action.

Le parasitisme de la phrase devient plus évident dans le premier et troisième cas. Ainsi dans le premier cas (+ + = +) et dans le troisième (- - = +) le parasitisme devient un additif qui, paradoxalement, n'ajoute rien à l'action en soi. Dans le deuxième cas (+ - = -) le parasitisme est également présent dans l'action. Pourtant, la négativité résultante libère l'action d'une verbalisation parasitaire, parce que cette dernière dit l'opposé de l'action<sup>285</sup>. Par conséquent, le

---

<sup>284</sup> Nous allons éviter le choix d'énoncé dans cette première partie car il suppose une interprétation du sujet linguistique car, et pour les effets de présentation du cas clinique, celui-ci peut perdre le lecteur. Ainsi, parole, énonciation, verbalisation, mot, seront tous utilisés de manière quasiment synonyme pour éviter des vices de style. De plus cet avertissement vaut aussi pour la prévention de pléonasmes qui suivront l'analyse.

<sup>285</sup> Cet exercice ne vise pas à induire le lecteur sur une démarche de logique propositionnelle ni non plus sur la validité des énoncés d'une *table de vérité*. Elle veut seulement mettre en relief la verbalisation de notre patient via une comparaison arbitraire.

contraste, en négatif, semble paradoxalement encore ajouter un sens à l'action faite, alors qu'en revanche l'addition, en positif seulement, lui ajoute un sens superflu, voire receleur.

Après ce bref détour, on peut observer que les commentaires qui accompagnent l'action non verbale ne sont pas toujours en concordance. Et de plus ces verbalisations semblent entériner parallèlement les actions, comme si ces dernières avaient besoin d'un acte de foi qui ratifierait leur croyance. Ainsi le lien entre la verbalisation et l'action n'existe que sous leur évanescence réciproque naturelle (temporelle). Inversement et encore sous cette ligne, la pérennité que peuvent avoir l'action ou la verbalisation, chacune de leur côté ou ensemble, ne dépend pas de la qualité réaliste (conscience de perception limpide) du vrai fait perçu, elles [pérennité ou évanescence] dépendent de la remémoration que chacune évoque chez le sujet. C'est une véritable affaire du temps verbal.

La phrase « J'ai rien fait » s'accorde surtout au deuxième exemple (+ - = -). Si l'action (+) de cracher sur quelqu'un est suivie de la phrase (-) « J'ai rien fait », on peut déduire qu'il y a une contradiction (-) entre action et phrase. Cette contradiction n'est pas encore une opposition juste au fait arrivé, elle *contredit* seulement, par contiguïté, la planification de la phrase et de l'action. Tout se passe comme s'il s'agissait d'une ritournelle, d'une note musicale qui cherche une mélodie pour s'y accorder. Au contraire, si l'action faite apparaît sans une justification mélodique contiguë (la phrase) le *tempo*, pour ainsi dire, risque de s'élargir à l'infini en rompant toute harmonie possible entre l'une et l'autre. Autrement dit, l'acte arrivé serait une première note qui serait suivie d'une deuxième (phrase) pour former un tout mélodique. En termes pratiques, action et phrase sont destinées à se lier pour former un sens cohérent (mélodie audible pour le sujet). Ce sens cohérent est dû à la représentation de mot qui figure la phrase dans le champ de conscience comme prototype de pensée. Cela ne signifie pas que la pensée se forme grâce à un cumul de mots interconnectés dans le *plasma* de la conscience ; la pensée semble plutôt se former en parallèle au sens acquis par les outils perceptifs qui bornent la conscience, mais sans pour autant s'auto-décomposer sous l'épreuve de réalité. Cela s'accorde fort bien à l'idée que perception, attention et mémoire sont vectorisées, toutes trois, selon la qualité représentationnelle du perçu et pas l'inverse. C'est-à-dire, et contrairement à une psychologie empiriste<sup>286</sup>, la vitalité du perçu dépend très peu de la netteté perceptive, cette vitalité-là dépend principalement de la qualité figurative de la représentation. Ainsi, de manière mécaniciste, le perçu ne peut pas se passer de la représentation

---

<sup>286</sup> Où le primat de l'objet perçu est la clé de la construction représentationnelle.

*a priori* qui forge la sensibilité envers le percept. Mais, cette mécanique ne bouge pas sans la fluidité de la mémoire qui, à son tour, se forme de ce processus de pensée. La parole ne peut que dépendre secondairement de ce processus-là. En fait, la parole ne peut s’y édifier que grâce à la qualité de la plateforme mnésique. Cela n’est pas tout, car la parole, dynamique, a une rapidité relative, voire illusoire par l’action signifiante des représentations de mot, elle peut instantanément être ici et là selon le camouflage symbolique qui la bouscule à se signifier. De sorte que la parole lie les différents niveaux de pensée – la parole n’est jamais toute seule, elle appartient à un réseau signifiant permanent – mais elle souffre, pour ainsi dire, d’une équivocité constitutive. Car la parole s’est forgée après les premiers commerces relationnels de l’homme primitif, l’*infans*, c’est-à-dire qu’elle est constitutive des processus de pensée, mais elle n’est pas originaire, voire elle n’est pas nécessaire *stricto sensu* à la communication, elle, la parole, en est plutôt une conséquence *morale* – vocation à communiquer, qui n’est pas seulement due aux dérivés logiques du langage : phonétique, syntaxique, sémantique, rhétorique, etc. Par exemple la phrase ‘J’ai rien fait’, d’après notre description, ne veut pas dire ce qu’elle dit expressément et quand bien même qu’elle soit inscrite parfaitement sous la logique du langage parlé, elle veut exprimer autre chose de manière tacite aussi.

Alors, il y a de la pensée dans la périphérie de l’action faite, mais cette dernière n’est pourtant pas une action de pensée liée aux faits, elle va, pour ainsi dire, côte à côte de l’action. Pour que la phrase puisse activer un sens cohérent à l’action, elle doit se lier, sous les préceptes logiques de l’énonciation, à l’action en soi, mais cette dernière devient encore plus furtive à cette logique. Ce que l’on dit de l’action n’est *in extremis* qu’une fiction sonore. L’exemple le plus banal serait la bande de musique d’un film, qui certes n’est pas capitale pour le déroulement des scènes mais, elle détermine plus ou moins le rythme de la séquence représentationnelle des images en mouvement. En ce sens, le sujet parlant suit le torrent des mots malgré lui.

Cette dernière maxime dépouille le sujet parlant de toute responsabilité intentionnelle via l’acte de parole, c’est-à-dire que le sujet n’est plus maître de son discours, le sujet ne tient plus son discours, ce dernier lui arrive. Mais, cette maxime va encore plus loin car elle soutient un effacement du sujet parlant. Cet effacement n’est pas seulement le produit d’une sorte de *nihilisation* de l’acte de parole, cette suppression est due paradoxalement à une présence excessive du corps. Ici, il réduit drastiquement le processus de parole à une mécanique nerveuse du corps dont l’intentionnalité communicative n’a rien à avoir avec le dire des constructions linguistiques catégoriales. En effet, ici, les actes de parole sont mis à la même place que n’importe quelle production du corps. Ainsi tout ce qui est exprimé par le corps a une

signification interprétable, même s'il ne passe pas par la parole consciente. Par exemple, la phrase de notre patient 'j'ai rien fait' a une double interprétation. Déconstruite tout d'abord comme une production orofaciale insensée dont la matière phonétique ne peut s'entendre que par le timbre vocal qui soutient la musique d'une image sonore, cette dernière à son tour ne pourra former un son cohérent que si elle n'est pas regroupée avec une autre, ce qui marque le début et la fin d'un silence partagé entre l'une et l'autre. Tout de suite, cette phrase est composite dans le sens linguistique et grammatical d'une construction communicative, comme une expression déjà interprétative de l'action précédente (cracher). La question est de savoir si cette phrase est un élément associatif déjà lié à l'action précédente en tant que complément additionnel tout indépendant, ou si elle est une partie non détachée de l'action totale (cracher + parler)<sup>287</sup>. Dans le premier cas, complément additionnel, il s'agit clairement de deux actions

---

<sup>287</sup> La psychologie cognitive propose, d'après une expérience mesurable, qu'il y a une facilité pour reproduire l'information d'une action faite (par ex. cuisiner) si elle a été exécutée par le sujet. Si le sujet a compris l'action verbalement, en l'écoutant d'un autre, sa reproduction mémorielle va avoir une performance moins efficiente que la première, décrite plus haut. Gallina J-M., *Les représentations mentales*, Dunod, Paris, 2006, p.94. Selon cette méthode-là, la perception joue un rôle capital dans la post-exécution de la tâche comportementaliste. Cela suppose qu'il y a eu une perception fortifiée par l'exécution réalisée par le sujet et que par extension la reproduction mentale (principalement la représentation) serait quasiment une conséquence de la netteté figurative de la perception-exécutante. Ce raisonnement aura plusieurs conséquences dans les développements théoriques de la psychologie cognitive comportementaliste, surtout à propos des différents types de mémoire – exécutive, épisodique et toutes celles dérivant du paradigme de la mémoire de travail. Pour déceler encore les dérivations des types de mémoire, sans encore sortir du sillon comportementaliste et biologisant, les théoriciens de la cognition frôlent de plus en plus la spéculation. C'est le cas de la mémoire de travail visuo-spatiale dont les enjeux d'investigation sont liés à la théorie de l'image mentale – très voisine de la *mentalisation* ou *théorie de l'esprit*. Voir : D. Pearson et R. Logie, « La mémoire de travail visuo-spatiale : fractionnement et développement », in *Image mentale et développement. De la théorie piagétienne aux neurosciences cognitives*, sous la dir. J. Bideaud, Y. Courbois, Puf, Paris, 1998, pp. 139-156. Une approche voisine à cette mémoire de travail c'est nos recherches, Mardones L., *et al.*, « Efectos de la Administración de Clomipramina en la memoria Visuo-spatial de Ratas Long Evans » in *Biological Research* 35 (2002), 3-4. Voir aussi, Mardones L., Burgos H., Campos M., Hernández A., Fernández V., Castillo A. « Chronic Treatment with Clomipramine and Desipramine induces deficits in Long-term visuo-spatial memory of rats measured in a Eighth-arm radial maze » in *International Journal of Neuroscience* 115 (2005) 445-457. Là nous avons discuté les effets de l'usage des antidépresseurs tricycliques dans la mémoire visuo-spatiale chez les rats. Nous avons vu à la lumière de la neuroscience les implications de l'isolement de la mémoire visuo-spatiale dans l'apprentissage de tâches (labyrinthe d'Olton) et la performance des rétentions des repères visuo-spatiaux. À l'époque, nous avons conclu que la variable perceptive de la mémoire due à l'usage du médicament (hyper excrétion de sérotonine dans l'hippocampe ventral) affectait la correcte résolution de la tâche en comparaison au groupe de contrôle. Cette expérience, d'après nous, peut être liée à celle qu'a plus récemment développée J-M. Gallina « Image mentale et compréhension de textes décrivant des configurations spatiales : vers une approche développementale », in *Image mentale et développement. De la théorie piagétienne aux neurosciences cognitives*, sous la dir. J. Bideaud, Y. Courbois Puf, Paris, 1998, pp. 115-138. Dans l'épreuve pour enfants de 5 à 11 ans, il s'agit de comprendre les repères d'un texte à caractère spatial dont les enfants doivent reproduire les repères lus et tout de suite dessiner le parcours spatial correspondant. L'épreuve de mémorisation a montré que les enfants plus âgés ajoutaient des repères inexistantes, alors que les plus petits omettaient des détails. L'auteur se sert de cette hétérogénéité pour développer l'idée que l'image mentale, déjà représentée dans l'esprit du sujet, peut être un outil fiable si elle est vue dessinée sur le papier. Les conclusions de cet auteur s'accordent fort bien à une autre recherche : J. Bideaud et Y. Courbois, « Nouvelles approches de la psychologie cognitive : quel apport à l'étude de l'image mentale chez l'enfant », in *Image mentale et développement. De la théorie piagétienne aux neurosciences cognitives*, sous la dir. J. Bideaud, Y. Courbois Puf, Paris, 1998, pp. 157-184. « La préparation motrice totalement inconsciente et destinée à l'exécution du mouvement devient une image motrice lorsque l'exécution du mouvement est bloquée par inhibition » *Ibid.*, p.168. L'image mentale est alors la conséquence

indépendantes, dans un premier temps l'action de cracher semble susciter dans un deuxième temps celle de parler. Il est évident que la phrase obéit à une interpellation d'autrui<sup>288</sup>, mais la réponse donnée par le patient ne semble pas respecter une vraie notion de tour de parole car elle n'a rien à voir avec le contenu de l'action faite. Action et phrase sont, dans un sens sémantique, parallèles. Elles sont liées par la simple demande de l'autre. Autrement dit, la phrase seulement suit l'action sans une justification causale. Mais sa contiguïté actualise, comme nous l'avons vu, un sens receleur. Par conséquent, l'action de cracher semble davantage éloignée de la possible reconnaissance verbale qui peut octroyer la phrase à l'action totale (cracher sur quelqu'un + 'j'ai rien fait'). On dirait, une mise à distance sémantique. À ce moment de l'analyse, la qualité négative de la phrase n'est pas encore très capitale, ce qui est important c'est l'incompatibilité de la déclaration verbale. Cette dernière ne s'éloigne pas d'abord à cause de la négation qu'elle signifie en concomitance à l'acte, elle est mise à distance par l'énonciation même, c'est-à-dire par la sémantique de 'rien faire'. En conséquence, la négation n'est pas créée pour supprimer l'action de cracher, elle est plutôt une conséquence juste à la mésestimation de l'action faite. De cette manière, il y a une transposition de valences où une nouvelle logique s'installe. À savoir, une action non estimée – non réalisée – et une phrase positive et accordée à elle. D'après cette logique, il est pertinent de soutenir qu'action et phrase ne sont pas détachées et elles forment un tout cohérent.

En analysant le passage à l'acte comme un tout unifié (passage à l'acte, acte + parole, phrase) ses composants ne sont plus des unités divisées et isolées, même si notre démarche descriptive se sert d'une dissection artificielle pour les différencier et puis les réunir, encore une fois, sous une nouvelle structure représentative. De cette façon, il convient de ne pas proposer une connexion superflue entre les éléments ; sous cette description, il devient nécessaire de proposer un *continuum* entre ceux-ci. Ainsi, l'action de cracher sur quelqu'un, en tant qu'élément en soi, devient très vite altérée par la présence de la phrase, élément altéré aussi,

---

d'une inhibition, non précisée par les auteurs mais insinuée comme « fait de l'inconscient », qui déclenche l'image motrice de l'action non faite. Nous pouvons conclure que la *mentalisation* – ici justifiée principalement par la capacité qu'a le sujet de représenter le perçu en troisième personne – est une représentation de la représentation de l'auparavant perçu, mais cette nouvelle représentation a un caractère perceptif autonome, voire autopoïétique (au sens de F. Varela) qui alimente la perception ancienne initiale. Ainsi le courant de *l'image mentale*, devient le précurseur de la *simulation mentale*. Voir Har A., *L'espace de volonté en psychothérapie, entre l'acte et la simulation*, Thèse de doctorat, Université Paris 7, 2006. Travail qui a le mérite de développer une description des dispositifs thérapeutiques tout en gardant une approche autant naturaliste que clinique.

<sup>288</sup> On était tenté de mettre un point d'exclamation à la fin de la phrase du patient, mais y mettre le signe peut induire à penser qu'il s'agit d'une phrase exclamative bien chargée d'une affectivité débordante. Alors que pour cette analyse il s'agit d'une phrase déclarative, le patient adresse sa phrase à un interlocuteur qui à son tour joue le rôle de témoin de l'action totale, sans pour autant supprimer l'affectivité suscitée et véhiculée dans l'interaction.

c'est-à-dire que l'une affecte l'autre. Ce postulat devient fort problématique car il nous fait penser à une réciprocité des actions, et en même temps cela nous permet heuristiquement d'altérer la disposition des éléments : la phrase peut parfaitement précéder l'action initiale. Par exemple, 'j'ai rien fait' + 'cracher sur quelqu'un' sont deux éléments de l'action totale associés artificiellement par nous, bien entendu, mais ils ont la même proximité grâce au signe (+). Cet exemple est fort incohérent par rapport à logique de faits vrais montrés plus haut, cependant il est doué des mêmes composants déjà décrits, à savoir une action impulsive plus une phrase, mais cette fois-ci leurs valences sont déplacées par rapport à son apparition. Tout se passe ici comme si la phrase est suivie de l'action de cracher. Paradoxalement, sous ce mouvement récursif, il y a une cohérence due au fait de proférer la phrase, une sorte d'autorisation a priori, même si la phrase, au début de l'action totale, ne tient pas la logique de l'énoncé non plus. Le problème n'est pas élucidé par l'action de parler en avance, qui suppose une certaine planification comme nous l'avons vu, parce que le fait de parler en avance conduit à une récursivité infinie qui ne touche guère la cause de l'action totale : parler + agir + parler + agir + ... Cela est une succession d'évènements liés par contiguïté de sens, car c'est nous qui avons fait la liaison (+). En reprenant les vrais faits, ce signe (+) on peut provisoirement le traduire en termes cliniques comme l'interpellation que nous avons faite au patient devant ses passages à l'acte : pourquoi as-tu craché sur untel ? Pourquoi as-tu frappé untel ? 'J'ai rien fait', dit-il toujours. Par conséquent, on peut même soutenir, en revenant à ce que nous avons déjà proposé, qu'il s'agit d'un jeu de qualités et quantités intercalées où parler et agir ont une même valence représentative. En termes cliniques encore, l'énervement excitateur qui déclenche le passage à l'acte montre une grande quantité d'excitation tandis que parler montre une qualité expressive différente, une quantité déjà décimée de l'excitation motrice initiale. Pourtant, ladite qualité se mimétise comme un composant quantitatif mineur en s'apparentant en quantité au passage à l'acte. Mieux, ce qui a pu montrer le passage à l'acte ne peut pas être dit par la phrase qui lui suit.

'J'ai rien fait' s'accorde à une intentionnalité déjà existante, qui n'a pas pu être mise en place. Tout se passe comme si cracher ou même frapper quelqu'un n'était pas suffisant pour combler la vraie intention du passage à l'acte. Autrement dit, ce qui signifie l'action de cracher, qui est en soit un passage à l'acte, n'est pas l'action originellement souhaitée à mettre en place, elle est pour ainsi dire le vestige d'une intention majeure et plus obscure. La phrase maintenant acquiert une cohérence radicalement juste aux faits vrais parce qu'elle complète ce qu'elle *voulait dire* et non pas ce qu'elle a vraiment dit. Alors cette phrase, dépourvue d'une

intentionnalité matérielle, ne dit pas ce qu'elle voulait en principe dire, et si elle est *a fortiori* plus juste c'est parce qu'elle masque son propos original. Voilà le propos de la phrase : dire ce qu'elle ne dit pas. Mais dans quel registre la phrase dit ce qu'elle voulait dire ? D'où émerge l'intuition que cette phrase dit quelque chose de plus par rapport à sa textualité ?

Ces questionnements nous font penser à une autre manière de prendre les éléments traités. L'exercice qu'on vient de montrer n'est pas encore satisfaisant. Nous avons pu déceler partiellement quelques traits d'union entre l'action et la phrase, mais pas encore leur nature psychopathologique. Pour y arriver il nous faut développer une situation préliminaire qui puisse prévenir la démarche de possibles vices ou fausses conclusions à propos des actes et des phrases.

Nous avons montré comment phrase et acte peuvent être liés en un tout. Et en même temps comment ce tout pouvait élargir ou modifier l'interprétation des faits. Ce que nous avons développé en fixant les éléments comme éléments sémantiques, était de mettre en relief leur signification. Grâce à ce mouvement, on a pu dévoiler qu'une intention sous-jacente et obscure était toujours active dans l'action totale. Toutefois, il s'agissait d'un usage des éléments pour ainsi dire *in vitro* où la vraie action était mise entre parenthèses. Par exemple, la mobilité récursive que nous avons appliquée à l'action et à la phrase était possible car cela ne changeait rien à l'action totale, cela veut dire que les éléments étaient intacts dans leur morphologie grammaticale. Mais si on modifie un peu la grammaire de la phrase, notamment son temps verbal, au moins un effet peut se manifester.

L'alliage de ces éléments, tel quel nous venons de les travailler, trouve une place analogique à ce que J. L. Austin définit comme l'acte de parole, plus notamment les actes *performatifs*. Une petite précision : Austin, dans son texte *Quand dire, c'est faire*, un recueil de douze conférences, développe une distinction entre le dire et le faire, puis il les réunit à partir des actes performatifs. L'auteur propose une catégorisation des trois formes d'actes du langage : *locutoire*, la simple production des sons qui appartient à un vocabulaire et à une grammaire, bref l'acte de dire quelque chose ; *illocutoire*, la production d'une locution qui produit quelque chose et *perlocutoire*, la locution produite qui produit encore quelque chose *par* le seul fait de dire quelque chose. Les actes perlocutoires sont très proches des actes illocutoires, la différence, pas toujours si nette, se montre lorsque l'acte produit quelque chose *en* disant quelque chose. Voilà l'exemple typique de la théorie d'Austin : « je vous déclare mari et épouse ». Pour que cette illocution fonctionne il doit y avoir un contexte qui soutienne l'autorité de la phrase, par exemple que dans l'église le prêtre dise cette phrase-là. Tandis que l'acte perlocutoire produit

quelque chose *par* le seul fait de dire quelque chose, le contexte est en détriment. Par exemple, « Je t’avertis » si le sujet qui écoute la phrase est intimidé. Le contexte soutient l’action, quelqu’un qui a l’autorité de proférer la phrase et un autre qui l’entend et en même temps d’être averti éprouve de la peur. Une sorte de double effet à cause de la même phrase. La locution, exprimée dans les deux cas, n’est que l’expression sonore et cohérente de la phrase entendue par autrui. Les produits résultant de l’acte de locution sont traités par Austin comme une *illocution* et une *perlocution* selon le cas. La philosophie pragmatique, qu’Austin développe, cherche à faire une classification finie des verbes performatifs. Cela veut dire un ordre logique de toutes les combinassions des actes du langage. La tâche que propose Austin est extraordinairement exhaustive en risquant de ne jamais être complétée d’une manière satisfaisante. Pourtant, l’auteur fait maints classements réussis. Il classe les actes illocutoires en cinq groupes : *verdictif* « condamner », *exercitif* « pardonner », *promissif* « promettre », *comportatif* « opposer » et *expositif* « affirmer », « nier ».

Nous tenterons ici de transformer les temps verbaux de notre phrase pour la lier à ce qu’Austin fait des actes performatifs. L’auteur remarque tout d’abord qu’il utiliserait principalement pour ses analyses le verbe à la première personne du singulier de l’indicatif présent, voix active. Ce premier obstacle – notre phrase est proféré au passé composé – on le surmonte rapidement grâce à la modification des temps verbaux que nous avons déjà expliquée. Bien que l’exhaustive collection de verbes traités par l’auteur, puis l’usage logique auquel il aspire à situer ses classifications, sa démarche ne s’adapte pas proprement à notre propos, même si nous acceptons de changer l’usage du temps verbal. Toutefois, une application est possible. En effet, les actes performatifs du type *comportatifs* peuvent trouver une concordance avec notre exemple. Dans la septième conférence, Austin tente de définir les verbes *comportatifs* (Behavitive) : « qui touchent, sommairement : à nos réactions devant les comportements et à nos comportements envers les autres, et qui sont destinés à manifester des attitudes et des sentiments. »<sup>289</sup> Par-là, Austin entend l’adéquation entre verbe et parole ou si l’on veut, entre action et phrase : « Dire quelque chose paraît parfois consister très précisément à faire quelque chose – à insulter quelqu’un, par exemple, lorsqu’on le blâme. Pourtant il n’existe aucun performatif tel que “Je vous insulte”. »<sup>290</sup> Bien sûr parce que insulter quelqu’un, dans le seul fait de proférer des insolences, est déjà l’action insultante, elle n’a pas besoin d’une

---

<sup>289</sup> J. L. Austin (1962), *Quand dire, c’est faire*, Seuil, version française 1970, p.101. Une précision est nécessaire à propos du titre original : *How to do things with words*, qui signifie littéralement : “Comment faire des choses avec des mots”, n’est pas dépourvu d’humour. Il se réfère ironiquement à la tradition anglo-américaine des livres de conseils pratiques (du genre. *How to make Friends*, “Comment se faire des amis”) ». p.6.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p.90.

annonciation, explication ou élucidation conjointe, mais si c'est le cas elles arrivent à fortifier l'acte en soi, sans pourtant rien y changer. Si l'action est accompagnée d'une phrase qui l'explique encore plus c'est dans le seul but de faire passer un sens, à la base équivoque, via une constatation éloquente. Une sorte de purification de la totalité de l'acte d'insulter. Austin dit : « nous pouvons accompagner les mots par des gestes », l'auteur ratifie cela pour faire fonctionner sa formule de performatifs, mais il ne dit rien sur la situation inverse 'accompagner les gestes par des mots'. Alors l'auteur propose que les accessoires du langage parlé, *tournures performatives*, puissent signifier encore mieux l'acte de parole, le faire saisir plus précisément par autrui. Un effort pour faire passer correctement le sens original de l'acte performatif. Ainsi, la vraie purification de l'acte performatif serait le cas où l'énonciation soit une annonce, par exemple 'je cite' : « L'action annoncée par le mot est elle-même une action verbale »<sup>291</sup>. Ici, *en citant* l'auteur, nous avons utilisé *intentionnellement* – la première personne du singulier de l'indicatif présent, voix active – un exemple pour montrer le sens explicite de cette tournure. Mais, nous pensons que ce qui guette la netteté de ce qui est dit n'est pas seulement une énonciation *malheureuse* – trop équivoque parfois – sinon l'usage massif d'accessoires ou de vices qui empêchent la correcte actualisation du sens qui enveloppe l'action totale (acte + phrase). Alors que pour Austin ce qui importe c'est d'accomplir un acte performatif, même s'il est couronné d'accessoires (gestes, phrases explicatives, etc.). Il dit : « Ces tournures sont particulièrement susceptibles de devenir de purs performatifs lorsque l'action annoncée est elle-même purement rituelle : ainsi l'acte non verbal de s'incliner ("je vous salue") »<sup>292</sup>. Pour nous, le geste physique d'écrire la citation 'je cite' est l'action qui accompagne l'acte performatif total, ce dernier, selon cette logique préliminaire, ne peut se passer d'un geste qui le complète. Il semble que pour Austin la quête d'un acte performatif illocutoire pure, d'après nous, était d'accomplir deux actions en un tout et en un même geste.

Nous avons proposé de penser le passage à l'acte comme un tout, dont les actions ne font qu'une seule. Autrement dit, les actions sont étroitement liées, à tel point, que nous ne saurons dire ici si nous pouvons les voir agir séparément.

Par exemple, en appliquant l'action de notre patient comme un tout à cette logique, nous pouvons présupposer, en première instance, que l'acte d'attaquer quelqu'un suivi normalement de la phrase 'J'ai rien fait' peut devenir un acte performatif, même si ce que dit la phrase n'a rien à voir avec le contenu de l'action faite. Alors, si l'on homologue les deux actions (attaquer

---

<sup>291</sup> *Ibid.*, p.100.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p.103.

et parler) chacune comme un seul acte (verbal ou non verbal) on peut penser en l'occurrence qu'attaquer peut être l'annonce de l'acte total et la phrase l'accessoire qui le suit. De sorte que, cette annonce 'muette', privée de son verbal, mais en même temps active dans son expression physique, en tant qu'attaque, réalise la figuration verbale, la phrase, tout *en formant* un alliage expressif complet. Ainsi, la maxime d'Austin « Je fais quelque chose en disant quelque chose », un acte illocutoire en tant que tel, peut être renversée : 'Je dis quelque chose en faisant quelque chose'. Mais, si on lit textuellement les deux maximes, elles ne disent que la même chose : faire et dire en même temps ou ce qui revient au même, dire et faire en même temps. De cette manière, la division des éléments ne peut que rester abolie par la participation d'une sorte de présent élargi ; cependant, dans cette action totale, il y a deux actions fusionnées dans l'usage du *gérondif*, nous allons y revenir. Certes, nous ne pouvons dire a priori que le passage à l'acte violent de notre patient est un acte performatif illocutoire, bien qu'il s'agisse de deux actions indépendantes liées par une affirmation. Mais, on peut analyser notre exemple de 'j'ai rien fait' à la lumière de la logique performative esquissée. En fait, Austin au-delà de questionner d'emblée la véracité ou fausseté d'une affirmation (Austin préfère parler d'énonciations performatives « heureuses » ou « malheureuses »), pousse alors l'attention vers le contexte en utilisant un exemple ambigu, fort proche de notre phrase, « il ne l'a pas fait »<sup>293</sup>, pour déceler la nature équivoque des affirmations au-delà de la négation explicite dans le contenu verbal. Si nous *affirmons* qu'une affirmation est un acte de discours, nous pouvons supposer que la phrase 'j'ai rien fait' peut être une affirmation liée aux faits par la seule raison d'être prononcée, mais surtout par le fait de faire une référence ratée ou fort équivoque ; cette situation lui concède la qualité d'affirmation *putative* – affirmation qui est censée être ce qu'elle n'est pas. Austin dit à ce propos « que l'affirmation putative *présuppose* [...] l'existence de ce à quoi elle se réfère : si ce référent n'existe pas, l'affirmation n'a trait à rien »<sup>294</sup>. Cette notion est capitale car elle esquisse clairement ce qu'Austin comprend pour les Échecs (infélicités)<sup>295</sup>. Pour comprendre l'importance de ce point il est nécessaire de citer longuement l'auteur :

« Les affirmations putatives sont, également, sujettes aux échecs [...] quelqu'un "dit une chose qu'il ne voulait pas dire en fait" (emploie un mot erroné) : il dit "le chat est sur le paillason" quand il voulait dire "le rat". D'autres bévues de ce genre peuvent se produire, bénignes sans doute – encore qu'il ne faille pas trop s'y fier : on peut, en effet, discuter de tels énoncés uniquement en termes de signification – c'est-à-dire de sens et

<sup>293</sup> *Ibid.*, p.140.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p.142.

<sup>295</sup> *Ibid.*, p.180. « Tout ce qui, s'il se produit à l'occasion d'une énonciation destinée à *faire* quelque chose [...] a pour effet que l'énonciation *ne soit pas accomplie avec "bonheur"*, c'est-à-dire n'atteigne *pas du tout* son but, ou l'atteigne *mal*. »

de référence –, et finir ainsi par n’y plus voir clair, alors qu’il n’y avait aucune difficulté, réellement, de compréhension. »<sup>296</sup>

Cette notion d’échec conduit à maintes demandes de la part de l’auteur, mais la question qu’elle soulève davantage c’est de savoir si l’affirmation correspond aux faits, question qui à son tour justifie ce raisonnement : « la vérité ou la fausseté d’une affirmation ne dépend pas de la seule signification des mots, mais de l’acte précis et des circonstances précises dans lesquelles il est effectué »<sup>297</sup>. Derrière les efforts logiques de l’auteur, le contexte, qui n’obéit pas volontiers à la pragmatique des énoncés ou d’affirmations, devient la plateforme qui justifierait la liaison entre acte et parole ou vice-versa. De cette façon, l’échec est une énonciation performative non accomplie, « malheureuse » dans le sens où les intentions du locuteur ne sont pas claires et en plus sont enclines à une sorte de dissémination de leur sens originel. Alors, ‘le chat est sur le paillason’ est un échec parce que c’était le rat qui y était, l’auteur fait le constat par opposition – putative ou imaginaire – que la phrase ne correspond pas aux faits, pour ainsi dire, c’est la présence du rat qui détermine la justesse ou dans ce cas l’échec de la phrase dite. Ce raisonnement atteint la nature intentionnelle de notre phrase en traitement. ‘J’ai rien fait’ en tant que phrase liée aux faits est un échec – pas encore un mensonge ou une insincérité. Le problème ne s’arrête pas ici, car la phrase fait référence à l’acte sans qu’y intervienne un contenu représentationnel qui puisse rendre compte de la vérité des faits. La phrase ne dit *rien* par rapport aux faits, sa propriété putative ne trouve pas une référence cohérente à laquelle s’accrocher, elle tombe dans l’échec. Cependant les échecs chez Austin, en tant qu’énonciations malheureuses, expriment aussi quelque chose d’insincérité : « ne pas être sincère en disant “J’avoue que je l’ai fait”, alors qu’il ne l’a pas fait »<sup>298</sup>. Tout cela nous fait supposer que cet échec se trouve à mi-chemin d’une forme de *lapsus linguae* ou d’une méprise de geste et d’une certaine méconnaissance intentionnelle dans l’exécution des actes – verbaux ou non verbaux. Ainsi, pour appliquer correctement la logique performative à la totalité de l’action (acte + phrase), notre patient devrait dire quelque chose comme : « *J’ai dit ce qui doit être fait, plutôt que je n’ai fait quelque chose* »<sup>299</sup> ce qui revient au même : ‘j’ai rien fait’. Pourtant cette phrase-là est proférée par Austin-même pour conclure ses conférences. Et comment dit G. Lane, le présentateur français de l’ouvrage d’Austin : « *il [Austin] exprime*

---

<sup>296</sup> *Ibid.*, p.143.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p.148.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p.104.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p.164.

*enfin le regret d'avoir dit, dans ces conférences, ce qu'il y aurait à faire, plutôt qu'il ne l'a fait lui-même. »*<sup>300</sup>

Donc, ce qui n'est pas clair chez Austin, c'est une distinction plus fluide entre les énonciations qui sont des *dire*, ici notre exemple d'affirmation, et celles des *faire*, promesses effectivement exécutées via l'acte. Ces énonciations ne sont pas claires parce que le problème de l'intentionnalité est soumis, de manière oppositive, aux échecs. Bien entendu, Austin est un philosophe pragmatique/analytique, de plus il est conscient de l'imprécision de ces échecs, pourtant il ne s'arrête pas aux phénomènes qui peuvent expliquer les intentions, surtout si ces dernières sont périphériques au langage. Le seul élément considéré, compris comme partie de la communication, est le contexte lorsqu'il participe comme soutien du langage, soit pour mettre en évidence sa cohérence ou dans le pire des cas son échec. Autrement dit, phrase, acte et contexte sont étroitement liés comme un tout dont le sens est conditionné à ces formes explicites de communication.

La taxinomie des actes illocutoires d'Austin est reprise par John Searle<sup>301</sup>, et à vrai dire il en fait une refonte, voire il en propose une nouvelle. Nous ne nous attarderons pas sur cette nouvelle taxinomie, par contre nous retiendrons ce que Searle dévoile des actes *comportatifs* dont le traitement passe par un examen des échecs chez Austin. Searle soutient que les listes d'Austin « classent non pas des actes illocutoires, mais de verbes illocutoires »<sup>302</sup>. D'où la confusion entre types d'actes illocutoires, surtout *promissifs* et *comportatifs* qu'Austin avait du mal à bien cerner, comme lui-même l'avoue. Selon Searle, cela est lié au fait qu'Austin utilise l'énonciation verbale comme une action principalement d'annonciation au lieu d'un acte en soi. Searle, en reprenant le verbe « annoncer », dit à ce propos : « Il ne désigne pas un type d'acte illocutoire, mais la manière dont un certain acte illocutoire est accompli. »<sup>303</sup> Quelque chose comme faire une description de la propre description, situation qui amène à l'utilisation des accessoires énonciatifs (beaucoup plus de paroles, signes, voire de gestes) pour préciser quelque chose qui est déjà précis ou non. En d'autres termes, une sorte d'accumulation catégorielle qui est liée à la chose ou à l'objet, mais sans toucher strictement son noyau, sinon par des détours. Cette récursivité vicieuse, d'après nous, est due à une dépendance extrême au contexte dans les

---

<sup>300</sup> *Ibid.*, p.31. (G. Lane Introduction à la traduction française.)

<sup>301</sup> Searle J. (1977), *Sens et expression, études de théorie des actes de langage*, Minit, Paris, 1982 pour la traduction française.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p.48.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p.48.

formules austiniennes. En fait, le coordonné qui soutient la condition d'échec de la phrase est le contexte et ce dernier à son tour tient la condition heureuse de la phrase. Searle, en critiquant Austin, montre comment cette condition de dépendance au contexte peut être davantage équivoque et pas toujours déterminante dans l'échec de l'acte. En effet, l'auteur pousse sa réflexion vers le sens littéral des phrases, Searle est persuadé que ce sens dépend en grande mesure du contexte aussi, puisque ce dernier est constitutif dans le problème de la perception. Alors qu'Austin ne considère pas ce problème-là dans ses analyses. Pour autant, les idées de Searle vont être plus explicatives par rapport à la taxinomie descriptive qu'Austin avait développée. À propos de sens littéral et contexte, en mêlant ces deux éléments pour arriver à une explication, pas encore causale, mais davantage descriptive, Searle soutient son idée selon la maxime suivante : « *Montrer qu'un phénomène X ne peut être reconnu que relativement à un autre phénomène Y ne revient pas à montrer que X n'existe pas* »<sup>304</sup>. Cette maxime s'accorde fort bien à notre exemple clinique. Le fait de frapper quelqu'un, puis proférer la phrase 'j'ai rien fait', revient au même de dire que : *montrer que frapper quelqu'un (phénomène X) ne peut être reconnu que relativement à une phrase 'j'ai rien fait' (phénomène Y) ne revient pas à montrer que le fait de frapper quelqu'un (phénomène Y) n'existe pas*. Plus appliqué : 'j'ai rien fait' (passé composé), je ne fais rien (présent indicatif) et par extension 'je suis en train de ne rien faire', ce qui revient au même 'en faisant rien' (gérondif), ces formes énonciatives accompagnent l'acte en soi (frapper). Dans le premier cas, la phrase vient après, elle se trouve, pour ainsi dire, à côté (acte + phrase), dans le deuxième la phrase est côte à côte (acte-phrase) et enfin la phrase est mélangée avec l'acte (actephase). Aucune de ces formules ne peut en effet résoudre le problème de l'intentionnalité car ce dernier est tout à fait d'un autre registre. Sous la ligne de Searle, on peut tirer de nouvelles dimensions à la phrase 'j'ai rien fait'. Il se peut qu'il existe une certaine tridimensionnalité de l'intention implicite de la phrase, c'est-à-dire que la phrase dise encore beaucoup plus d'autres choses au-delà de ce qu'elle dit vraiment de manière textuelle. Un élargissement syntactique, qui dans un principe n'a rien à voir avec la textualité explicite, mais qui configure la base de son énoncé. Par exemple, en proférant la phrase 'j'ai rien fait' elle suppose par continuité de liaison un temps verbal qui se trouve au présent : 'je ne fais rien' ou 'je fais rien' ce qui revient au même de dire 'je ne fais pas'. Puis une addition comble le sens de l'action dite, même si elle est vide dans son action concrète. Ainsi, la phrase 'je ne fais rien' n'est plus exclusive au temps verbal, elle appartient à un réseau de multiples significations – le contexte y compris. Sans trop rentrer dans les enjeux de la

---

<sup>304</sup> *Ibid.*, p.183.

syntaxe ni de la linguistique non plus, cette phrase nous apporte un lien direct avec l'action concrète – supposée supprimée par le seul fait d'être proférée ou convertie en phrase. Autrement dit, elle intervient sur ce qu'elle n'a pas dit : l'acte en soi. Cliniquement parlant, l'action de frapper quelqu'un invoque chez le patient l'action d'émettre une phrase.

Si avec Austin on avait gagné, pour ainsi dire, de la longueur descriptive entre phrase et acte, avec Searle on gagne de la profondeur explicative des intentions dans les actes de parole et les actes de faire. Cette profondeur ne peut être que le sens en *arrière-plan*. Searle, fait un pas de plus et montre que « le sens est relié aux questions de conditions de vérité, d'implication, de contradiction, de compréhension, et à une foule d'autres notions sémantiques et psychologiques »<sup>305</sup>. Jusqu'ici l'auteur est encore plongé sur l'analyse pragmatique des actes de parole, encore au sens de Austin, mais, et surtout si Searle veut aller vers une explication de l'intention, il doit faire le compromis avec ce qu'il appelle une *foule* sémantico-psychologique :

« Le sens qu'a une phrase est, après tout, affaire de convention ; si jusqu'à présent ces conventions ont été fondées sur des *assumptions d'arrière-plan*, pourquoi ne pas mettre fin à cette dépendance en posant une nouvelle convention en vertu de laquelle il n'y aura désormais plus de dépendance ? Je ne sais comment répondre à ces questions, sinon en disant que le sens littéral dépend du contexte au même titre que d'autres formes non conventionnelles d'intentionnalité ; on ne peut pas éliminer cette dépendance dans le cas du sens littéral sans briser par là les relations avec les autres formes d'intentionnalité et sans éliminer en fin de compte l'intentionnalité du sens littéral. Puisque la perception est probablement dans la forme première de l'intentionnalité, celle dont toutes les autres dépendent, il nous faut commencer par démontrer que l'applicabilité des contenus de la perception dépend du contexte »<sup>306</sup>.

Searle ne peut pas en fait répondre à cette question si ce n'est en passant par la perception qu'il présente comme une matrice imbriquée avec le contexte. D'après Searle, la perception dépend du contexte, voire elle s'y forge. Voilà son affaire de convention. Il semble que Searle ne soit pas satisfait avec les allers-retours entre contexte et perception car cela implique une intentionnalité réduite à ces deux éléments tangibles et forts descriptifs, tels qu'Austin les avait implicitement déjà envisagés dans ses descriptions – rien de nouveau de la part de Searle. Pourtant Searle veut travailler le sens, sans pour autant le réduire à une simple convention. Il

---

<sup>305</sup> *Ibid.*, p.184.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p.186. Nous soulignons.

va donc recourir à ce qu'il appelle les *assomptions d'arrière-plan*<sup>307</sup>. Mais il faut attendre quatre ans pour que l'auteur développe cette idée dans un deuxième volet. Dans cet ouvrage l'auteur est moins pragmatiste pour devenir beaucoup plus psychologue, de telle manière que l'arrière-plan, n'est pas autre chose que les représentations mentales hyper-liées aux phénomènes de nature perceptive et, par extension, de lien socioculturel. Ainsi, pour l'auteur, l'intentionnalité devient quelque chose lié aux représentations mentales, linguistiques ou non, mais couronnées d'une action du genre socio-naturel, ou la conjonction des deux. La formule de Searle marche car : le contexte où se détachent les constructions de convention des langues et leur usage traditionnel vont de pair avec les raisins naturels qui sont de genre biologique (notamment neuropsychologiques). Ainsi, c'est un processus déjà déclenché de stimuli-réponses, mais avec un support supplémentaire : leur *arrière-plan* qui explique une *référence* et une cause d'expression plus ou moins énigmatique. Par conséquent, les explications de Searle vont être bien peuplées de références psychologiques et dans une moindre mesure du pragmatisme austinien. L'exercice de Searle vise à montrer une intention, et sa cause efficiente, à la lumière de faits psychologiques dans la construction de la *pensée pensée* et de la *pensée parlée* – représentations tirées principalement de désirs et de croyances. Pour toutes ces raisons, l'auteur prend un beau nombre d'exemples de la vie courante, d'une allure simple mais très complexe dans leur manifestation active. Nous voudrions faire le point sur ces exemples-là, non pour les appliquer directement à notre cas, mais pour montrer comment la démarche de Searle reste, malgré elle, davantage un effort descriptif pragmatico-psychologique qu'une explication de la cause intentionnelle.

Il s'agit en fait d'exemples issus de la vie quotidienne, bien entendu, mais ils sont des modèles transgressifs des actes de langage, pour la bonne raison qu'ils sont principalement des actes manqués-antisociaux ! Searle reconnaît ce fait, il le décrit, mais il ne le prend pas en charge. Il va – après avoir précisé le problème de la perception et s'en servir pour faire travailler l'intentionnalité en esquissant l'arrière-plan – montrer les enjeux du contexte via des exemples qui mettent en tension, voire en écart, la pertinence du sens littéral et de l'action elle-même. L'auteur reprend ses idées et postule :

---

<sup>307</sup> Searle J. (1983), *L'intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*, traduit par Claude Pichevin, Minuit, Paris, 1985. Définition: « Arrière- plan (Background): le terme désigne l'ensemble des capacités mentales (ou schèmes, pratiques, compétences, habitudes, assomptions, présuppositions, etc.) qui, sans être elles-mêmes des représentations, sont les conditions de possibilité de l'exercice de nos représentations. »

« Nous avons vu que ma croyance sera satisfaite si et seulement si l'état de choses que je crois devoir avoir lieu a réellement lieu, et que mon désir sera satisfait si et seulement si l'état de choses dont je désire qu'il ait lieu, et, de manière analogue, mon intention de faire une action sera satisfaite si et seulement si l'action que j'ai l'intention d'accomplir est effectivement accomplie. Mais, tandis qu'il y a toutes sortes d'états de choses que l'on ne croit pas devoir avoir lieu ou dont on ne désire pas qu'ils aient lieu, remarquons qu'il n'y a pas d'actions sans intentions. Même quand il y a une action inintentionnelle telle que le mariage d'Œdipe avec sa mère, ceci n'est possible que parce qu'il y a un événement identique qui est une action accomplie intentionnellement – en l'occurrence épouser Jocaste. »<sup>308</sup>

Searle conclu : « il n'y a en général pas d'action sans intention correspondante ». Cette sentence est soutenue par la citation ci-dessous :

« Dans ma perspective, des choses comme ronfler, éternuer, dormir et toutes sortes de mouvements réflexes ne sont pas des actions. Que j'aie raison ou non à propos de l'usage ordinaire importe moins que de savoir si je peux rendre compte de l'intention et de l'action d'une façon qui montre que les cas de ce genre sont fondamentalement différents de ceux que je compte au nombre des actions. »<sup>309</sup>

Avant d'interpréter la richesse de ce passage, nous voulons préciser que les exemples qui le suivent sont notamment deux homicides, une agression envers quelqu'un et finalement un autre à la limite d'un réflexe et de l'action intentionnelle (lever le bras). Nous avons choisi cet exemple parce qu'il montre d'une manière flagrante les limites de travail pragmatique à propos de ce que nous voulons soutenir. Dans l'exemple du mariage d'Œdipe, il s'agit d'une sorte de diatribe contre l'exemple emblématique des actes performatifs d'Austin. Il semble que pour Searle l'*inintentionnalité* n'est pas sentée être un acte manqué, elle a une cause contextuelle qui fait tort dans l'énoncé même et par extension dans l'intentionnalité sous-jacente de l'émetteur de la phrase. Une sorte de désaccord entre contexte et phrase, mais ceci n'est pas la cause de l'*inintentionnalité* qui a déclenché, pour ainsi dire, l'échec *involontaire* d'Œdipe. En ce sens, et en suivant Searle dans son explication de la note en bas, cet échec semble être dans le même registre que n'importe quel acte ou mouvement réflexe qui échappe à l'intentionnalité du sujet. Intentionnalité qui en grande partie est, d'après Searle, immergée dans un réseau en arrière-plan de nature inconsciente « et nous ne voyons pas du tout comment

---

<sup>308</sup> *Ibid.*, p.104.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p.104.

l'en extraire »<sup>310</sup>, il sentence. Certes, il reconnaît l'existence d'un inconscient, mais seulement comme quelque aspect psychologique *non pensé* dans l'arrière-plan, et qui d'après lui « est l'ensemble des capacités mentales non représentatives qui est la condition d'exercice de toute représentation. »<sup>311</sup> Ainsi, le trajet qu'il y a entre ce *non pensé* (capacités non représentatives) et la représentation, deviendra, chez Searle, l'intentionnalité en arrière-plan, autrement dit l'intentionnalité inconsciente. Mieux : « L'action était intentionnelle selon la description "épouser Jocaste", elle était non intentionnelle selon la description "épouser sa mère." »<sup>312</sup> Cette logique empêche Searle d'aller au-delà de l'intentionnalité pragmatique et en conséquence ne pas pouvoir interpréter l'échec du mariage d'Œdipe comme un acte manqué en soi, c'est-à-dire, comme quelque chose qui a sa propre logique, voire son propre *vouloir dire* bien au-delà de ce qu'elle dit ou fait implicitement. En appliquant ce que Searle soutient ici, les choses peuvent rester plus ou moins ainsi : si nous demandons à notre patient pourquoi il a frappé untel, il devrait savoir répondre, sans problème, qu'il avait envie (parce qu'il était en colère ou comme il dit après coup parfois : « Parce que ça est plus fort que moi ») ; dans le cas hypothétique où les choses sont toujours ainsi, on peut attendre que notre patient ait, en arrière-plan, l'esquisse d'une intention non pensée qui a vu la lumière grâce à l'actualisation de l'acte de frapper. Autrement dit, l'acte détermine la cause, et en plus la phrase 'j'ai rien fait' qui la suit. Encore, si l'intention de frapper se trouve en arrière-plan, tel que le soutient Searle, elle devrait être immergée en grande partie dans un réseau inconscient, lequel se réalise via l'action accomplie de frapper. Tout se passe comme si l'acte concret de frapper, dévoile sa cause dans son exécution même, situation que délimite l'échec à la non-congruence existante entre l'acte et la cause. A vrai dire, notre patient n'arrive pas à réaliser la cause de son acte, ni par sa phrase explicite, ni par son réseau en arrière-plan, car la totalité de l'acte (action + phrase) est un échec dans ce sens pragmatique. Ce sens-là, ne permet pas d'analyser les choses telles qu'elles sont, parce que, en vérité, l'intention de frapper ne se résume surtout pas à une cause explicite, elle semble au contraire y résister en utilisant la réalisation de l'acte (frapper) et la formulation de la phrase ('j'ai rien fait) comme un tout qui veut dire une autre chose. En fait, si l'intention de frapper est fort inconsciente, comme le soutient la théorie de Searle, elle aurait du mal à s'actualiser via l'action totale (acte + phrase) car l'intentionnalité fait faire à qui l'exprime l'expérience d'un effet et non plus d'une cause. Ainsi, tout ce que notre patient dit à propos de son passage à l'acte, selon cette approche, est condamné à donner un sens receleur et par

---

<sup>310</sup> *Ibid.*, p.173.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p.174.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p.128.

conséquent une cause catégorielle périphérique à l'intentionnalité originaire. Or, la causalité à laquelle Searle fait appel est d'une sorte d'hyper-description la plus catégoriale qu'il soit possible. En fait, l'auteur décrit à la fin de son ouvrage tous les petits détails qui complètent une action intentionnelle. Il fait le parallèle en se mettant entre une *tendance antimentaliste*, de laquelle il finit par abdiquer partiellement parce qu'il se peut, comme il l'affirme, avoir développé une thèse qualifiée de « *naturalisme biologique* »<sup>313</sup>. Searle, suit en effet une tendance neuropsychologique pour combler ses analyses où une description hyper-détaillée fait le vecteur causal entre action et intention. La comparaison entre l'explosion d'un cylindre d'un moteur, en passant par la description en chaîne des mouvements de particules, l'élévation de la température, etc. et tous les processus neuronaux qui, à l'échelle, entament une action motrice jusqu'à la fin de l'intention. Donc, cette espèce de dissémination de l'intentionnalité touche, par effet de cascade, un réseau déjà commencé. En parlant métaphoriquement, l'intentionnalité monte sur ce courant, mais sans pour autant délimiter la valence ou la qualité primordiale qui soutient la vraie cause de l'acte.

Avant de nous détacher du travail analytico-pragmatique, nous voulons faire une parenthèse et examiner une démarche originale, aussi tirée de la pragmatique, mais avec des implications très pertinentes pour notre propos. Il s'agit d'un chapitre intitulé : « Quand dire, c'est ne rien faire *ou actes de langage, gestes, et métacommunication* » tiré de l'ouvrage *Eléments de pragmatique linguistique*<sup>314</sup> d'Alain Berrendonner. Etant donné que nous avons déjà examiné les définitions d'actes de langage, à la lumière d'Austin et Searle, nous pouvons faire un pas de plus et nous consacrer à ce qui les met en question, sans pour autant sortir du sillon pragmatique, mais avec de quelques portées sur un vouloir-dire situé au-delà d'une expression textuelle. L'approche *limite* de Berrendonner, limite car elle frôle une pragmatique classique avec des interprétations collées à un *sens commun* quasiment psychosocial, d'où la façon pour présenter son propos : « un acte est un geste ou ensemble de gestes. »<sup>315</sup> L'auteur questionne, pour soutenir ce raisonnement, les actes performatifs d'Austin, non au sens de Searle qui, comme nous l'avons vu, termine par proposer une psychologie

---

<sup>313</sup> *Ibid.*, p.312. Voir le chapitre précédent où nous avons montré les limites, dans notre démarche, d'avoir suivi un tel fil d'investigation. Cf. Hoffmann Ch., *Des cerveaux et des hommes. Nouvelles recherches psychanalytiques*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2007. L'auteur discute les points épistémologiques de la formation de la conscience et son implication au sujet, notamment au « je ». En effet, il se montre indulgent à l'égard du matérialisme biologique de Searle : « où le matérialisme biologique s'écarte d'un matérialisme cognitif par la reconnaissance de l'importance de la subjectivité dans les développements et le fonctionnement de la conscience. » (p.42). Dans ce raisonnement, une idée de conscience inspirée d'une compréhension lacanienne du *cogito* est subjacente. Nous consacrons le chapitre « signification pré-psychopathologique » au développement de cette idée forte.

<sup>314</sup> Berrendonner A., *Eléments de pragmatique linguistique*, Minuit, Paris, 1981. Nous soulignons.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p.81.

descriptive de l'intentionnalité. Berrendonner en revanche, et au pied de la lettre, met en relief le fait même de l'acte de parler comme un geste précurseur du non- faire ou comme dit-il, du rien faire. Mais, comment situer les coordonnées logiques pour une pareille tâche, en considérant surtout, que parler, en tant que geste, est déjà faire quelque chose. Telle est la démarche de cet auteur, qui se sert du geste comme signe où « *il existe un système sémiotique autonome dont les unités sont les gestes* »<sup>316</sup>. Cela nous amène à penser que l'acte, gestuel bien entendu, est un message, un code à déchiffrer, alors cet acte vise à avoir un résultat communicatif. Suite à cette précision, la maxime suivante est plus compréhensible : « *la production d'un énoncé verbal, envisagée comme événement gestuel, est un acte locutoire : l'acte d'énonciation* »<sup>317</sup> mais, elle devient plus complète tout en disant qu' : « *un signifié d'énoncé ne saurait constituer un acte, mais il peut à l'occasion, servir de substitut à un acte.* »<sup>318</sup> Ici, le seul fait de proférer une phrase peut servir de substitut de l'acte, substitution qui à son tour est soumise aux effets ou lois de la communication et tout ce qui en découle – impossibilité de ne pas communiquer, le couple émetteur-récepteur, etc. Sans rentrer dans les enjeux d'une rhétorique sociolinguistique, nous pouvons dire, que l'auteur fait un choix sociologique ou non, peu importe, mais principalement sémantique. Les conséquences sont multiples, tout d'abord car la sémantique de l'énoncé détermine la valeur du *faire*, ici présence accomplie de l'acte, par exemple 'je fais' doit être accompagné d'une activité digne du faire quelque chose, de telle manière que le *dire* soit annulé ou inoculé paradoxalement en disant 'je fais'. C'est la valeur de l'acte qui s'impose sur le dire. Particulièrement, le *dire* peut s'imposer sur le *faire* lorsque que ce dernier n'est pas effectué ou accompli, donc le *dire* peut *faire*. Par exemple, dans l'acte illocutoire de lecture 'lu et approuvé', l'auteur soutient qu'il n'est pas nécessaire lire le document à signer pour ratifier l'acte de lecture, mais il suffit d'écrire 'lu et approuvé' pour constater l'acte. Ce 'lu et approuvé' est l'héraut de l'acte qui n'a vraiment pas eu lieu, car ce dernier se fait (réalise) via la parole – écrite dans ce cas. A la lumière de cet exemple, notre phrase 'j'ai rien fait' demeure fort incohérente par rapport à son faire. Car, l'exemple suppose qu'il y a eu une phrase ou un *dire* en accomplissant tout ce que la présence prétérite de l'acte n'a pas accompli pour proférer le dire 'j'ai rien fait', parce que l'acte ne s'est pas fait (réalisé) via la parole – une sorte de double négation maline. Plus clairement, 'J'ai rien fait' obéit, en l'occurrence, à une signature virtuelle de n'importe quel acte « contrat » incommode fait – cracher, par exemple. Ainsi, l'acte de cracher, serait 'lu et approuvé' en disant 'craché et approuvé' ou plus réel 'je l'ai fait', ce

---

<sup>316</sup> *Ibid.*, p.83.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p.83.

<sup>318</sup> *Ibid.*, p.84.

qui suppose une perception, puis son approbation. Pourtant les choses se présentent autrement, car ‘j’ai rien fait’ n’est pas une signature perceptive d’approbation de l’acte, elle suppose plutôt une perception de l’acte (cracher) et en même temps une désapprobation du même. Pour fonctionner comme une signature perceptive, elle devrait dire quelque chose comme : ‘perçu et non approuvé’ ou du même ‘craché et non approuvé’. Tout se passe comme s’il fallait qu’il ait un acte ou un *faire* non fait, dans l’occurrence cracher, pour dire ‘j’ai rien fait’. Mais, notons que l’acte n’est pas transposé à la phrase dans la moindre mesure, car la phrase décrit ce dont elle est référée : l’acte. Pour qu’il ait une vocation à la substitution ou *Ersatz* (imitation, substitut), comme dit l’auteur, la phrase ne doit pas s’accorder au fait (réalisé), elle doit pour ainsi dire le supprimer dans son exécution. Par exemple, notre patient ne peut pas cracher et dire en même temps ‘je crache’, il fait l’un ou l’autre. Du même, dire je te crache n’a aucune valeur performative si la salive ne sort pas de la bouche pour atteindre quelqu’un, la substitution est invalide par une sorte d’effet d’annulation simultanée. Le choix de l’un ou l’autre ne peut s’effectuer qu’après coup, lorsque les faits sont tirés d’un *faire* fait. L’auteur soutient que si le geste à exprimer ou décrire en mots est incommode à cette affaire, plus le geste sera pertinent d’y jouer un rôle de substitut. Il est clair : « un acte sera dit incommode s’il est impossible à exécuter, et/ou trop long à accomplir, et/ou ambigu »<sup>319</sup>. L’inconfort à laquelle il fait référence n’est autre que la rupture de la convention sociale. Berrendonner tombe, comme Searle, sur des exemples antisociaux « rien de plus incommode, par exemple, que de tuer son voisin »<sup>320</sup> mais l’auteur va plus loin. Il montre que dire ‘je te tue’ ne peut pas se substituer à l’acte de tuer le voisin. Ici, la phrase ne peut pas garantir la préservation du résultat. De même, comme dire ‘je fais rien’ ne peut pas garantir le résultat de rien faire car ce dire implique un acte pour s’accomplir ou compléter. Ici, l’évidence du fait est le requis de la phrase négative, laquelle à son tour, pour exprimer sa négativité dépend d’un fait positif (accompli) pour s’opposer en affirmant ‘j’ai rien fait’. En conséquence, dans notre cas, l’inconfort est supprimée par défaut par la phrase pour la seule raison qu’il y a eu un acte (frapper, cracher). Pour ce propos-là, substituer l’acte est impossible via la phrase, car elle est inutile en tant que substitue de l’acte, elle est un *flatus vocis* qui ne peut pas suppléer le geste de frapper ou cracher. Mais, comment se fait-il que la phrase puisse fortifier l’acte incommode ? Peut-être la phrase ‘j’ai rien fait’ ne peut pas substituer l’acte avec le non-acte de parole, elle ne veut plutôt en *rien* savoir. Nous devons avouer qu’une analyse pragmatico-sémantique de la négativité des gestes de parole ne connaîtrait autant de difficultés que par la présence excessive

---

<sup>319</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p.94.

de ce *rien*. Pour éviter de tomber sur des analyses encore plus compliqués sur la négation, au sens linguistique, nous envisageons une autre voie pour la traiter – voir plus loin notre analyse du geste en gérondif.

Or, Berrendonner, comme Austin, fait appel à l'évidence d'énoncer, dans le sens que proférer une phrase quelle qu'elle soit c'est déjà dénoter un état de fait ou de choses. Dire quelque chose c'est être l'arbitre d'une altérité, c'est une actualisation comme premier acte « neutre », tout court. L'auteur dit qu'un « contenu propositionnel ne devient “affirmé” qu'au moment où le locuteur *passé à l'acte en l'énonçant*, et court ainsi le risque de prendre la parole avec lui. »<sup>321</sup> L'auteur se sert de cette maxime communicative pour proposer que tout énoncé soit porteur de l'acte locutoire d'actualisation, encore au sens d'Austin, mais un peu plus loin il dit: « considérer [l'acte illocutoire] comme symptôme gestuel. »<sup>322</sup> Il entend l'énoncé illocutoire comme *passage à l'acte* lorsqu'il « fonctionne comme symptôme du fait que le locuteur assume ce contenu, et le propose à la validation d'autrui »<sup>323</sup>, une monstration de quelque chose via le geste d'énoncer. Le sens ici employé est principalement linguistique. Etymologiquement parlant, symptôme (συμπίπτω) en grec, veut dire « rencontrer », composé de deux particules, le préfixe σύν, « avec » et de πίπτω, « arriver », au sens littéral ce qui « co-incide ». Pour Berrendonner, le symptôme n'est pas que la *monstration* via l'énoncé, il est la co-occurrence du *dire* et du *faire* via le geste de parler. Plus technique, la co-occurrence d'un acte locutoire (proférer une phrase, 'j'ai rien fait') est un acte illocutoire de provoquer ou faire quelque chose via cette prononciation, par exemple « incommoder » autrui. Le symptôme advient lors que l'acte précédent (frapper ou cracher, dont il fait référence) ne s'accorde plus à sa phrase. C'est un performatif, au sens d'Austin, mais, à la différence de ce dernier, il est ancré dans la référence de l'état de fait ou de choses dont il actualise le sens.

C'est sous cette perspective du symptôme que l'auteur problématise le « rien faire » de l'acte de parler, en rétrécissant ses composants hors du domaine purement linguistique. Il conclut : « Toujours est-il que par sa valeur de symptôme des attitudes affectives, axiologiques ou aléthiques, la gesticulation locutoire, peut être tenue en un certain sens. »<sup>324</sup> Cela veut-il dire pour l'auteur, que la gesticulation locutoire est un symptôme des *attitudes affectives, axiologiques ou aléthiques* ?

---

<sup>321</sup> *Ibid.*, p.121. Nous soulignons.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>323</sup> *Ibid.*, p.134.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p.134.

Cette maxime a pour nous une valeur heuristique à plusieurs niveaux. Tout d'abord, parce qu'elle contemple l'affectivité associée au geste, ce que nous développerons dans le prochain chapitre. Secondement, la co-occurrence à laquelle l'auteur fait référence ne peut pas se montrer en tant que symptôme si ce n'est en passant par une monstration axiologique – du grec *axia* ou *axios*, « valeur » ou « qualité ». Toujours dans le sens de montrer une qualité (identitaire psychopathologique), ce symptôme prend les proportions d'un *vouloir-dire* (simultané et différent à ce qu'il montre explicitement), enfin principalement pour l'usage synonyme de la *monstration* d'une qualité intentionnelle qui se dévoile au sens *aléthique*. Cette dernière correspond à l'*alétheia* (ἀλήθεια) du grec ancien : α, ἀ, « négation », et *lèthè*, λήθεια, « oubli ». Au sens littéral, on dirait, non-oubli ou sans-oubli. Mais, cette notion ici parle particulièrement d'une certaine *vérité* exprimée dans cette co-incidence, qui est le symptôme du geste locutoire.

Enfin, pour l'auteur ce qui soutient le rien faire est l'acte performatif raté, c'est-à-dire une co-occurrence de l'acte qui, réduit au geste, montre un *dire* et un *faire*, de manière superflue, comme un *flatus vocis*, comme une espèce de description de la description, fort récursive, voire désaccordée dans son sens économique de communiquer avec de la justesse et sans des vices gestuels. Proche de ce qui soutient Austin et Searle par rapport à l'échec, tel quel nous l'avons vu, mais avec une interprétation plus communicative et référentielle, Berrendonner valide davantage l'existence d'une altérité immergée dans le réseau social. D'où l'incommodité, en tant que manque d'économie verbal, et le recours au symptôme gestuel comme la double activité qui annule négativement le *dire* et le *faire* ou ce qui revient au même l'excessive présence de tous les deux. « Tuer le voisin », en citant l'exemple antisocial de l'auteur, est venu de l'excès ou du manque, tous les deux peu économes, en vertu d'une phrase accessoire au vrai acte de tuer quelqu'un, la phrase ainsi n'est pas préférable à l'acte, elle ne veut rien dire par rapport à ce dernier, son référent. Donc, il ne s'agit pas d'un manque de mots pour passer à l'acte, il semble s'agir d'un choix économique, de volume, de quantité pour mettre à l'œuvre dans ce genre d'actes. Ces vices, pour Berrendonner, sont la plupart du temps camouflés par le pouvoir de l'institution social qui valide ou annule des mi-vérités ou mi-mensonges par des vérités totales.

En outre, le sociologue Pierre Bourdieu cite, à la postérité, la valeur des idées de Berrendonner, notamment à propos du lien qu'il y a entre l'acte de parole et le social. L'ouvrage de Bourdieu n'est pas dispensé d'avoir un titre référentiel aux actes performatifs d'Austin, « *Ce*

que parler veut dire »<sup>325</sup> qui a le sous-titre « *L'économie des échanges linguistiques* ». Ici, l'auteur développe le sens économique qu'il y a derrière la linguistique, il s'inspire de Karl Marx, pour montrer comment s'y joue l'échange de reconnaissance et de prestige dans les affaires de communication<sup>326</sup>. Mais, le point qui le lie à Berrendonner c'est surtout au moment de critiquer les analyses hors contexte social, notamment ceux que développe F. Recanati<sup>327</sup>. Il en résulte que Bourdieu catalogue d'absurdités les analyses qui ne considèrent pas la variable sociale :

« L'exercice logique qui consiste à dissocier l'acte de parole de ses conditions d'effectuation fait voir, par les absurdités que cette abstraction permet de concevoir, que l'énoncé performatif comme acte d'institution ne peut exister socio-logiquement indépendamment de l'institution qui lui confère sa raison d'être et qu'au cas où il viendrait à être produit malgré tout, il serait socialement dépourvu de sens. »<sup>328</sup>

Une citation, adossée à ce commentaire, est en faveur de Berrendonner : « Alain Berrendonner est sans doute, de tous les linguistes, celui qui reconnaît le mieux le lien entre le performatif et le social, ou ce qu'il appelle "institution." »<sup>329</sup> Bourdieu, cite Berrendonner « *l'existence d'un pouvoir normatif assujettissant mutuellement les individus à certaines pratiques sous peine de sanctions.* »<sup>330</sup> Cette dernière citation vient juste après l'exemple de « tuer son voisin », exemple que Berrendonner utilise pour expliquer l'inconfort de quelques constructions phrastiques, et comment les gestes viennent à soutenir ce qui a fait l'économie du langage socialement accepté.

---

<sup>325</sup> Bourdieu P., *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1982.

<sup>326</sup> Bourdieu développe ses idées comme une application socio-marxiste des flux de langage, avec les lois à la limite du marché et de la linguistique : « L'on doit donc poser, contre toutes les formes d'autonomisation d'un ordre proprement linguistique, que toute parole est produite pour et par le marché auquel elle doit son existence et ses propriétés les plus spécifiques ». *Ibid.*, p.75. De ce passage on peut voir l'affinité de l'auteur avec Berrendonner. De plus, Bourdieu fait une dialectique entre la langue commune et la langue soutenue, comme une altération de la première. C'est ce qu'il appelle l'euphémisation du discours dont la censure fait une « formation de compromis », au sens freudien du terme. « Appliquée à sa théorie des échanges linguistique, la formation de compromis ne serait jamais aussi parfaite et aussi invisible que lorsque chaque agent n'a rien à dire que ce qu'il est objectivement autorisé à dire » *Ibid.*, pp. 168-169. Suivre cette logique serait tout à fait un risque pour notre propos, car elle implique une compréhension du social trop collé à la sociologie marxiste dont les pouvoirs d'action et de contrainte qui agissent sur le sujet ne seraient pas de l'ordre du psychopathologique à proprement parler, sinon du genre de l'exclusion sociale (langage clivé du travail) et sa conséquente lutte des classes (division aliénante du travail). Raison pour laquelle nous excluons de notre analyse sur le geste la notion de « Habitus » de Bourdieu (1980).

<sup>327</sup> Recanati F., *Les énoncés performatifs*, Minuit, Paris, 1982.

<sup>328</sup> Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, op. Cit., p.71.

<sup>329</sup> *Ibid.*, pp. 71-72.

<sup>330</sup> Berrendonner A. (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, op. Cit., p.95. Nous soulignons.

Bourdieu et Berrendonner se rejoignent encore une fois en critiquant Recanati, à propos de la dissociation du social et du linguistique, et aussi par les risques de considérer l'énoncé performatif enfermé en lui-même : ce que les linguistes appellent la condition *sui-référentielle*, d'agir dans le monde social de manière « magique » ou plus ou moins « folle » selon l'objectivité dudit monde social, comme le soutient Bourdieu.

C'est sous cet aspect-là que la phrase 'j'ai rien fait' prend une valeur plus psychopathologique et paradoxalement moins sociale. En étant purement sociale, elle devrait être considérée comme un simple mensonge tout en la dépouillant de son contenu morbide, alors qu'une interprétation purement linguistique *in vitro* la démunirait à son tour de ce composant social qui lui confère son statut psychopathologique aussi. Mais cette phrase est accompagnée d'un dommage à autrui, sanctionné socialement et cliniquement. Quelqu'il soit, une sanction s'impose. Où-faut-il alors trouver le si cherché *statut* du psychopathologique chez l'antisocial sans pencher ni d'un côté ni de l'autre ?

De cette question ne peut que sortir une vraie aporie pour la formation et la délimitation du symptôme antisocial. Nous proposons la traiter, et comme a été notre démarche jusqu'à ce point, pour appliquer tout ce qui borne le passage à l'acte dont nous venons d'analyser la phrase qui le suit. Maintenant c'est le moment d'analyser l'action agressive antisociale, mais encore une sorte de charnière conceptuelle à mi-chemin d'une parole et d'un acte. Cette limite c'est le *geste* et tout ce qui en découle. D'après nous, c'est la seule façon d'arriver à borner ce qui résiste à toute règle de rangement, et que dans ce parcours heuristique on peut esquisser le symptôme antisocial, soit via le passage à l'acte en tant que tel, soit par son héraut le plus proche, le geste manqué.

Pour conclure, il faut ajouter que les ouvrages que nous avons consultés pour l'application, sont considérés par les linguistes comme classiques, et peut-être même *old fashion*. Toutefois, l'esprit auquel nous nous attachons ne vise surtout pas à démêler les enjeux de la philosophie du langage et de la linguistique actuelle, tâche sans nul doute féconde, mais qui nous cédon volontiers aux philosophes convoqués. En revanche, notre choix a été en vertu de l'éclaircissement via des exemples classiques, non dispensés de polémique heuristique, afin, justement de ne pas contaminer notre modeste application avec des implications propres aux experts dans ce domaine, si vaste et complexe, qui est la philosophie pragmatique/analytique et toutes les déclinaisons que l'on peut en tirer dans l'actualité.

C'est pour tous ces éléments que nous nous détachons d'une démarche pragmatique des actes. En un mot, les difficultés que nous avons éprouvées, surtout lorsqu'il s'agit d'appliquer cette démarche à la psychopathologie des comportements antisociaux, montrent une certaine résistance de la part du phénomène clinique à être cerné par une théorie pragmatique qui, soit dit en passant, a tendance à masquer, à cause d'une forte catégorisation l'expression psychopathologique sous-jacente. En effet, cette résistance, au sens large du terme, veut dire que les aspects morbides ont une place qui va au-delà d'une manifestation momentanée d'un débordement des impulsions agressives superficielles, elles sont pour ainsi dire, transcendantes à sa signification sensible. Certes, elles viennent du sensible, d'où son maquillage perceptif évident, en permettant, par conséquent, un rapide repérage. Cependant, sous un examen *in vitro*, elles continuent d'agir bien au-delà de sa manifestation instantanée, elles demeurent intactes dans le champ interprétatif. De quelle manière agissent-elles ? Sommes-nous en présence d'un processus déjà déclenché où les traces semblent être plus claires hors contexte ? Autrement dit, elles cherchent le hors-contexte au sens d'une perversion ? Un *vouloir dire* qui se montre mieux décimé par et pour l'interprétation ? Est-ce l'interprétation qui arrive à décimer l'impulsion ou s'agit-il d'une *extinction* (au sens comportemental) ?

### III. SIGNIFICATION DU TOUT GESTUEL

Nous avons vu qu'une démarche pragmatique, riche en elle-même, ne touche guère le problème antisocial, surtout s'il s'agit de trouver l'intentionnalité immanente dans les actes de parole qui y sont suscités. Pourtant nous avons pu constater que la phrase qui accompagne les passages à l'acte, puis le geste antisocial couronnait une union subreptice entre parole et acte. Le sens, pour les linguistes, la *Bedeutung* pour nous, ne sait se montrer qu'au milieu de l'acte et de la phrase : dans le geste. Mais où situer le geste, surtout que nous avons vu que celui-ci semble s'opposer au contrôle de la parole, voire y échapper ? Comme si sa nature phénoménologique ne lui permettait pas de passer d'un registre à un autre. Jusqu'ici, la seule manière de franchir le sens strictement linguistique était, à notre avis, de penser à une *Bedeutung*, qui réfère l'état de choses tout en gardant le sens initial, mais en reproduisant un monde interprétatif. L'interprétation qui soutient ce fait, c'est que la phrase concomitante à l'acte n'est que concomitante, par ceci qu'elle ne peut pas signifier le geste en tant que tel, elle, la phrase, va à côté. Mais cet 'aller à côté' n'est pas inoffensif, il a la faculté de recouvrir l'action en la transformant en un acte de parole. En revanche que ce que nous voulons proposer c'est de comprendre les deux actions comme un tout, une sorte d'unité expressive du symptôme antisocial. Juste au milieu de cette unité expressive, se situe la *mimesis*, en tant qu'imitation, au sens de quelqu'un qui imite (reproduit et interprète) une pièce de théâtre ou chante une chanson. Comme si la phrase en imitant l'acte reproduisait une nouvelle interprétation de ce « tout ».

Nous avons parlé de la signification, ou de l'importance, *Bedeutung*, du geste antisocial, pourtant nous n'avons pas défini ni expliqué ce que nous entendons par « vouloir-dire ». Il s'agit tout d'abord d'un mot allemand féminin, *Bedeutung*, « sens », « valeur », « importance » synonyme de *Sinn* et qui est le dénominateur du verbe transitif *Bedeuten*, « signifier », « vouloir dire ». Selon la description que nous avons tirée de la phrase « j'ai rien fait », toujours proférée par notre patient chaque fois qu'il passe à l'acte, nous avons, au départ, essayé de diviser ce passage à l'acte en acte et phrase, puis de les réunir comme un tout (acte + phrase). Le résultat de cette opération, nous le nommons « geste antisocial ». Car pour nous, cette manifestation, ou pour mieux dire, cette monstration, est une expression condensée de l'intention antisociale. Pourtant, nous n'avons guère approché la nature antisociale de ce geste, celui-là nous a seulement montré, pour ainsi dire, tout ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire une intention, la

monstration bien entendu n'étant pas la cause, tout juste si elle en est le produit. Pour toucher l'essence agressive de ce geste, que nous avons qualifié d'antisocial, il faut comprendre ce qu'il veut dire : la phrase et l'acte ont leur vouloir-dire chacun de leur côté, voire indifféremment l'un de l'autre. Voilà l'exercice pragmatique que nous avons présenté. Il a été nécessaire de le faire, parce qu'en décomposant la pragmatique de la phrase, nous avons, en périphérie, confronté un élément par rapport à l'autre. Ainsi la phrase « j'ai rien fait », efficiente dans son expression elle-même, n'avait rien à voir avec l'acte qui l'a précédée, mais l'acte était à son tour étrangement lié à elle. Cette jointure, nous l'avons signifiée par proximité temporelle et spatiale, ou ce qui revient au même, par contiguïté. Plus cette proximité était flagrante, plus les éléments semblaient être distincts – par leur nature physique, expressive ou communicationnelle. Pourtant, la vocation communicative des deux éléments n'était guère différente, tout au contraire, elle était un alliage ; pas simplement de contiguïté comme nous l'avons vu, mais surtout d'équivocité. En effet, phrase et acte montraient la même chose : une communication partielle. C'est ici encore que nous avons fixé les choses comme un tout (acte + phrase) dans le geste porteur d'agressivité. Autrement dit, l'efficiencia expressive séparément était nulle – non pas pour transmettre un message, chacun de son côté le faisait en frappant ou en parlant selon le cas – parce que, via cette transmission partielle, le patient ne pouvait pas liquider l'intention agressive. L'acte semblait requérir un titre et celui-ci un contenu. L'acte justifiait ce qu'était son *faire* et la phrase ce qu'était son *dire*. Mais, dans la communication entre les deux, la phrase ne savait pas dire ce que l'acte faisait, et inversement l'acte ne savait pas faire ce que la phrase disait. Le malentendu entre les deux était, pour ainsi dire, paradoxalement, sa communion, bien qu'elle enjolive une sorte de voile de silence. Ce malentendu peut se servir de la logique du geste manqué. Ainsi, le vouloir-dire de ce geste ne peut qu'être latent si l'observation est ciblée dans l'apparence d'un seul élément.

### ***La référence de Ricœur et la signification de Derrida***

Le philosophe Paul Ricœur s'occupe aussi de la *Bedeutung*. Il travaille la distinction entre le *Sinn* « sens » et la *Bedeutung* « référence », comme il l'appelle. Dans la troisième étude

« La métaphore et la sémantique du discours » de son ouvrage *La Métaphore vive*<sup>331</sup>, Ricœur s'adonne à la tâche de faire la disjonction entre ce qu'il entend par « énoncé métaphorique » comme une « théorie de la production du sens métaphorique »<sup>332</sup> et ce qu'est le discours, ce dernier au sens opposé de la langue. Cette distinction est tout à fait nécessaire car elle suppose un certain sens pour la langue et un autre pour le discours. Le premier, nous dit Ricœur en s'inspirant principalement des travaux du linguiste Émile Benveniste, est configuré de manière idéale dans la langue puisqu'elle ne vise pas la communication effective, mais travaille pour constituer sa structure « idéo-logique », dont les parties sont solidaires, pour contenir un tout langagier, mais non communicatif. S'il y a de la communication, ce n'est pas là que ça se passe ou par l'effet du langage, car il est inerte pour ainsi dire. Pour qu'il y ait de la communication, il faut franchir les composants de la langue parce que ceux-ci nous renvoient seulement à d'autres signes. L'assignation subjective sur les signes, ne se produit que par une espèce de décentrement du sujet par rapport à son dire et son dit. Chez les linguistes, cela concerne une effraction entre signifiant et signifié. C'est ici que Ricœur fait une opposition entre sémantique et sémiotique : « Le signe est l'unité sémiotique, la phrase est l'unité sémantique. »<sup>333</sup> De cette façon, tout ce qui comprend les signes va être lié davantage au champ de la sémiotique, lequel à son tour sera plus éloigné du discours, c'est-à-dire de la communication ; alors que la phrase, comprise comme une unité élémentaire du discours, va avoir une vocation communicative. Mais pas encore comme une vraie intention de vouloir dire quelque chose de spécifique : sa figuration expressive ne connaît un commerce significatif que par le seul fait d'être proférée et ainsi absorbée par le réseau interprétatif d'une altérité. De la même manière, celui qui parle n'est plus le maître de sa parole, il en va de même pour qui écrit ou tout simplement s'exprime en signes. Pour Ricœur « *tout discours se produit comme un événement mais se laisse comprendre comme sens* »<sup>334</sup>. Cette phrase est fort compliquée à comprendre, même en citant les lignes qui la suivent, parce qu'elle est assujettie aux propos encore très linguistiques et fort cryptiques de l'analyse de Ricœur. Elle vise à montrer un couple antithétique, pour distinguer la sémantique de la sémiotique. Pour la comprendre, il faut citer une définition plus claire, faite par l'auteur neuf ans plus tard : « Dire que le discours est un événement, c'est dire, d'abord,

---

331 Ricœur P., *La Métaphore vive*, Seuil, Paris, 1975.

332 *Ibid.*, p.87.

333 *Ibid.*, p.91.

334 *Ibid.*, p.92.

que le discours est réalisé temporellement et dans le présent, alors que le système de la langue est virtuel et hors du temps. »<sup>335</sup>

La condition événementielle du discours renvoie, sans doute, à sa temporalité agissante. Si l'on reprend la phrase « j'ai rien fait » qui est une phrase correctement construite, si nous faisons abstraction de l'omission de la particule négative élidée, elle nous signale, dans le présent, un état de fait déjà passé. Elle se sert, en tant que phrase discursive, de la langue pour actualiser son propos, c'est-à-dire que sa cohérence est issue du bon emploi des signes qui la composent. Elle est un produit entre l'intention d'exprimer quelque chose et le véhicule d'expression, ici le discours parlé. Nous le savons, cette phrase ne rend pas justice à l'état de faits qu'elle énonce. Pourtant, elle réclame une inadéquation entre ce qui est dit et ce qui s'est passé. A ce propos, Ricoeur soutient que « la fonction identifiante désigne toujours des êtres qui existent (ou dont l'existence est neutralisée, comme dans la fiction) ; en droit, je parle de quelque chose qui est, la notion d'existence est liée à la fonction singularisante du langage ; les sujets logiquement propres sont potentiellement des existants ; c'est là que le langage "colle", a son adhérence aux choses. »<sup>336</sup> Dans ce passage, Ricoeur explique la manière dont on désigne les choses et comment leur signalement est assujéti aux matériaux hors discours. Langage et chose se collent mutuellement, mais c'est le langage qui a le côté adhérent. Ce dernier est la singularité du langage qui marque l'opposition nominale d'une chose par rapport à l'autre, ces reliefs dans la surface plate du langage. Reliefs qui vont à leur tour marquer la référence entre langage et chose, plus spécifiquement entre sujet et prédicat. Prédicat qui affecte le sujet qui, dans le champ purement linguistique, est facultatif. Mais le prédicat universel, dit Ricoeur, n'obtient son relief, comme nous le disons, que par le sujet. C'est à ce moment que le discours devient un événement, car il est imprégné du sujet : sujet de son discours – discours de son sujet. Ce paragraphe ne saurait être complet si Ricoeur n'avait mis une note en bas de page, qui renvoie aux travaux sur les actes du langage de John Searle. La référence que Ricoeur fait n'est pas du tout sans implications. Il cite en anglais : « Whatever is referred to, must exist », dont la traduction en français serait : « tout ce à quoi il est fait référence, doit exister ». Cette phrase comprend le passage à un autre couple consacré aux actes du langage d'Austin et qui, à son tour, est le préambule de ce que Ricoeur entend par *Bedeutung*. Etant donné que l'auteur cherche à établir une distinction entre sémiotique et sémantique, qui puisse lui fournir une notion plus

---

335 Ricoeur P., *Du texte à l'action. Essais d'hérmeneutique II*, Seuil, Paris, 1983, p.116.

336 Ricoeur P. (1975), *La Métaphore vive*, op. cit., p.94.

nette de ce qu'il veut développer pour l'énoncé métaphorique, Ricœur ne peut pas faire l'économie de passer en revue la théorie analytico-pragmatique des actes de langage.

Il décrit tout ce que nous avons déjà dit à ce propos. De plus, il prend l'exemple « du chat sur le paillason » en disant : « le chat est sur le tapis, mais je ne le crois pas » et il ajoute : « La contradiction n'est pas au niveau propositionnel, mais entre l'engagement implicite à la première proposition et la négation explicite qui la suit. »<sup>337</sup> Ricœur se sert de cet exemple pour montrer les éléments psychologiques qui suscitent et recouvrent les actes locutionnaires, tandis que nous avons fait une analyse qui justifiait le *malentendu* de la phrase « j'ai rien fait », évoquée plus haut. C'est la seule appréciation qu'en fait Ricœur, puis il revient à Benveniste. Ce passage condensé à propos des actes du discours, on ne le comprend que si on développe la suite, « le couple du sens et de la référence ». Ce couple est une explication de ce que fait Gottlob Frege dans « *Über Sinn und Bedeutung* », traduit en français comme « Sens et dénotation ». Ricœur traduit la *Bedeutung* de Frege par « référence », puis il l'applique à la distinction entre sémantique et sémiotique. « C'est seulement au niveau de la phrase, prise comme un tout, qu'on peut distinguer ce qui est dit et ce sur quoi on parle. »<sup>338</sup> Ici le « dit » est venu de la sémiotique, c'est-à-dire de la langue en tant que système clos ; tandis que « ce qu'on parle » est venu de la sémantique, dont la relation entre la langue et le monde s'actualise par l'exercice verbal de parler. Exercice qui, à son tour, dénote la référence entre langue et monde. Le sens va de soi dans le système de la langue close, c'est-à-dire de signe à signe ; la référence va de la langue au monde. Par exemple, le poète Pablo Neruda et le créateur du *Poème 20* sont la même référence (une personne) avec deux sens (poète et créateur). Ainsi, la phrase « prise comme un tout » *dénote* la complexité de tous les niveaux, elle ne peut pas méconnaître ses composants langagiers (vecteurs de sens) ni ses références au monde : « Avec la phrase, le langage sort de lui-même ; la référence marque la transcendance du langage lui-même. »<sup>339</sup> Dans cette logique, Ricœur, à propos du concept d'intentionnalité, revient à Husserl : « Le langage est par excellence intentionnel, il vise l'autre que lui-même. »<sup>340</sup> Vu que le langage ne se vise pas lui-même mais qu'il vise le monde, penser le locuteur est la cible la plus pertinente. Ce locuteur se situe dans l'événement, dans le temps présent de l'énonciation : « Le présent, c'est le moment

---

337 *Ibid.*, p.96.

338 *Ibid.*, p.97.

339 *Ibid.*, p.97.

340 *Ibid.*, p.98.

même où le discours est prononcé »<sup>341</sup>. Ainsi le discours du sujet reste une qualité autoréférentielle, sui-référentielle comme nous l'avons vu d'après Austin et Searle. Ricœur conclut : « Une bonne corrélation s'établit ainsi entre la théorie du *speech-act* et le caractère auto-référentiel du discours, impliqué lui-même dans la notion d'instance de discours. »<sup>342</sup> De cette manière, Ricœur entrelace les différents niveaux entre sémiotique et sémantique, la langue et son sens, puis le discours et sa référence où se manifeste « l'énoncé métaphorique ». Cet énoncé métaphorique est pourvu de signes liés entre eux dont le sens, dans un premier temps, ne s'actualise que par l'effet de la constitution par différence, propre aux signes ; ensuite la référence ne supprime aucunement le sens, tout au contraire elle le réalise dans la subjectivité du discours. Pour Ricœur la métaphore « maintient deux pensées de choses différentes simultanément actives au sein d'un mot ou d'une expression simple, dont la signification est la résultante de leur interaction. »<sup>343</sup> Si dans cette citation nous changeons le mot signification par celui de référence, il n'y a pas une grande déviation de sens parce que, d'après nous, l'auteur fait un usage synonyme de ces deux termes<sup>344</sup>. C'est ici selon nous que la *Bedeutung* se dévoile.

Le signe se différencie d'un autre par opposition signifiante, cela n'empêche guère une coïncidence parallèle de sens ; mais le mot, et non le signe, glisse vers une référence lorsqu'il interagît discursivement avec le monde. La coexistence de sens est pour ainsi dire naturelle aux signes : la primauté d'un sens sur un autre, c'est l'affaire de la *Bedeutung*.

En fait, Ricœur, pour développer la conjonction de sa septième étude « métaphore et référence », clarifie à la lumière de Frege la différence entre *Sinn* et *Bedeutung* : « Le sens est ce que dit la proposition ; la référence ou la dénotation, ce sur quoi est dit le sens. »<sup>345</sup> Ici,

---

341 *Ibid.*, p.99.

342 *Ibid.*, p.99.

343 *Ibid.*, p.105.

<sup>344</sup> En fait, en 1950 Ricœur traduit *Idées directrices pour une phénoménologie* d'Edmund Husserl. Dans le chapitre IV de la troisième section, le paragraphe 124 « La couche noético-noématique du logos "logos". Signifier et signification » (pp. 417-422) est soutenu par une note du traducteur: « le point principal est de bien saisir l'expression au-dessus du "sens" mais en deçà du mot par sa face "mentale", non corporelle. C'est le plan de la signification expressive, du Logos, du concept au sens strict du mot; couche improductive par excellence, l'expression fidèle "coïncide" avec le noème qui l'exprime » (pp. 418-419). Ricœur entend et traduit ici la *Bedeutung* par signification, le glossaire montre *Bedeutung* = signification (p.520). Mais, l'usage qu'en fait Ricœur est purement phénoménologique. Il est clair que cette traduction est inspirée de la lecture personnelle que Ricœur fait de Husserl. Bien que Ricœur ait changé d'avis "technique", les traces d'une phénoménologie husserlienne sont encore actives dans les développements successifs de ce terme. Nous reprenons cette idée à propos de l'interprétation que fait Derrida de ce même paragraphe husserlien.

345 *Ibid.*, p.274.

référence et dénotation ont un usage synonyme didactique, mais Ricœur se détache de la traduction française usuelle proposée par Claude Imbert, et adhère à une interprétation anglaise, « *Sense and Reference* »<sup>346</sup>, et à celle de Benveniste. Imbert, dans la préface de l'édition française de « *Écrits logiques et philosophiques* » de Frege, argumente son choix interprétatif : « le couple *sens/signification* nous paraît incapable de porter, dans l'usage français, la distinction *Sinn/Bedeutung* »<sup>347</sup>. En plus, il explique pourquoi il ne faut pas suivre Benveniste :

« Sur une indication de E. Benveniste [...] et en se réglant sur les choix des traducteurs de langue anglaise, traduire *Bedeutung* par *référence* : mais le régime indirect du verbe *se référer à* aurait inmanquablement introduit des tournures fort lourdes. Nous avons suivi A. Church [...] et utilisé un terme qui appartient déjà au vocabulaire de la logique, celui de *dénotation*. »<sup>348</sup>

Lorsque Frege dit « nous ne nous contentons pas non plus du sens ; nous supposons une dénotation »<sup>349</sup>, cela vaut pour un usage encore plus spécifique de la *Bedeutung*, c'est-à-dire pour une qualité qui va au-delà du sens, pour une dénotation qui atteint les noms propres ou ce qu'ils désignent et surtout ce qui fixe les signes de manière extralinguistique. Cela ne supprime pas le sens initial, tout au contraire : cela suppose une quête de vérité logique de la dénotation. D'où l'emploi logique de dénotation d'Imbert. Ricœur, de son côté, cite cette phrase de Frege et la modifie tout en transformant sa propre notion de référence : « Nous ne nous contentons pas de la structure de l'œuvre, nous supposons un monde de l'œuvre. La structure de l'œuvre en effet est son sens, le monde de l'œuvre sa dénotation. »<sup>350</sup> Plus loin, Ricœur érige une maxime par rapport à son herméneutique : « L'herméneutique n'est pas autre chose que la théorie qui règle la transition de la structure de l'œuvre au monde de l'œuvre. Interpréter une œuvre, c'est déployer le monde auquel elle se réfère. »<sup>351</sup> C'est ainsi que Ricœur prépare ses outils interprétatifs, il se sert de la *Bedeutung* de Frege, bien à sa façon, en l'appliquant comme référence. Pour qu'elle soit appliquée correctement aux diverses formes de discours, Ricœur ne peut plus suivre la dénotation strictement logique proposée par Frege, car elle implique un usage restreint au monde de la logique, alors qu'il veut l'exporter, en tant qu'outil interprétatif, vers

---

346 Ricoeur P. (1969), *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Seuil, Paris, 2013, p.131.

347 Imbert C., « Introduction », in *Écrits logiques et philosophiques*, écrit par Frege, Seuil, Paris, 1971, p.15.

348 *Ibid.*, p.15.

349 Frege, G., *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, 1971, p.107.

350 Ricoeur, P. (1975), *La métaphore vive, op. cit.*, pp. 277-278.

351 *Ibid.*, p.278.

le texte ou discours écrit. Or, « le désir de vérité » sous-jacent à toute logique frégéenne, Ricœur le reconnaît : « Le désir de vérité qui pousse à avancer du sens vers la dénotation n'est expressément accordé par Frege qu'aux énoncés de science. »<sup>352</sup> C'est dans cette reconnaissance que Ricœur postule que « toute [s]on entreprise vise à lever cette limitation de la dénotation aux énoncés scientifiques. »<sup>353</sup> Voilà le résultat de l'entreprise : la transposition de la dénotation à la référence de Ricœur. « Par sa structure propre, l'œuvre littéraire ne déploie un monde que sous la condition que soit suspendue la référence du discours descriptif. »<sup>354</sup> Ici la distinction entre dénotation et référence est tranchée. Ricœur ne fait pas autre chose que d'appliquer une *epoché* au sens littéral, qui offre le discours descriptif, c'est-à-dire logico-scientifique au sens strict de Frege. Une division s'ensuit. La dénotation est plus proche de la littéralité des discours, tandis que la référence est plus familière aux discours poétiques. La première montre, pour ainsi dire, l'interprétation littérale qu'il y a entre le signe et l'état de choses, la deuxième l'interprétation métaphorique entre discours et œuvre. Toutes les deux s'articulent sous la suspension de la dénotation, de premier rang dit Ricœur, exercice qui développe la métaphore de second rang. Ainsi, en premier rang, une « référence ostensible » (sensible et liée au monde) est surpassée par une « référence métaphorique » (non-sensible et liée au transcendantal). Comment tenir alors une métaphore qui puisse référer le non-sensible tout en gardant sa qualité référentielle (liée au monde) ?

Une réponse par la métaphysique se montre fort possible, car, elle peut exemplifier ce qui se réfère sans une référence, on dirait concrète, où le recours à l'imagination soutient la spéculation du manque de référence. Pourtant cette réponse est trop métaphysique. Elle risque d'effacer le contact au monde, où la création de réalités, ou si l'on veut de mondes, peut se replier sur elle-même. La limite entre le sensible et le non-sensible peut se montrer par la création poétique, au sens large du terme.

En ce sens, la matière expressive qu'a le poème, c'est sa propre langue, dont le langage devient une matière pour elle-même, mais qui, en même temps, dit quelque chose. Ce qui est dit dans le poème, c'est une expression travaillée grâce à une consonance entre le sens et le son. C'est cette capacité d'autoproduction incessante qui fait du poème une matière du langage dont la technique a pu travailler un morphisme langagier. Ici, sens et son semblent se rejoindre sous

---

352 *Ibid.*, p.278.

353 *Ibid.*, p.278.

354 *Ibid.*, pp. 278-279.

un prisme référentiel. Par exemple, si nous prenons notre phrase « j'ai rien fait » et si, en tant que destinataire, nous la comprenons, nous pouvons étendre le sens des propriétés du discours poétique, mais non sa référence. Si on franchit la propriété discursive de la phrase vers le champ non-discursif, on traite la phrase comme de la matière, telle une pâte à modeler ; on pourrait, d'abord, par exemple, jouer sur son volume tout en comprimant ses composants.

Dans le *son* de « J'ai rien fait » il n'y a pas beaucoup d'ambiguïté, la phrase renvoie d'un seul coup à ce qu'elle dit. Mais si ce son est continuellement répété plusieurs fois, le destinataire et le destinataire finissent par entendre une compression de celle-ci : « JRF ».

Dans le *sens*, la phrase exprime une négation dont la présentation correcte serait : « je n'ai rien fait ». Si on répète l'exercice de compression, on aura : « JNRF ». Si on lit littéralement l'abréviation, on dira : J/ʒi/ N/en/ R/εʁ/ F/εf/ en ritournelle « j'y ne refais ». Si on l'interprète : « je ne répète pas ». Mais la phrase à l'oral n'a pas ce sens-là, elle élide la particule négative 'ne', sans pour autant perdre son sens négatif explétif. Autrement dit, en lisant l'abréviation « JRF » : J/ʒi/ R/εʁ/ F/εf/ : « j'y refais », interprétée : « je répète ».

*Son* et *sens* s'articulent pour une cause commune : exprimer le langage poétique de la phrase. Dans JRF, proche de l'oral, le sens change drastiquement et évolue vers l'affirmative ; dans JNRF, proche de l'écrit, le sens reste négatif. Tout en continuant dans ce jeu d'ambiguïté, on peut bien entendu supposer que l'écrit est plus voisin du sens littéral et que le sens figuré a hérité de sa négation. Pourtant, les constructions que nous venons de faire ont une référence extra-linguistique : l'acte d'attaquer. En plus, les deux abréviations ne perdent pas leur référence, puisque l'altération est faite dans le matériau linguistique dont le sens n'est pas insensible. Ce qu'il est intéressant de noter encore ici, c'est que grâce à la même matière première hyper-liée au monde, d'après nous, on peut extraire une affirmation et une négation du même fait. Il est clair que seul un des exemples est plus proche de l'état de choses, l'autre parle plus récursivement de lui-même. Le premier réfère et le deuxième dénote.

La décomposition artificielle que nous venons de faire, est une sorte d'accès à l'intimité des sens sous-jacents dans la préfiguration de cette phrase-là. Préfiguration qui, à son tour, recrée de nouveaux sens, où le concours représentationnel n'est pas donné par la signification d'origine débutante ; donc, cette dernière est en permanence liée aux matériaux linguistiques initiaux de figuration, et 'obstinément' liée au contexte originaire de base. Une opposition entre fait et discours se laisse présumer. En fait, la création discursive naît de cette rencontre oppositionnelle, les décisions logiques vont pencher vers la sémantique ou la sémiotique, tel

que nous l'avons montré en suivant Ricœur. Pour autant, l'auteur développe « la référence » comme le pivot de l'énoncé métaphorique, qui garde en son sein une double signification que l'auteur ne supprime pas, mais, au contraire, dévoile. La référence chez Ricœur devient une « référence dédoublée »<sup>355</sup>, puis il se sert d'une phrase empruntée à Benveniste pour complexifier la notion : « “*Aixo era y no era* (cela était et n'était pas)” [...] qui contient *in nuce* tout ce qui peut être dit sur la vérité métaphorique. »<sup>356</sup> Cette vérité métaphorique est proche du « désir de vérité » chez Frege, car elle contient le sens logique et la référence discursive. Autrement dit, elle est deux choses en même temps, un sens et une référence. La métaphore de Ricœur est ancrée sur un registre évident de signe à signe et sur un autre, de mot à fait. A l'égal de notre exemple, le comportement de la vérité métaphorique est concrètement à double tranchant. Ainsi, si je dis « j'ai rien fait » je dis, de même, que je ne fais pas autre chose, parce que je fais l'acte de ne rien faire, cette dernière chose à faire reste dans le domaine de la pure spéculation, donc attribuable d'une qualité intentionnelle expressive. C'est cette contradiction que nous avons abordée par rapport aux actes de langage, où l'énoncé, même s'il avait la vocation de communiquer un état de choses, restait prisonnier dans le registre lexical de la phrase. Comme si l'acte de parler était absorbé, puis re-signifié de façon performative par la phrase, où la vérité (de la phrase) par contre ne franchissait jamais le domaine du sens. Contexte, énoncé, sujet, sont ainsi liés par un seul sens performatif. Si la phrase était disparate de ce qu'elle décrivait, c'était le contexte qui soutenait le sens de l'énonciation. Ce contexte n'était contexte que par le sens (présent) dans la phrase. Ce contexte performatif forgeait à son tour la vérité énonciative qui renvoyait à un autre sens. Un jeu d'adéquations entre énoncé et contexte cernait l'intentionnalité du discours en séparant l'acte de sa référence. Ainsi la vraie contradiction d'être et ne pas être, était divisée : être (contexte) et ne pas être (énoncé) et réciproquement. Mais le problème de cette contradiction n'est pas soutenu par l'adéquation du discours au contexte et vice-versa, car cette adéquation ne considère pas la pertinence de la *Bedeutung*, en tant que connexion au « monde ». La non-considération de la *Bedeutung* permet un seul type d'opposition : « être ou être », où seulement le contexte signifie la négation. Alors qu'une participation de la *Bedeutung* problématise l'inhérence « d'être et ne pas être » en minimisant la prépondérance du contexte. Enfin, l'inclusion de la *Bedeutung* suggère d'examiner l'intentionnalité dans la pré-production du discours.

---

355 *Ibid.*, p.282.

356 *Ibid.*, p.282.

La solution de Ricœur est celle d'un compromis. C'est une solution qui lui permet de développer la métaphore dans le texte – comme *discours* fixé bien entendu par l'écriture. Véritable travail de texte qui ne s'arrête pas à la seule construction poétique, il surpasse le poète, le narrateur, le lecteur et par extension le temps en transcendant vers un monde – du texte, du lecteur, bref de l'autre.

L'auteur traite la « métaphore vive », comme une unité élémentaire du texte, mais surtout comme la contrepartie complémentaire de l'interprétation herméneutique. L'interprétation, au sens large du terme, est une expression de la pensée dont la qualité ne s'arrête pas à l'exercice purement imaginaire : on dira même qu'elle en dépend. C'est la caution contre une logification de la pensée intuitive. S'il n'en était pas ainsi, la pensée serait semblable à une science aveugle, dont la structure serait un système clos auto-combinable. Pourtant une formalité régit quelques aspects de l'interprétation, du moins dans l'adéquation aux faits.

Ricœur explore les divers types de manifestations interprétatives. Le texte poétique n'est pas complet s'il n'est pas lu, de sa lecture dépend son existence :

« Entrer en lecture, c'est accepter cette fiction ; la paraphrase, qui ramènerait vers la description de quelque chose, méconnaîtrait la règle du jeu. En ce sens, la signification de la littérature est littéraire : elle dit ce qu'elle dit et rien d'autre. Saisir le sens littéral d'un poème, c'est le comprendre comme il se présente, en tant que poème dans sa totalité. »<sup>357</sup>

Cette lecture, qui est déjà une interprétation, oscille entre une attention exclusive aux caractères lexicaux, puis à leur déchiffrement, et une interface reproductrice d'un sens parallèle, où l'attention qu'on lui porte laisse en arrière-plan le déchiffrement des caractères. C'est le trajet de l'un à l'autre qui forme l'interprétation référentielle, laquelle ne cesse de muter au fur et à mesure que la lecture progresse. La nouveauté, l'éloquence, voire la spontanéité d'un texte sont tributaires de cette totalité. Cette dernière présente la forme articulée de sa totalité en elle-même et évoque, en même temps, sa source référentielle. L'esthétique que recouvre la totalité n'est pas seulement due à ce qu'elle présente, mais à ce qu'elle évoque. Le « transport » esthétique passe bien entendu par l'articulation cohérente de signes et de symboles, puis sa capacité évocatrice se heurte à la sensibilité de l'autre. Un étrange jeu communautaire soutient la vie de l'œuvre, quelle que soit son expression figurative. Par exemple, l'acte de frapper est

---

357 *Ibid.*, p.285.

littéralement agir, mais métaphoriquement antisocial. L'acte de frapper est un fait, nous l'avons vu, alors que la métaphore antisociale est une figure. On peut même dire que la production agissante de frapper est le fait concret et que la figure antisociale est la référence. Pourtant, nous avons vu que c'est seulement la littéralité d'une production qui nous conduit au déchiffrement de ses parties en un tout, et que cet exercice suscite, en arrière-plan, un sens plus ou moins écarté de ce tout littéral, lequel à son tour vise une vérité logique de surface. Mais cette précieuse vérité, confrontée à sa référence, ne soutient la cohérence de la production que par une interprétation ultérieure. Le problème ici est majeur, parce que rien n'empêche de penser que la production, bien que formelle, soit une fausseté et que l'urgence de sens invite à survaloriser la vérité métaphorique. Ricœur examine ce problème :

« L'*époché* de la réalité naturelle est la condition pour que la poésie développe un monde à partir de l'état d'âme que le poète articule. Ce sera la tâche de l'interprétation de déployer la visée d'un monde libéré, par suspension, de la référence descriptive. La création d'un objet dur – le poème lui-même – soustrait le langage à la fonction didactique du signe, mais pour ouvrir l'accès à la réalité sur le mode de la fiction et du sentiment »<sup>358</sup>.

Rappelons-nous que cet objet dur peut être une phrase pour Ricœur. De cette manière, une phrase peut avoir la capacité d'ouvrir l'accès à la fiction et susciter le sentiment subjectif : « Le sens d'un énoncé métaphorique est suscité par l'échec de l'interprétation littérale de l'énoncé ; pour une interprétation littérale, le sens se détruit lui-même. »<sup>359</sup> Il nous paraît que dans cet échec se déploie la référence, et en même temps, elle ne s'y liquide pas, parce que le sens, même détruit, n'est qu'une partie de la totalité énonciatrice. Ce qui y persiste à la base, c'est l'occurrence originaire, incomplète, en attente d'une signification prédicative complémentaire. Cette prédication absorbe le sujet de l'énoncé, qui est facultatif, comme nous l'avons vu, où la persistance du prédicat est la référence manquante chez le sujet. En d'autres termes, le sujet se fait *Un* avec la référence, sans pour autant être la référence même. Par exemple, notre patient attaque un autre en le frappant, puis dit « j'ai rien fait » : cette phrase ne peut que contenir une partie de l'acte total, mais aussi étrange qu'il paraisse, elle est aussi l'acte. Le problème, c'est qu'au moment d'être proférée, la phrase prend le relais de l'acte. Ricœur est clair à ce propos :

---

358 *Ibid.*, p.289.

359 *Ibid.*, p.289.

« Les prédicats sont des étiquettes dans des systèmes ; mais les symboles non linguistiques peuvent être aussi exemplifiés et fonctionner comme des prédicats. Ainsi un geste peut dénoter ou exemplifier ou faire les deux ; les gestes du chef d'orchestre dénotent les sons à produire sans être eux-mêmes des sons ; parfois ils exemplifient la vitesse ou la cadence [...] la danse dénote des gestes de la vie quotidienne ou d'un rituel et exemplifie la figure prescrite qui, à son tour, réorganise l'expérience. »<sup>360</sup>

Ce que Ricœur exemplifie va dans un sens opposé au nôtre, car il suppose une figuration dans le geste qui transmet le message déjà codifié symboliquement, c'est-à-dire comme si le corps était le stylo qui dessine l'écriture du signe gestuel. Ici le geste est une figure du mot manquant, car il suppose de représenter le fait. Dans ce cas, le geste est un supplément du signe ; encore que, pour nous, le geste est un complément de la phrase.

Dans le cas où une phrase englobe une action, c'est-à-dire une action réelle, cette phrase se réfère à l'événement produit dans le monde extralinguistique ; dans le cas inverse, c'est-à-dire quand l'action englobe la phrase, on peut penser que la phrase parle d'elle-même en tant qu'action réelle de proférer une phrase. C'est toujours la phrase, en tant que discours, qui signifie un état de choses extralinguistique. Une *intersignification* fait le pont d'un réseau signifiant à un autre, du mot à l'action – le sujet parle de son action en faisant l'action de parler. Pourtant, comme nous l'avons vu dans la phrase « j'ai rien fait », parler de l'action ne garantit guère une référence propre entre action (faite) et l'action d'en parler. Il y a quelque chose entre une action et une autre, entre agir et parler. Ricœur dit à ce propos :

« Une action [...] n'est pas quelque chose qui simplement arrive, comme un événement qui a eu lieu, mais quelque chose qu'on fait arriver [...] ce qui arrive est l'objet d'une observation, donc d'un énoncé constatif qui peut être vrai ou faux. Ce que l'on fait arriver n'est pas vrai ou faux, mais rend vrai ou faux l'assertion d'une certaine occurrence. »<sup>361</sup>

C'est ici que les genres se mêlent. En suivant cette logique, l'action n'est telle que si elle a été observée, c'est-à-dire perçue, mais perçue par l'effet d'une certaine attente de quelque chose qui devrait être là ; lorsqu'elle est là, tout ce que l'on peut en dire régit la concaténation logique du discours par rapport à cette chose arrivée. L'identité de l'action magnétise pour ainsi

---

360 *Ibid.*, p.295.

361 Ricoeur P., *Ecrits et conférences 2. Herméneutique*, Seuil, Paris, 2010, p.50.

dire les mots qui la recouvrent, une certaine équivalence entre action et phrase est requise pour qu'il y ait un tout cohérent. Cette cohérence ne s'établit pas avec n'importe quels mots, elle a besoin d'une stricte corrélation logique qui la soutienne. Peu importe ici que cette logique soit vraie ou fausse, ce qui est capital c'est qu'elle ait son soutien discursif pour se réaliser. Ce soutien discursif se révèle à son tour vrai ou faux selon l'adéquation espérée. La justesse avec laquelle les mots sont voisins de l'action va donner une référence plus pleine ; par exemple, si l'action est une porte fermée et que, pour l'ouvrir, un seul type de clé est nécessaire, si on ne la trouve plus, bien que l'on ait une belle quantité de clés, la porte n'en reconnaît qu'une seule. La porte ouverte est la *Bedeutung*.

Alors, du sens à la dénotation d'un énoncé, un sens (intralinguistique) peut trouver sa dénotation ou référence (extra-linguistique) de façon parallèle à la formalité qui la constitue comme énoncé. Précisons avec Frege :

« J'ai transposé le rapport de la partie au tout, d'une proposition dans sa dénotation, et j'appelle la dénotation d'un mot partie de la dénotation d'une proposition quand le mot est lui-même partie de la proposition. Or, cette façon de dire est contestable ; eu égard à la dénotation, la connaissance du tout et d'une des parties ne détermine pas l'autre, et le mot partie n'a pas le même sens quand on applique aux corps. »<sup>362</sup>

Une énigme s'installe entre la partie et le tout. Bien qu'ils soient étroitement liés, rien n'assure leur union correcte, c'est-à-dire qu'ils se présentent comme une unité complexe, qui peut faire référence à un état des choses.

Nous avons déjà souligné que Frege suit une démarche logico-scientifique du sens et de la dénotation : « Si l'on découvre un élément simple [chimique], ou ce qui doit être tenu pour tel jusqu'à meilleure analyse, il faudra bien forger un nom, car la langue n'offrira pas d'elle-même une expression qui corresponde exactement à la chose. »<sup>363</sup> Frege démontre l'inadéquation du mot à la chose, mais il parle aussi d'une fonction copulative, une forme lexicale d'attribution. Il donne un exemple : « “cette feuille est verte” et “cette feuille verdoie”. Il est dit là que quelque chose tombe sous un concept, et le prédicat grammatical dénote ce concept. »<sup>364</sup> On voit ici, qu'en adjectivant la qualité du vert dans le « est », il n'y a pas grand

---

362 Frege, G. (1971), *Écrits logiques et philosophiques*, op. cit., p.111.

363 *Ibid.*, p.128.

364 *Ibid.*, p.129.

changement, parce que tous les deux font, grâce à la copule, une seule et même chose. Pourtant Frege va au-delà et oppose cet exemple à un autre :

« Le “est” de la proposition “l’étoile du matin est Vénus” n’est évidemment pas une simple copule : si l’on consulte le contenu, “est” est une partie propre du prédicat ; en conséquence, le mot “Vénus” ne constitue pas à lui seul le prédicat. On pourrait également dire “l’étoile du matin n’est rien d’autre que Vénus” en développant en quatre mots le contenu du précédent “est”. Dans ce cas, le “est” de “n’est rien d’autre que” est simplement copulatif. Ce qu’on énonce ici n’est alors pas simplement *Vénus* mais *rien autre que Venus*. Ces mots dénotent un concept, sous lequel il est vrai ne tombe qu’un seul objet. Mais un tel concept doit toujours être distingué de l’objet qu’il subsume. Nous avons ici un mot, “Vénus”, qui ne peut pas être un prédicat, bien qu’il puisse constituer une partie d’un prédicat. La dénotation de ce mot ne peut pas être un prédicat, elle ne peut pas être qu’un objet. »<sup>365</sup>

Que « Vénus » soit un objet, et non un prédicat, est dû à ce que le mot « Vénus » est incomplet par la seule raison qu’il vient du côté extra-linguistique, où tout ce que l’on peut dire de lui n’est qu’une adéquation du mot à la chose (Vénus en tant que corps stellaire). Le comportement lumineux de « Vénus » n’a rien à voir avec le mot qui l’éclipse, pourtant sa prédication est juste parce qu’elle est vraie en tant que structure ‘sujet et prédicat’, son caractère objectal, étant incomplet, est donc complémentaire à ce « rien d’autre que Vénus » puis que la luminosité (extra-linguistique) ne sait que s’éclipser sous l’ombre du mot « Vénus ». En d’autres termes, ce point lumineux appelé « Vénus » remplit la condition de vérité assignée par le mot, et chaque fois que l’astronome repère dans le ciel les coordonnées, l’intensité de lumière, bref ses propriétés, il saura qu’il s’agit du corps céleste appelé « Vénus ». Le problème ici c’est la dénotation proposée par Frege, puis les conditions de vérité pour qu’elle soit vraie ou fausse, dépendent du monde perceptible ou de ce que François Recanati appelle « circonstance d’évaluation »<sup>366</sup>, dont le produit est « l’état des choses ».

Il est évident qu’ici on va du mot à la chose. Recanati prend ce dilemme en compte et met en exergue l’usage « gluant » que Frege fait de l’ontologie. Recanati dit : « La solution frégréenne au problème de l’unité de la production consiste donc à s’en remettre à l’ontologie : les objets et les propriétés sont intrinsèquement tels que, mis ensemble, ils s’unissent. »<sup>367</sup> C’est une ontologie dans le sens où les mots et les choses collent par le seul fait d’être en contact, en

---

365 *Ibid.*, pp. 129-130.

366 Recanati F., *Philosophie du langage (et de l’esprit)*, Gallimard, Paris, 2008, p.71.

367 *Ibid.*, p.72.

vertu d'une nature transcendantale qui leur est propre. Recanati relie à juste titre ce phénomène ontologique au paradoxe de Frege. L'auteur utilise comme exemple « la neige blanche », au même titre que « la feuille verte », citée plus haut. Recanati montre comment « la blancheur », avec l'article « la », selon Frege, ne dénote pas une propriété, comme nous l'avons déjà expliqué avec « la feuille verte » ; mais il la soumet à une comparaison avec « la neige », en tant que terme singulier, à l'égal de « la blancheur » qui ne fait que dénoter un objet. Ce paradoxe de propriété à propriété où l'un réfère à l'autre, problématise le raisonnement ontologique de Frege. Recanati propose une solution en distinguant dans la dénotation ce que l'expression représente et sa participation sémantique, où « ce qui fait tenir ensemble la dénotation du terme général “blanc” n'est pas leur nature intrinsèque, mais le fait que le terme général a une fonction prédicative. En tant que terme singulier, “la blancheur” n'a pas de telle fonction prédicative et donc l'union ne se fait pas. »<sup>368</sup> Tout se passe comme si l'un subordonne l'autre, mais en toute rigueur, et comme on l'a vu, un parallélisme intentionnel écarte une dénotation d'une autre, au moment de faire le choix perceptif qui commande l'action totale. Recanati en tant que philosophe du langage s'adonne à la tâche de résoudre ce problème, nous allons brièvement citer sa solution, mais pas dans un esprit philosophique, plutôt parce que la solution de Recanati nous conduit au cœur de notre application psychopathologique.

L'auteur propose un exemple réputé paradoxal :

« Dans *Through the Looking Glass (Ce qu'Alice trouva de l'autre côté du miroir)* de Lewis Carroll, le Roi fait comme si l'expression *nobody* (personne) désignait un individu parce qu'elle peut, superficiellement, occuper la place du sujet ou de l'objet du verbe comme le ferait un terme singulier. Cependant le terme *nobody*, même quand il occupe en apparence la place de sujet de la phrase, ne dénote aucun objet susceptible de posséder ou de ne pas posséder la propriété dénotée par le terme prédicatif : la règle selon laquelle une phrase sujet-prédicat est vraie si et seulement si la dénotation du terme sujet possède la propriété dénotée par le terme prédicatif ne peut donc s'appliquer. On pourra dire, au choix, que *nobody* n'est pas vraiment sujet, ou bien que ce qui importe est moins la notion grammaticale superficielle de “sujet” que la notion, logique, d'expression désignative. »<sup>369</sup>

Cet exemple résume parfaitement ce que nous avons esquissé dans l'exemple du concept et du prédicat chez Frege. A la lumière de Frege cependant, nous étions conditionnés à la structure ‘sujet-prédicat’ et aucunement, sous ces préceptes logiques à une intuition qui ne soit

---

368 *Ibid.*, p.75.

369 *Ibid.*, p.78.

pas paradoxale permettant d'en sortir. Le coup de maître de Recanati est de relativiser les règles de Frege, c'est-à-dire en complexifiant la propriété de sa dénotation, mais sans altérer sa morphologie. Cet exercice met en tension la règle, non à partir de la rupture logique, impensable pour Frege, mais à partir d'un jeu de valences sémantiques. Or, la subtilité du mouvement de Recanati n'est pas d'avoir changé la sémantique des termes de l'ensemble de la proposition (ou de la phrase), mais de les confronter à leurs opposés, mouvement de contradiction qui frôle déjà la constitution de l'un par rapport à l'autre. En fait, l'auteur dit : « *nobody/somebody* (personne/quelqu'un) [...] dans un énoncé quantifié comme "Quelqu'un est venu" ou "Personne n'est venu", c'est le terme quantifiant ("quelqu'un", "personne") qui remplit véritablement le rôle prédicatif : le prédicable "est venu", quant à lui se trouve déchu de ce rôle. »<sup>370</sup> Cette quantification nous semble d'origine binaire, l'auteur ne le dit pas explicitement. Car l'exercice d'opposition peut être réduit à 0 ou 1, où la négation *in absentia* stimule la désambiguïsation des termes. Recanati réexplique son mouvement avec un deuxième exemple :

« Ainsi nier "Jean est venu" (par exemple dire : "Il n'est pas vrai que Jean est venu") revient à affirmer "Jean n'est pas venu". On voit ainsi que dans "Quelqu'un est venu", le prédicable "est venu" ne fonctionne pas de façon réellement prédicative. Car nier "Quelqu'un est venu" (par exemple dire : "Il n'est pas vrai que quelqu'un est venu") ne revient pas du tout à affirmer que "quelqu'un n'est pas venu" ; cela revient plutôt à affirmer que personne n'est venu. La négation se porte ici non pas sur le prédicable "est venu", mais sur "quelqu'un", que la négation transforme en "personne." »<sup>371</sup>

L'altération que produit la négation se fait plus évidente sur le sujet que sur le prédicat. Recanati montre comment la négation logique « il n'est pas vrai » agit de manière indiscriminée sur toute la phrase, situation qui révèle à son tour l'ambiguïté sémantique, mais non l'ambiguïté syntactique. La négation, comme le dit bien Recanati, affecte le prédicat « est venu » de manière positive, elle transforme en affirmation le fait de « ne pas être venu ». D'où la nécessité de nier le sujet pour atteindre exclusivement son prédicat. Mais cela suppose une altération sémantique, qui a de fortes implications discursives. L'auteur préfère garder la caution logique plutôt que de rentrer dans l'ambiguïté sémantique, dont l'équivoque est la pierre de touche pour toute référence ou dénotation. Les efforts de Recanati sont pertinents à la condition d'éclaircir les paradoxes du langage, sans retoucher les préceptes qui interagissent énergiquement avec les

---

370 *Ibid.*, p.79.

371 *Ibid.*, pp. 79-80.

enjeux sémantiques. Cependant, ces efforts sont pour nous une source heuristique pour une nouvelle application.

En fait, ce que Recanati a bien démontré par rapport à la liaison qu'il y a entre mot et chose – selon lui, la propriété qui doit avoir l'objet pour faire valoir la dénotation sur un état de choses – c'est que le comportement des énoncés, pour conserver sa logique, doit subir une redistribution de ses parties. L'exemple de *nobody* "personne" en est l'illustration. *Nobody* dénote la place vacante au double sens d'être et ne pas être, tout en gardant la même référence. On songe à *Aixo era y no era*, chez Ricœur. Pourtant, *nobody*, en ce double sens, a besoin d'un opposé, *somebody* "quelqu'un", pour établir une vraie négation. Donc l'altération est faite au niveau de l'énoncé négatif ; une non-transformation (sémantique) ne franchirait jamais l'équivoque de la double négation, ce qui perpétuerait une affirmation de l'affirmation de la négation.

Si l'on met à l'examen l'action de notre patient, comprise comme un tout (action+phrase) nous allons voir qu'il y a une ressemblance, mais aussi une différence.

L'énoncé « j'ai rien fait » est issu de l'acte d'attaquer quelqu'un, mais, nous l'avons vu, il ne remplit pas une négation adéquate aux faits. Au-delà du désaccord entre acte et phrase, une ambiguïté est au service de l'acte en tant que totalité. Dans notre phrase, la prédication « faire » du sujet, adossée à « rien », dénote, tout comme *nobody*, une place vacante au double sens et garde une même référence ; l'opposition plus juste consisterait alors à dire « j'ai tout fait ». Ce « tout », à l'égal de *somebody*, nie la négation de « rien faire ». Donc, si notre patient dénie son acte accompli en disant : « il n'est pas vrai que j'ai rien fait », d'un seul coup on suppose « j'ai fait quelque chose », mais non : « j'ai tout fait » ; ainsi plus accordé, il serait mieux de dire « il n'est pas vrai que j'ai fait quelque chose », ce dernier énoncé a une implication plus proche de ce qu'est vraiment « rien faire ». Ce « rien » occupe une place tout en dénotant un vide référentiel. Sens et référence, et il en va de même pour la dénotation, n'ont pas un accord explicite ; ils ont une connexion implicite et une vocation spéculative, qui ne sait que se dessiner dans les limites extra-linguistiques de la pensée.

Ce qui commence à dessiner la structure prédicative de notre phrase n'est pas une union ontologique. Certes, cette union est à la base de toute construction phraséologique, mais la référence au monde, l'acte extralinguistique d'attaquer semble la boussole constitutive de la phrase. Par conséquent, tout ce que la phrase dit n'est qu'une figuration intentionnelle de l'ensemble où l'incomplétude de la phrase se lie à l'incomplétude de l'acte. On pourrait dire

que l'acte est fait pour être complété par la phrase ou, ce qui revient au même, l'incomplétude de la phrase ne sait que compléter ce genre d'acte. La référence est, dans ce sens, juste par rapport à l'état de choses visé, quand bien même le sens, strictement linguistique, resterait dans une région périphérique du même territoire expressif. Peut-être une ineffabilité sous-jacente à l'acte résiste à une figuration langagière dont une reproduction infidèle, tel « Poison » de Baudelaire « sait revêtir le plus sordide bouge/ D'un luxe miraculeux. »<sup>372</sup>

A la lumière de ce que Frege entend par sens et référence, Ricœur a limité l'usage du sens au discours scientifique et celui de la référence au poétique et, par extension, au discours du langage ordinaire. Il reprend ses études pour développer une « métaphore et discours philosophique », dont la métaphore est la ressource heuristique. Puis il établit une profonde discussion ontologique en opposition critique à Jacques Derrida et Martin Heidegger ; du premier il se sert de la *Mythologie Blanche* et du deuxième principalement d'*Être et temps*. Il n'est pas question ici de réviser toutes les analyses que Ricœur fait de ces auteurs. Nous voulons saisir la discussion à propos de l'exercice herméneutique que l'auteur fait de la référence en tant que métaphore dédoublée. De cette manière, un rétrécissement des notions s'impose pour notre démarche, surtout si elle cible déjà un « tout » existant entre acte et phrase, bien que ce « tout » présuppose une inadéquation inhérente entre l'un et l'autre. Le nœud de cette inadéquation, pour Ricœur, est la métaphore, comme entité heuristique porteuse de vérité.

« Dans le langage ordinaire, en effet, nous ne maîtrisons les significations abstraites en position de prédicat qu'en les rapportant à des objets que nous désignons sur le mode référentiel. Cela est possible parce que le prédicat ne fonctionne selon sa nature propre que dans le contexte de la phrase, en visant, dans un référent déterminé, tel ou tel aspect relativement isolable. Le terme lexical n'est, à cet égard, qu'une règle pour son emploi dans un contexte de phrase. C'est donc en faisant varier ces conditions d'emploi, rapportées à des référents différents, qu'on maîtrise le sens. Inversement, nous n'explorons des référents nouveaux qu'en les décrivant aussi exactement que possible. Ainsi le champ référentiel peut-il s'étendre au-delà des choses que nous pouvons montrer, et même au-delà des choses visibles et perceptibles. Le langage s'y prête, en permettant la construction d'expressions référentielles complexes utilisant des termes abstraits préalablement compris. »<sup>373</sup>

Ce passage nous semble clair pour montrer ce que Ricœur comprend par référence, mais surtout parce que celui-ci montre le lien de ce que nous avons, à la lumière de Frege et Recanati, appliqué à propos du sujet et du prédicat. Cette application est la *variation des conditions*

---

372 Baudelaire C. (1857), *Las flores del mal*, Catedra, Madrid, 2008, p.224. Edition bilingue d'Alain Verjat.

373 Ricoeur P. (1975), *La métaphore vive*, op. cit., p.377.

*d'emploi* que Ricœur mentionne, où, lors d'une application, le sens de notre phrase souffrait de lourdes tournures, tout en laissant intact le fait référentiel : l'acte d'attaquer.

Ce passage nous montre toujours une synthèse, aussi bien condensée que fluide, de ce que Ricœur pointe par rapport à la philosophie analytique-pragmatique – Austin, Searle et Frege. Enfin ce passage est le pivot transitionnel entre sémantique et herméneutique. En fait, que « le langage s'y prête » est l'extension d'un niveau à un autre, désormais non plus de signe à signe, dont la référence semble accidentellement s'accorder, mais d'une construction expressive moins passive envers une construction plus active. A partir de cette tension entre phrase et acte, ou si l'on préfère entre signe et chose, la référence fait germer en tâtonnant ses outils expressifs dans les différents niveaux d'innovation discursive.

Ricœur conclut son ouvrage avec un dernier point d'« explicitation ontologique du postulat de la référence ». On voit comment la métaphore, chez lui, s'est forgée principalement à partir de la notion de *Bedeutung*, au sens large du terme. Pourtant, le philosophe se détache de la démarche sémantico-linguistique pour consacrer au discours proprement philosophique. Nous retiendrions deux aspects de sa conclusion. Tout d'abord, la référence, déjà mise dans le discours ontologique, côtoie subtilement le discours spéculatif, parce qu'elle suppose que « le rapport du langage à son autre, la réalité, concerne les conditions de possibilité de la référence en général, donc la signification du langage dans son ensemble. Or la sémantique ne peut qu'alléguer le rapport du langage à la réalité, non penser ce rapport comme tel. »<sup>374</sup> Ce passage est révélateur. Il se termine avec une note sur Frege à propos du « désir de vérité » ; « la situation de discours » chez Benveniste ; et enfin, « tout ce qui se réfère, doit exister » de Searle.

Franchir le sens des signes, comme le fait Ricœur en citant ces auteurs, signifie plutôt dépasser le texte vers une « référence dédoublée » : cela « signifie que la tension caractéristique de l'énonciation métaphorique est portée à titre ultime par la copule *est*. Etre-comme signifie être *et* ne pas être. Cela était et cela n'était pas »<sup>375</sup>. Ainsi ce que veut dire cette référence est principalement d'origine spéculative, mais surpasse les lois d'énonciation pour arriver au problème de l'être. C'est la question du philosophe qui s'impose dans cette copule dédoublée, car la réflexibilité du langage est la faculté de questionner son rapport à lui-même, tout en passant par le monde. Ce monde est l'autre, l'autre du langage. L'auteur parle directement d'être-apophantique qui a la faculté d'être « comme si » ; tout en étant une autre chose qu'elle-

---

<sup>374</sup>*Ibid.*, p.384.

<sup>375</sup>*Ibid.*, p.388.

même. La complexité de ce postulat est due à une raison philosophique dont la quête de vérité, tel que nous l'avons déjà vu, oscille dans un premier temps de signe à signe, puis de monde à signe ; la référence marque le rythme de cette quête car elle problématise les liens de sens à tous les niveaux. Cette condition apophantique de l'être veut dire que le discours a sa place en tant qu'être, il a une existence « en provision » (au sens de Derrida, comme nous allons le voir) et en même temps il est *hic et nunc*, même si son achèvement ne sait que s'affirmer en dehors, et surtout en puissance, de la chose qu'il est et n'est pas encore. Ainsi la promesse discursive n'est complétée que si elle n'est pas paradoxalement en manque – une véritable dialectique en soi. Il faut préciser qu'ici le discours spéculatif est mis à une place symétrique avec le discours poétique, non pour une sorte de « caution rhétorique » qui puisse le réunir sous une seule expression langagière. Mais, qu'ils soient proportionnellement en tension est dû à leur capacité de générer un monde en puissance. Cependant, ce que ce discours a de spéculatif le situe au milieu de deux fonctions : une première de vocation rhétorique a pour but la « persuasion » dans le discours oral, et une deuxième cherche à créer, comme le dit Ricœur à la lumière d'Aristote, une *mimésis* des actions humaines dans les constructions poétiques, principalement tragiques. Ainsi, ce discours spéculatif peut, pourvu d'une matière orale persuasive et d'une poïétique en *mimésis*, s'écarter du sens immédiat tout en se comblant vers une référence médiate. C'est-à-dire, ce discours-là stimule une déduction synthétique à plusieurs niveaux de compréhension, où le sens strictement langagier n'est qu'un parmi eux. La logique en état pur n'est plus la vérité de la référence – tout ce que Frege a établi entre sens et référence. On doit plutôt penser à une sorte de logique plastique qui retrace le sens langagier immédiat vers une poïétique communicante.

Le coup de génie de Ricœur c'est d'observer le comportement persuasif des énoncés oraux sans pour autant méconnaître, dans le même mouvement, la capacité de la *mimésis* à générer un monde – une œuvre – en tant qu'elle reproduit la réalité au lieu de se contenter de la copier. Cette reproduction du sens n'est plus une incohérence irrationnelle, tout au contraire ; il est, d'après nous, le début de l'ébranlement logique vers la conquête d'un horizon purement intentionnel. C'est une progression. On notera que cette progression vers l'intentionnalité, telle que nous la décrivons, se sert de plus en plus de l'usage métaphorique où, par exemple, « plastique », « ébranlement », « conquête », ne sont que des outils plus ou moins justes d'une pensée en progression purement spéculative. Ainsi, on serait tenté de dire que, dans la mesure où il manque une connaissance précise de quelque chose ou d'un état de choses, et où le territoire à comprendre devient de plus en plus inconnu, le secours à la spéculation

métaphorique devient la boussole heuristique. Même si cette *boussole métaphorique* ouvre des horizons heuristiques, elle est déjà atteinte par le discours spéculatif. Le coup de maître de Ricœur, c'est de critiquer l'existentialisme de Heidegger comme un discours métaphorique réduit à une seule métaphysique « heideggérienne » (ce que Bourdieu appelle euphémisme), où pensée et poésie ne se touchent que par l'opposition qui recouvre leurs champs de travail, la première étant centrée sur une connaissance du langage, disons ontologique, et la deuxième, voisinant l'autre, en ceci qu'elle aussi travaille pour le langage, mais d'une manière plus autocentrée, disons esthétique. Enfin, mettre en relation le noyau théorique « heideggérien » avec la « déconstruction » de Derrida, ne vise qu'à « ruiner par l'aporie le discours métaphysique »<sup>376</sup> comme un exercice subversif de haut degré. Ricœur nomme ces philosophies « l'herméneutique du soupçon »<sup>377</sup>. Ce soupçon marque en effet la mise à distance, l'*epoché* herméneutique, entre le « faire-croire » et la dissimulation qui porte « l'être-comme ». Sous ce soupçon généralisé une voie se montre, plus sûre, pour guider la progression, en même temps que cela implique de réviser à la loupe de la *mimésis* ce qui est l'acte. En vérité, cette voie conduit à une appréciation pratico-poïétique de l'acte mimétique, lequel a, comme le dit Ricœur, qui s'inspire ici de la *physique* d'Aristote, « le pouvoir de “signifier l'acte” »<sup>378</sup>. Pour l'auteur, la signification de l'acte veut dire « voir les choses comme des *actions* »<sup>379</sup>. Pour nous, ce dernier point nous fait penser à une sorte de faculté commutative entre l'acte et la phrase, où l'une signifie l'autre et réciproquement, sans pour autant mêler le produit ultérieur (signification issue de l'acte et de la phrase), mais surtout comme une alternative à l'impératif dialectique du *manque* – l'opposition entre complémentarité et supplémentarité que nous avons développée plus haut.

Or, Ricœur applique l'action poétique à la tragédie « qui montre les hommes « “comme agissant, comme en acte” »<sup>380</sup>. L'auteur rétrécit encore plus son application : « Le privilège de l'action, c'est que l'acte y est tout entier dans l'agent, comme la vision est dans le voyant, la vie dans l'âme. »<sup>381</sup> Nous ajouterions volontiers comme “l'acte est dans la phrase” ou ce qui pour nous revient au même, “l'attaque est dans le geste antisocial”. Il devient désormais clair

---

<sup>376</sup> *Ibid.*, p.365.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p.363. Ricœur place ces philosophies au même niveau que la « généologie nitzchienne », la « critique de l'idéologie » de Marx, et enfin, la psychanalyse freudienne, qu'il développe exclusivement dans *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Seuil, Paris, 1965.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p.390.

<sup>379</sup> *Ibid.*, p.391.

<sup>380</sup> *Ibid.*, p.391. De façon préliminaire nous pouvons dire à ce propos que tout ce que recouvre le geste ne peut être dit qu'en gérondif, nous allons y revenir.

<sup>381</sup> *Ibid.*, p.391.

que la participation de l'action est de genre constitutif pour combler la totalité de l'acte. Ricœur corrobore cette idée : « Dans l'action, l'acte est complet et achevé en chacun de ses moments et ne cesse pas quand la fin est atteint. »<sup>382</sup> C'est l'inclusion de l'action mimétique qui rend les idées de l'auteur plus proches des nôtres. Mais Ricœur parle d'une vision phénoménologique du monde, alors que nous parlons du comportement antisocial. Avant d'éclaircir cette différence, notons comment l'auteur dit à ce propos « cette vision du monde comme une grande *geste* pourrait être celle d'un Goethe récrivant le Prologue de saint Jean : “Au commencement était l'action” »<sup>383</sup>. L'auteur revient à l'action, mais en tant que *geste*. Pourquoi ?

Parce que selon nous le *Geste* (au masculin, du latin *gestus*, « attitude » ou « mouvement du corps » et substantivée du latin *gerere*, « faire ») apparaît ici en tant que *chanson de geste* (au féminin, du latin *gesta* participe passé de *gerere*, « faire », « accomplir » voire « exécuter ») comme une vision épique du monde, où le pàtir humain est lié à une action immanente d'exister. Un(e) geste est inhérent(e) à la construction des réalités et, par le même mouvement englobe dans un « tout » acte et parole, poésie et pensée, mais demeure à jamais l'action élémentaire humaine. Un passage de John Milton peut confirmer ce propos :

*« Je me parcours alors moi-même, et membre à membre, je m'examine,  
et quelquefois je marche, et quelquefois je cours avec des jointures flexibles,  
selon qu'une vigueur animée me conduit ; mais qui j'étais, où j'étais, par  
quelle cause j'étais, je ne le savais pas. J'essayai de parler, et sur-le-champ je  
parlai ; ma langue obéit et put nommer promptement tout ce que je voyais. »*<sup>384</sup>

---

<sup>382</sup> *Ibid.*, p.391

<sup>383</sup> *Ibid.*, p.391

<sup>384</sup> « My self I then perus'd, and Limb by Limb

Survey'd, and sometimes went, and sometimes ran

With supple joints, as lively vigour led:

But who I was, or where, or from what cause,

Knew not; to speak I tri'd, and forthwith spake,

My Tongue obey'd and readily could name

What e're I saw. » *Paradise lost*, livre VIII, 267-273. Milton J., (1667), *Le Paradis perdu*, Poésie/Gallimard, Paris, 1995, p.221. Traduction de F.R. de Chateaubriand.

C'est Adam qui, en s'envisageant, amalgame ce mouvement avec la langue. Cette langue obéissante réfère les choses, où l'exercice de référence est la première action qui est à son tour geste d'exister. Ce poème, qui ne tend pas uniquement vers le religieux, mais surtout épique, conçu sous une structure en douze parties à l'égal de l'*Enéide* de Virgile, est un(e) véritable geste du commencement de l'homme, où action et langue semblent pérégriner ensemble vers une promesse de signification, mais c'est le lyrisme qui a le dernier mot. Or, la beauté du passage réside dans la particularité de l'action lyrique qui sait enjoliver l'expérience de proprioception tout en l'élevant à une universalité idéale. Ainsi, le désarroi inhérent à cette première expérience est adouci par l'innocence exaltée du style romantique, mais seulement la *langue* le sait recouvrir en ce qu'il est et n'est pas : un(e) geste. C'est un(e) geste, une référence : l'homme. Geste qui transite à partir du héros tout en passant par le poète, fini absorbé(e) par la capacité évocatrice de lecture de l'autre. Ici, l'évocation métaphorique, s'il y en a une, n'est qu'implicite et au-delà du sens évident du texte.

Au point où nous sommes arrivés, le contraste devient plus marqué avec les buts de la philosophie, à tel point que la différence est patente lorsqu'on prend en compte la question que Ricœur se pose à propos de cette vision de monde : « accorder à l'homme lui-même un privilège abusif ? »<sup>385</sup>. La réponse de Ricœur est encore une question : « voir toutes les choses en acte, serait-ce donc les voir comme des éclosions naturelles ? »<sup>386</sup>. Cette question est rhétorique : il s'agit de penser ou voir les choses comme étant douées d'animosité, c'est-à-dire avec une certaine intentionnalité humaine et une vocation persuasive. Car percevoir un acte suppose déjà une partialité à compléter, une partialité qui se complète par une interprétation qui détruit la cause superficielle en attente d'une nouvelle plus juste (peut-être métaphysique). Ricœur assure donc sa position par une téléologie qui dessine un modèle interprétatif des causes justes liées aux actes, mais aussi avec une archéologie qui soutient l'interprétation symbolique liée au monde. Ricœur, comme on pouvait s'y attendre, poursuit dans sa voie de voir les choses « comme cela qui éclôt »<sup>387</sup>. Cela veut dire que l'on arrive en retard à cette éclosion, comme si « voir les choses comme » est, peut-être, la seule façon de les apercevoir, toujours sous un angle partiel qui leur permet d'« être et ne pas être » et de les suivre en un devenir constant. Il semble que l'effort métaphorique cherche à combler cet acte en mouvement. N'est-ce pas là une véritable interprétation phénoménologique, où la perception du phénomène est toujours *in statu nascendi* dans la virtualité de la conscience ? Ici, c'est la conscience qui régit l'éclosion du

---

<sup>385</sup> *Ibid.*, p.391.

<sup>386</sup> *Ibid.*, p.391.

<sup>387</sup> *Ibid.*, p.392.

phénomène, alors que pour appréhender le phénomène antisocial, si furtif soit-il, il faut considérer en priorité ce qui borne (inconsciemment) la conscience.

Avant de nous détacher du traitement ricœurien sur la *Bedeutung*, un dernier contraste s'impose. Si avec Ricœur on a eu une vision plus critique de la *Bedeutung*, et pour ainsi dire caustique dans ses dépassements et applications, avec Jacques Derrida ces dépassements vont avoir un traitement encore plus acerbe.

Ricœur cite Derrida et l'oppose à Heidegger, puis met en évidence la subversion de la « déconstruction » en citant le texte *La mythologie blanche*. Enfin il lui accorde une place parallèle avec *La philosophie du soupçon*<sup>388</sup>.

Derrida, dans *La mythologie blanche, la métaphore dans le texte philosophique* passe aussi en revue la métaphore. Il cite les mêmes ouvrages que ceux que Ricœur révise et il s'attarde à méditer sur les mêmes topiques (*mimesis, physis*, entre autres), mais son appréciation

---

<sup>388</sup> Ce point est controversé. En fait, dans *Ricœur et Derrida. L'enjeu de la métaphore*, Puf, Paris, 2006. Jean-Luc Amalric, dit que pour Ricœur « Derrida devait rester [...] l'« adversaire du dehors » et comme si ses textes déconstructifs ne pouvaient pas s'inscrire dans le « conflit d'interprétations » au même titre que les textes de Marx, de Nietzsche ou de Freud que Ricœur désigne souvent comme les « philosophes du soupçon » ». (p.6) Amalric part de cette exclusion ricœurienne à l'égard de Derrida. L'auteur questionne la place de la déconstruction derridienne en l'opposant à l'herméneutique critique de Ricœur. Il interprète les interprétations de Derrida et de Ricœur par rapport à la métaphore. Puis, il interprète sa propre interprétation comme une sorte de « déconstruction » de l'herméneutique de Ricœur. L'auteur semble davantage penché sur les approches de Derrida pour critiquer l'idée du texte (en tant que discours) chez Ricœur: « dans la productivité textuelle, la *différance* renvoie à un mouvement tropique non maîtrisable qui déborde tout concept philosophique et subvertit toutes les oppositions de la métaphysique » (*Ibid.*, p.86). Alors que la métaphore (et son herméneutique) chez Ricœur renvoie à une anthropologie philosophico-éthique de l'« être ». Pour l'auteur Derrida déstabilise encore plus la philosophie et la définition de l'homme, car elle retrace continuellement la métaphore de la métaphore. Le traitement d'Amalric est exemplaire mais reste insuffisant. Il oppose la *Métaphore vive* de Ricœur à la *Mythologie blanche* de Derrida. Certes ces deux textes comme nous l'avons vu, traitent la métaphore en philosophie, mais l'auteur centre trop son débat sur la métaphore tout en négligeant la *Bedeutung*. Cela est peut-être dû à ce que l'auteur n'examine que superficiellement *La voix et le phénomène* de Derrida, dont l'enjeu entre sensible et non-sensible est pratiquement le même que celui que Ricœur se pose en interprétant Husserl. Au contraire d'Amalric nous aborderons à la suite ce texte. D'ailleurs, François Dosse dans *Paul Ricœur. Un philosophe dans son siècle*, Armand Colin, Paris, 2012. Fait mention au travail d'Amalric cité plus haut à propos de la métaphore. On note une reprise du débat Ricœur-Derrida: ce débat exprime le différend entre volonté de reprise du sens chez Ricœur et l'entreprise déconstructionniste de Derrida en en même temps on peut y lire, avec Jean-Luc Amalric, une sorte de « complicité oblique » entre eux dans leur défense du statut majeur que représente à leurs yeux l'imagination dans leur philosophie. Ricœur aura toujours pour horizon de ses positions la construction d'une poétique et Derrida s'engagera dans une écriture métaphorique pour créer un tremblé des concepts philosophiques » (p.132). Amalric n'est pas resté à l'abri de l'*usure* métaphorique (au sens de Derrida). En fait, si Dosse, en paraphrasant Amalric, parle des « yeux » c'est dû à ce que cette métaphore amalricienne (usée à plusieurs reprises dans son texte) semble conçue à partir de Derrida à propos d'une « provision de l'être » (voir plus loin). Enfin, Dosse en suivant les raisonnements d'Amalric oppose Ricœur à Derrida: « l'importance accordée à l'horizon poétique est néanmoins commune à Ricœur et à Derrida, mais autant chez Derrida la visée poétique est source de déconstruction des autres registres, autant chez Ricœur, elle assoit l'efficacité des divers domaines de la pensée et de la pratique humaine. » (p.132). Mais Dosse octroie une distinction à Ricœur par rapport à la conjonction « et »: « symbolique *et* poétique, l'engagement *et* le poétique [...] » (p.132). On voit ici que la conjonction « et » n'est pas une vraie différence entre Derrida et Ricœur, car, à l'égal d'Amalric, Dosse fait l'économie de considérer la *Bedeutung* comme la pierre d'angle entre Ricœur et Derrida, où la conjonction « et » est déjà marquée par le chaînon manquant de la *Bedeutung*.

est toute différente. Derrida parle de sens et de référence sans passer par Frege, il part d'Aristote en mettant en exergue, à l'égal de Ricœur, la tension (métaphorique) qu'il y a entre sens et référence, laquelle à son tour est une voie directe et explicite vers la vérité du *logos*. Ce point devient spécialement évident par contraste, lorsque Derrida prive l'animal de *logos* : « La *mimesis* ainsi déterminée appartient au *logos*, ce n'est pas la singerie animale, la mimique gestuelle ; elle est liée à la possibilité du sens et de la vérité dans le discours. »<sup>389</sup> On voit que la mimique gestuelle, grâce à ce contraste, est déjà sens et référence. Mais le contraste bien entendu ne s'y arrête pas :

« La *mimesis* est le propre de l'homme. Seul l'homme imite proprement. Seul il prend plaisir à imiter, seul il apprend à imiter, seul il apprend par l'imitation. Le pouvoir de vérité, comme dévoilement de la nature (*physis*) par la *mimesis*, appartient congénitalement à la physique de l'homme, à l'anthropophysique. »

On voit d'emblée une distinction par rapport à ce que Ricœur disait de la *mimesis*, c'est-à-dire faire la comparaison entre l'animal et l'homme dont le « plaisir à imiter » n'est lié qu'un d'eux, ce qui marque une deuxième distinction entre les auteurs. Ce « plaisir à imiter », lequel explicite déjà l'absence de référence à Frege – première distinction –, n'est pas une psychologisation de l'état d'âme qui existe dans le processus d'imitation. Il n'est surtout pas encore une passion aveugle pour le plaisir à reproduire ; il est surtout fondé sur une base déductive. Ici, on a de la logique, pas au sens strict de Frege, mais déduite principalement de la nature humaine. Le plaisir dans la *mimesis* est, pour Derrida, inspiré d'Aristote : « le plaisir est ici d'un syllogisme – à compléter. »<sup>390</sup> Cela veut dire « compléter l'absence marquante de son objet », lequel contient en son sein ce qu'il *est* et *n'est* pas, ce que nous avons décrit plus haut, mais cette fois-ci c'est un syllogisme avec la particularité dominante du plaisir.

« La loi de ce plaisir selon l'économie du même et de la différence, rien ne vient la déranger, pas même – surtout pas – l'horreur, la laideur, l'obscénité insupportable de la chose imitée »<sup>391</sup>. La chose imitée, avec toutes ses propriétés catégorielles, ne compte plus. Ce qui importe c'est la propre déduction que l'on en fait. Ainsi, le résultat appris méconnaît en quelque sorte son origine (étrangère) ; parce que même amalgamé à la moitié de la chose imitée, ce résultat ne se reconnaît que dans l'aspect semblable de sa propre production, dont la corruption inhérente dans la chose (étrangère) est incessamment perfectionnée dans l'exercice de

---

<sup>389</sup> Derrida J., *Marges de la philosophie*, Minuit, Paris, 1972, pp. 282-283.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p.285.

<sup>391</sup> *Ibid.*, p.286.

l'apprendre. Par exemple, lorsqu'une mère ramasse les jouets disséminés partout dans la chambre, après le jeu de son petit enfant, elle s'adonne à la tâche de les mettre à leur place ; soudain, on entend de l'autre côté de la chambre un cri de rébellion, une petite dispute même s'entame pour attribuer aux jouets une place ou une autre. D'un côté, la mère préfère une manière de ranger la réalité de la chambre, de l'autre l'enfant réclame de maintenir inchangée son œuvre, son jeu. Mère et fils, chacun de son côté, prennent plaisir à réaliser chacun son œuvre et à s'opposer à la corruption que son produit pourrait subir. C'est cette fascination à imiter, en puissance, qui régit les productions humaines, lesquelles sont quasi exclusivement représentées par leurs actes.

Cette idée peut être renforcée et affinée par la notion de *voix* : « De même que la nature, par destination, se mime mieux dans la nature humaine, de même que l'homme, plus que tout animal, est propre à l'imitation (*mimetikôtaton*), de même la voix est l'organe le plus apte à l'imitation.»<sup>392</sup>

Que la voix soit apte à l'imitation ne signifie guère qu'elle puisse copier exactement la nature. La voix produit une imitation, une reproduction de ce qui lui arrive de l'extérieur. En outre, pour que la voix puisse franchir la barrière d'un simple réflexe sonore, un cri ou un balbutiement insensé, par exemple, elle doit s'accoupler aux signes. De même, pour que les signes soient véritablement perceptibles, une nature humaine doit les accueillir. Les accueillir signifie aussi faire une transaction avec ce que portent les signes, c'est-à-dire tout ce qu'ils peuvent nommer et à quoi ils peuvent se référer. Ainsi, la nature et la nature humaine vont trouver des vérités d'un côté comme de l'autre. La vérité plus proche de l'homme, selon l'usage de son organe phonatoire, se lie au nom qu'elle profère – la langue d'Adam décrit la vérité de la nature, s'il y en a une, se trouve plus liée à l'ineffable que figure le geste d'Adam. Entre les deux natures, si l'on préfère entre nature et voix, il existe un couplage, où un silence se laisse apercevoir de l'un à l'autre. En continuant, nous allons d'abord voir que cette *voix* est profondément enracinée dans ce que Derrida comprend par *Bedeutung*.

Derrida traduit « interprète », ce que Husserl entend par *bedeuten* : « *bedeuten* par *vouloir-dire* à la fois au sens où un sujet parlant, “s'exprimant”, comme dit Husserl, “sur quelque chose”, *veut dire*, et où une expression *veut dire* ; et être assuré que la *Bedeutung* est toujours ce que quelqu'un ou un discours *veulent dire*. »<sup>393</sup> Ce paragraphe est soutenu par une

---

<sup>392</sup> *Ibid.*, p.283.

<sup>393</sup> Derrida J., *La voix et le phénomène*, Puf, Paris, 1967, p.18.

note : « *To mean, meaning*, sont, pour *bedeuten Bedeutung*, ces heureux équivalents dont nous ne disposons pas en français. »<sup>394</sup> Derrida précise encore : « *Bedeutung* est réservé au contenu de sens idéal de l'expression *verbale*, du discours parlé, alors que le sens (*Sinn*) couvre toute la sphère noématique jusque dans sa couche non-expressive.»<sup>395</sup>

On a alors deux composants de la *Bedeutung* chez Derrida, la *Bedeutung* même en tant que contenu de l'acte de vouloir-dire et le *bedeuten*, lui-même compris dans la *Bedeutung*. Cette division phénoménologique est première par rapport au sens, *Sinn*. Tout simplement, c'est la division entre « vouloir » et « dire ». Pour nous ce *vouloir* porte une sorte de promesse qui ne pourra connaître, dans son trajet expressif, qu'une seule voix, vers le *dire*. Ce trajet expressif peut être parfaitement la *voix* empruntée par l'interprète, qui s'affecte du sens. C'est cette réduction phénoménologique qui permet à Derrida de forger des sens pré-expressifs et donc, de parler du silence comme d'une sorte d'oxymore intuitif, c'est-à-dire, comme une *voix qui garde silence*. Mais comment une voix peut-elle garder le silence ? Cet oxymore est fort problématique car il vise un regard *in statu nascendi* purement phénoménologique, dont la couche non-expressive est atteinte par l'intention perceptive (« œil dirigé » chez Husserl), c'est-à-dire que cette couche va être signifiée, toujours après-coup, et en quelque sorte contaminée par le sens mouvant du devenir de la conscience. Ce sens ne franchit jamais le monde intentionnel pré-expressif sans rembourser un péage. Derrida est clair : « Si un sol intuitif et perceptif, un socle de *silence*, ne fonde pas le discours dans la présence originellement donnée de la chose même, si la texture du texte est en un mot irréductible, non seulement la description phénoménologique aura échoué mais le principe descriptif lui-même aura été remis en question. »<sup>396</sup> Sans rentrer dans une analyse purement phénoménologique, on peut dire que cette couche n'est pas autre chose qu'une métaphore de l'intuition, le préambule du contact avec l'altérité, le début de la perception d'objet. Ainsi le texte, en tant que discours, est affecté par une expression partagée avec autrui, même si l'éventail d'interprétations suscitées s'étend à l'infini tout en gardant le sens originelle. Le contact interprétatif est là : « Le discours est en son essence expressif parce qu'il consiste à porter dehors, à *extérioriser*, un contenu de pensée intérieure. »<sup>397</sup> Ce contenu-là, c'est la *Bedeutung*, qui vient du dedans mais qui *se comble* à

---

394 *Ibid.*, p.18.

395 *Ibid.*, p.19.

396 Derrida, J. (1972), *Marges de la philosophie*, op. cit., p.192. Nous soulignons.

397 *Ibid.*, p.194.

l'extérieur. Ici on est en présence de l'acte intersubjectif, autrement dit de la relation sujet – objet. Avant de travailler cette rencontre entre sujet et objet, il nous faut préciser ce contenu, car, grâce à lui, nous allons esquisser les prolégomènes de l'intentionnalité antisociale.

Le contenu de la pensée intérieure ne veut rien dire si ce contenu ne passe pas à l'extérieur : à l'intérieur il ne serait qu'un soliloque. En extériorisant ce contenu, celui-ci s'expose à souffrir une interprétation qui peut idéalement esquisser les coordonnées de sa trajectoire, c'est-à-dire ce contenu fait un parcours à l'expressivité purement intersubjective : à l'extérieur il prend la forme d'un colloque. Ce contenu est alors destiné à être interprété pour se matérialiser comme substance perceptive – et pas l'inverse, parce que la situation intersubjective présuppose déjà les lois de (re)-présentation. Même si le contenu n'est pas perçu, il n'est plus une essence indépendante de la sphère de communication. Par exemple, lorsque la phrase « J'ai rien fait » est proférée, son sens préliminaire atteint son efficacité communicante, même si elle n'est pas perçue en tant qu'intentionnalité intérieure, puisqu'elle se déforme en communication extérieure. Mieux, la phrase proférée est indépendante du résultat perceptif de l'énonciation « j'ai rien fait », pour la seule raison que l'acte de ne rien faire peut « s'exécuter » sans besoin d'être accompagné ou invoqué par cette énonciation, qu'il est un acte en soi (ne rien faire et en même temps, parler). Donc cet acte a déjà eu lieu ou aura lieu, il ne dépend pas exclusivement d'un mécanisme verbal pour exister. Enfin, il a une particularité qui va pour ainsi dire toujours en avance – une sorte de présentation de la représentation ou dans d'autres termes : rien faire (présentation) et « j'ai rien fait » (représentation). Ainsi, ce qui est présenté (sans représentation) dans l'acte de rien faire, serait représenté par la phrase « j'ai rien fait ». Mais ce n'est pas l'acte qui est en avance non plus, car il a besoin d'une matérialité perceptive (son côté physique extérieur) pour exister, c'est plutôt son intention qui, en se dessinant sur la surface extérieure perceptive, fait un tout expressif avec la conscience, sans pour autant rien ajouter au sens originel d'où vient l'impulsion à l'acte. Comme le dit Derrida : « L'intention encore silencieuse du vouloir-dire (le moment où la *Bedeutung* est apparue, qui est plus que le *sens*, mais ne s'est pas encore effectivement et physiquement proférée) [...] Le sens serait donc déjà une sorte d'écriture blanche et muette se redoublant dans le vouloir-dire. »<sup>398</sup> Ainsi le silence de la *Bedeutung* n'est autre chose que la promesse formelle d'une intentionnalité toujours présente, mais en attente d'un espace intersubjectif où déclencher son activité communicante.

---

398 *Ibid.*, p.197. Ce raisonnement de Derrida est analogue à l'interprétation qu'il fait de Freud dans « La scène et l'écriture ». L'auteur applique une métaphore de l'écriture dans l'œuvre de Freud. Nous allons y revenir surtout quand nous traiterons les analogies entre Derrida et André Green.

Ici encore, on songe au chapitre « la voix qui garde le silence » dans *La voix et le phénomène* de Derrida. En fait, l'auteur médite, en continuant l'exégèse de l'œuvre de Husserl, sur :

« Le “Silence” phénoménologique ne peut donc se reconstituer que par une double exclusion ou une double réduction : celle du rapport à l'autre en moi dans la communication indicative, celle de l'expression comme couche ultérieure, supérieure et extérieure à celle du sens. C'est dans le rapport entre ces deux exclusions que l'instance de la voix fera entendre son étrange autorité.»<sup>399</sup>

Ce silence avec son adjectif « phénoménologique » suscite très vite certes un doublé, une division, entre l'apparence du non-son et l'irréfutable présence du son ; mais surtout de l'opposition masquée, gardée dirait Derrida, entre la « voix » sonore et le « silence » inaudible. C'est un véritable pléonasme qui cherche établir les conditions extérieures (physiques) du son avec celles intérieures (psychiques) de la voix. Ici, la quête de sens se trouve en arrière-plan avec le composant référentiel (*Bedeutung*) de l'extériorité.

Le rapport à l'autre en moi n'est pas autre chose que la vie intérieure, la conscience, le dialogue intérieur, si l'on veut, entre Moi et Je ; et l'expression au-delà du sens, celle d'une signification en construction toujours à défaire et refaire à cause de cette double réduction (phénoménologique). Ainsi ce « silence » a quelques traits, bien masqués comme nous l'avons vu plus haut, d'un oxymore en ceci que l'autorité de la voix n'est pas autre chose que le silence qui la recouvre, ou qui la borne. Donc, on peut provisoirement déduire que le « silence » est *dans* la « voix », il l'entrecoupe en intervalles sans pour autant la supprimer complètement. Que cette voix persiste, même gardée, est dû à ce qu'elle va du *Sinn* à la *Bedeutung*. On songe à Ricœur pour la distinction entre sémiotique et sémantique, mais surtout pour celle entre sens et référence. Or, la voix a constitutivement du sens et de la signification, par le premier elle peut repérer/interpréter les signes, par la deuxième elle peut imiter/reproduire le monde. L'autorité ainsi n'est autre chose que sa capacité mimétique toujours en attente – en silence si l'on veut – d'être prononcée et bien sûr, entendue. La voix réalise ce que le signe veut dire, de cette manière le *sens* du signe est entendu ; la voix a besoin de ce signe pour franchir le silence. De même, la voix n'est plus un bruit grâce à la présence du signe, et ce dernier à son tour n'est plus insensé grâce au *son* de la voix. Le *sens* latent que peut avoir la voix n'est que le *sens* implicite lié au signe.

---

399 Derrida J. (1967), *La voix et le phénomène*, op. cit., p.78.

La particularité de cette voix est de pouvoir transformer le bruit en *son* intelligible. Par exemple, deux voix ne peuvent s'entendre que si elles disent en chœur la même chose, l'auditeur assimile les deux en une seule. La voix dépend du silence de l'autre voix, car ce silence est la plateforme où elle dépose son point de départ, c'est le silence qui lui permet de dépasser l'indistinction du murmure. Par exemple, dans la tachypsychie du maniaque, on entend une voix avec une infinité de sens, à tel point que l'hyper-saturation du sens réduit la voix à une sorte de murmure, très audible, mais dépourvu d'une référence (*Bedeutung*) repérable. A ce propos, une patiente hispanophone en phase maniaque, notablement accélérée, expansive et facilitée, cherchait à mettre du sens à tout ce qu'elle percevait. De telle sorte que, si le mot prononcé était proche de l'anglais, elle changeait de langue et ne maîtrisant que la sienne, trébuchait d'un sens à un autre. A la différence de quelqu'un qui est en train d'apprendre une langue, dont les silences font penser à une recherche du mot manquant ou de l'articulation juste – la plupart du temps ce mot est complété ou corrigé par l'auditeur – cette patiente était à l'aise dans sa jargonaphasie, et son allure dégagée pouvait même inciter à lui répondre directement en anglais au lieu de la corriger. Dans les deux cas, l'auditeur veut comprendre son locuteur. Dans le premier la quête de sens est le but, parce que la référence est entravée par le son, d'où le besoin de compléter le mot manquant. Dans le deuxième, l'écoute de l'auditeur cherche à éclaircir la référence qui pourrait organiser la profusion de sens et ainsi trouver une seule voix référentielle, d'où le besoin de changer de langue.

Dans la formation du dialogue, on communique d'abord par des éléments phonétiques qui rompent la surface du silence matériel : il y a du *son* et du *sens* à découvrir. Puis cette rupture suppose une voix emplie de *sens*, mais démunie de *référence* : cela n'assure pas une vraie communication réussie, cela assure surtout le malentendu. Il semble que la communication, même la plus rudimentaire, s'installe dans une voix très limpide, vers une autre, qui, elle, l'est de moins en moins, parce qu'il semble que le seuil du silence n'est pas dépassé par le seul fait d'exprimer de son. C'est-à-dire, qu'on a des sons et des sens avec une « voix » qui n'est audible que par la *Bedeutung*.

La communication, telle que la soutient Derrida à la lumière de Husserl, ne peut s'établir que dans un contexte interpersonnel avec un *alter ego*, tandis que le Je et le Tu (dans le Moi) sont des expressions, « “essentiellement occasionnelles”, dépourvues de “sens objectifs” et fonctionnant toujours comme indices dans le discours effectif »<sup>400</sup>. Que ces expressions soient

---

400 *Ibid.*, p.78.

occasionnelles veut dire qu'elles sont facultatives et réduites comme indices d'un vouloir-dire, d'une monstration qui va logiquement au-delà du sujet. En ce sens, l'énonciation et l'énoncé que le Je peut faire sont effectifs, dans la mesure où ils peuvent faire passer un message, c'est-à-dire signifier un état des choses.

Via ces indices, « le sujet », dit Derrida « ne s'apprend rien sur lui-même, son langage ne renvoie à rien qui “existe” »<sup>401</sup>, on a ici une sorte de dialogue en monologue.

Pour que nous soyons plus proches d'une signification plus serrée du geste, phénoménologique puis psychopathologique, il faut que nous pensions à ce que Derrida entend ici par l'indication ou monstration (*Zeigen*). En fait, si le sujet ne s'apprend rien sur lui-même, c'est parce que son langage n'indique rien qu'il existe. Voilà la pertinence de l'intersubjectivité, de la relation de l'un avec l'autre, de l'altérité véritablement indiquée – du monde. Derrida prend l'exemple de l'action de montrer du doigt, ce qui est pour nous le geste adressé à quelque chose d'existant. L'auteur insiste sur cette idée, en faisant l'exercice de dévoiler quelque chose qui « *n'est invisible que par provision* »<sup>402</sup>. On est encore en présence ici d'un pléonasmе « phénoménologique », mais qui n'est pas autre chose qu'une *epochè* qui permet de diviser et *différer* une impression, par exemple : « la monstration est l'unité du geste »<sup>403</sup>. Il y a un trajet de la monstration au geste, une signification (*Bedeutung*), un vouloir-dire (*bedeuten*). Dans un sens phénoménologique les choses peuvent être réduites ainsi : le *zeigen* de la *Bedeutung* du geste. Cela ne veut rien dire, parce que le sens est latent et voilé pour une compréhension intelligible, il est une sorte de promesse explicative en attente d'une surface interprétative qui la soutienne. Ce que nous venons d'écrire peut facilement s'adosser à l'exercice ontologique que Derrida poursuit à propos du verbe « être ». L'auteur se sert de Heidegger dont « le sens de l'être doit précéder le concept général d'être » situation que lui permet de proposer que : « son sens [du verbe être] ne désigne rien, aucune chose, aucun étant ni détermination ontique, comme on ne le rencontre nulle part hors du mot, son irréductibilité est celle du *verbum* ou du *legein*, de l'unité de la pensée et de la voix dans le logos. »<sup>404</sup>

On est en présence ici d'une esquisse de ce que Derrida a par la suite développé comme la « différance ». Ce néologisme, fort intéressant pour une démarche phénoménologico-

---

401 *Ibid.*, p.79.

402 *Ibid.*, p.80.

403 *Ibid.*, p.80.

404 *Ibid.*, p.83. Nous soulignons.

ontologique, en vient à être quelque chose comme une non-adéquation du mot au fait. Certes ce que nous disons par-là ne rend aucune justice à la vraie complexité traitée par Derrida. Pourtant, une réduction plus pratique s'impose pour continuer notre démarche psychopathologique.

Nous avons travaillé par exemple : *une sorte de non-adéquation entre l'acte et la phrase, un « malentendu » avons-nous dit ; ce malentendu s'est placé à la limite de l'acte et du verbe, ici nous avons pensé au geste ; ce geste était porteur d'une intention, que nous avons nommée antisociale ; ce geste antisocial était compris, selon nous, dans la visibilité du geste manqué ; et enfin ce geste manqué...* Cet exercice peut être compris comme une démarche à l'infini : en s'actualisant et en répétant certaines traces de son origine, toutes proportions gardées, la *différance* peut être définie comme quelque chose qui ne touche jamais son but, car elle le reproduit au fur et mesure qu'elle progresse : *d'où l'hyper-signification de chaque lettre et son silence ; chaque mot et son silence ; chaque phrase et son silence ; etc.* Ce dernier exemple n'est pas progressif par une inefficience de méthode et de réflexion ou par une entropie incontournable vers la récursivité la plus absolue, il est progressif surtout à cause d'une déconstruction ontologique du langage et de l'expression liée à lui – Derrida a su le percevoir et exploité sa *différance*. De plus, comme une sur-ontologisation d'une substance en soi d'itération – on dirait pléonastique – entre mi-mouvement et mi-statique. Ce trait semble être un des liens les plus étroits entre Derrida et Heidegger. Chez Heidegger la *Destruktion* qui recrée l'histoire, au sens large du terme, et garde ses sédiments (inauthentiques) pour une nouvelle construction (authentique), mais toujours inauthentique à sa base (sédimentée). D'où la pensée spéculative ne devient plus une création inédite et originale. C'est cette métaphysique heideggérienne qui hante l'heuristique métaphorique comme quelque chose au service de la dialectique d'« être et ne pas être ». Ainsi, il n'est pas rare que sous la plume de Derrida, et la plupart des phénoménologues contemporains, la pierre de touche soit principalement plus proche des téléologies entre la présence et l'absence, qu'entre l'être et le non-être. En effet, cette pierre de touche est, en quelque sorte, l'illustration la plus nette que puisse prendre la *dialectique* présence/absence de la façon dont, l'une ou de l'autre, se génèrent de nouvelles « masses en mouvement », prêtes, elles, à muter en de vieilles formes en suspense.

La notion de *Bedeutung* que nous venons de traiter, est dans son essence, phénoménologique, mais elle ne perd pas sa valeur heuristique pour une psychopathologie de l'antisocial. Nous avons vu les difficultés qu'elle présente pour une traduction en français. Le terme en allemand est déjà complexe par sa proximité avec le terme *Sinn*, sens. En plus, c'est

l'usage restreint à la philosophie, où les dérivés en logique, linguistique et phénoménologie, le rendent encore plus obscur et parfois insaisissable, même pour les experts. L'approche de Ricœur n'a pas été à l'abri de cette difficulté. L'auteur a interprété la *Bedeutung* comme référence, dont l'usage est approprié à l'intérêt herméneutique. Intérêt aussi nécessaire parce qu'il a permis à l'auteur de franchir les barrières strictement logiques avec lesquelles Frege la distinguait du *sens*. Ricœur est ainsi resté tributaire de cette marque logique qui a seulement pu être dépassée par la *mimesis* d'Aristote. Or c'est une situation tout à fait contraire de ce que Recanati entendait par *Bedeutung*. Cet auteur gardait la traduction de dénotation, plus en accord avec la logique frégéenne, mais plus limitée à l'usage linguistique, et même si Recanati la liait heureusement à la référence, un certain hermétisme se laissait percevoir. La critique de Bourdieu en apporte la preuve (voir chapitre précédent).

Bien que Ricœur et Recanati aient pu dépasser les difficultés d'application en français, et que chacun ait pu construire un outil efficient à son propos, ils n'ont pas complètement pu se détacher de l'influence frégéenne : tous deux ont bel et bien traité l'application par un contraste trop serré avec le *Sinn*. Chez eux on perçoit que la *Bedeutung* est fort dépendante de son semblable et que la différence, parfois trop infime, n'est perceptible que par le changement de contexte. Chez Ricœur on passe d'une sémiotique vers une sémantique, dont le dépassement ou le transit de l'une à l'autre marque la valence de la *Bedeutung*. Chez Recanati l'usage de la dénotation logique laissait voir les paradoxes qui souffrent de l'usage de la référence lorsqu'elle est exclusivement comprise comme *Bedeutung*.

Finalement Derrida, qui fait l'économie de passer par Frege, reprend la notion de *Bedeutung* directement de Husserl. Derrida aussi prend des précautions à propos de la traduction de l'allemand vers le français, mais il fait un choix méthodologique différent. En fait, l'auteur préfère parler directement de *Bedeutung*, faisant abstraction de la dénotation et de la référence, et lorsqu'il la traduit, il opte pour « signification »<sup>405</sup>. Cela ne veut aucunement

---

<sup>405</sup> *Signification* que Ricœur change pour celle de *référence*. En fait, Derrida travaille sur les *Idées* de Husserl selon la traduction de Ricœur. Voir *La voix et le phénomène* (*Ibid.*, p.35) note 1. En d'autres termes, l'interprétation de la *Bedeutung* de Derrida n'est autre que celle de Ricœur. Mais la *Bedeutung* de Ricœur n'est plus celle de sa propre traduction husserlienne, c'est plutôt celle de Benveniste. Si l'interprétation de la *Bedeutung* chez Derrida est plus husserlienne que celle de Ricœur, ceci est dû à ce qu'elle est moins linguistique, et ce qu'elle perd en logique elle le récupère en ontologie. Ainsi, Ricœur semble considérer la filiation Derrida-Heidegger (déconstruction- *Destruktion*) trop métaphysique, où la *Bedeutung* (au sens de la signification) et la *mimesis* (au sens d'imitation métaphorique) cheminent vers une seule ontologie du langage tout en s'écartant de la *Bedeutung* (au sens de la référence) et de la *mimesis* (au sens de reproduction métaphorique). En définitive, ce qui se trouve ici en jeu c'est le lien au monde : *en le signifiant* mimétiquement chez Derrida et chez Ricœur *en le référant* mimétiquement. Les deux approches ont un lien commun avec la filiation Husserl-Heidegger, dont (nous allons le voir dans le prochain chapitre) les conséquences ne s'épuisent guère dans la phénoménologie du langage. En effet, la différence avec l'approche phénoménologique se tranche ici. Là où la phénoménologie cherche un plaidoyer

dire que cet auteur méconnaît les implications qu'il y a entre langue et discours, ou entre sens et signification. Simplement il les travaille autrement, à partir d'une phénoménologie husserlienne, dont la métaphore n'est plus seulement le passage d'une vérité linguistique vers une herméneutique, mais où la métaphore derridienne est aussi porteuse de plaisir humain – auquel nous ajoutons volontiers déplaisir psychopathologique. Chez Ricœur a été aussi considéré ce plaisir, mais de façon implicite et subsumée au phénomène de création, alors que chez Derrida ce plaisir est plutôt d'appropriation perceptive. Les deux types de plaisir vont vers une esthétique auto-poïétique. Chez les deux auteurs, la préoccupation est notamment centrée sur l'acte de parole. Chez Ricœur, le *dit* semble prépondérant; tandis que chez Derrida, le *non-dit* – pas seulement comme un manque devant l'ineffable – est beaucoup plus que la simple opposition au *dit*, il est aussi le « silence ». D'où le titre en conjonction : *la voix et le phénomène*. D'après nous, cette voix est plus proche du geste de parler, car elle traverse la phonation, les signes et leurs sens pour arriver au discours, comme un émissaire de quelque chose déjà entamé et dont l'expression silencieuse est la signification du geste. Le phénomène, en tant qu'apparence et monstration (au sens de Heidegger), est tout ce qu'il veut dire, en d'autres termes signifier – au sens entier de la *Bedeutung* et pas seulement comme référence et dénotation.

Certes l'effort de ces auteurs vise à atteindre une version ultime de ce que signifie le discours par lui-même, et surtout à arriver aux portes du langage philosophique, mais cela n'empêche guère d'extrapoler vers la psychopathologie. En effet, toutes les applications auxquelles nous avons confronté notre signe psychopathologique, « j'ai rien fait », montraient une adéquation tant possible qu'heuristique. Ce signe, bien qu'il soit issu du langage « ordinaire » (non-philosophique), remplit les conditions pour une description (interprétative) qui considère toutes les conséquences extra-langagières, sans pour autant, le subsumer à une catégorie infra-langagière qui, proche du sensible, peut l'éloigner d'une autre supra-langagière proche du formel. Ainsi avoir soumis cette phrase, avec l'espoir de la rendre plus intelligible, a dévoilé la complexité qui était liée à sa prononciation matérielle. Mais réduire l'intentionnalité à cette matérialité, ce serait tomber sur le même exercice des pragmatiques, développer encore

---

pour une « philosophie comme vision du monde » (*Weltanschauungsphilosophie*) » (p.59). Husserl E. (1911), *La philosophie comme science rigoureuse*, Puf, Paris, 1989, traduit de l'allemand par de Launay M. Nous cherchons au contraire à développer une perspective psychopathologique non réductible au seul aspect philosophique.

plus une réduction phénoménologique ce serait passer à l'autre extrême. Tous deux sont nécessaires pour transporter l'intentionnalité vers son destin (interprétatif).

Nous avons pu constater aussi que la linguistique, la rhétorique, l'analytique-pragmatique, la phénoménologie, chacune séparément, ne pouvaient pas rendre justice à cette complexité expressive. D'ailleurs ces disciplines, lorsqu'elles sont consacrées à l'analyse du langage, partagent des notions et des approches communes. Or, une vision d'ensemble multidisciplinaire peut rendre compte de la nature de cet acte. Avec cet exercice nous avons aussi pu constater ce qui se présentait sans cesse à nous comme un tout (acte + phrase) : la vision d'ensemble était ratifiée par la *Bedeutung*.

La *Bedeutung* pour nous est le lien entre acte et phrase, la plupart du temps implicite, qui, tout en ayant le sens en sa faveur, ne reste pas lié par la dette envers lui, puis ce lien franchit vers le monde extérieur. De cette façon, nous pouvons observer que l'acte, qui accompagne la phrase, persiste en elle. Cette persistance nous la comprenons comme le geste qui dit quelque chose en soi, mais qui dit beaucoup plus quand il est lié à la phrase. Mieux, la phrase, bien qu'elle passe ou germe dans le langage, ne perd pas sa condition gestuelle. Encore mieux, l'acte se transforme en geste par sa liaison à la phrase. C'est ici que la *mimesis* a une participation éclairante. La *mimesis* est une reproduction de la vie, elle est génératrice de mondes. Son expression la plus achevée semble passer par la voix. Cette voix représente le monde silencieux des signes, mais aussi celui des actes. Ainsi, parler est un geste, parce qu'en parlant les signes se font son discursif, et en même temps, l'intentionnalité émerge de l'interprétation de ces signes. Une interprétation invoque une intentionnalité autant persuasive que créatrice dans la communication. Ainsi la manière intentionnelle avec laquelle on réorganise les signes va actualiser un certain plaisir. Si ce n'était pas le cas, la communication orale serait une activité fade, voire déplaisante, en voie d'extinction et purement machinale. Plus l'acte est près de la netteté, plus il est équivoque pour la phrase et plus il est présent dans le discours. Inversement, moins l'acte est net, plus il est absorbé par le discours. Dans les deux cas, l'acte est quantitativement présent, mais sa qualité change.

Dans le premier cas l'acte est plus actif dans le discours, il le détermine, alors que dans le deuxième cas, il est moins actif et déterminant. Ainsi, attaquer quelqu'un en le frappant est si net qu'une explication orale devient superflue ; alors qu'attaquer quelqu'un en parlant est si ambigu qu'une explication orale devient essentielle.

Qu'un discours soit atteint par l'acte veut dire que l'intensité de l'acte a des séquelles sur l'énonciation. Il suffit d'interroger immédiatement quelqu'un qui est tombé en descendant l'escalier du métro, on constatera que sa voix, ses gestes, ses mots vont être altérés à cause de l'incident. A l'inverse, quelqu'un qui a descendu l'escalier sans problèmes s'exprimera banalement sur son action.

L'éloquence discursive peut parfaitement être altérée par l'action qui la précède, sans doute, mais si cette éloquence discursive ne souffre aucune altération après un acte net, supposé l'altérer, est-elle alors atteinte par l'intensité de l'acte ? On pourrait répondre à partir de la psychologie de l'apprentissage où, par exemple, quelqu'un qui, à force de vivre ou exprimer des actes d'intensité remarquable, a déjà décimé et adapté son discours aux faits des actes – telle *performativité* comme nous l'avons déjà développé dans le chapitre précédent. Mais répondre par là serait accorder du crédit à une vision trop centrée sur une psychologie du traumatisme. Cela revient à faire crédit à une nouvelle hypothèse : et si l'acte est tellement présent dans le discours, à tel point qu'il est une partie de lui, et s'il vient à se compléter en lui, s'agit-il alors d'un discours atteint par l'acte ou d'un acte atteint par le discours ? Ni l'un ni l'autre. Il semble que cette question soit proche de ce que nous entendrons par le recours au geste.

Ce dernier point nous permet de soutenir que le malentendu n'est pas seulement dû à l'équivocité des sens, mais à l'excès de l'acte. Le recours au geste devient ici nécessaire. En d'autres termes, si la *Bedeutung* n'est pas liée au sens, ce dernier reste coincé dans les signes. Le geste manqué en est une preuve et dont la significativité est purement inconsciente.

En suivant cette logique, une question se pose :

Le comportement antisocial, entendu comme geste antisocial, trouve-t-il ici son expression psychopathologique ? Le désaccord entre le sens et la *Bedeutung* est-il suffisamment pertinent pour expliquer l'antisocial ? Faire des actes manqués, ou avoir des équivoques discursives, est-il toujours un signe antisocial ?

Puisque notre questionnement ne trouve plus de réponses dans le champ descriptif, nous allons à présent analyser ces questions dans le prochain chapitre, où l'approche pré-analytique devrait trouver sa limite.

#### IV. SIGNIFICATION PRE-PSYCHOPATHOLOGIQUE

Pouvoir démontrer qu'un acte et une phrase ne vont pas toujours de soi, n'est que le préambule de ce que nous voulons comprendre comme comportement antisocial. En fait, le désaccord entre phrase et acte n'est pas encore une condition strictement psychopathologique, elle est une inadéquation constitutive aux actes du discours. Les approches que nous avons étudiées développent des théories qui tentent de résoudre cette énigme : en éclaircissant d'abord la distinction entre *Sinn* (sens) et *Bedeutung* (dénotation, référence, signification), puis le franchissement de cette distinction vers une région extralinguistique dont la *mimesis* « crée » le lien au monde. Ce lien se montre ou s'exprime, d'après nous, dans le geste aussi. Or, s'il y avait une grande béance entre ce qui était le monde et ce qui était exprimé, nous avons supposé qu'il existait des gestes manqués. Ces gestes manqués, on peut l'attendre, n'ont pas une cohérence claire dans les actes de discours ; en plus, et à la lumière du sens, ils sont pratiquement incohérents ; dès la perspective de la *Bedeutung* ils ont un lien avec le monde, seulement ce lien, pas toujours évident, peut être altéré, voire masqué par le sens de ce qui dit le discours. Ce raisonnement nous a permis de penser que la cohérence d'une phrase, le fait qu'elle ait sens et référence, n'était pas exclusivement dû à sa constitution logique (sens), mais était principalement conditionné par sa connexion au monde (référence). Donc, si le monde (extralinguistique) est trop « intense » pour ainsi dire, il va avoir une incidence importante sur le discours, à tel point que les phrases peuvent souffrir des altérations ou des transformations plus ou moins permanentes. Notre phrase « j'ai rien fait » en est une preuve. Que cette phrase ne s'accorde guère à son monde extralinguistique (attaquer quelqu'un) n'est que le point de départ d'une condition morbide. En fait, ne pas s'accorder au monde via une phrase n'est pas une condition suffisante pour admettre qu'il existe un noyau psychopathologique. Il en va de même, si l'on pense à la négation, comme un effort pour se détacher de la proximité de ce monde, parce que *stricto sensu* dénier un fait, n'est qu'une faculté langagière, dont le résultat peut être vrai ou faux. Sous ce prisme, la phrase est juste car elle se tient à son sens. Si l'on s'interroge pour « attaquer quelqu'un », cette action, bien qu'elle soit déniée, reste aussi cohérente, car elle est un fait du monde, elle existe. En outre, si l'on s'interroge sur le lien entre acte et phrase, le désaccord entre l'un et l'autre sont évidents, mais ils ne sont pas pour autant strictement psychopathologiques. Jusqu'ici la description nous montre seulement des éléments naturels de n'importe quel type d'acte et de phrase. Pourtant, si l'on s'interroge sur ce qui n'est

ni purement un acte ni purement une phrase, c'est-à-dire sur ce qui se trouve mi-chemin de l'un et de l'autre, le seul élément à interroger est le geste. Cependant, pour atteindre ce qu'il peut exprimer de psychopathologique, il est nécessaire de faire porter l'analyse sur ce qui peut mieux le dévoiler : la *Bedeutung*. Une fois que nous avons situé cette notion dans le champ de la description psychopathologique, nous précisons, via une application, une définition plus juste de ce que nous entendons par geste.

Pour simplifier la tâche de rendre visible la *Bedeutung* en psychopathologie « psychanalytique », nous allons examiner d'abord le contexte où elle peut être appliquée. Le plus pertinent serait de traiter les auteurs de langue allemande. Pourtant, comme nous l'avons constaté, ce serait un exercice trop ambigu. Car l'usage en allemand de ce mot n'est pas toujours univoque, la plupart du temps il s'attache au mot *Sinn*, sens. En plus, son usage écrit et oral passe par le sens, la référence, la dénotation, la significativité, la signification et aussi par l'importance. Étant donné que des implications de langue peuvent altérer l'usage de cette notion, nous allons en premier lieu la traiter dans le contexte français. Dans le contexte français, le souci de traduction puis d'application rendent cette notion plus nette pour notre propos. Mais nous posons d'emblée un avertissement par rapport à ce choix. Il se trouve que rester dans le mot d'origine a ses limitations ; en fait, la réduction du champ conceptuel permet sans doute de mieux serrer la notion, mais il rétrécit son usage appliqué. En revanche, le souci de précision s'étend. Par exemple, si nous consultons la notion de « sens » en psychopathologie et en psychanalyse, le risque d'ambiguïté atteint des notions qui, étant proches de la *Bedeutung*, peuvent se confondre avec celles de référence, signification, etc.

Vu que la notion de *Bedeutung* est généralement liée au *Sinn*, sens, l'usage que l'on en fait est principalement lié au discours. En effet, en considérant le moment où est située notre description, l'approche la plus pertinente à réviser reste celle du langage. Ainsi, l'auteur qui a bien travaillé les implications de cette notion est sans doute le psychanalyste Jacques Lacan.

La première fois que Jacques Lacan fait explicitement référence à la *Bedeutung* c'est dans sa conférence en allemand *Die Bedeutung des Phallus*, en 1958, dont un texte en français a été rédigé la même année, sous le titre *La signification du phallus*. Texte élégant et clair, bien qu'il soit conçu d'après une conférence, il garde l'éloquence et une certaine didactique germanique. Dans ce texte, on voit clairement ce que Lacan entend, à l'époque, par *Bedeutung*. Pourtant, étant donné que l'auteur cherche à développer une signification du phallus, la *Bedeutung* est, au sens que nous voulons exploiter, difficile à apercevoir, elle y est pratiquement le phallus. Raison pour laquelle nous allons suspendre une analyse prématurée qui risque de

rendre confuse cette notion, au lieu de l'éclairer. Par conséquent, nous allons d'abord examiner les préceptes qui animent cette *Bedeutung* dans le discours de Lacan. Ainsi, seront d'abord discutées la vision philosophique du cogito cartésien, chère à l'auteur, puis les implications logiques qui en découlent par rapport à la *Bedeutung*. Enfin, munis des éléments théorico-logiques pré-psychopathologiques, qui caractérisent Lacan, nous allons revenir au texte *Die Bedeutung des Phallus*, lequel condense le souci de traduction et l'application particulière que Lacan fait de cette notion.

Dans le séminaire XII *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse ou les positions subjectives d'être*<sup>406</sup>, Lacan centre sa recherche, comme l'indique le titre, sur les implications entre la psychanalyse et l'être. Ici, l'usage de la *Bedeutung* devient axial pour le commerce entre le discours psychanalytique, dont l'émissaire est le sujet, et celui de la philosophie, dont le héraut est l'être. Nous n'allons pas nous attarder sur ce séminaire, fort centré dans le débat sophiste, mais nous retiendrons quelques passages qui expriment ce que Lacan comprenait à l'époque par *Bedeutung*. Nous verrons comment cette compréhension, principalement logique, et même si par la suite elle évolue (en liaison avec le *cogito*), reste dans son fondement une logique du langage.

Lacan fait référence à la logique de Frege pour développer l'idée de jugement (logique) :

« La théorie qui s'appelle fregéenne – celle qui distingue le signe de la *Bedeutung*, de la signification dans FREGE – nous arrivons à cette sorte d'exténuation de la référence, qui fait que FREGE formule que si nous devons trouver à ce quelque chose qui s'appelle un jugement – une référence quelconque – ce ne peut être, au dernier terme, que la double valeur du faux ou du vrai. La valeur est à proprement parler le référent, entendez bien, qu'il n'y a pas d'autre objet du jugement à la pointe d'une pensée logique mais qui est pour nous exemplaire de ce qu'une certaine voie poursuivie engendre comme paradoxe qu'il n'y a – en fin de compte – pas référence, si ce n'est la valeur : ou il est vrai, ou il est faux. »<sup>407</sup>

Dans ce passage, on aperçoit un effort pour introduire la théorie de Frege au débat scientifique. D'ailleurs, la description de la *Bedeutung* est entièrement liée à celle de Frege, pourtant on ressent l'intention de Lacan de la mettre au service du discours psychanalytique. C'est-à-dire qu'il essaie de prendre la problématique de la vérité, encore binaire, entre le vrai et le faux. Ce qui en résulte, c'est une vision du jugement en référence au vrai ou faux. Le

---

<sup>406</sup> Lacan J., *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse ou les positions subjectives d'être. Séminaire XII (1964-1965)*. (Séminaire inédit).

<sup>407</sup> *Ibid.*, p.519 (2 juin 1965).

jugement clinique est encore en projet pour un discours psychanalytique. Ici, la *Bedeutung* est distinguée du sens et, en tant que signification, elle est très proche du non-sens : « Le sens existe au niveau du non-sens et d'un poids aussi manifeste qu'en tout autre lieu où il peut se développer qui s'appelle signification, un apparent réel. »<sup>408</sup> Qu'ici la *Bedeutung* soit « un apparent réel » est dû à ce qu'elle est en train de signifier l'état de choses, c'est-à-dire elle est *status nascendi*, un jugement de vérité à mi-chemin de la symbolisation et de l'imagination. On dirait une véritable construction de pensée, mais surtout un plaidoyer pour la vérité, laquelle sera par la suite opposée à la fragilité du savoir – car celui-ci ne sait qu'habiter dans la supposition du sujet. Cette démarche est reprise dans le séminaire XIII, *L'objet de la psychanalyse*, où l'apport de Frege est encore circonscrit à valider la notion de vérité. C'est le « désir de vérité » chez Frege que Lacan exploite comme une ficelle rouge (Bande de Moebius) afin de montrer les controverses du vrai et du faux. Ainsi, l'opposition entre construction de jugement et sens, va être traitée à la lumière de la *Bedeutung*. Cette démarche jusqu'ici ne connaît pas de grands changements par rapport à une vraie évolution du concept de *Bedeutung* chez Lacan. Il faut attendre le séminaire XIV, *La logique du fantasme*, où on aperçoit un usage de la *Bedeutung* plus limpide, cela nous permet de rappeler l'utilité que cette notion peut avoir en dehors du champ strictement phénoménologique :

« Ce n'est nullement un obstacle à ce que l'inconscient soit structuré comme un langage, il ne s'agit pas de la chose indicible, mais de l'affaire parfaitement articulée pour autant qu'elle prend le pas comme *Bedeutung* sur quoi que ce soit qui puisse l'ordonner pour désigner ce qu'il en est de l'inconscient quant au registre de l'existence et de son rapport avec le je. »<sup>409</sup>

En ce qui concerne l'application directe, non traduite, que Lacan fait de la *Bedeutung*, on peut dire qu'il s'agit d'un usage synonyme à celui de « référence ». Référence à « l'inconscient structuré comme un langage », situation qui permet à Lacan d'ancrer sa conception de l'inconscient dans le registre du langage. Autrement dit, l'ineffable, auquel fait référence l'auteur, est l'inconscient ; mais comment parler « d'une chose non dite » dans l'inconscient, surtout si ce dernier est structuré comme un langage ? Lacan va y répondre par la *Bedeutung*.

Tout en faisant abstraction du caractère soucieux de précision langagier chez Lacan, il faut se demander pourquoi l'auteur parle directement de *Bedeutung*, alors que, selon l'usage

---

<sup>408</sup> *Ibid.*, p.520 (2 juin 1965).

<sup>409</sup> Lacan J. (1966-1967), *La logique du fantasme, Séminaire du 11 janvier 1967*, p.77 (séminaire inédit).

qu'il en fait, il semble renvoyer à la « référence », au sens linguistique. Tout d'abord, si Lacan avait parlé de « référence » tout court, il aurait avoué que ce qu'il comprend par l'inconscient n'est pas autre chose qu'un langage, et pas un inconscient structuré comme tel. Si Lacan, connaisseur de la langue allemande, avait traduit *Bedeutung* par « signification », cela aurait évidemment signifié une complication de style par rapport aux définitions du signifiant et du signifié. Enfin, s'il avait parlé de « dénotation », cela aurait précipité une entrée trop directe dans la logique mathématique – qu'à l'époque, il n'avait pas encore bien exploitée –, au détriment de la complexité phénoménologique qu'il gagne sans traduire cette notion-là. Chez Lacan l'usage de la *Bedeutung* est une solution de compromis – entre l'inconscient structuré comme un langage et la psychanalyse freudienne. Cette citation en est une preuve :

« Défaut de la pensée, ce trou dans la *Bedeutung*, ceci à quoi nous n'avons pu accéder qu'après le chemin entièrement tracé par Freud du procès de l'aliénation, son sens, sa révélation, de l'incapacité de toute *Bedeutung* à couvrir ce qu'il en est du sexe »<sup>410</sup>.

Ici la *Bedeutung* est une sorte de signification ratée, elle ne rend pas suffisamment compte du sexe. Sans rentrer dans les définitions de termes psychanalytiques encore, on peut présupposer que la *Bedeutung* de Lacan ne peut pas, comme nous l'avons déjà vu, reproduire l'acte via la parole. En plus, que Lacan fasse référence au sexe n'est pour le moment qu'en cherchant un effet de contraste, et quasiment sans opposition, avec l'incapacité langagière de « reproduire » l'indicible – en tant que source d'aliénation de tout discours.

Dans l'ensemble de ces citations, on s'aperçoit que Lacan analyse les concepts psychanalytiques pour démontrer sa thèse de l'inconscient structuré comme un langage dont l'une des applications, soumise à l'examen, est le « cogito cartésien ».

En conséquence, l'interprétation que nous allons en faire sera plus proche de la philosophie de la *Bedeutung*, en tant que situation pré-psychopathologique, que d'une approche strictement psychopathologique.

C'est le philosophe René Descartes qui, dans le *Discours de la méthode* et dans *Méditations métaphysiques*, formule : « je pense, donc je suis (*cogito ergo sum*) »<sup>411</sup>. Lacan reprend cette formule à plusieurs reprises ; traitons-la à la lumière de son texte *L'instance de la*

---

<sup>410</sup> *Ibid.*, p.79.

<sup>411</sup> Pour approfondir dans l'influence de Descartes sur Lacan Cf. Chapitre “Cogito et “sujet” clivé freudien” et “Y a-t-il une lecture lacanienne de Descartes” in Sipos J., *Lacan et Descartes. La tentation métaphysique*, Puf, Paris, 1994.

*lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*. L'auteur y questionne le sujet de la science dans la psychanalyse. Le texte commence avec une citation des *Carnets* de Léonard de Vinci : « ...car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez. »<sup>412</sup> En plus d'être le préambule du sujet à traiter, elle est autant un avertissement qu'une caution épistémologique. Le titre est d'emblée problématique, si l'on considère les tournures de phrases habituelles chez l'auteur. Surtout ce titre fait une présentation écrite de l'approche verbale de l'auteur à propos de la psychanalyse. Il veut « l'introduire en situant entre l'écrit et la parole : elle sera à mi-chemin »<sup>413</sup>. Ainsi, Lacan propose un discours philosophique de la psychanalyse, il précise :

« L'écrit se distingue en effet par une prévalence du *texte*, au sens qu'on va voir prendre ici à ce facteur du discours, - ce qui y permet ce resserrement qui à mon gré ne doit laisser au lecteur d'autre sortie que son entrée, que je préfère difficile. Ce ne sera donc pas ici un écrit à mon sens.»<sup>414</sup>

Ce que Lacan entend ici par *écrit* (en le distinguant implicitement de l'oral) est, on dirait, l'encre du sens sur le *texte* du discours. Cette « prévalence du texte » est la résistance écrite à laquelle se heurte l'acte de lecture. Lacan en fait une invitation subtile : le lecteur serait, durant sa lecture, une sorte de *convive de pierre*. Le faire-part est la *lettre*.

Si via la lettre Lacan veut parler du discours scientifique de la psychanalyse, c'est parce qu'il va traiter la béance qu'il y a entre l'acte et le mot, dans son jargon entre signifiant et signifié, entre la chose et le mot dans la psychanalyse. Il définit la *lettre* de son titre, à la lumière de la linguistique : « Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage »<sup>415</sup>. Cette idée est soutenue par l'algorithme du signifiant et du signifié divisé par une barre, emprunté à Ferdinand de Saussure (1916). Ainsi Lacan démontre « qu'il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification »<sup>416</sup>. Voilà l'insuffisance de la langue : « à couvrir le champ du signifié »<sup>417</sup>. Ainsi, Lacan critique durement la « quête du sens du sens, du *meaning of meaning* comme on en dénomme, dans la langue où ses fervents s'ébrouent, l'objectif. »<sup>418</sup> Cela est éloquemment soutenu par une figure

---

<sup>412</sup> Lacan, J. (1957) « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 493.

<sup>413</sup> *Ibid.*, p.493.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p.493.

<sup>415</sup> *Ibid.*, p.495.

<sup>416</sup> *Ibid.*, p.498.

<sup>417</sup> *Ibid.*, p.498.

<sup>418</sup> *Ibid.*, p.498.

où on observe le mot Arbre, avec une barre en dessous, puis le dessin d'un arbre<sup>419</sup>. Signifiant et signifié ne se touchent jamais. Une quête de sens, dans le circuit fermé du langage, ne peut jamais que renvoyer à d'autres signifiants.

Puisque le texte poursuit une application des notions linguistiques à la psychanalyse, à savoir, les couples du signifiant et du signifié, de la métaphore et de la métonymie, nous allons, pour le moment, laisser en suspens un examen approfondi de ces notions, que nous reprendrons à propos de la métaphore. En revanche, nous allons essayer de déceler le propos lacanien par rapport au « cogito cartésien » et ses implications sur la *Bedeutung*.

Pour comprendre l'application, parce qu'il ne s'agit que d'une application, du cogito cartésien à la psychanalyse chez Lacan, il faut d'abord la considérer comme liée à la notion de sujet que l'auteur ici développe. La notion de sujet que Lacan traite ici, n'est autre que celui de la linguistique – de la présence facultative à son énoncé, comme nous l'avons déjà dit. Ce sujet va souffrir des transformations liées à l'idée de l'être. Ainsi le sujet lacanien, incapable de signifier entièrement son signifié via son signifiant, aurait un discours aliéné de lui-même. L'intersection du sujet linguistique et du sujet de l'inconscient passera par la maxime « je pense, donc je suis (*cogito ergo sum*) ». Lacan analyse cette maxime : « peut-être ne suis-je qu'objet et mécanisme (et donc rien d'autre que phénomène), mais assurément en tant que je le pense, je suis – absolument [...] dans cela qui pense (*cogitans*), je ne fais jamais que me constituer en objet (*cogitatum*). »<sup>420</sup>

Que l'être du sujet ne soit rien qu'un phénomène veut dire qu'il est une apparence à ses propres yeux. En fait, la pensée du Je le constitue en tant que discours, lequel est à son tour une vision diffuse de ce qu'il peut être. Ainsi, la pensée du sujet devient une chose pensée, parce que son discours est à la base « sujet et objet ». Ce paradoxe cartésien, Lacan le pense comme sujet du signifiant (*cogitans*) et son irréductible énigme du signifié (*cogitatum*). Le risque de dire que le sujet est un phénomène implique aussi d'assumer qu'une *doxa* guette le discours du sujet, c'est-à-dire qu'il ne peut qu'opiner sur lui-même. C'est l'essence de l'existence du sujet que Lacan cherche à dévoiler dans l'intersection du sujet linguistique et de celui de l'inconscient. En fait, il reformule l'état des choses : « je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas »<sup>421</sup> ; proposition qui sera complétée par une autre : « je ne suis pas, là où je

---

<sup>419</sup> *Ibid.*, p.499.

<sup>420</sup> *Ibid.*, p.516.

<sup>421</sup> *Ibid.*, p.517.

suis le jouet de ma pensée ; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser »<sup>422</sup>. De cette manière tout ce que dit le sujet linguistique, coincé dans les sens de son circuit signifiant, va, logiquement, servir pour justifier l'écartement inhérent qu'il a de son être. Ainsi, Lacan fait coïncider l'immanence existentielle de l'Être avec le verbe être du sujet de l'énoncé. Le premier Être est l'être du « je suis » ; le deuxième correspond à celui du « je pense ». Être et penser deviennent les deux, en apparence la même chose. La méconnaissance, ou si l'on préfère le doute, propre à l'existence, est accueillie par la pensée et exploitée dans le registre du langage discursif. D'où l'hyper-récurtivité de la demande pour l'être, dont la barre n'est autre que la division sujet/objet, mais dans le sujet même du discours. De cette façon, le « sujet de l'inconscient » prend des proportions existentielles. Logiquement il les a, mais elles ne sont pas une imposition venue du langage envers l'inconscient comme le soutiendrait une linguistique générale ; la psychanalyse soutient l'idée qu'à partir de l'inconscient le langage prend un *corpus* énigmatique. La seule façon de soutenir le postulat *l'inconscient structuré comme un langage*, est de considérer à la lettre ce que Lacan entend par la *lettre*. Cette lettre est un point de fuite pratiquement non-signifiable, elle ne connaît de signification que si elle n'est pas en opposition avec d'autres éléments linguistiques : d'autres lettres, signes de ponctuation, bref des signes. Elle est pour elle-même opaque. Invisible à l'œil si elle n'est pas tracée par l'écrit et inaudible à l'oreille si elle n'est pas prononcée par la voix. On dirait, qu'elle devient pratiquement imperceptible si elle n'est pas animée par le discours. Bref, elle semble n'exister que dans le registre langagier. Pourtant, dans cette théorie, cette lettre représente en même temps une connexion, aussi étrange qu'elle paraisse, au non-sens qui, soit dit en passant, ne peut être que dans le langage, le berceau du sens. C'est le non-sens, ou ce qui revient ici pratiquement au même, le hors sens et, par conséquence, la « quête de sens », critiquée par Lacan même, comme nous l'avons déjà vu plus haut, qui expliquera comment le sujet de la linguistique peut passer à être le sujet de l'inconscient. Ainsi :

« Il s'agit ici de cet être qui n'apparaît que l'éclair d'un instant dans le vide du verbe être, et j'ai dit qu'il pose sa question pour le sujet. Qu'est-ce à dire ? Il ne la pose pas *devant* le sujet puisque le sujet ne peut venir à la place où il la pose, mais il la pose à *la place* du sujet, c'est-à-dire qu'à cette place il pose la question avec le sujet, comme on pose un problème avec une plume et comme l'homme d'Aristote pensait avec son âme. »<sup>423</sup>

---

<sup>422</sup> *Ibid.*, p.517.

<sup>423</sup> *Ibid.*, p.520.

Ce beau passage résume si brillamment la démarche lacanienne. Là sont considérés les éléments décrits plus haut, puis ils sont décentrés et reformulés dans un nouveau registre. Le questionnement semble liquider le problème du langage tout en critiquant son point de départ, le *cogito*. C'est dire la décomposition linguistique des éléments constitutifs du *cogito* : à savoir les verbes Penser et Être, le pronom Je, la conjonction Donc, désormais la barre de division entre signifiant et signifié, sont tous reconduits dans un seul ensemble qui est la question pour l'être, question qui va d'une linguistique générale vers une philosophie existentielle.

Cet *éclair*-là est l'insinuation que peut faire l'être dans son verbe être. En d'autres termes, que l'essence de l'être apparaisse si furtivement est dû à sa condition de phénomène. Pas seulement comme un phénomène synonyme d'apparence, mais aussi en tant que considéré comme une monstration. Pas n'importe quel type de monstration, c'est la monstration de l'être qui fait son insinuation. Puisqu'il est apparence et essence, il est monstration. C'est ici que le recours à la *lettre* est un outil. En fait, si on l'applique à l'être, sous la logique de Lacan, on passe de l'être à la *lettre* par sonorité, et ainsi à l'*autre*. De cette manière la troisième partie finale du texte va avoir un sens linguistique dans son sous-titre *La lettre, l'être et l'autre*, tout en gardant l'ambiguïté ontologique requise pour passer au sujet de l'inconscient. Le coup de maître de Lacan, c'est d'avoir inclus, dans le même coup, linguistique, ontologie et psychanalyse. Les deux premiers domaines, nous venons de les mettre en évidence ; le troisième, encore en suspens pour notre analyse, nous allons discrètement l'inférer dans la citation de Freud que fait Lacan : « *Wo es war, soll Ich werden*. Là où fut ça, il me faut advenir.»<sup>424</sup> D'après la traduction que Lacan fait de cette proposition freudienne, le raisonnement à propos de ce que Lacan entend par le *cogito cartésien*, devient plus clair. D'ailleurs, on pourrait dire que l'application au *cogito* est conçue en vertu de la maxime de Freud. Ainsi, Lacan admet l'étroite communion qu'il y a entre le sujet, au sens large du terme, et le sujet de l'inconscient : « Freud par sa découverte a fait rentrer à l'intérieur du cercle de la science cette frontière entre l'objet et l'être qui semble marquer sa limite.»<sup>425</sup> C'est ici qu'on voit plus nettement le saut que fait Lacan vers l'existentialisme de Heidegger. Nous allons nous attarder sur ce point pour clarifier ce lien.

---

<sup>424</sup> *Ibid.*, p.524.

<sup>425</sup> *Ibid.*, p.527.

À propos de Heidegger, Lacan dit : « Quand je parle de Heidegger ou plutôt quand je le traduis, je m'efforce à laisser à la parole qu'il profère sa signification souveraine. »<sup>426</sup>

Pour capter le sens de cette citation, il faut la penser à plusieurs niveaux. Parler de Heidegger, chez Lacan, implique nécessairement un passage de l'oral vers l'écrit, tout particulièrement ce que Lacan dit, au début de ce texte, à propos du discours et de l'écrit. Ainsi, que son texte soit ancré à la limite de l'oral et de l'écrit n'est pas inoffensif chez l'auteur. En fait, la diatribe, sous-jacente dans ce texte, contre une vulgarisation de la psychanalyse, prend son sens plus élevé de la main de Heidegger. De cette manière, parler de Heidegger ne risque d'être qu'une palabre, il est nécessaire qu'il ait une traduction épurée de toute vulgarisation du style ou, si l'on préfère, du discours. La traduction que Lacan en fait est une traduction littérale, fort précise, mais soumise irrémédiablement à la structure du langage. On prend, par exemple, cette « signification souveraine » qui, telle la *Bedeutung*, instaure le véritable rapport entre la philosophie de Heidegger et la psychanalyse de Lacan. En effet, si l'on prend l'analyse de l'être chez Lacan, elle organise d'une belle façon les propos de l'auteur, parce qu'elle passe par l'être, la lettre, puis l'autre, et comme nous l'avons vu, est une progression du langage vers une ontologie du sujet de l'inconscient. Démarche ontologique qui n'est autre que celle de Heidegger.

Heidegger ne conçoit pas le phénomène comme une simple apparence. En plus, il n'est pas liquidé en lui-même s'il n'atteint pas la monstration de l'être. Par conséquent le phénomène de Heidegger est apparence et monstration en même temps qu'il insinue son être. D'ailleurs, une subdivision marque la « manifestation » du phénomène. D'une part, ce phénomène est un

---

<sup>426</sup> *Ibid.*, p.528. Ce paragraphe est cité aussi par Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'une système de pensée*, Fayard, Paris, 1993. Elle l'interprète comme un hommage à l'homme Heidegger, et comme un écart de Lacan par rapport l'auteur allemand. (p.305). Elle aussi met en relief le désir de Lacan d'être reconnu par Heidegger. Par rapport à l'approche de Lacan envers Heidegger, la façon de le traduire, elle commente: « Là où Heidegger, par exemple, jouait sur l'homophonie des verbes *legen* (allemand) et *legein* (grec), Lacan jouait en français sur l'homophonie des mots *léguer*, *legs* et *lais*, introduisant ainsi dans la traduction française un équivalent du jeu heideggerien sur la langue allemande et grecque. » (p.302). Et à propos de l'acquisition lacanienne du style de Heidegger, elle dit que Lacan « privilégia, dans l'œuvre heideggerienne, ce qui avait trait à la conception du langage, et ne conserva du style heideggerien que la technique du commentaire, mettant l'accent non pas sur une ontologie, mais sur un dévoilement comme recherche de la vérité du désir » (p.303). Nous sommes partiellement en désaccord avec Roudinesco. D'un côté, nous la suivons lors qu'elle souligne l'adaptation que Lacan fait du style heideggerien par rapport au jeu de mots, la dévotion à Heidegger, et le point le plus important, le détachement théorique du premier en relation au deuxième. Pourtant, l'historienne de la psychanalyse néglige de faire une analyse plus profonde de l'adaptation lacanienne de Heidegger. En fait, que Lacan privilégie le langage, au sens large du terme de Heidegger, n'exclut guère de mettre l'accent sur l'ontologie. Tout d'abord, Lacan en faisant le jeu de mots *La lettre, l'être et l'autre*, essaie une ontologie pour et dans le langage, mais, trop collé à la lettre, il finit par négliger l'obscurité du non-langage. En conséquence Lacan fait une « ontologie » à la Heidegger, tout en changeant l'ineffabilité de l'être par celle du sujet de l'inconscient. Entre Dieu et Diable, Lacan, dirait-on, purge une « ontologie psychanalytique » du *réel* au milieu du structuralisme.

« étant », qui est et n'est pas en même temps, et par conséquent il est plutôt un « semblant » ; d'autre part, ce phénomène est aussi un « se montrer »<sup>427</sup>.

Cette condition du « semblant » et de la « monstration » conduit l'interprétation philosophique vers l'équivoque inhérente qui a la partie insinuée : cette partie perceptible garde une énigme en attente d'une interprétation qui puisse la dévoiler. On pourrait dire que cette partie est monstration et occultation. La question pour l'être s'y installe, ou pour mieux dire, émerge d'ici. La matérialisation de cette question n'est pas formelle, elle est plutôt esquive et étincelante – on songe à la métaphore de l'éclair à propos du cogito chez Lacan –, d'où son caractère épiphanique et aléthique. L'impression d'être question et réponse, en même temps, recouvre tout le paradoxe de la question pour l'être. Ainsi, la question pour l'être, va avoir une condition de demande dans la mesure où elle est prononcée par la voix du discours, par contre elle va prendre une condition de réponse dans la mesure où elle échappe au langage. Etant donné qu'elle échappe au discours lorsqu'elle est y figurée, on dirait qu'elle y est conçue aussi. Les particularités de cette question prennent ici toute leur ampleur linguistique – pur euphémisme, dit Bourdieu. De cette manière, la question pour l'être traverse l'esprit du *Dasein*, l'être, comme une étincelante intuition phénoménique (encore en carence de *logos*), dont la formalité du discours, le *Dasman*, « l'homme » et sa *Gerede*, « palabre » ou « on dit », puis la conjonction « on dit de l'homme », qui octroie le *logos*. Ainsi, le phénomène n'est plus une apparence, il est désormais une question phénoménologique. Pourtant, cette dernière condition la rend inauthentique pour une vraie demande pour l'être. En rester là, ce serait faire une réduction phénoménologique, alors que, pour dévoiler l'essence de l'être, une ontologie est nécessaire, c'est-à-dire s'interroger sur la nature existentielle de l'« étant » intra-mondain et de l'« étant » extra-mondain. Le monde grâce à ses outils à portée de main, en tant qu'*utilisabilité*, devient dicible, mais vulgaire et inauthentique ; un « souci » de dépuration est nécessaire pour faire parler l'être – Lacan parlerait du « *parlêtre* ».

Les ressemblances avec Lacan sont claires. Pourtant, le problème n'est pas là. Le problème de l'application lacanienne de la philosophie heideggérienne réside en ce que l'auteur français n'a pas franchi les codes du *Dasman*. Lorsqu'il dit « laisser à la parole qu'il profère sa signification souveraine », Lacan admet la suprématie du signifiant, et en même temps il renonce à une herméneutique du discours. Il traduit Heidegger, mais aussi étrange qu'il paraisse, il ne l'interprète pas. Lacan comprend excellemment l'auteur allemand, mais il fait un

---

<sup>427</sup> Cf. Heidegger M. (1927), *Être et temps*, Gallimard, Paris, 1986, paragraphe 7 pp. 53-58. Heidegger liquide le concept du phénomène avec cette maxime: « le se-montrant-par-soi-même » p.58.

choix. Un examen comparé des notions de Lacan va mettre en évidence cette idée. C'est ici que nous reprenons la *Bedeutung*, car via sa compréhension dans la théorie de Lacan, elle nous montre le choix de traduire et ne pas interpréter ce que fait cet auteur.

L'effort de Heidegger pour distinguer l'« étant » de l'être conduit ses réflexions vers un « entendre » comme moment intermédiaire de l'« étant », en tant que catégorie fluctuante et non statique, et vers une définition de l'être, en tant que transcendent opposé, en une certaine mesure, au monde signifiable. Signifiable dans le sens du langage, mais aussi dans le sens de la *Bedeutung*. Car l'être est dans le monde, il est là d'avance, et tout ce qu'il peut entendre comme monde, l'être lui-même y compris, est un cumul de références et de rapports de connexion. On dirait une sorte de réseau existentiel, Heidegger définit ainsi sa *Bedeutung* : « l'entièreté de rapport dans laquelle baigne cette animation en signification, nous la nommons *significativité* »<sup>428</sup>. Pour les traducteurs cette « animation en signification » est la *Bedeutung*, et la « *significativité* » correspond à la *Bedeutsamkeit*. Dans le langage heideggérien cette dernière fait écho beaucoup plus à la *significativité* qu'à l'importance, comprise comme une acception de ce terme, en ceci qu'elle soutient la performance de la *Bedeutung* même. En d'autres termes, chez Heidegger *Bedeutung* et *Bedeutsamkeit* sont étroitement liées en tant que rapport initial du *Dasein* au monde. Ce rapport au monde, déjà donné à l'étant, est opposé à la formalisation, au sens large du terme. Ainsi « les rapports aussi « simples » »<sup>429</sup>, dit Heidegger, de la *significativité*, résistent à tout type de formalisation, spécialement du genre mathématique. Nous voulons comprendre ces rapports simples comme quelque chose d'original, c'est-à-dire comme une sorte de contact cru entre l'être et tout ce qu'il entend par existence. L'étonnement d'exister *a priori* comme disposition affective. La simplicité de gros calibre, à notre avis, est liée à une intensité affective qui dépasse le seuil de distinction *a posteriori*. Mais, aussi étrange qu'elle paraisse, elle conditionne constitutivement la qualité de l'entendement. Dans sa manifestation la plus pure, la simplicité est originairement impression affective évocatrice de compréhension. Tout en simplifiant cette logique, qui est la nôtre, plus est en avance la formalisation, plus est recrée cette origine affective comme un proto-entendre intuitif. La formalisation peut aller de soi, si et seulement si la disposition affective est considérée à part entière comme un élément constitutif de la tâche de l'entendement. Cette idée est acceptée chez Heidegger ; d'ailleurs la disposition affective prépare, et anticipe aussi, la *Sorge*, le souci, la préoccupation contre l'angoisse de la chute, dit Heidegger ; mais aussi une énigmatique

---

<sup>428</sup> *Ibid.*, p.125.

<sup>429</sup> *Ibid.*, p.126.

esquisse dont la formalisation de la pensée n'est pas étrangère à ce rapport intuitif. Finalement, la *Bedeutung* chez Heidegger se trouve profondément liée au rapport au monde, elle marque les voies de sa propre urgence, telle la *lettre prioritaire*, où l'intuition devient le destin de l'importance, et l'anticipation l'expéditrice de la disposition affective.

Notre lettre prioritaire n'a rien à voir avec celle de Lacan qui a vu la métaphore de la *lettre*, au sens de phonème pratiquement muet, mais aussi au sens de code de référence énigmatique (nous pensons aussi à *la lettre volée*) ; ensuite le jeu logique entre les deux lettres chez Lacan, où le contenu de la lettre, fort décryptable via l'analyse logique du langage, reste surtout lié à sa destination. Enfin cette destination est principalement l'intuition de l'Autre, à jamais inconnue, où la disposition affective n'est pas prise en compte, au sens constitutif ; elle est quasiment un accident dans le trajet de signification, et de connaissance, que peut avoir le sujet du discours.

De cette manière, on égratigne les aspects communs du *cogito lacanien* avec les raisonnements heideggériennes à propos de l'être et de l'étant. On esquisse donc l'application du cogito cartésien chez Lacan, laquelle vient de se montrer par la formalisation de la proposition « je pense, donc je suis ». Le cogito est dans le langage ; et sa reformulation, en tant que demande et réponse, va vers le sujet de l'inconscient, au sens large du terme. La compréhension de ce sujet comme aliéné de lui-même, implique, au sens ontologique appliqué, que l'aliénation est tranchée entre l'être (*Dasein*) et le sujet (*Dasman*). Pour Lacan, ainsi que pour Heidegger, être et sujet sont embarrassés par la vulgarisation du verbe être. Pour l'auteur français, le sujet aliéné parle, à son insu, du verbe être comme si c'était son propre être. Les pincements de l'être, et pas du verbe, se montrent par la *lettre*. Autrement dit, cette lettre a la faculté d'habiter le langage tout en étant en dehors de lui, cette lettre s'anime lorsqu'elle est opposée et combinée avec d'autres signes. Si ce n'était pas le cas, elle resterait muette ou ineffable. Cette lettre fait communiquer les réseaux langagiers avec les réseaux indicibles de l'être, mais elle n'est pas l'être, elle le promulgue seulement *in absentia* tout en fuyant vers la destination de l'Autre.

Le *cogito* chez Lacan va souffrir une autre reformulation. On revient au texte cité au début, celui de la *logique du fantasme*. La *Bedeutung* est y consacrée pour soutenir une idée reformulée dudit *cogito*, mais surtout pour justifier la thèse de l'inconscient structuré comme un langage. Pour soutenir cette idée, Lacan fait attention à la *Traumdeutung* de Freud, notamment sur les « pensées de rêve ». On voit que l'auteur fait une comparaison en contraste, au même sens que le contraste avec le sexe, exposé plus haut. Ici Lacan oppose les processus

de *condensation* (métaphore) et de *déplacement* (métonymie) comme des effets d'une sémiologie prête à être codifiée par le langage, voie qu'il soutient comme la seule et unique. Cette codification est une lecture des « pensées de rêves » où le Je, au sens lacanien, c'est-à-dire fort linguistique et conséquence de présence facultative, ne pourra pas être compris s'il n'est pas associé à un énoncé. De cette manière, l'auteur prend l'idée du *cogito* comme quelque chose d'aliéné, pour lequel la *Bedeutung* fait le pont vers une compréhension intelligible et logique. Ainsi, tout ce qu'il y a d'illogique dans le rêve ne connaîtra pas de traduction, tel le hiéroglyphe, si n'est par la voie du langage :

« *Bedeutung*, de ce à quoi ça se rapporte, ce sens du rébus. Ce à quoi ça se rapporte, c'est-à-dire, les images qui le constituent, qu'est-ce que Freud fait, sinon de nous montrer comment dans une certaine façon justement de les altérer ces images on peut désigner l'indice grâce à quoi dans leur suite nous retrouvons toutes les fonctions grammaticales.»<sup>430</sup>

La *Bedeutung* est ici le rapport, le lien et la référence entre le rébus, en attente de traduction logique, et le langage. Les « pensées de rêves », le monde des rêves, ne sont que de choses à référer via le langage. Pourtant, d'après l'analyse de Lacan, cela n'est pas donné, parce que l'aliénation du sujet renvoie, en raison de sa condition principalement linguistique et par extension, inconsciente, à une récursivité signifiante, où la *Bedeutung* même n'établit pas de vrai rapport : « Deux opérations également aliénantes, celle de l'aliénation pure et simple, logique, celle que la relecture de la même nécessité aliénante dans la *Bedeutung* des pensées inconscientes.»<sup>431</sup>

C'est ce paradoxe du sujet aliéné en lui-même et son rapport déjà contaminé au monde, qui incite Lacan à reformuler encore le cogito cartésien, en passant par une proposition qui dit « *“tu n'es pas, donc je ne suis pas”* »<sup>432</sup>, comme quelque chose qui argumente la dialectique du cogito de l'être, pour arriver à « *“Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas”* » comme étant le sens véridique du cogito cartésien »<sup>433</sup>.

Le paradoxe auquel Lacan fait attention est celui d'une *Bedeutung* qui rate son rapport au monde, mais qui en même temps est directionnelle et signifiante pour déchiffrer les choses, les actes, les symboles, et notamment les pensées de rêves. Lacan y voit l'espace propice pour

---

<sup>430</sup> Lacan J., *La logique du fantasme, Séminaire 1966-1967*, (Séminaire inédit), p.91, leçon du 18 Janvier.

<sup>431</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>432</sup> *Ibid.*, p.91.

<sup>433</sup> *Ibid.*, p.93.

reformuler le *cogito*, c'est-à-dire une pensée qui pense avec son Je, mais qui, de façon auto-poïétique, le réduit à une cogitation aliénante. Le paradigme du rêve devient magistral pour mettre en exergue la liaison au langage. Un passage de l'écrivain américain William Faulkner peut servir d'illustration :

« Dans une chambre étrangère, il faut faire le vide en soi-même pour pouvoir dormir. Et, avant d'avoir fait le vide pour pouvoir dormir, qu'est-ce qu'on fait ? Et quand on a fait le vide pour pouvoir dormir, alors on n'est plus. Et quand on est tout plein de sommeil, c'est comme si on n'avait jamais été. Je ne sais pas ce que je suis. Je ne sais pas si je suis ou non. Jewel sait qu'il est, parce qu'il ne sait pas qu'il ne sait pas s'il est ou non. Il ne peut pas faire le vide en lui-même pour pouvoir dormir, parce qu'il n'est pas ce qu'il est et qu'il est ce qu'il n'est pas. Par-delà le mur sans lumière, je peux entendre la pluie modeler la charrette qui est à nous, le chargement qui n'est plus à ceux qui l'ont abattu est scié, qui n'est pas encore à ceux qui l'ont acheté et qui n'est pas à nous non plus, nonobstant qu'il soit sur notre charrette, puisque seuls le vent et la pluie le modèlent pour Jewel et moi qui ne dormons pas. Et puisque le sommeil équivaut à ne pas être et qu'en parlant de la pluie et du vent il faut dire *étaient*, il n'est pas. Pourtant la charrette *est*, parce que quand, en parlant de la charrette, on dirait *était*, Addie Bundren ne serait plus. Et Jewel *est*, donc Addie Bundren doit être. Et par conséquent moi, je dois être, sans quoi je ne pourrais pas faire le vide en moi pour pouvoir dormir dans une chambre étrangère. Et par la suite, si je n'ai pas encore fait le vide en moi, c'est que je suis *est*. »<sup>434</sup>

Il est connu que Faulkner était sensible à William Shakespeare, s'il intitule l'un de ses ouvrages majeurs *Le bruit et la fureur*, c'est en allusion à un passage de *Macbeth*, ce d'où est extrait le passage cité, *Tandis que j'agonise*, a un titre emprunté à *L'Odyssée* d'Homère. Ce passage contient encore de multiples références, dont l'une est encore liée à Shakespeare : il

---

<sup>434</sup> Faulkner W. (1934), "*Tandis que j'agonise*", Gallimard, Paris, 2004, pp. 80-81. Richard F., « Ce que la littérature apprend au psychanalyste. » Faulkner, Glissant et Green, *Revue française de psychanalyse*, 2009/1 Vol. 73, p. 165-182. Richard fait une analyse intéressante de ce que la littérature peut apporter au champ psychanalytique. Il développe l'idée d'un transfert du lecteur vers le texte littéraire, et prend appui sur les propos d'André Green, notamment *Œil en trop* (1969) ; *La déliaison* (1971) ; et *Joseph Conrad. Le premier commandement* (2008). Richard développe l'idée de l'interpellation que le texte suscite chez le lecteur, non pas comme une lecture passive, mais comme une sorte d'interprétation qui va du texte au lecteur, et montre comment ce dernier devient un analysant de l'œuvre littéraire. Puis l'auteur convoque l'écriture difficile et hermétique de William Faulkner (principalement *Absalom, Absalom !* et *Le Bruit et la Fureur*) pour mettre en relief la théorie de la *langue créole* ou *créolisation de langues* d'Édouard Glissant. Ainsi, un conglomérat de voix transite du lecteur au narrateur, de l'analysant à l'écrivain, enfin du texte à l'interprétation. Les représentations en vide d'un texte fort cryptique de Faulkner, vont susciter une sorte de lecture en *hallucination négative*, au sens de Green, puis une identification au vertige d'un texte en mouvement, dont l'interprétation lectrice peut parfaitement être « la bonne interprétation », tout en dépassant les propos originaux de conception littéraire et esthétique de l'écrivain. Une sorte d'acte narratif mimétique – qui va bien au-delà de l'historiographie de l'écrivain et son heurtement définitif contre la lecture identificatoire du lecteur –, et particulièrement, cette nouvelle situation questionne les possibles réductions d'une violence interprétative de la psychanalyse appliquée.

s'agit d'un passage célèbre de *Hamlet*, à propos « d'être et ne pas être », où le dramaturge compare la mort à l'acte de dormir, puis à l'acte et la représentation<sup>435</sup>.

Ces lignes gardent une étroite ressemblance avec les propos lacaniens. Nous avons vu que Lacan utilise la *Bedeutung* comme une référence, liée au *cogito*, échoue et tombe dans l'aliénation du sujet. Lacan lie d'abord la *Bedeutung* au sexe, en tant qu'acte pratiquement ineffable, puis il établit un deuxième contraste avec le paradigme du rêve de Freud. Du premier contraste au deuxième, la *Bedeutung* finit par rater son lien au monde (de la pensée de rêves), elle perd la puissance significative parce qu'elle renvoie, d'après Lacan, au sujet aliéné (linguistique). De cette manière, le rébus s'impose comme une énigme que seul le langage peut déchiffrer, mais au fur et à mesure du progrès de ce déchiffrement la constellation linguistique s'approprie le discours, tout en poussant le sujet hors de soi – son *dire* et son *dit* ne lui appartiennent plus. Il est pratiquement aliéné dans son propre réseau langagier. C'est ici que le *cogito* « *je pense, donc je suis* », peut être reformulé : « *Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas* ». La grande sensibilité envers Heidegger se laisse encore présumer chez Lacan. La distinction entre la notion de *Bedeutung* que nous avons élaborée dans le chapitre précédent et celle de Lacan, prend ici son amplitude majeure.

Or, dans ce passage de *Tandis que j'agonise*, on aperçoit un tissu littéraire dense et dur à la lecture, et cette dernière, en tant qu'exercice interprétatif, se confronte à tout ce qui peut encore subsister de passif chez le lecteur. Ainsi le décentrement du sujet, du héros narrateur, suscite un deuxième décentrement chez le lecteur tout en amalgamant les discours de tous les deux. La confusion de voix, au sens de Richard, se laisse entendre sous la couche signifiante. D'un côté, la langue écrite devient une voix audible chez le lecteur, elle parle au-delà des signes qui lui font forme, et elle re-signifie le sens original via la voix lectrice du lecteur. Cette situation stimule, ou plutôt, manifeste la *Bedeutung*, telle que nous l'avons déjà esquissée. De cette manière, la difficulté de lecture passe par un décentrement des énoncés du sujet, dont la compréhension du sens n'est plus liée au sens immédiat des signes. Elle doit, sous un effort interprétatif de suspension, intercaler encore une fois sujet et énoncé pour dévoiler le sens « référentiel ». Proche de l'exercice mimétique, cette lecture invite le lecteur à questionner le sens masqué de l'écrit, dans une espèce de lecture de Tu à Tu. Le « je suis *est* » de la fin du passage, c'est le corollaire de l'exercice, la métaphore du héros et du lecteur décentrés prend corps dans l'exercice même de lecture. A l'inverse, dans le passage de Milton, développé dans

---

<sup>435</sup> « To be, or not to be – that is the question », Shakespeare W., (1598-1602?), *Hamlet*, Catedra, Madrid, 2010, p.346.

le chapitre précédent, à propos de la *langue* d'Adam, le lyrisme romantique était limpide à l'interprétation, c'est-à-dire cette *langue* s'accordait aisément avec l'exercice interprétatif de « suspension » – la distance entre œuvre et lecteur était optimale. Là-bas, la *langue* disait ce qu'elle disait, et la métaphore à découvrir, « l'éveil » de l'homme, se montrait par le *pathos* circonscrit au « parler » d'Adam et au « lire » du lecteur. Le pâtre de « l'éveil » humain, une sorte d'hallucination hypnopompique, se sublime dans une esthétique du *cogito* parlant, le doute est résolu par la seule et unique langue d'Adam. Encore que, chez Faulkner, c'est « l'endormissement » qui excite et affecte le discours du héros, à tel point que le lecteur entre en contact direct avec le préambule d'une pensée de rêve. La syntaxe discursive est absorbée par le marasme hallucinatoire hypnagogique, la décomposition des langues atteint la voix de lecture ; héros et lecteur sont divisés, puis séparés de leurs sens linguistique pour se réunir encore dans le doute du *cogito*. Ce dernier n'est pas résolu par la lecture, il n'est que présenté par le texte pour se confronter au lecteur. Le texte transmet l'hallucination hypnagogique au lecteur, sans la résoudre, elle n'est que le doute, dont la pensée de rêve montre la logique sans passer encore à la logique du langage. Le sens est ailleurs, mais la *Bedeutung* est là. Le sens se décompose dans le non-sens des énoncés décentrés, cependant que la *Bedeutung* reste liée imperturbablement à la description de l'endormissement.

En outre, si l'on ne contient pas cet embarras de lecture ou, si l'on veut, si l'on ne suspend pas le jugement, la logique du texte, on dirait, de « rêve », sera subsumée à la logique très logique du langage. C'est exactement cela que fait Lacan à propos du *cogito* cartésien. En fait, Lacan, au moment de reformuler le *cogito* en « *tu n'es pas, donc je ne suis pas* », pousse la réflexion vers une logique mi-solipsiste, mi-intersubjective. Il s'en sort grâce à la logique du langage, mais il reste toujours coincé dans le sens logique. Les *Bedeutung*, comme il les nomme à propos du rêve, vont ainsi conduire l'interprétation, ou si l'on préfère la cogitation, à une récursivité qui ne sait que toucher le sens logique du langage. Sous cette logique, les effets métaphoriques ne peuvent plus régénérer de *mimesis* référentielles, bien entendu liées à la *Bedeutung*.

Pour finir avec l'exemple de Faulkner, tout se passe comme si, avec Lacan, on franchissait la *Bedeutung*, sans vraiment la lier à ses liens avec le non-sens de l'endormissement, pour arriver d'un coup au sens du langage, tout en réduisant le circuit discursif au sujet et à l'énoncé – un coïncement entre Je et Je, au lieu de Tu à Tu. Chez Lacan, ce Je et Je correspond à l'autre et l'Autre, où, comme l'on sait, le sujet est lié au *Es* en allemand

(ça de Freud). Le sujet lacanien donc pense en devenant son *Es* (ça inconscient) : *Cogito ergo Es*<sup>436</sup>.

Suite à cette précision conceptuelle, nous pouvons traiter la *Bedeutung* au sens lacanien, c'est-à-dire tout en la considérant encore dans le langage, mais avec quelques pistes psychopathologiques et psychanalytiques.

Dans *Die Bedeutung des Phallus*, Lacan expose comment il comprend la psychanalyse, il passe en revue ses notions les plus calibrées qui en même temps lui permettent d'esquisser ce qu'il comprend par signification du phallus. Nous allons encore laisser entre parenthèses la discussion strictement psychopathologique pour un autre chapitre. Nonobstant, l'intrication serrée que les notions lacaniennes ont avec la linguistique, la philosophie, puis la psychanalyse, font de cette tâche un chemin ardu. Ainsi, vu que la *Bedeutung* devient pratiquement synonyme de phallus, sans rentrer dans la complexité de cette notion, une petite clarification est nécessaire.

Le phallus pour Lacan est un signifiant, le signifiant primordial même. Il n'est pas limité à l'organe masculin, bien qu'il y trouve sa base. Lacan ne méprise pas là ce que Freud entend par phallus (chez Freud principalement adjectivé), mais il le réinterprète sous le prisme de la linguistique. De cette manière, les théories freudiennes de l'envie de pénis, de la différence de sexe et surtout du complexe de castration, toutes liées au complexe d'Œdipe, vont être expliquées et articulées par Lacan, en parallèle avec ce qu'il comprend par le *manque*. Ce manque ne s'arrête pas dans la carence du phallus, il est un *manque-à-être*. Ce *manque-à-être* condense bien les propos de la *Bedeutung*. D'abord, parce qu'il est lié à l'être humain en manque, c'est-à-dire au sujet aliéné de lui-même (méconnaissance de son désir), mais surtout car ce manque capitalise la fusion entre la partialité propre au langage, et celle propre à l'être en tant que *cogito*, tel que nous l'avons déjà vu dans les deux cas. Le phallus s'érige au milieu de cette fusion, il est le référent de la copule. Copule entre signifiant et sujet : « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir »<sup>437</sup> ; « cette marque » est la relation du sujet au signifiant, dont le logos ne peut qu'insinuer le « être », toujours évanescant, parce que ce logos se fait question pour l'être (au sens de Heidegger), mais il ne le rattrape qu'en petites traces métonymiques et métaphoriques, où la *lettre* porte paradoxalement ce qu'il y a d'inconnu dans toute construction langagière. En

---

<sup>436</sup> Lacan J., *La logique du fantasme, Séminaire 1966-1967*, (Séminaire inédit), op. cit., p.111, 1 février 1967.

<sup>437</sup> Lacan J. (1958), «La signification du phallus. Die Bedeutung des Phallus», in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p.692.

effet, la copule, dans son sens logique d'après notre avis, se laisse comprendre encore mieux dans ce passage :

« On peut dire que ce signifiant est choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle, comme aussi le plus symbolique au sens littéral (typographique) de ce terme, puisqu'il y équivaut à la copule (logique) »<sup>438</sup>.

La copulation sexuelle dans le réel n'est autre chose que le coït. Mais dans sa condition insaisissable, c'est-à-dire, au moment de signifier cette copule, elle montre toute son évanescence dont la condition logique trouve une signification encore plus logique à cause du phallus. De cette manière, le phallus prend son statut de *Bedeutung*. En d'autres termes, il peut faire référence aux états de choses, dans ce cas particulièrement à l'acte sexuel. Par « typographique » on songe à la *lettre*, mais aussi au signe *Phi* ( $\Phi$ ) utilisé par Lacan, pour représenter le phallus.

Le phallus devient un signe, une sorte de charnière entre la logique mathématique et le sujet de l'inconscient. Une aporie se lève entre le circuit logique hyper-abstrait, et en conséquence auto-signifiable, et la réalité psychique insaisissable, prête à être interprétée, voire référée à ce qui peut la signifier. Les efforts de Lacan pour traiter cette aporie vont être bel et bien centrés sur le levier logique.

Lacan parle d'un discours qui ne serait pas du semblant<sup>439</sup>, dont la lettre est un littoral entre le « dit » et le « dire ». Bref, une limite entre signifiant et sujet.

On peut sans problème apercevoir comment la pensée de Lacan s'installe dans une limite. Il parle de « béance », « trou », « creux », enfin de synonymes complémentaires à cette limite. Dans ce même texte, Lacan revient à la *Bedeutung*, mais cette fois-ci dans un sens propre à la logique, particulièrement à celle de Frege. En fait, Lacan explique les mêmes choses que nous avons déjà dites sur Frege, mais il fait un changement voire une application radicalement différente. Il affirme textuellement que cette limite, c'est le rapport sexuel, exprimé sous la logique : « Telle est, au sens qu'a ce mot dans le pas logique de Frege, *die Bedeutung des Phallus* »<sup>440</sup>. La *Bedeutung* chez Lacan, d'après nous, est la même que chez Frege, mais dénotée

---

<sup>438</sup> *Ibid.*, p.692.

<sup>439</sup> Voir Lacan J. (1971), *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil, Paris, 2006. En plus l'auteur présente le néologisme à mode de trait d'esprit, « Lituraterre » en justifiant sa façon discursive d'écrire. (sem 12 mai 1971, p.113).

<sup>440</sup> *Ibid.*, p.148.

au rapport sexuel, dont le phallus est la référence : « Plutôt insisterai-je sur ce que *die Bedeutung des Phallus* est, en réalité, un pléonasme. Il n'y a pas dans le langage d'autre *Bedeutung* que le phallus.»<sup>441</sup> C'est cette application qui apparemment fait la différence d'un auteur à l'autre. Cependant, elle n'est pas une vraie différence, elle n'est qu'une transposition métaphorique d'un discours à un autre, par exemple de celui de la logique à celui de la psychanalyse ; d'un nom à un autre, par exemple de celui de la *Bedeutung* à celui du phallus.

« Mais l'écriture, elle, pas le langage, l'écriture donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui était certes accessible, mais masqué, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité, en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant.»<sup>442</sup>

La référence métaphorique au phallus se laisse entendre par l'os, lequel, en tant qu'inscription s'injecte sur la surface du discours. Ce dernier impropre, par ceci qu'il émule un rapport sexuel indicible, dont les jouissances sont toujours du semblant, de faire semblant. Encore :

« Rien n'est dit là que ce que parler veut dire – la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité.»<sup>443</sup>

Dans ce « parler veut dire » on songe à la *bedeuten* (en tant que vouloir-dire), mais surtout à la distance qu'il y a entre *Sinn* et *Bedeutung*. Une réalité signée du sens, du langage ; et une autre signée de la référence au monde, en tant qu'aptitude à se lier à l'ineffable. Un objet réel qui est toujours partiel chez Frege, car celui n'est qu'en attente d'un véritable comblement. Ce comblement vient de la langue vers l'objet, une sorte de circuit unidirectionnel. Lacan en appelant phallus la *Bedeutung*, tente, intelligemment, de situer un signe qui soit au milieu de l'objet (le rapport sexuel) et ce que l'on peut en dire. Ainsi, tout en disant phallus le comblement vient certes du mot, mais ce mot n'est pas autocratique, il n'est que suscité par la qualité particulier de l'objet à dénoter/référer/signifier. Cet exercice ne peut être qu'une dialectique entre le rapport sexuel et le signe phallus. En fait, sous la logique de Lacan, plus indicible est l'objet, ici le rapport sexuel, plus est marquée la prévalence du phallus. De cette manière :

---

<sup>441</sup> *Ibid.*, p.148.

<sup>442</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>443</sup> *Ibid.*, p.151.

« S'indiquer comme ce qui se dénote de toute fonction appareillée du langage, c'est une *Bedeutung*, il n'y en a qu'une, *die Bedeutung des Phallus*. C'est là seul ce qui est, du langage, dénoté, mais sans que jamais rien n'y réponde. S'il y a quelque chose qui caractérise le phallus, ce n'est pas être signifiant du manque, [...] mais d'être assurément ce dont ne sort aucune parole.»<sup>444</sup>

Phallus et *Bedeutung* pour Lacan sont la même chose. Dans l'exercice de référer la *Bedeutung* même au phallus, Lacan admet tacitement que : « Il est clair que cette *Bedeutung* renvoie à une *Bedeutung* toujours plus lointaine »<sup>445</sup>.

En fait ce n'est pas si simple, car elle renvoie à une seule chose : la connexion au monde sensible. Si elle se montre lointaine, ce n'est pour autant pas la condition de possibilité d'ériger une nouvelle *Bedeutung*. De renvoyer à une autre *Bedeutung*, cela serait parler de signe à signe, de sens à sens ; alors que la *Bedeutung* est, en tant que lien au monde, l'effort de matérialisation des choses toujours ineffables. Dans ce sens, elle est déjà ici et là, elle est voisine et éloignée. Une *Bedeutung* n'est plus lointaine, elle est simplement la même en train de tracer le lien au monde.

En outre, que la *Bedeutung* puisse renvoyer à une autre *Bedeutung* plus lointaine est partiellement juste chez Lacan. Car cela prouve principalement le besoin de l'auteur de signifier la *Bedeutung* comme un signe phallique, de la nommer comme telle. Cette nomination touche ce que Lacan comprend pour le *Nom-du-Père* :

« Ce qui est sûr, c'est que c'est le phallus, bien sûr, mais que c'est tout de même le Nom-du-Père. Ce qui est nommé Père, le Nom-du-Père, si c'est un nom qui a une efficacité, c'est précisément parce que quelqu'un se lève pour répondre »<sup>446</sup>.

C'est le phallus du père, sa *Bedeutung*, qui organise le contact au monde. Mais ici est aussi évoquée l'incertitude d'être père (et ne pas l'être), laquelle pour Lacan, va du signe à la réalité. En d'autres termes, le doute d'être père, en comparaison à la certitude d'être mère, dans la réalité matérielle bien entendu, va trouver son comblement dans la situation du signe phallique - in-exister dans l'existence du signe. Par conséquent, les vecteurs sont tracés : d'un côté, tout ce qui englobe l'aspect maternel serait plus proche de la certitude « imaginaire »,

---

<sup>444</sup> *Ibid.*, p.170.

<sup>445</sup> *Ibid.*, p.171.

<sup>446</sup> *Ibid.*, p.172.

tandis que tout ce qui circonscrit l'aspect paternel serait plus voisin de l'incertitude « symbolique ». La béance entre ces deux registres serait celle du « réel », dont le phallus marque le contact. Or, l'efficacité c'est d'animer l'acte d'agir devant le signe et en même temps stimuler la copule de certitude et incertitude. C'est avec cette idée forte que Lacan conclut son séminaire *d'un discours qui ne serait pas du semblant*. Pourtant, l'auteur reprend cette idée pour entamer le prochain séminaire, ... *ou pire*. Vu que la *Bedeutung*, dans les séminaires précédents était en cours de présentation, puis d'application au discours psychanalytique, enfin de reformulation, l'auteur s'adonne à la tâche de la faire travailler dans le sens logique qu'elle suscite. C'est ici que la filiation à Frege devient quelque chose de capital, par ceci qu'elle n'est plus une mise à jour de concepts communs. Elle est plutôt marquée de nouvelles applications, mais ce qui fait la différence, c'est la clôture qu'en fait Lacan<sup>447</sup>.

Lacan reprend l'idée du Nom-du-Père au sens logique de Frege. Cela veut dire que l'auteur réinterprète les signes qui composent cette formule. D'après Lacan, si la *Bedeutung* est le phallus, c'est principalement parce qu'elle nomme ou signifie le monde ; et si le phallus nomme le monde, c'est parce qu'il est le Nom-du-Père ; si parler du Nom-du-Père, au lieu de la *Bedeutung*, semble plus approprié, ce n'est que parce qu'il est un nom ; enfin, s'il est un nom, au sens de Frege, il est vide, c'est-à-dire, qu'il ne sait que se compléter avec l'objet qui le suscite. Cette déclinaison, toutes proportions gardées, peut résumer la démarche logique sous-jacente aux topiques de l'auteur dans son séminaire ... *ou pire*. Le souci avec lequel Lacan travaille ces notions est exemplaire, les stratégies logiques, les efforts pour tenir son édifice théorique tout en reformulant les postulats, parlent d'une rigueur à l'épreuve. Pourtant, l'heuristique choisie par Lacan, n'est que l'entrée dans une mathématisation extrême du langage, et ce qui est pire, celui de la clinique psychanalytique. Cela n'empêche pas bien sûr de valoriser les postulats de l'auteur, surtout celui qui nous occupe ici.

---

<sup>447</sup> Il faut éclaircir encore le fil rouge thématique et chronologique de cette approche. Depuis 1956-1957 dans le séminaire IV, *La relation d'objet*, Lacan fait mention de Frege à propos de l'un et du zéro, à propos de la « non intégration logique du nombre trois » pp. 237-238. Lacan, comme nous l'avons vu, dans ses séminaires XII, XIII et XIV, fait constante référence aux travaux logiques de Frege; puis dans les séminaires XVI, XVII, XVIII, XIX, et le XX en moindre mesure l'auteur développe une conception plus personnelle et risquée de la *Bedeutung*. Bien que cette conception franchisse celle de Frege, elle passe à une autre type de logique, celle de Lacan. L'application de cette notion logique sera revisitée et réexpliquée dans les *Ecrits*. Par exemple, dans le compte rendu du séminaire XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », l'auteur traite le problème du 1 et du 0, et éclaircit encore la liaison au *cogito* : « je suis pensant: "Donc je suis" » Lacan J. (1964-1965), *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p.199. Enfin, le texte qui servira de prolégomènes à une véritable application au phallus, c'est *L'étourdie* de 1972, où il dit à propos du discours psychanalytique lié à la fonction phallique : « c'est la pratique du faire sens, "veut dire" que tout sujet en tant que tel, puisque c'est là l'enjeu de ce discours, s'inscrit dans la fonction phallique pour parer l'absence du rapport sexuel (la pratique du faire sens, c'est justement de se référer à cet ab-sens) ». *op. Cit.*, p.458, in *Ecrits*, pp. 449-495.

La mathématisation du langage, puis du discours psychanalytique, c'est-à-dire du numéro au nom, Lacan l'explique à la lumière de Frege :

« C'est ainsi que Frege régresse jusqu'à la conception du concept en tant que vide, qui ne comporte aucun objet, et qui est le concept, non du néant puisqu'il est concept, mais de l'inexistant. Il considère ce qu'il croit être le néant, à savoir le concept dont le nombre serait égal à 0. »<sup>448</sup>

Ce commentaire strictement logique ne peut aboutir qu'à une seule chose, une conception binaire du nom, c'est-à-dire du Nom-du-Père. Le phallus prend corps grâce au symbole : une image à remplir d'un sens mathématique. Le concept de phallus soumis à sa condition signifiante ne peut que conduire au réseau langagier, rien de plus. De cette façon, le phallus est, en tant que nom, quelque chose qui dénote, un objet qui sait seul exister par ceci qu'il existe dans cette référence. Dénotation à « Zéro », « personne », « rien », par exemple, non seulement problématise le jeu du sens, mais aussi stimule le « malentendu » de quelque chose qui est inexistant à cause de son nom, mais qui existe par *Bedeutung*. Il semble que Lacan percevait cette circularité, néanmoins il ne s'arrête pas là. Les conséquences ne sont pas difficiles à apercevoir :

« Ce qu'il y a d'important n'est pas que le signifiant et le signifié s'unissent, et que ce soit le signifié qui nous permette de distinguer ce qu'il y a de spécifique dans le signifiant. Bien au contraire, c'est que, là où on accroche quelque chose qui peut ressembler à un sens, le signifié d'un signifiant vient toujours de la place que le même signifiant occupe dans un autre signifiant.»<sup>449</sup>

Ici c'est Lacan qui régresse. En fait, l'auteur reprend son discours linguistique de manière assez explicite. Apparemment dans cette phrase, on aperçoit le discours linguistique type. Cependant il existe une différence substantielle, tout à fait imperceptible si l'on considère en plus l'absence de la *Bedeutung*. En effet, « ce qu'il y a d'important » et « quelque chose » ne sont que des rémanences de l'omission de la *Bedeutung* ; et quand bien même « l'important » est ici d'usage banal, celui-ci présume en même temps la notion traduite de la *Bedeutung*, son acception au deuxième degré : *importance*. Ce « quelque chose », qui seul ressemble à un sens, et sa liaison à « l'important », font une composition énigmatique pour remplir l'absence d'une « référence » au monde. Définitivement, Lacan ne néglige pas la *Bedeutung*, il en fait seulement

---

<sup>448</sup> Lacan J. (1971-1972), *Ou pire...* Seuil, Paris, 2011, p.58.

<sup>449</sup> *Ibid.*, p.77.

omission. Même si Lacan essaie de l'omettre, et ainsi de livrer au sens mathématique de Frege, cette *Bedeutung* persiste implicitement dans son discours. L'implication la plus claire, c'est que dorénavant une récursivité atteint les propositions de Lacan. Il a deux choix : le premier, c'est de construire des discours sous une logique implacable, de plus en plus compliquée ; et le deuxième, c'est de se consacrer presque entièrement aux nœuds Borroméens, ce qui est bien le cas dans ces derniers travaux. Ces deux choix sont logiques, mais circulaires. Par exemple :

« Un être, quand il vient à n'être que du symbole, est justement un être sans être. Du seul fait que vous parliez, vous participez tous à cet être. En revanche, ce qui se supporte, c'est l'existence, pour autant qu'exister, ce n'est pas être, c'est dépendre de l'Autre. Vous êtes bien là, tous par quelque côté, à exister, mais pour ce qui est de votre être, vous n'êtes pas tellement tranquilles. Autrement, vous ne vendriez pas en chercher l'assurance dans tant d'efforts psychanalytiques.»<sup>450</sup>

Avec ce passage on peut à plusieurs titres clôturer cette recension théorique de la *Bedeutung* chez Lacan. L'auteur revient à l'être, celui du sujet dans le langage, qui ne sait que retrouver un sens (être et ne pas être) dans sa propre aliénation à une altérité (l'Autre). On songe au postulat lacanien sur le cogito et, du même coup, à ce que Heidegger développe par rapport à l'ontologie de la question pour l'être. « Etre et ne pas être », d'après la liaison logique avec Frege, devient une situation binaire, entre l'Un et le Zéro, ou ce qui revient radicalement au même, entre 1 et 0. Jusqu'ici cette logique, même existentielle, ne semble pas atteindre le monde ; pourtant, Lacan s'adresse de manière convaincante au public tout en le conviant à s'interroger sur sa tranquillité. Questionner cette dernière n'est pas autre chose que prendre en charge l'angoisse existentielle de l'être, en d'autres termes, avoir le « souci » *Sorge*, d'elle. Ainsi, la psychanalyse et ses efforts deviennent le lieu optimal pour s'interroger.

Les postulats lacaniens sur la *Bedeutung* sont en contradiction avec les nôtres. Surtout par la filiation de Lacan à Frege, laquelle est tellement marquée qu'il devient parfois difficile de discerner l'influence du logicien sur l'auteur français. Cela légitime l'usage de cette notion, sans doute, mais celle-ci garde un noyau hermétique dans une application de moindre portée logique. C'est justement ce à quoi nous voulons faire attention par rapport à notre propre usage de la *Bedeutung*. Cette notion riche en tant qu'outil heuristique peut devenir une arme à double tranchant. Une petite application peut illustrer cette appréhension méthodologique. Si nous

---

<sup>450</sup> *Ibid.*, p.105.

appliquons les postulats de Lacan à notre exemple clinique, c'est-à-dire en envisageant les avancées faites par l'auteur, l'exercice résultant serait, pour ainsi dire trop forcé et risquerait d'être incohérent. En conséquence, nous nous réservons pour un prochain chapitre une application (à propos du geste). En fait, nous nous contenterons, pour le moment, de dire que l'usage que Lacan fait de la *Bedeutung*, n'est qu'une implantation dans un autre discours. Il exporte cette notion d'un domaine à un autre, ce qui ne pose aucun problème si et seulement si il y a une caution épistémologique à soutenir le changement. Lacan l'a, mais ce n'est pas la psychanalyse ; c'est plutôt une philosophie de la psychanalyse. Cela amène à penser que la stratégie de Lacan est de faire une traduction de la *Bedeutung* qui est en même temps une application de celle-ci. On pourrait ainsi soutenir que Lacan traduit la *Bedeutung* (de Frege) par phallus. La *Bedeutung* de Frege, même enjolivée par le phallus, reste elle-même. Cela va de soi pour un changement de discours.

Enfin, la *Bedeutung* de Lacan, qui n'est autre que celle de Frege, souffre d'une présence extrême de la logique, mais surtout de ne pas avoir le souffle de la *mimesis*.

## V. ADDENDUM : PRELUDE DU GESTE

Notre phrase « j'ai rien fait », indice du comportement antisocial, est, malgré sa condition langagière, imprégnée de l'acte qui la suscite. Imprégnée en tant que extension ou prolongement de l'acte, une espèce de dérivé de lui. Mais ce qui la caractérise de plus, n'est pas seulement nier sa source d'origine, à savoir l'acte accompli, dont le silence laisse muette la phrase. Ici, entre acte et phrase, se trouve la *Bedeutung* et dorénavant plus exactement le silence du geste. La phrase devient un geste dans la mesure qu'elle dit peu de sa source intentionnelle, et dire peu ici, d'après nous, signifie s'associer au silence de l'acte, c'est-à-dire partager le non-dit de l'acte. Non par une simple omission de l'énoncé, mais surtout par la particularité intentionnelle de l'acte qui découle sur la phrase. La phrase n'est pas libre de sa source intentionnelle. Par exemple, si la phrase « j'ai rien fait » est précédée d'un acte autant simple comme toucher la surface d'une table, la phrase devient superflue, elle est surtout accessoire de l'acte et, en conséquence, elle gagne, par opposition au fait de l'acte, de la précision en tant que négation. Il en va du même pour les actes plus nets et pratiquement limpides en leur exécution, par exemple le rapport sexuel auquel Lacan fait référence via la *Bedeutung*. Par contre, il suffit que l'acte soit plus ou moins ambigu et que son exécution soit fort interférée par d'autres actes par rapport au contexte, pour que la phrase soit un soutien, une béquille même, pour accomplir l'acte initial. Par exemple, attaquer quelqu'un en lui mordant la main d'une bouche édentée, ne serait compris comme une attaque que par l'intensité et persistance de l'action. Et si à cette bouche mordante on ajoute des balbutiements, en plus de la bave qui coule, du tableau à compléter : il n'en reste que l'image d'un bébé. Rien n'empêche d'interpréter l'acte de mordre comme une attaque (il peut l'être sans doute) et de penser aussi que le balbutiement peut être la phrase, en tant que phonation encore rudimentaire, qui accompagne la première action. Ici, on transite d'un registre signifiant linguistique vers un autre gestuel, dont une phonation pratiquement absente sert de pont interprétatif.

Sur ce banal exemple, il nous arrive l'acte comme un tout – il semble même la façon la plus optimale de le comprendre : en ajoutant le langage, au lieu de compléter l'action, étrange qu'il paraisse, la décomplète. On dirait, que ce langage clive l'action pour la réunir encore une fois sous ses préceptes logiques. C'est l'exercice du *sens* qui y réorganise les choses. Mais, c'est la *Bedeutung* qui montre le lien rompu entre le libre discours de la réalité et tout ce qu'on en dit. Avec cette dernière phrase, toutes proportions gardées, on peut résumer le travail de Lacan à propos de la *Bedeutung*. Pourtant, nous avons intentionnellement laissé en suspens les notions

de métaphore et de métonymie, toujours impliquées dans les exercices discursifs, du côté lacanien. Nous ne les reprendrons qu'à titre illustratif par rapport aux implications de la *Bedeutung* dans les actes non-discursifs, notamment ceux qui sont liés au silence du geste en tant que multiplicité communicationnelle.

### *Silence gestuel*

Sous la plume de Lacan, bien que l'auteur ait consacré une grande partie de sa recherche à l'acte de parole, on ne trouve pas, sauf erreur, les mots, *performatif*, *locutionnaire*, par exemple. Bref, les notions liées à la *performativité*<sup>451</sup>.

Pour Joël Dor, psychanalyste interpréteur de Lacan, un énoncé linguistique est « l'idée d'une suite finie de mots émis par un locuteur. La clôture d'un énoncé est généralement assurée par un *silence* que le sujet parlant produit, pour ponctuer son articulation.»<sup>452</sup> L'auteur en clarifiant l'aliénation du sujet chez Lacan, à propos du sujet de l'inconscient, de l'énonciation et de l'énoncé, passe en revue les pragmatiques, notamment Austin et Searle. Il décrit brièvement tout ce que nous avons déjà contextualisé par rapport aux actes de langage, mais l'auteur s'en sert pour une démarche bien différente. En fait, il décompose le sujet de l'énoncé et de l'énonciation via l'usage des pronoms personnels Je, Moi-Je, Tu, Il, etc. et comment ces derniers représentent le discours du sujet, c'est-à-dire les pronoms sont « un moyen d'accuser une neutralité subjective »<sup>453</sup>. Autrement dit, le sujet se sert d'eux, à son insu, d'eux pour véhiculer ses productions locutoires ou locutionnaires, bref faire son action de parole. Cette première décomposition linguistique montre une opposition entre énoncé et énonciation, mais surtout l'opposition entre le *dit* et le *dire* chez Lacan : « 'Ça ne va pas sans dire' [...] le dit ne va sans dire.»<sup>454</sup> Dor explique : « *Puisque le sujet advient par le langage, c'est donc dans l'acte*

---

<sup>451</sup> Il est étonnant de constater que dans les derniers séminaires de Lacan, la présence de François Recanati, expositeur actuel et d'envergure de la philosophie du langage, n'ait pas été consacrée pour discuter à propos des actes du langage. Bien au contraire, les discussions versaient principalement sur la mathématisation du langage, spécialement sur les nœuds Borroméens. Voir Séminaires XIX *Ou pire...* (14 et 21 juin 1972) et XX *Encore* (12 et 19 décembre 1972 et 10 avril 1973).

<sup>452</sup> Dor J., *Introduction à lecture de Lacan. 1. L'inconscient structure comme un langage. 2. La structure du sujet*, Denoël, Paris, 2002, p.148. Nous soulignons.

<sup>453</sup> *Ibid.*, p.150.

<sup>454</sup> Lacan "L'étourdi" (1972), in *Scilicet*, 1972, n° 4, p.8.

*même de l'articulation signifiante, c'est-à-dire dans l'énonciation qu'il advient.* »<sup>455</sup> Dans ce passage on voit l'effort de l'auteur pour déchiffrer le propos lacanien à la lumière d'une pragmatique du langage, cela veut dire que l'auteur pose, avant même de développer une explication strictement psychanalytique des actes de langage, une nuance entre l'acte de parler et le langage. Nous avons souligné en haut les mots *silence* et *acte*. Le silence correspond à la clôture du son dans le discours, il est une partie constitutive de celui, ce silence le coupe et le lie en même temps, sans pour autant rompre la chaîne discursive ; l'acte à son tour reproduit et conduit les particules signifiantes de l'acte de parler, il matérialise ce dernier. Diviser l'acte de parler par la seule présence du silence semble pertinent parce que sans celui-ci, cet acte ne peut pas former des unités en opposition qui déterminent un son distinctif entre les unes et les autres – on songe à la *lettre* chez Lacan. En conséquence, le *dit* lacanien est une sorte de sous-produit déjà articulé par le débit du discours, mais ce *dit* ne saura se manifester si n'est que par l'interruption de l'acte articulatoire, à savoir le silence qu'il y a dans le *dire*. C'est à la lumière de ce raisonnement que Dor développe une explication à propos de la technique psychanalytique, notamment de l'attention flottante, puis de la scansion comme « *l'ouverture signifiante qui s'y fait entendre lorsqu'elle est promise à se refermer sur la clôture de l'énoncé* »<sup>456</sup>, ici, *grosso modo* pour nous, le silence. Plus de paroles moins de silence « audible ». Cet oxymore, n'est qu'une conséquence ou si l'on veut le produit d'une construction à la limite du langage et de l'acte.

En fait, l'effcience que peut avoir le silence ne dépend plus exclusivement des coupures dans le discours, elle dépend aussi de la concentration signifiante de l'acte de parole. Par exemple, si l'acte, en l'occurrence hyper-concentré ou condensé (au sens d'une représentation onirique, par exemple) ne trouve pas dans son trajet expressif, c'est-à-dire depuis la formation phonétique jusqu'à l'articulation sonoro-logique des mots et son unité finie, à savoir la phrase, les clôtures nécessaires pour se faire entendre dans son dit, la force ou effcience du silence ne saura se manifester que par une expression en opposition à l'acte d'articulation : un acte de désarticulation. Ainsi plus éloigné un mot de l'autre plus de silence entre tous les deux, mais pour qu'il y ait de la compréhension, il est nécessaire qu'il y ait une distance optimale entre une lettre et une autre, entre un mot et l'autre et ainsi de suite. En supposant qu'une phrase trouve ses silences optimaux, c'est-à-dire qu'il y ait une netteté expressive dans la phrase, qu'elle ait de plus la qualité énonciative requise pour se faire entendre, cela pour autant ne garantit pas

---

<sup>455</sup> Dor J. (2002), *Introduction à lecture de Lacan...*, op. cit., p. 151. Nous soulignons.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p. 154.

qu'il y existe clarté énonciative. La première chose qu'on peut penser à ce propos, c'est que cette non clarette est tout d'abord liée aux significations de l'énonciation ; mais rester là conduit à une suite d'oxymores, parfois de valeur heuristique, comme nous l'avons déjà montré ailleurs ; cependant une récursivité se trouve aux aguets. Par exemple, c'est ce que fait Jacques-Alain Miller lorsqu'il parle de la « suture » en tant que scission entre présence et absence : « *qu'y il figure comme l'élément qui manque [...] car y manquant, il n'est pas purement et simplement absent.* »<sup>457</sup> Dor développe ce même passage pour éclaircir l'aliénation du sujet dans le langage. En faisant abstraction des concepts lacaniens y traités, nous pouvons, de manière périphérique, suggérer que cette « suture » a une action bien similaire de ce que nous entendons pour silence. En fait, ce que postule Miller n'est pas autre chose que la chute du signifiant et sa restitution imaginaire via l'acte de suture langagière (symbolique). Dor, à son tour, montre comment ce jeu d'absence-présence, devient l'aliénation du sujet par rapport à sa propre production discursive (par exemple, l'usage du pronom en tant que porte-parole du sujet), bref la méconnaissance du désir chez Lacan à cause d'absorption signifiante de l'Autre. Certes nous avons fait une hyper-abstraction de ces importantes notions, mais ce que nous voulons traiter avant de rentrer dans ces concepts est une autre chose, l'interstice « gestuel » qu'il y a entre acte et phrase.

Dans les éléments du langage verbal il existe une jointure. C'est la présence du silence qui a, en plus, une fonction d'union et désunion. Ainsi, on voit que le silence n'est surtout pas une vraie opposition à une chaîne discursive déjà entamée par le sujet, le silence y participe, voire il est constitutif pour qu'il y ait une cohérence communicationnelle. En ce sens, le silence fait partie du réseau discursif, il peut se présenter comme un soupir dans l'acte de parole, comme une virgule dans son expression écrite – il est toujours dedans. Une manière de forcer le sens de ce silence serait de faire l'exercice d'épeler un mot (m-o-t), lequel à son tour passerait à un autre registre signifiant, pour restituer la qualité initiale du mot épelé il faudrait réunir les silences intermédiaires en unités plus petites afin de prononcer le mot d'un coup. Mais si le mot est plus long, par exemple méprise (m-é-p-r-i-s-e) la difficulté de la tâche peut encourir en une erreur du sens. L'effet de contraction naturelle, pour ainsi dire, qui ont les mots, peut se voir affecté pour la dilatation artificielle lors de l'épellation, à tel point que le silence qu'il y a entre une lettre et une autre ne soit plus un interstice, sinon une vraie faille entre celles. Voilà une atomisation du sens, auto-poïétique parce qu'elle est génératrice de divers sens, mais toujours soumise à un sens primordial. Une analogie à cet exercice serait la métrique des poèmes où un

---

<sup>457</sup> Miller J.-A., « La suture (éléments de la logique du signifiant) » in *Cahiers pour l'analyse*, 1966, 1-2, p. 39.

mot ou une phrase peuvent souffrir une dissection en syllabes qui la forment, puis le vers auparavant contracté est désormais dilaté pour trouver un nouveau sens. Par exemple, la codification alexandrine fait la rigueur d'onze syllabes, catégorisation qui à son tour produit un nouveau sens de lecture. Pourtant, ce qui est déjà écrit ou dit ne perd guère son sens initial, son sens a souffert d'une sorte d'herméneutique provisoire et tout à fait réversible. En revanche, pour altérer le sens initial d'un mot ou d'une phrase, une coupure de sens via le silence ne suffit pas, une vraie altération requiert une force en opposition qui puisse prolonger le silence comme s'il s'agissait d'un nouveau registre discursif. A l'inverse, on dirait que le silence prend un corps significatif s'il passe de l'inaudible au audible, s'il signifie quelque chose d'autre, s'il semble appartenir à un autre niveau communicationnel comme une sorte d'au-delà du réseau d'où il vient. Ainsi la qualité du silence s'altère par une exposition quantitative, c'est-à-dire il n'est plus seulement un silence, il passe à être un geste silencieux. Par exemple, la quantité de silence qui comporte un soupir entre mot et mot est minimale en comparaison au silence qu'il y a entre une phrase et une autre. Il en va de même, pour une virgule et un point dans la version écrite. Sous ce prisme encore, il serait plus radical de songer au dernier mot prononcé avant de dormir et la restitution de l'acte de parler lors de se réveiller le lendemain. Enfin, le changement d'un chapitre à un autre dans la lecture d'un livre. Tous ces actes du quotidien n'altèrent guère la nature expressive de ce qu'on veut communiquer, ils sont étroitement liés dans une trame discursive déjà entamée. Un changement drastique serait permis par le passage d'une langue à une autre, mais la codification des signes reste soumise au même exercice cryptique. On est ici en présence de l'homogénéité du langage, dont une super-codification linguistique régit les produits discursifs – et tel quel nous l'avons travaillé, c'est la *Bedeutung* qui sauvegarde une hétérogénéité vers le monde. Mais, si la *Bedeutung* transite d'un sens langagier à un autre, sans pour autant perdre de vue le monde, et même si elle ne se sert plus de mots pour s'exprimer, où peut-il alors se trouver une autre de ses manifestations ? La condition du geste, en tant qu'expression communicante, peut-elle se manifester ou se faire entendre via le silence ? Si c'est le cas, quelle faculté peut ouvrir le silence pour se faire entendre via le geste ?

La réponse est relativement simple : aussi bien le silence que le geste n'ont pas de son phonique. Néanmoins, tous deux communiquent quelque chose, en d'autres termes, ils disent quelque chose par omission. Peut-être c'est plus juste de penser, que silence et geste, au lieu de dire quelque chose, montrent quelque chose. Et, s'ils montrent quelque chose ce n'est que par la monstration ou visibilité inhérente à eux : dans le cas du silence, son opposition plus claire

c'est le bruit ; dans le geste c'est la quiétude. Plus spécifiquement, et à propos du langage, silence et geste s'unissent en opposition à la parole.

Etant donné que nous avons déjà développé l'opposition au silence, c'est-à-dire le discours, il est pertinent de définir ce que nous entendons par geste, au fur et mesure que notre idée du « tout » (acte + phrase) progresse.

### *La grâce du geste*

L'opposition entre geste et parole ne va pas de soi. En effet pour corroborer que la parole est dans le geste, il suffit de penser à langue de signes pour les sourds-muets – où les gestes des mains peuvent référer à un signe préétabli dont la combinaison de mouvements dévoile la concaténation signifiante assombrie par la surdité. Il y a de la parole, mais pas de son. Pour que le geste soit opposé à la parole, il faut le dépouiller du sens langagier qu'il possède. Dans le cas où le geste est dépourvu du sens, son composant moteur, c'est-à-dire son versant exécutoire musculaire, le rapproche de l'acte. Et, en tant qu'acte, le geste est donc plus un mouvement qu'un signe. Rien n'empêche pour autant d'interpréter un mouvement comme un signe, mais ce serait une sorte de *métaphore* assez télescopique, c'est-à-dire une interprétation trop éloignée de l'immédiateté exécutoire du geste ; alors que l'expression du geste n'est qu'en priorité pur mouvement. C'est justement cette nature de monstration, laquelle rend difficile l'interprétation du geste détaché du langage. Si pour nous le geste est une béance silencieuse entre acte et phrase, c'est parce qu'il possède toute la motricité de l'acte, sans pour autant l'être complètement, et en même temps possède aussi toute la signification de la phrase, sans se proférer comme telle. L'éloquence du geste réside donc dans montrer ce qui ne se dit pas.

Le geste a les composants d'un acte, mais il est gracile dans son insinuation, en ceci qu'il est une monstration – telle une *métonymie* du comportement plus vaste. Le geste est en définitive un acte, dont il peut être un tout et en même temps une petite partie. Le geste de révérence, s'incliner en face d'une autorité reconnue comme telle par exemple, c'est le corollaire d'un cumul de petits gestes coordonnés à l'unisson et dont la simultanéité est le produit d'une séquence, strictement programmée, de ce cumul-là. C'est ce dernier-là qui comporte généralement la visibilité du geste. Les petites unités consacrées sont la plupart du

temps abstraites par le tout de l'action gestuelle. La détention perceptive que l'on peut réaliser sur une d'elles, génère *in status nascendi* la particularité qu'il y a dans ce tout gestuel. Ainsi, dans l'acte de révérence, incliner doucement la tête, regarder le sol, étendre les bras, montrer les mains et fléchir légèrement les genoux, ne sont qu'une séquence harmonique de ce que l'on entend par le tout de ce geste de révérence. Mais, il suffit qu'une de ces petites unités soit altérée pour qu'il y ait un désaccord dans son exécution totale. C'est ici que la particularité d'un geste devient identitaire de ce tout. Ainsi, incliner la tête avec de la brusquerie rompt l'harmonie de la révérence, cette dernière ne perd pour autant pas son identité révérencielle, elle souffre, pour ainsi dire, une interférence de style. Si à cause d'une motricité fine mal maîtrisée ce même geste s'isole de l'ensemble et ce qu'il avait d'inaperçu, grâce à la harmonie, se permute en une évidente maladresse, ce geste devient donc pratiquement un acte grotesque. Il en va de même pour un excellent contrôle moteur, dont l'exécution du geste, exploitée à la limite de la perfection motrice, dégénère en un acte robotique. Il semble que, dans ce délicat jeu de forces émerge la spontanéité du geste, où la fluidité exécutoire dénote la grâce, et l'élégance de style estompe le passage à l'acte. On pourrait sans problème soutenir que : plus gracile est le geste, moindre est le risque de devenir un acte.

C'est justement cette distinction entre geste et acte que le littérateur Yves Citton, dans son ouvrage *Gestes d'humanités*, développe pour définir ce qu'il entend par geste. L'auteur explore les facettes élémentaires du geste, à savoir le mouvement du corps, le transport de messages, l'exécution motrice, l'affect associé au mouvement gestuel, etc. Bref, une description qui prend comme point de départ, la distinction entre acte et geste, pour arriver à une dissémination partagée des gestes entre les humains. Repérage en opposition à la simple conduite animale. Le geste individuel, saluer de la main par exemple, est déjà condamné par une gestualité animale, plus exactement simiesque. On songe à ce que Derrida pointe par rapport à la *mimesis*, et son plaisir à imiter, plaisir que l'animal, par exemple le singe, et même s'il reproduit parfaitement un geste, cet exercice lui reste dépourvu du plaisir à imiter, propre et exclusif à l'homme.

De cette manière, Citton, et dans cet effort de définir encore mieux son geste, oriente ses réflexions sur la *performativité*, notamment celle de la philosophe Judith Butler. Analysons le biais de Citton. Pour soutenir l'idée que le geste n'est pas un simple succédané de l'acte, et de plus qu'il a des conséquences dans la réalité, Citton dit : « Plus on gesticule, moins on agit.

Le geste est le propre de l'acteur qui fait semblant, donc qui ne fait (vraiment) rien.»<sup>458</sup> Ici on songe aisément à ce que nous avons travaillé à propos de notre phrase « j'ai rien fait ». La ressemblance de nos raisonnements avec ceux de Citton est presque évidente, pourtant cet auteur, en essayant de justifier la pertinence du geste, cherche à établir, dans les conséquences du geste, un rôle identitaire. Alors :

« Comme le souligne Judith Butler, il ne suffit pas de se travestir en femme pour devenir une femme, ni pour avoir une expérience réaliste de ce qu'est une existence de femme. C'est néanmoins à force de performances que nos identités se constituent par sédimentations, répétitions, citations, resignifications.»<sup>459</sup>

L'auteur fait référence à la politique *Queer* (mot anglais qui veut dire « étrange » pour désigner les minorités sexuelles), puis en interprétant la performativité postule une maxime : « Autrement dit : c'est *en jouant des gestes* d'hommes et de femmes que nous sommes *devenus* hommes et femmes.»<sup>460</sup>

Ce que postule Citton, est sans doute exact, mais insuffisant. En effet, réduire le processus identitaire, si l'on peut appeler ainsi, à une performativité, implique une certaine filiation au *modeling* culturel, dont les *patterns* d'apprentissage font la règle générale. Or si l'on pense aux flux d'information quotidiens, et surtout à ce qu'ils veulent dire, l'appréciation strictement sociale rétrécit les marges d'interprétation. D'abord une interprétation socio-psychologique promet de nouvelles voies d'accès à la complexité communicationnelle, où les implications sémiolinguistiques peuvent détourner ce qui apparemment était, à coup sûr, l'accès. Par exemple, dans un bar, les pancartes affichées sur les portes des toilettes annoncent *dame* ou *monsieur* par le dessin d'une *poule* et d'un *coq* respectivement, dans un seul but: distinguer le féminin du masculin, ou si l'on préfère l'homme de la femme. Cependant, ce n'est pas toujours clair au moment de faire la différenciation de genre, parce que si nous prenons le premier cas, *dame* et *monsieur*, d'emblée nous pouvons repérer une petite différence : le préfixe possessif dans le cas de *monsieur* qui, d'emblée, montre un manque chez le féminin. Il ne s'agit que d'une nuance langagière d'usage commun, mais qui, automatiquement, suscite des questionnements : parle-t-il d'un manque de respect vers les femmes ? Ou d'un excessif respect vers les hommes ? Si ce n'est ni l'un ni l'autre, peut-être que c'est tout simplement parce que

---

<sup>458</sup> Citton Y., *Gestes d'humanité. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Armand Collin, Paris, 2012, p.33.

<sup>459</sup> *Ibid.*, p.34.

<sup>460</sup> *Ibid.*, p.34.

les poules sont femelles et les coqs sont mâles, alors dans le génital, s'exprime toujours le genre.

Cette prolifération de questions peut encore s'amplifier, néanmoins elle ne cerne suffisamment pas la nature de la différenciation des genres, elle montre seulement un petit sentier linguistique et ses multiples combinaisons sémiologiques, rien d'autre. Par exemple, si nous continuons avec la figure du *coq* et de la *poule*, nous voyons une certaine personnification des genres, mais avec la même fonction différentielle liée au génital. D'ailleurs, l'usage des personnifications dont la caractéristique principale est d'humaniser les animaux ou les choses par la projection de comportements, de gestes, de traits de caractère, de mœurs, d'attitudes... Autrement dit, la relecture des signes paradoxalement élucide qu'il existe surtout une ambiguïté qui se cache derrière la personnification. Si nous pensons à un trait de caractère comme l'attitude de la coquetterie, généralement celle-ci est attribuée à la femme, bien que sa racine étymologique vienne de la formation onomatopéique *coccous* qui a supplanté l'ancien français *jal* représentant le latin *gallus*, l'onomatopée imitant le chant *coco coco* (cocorico, coquerico) du coq<sup>461</sup>. Bien sûr, la coquetterie elle-même n'est pas le domaine exclusif des femmes, mais cette dernière affirmation vient à montrer qu'effectivement le symbole tente de soutenir seulement la différenciation d'origine génitale et, dans ce cas l'action purement pratique : d'aller aux toilettes. Ainsi, l'interprétation du message, non le message lui-même comme une entité statique, mais plutôt comme un élément dynamique de la réalité, se heurte à l'ambiguïté langagière de la sémiologie. En fin de compte, le rôle polysémique du sujet social, avec toutes ses représentations, projections et identifications, l'interpellent pour jouer en tant qu'un émissaire de la société qui le soutient. Cet exemple pousse l'interprétation vers l'aliénation du sujet en société, et comment les signes peuvent conditionner le comportement du sujet. Pourtant, l'urgence biologique d'aller évacuer, commune à toutes les espèces, est singularisée par l'emploi d'un signe performant. Autrement dit, ce besoin corporel marque une différence de « genre » qui est pratiquement inexistante, et qui en plus ne concerne pas les volailles, car

---

<sup>461</sup> Voir, *Dictionnaire Le Petit Robert 2014*, Robert, Paris, 2014, p.543. Sous ce prisme dans *Cours de linguistique générale* (1916), De Saussure F., Payot, Paris, 2005. « Une fois introduites [onomatopées] dans la langue, elles sont plus ou moins entraînées dans l'évolution phonétique, morphologique, etc. que subissent les autres mots (cf. *pigeon*, du latin vulgaire *pipiō*, dérivé lui-même d'une onomatopée): preuve évidente qu'elles ont perdu quelque chose de leur caractère premier pour revêtir celui du signe linguistique en général, qui est immotivé. » (p 102) Si les onomatopées ont perdu leur caractère premier selon Saussure, c'est dû à ce qu'il ne considère pas le geste comme précurseur communicant entre le non-verbal et le verbal (Saussure l'explique à l'inverse). Au contraire de Saussure, si ce caractère persiste dans la fusion du geste et du mot, c'est-à-dire qu'il prédomine défiguré dans l'usage verbale, ce n'est qu'à la signification extralinguistique du geste. Où la possible défiguration onomatopéique (immotivée selon Saussure) peut encore s'exprimer sous une autre figuration langagière, dont la *coquetterie* par exemple, invoque l'image du *coq* et celle de l'onomatopée. Les deux coexistent sans perdre leur efficace évocatrice originaire.

elle n'est qu'une différence sémiologique. Butler ennonce : « Je me soumetts à une norme de reconnaissance lorsque je vous offre une reconnaissance, ce qui veut dire que le "je" n'offre pas la reconnaissance à partir de ses propres ressources privés. »<sup>462</sup> De cette manière, le signe de volaille active chez le sujet une réponse « type » qui ré-signifie sa performativité, et qui en même temps active la norme du signe. C'est un véritable circuit qui renvoi à son tour à un autre circuit langagier. Le message, s'il y en a un en arrière-plan, se sert de la capacité identificatoire du sujet et tout en se disséminant actualise le signe comme s'il s'agissait d'une seule attitude propre au sujet : une appartenance mutuelle, se laisse voir entre sujet et autre :

« Si je peux m'adresser à toi, on doit d'abord m'avoir interpellé, m'avoir amené à cette possibilité du langage qu'est la structure de l'interpellation avant que j'aie pu trouver comment l'utiliser. Cela est non seulement la conséquence du fait que le langage appartient d'abord à l'autre et que je l'acquière par une forme de *mimésis*, mais également parce que la possibilité même de la capacité d'agir linguistique dérive d'une situation dans laquelle on se trouve interpellé par un langage qu'on ne choisit pas. »<sup>463</sup>

Cet agir linguistique est mimétique, et en conséquence, vaut pour toutes les formes que le sujet maîtrise lorsqu'il s'adresse aux signes. Une forme de contact c'est le geste. Voilà, l'intersection entre gestualités : que la coquetterie soit venue de l'onomatopée *coco coco* laquelle à son tour était une gestualité animale, veut dire aussi qu'il y a apparemment eu une transmission bidirectionnelle, du coq envers l'homme et vice-versa. Strictement parlant, cela n'est pas juste, car le coq ne réalise pas sa gestualité, il ne fait pas de *mimesis*. Le charme que peut avoir la coquetterie n'est que le résultat d'une reproduction humaine : une appropriation signifiante. Bien que l'homme réalise que ses gestes de coquetterie sont venus des gestualités animales, leur imbrication passe cependant par la périphérie de la conscience. Ainsi, plus le geste s'échappe de la maîtrise consciente, plus il est spontané. On pourrait dire, sous cette logique, que la voix *coq* a dans son sein une gestualité agissante et que, dans la performativité, toute voix est un geste.

En revenant à Citton, et particulièrement à l'usage qu'il fait de la performativité, on perçoit un effort de signifier (langagièrement) ce que le geste exprime. C'est le mérite initial de l'auteur, car en distinguant l'acte du geste, mais surtout en en notifiant les possibles conséquences performatives, une certaine intelligence est octroyée au geste. Il ne s'agit pas de la simple rationalisation des comportements, l'auteur a le souci de ne pas trop faire une

---

<sup>462</sup> Butler J. (2005), *Le récit de soi*, Puf, Paris, 2007, p.26.

<sup>463</sup> *Ibid.*, p.54.

psychologie ni une anthropologie de ses distinctions, ni non plus de trop les marquer par la voie sensible de l'esthétique.

Ainsi, il en résulte une sorte de solution de compromis, c'est celui du « souci de la grâce ». Il semble, en suivant cet auteur, que la seule chose plus indiquée à bien porter de la grâce, c'est le geste. Par exemple un acte gracieux, ne tient pas exactement les propos de cette subtilité descriptive. Le geste peut donc tenir la grâce de *gester* et de ne pas agir ses propos et ses intentions de monstration. Mieux, l'acte serait plus proche de l'immédiateté, du versant musculo-squelettique, de la fonction exécutive ; alors que le geste, porteur aussi d'une corporalité agissante, ne semble plus dépasser le délicat registre de l'exécution. On dirait, le geste est aisé dans le préambule d'une activité motrice, mais il reste sobre dans l'expansion réflexe.

De ce verbe *gester*, en l'ancien français, Citton dit : « Il ne s'agit pas seulement d'agir, mais bien de *gester*, c'est-à-dire de respecter certaines *formes*, conditionnées par une attention prêtée à l' "ensemble" (social, esthétique) ainsi que par un souci de la "grâce". »<sup>464</sup> Il complète cette remarque en décomposant les éléments agissant dans le geste :

« Le latin distinguait trois registres que nous confondons lorsque nous parlons d' "action". *Facere* évoquait le *faire*, à savoir le travail de production qui transforme et recompose une situation extérieure en permettant à de nouvelles entités d'y apparaître (ce qui correspondait à la *poiesis* des Grecs). *Agere* désignait plutôt l'*agir*, c'est-à-dire l'effort intérieur par lequel un corps opère un certain mouvement. Le troisième terme, *gerere*, exprimait, pour sa part, le fait d'*accomplir* quelque chose, de se charger de son exécution, selon des tâches que nous ferions relever de la "gestion" (et que les grecs visaient à travers la notion de *praxis*). »<sup>465</sup>

La déclinaison que fait Citton est juste, mais souffre d'un manque d'interprétation qui puisse structurer ses composants. De ce *faire* et de cet *agir*, se détache l'*accomplir*. Des deux premiers, on peut déduire que : *en faisant* un travail on intervient dans la réalité, puis *en agissant* sur ce travail, on crée ; enfin, *en accomplissant* ce travail on exécute. Le dynamisme que nous avons mis à la déclinaison de Citton, est dû à ce que nous avons introduit le mode grammatical en participe présent ou, si l'on veut, en gérondif ablatif. Geste et gérondif partagent la même racine latine, *gerere*. Cela veut dire, que les deux ont la vocation d'accomplir quelque chose. L'un par l'action, l'autre par la parole. Ils sont tellement imbriqués qu'ils peuvent pratiquement se ressembler la même chose. Le geste en *s'accomplissant* devient un gérondif ; le gérondif en

---

<sup>464</sup> Citton Y., *Gestes d'humanités...*, op. Cit., p.14.

<sup>465</sup> *Ibid.*, p.27.

*s'accomplissant* devient un geste. Ainsi, rien n'empêche de soutenir que le geste se montre mieux via le gérondif. Geste et gérondif, en s'accomplissant, deviennent un « tout ». Ici, on est proche de la *performativité*, et de tout ce qu'en découle, pourtant le geste, avec son souci de la grâce, s'élève à une autre catégorie d'action, à un autre genre de conséquences. Un geste en se réalisant n'est surtout pas la même chose qu'une action performative, et même si une action performante peut changer la réalité des choses, elle ne dépense pas de la grâce dans son exercice exécutoire. Si elle peut devenir gracieuse, elle est plus un geste qu'une performativité. Le produit communicant auquel aspire la performativité, n'est pas le même que le geste. Les deux peuvent communiquer, mais le geste le fait principalement pour déployer de la grâce, tandis que la performativité ne vise que de l'efficacité performante. Et si le geste est performant, cela n'est dû qu'à ce que le contexte a soutenu l'efficacité. Il semble alors que la performativité dépende en majeure partie du contexte que ce que le geste peut en dépendre. L'indifférence au contexte est, pour ainsi dire, la grâce du geste, alors que la cohésion au contexte est l'efficacité de la performativité.

Si la performativité peut faire, agir et accomplir non gracieusement son gérondif, ce n'est que par l'actualité contextuelle à laquelle elle se sert en tant qu'acte. Encore que, le geste possède donc la propriété de faire, agir et accomplir gracieusement son gérondif, tout en étant le prélude de l'acte. La distance au contexte ou à la scène, marque à jamais la grâce du geste. Par contre, si l'écartement est trop excessif ce geste devient insensé, grotesque voire – mais paradoxalement *significatif*. Plus loin, cette idée sera éclairée par une illustration littéraire.

Selon nous, le geste, en tant que prélude d'une action motrice, est une insinuation, et en tant que telle, une monstration incomplète. Cette insinuation, conditionnée par le versant mouvant du geste, nous incite à penser à une sorte de *Gestalt* à compléter, un travail synthétique complémentaire qui va de l'activité envers la passivité. L'activité se laisse montrer par le côté physique, par exemple en prenant ma plume je fais sur une feuille des traits qui correspondent à ma signature, on peut dire que l'acte de signer produit le geste de ma signature. J'y commande l'action, c'est clair, mais le produit de ma signature m'arrive du geste de signer. Alors, j'active l'exécution, mais c'est moi-même qui subis le geste. La plupart du temps, l'activité et la passivité sont happées, puis signifiées par une interprétation télescopique, qui assez souvent n'a rien à voir avec l'intentionnalité originale du geste. Or, que le geste ait la propriété d'*arriver* et de faire *subir*, réside tout simplement en ceci qu'il est étroitement lié au *pathos* du corps, dont le sens est l'amorce de la *Bedeutung*, la signification. L'affect que peut ainsi avoir le geste, vient en premier lieu du corps, mais sa matérialisation insinuante dépend en revanche de la

*Bedeutung*. Citton parlera dans ce cas d' « articulation »<sup>466</sup> de gestes mentaux et physiques, ce mot est juste mais pas sa fonction métaphorique. Une division de ce genre risque de polariser le geste en une psychologie cognitiviste, et en une autre pratiquement comportementaliste. De telle sorte que l'articulation « cognitive » du geste à l'affect serait expliquée par la capacité de symbolisation mentale produite ; l'articulation « comportementale » serait expliquée par la qualité d'exécution du geste par rapport à l'affect déclenchant. La pensée de cet auteur, et cela n'est pas étonnant, progresse vers une esthétique du geste, et sera liée à l'affect, pour primordialement signifier la *grâce* avec laquelle la monstration se fait geste – ou si l'on veut inversement : signifier la grâce avec laquelle le geste se fait monstration. L'enjeu ici est principalement esthétique, et au même titre que cette illustration littéraire, on aperçoit la puissance évocatrice du geste :

« Grâce à ce geste, en l'espace d'une seconde, une essence de son charme, qui ne dépendait pas du temps, se dévoila et m'éblouit. J'étais étrangement ému. Et le mot Agnès surgit dans mon esprit. Jamais je n'ai connu de femme portant ce nom. »<sup>467</sup>

Ce geste, adressé à un jeune homme, appartient à une femme assez âgée, qui sans être consciente de l'impact de son geste, attire l'attention du narrateur-écrivain. Puis, cette scène suscite l'inspiration de ce dernier. C'est le tout début de *L'immortalité* de Milan Kundera. La description de la scène évoque de la création chez l'auteur, nous disons bien l'auteur, parce qu'il s'agit ici d'une sorte d'amalgame entre le narrateur et l'écrivain, dont, les impressions sont issues d'après une expérience personnelle qui ne veut pas quitter l'espace de la réalité et ainsi, participer de vive voix à la création fictive. On dirait une vraie *mimesis*, au sens que nous l'avons déjà étudiée, pourtant Kundera veut faire rentrer sa personne dans le roman, et si l'on veut, incarner explicitement son narrateur de son écrivain. Quoi qu'il en soit, il en reste un exercice mimétique, où les impressions – très sensibles issues de la réalité – sont ennoblies par la plume de l'écrivain. Le narrateur ne peut que subir ce processus de création, d'où la soudaine image du nom Agnès. De cette manière, narrateur et écrivain, sont (et ont aussi) deux sens qui confluent dans la même référence, celle de Kundera. Au-delà de nom d'auteur, ce qui est important c'est le jeu littéraire de faire exprimer le geste comme une source d'inspiration, qui lie *in status nascendi* la *Bedeutung* avec le sens de noms (Agnès et Kundera). Il s'agit ici du geste, et comment ce geste infime dépasse l'individualité humaine, celle de l'auteur et celle du

---

<sup>466</sup> *Ibid.*, p.39.

<sup>467</sup> Kundera M., *L'immortalité*, Gallimard, Paris, 1990, p.14.

personnage. Celle-ci est la question qui hante l'auteur, le vrai. Pour comprendre notre démarche il faut encore citer longuement Kundera :

« Si notre planète a vu passer près de quatre-vingts milliards d'humains, il est improbable que chacun d'eux ait eu son propre répertoire de gestes. Arithmétiquement, c'est impensable. Nul doute qu'il n'y ait eu au monde incomparablement moins de gestes que d'individus. Cela nous mène à une conclusion choquante : un geste est plus individuel qu'un individu. Pour le dire en forme de proverbe : *beaucoup de gens, peu de gestes*.

J'ai dit au chapitre premier, à propos de la dame en maillot, qu' "en l'espace d'une seconde, une essence de son charme, qui ne dépendait pas du temps, se dévoila et m'éblouit". Oui, c'est ce que je pensais alors, mais je me suis trompé. Le geste n'a nullement dévoilé une essence de la dame, on devrait plutôt dire que la dame m'a révélé le charme d'un geste. Car on ne peut considérer un geste ni comme la propriété d'un individu, ni comme sa création (nul n'étant en mesure de créer un geste propre, entièrement original et n'appartenant qu'à soi), ni même comme son instrument ; le contraire est vrai : ce sont les gestes qui se servent de nous ; nous sommes leurs instruments, leurs marionnettes, leurs incarnations. »<sup>468</sup>

Le charme, auquel l'auteur fait référence, vaut ici pour la grâce. Cette dernière quitte la dame pour devenir une entité pratiquement séparée d'elle, mais qui naît avec elle. Grâce et dame sont perçues en un seul geste par le narrateur. Puis, l'écartement temporel, telle la suspension du jugement, permet à l'auteur d'interpréter le fait autrement. En fait, la grâce du geste réside dans une sorte d'*inter-individualité* gestuelle, c'est-à-dire ce geste vient d'elle, mais s'octroie vers autrui. Que ce geste puisse se partager, à l'insu de la dame, n'est pas une caractéristique à elle, tout au contraire, il est une connexion au monde. Le narrateur perçoit le charme de la dame, tandis que l'auteur celui du geste. Le premier perçoit l'intentionnalité liée à la dame, puis le second celle du geste. Kundera perçoit le « *tout* » du geste. Ce *tout* condense le « sens » et la « signification » du geste. On pourrait ainsi soutenir que le narrateur happe le charme de la dame, c'est-à-dire, le sens de son geste, alors que l'auteur interprète le charme du geste, c'est-à-dire, la *Bedeutung* du geste. Cela n'est pas très important, parce que l'interprétation de ce « tout » Kundera la détient. Chez lui sont vectorisées sens (*Sinn*) et référence (*Bedeutung*), dans une complexité mouvante et en constante quête d'interprétation. L'intelligence de Kundera, c'est dorénavant d'amalgamer le narrateur et sa personne dans la même référence : celle du geste. Du même coup, Kundera passe de la sensibilité immédiate (esthétique de la perception) vers une transcendantale (historique de l'écriture). En effet, Kundera connecte via un geste deux personnages de deux époques distinctes, Bettina et Laura.

---

<sup>468</sup> *Ibid.*, pp.18-19.

Toutes les deux partagent le même geste : « Elle renverse légèrement la tête, voilà son visage d'un vague sourire mélancolique, toucha du bout des doigts le creux de sa poitrine et, tout en répétant "quelque chose", lança les bras en avant.»<sup>469</sup> Pour la première, ce geste a une signification plus ou moins claire, elle l'exprime lorsqu'elle parle de sa manière d'être rebelle. La deuxième, lorsqu'elle le fait, reste perplexe, la signification est plus diffuse. C'est idée mérite une explication textuelle :

« Appelons le geste de Bettina et de Laura *geste du désir d'immortalité*. Aspirant à la grande immortalité, Bettina veut dire : je refuse de disparaître avec le présent et ses soucis, je veux me dépasser moi-même, faire partie de l'Histoire parce que l'Histoire est la Mémoire éternelle. Même si elle n'aspire qu'à la petite immortalité, Laura veut la même chose : se dépasser elle-même et dépasser le moment malheureux qu'elle traverse, faire "quelque chose" pour rester dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue. »<sup>470</sup>

Ce geste, partagé entre deux références, Bettina et Laura, a un sens, celui du désir d'immortalité. Mais on pourrait invertir les choses et dire : le sens de Bettina et celui de Laura correspondent à une seule référence, celle du désir d'immortalité. Ce désir d'immortalité s'active par la proximité de *necessitas fati* de la mort. Chez Laura ce geste se figurera en un passage à l'acte suicidaire. Pourquoi ?

Ce geste peut chercher à franchir la mort, à devenir immortel. L'ambition des deux personnages, c'est de rester liées au geste. D'ailleurs, la première dans l'Histoire (en majuscules), la deuxième dans l'histoire (nous dirons avec une minuscule). Avec cette histoire en majuscules, où un événement devient tragique une fois, la deuxième fois il n'en est qu'une farce, au sens de Marx, bien entendu ; on songe au grand *Autre* chez Lacan, où le sujet (aliéné) est écrasé par le symbolique, mais surtout à l'interprétation qu'il fait sur la dialectique de Hegel ; et enfin, au petit autre, dont le sujet (aliéné aussi) est plus proche de sa nature spéculaire, mais coincé dans l'imaginaire individuel. Kundera n'est pas insensible à cette idée dialectique de l'histoire, d'ailleurs il s'en sert pour exploiter ce geste immortel. Ce dernier se trouve au milieu de Bettina et Laura. Le contexte de la première semble mieux soutenir l'intentionnalité du geste, on dirait, cela va de soi ; alors que, chez la deuxième, le geste occupe une place décalée dans son contexte, il semble être plus brusque, voire recherché. Sous cette logique, on pourrait dire que le geste appartient plus à Bettina qu'à Laura, parce que chez Bettina il est plus accordé,

---

<sup>469</sup> *Ibid.*, p.241. Passage correspondant au chapitre « Le corps ».

<sup>470</sup> *Ibid.*, p.248. Passage correspondant au chapitre « Le geste du désir d'immortalité ».

c'est-à-dire il remplit mieux les conditions de « félicité ». On peut être d'accord car il existe une opposition entre l'une et l'autre. Cela est dû à ce que Kundera présente une division entre le narrateur et l'écrivain. L'un est plus proche du sens, l'autre de la signification ; l'un de Bettina, l'autre de Laura.

La thèse de Kundera : « *beaucoup de gens, peu de gestes* », devient tragiquement plus claire. Ainsi, ce geste n'appartient ni à Bettina ni à Laura non plus. Elles sont au service de ce qui veut dire le geste. Si ce dernier est plus aisé dans l'une plus que dans l'autre, c'est principalement parce que ce geste signifie mieux le contexte d'une par rapport à l'autre. Mais, cela ne garantit plus l'exclusivité intentionnelle, puisque le contexte historique est toujours interprétable, en d'autres termes, il est changeant. L'évolution qui peut souffrir ce contexte est due à deux éléments : le fait concret et son interprétation. Dans cette expérience fictive de l'œuvre, le fait initial est celui du geste de la dame, supposé issu de la réalité, affecte la perception du narrateur/auteur. Cette situation est problématisée par Kundera, c'est-à-dire il fait contraster son impression avec celle du narrateur. Mais notons, que cela c'est une ruse qui a pour effet : amalgamer la perception initiale et la sensation d'évocation. Qui perçoit ou qui évoque, c'est le même mystère quand on se demande à qui appartient le geste. L'enjeu ne peut qu'être esthétique.

Effectivement, ce qu'évoque le geste c'est le genre esthétique, et qu'il soit gracieux ou charmant, il le définit en tant que tel. Ce qui le définit aussi, c'est qu'il n'est pas exclusif à quelqu'un. Ce dernier réquisit émerge quand on considère le geste au même niveau que le langage. Il peut certainement l'être en ce qu'il communique, au même titre qu'une parole. Tout se passe comme si le geste était une sorte de parole muette. Nonobstant, et tel que nous l'avons vu, le geste a une manière maline de montrer son sens ainsi que sa référence. Cela veut toujours dire que le geste dépasse les codes langagiers pour arriver, la plupart du temps, à une exquise expression corporelle dont l'expression plus achevée serait par exemple la danse. Pas tous les gestes ne sont une danse. Ce qui revient au même de dire, que pas tous les gestes ne sont esthétiques.

Le proverbe de Kundera « *beaucoup de gens, peu de gestes* », rejoint ce que Citton entend par la métaphore du « mycélium » des champignons pour montrer un réseau interconnecté de gestes humains. C'est pratiquement la même idée, surtout parce qu'elle réside dans une interprétation esthétique du geste, même s'il est itérativement partagé, avec plus ou moins de grâce, et en puissance par tous les êtres humains. Citton n'est pas écrivain, il consacre ses réflexions à l'interprétation esthétique. Il va ainsi enrichir ses réflexions d'un dialogue

ouvert à d'autres disciplines, afin de croiser esthétique et lien social dans le prisme du geste. D'un côté, à l'égal de Kundera, il va montrer l'aspect évocateur du geste, surtout au niveau des impressions sensibles ; de l'autre côté, il va livrer une vision fonctionnelle du geste, dont le but est la critique sociale. Or, l'individualité humaine est mise en question, elle est soumise à la condition éphémère, mais ce qui est pire, c'est son incontournable répétition. La toute-puissance de l'homme, encore une fois questionnée, est irréductiblement clôturée par le magma expansif de la globalité (mondaine). Cette réflexion ne frôle que tangentiellement notre sujet en traitement, mais elle incite au contraste. Autrement dit, ce que pointent ici Kundera et Citton s'accorde au débat classique sur la nature humaine du geste. Ce débat traverse le problème de l'appropriation subjective, dont l'opposition la plus nette est celle du social. La description sociale se heurte à celle de l'anthropologie, dans la tâche d'épurer la source originare des coutumes. Puis, la psychologie, dite sociale, prend ces données coutumières tout en les interprétant comme une amalgame psycho-sociale. Enfin l'histoire, notamment la philosophie de l'histoire, décompose les faits individuels en induisant le courant téléologique qui soutient la cause la plus juste par rapport aux faits et leur interprétation. Cette liste n'est pas exhaustive. D'ailleurs, les interconnexions entre une discipline et une autre rendent la tâche plus riche, et compliquée aussi. Nous voulons penser que la psychopathologie psychanalytique en émerge, sans pour autant se camoufler parmi celles-ci, car cette psychopathologie authentifie son interprétation dans la psychanalyse.

Mais, peut-on réduire le geste, bien qu'il soit principalement gracieux par essence, à une condition strictement esthétique ? Dans le même sens, faut-il franchir la barrière de l'esthétique du geste pour le comprendre autrement ? Inversement, faut-il reformuler l'esthétique du geste pour comprendre ses limites expressives, sans pour autant le réduire à un acte ou à une parole ? Finalement, le geste peut-il se manifester limpide via le gérondif tout en tenant le contexte qui le suscite, par exemple celui qui étaye la psychopathologie du comportement antisocial ?

Nous allons tenter graduellement de répondre à ces questions à propos du geste ; d'abord par le versant « agissant » du geste, puis par ses implications esthétiques, enfin par sa manifestation active en mouvement. Deux approches interprétatives sont ici convoquées : l'une sur l'idée de suicide chez l'artiste Antonin Artaud, dont la création littéraire est à la limite d'une écriture gestuelle, l'autre sur les psychanalystes qui interprètent ce qu'il y a de psychopathologique chez Artaud.

## *L'idée de suicide, enjeux esthétiques*

On sait que faire une description du passage à l'acte au travers d'un prisme littéraire est d'un usage courant, même si cette description risquera, tôt ou tard, par réduire la valeur heuristique du phénomène psycho-pathologique. Néanmoins, cette description-là a le mérite de vouloir fixer l'action – si fugitive parfois, même pour un œil critique – dans une trame de synthèses spéculatives. Cette logique s'applique au passage à l'acte suicidaire aussi.

Maurice Blanchot, dit : « On ne peut 'projeter' de se tuer. »<sup>471</sup> Il ajoute : « Se tuer, c'est prendre une mort pour l'autre, c'est une sorte de bizarre jeu de mots. »<sup>472</sup> Blanchot suggère que le suicide n'est pas réalisable de manière intentionnelle. Comme si se tuer était un projet irrésolu, sans conclusion, qui devrait forcément inclure, pour être accompli, la présence d'un autre. L'ignorance du sujet concernant sa propre mort le pousse à regarder la mort dans le témoignage d'autrui. Blanchot explique que « le suicide reste essentiellement un pari, [...] le passage de la certitude d'un acte projeté, consciemment décidé [...]. Le suicide en cela n'est pas ce qui accueille la mort, il est plutôt ce qui voudrait la supprimer comme futur [...] »<sup>473</sup> Cela nous montre comment l'impossibilité de se tuer vraiment va au-delà de l'exécution consciente : si l'acte est planifié vers la mort, il ne tend néanmoins pas vers elle. Blanchot dit : « On ne peut 'projeter' de se tuer. On s'y prépare, on agit en vue du *geste* ultime qui appartient encore à la catégorie normale des choses à faire, mais ce *geste* n'est pas en vue de la mort, il ne la regarde pas, il ne la tient pas en sa présence. »<sup>474</sup> Autrement dit, le geste suicidaire appartient paradoxalement au quotidien de la vie, mais il est dépouillé d'intentionnalité mortifère.

Blanchot poursuit la réflexion sur l'idée d'adjuger l'intention de se suicider au « je » du sujet, mais l'instance du « je » semble éparpillée dans l'espace intersubjectif où la souveraineté de l'intention est forcément partagée. A cela Blanchot ajoute :

« 'Je' est un moi dans la plénitude de son action et de sa décision, capable d'agir souverainement sur soi, toujours en mesure de s'atteindre, et pourtant celui qui est atteint n'est plus moi, c'est un autre, de sorte que, quand je me donne la mort, peut-être est-ce 'Je' qui la donne, mais ce n'est pas moi qui la reçois, et ce n'est pas non plus ma mort [...] »<sup>475</sup>

---

471 Blanchot M., « IV L'œuvre et l'espace de la mort » in *L'espace littéraire*, Gallimard, Paris, 1955, p. 129.

472 *Ibid.*, p.130.

473 *Ibid.*, p. 130.

474 *Ibid.*, p. 131. Nous soulignons.

475 *Ibid.*, p. 134.

L'énigme chez Blanchot n'est pas la responsabilité du Moi sur le geste, puisque, même si Blanchot ne le dit pas explicitement, l'intentionnalité suicidaire se résout par une sorte de vectorisation étroitement coordonnée entre le Moi et le Je. Ainsi, tant le Moi comme le Je sont dépourvus d'une participation autonome qui leur permet, chacun de leur côté, d'atteindre la plénitude de la mort en soi. Le problème réside, semble-t-il, dans l'appréciation esthétique même du geste suicidaire : Blanchot ne considère plus l'ambiguïté intentionnelle du geste qui y participe. Le geste dans le langage est principalement montré par le gérondif, raison qui tend à éluder la présence du sujet grammatical. Par conséquent, la vectorisation entre Moi et Je n'est qu'imaginaire, c'est-à-dire de sens à sens et surtout pas de sens à référence (*Bedeutung*). Nous ne disons pas que Blanchot n'y a pas pensé, mais plutôt qu'il a fait un choix, poussé par la démarche du processus d'écrire, et rien de plus. Par conséquent, la proposition de Blanchot serait d'ordre plus discursif, au sens langagier, que dynamique, au sens intentionnel.

Sous le même prisme esthétique, mais dans une tentative plus dynamique que discursive, c'est-à-dire une intentionnalité qui considère le geste dans le langage, et non la simple signification de l'action gestuelle sensée par le langage, le traitement que fait Michel Thévoz de *L'esthétique du suicide*<sup>476</sup> s'appuie sur la représentation psychique comme effacement de l'objet et prend, de la psychanalyse, le concept de pulsion de mort. Être en contact avec un objet peut impliquer donc la *destruction* de ce dernier pour qu'il devienne une image perceptive intime du sujet. En d'autres termes, le primat de la représentation au lieu de l'objet matériel, c'est l'idée qui supprime la chose. Ainsi, l'effort de Thévoz va plus se pencher sur le processus de négation de l'objet sensible, une négativité de la source perceptible où la négation de la négation fait naître une représentation en vide de ce qu'originellement était l'objet – le poussant davantage jusqu'au pléonasme. Plus de négativité de la pensée plus de déconnexion des objets. Cette situation ne garantit plus l'intentionnalité qui a le geste suicidaire, au contraire elle réduit l'agir du sujet à une pensée en négatif, alors que l'action du geste se sert du sensible pour passer à l'acte. Ici, on est encore dans un processus de pensée qui se veut un acte matérialisé exécutoire de l'intention. Puisque l'intention consciente résiste à un cheminement vers la mort, l'action du sujet devrait se servir d'une ruse inconsciente pour  *finalement aboutir* (nous soulignons ce pléonasme comme un exemple de ce que Thévoz propose). Cette idée mêle deux éléments : tout d'abord, le contact perceptif en face de l'objet, propriété qui n'est pas exclusive de l'acte suicidaire ; en deuxième lieu, la formation de pléonasmes dans la nature du sujet n'est pas non plus uniquement suicidaire. De cette manière, le postulat de Thévoz ne

---

<sup>476</sup> Thévoz M., *L'esthétique du suicide*, Minuit, Paris, 2003.

considère pas que dans la même idée se trouve comprise la préservation inhérente de l'individu, préservation qui est la majeure résistance à la formulation d'une idée suicidaire. Ainsi, la propension à l'acte suicidaire, pour se manifester matériellement, sera toujours soumise à des résistances, elle n'aura jamais, si nous pouvons dire, un chemin propre dans son parcours vers la mort. Ainsi l'idée suicidaire a paradoxalement besoin d'un élan physique pour se matérialiser en en geste, puis en acte.

Ces remarques esthétiques nous permettent de songer que si la perception de l'objet présuppose une destruction de lui (son effacement matériel perceptif, en vertu de son relais représentationnel) et si, paradoxalement, une résistance à la mort présuppose la vie grâce à cet exercice d'appréhension synthétique imaginaire (relais représentationnel), la mort intentionnée *hic et nunc* n'est plus possible dans la sphère consciente du sujet. Ainsi, l'intention suicidaire doit au geste ce que ce dernier doit au passage à l'acte pour se manifester concrètement, c'est-à-dire la non-pensée. Pourtant, l'application esthétique, même si elle comprend la sensibilité pathétique qui produit le contact avec l'œuvre, ne rend pas suffisamment compte de l'aspect gestuel dans la gestation du projet suicidaire. Tout d'un coup, c'est l'idée de la mort qui est traitée comme vecteur suicidaire, et non la mort en soi. Le composant qui participe pour une possible présentification de la mort est le geste et non pas l'idée. Dans cet enjeu, Artaud reste coincé lorsqu'il veut *vivre la mort* comme une pure intention. Ce dernier point est mis en exergue par le geste.

### ***Du suicide esthétique au geste***

L'expérience phénoménologique de la mort, selon Artaud, dit que l'on a la capacité de « vivre la mort », autrement dit, de la songer quasiment comme un objet sensible : « La mort n'est pas hors du domaine de l'esprit, elle est dans certaines limites connaissable et approchable par une certaine sensibilité. »<sup>477</sup> Cela constitue, à notre avis, un des noyaux de la pensée d'Artaud par rapport à la cristallisation de l'action de penser dans le texte<sup>478</sup>. L'Artaud

---

477 Artaud A., « L'art et la mort » in *L'Ombilic des Limbes*, Gallimard, Paris, 1927, p. 135.

478 C.f. Blanchot M. (1955), *L'espace littéraire*, op. Cit., pp.105-134. Comme nous l'avons vu, Blanchot pour faire allusion à l'idée de mort dans l'acte d'écriture reprend l'image de l'écrivain en rapport à sa recherche et reprend la question de l'impossibilité à la combler. Ce lien se laisse noter intelligemment grâce à l'exercice poétique et toutes les vicissitudes auxquelles l'écrivain est soumis. Mais pas seulement dans l'acte poétique en soi,

surréaliste pensait que tout ce qui était écrit et qui avait comme intention de soumettre le devenir de la pensée, empêchait un contact direct avec l'expérience de mort, pour le dire plus métaphoriquement avec le devenir pur de l'être. Les efforts d'Artaud pour faire prévaloir une mise en scène spontanée de l'être dans le monde prend sa principale notoriété dans l'expérience limite de la situation de mort. Nous ne disons pas qu'Artaud promulgue le suicide comme un accès à l'être pur ou que le suicide est l'émissaire du geste, cependant il affirmait que cette situation « nous met en rapport avec des états plus affinés de l'esprit au sein desquels la mort s'exprime. »<sup>479</sup> Pour comprendre cette mise en vertige, il est nécessaire de connaître d'abord un possible élan inspirateur dont Artaud se sert pour développer ses énoncés :

« – Je parle de la vie physique, de la vie substantielle de la pensée (et c'est ici d'ailleurs que je rejoins mon sujet), je parle de ce minimum de vie pensante et à l'état brut, – non arrivée jusqu'à la parole, mais capable au besoin d'y arriver, – et sans lequel l'âme ne peut plus vivre et la vie est comme si elle n'était plus. »<sup>480</sup>

Ces énoncés montrent le trajet qu'il y a de la représentation de l'idée à la manifestation corporelle comme production de la pensée même. Cet effort pour faire travailler les états paradoxaux d'un corps affecté comme des précurseurs hor-sens témoigne que le problème du geste ne s'épuise plus sur le texte, ni non plus sur l'acte tout seul, sinon juste au milieu.

Dans le texte *Position de la Chair*<sup>481</sup>, Artaud se réfère aux sens, comme le moyen pour accéder à l'appréhension intellectuelle, pour aboutir à un « sentiment dit pressentiment [...] connaissance directe, communication retournée et qui s'éclaire de l'intérieur ». La pensée d'Artaud demeure davantage métaphysique. Les exercices de synthèse – en tant que représentation, c'est-à-dire synthèse de ce qui se présente<sup>482</sup> – forment l'*entendement* d'une

---

mais dans son produit *final* : l'œuvre. Une des interrogations de Blanchot, est, s'il y a une manière d'aboutir, au moins partiellement, à cette quête dont la recherche est toujours un levier en avance. Pourquoi ? Parce qu'il existe un point *mort* en toute œuvre. Mais le vide est comme un débris indéterminé. Quelle que soit la source créative, il restera toujours un point insaisissable. Même si l'auteur travaille, ou a l'illusion d'avoir surmonté l'impossibilité, il méconnaît toujours où il va. Blanchot, à la lumière de Valéry, nous enseigne que le but de l'art est la maîtrise de l'esprit, où chaque création prend sa borne réelle quand « *l'esprit devient la certitude d'une forme réalisée.* » *Ibid.*, p.107. La matérialisation des idées créatrices, qui peuplent l'espace vivant (soit le geste exprimé, la parole dite, la page écrite pour un lecteur, etc.), vont représenter des objets animés, lesquels deviennent indépendants au moment où ils ont été conçus, mais néanmoins ces idées n'ont pas réussi à combler ce vide. Ici l'idée de mort semble encore rester intacte.

479 Artaud A., (1927) *L'Ombilic des Limbes*, op. Cit., p.135.

480 *Ibid.*, p.70. Artaud A., « L'Ombilic des Limbes » et « Lettre à monsieur le législateur de la loi sur les stupéfiants ». Ce n'est pas par hasard, selon notre avis, qu'Artaud a mis ce titre puisque justement au début de sa maladie, il s'agissait effectivement de se maîtriser, mais paradoxalement, dans la consommation de stupéfiants.

481 *Ibid.*, p.191.

482 Selon l'interprétation que Deleuze fait de Kant, « la synthèse consiste en ceci: une diversité est représentée, c'est-à-dire comme renfermée dans une représentation [...] La synthèse a deux aspects: l'appréhension, par

expression corporelle qui reste en transit et pas seulement dans l'entendement noématique hors sensibilité perceptuelle. Etat toujours paradoxal chez Artaud, car pouvoir vivre la mort n'est que imaginer l'impossibilité de la non-possibilité de l'être. Autrement dit, pâtir la possibilité de l'impossibilité de l'être. Ces raisonnements sont indubitablement de nature ontologique, au sens de Heidegger (1927).

Puisque la proposition d'Artaud va d'une expression incorporelle noématique vers un contact douloureux du corps, le retour synthétique imaginaire comme l'appréhension de l'esprit seront mieux endurés via le geste. Geste qui aura sens et référence porteurs de mort.

Ainsi ce n'est pas un hasard si, dans la même période où Artaud écrivait *La position de la chair*, il écrivait aussi *Sur le suicide*. Quasiment comme si Artaud expérimentait en lui-même cette idée d'endurer la mort dans le projet suicidaire.

Cela est en évidence dans la célèbre correspondance entre J. Rivière et Artaud, de mai 1923 à juin 1924, Rivière refuse la publication des poèmes d'Artaud ; ce dernier expose dans ses lettres son impossibilité, ou *impouvoir*, comme il le disait lui-même, d'écrire.

En citant Blanchot dans *La parole soufflée*<sup>483</sup>, Derrida propose alors l'erreur *pathétique* d'Artaud comme une « essence universelle de la pensée »<sup>484</sup>. Cette erreur peut être interprétée comme une action purement affective de l'esprit de l'artiste ; cependant une nuance *universelle* suggère le pont qu'il y aurait entre la pensée comme entendement et la pensée comme connaissance de soi-même, mais dans la périphérie du texte au bord du *néant* – ou de l'ineffable.

Dans *Ecrits de la période surréaliste*, Artaud pose le suicide comme dépassement de « l'impouvoir », de l'impuissance à maîtriser le discours du processus créatif, bien que la mort soit vue paradoxalement comme un véhicule de l'accomplissement d'une existence authentique. C'est très justement cela que l'on trouve dans *Sur le suicide*, surtout quand Artaud écrit : « La vie ne m'apparaît que comme un consentement à la lisibilité apparente des choses et leur liaison dans l'esprit. »<sup>485</sup> Cette *lisibilité apparente des choses* semble montrer qu'une lecture des *phénomènes* signifie pour Artaud une certaine passivité devant les sens au moment de saisir la réalité, de telle sorte que l'exercice de « suspension de jugement » devient en même

---

laquelle nous posons le divers comme occupant un certain espace et un certain temps et par laquelle nous produisons des parties dans l'espace et dans le temps; [et] la reproduction, par laquelle nous produisons les parties précédentes à mesure que nous arrivons aux suivantes. » Deleuze G., *La philosophie critique de Kant*, Puf, Paris, 1963, p. 24.

483 Derrida J. « La parole soufflée » in *L'écriture et la différence*, Seuil, Paris, 1967, pp. 253-292.

484 *Ibid.*, p.256.

485 *Ibid.*, p.180.

temps une suppression de la spontanéité du corps propre. Une non-spontanéité de processus de création poétique. Mais la démarche d'Artaud va plus loin : dans *Enquête*<sup>486</sup>, il revient sur ce thème lorsqu'il écrit « Je souffre affreusement de la vie. Il n'y a pas d'état que je puisse atteindre. [...] On m'a suicidé. »<sup>487</sup> *On m'a suicidé* que nous allons trouver, par extension, versée comme une querelle sociale dans *Van Gogh, le suicidé de la société*.<sup>488</sup> La configuration de l'esthétique se trame dans les récits d'Artaud. L'écriture devient un vecteur primordial pour la transmission des souffrances du corps, mais de moins en moins le lieu optimal où résoudre les énigmes métaphysiques qui harcèlent l'auteur. Voilà la quête du spontané, hors du mot, hors de la parole, hors des conventions sociales, seule la chair peut accéder au pur devenir. L'idée de suicide chez Artaud apparaît, mais comme une ressource nihiliste pour signifier la suppression que peut éprouver le corps dans l'œuvre octroyée à autrui.

Cependant, Artaud disait lui-même dans *Lettre à personne* : « La vérité est que je ne comprends pas le suicide<sup>489</sup> [...] De quelque côté que je regarde en moi-même, je sens qu'aucun de mes gestes, aucune de mes pensées ne m'appartient. »<sup>490</sup> Ce sentiment de dépossession subjective de ses actes, à la limite d'une hyper-conscience entre corps et représentation, se transforme en un décalage perceptif dans sa fonction synthétique : « je ne sens la vie qu'avec un retard qui me la rend désespérément virtuelle. »<sup>491</sup> Artaud, voulait écrire à la périphérie de la perception en risquant de rester juste au milieu du corps et de l'entendement : « Ni ma vie n'est complète, ni ma mort n'est absolument avortée. »<sup>492</sup>

Ainsi, la tentation de penser une figure phénoménologique dans les récits d'Artaud arrive avec la représentation de la momie. *La momie attachée* de 1925 laisse voir le préambule du moment insurmontable d'une situation aporétique :

« C'est le dur paysage de fond  
 Qui se révèle pendant que tu marches  
 Et l'éternité te dépasse  
 Car tu ne peux passer le pont. »<sup>493</sup>

---

486 *Ibid.*, p.197 qui a pour sous-titre en majuscules: « *On vit, on meurt, quelle est la part de volonté en tout cela? Il semble qu'on se tue comme on rêve. Ce n'est pas une question morale que nous posons: le suicide est-il une solution?* »

487 *Ibid.*, p.198.

<sup>488</sup> Artaud, A. (1947), *Van Gogh le suicidé de la société*, Gallimard, Paris, 2001.

489 *Op. cit.*, p.220.

490 *Ibid.*, p.220.

491 *Ibid.*, p.221.

492 *Ibid.*, p.223.

493 *Ibid.*, p.179.

Essayer d'interpréter cette strophe comme un dilemme aporétique à la lumière d'Heidegger, notamment quant à l'être-là dans-le-monde-pour-la-mort, serait une deuxième tentation. Toutefois Artaud veut aussi toucher une autre problématique, celle qui consiste à envisager la douleur de toujours exister dans les limbes, où l'impuissance – ou *l'impouvoir* – dépasse toute tentative de saisir l'existence avec *l'entendement* des sens et de la chair. Et cette figure de la *momie* problématisée de façon singulière par Artaud revient encore à plusieurs reprises, tout juste un an après dans les vers :

« Ces narines d'os et de peau  
Par où commencent les ténèbres  
De l'absolu, [...] »<sup>494</sup>

Et l'année suivante lorsqu'il écrit :

« Cette chair qui ne se touche plus dans la vie,  
[...] cette main qui a oublié plus que le geste de prendre,  
Qui n'arrive plus à déterminer l'espace où elle réalisera sa préhension... »<sup>495</sup>

Chair et geste deviennent pratiquement la même chose. La première se réalise, s'unifie dans le mouvement du geste, le dernier se matérialise par cette unité. Pourtant, Artaud accuse la béance entre tous les deux, béance qui lui fait souffrir de *l'impouvoir*. Du point de vue clinique, une véritable dépersonnalisation psychotique moyennant une hyper-sensibilité créatrice depuis la littérature. La *momie* devient un processus limite, elle est ankylosée métaphoriquement sur le papier de l'écriture, alors que son geste, en s'écrivant, fuit vers une matérialité incompatible entre geste et signification. La momie est la mort de ce qui était vivant dans le geste d'écrire.

Une troisième tentation serait de décliner le mot figuratif de « momie ». De telle manière qu'Artaud deviendrait Artaud le *mômo* comme l'enfant fou et terrible du surréalisme ; Artaud la *momie* comme une appropriation ethnologique de la pensée sauvage du fait de son expérience avec les Tarahumaras ; et enfin Artaud le *Moma* comme une expression supra-figurative travaillée par Derrida à propos des portraits d'Artaud.

---

494 Artaud A. (1927), « Invocation à la momie » in *L'Ombilic des Limbes*, op. Cit., p.222.

495 *Ibid.*, p.223 « Correspondance de la momie ».

## *Le geste dans le théâtre : la solution d'Artaud*

Artaud reprend plus tard sa recherche<sup>496</sup> et écrit le premier manifeste du *Théâtre de la cruauté*. Dans la première page, il montre la nécessité « de retrouver la notion d'une sorte de langage unique à mi-chemin entre le geste et la pensée »<sup>497</sup>. Il développe l'idée que :

« Ce langage, on ne peut le définir que par les possibilités de l'expression dynamique et dans l'espace opposées aux possibilités de l'expression par la parole dialoguée. Il pose que ce que le théâtre peut encore arracher à la parole, ce sont ses possibilités d'expansion hors des mots, de développement dans l'espace, d'action dissociatrice et vibratoire sur la sensibilité. »<sup>498</sup>

Pour Artaud, cette *cruauté* est la vie même, la rigueur d'exister au-delà de la parole et du texte. Une rigueur pour dépouiller les mots de leur signification et ainsi arriver à une sorte de sonorisation muette où la parole est l'arlequin du geste. Cependant, la lecture de Sartre permet de déceler un paradoxe : « Le *geste* le plus clair, c'est-à-dire la représentation la plus claire de l'acte, c'est la parole. »<sup>499</sup> Pour Sartre, donc, le geste peut devenir parole. Même si Sartre dit qu'Artaud assigne au langage une fonction secondaire, cela va à l'encontre de la profusion avec laquelle le mot geste apparaît sous la plume d'Artaud dans ses manifestes sur le théâtre de la cruauté. Cela fait encore supposer que le mot geste est une métonymie pathétique de l'agir du corps.

Sur la même lignée, pour Derrida, « la théâtralité doit traverser et restaurer de part en part l' "existence" et la "chair". » Il conclut : « On dira donc du théâtre ce qu'on dit du corps. »<sup>500</sup> Derrida, poursuit l'idée que « le théâtre de la cruauté n'est pas une *représentation*. C'est la vie elle-même en ce qu'elle a d'irreprésentable. La vie est l'origine non représentable de la représentation. »<sup>501</sup>

Derrida tente, dans ce passage, de montrer les efforts d'Artaud pour faire parler la chair dans le geste. Ce travail devient de plus en plus compliqué et paradoxal dans le discours

---

496 Artaud A. (1932), « Le théâtre de la cruauté » in *Le théâtre et son double*, Gallimard, Paris, 1964, p.137.

497 *Ibid.*, p.138.

498 *Ibid.*, p.138.

499 Sartre J-P. (1958), « Théâtre et cinéma » in *Un théâtre de situations*, Gallimard, Paris, 1992, p.96. Nous soulignons.

500 Derrida J., « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation » in *L'écriture et la différence*, Seuil, Paris, 1967, p.341.

501 *Ibid.*, p.343.

d'Artaud jusqu'à la limite d'une *défiguration littéraire*. Derrida met en évidence que « le geste et la parole ne sont pas encore séparés par la logique de la représentation »<sup>502</sup>. Tout à fait exact car « la cruauté est la conscience, c'est la lucidité exposée »<sup>503</sup> dit Derrida quant aux intentions d'Artaud de faire une sorte de réduction à la conscience de toutes les expressions de la chair vivante, on dirait comme Artaud, une chair fraîche avant même de devenir une viande cuite par le langage. Derrida cite Artaud encore en disant « [...] "il est entendu que la vie c'est toujours la mort de quelqu'un" (IV, p. 121). »<sup>504</sup>

Deux éléments viennent dessiner l'intentionnalité du geste suicidaire chez Artaud : d'une part le geste spontané du sujet, et d'autre part le témoignage de la mort comme expression dialectique de la vie dans autrui. Tout se passe alors comme si être témoin de la mort revenait à guetter une condition de possibilité, qui est la plupart du temps éveillée, et qui n'est autre que : l'instinct de survie. Par la suite, si la figuration de l'idée de mort flotte dans l'espace de conscience sans encore trouver une liaison corps-mort symbolique qui catalyse l'inclination archaïque vers la non-tension (la figure de la *momie* en témoigne), le geste ne serait pas conçu en tant qu'action matérielle sans la présence d'un affect mortifère. Ainsi, l'acte d'écriture soutient l'appétit de mort du corps en figurant l'idée de mort sur le papier de la pensée. Toutefois, le problème chez Artaud ne peut s'y épuiser car l'acte créatif, dont la condition est esthétique, implique la participation d'un geste affectif (non mortifère cette fois-ci). Voilà la zone interstitielle qu'Artaud voulait sans cesse combler.

Nous avons vu que le geste, à différence de l'acte, travaille avec grâce dans son expression communicante. Cette propriété gracieuse fait du geste quelque chose d'esthétique, une sorte de charme insaisissable pour Kundera, une certaine *performativité* pour Citton ; enfin, pour nous une expression à mi-chemin du langage et de l'acte dont la communion expressive est le gérondif. En conséquence, ce que nous avons vu à propos d'Artaud n'est pas autre chose qu'un contre-exemple. En effet, chez Artaud le souci de la grâce, propre au geste, est pratiquement inexistant, au sens classique du terme. Car le geste d'Artaud communique quelque chose qui va à l'opposé de la grâce, même en résistance violente contre elle. L'aspect de la mort, via le suicide, n'est qu'une manifestation de violence face à l'esthétique gracieuse du geste. De cette manière, la démarche d'Artaud cherche effacer la trace esthétique qui peut avoir le geste, voire annihiler cette grâce par le contact caustique avec la mort suicidaire. Une

---

502 *Ibid.*, p.353.

503 *Ibid.*, p.356.

504 *Ibid.*, p.356.

véritable opposition anti-esthétique. Du point de vue nihiliste, cela est à peine étonnant, surtout par la filiation thématique qu'il y a entre Artaud et Nietzsche (*Ainsi parlait Zarathoustra* et *Par-delà bien et mal*) où la contestation radicale contre le langage fait des aphorismes véritables rebus cryptiques antiphilosophiques – dedans la philosophie quand même. Le prisme surréaliste ici est convié en tant que défiguration du canon, mais surtout il est convoqué par sa technique « d'écriture automatique », courant de la conscience qui reste, malgré elle, dans les limites du langage, enfin une participation en double (œuvre v/s auteur – produit v/s personnage) liée par exemple à la « méthode paranoïaque-critique » (Dali, 1942), en tant que non-reconnaissance (ou reconnaissance en opposition) de la production artistique créée. Finalement l'écriture, la scène et l'auteur, sont mis à l'épreuve par la philosophie phénoménologique où le langage est happé *in status nascendi* dans son procès même de figuration, avant même de devenir une entité séparée de l'auteur. L'écriture d'Artaud semble ainsi s'exprimer au final du geste et en même temps au préambule du langage. C'est le silence du geste qu'Artaud veut supprimer : une espèce de dérangement constant hante son écriture gestuelle, au même titre que le « silence des organes »<sup>505</sup> dont une parole muette ne fait que du bruit existentiel.

C'est la limite entre le normal et le pathologique qui fait écho chez Artaud. Une limite entre l'auteur et le personnage, entre l'œuvre et la douleur. Cette limite hante l'auteur et aussi ses interpréteurs car elle suppose un décentrement interprétatif, une division entre ce que dit l'œuvre et ce que veut dire l'auteur. Encore une division peut-être imaginaire entre le geste et l'écriture. C'est une division, au sens large du terme, la première chose qui suscite l'analyse de l'œuvre d'Artaud.

---

<sup>505</sup> Cf. Canguilhem G., *Le normal et le pathologique*, Puf, Paris, 2013.

## SYNTHETIQUE D'UNE METAPSYCHOLOGIE DU GESTE ANTISOCIAL

### I. PSYCHOPATHOLOGIE DU GESTE

Nous avons montré comment la psychopathie, pour devenir une pathologie, dépend d'un comportement antisocial récurrent pour exprimer sa morbidité. Ensuite, nous avons constaté que ce comportement se montre, selon la clinique actuelle, par le paradigme du passage à l'acte. Celui-ci, nous l'avons prouvé, n'est pas exclusif à la psychopathie et en plus, nous avons vu que sa racine psychopathologique manifestait une rupture, un court-circuit, entre acte et pensée. Cette rupture du cours de la pensée montrait l'affection psychopathique, mais non pas une anomalie exclusive à elle. En effet, à travers le passage à l'acte, nous avons pu constater qu'une grande partie des troubles psychiques montrait, dans son répertoire symptomatologique, ladite rupture et où elle était, selon la nature du trouble, teintée de la couleur psychopathologique de base. Par exemple, une réaction antisociale d'un schizophrène serait imprégnée de l'humeur psychotique, même si celle-ci est entièrement agressive dans son contact avec autrui. Ici, c'est le trouble de base qui détermine la nature du passage à l'acte. Inversement, et de façon paradoxale, la réaction antisociale proprement dite ne déterminait pas le trouble de base psychopathique, et pour l'éclairer il était nécessaire d'exclure d'abord, par le diagnostic différentiel, toute présence pathogène autre. L'arbre logique médical de décision travaille ici à part entière. Mais, après l'exclusion d'une pathologie grave, le comportement antisocial restait lié à sa psychopathie, c'est-à-dire sans l'abri médical contre l'intempérie sociale. Nous avons compris ce phénomène comme une limite entre le normal et le pathologique ou entre le social et le médical ou encore entre le clinique et le judiciaire. Si cette limite interstitielle peut montrer les conséquences de la psychopathie et son comportement antisocial, elle devient plus déterminante en exhibant le comportement antisocial chez l'enfant. Cela est paradoxal, car là où le comportement antisocial chez l'enfant (moins corrosif dans ses conséquences) se montre par des conduites désadaptées, chez l'adulte l'exhibe des conséquences sociales de proportions majeures. En plus, la manifestation morbide de la psychopathie (entendue comme une formation de caractère grave) n'est applicable qu'à l'adulte car, chez l'enfant le caractère est encore en formation. Et, vu qu'il est en train de se former, son comportement antisocial se

montre complètement dépourvu d'une nature psychopathologique caractérielle. On pourrait réduire les choses en disant que la psychopathie chez l'enfant n'est que pur comportement antisocial. Pourtant les choses ne sont toujours pas si simples et la clinique en témoigne.

Ce problème a connu plusieurs types d'abord. D'un côté, la psychiatrie et ses classifications ont pu détecter des manifestations, les plus récurrentes, qui vont des déficits de l'attention aux troubles de conduites oppositionnels, pour ne citer que ceux qui sont les plus en vogue. D'un autre côté, la psychologie évolutive, en repérant les difficultés d'apprentissage et d'acquisition cognitives, a pu constater un fil rouge de maturation qui peut se voir troublé par des obstacles du développement. Enfin, une approche commune qui considère les repères psychiatriques en association aux constats psychologiques fait la norme pour attaquer ce problème. Dans cette association se trouve la psychopathologie psychanalytique. Cette dernière nous semble la plus indiquée pour faire le trait d'union entre les différentes disciplines. En effet, ce trait d'union se montre quand on considère le développement du caractère comme quelque chose de proclive à souffrir de mutations à stades très précoces, surtout si celles-ci étaient liées à la relation maternelle de l'enfant. De cette manière, nous avons pu remarquer la place importante qu'ont, dans la psychopathologie de l'enfant, les « organisations à expression psychopathique » (Flavigny, 1997) ainsi que le « risque évolutif » (Misès, 1990), tous deux comme des approches « limites » par rapport au comportement antisocial chez les plus jeunes. Ces approches sont limites parce qu'elles sont construites sur une compréhension psychanalytique inspirée de la clinique des « cas limites » chez l'adulte – dont, on le sait, le court-circuit entre pensée et acte a une place privilégiée pour les comprendre. Cela est correct et ne pose aucun problème si chez l'enfant existe un abandon précoce, un manque de mentalisation, un recours constant au passage à l'acte et un processus de maturation défectueux. Ces signes prennent une valeur significativement psychopathologique s'ils sont regroupés dans une histoire de vie de précarité sociale. Ce dernier point fait frôler la psychopathologie avec d'autres disciplines, surtout celles de caractère social. Ainsi, les droits de l'enfant, lesquels se sont principalement le droit à la santé, au foyer et à l'éducation, ceux, en tant qu'instances d'observation, déterminent le contexte où la psychopathologie façonne son travail. A la lumière d'un cas clinique, nous avons mis en tension ce contexte.

En fait, notre cas clinique remplit toutes les caractéristiques présentées plus haut. Bien qu'il soit exemplaire en illustrant l'exécution de la prise en charge de la psychopathie et en partageant les critères de classification plus usités dans l'actualité ainsi que les approches plus complexes dans la matière, il ne s'y ajuste pas aisément. Raison pour laquelle, nous avons

proposé d'analyser un épiphénomène qui traversait toutes les caractéristiques volitives de notre patient. Au début, cet épiphénomène ne se montrait qu'accompagnant les passages à l'acte du patient, mais *stricto sensu* n'était guère psychopathologique. Seulement, en le liant à l'acte il se montre plus ou moins morbide, mais pas encore psychopathologique. Cette liaison, au commencement intuitive de notre part, prenait la forme de symptôme au fur et à mesure que sa récurrence était plus autonome ainsi que flagrante. La logique sous-jacente à cette liaison est relativement simple car elle obéit, de prime abord, à la quête d'une intentionnalité perdue par l'action du passage à l'acte, puis à la revalorisation intentionnelle via la parole. Ainsi, lier l'acte à sa phrase n'était une anomalie que parce qu'ils étaient proches l'un de l'autre. Cette anomalie devenait un franc désaccord lorsque l'on s'interroge sur la nature intentionnelle de la phrase par rapport à l'acte qu'elle suivait. Ce désaccord, sous-jacent à la liaison (acte – phrase), nous l'avons nommé un *tout gestuel*, où le trait d'union devenait la *Bedeutung* (signification, référence, significativité, dénotation et importance). Cette liaison a une *signification* double car elle se montre comme une *significativité* entre l'acte et la phrase, puis *en dénotant* le symptôme elle *se réfère* à une possible *importance* psychopathologique. L'exercice lourdement récursif que nous venons de faire, sert d'exemple pour illustrer le comportement structurel du *sens*, dont la *Bedeutung* n'est pas dispensée.

Or, ce *tout gestuel* est un tout parce qu'il est l'union de l'acte avec la phrase, et si cette union répond au nom de tout gestuel c'est dû à ce qu'elle garde les composants intentionnels de l'acte (sa manifestation conative) et de la phrase (sa manifestation de sens). Le gestuel se montre alors comme une expression charnière entre le versant de conation et le versant de sens. Cette formule nous paraît efficiente pour mettre en exergue le comportement antisocial chez l'enfant, dont ses manifestations intentionnelles ne peuvent pas se considérer séparément comme un acte ou une phrase, car elles tendent à se manifester réciproquement mixées l'une avec l'autre. Ce phénomène peut se comprendre à partir d'une pauvre domestication pulsionnelle, en passant par une maturation déficiente d'acquisitions cognitives, vers un milieu ambiant peu stimulant au niveau des apprentissages.

## *Le passage à l'acte suicidaire et son geste*

Maintenant il en résulte qu'il est presque évident que le passage à l'acte ne travaille pas tout seul dans son expression antisociale (pour le moment le geste suicidaire), il se sert, si l'on peut dire, d'une voix « gestuelle » pour se faire remarquer encore plus. Cette voix gestuelle, nous l'avons située dans le silence du geste, plus exactement dans ses manifestations poético-esthétiques selon la littérature d'Artaud. Mais assumer ce dernier point implique prendre une position un peu différente par rapport à la conception actuelle qu'il y a sur la nature des passages à l'acte. Voilà la tâche qu'il nous reste à définir dans ce que nous entendons par passage à l'acte antisocial, ce pari va avoir des conséquences théoriques, puis cliniques. Les conséquences théoriques impliquent de revisiter l'agressivité en tant qu'expression affective sadique, dont les conséquences cliniques sont évidentes si l'on considère le geste suicidaire comme l'une des expressions agressives la plus récurrente chez l'antisocial. Pour amoindrir le risque, nous utiliserons la même procédure, à savoir l'analyse phénoménologique, puis ses implications psychopathologiques. Cette procédure, nous paraît pertinente à plus d'un titre.

Cette procédure contemple une rigueur descriptive, à laquelle nous nous attachons, pour esquisser au fur et à mesure une conception la plus fidèle aux faits cliniques et d'éviter de tomber dans des lieux communs. Pourtant, cela implique de ne surtout pas méconnaître les phénomènes périphériques qui peuvent rendre compte de l'antisocial, mais, selon notre expérience, une caution épistémologique est parfois nécessaire. Nous proposons alors de traiter tout d'abord ce qui pour nous est le plus représentatif du comportement antisocial, l'agressivité innée qui en découle – nous l'avons déjà esquissé à la lumière de Kernberg, mais sans attaquer sa nature pulsionnelle sous-jacente. Pour la borner comme il faut, nous allons examiner les faits les plus évidents, en tant qu'action agressive, pour arriver aux faits cliniques plus sombres où une interprétation plus forcée fait la rigueur. Donc, un fait clinique déjà bien constaté par la psychopathologie psychanalytique, mais en même temps bien insaisissable dans ses origines, d'après nous serait examiné comme le prototype du comportement antisocial : le geste suicidaire. Pourquoi ce choix ? Parce que d'après nous, ce geste-là montre assez clairement les enjeux jusqu'ici traités (grande prévalence dans les troubles mentaux et d'un haut niveau d'agressivité qui les approche la plupart du temps d'une manifestation purement antisociale), mais surtout car il se situe entre le passage à l'acte et la phrase. Autrement dit, ce geste est atteint d'une chronicité monstrative inter-nosographique, on pourrait dire qu'il est partout. Toutefois, il a plusieurs manières de se manifester et à différents niveaux, mais il garde un trait

particulièrement clair dans toutes ses manifestations morbides : l'agressivité innée. Une précision : il ne s'agira pas de mettre en relief la nature antisociale du suicide, pour pareil propos il faudrait alors entamer une nouvelle recherche, nous voulons seulement mettre en exergue l'agressivité manifestée et comment on peut en tirer une nature commune aux faits antisociaux archaïques ou primitifs. Outre, en touchant ce phénomène suicidaire, revient à l'esprit du clinicien l'idée d'après-coup, au sens classique du terme, car elle suppose une double interprétation, d'un côté l'interprétation du vrai fait mortifère et de l'autre ce qui le recouvre en sons et en sens, bref le récit concomitant. Cette nature si furtive, nous arrive principalement du second côté, son récit, principalement oral, en dialogue et souvent, lorsque l'acte est vraiment accompli, en écriture. En mots, tout court. D'où notre intérêt le fixer, au moins de manière illusoire, via le récit écrit. Sur ce dernier point, il suffira d'une lettre suicidaire, que nous trouverons sans doute dans la littérature clinique – et ailleurs, par exemple récemment on peut lire la lettre suicidaire (scannée) du chanteur américain de rock Kurt Cobain. Mais là, l'acte serait déjà consommé, il serait un vrai passage à l'acte suicidaire. Mieux, il ne saurait pour nous un acte antisocial que sous une interprétation plus forcée, peut-être juste, mais forcée dans son terme. Voilà la question à traiter, nous oserons encore, tel qui a été notre démarche, rester au milieu de l'épiphénomène. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'appliquer notre analyse, cette fois-ci psychopathologique, à l'artiste Artaud. En effet, selon la description que nous venons d'en faire, l'intuition du suicide chez Artaud est exemplaire pour notre propos. Car le suicide selon Artaud, est une expression gestuelle, figurative mais en même temps silencieuse. En plus, et voilà sa valeur, elle n'est pas accomplie, elle est une sorte de menace maline qui se sert de la poésie pour se (pseudo)accomplir.

C'est le moment d'interroger la clinique du passage à l'acte suicidaire. Ainsi, l'examen des expressions psychopathologiques de nature transnosographique, où le passage à l'acte, notamment son court-circuit avec la pensée, se montre comme l'un des signes le plus représentatif du comportement antisocial.

\*

\*

\*

Comme nous l'avons vu, le geste est, en tant qu'agir volontaire, considéré généralement comme le produit visible d'une motivation gardée dans le sein de l'intimité du sujet. Puisque le geste se manifeste dans la sphère consciente du sujet, le sens (comme orientation de l'acte volontaire) risque d'être happé, puis perverti par l'action interprétative du Moi. Selon cette logique, l'intentionnalité du geste se figure uniquement après-coup par le sens (langagier) fait par le Moi. Ici, les enjeux entre geste et suicide sont singulièrement enchevêtrés. Ce choix de travailler le geste selon l'idée d'une intentionnalité inconsciente est d'une nécessité capitale, car le geste humain, dans le registre comportemental, peut être parfaitement exprimé, même dans l'agir le plus proche du réflexe et quasiment inconscient, avec une grande exactitude de précision, alors que, dans son usage pensé et conscient, il peut être parfaitement équivoque. C'est cette équivocité avec laquelle nous pensons la « méprise du geste », *Vergreifen* comme une instance porteuse d'un sens *a priori* suicidaire.

Freud y avait pensé dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, il se sert de la méprise du geste, *Vergreifen*, pour dessiner une intention qui va au-delà de la conscience, et, par ce biais, esquisser une intention d'autopunition (rudimentaire encore à cette époque-là dans sa réflexion) plus macabre, plus calculatrice, quasiment planifiée, qui « choisit ... aussi son moment, ses moyens et son occasion. »<sup>506</sup> Le geste est-il donc porteur d'une véritable tentative de suicide ? S'il en est ainsi, quelle forme dans l'espace conscient prend-il ? Freud répond clairement :

« En dehors du suicide relevant d'une intention consciente, il existe aussi un auto-anéantissement à moitié intentionnel – un auto-anéantissement avec intention inconsciente – qui sait utiliser adroitement une menace pesant sur la vie du sujet et la présenter sous le masque d'un accident fortuit. »<sup>507</sup>

Une scène du quotidien devient alors risquée et dangereuse : par exemple, regarder naïvement par la fenêtre cache un risque imminent de défenestration. Les instruments d'alerte de préservation de l'être humain, c'est-à-dire l'attention et la perception, restent donc soumis à une sorte de distraction morbide qui empêche leur exécution normalement acquise. Il n'est donc pas rare de constater que les récits produits par les patients suicidaires soient fragmentés et empêchés par un processus d'amnésie qui masque leur action suicidaire. L'explication clinique de ce phénomène peut être élucidée par un rétrécissement de conscience dont la dissociation du

---

506 Freud S. (1901), « Le geste manqué » in *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Gallimard, Paris, 1997, p. 301.

507 *Ibid.*, p.300.

Moi demeure le signe capital. Mais l'intention gestuelle reste immaculée quant à ses origines. Soumis à une manifestation affective débordante (différente du *raptus* de rétrécissement de conscience dû à l'usage de toxiques, par exemple), le sujet reste pris hors de tout lieu et de tout temps. Mais si la conscience est conservée, c'est-à-dire si le sujet « maîtrise » ses actes, voire s'il paraît être attentif à son comportement, comment arrive-t-il donc à diriger « consciemment » sa conduite vers la mort ?

Le débat sur la clinique du suicide a montré des résultats féconds quant au thème du passage à l'acte et concernant les distinctions de ce dernier avec l'*acting out*, distinctions que nous devons à Lacan. En effet, pour Lacan, l'angoisse, en tant que propulseur du passage à l'acte, est la coupure qui entretient le signifiant et « laisse apparaître [...] l'inattendu, la visite [...] que si bien exprime le terme de pressentiment [...] mais aussi comme le *présentiment*, ce qui est avant la naissance d'un sentiment. »<sup>508</sup> Tout cela indique donc que l'angoisse est une partie constitutive de l'expression signifiante. Si l'angoisse n'est pas le doute, sinon la cause de celui-ci, comme dit Lacan, le décalage entre l'affect et le signifiant serait, selon nous, l'élan du geste. De telle sorte que « l'agir, dit Lacan, c'est arracher à l'angoisse sa certitude. »<sup>509</sup>

Ladite certitude de l'angoisse n'est que le signal dans le Moi que présentifie l'objet et qui en même temps en signale sa potentielle perte. Devant cette certitude, le passage à l'acte se manifesterait comme la propulsion corporelle de fuite face à la sensation d'angoisse tandis que l'*acting out* serait la maquette visuelle où le moi agirait en tant que corps, mais dans la périphérie de la conscience. Certes la méconnaissance naturelle qu'a le sujet de soi-même, de son désir, est d'ordre spéculaire parce que la rencontre avec l'Autre serait d'entrée brisée, barrée, dans la chaîne discursive qui aspire seulement à une répétition du trait unaire originaire. Mais sans jamais toucher vraiment l'Autre – c'est la logique du manque que nous avons déjà traitée, où le phallus (*Bedeutung*) en faisait *in absentia* le trait d'union.

Ce débat a permis aussi de réamorcer une discussion sur les liens entre le suicide mélancolique et la nature du passage à l'acte. Nous pensons ici à Geneviève Morel, qui fait une belle application de l'acte manqué de Freud avec le passage à l'acte de Lacan. G. Morel élucide également le vouloir-dire (en tant qu'intention et non pas en tant que *bedeuten*) de l'acte et sa concordance avec le propos suicidaire, de telle sorte que la formule « le suicide est le seul acte

---

508 Lacan J. (1962-1963), *Le séminaire, livre X, l'angoisse*, Seuil, Paris, 2004, p.92. Cela est proche de ce qu'Artaud proposait comme "*pressentiment*", voir plus haut.

<sup>509</sup> *Ibid.*, p. 93.

qui puisse réussir sans ratage » (Lacan) prend tout son sens si l'on considère que l'acte suicidaire a lieu en une occasion où l'énoncé verbal fait défaut. Ainsi pour G. Morel l'acte serait « [...] comme une action opaque mais grosse d'une dimension signifiante, d'un dire dont il faudra ensuite la délivrer. »<sup>510</sup>

De son côté, Gérard Pommier souligne, en citant *Le mythe de Sisyphe* d'Albert Camus, que l'*absurde* de la compulsion de répétition se laisse voir sous le trait de la pulsion de mort. De cette manière, le passage à l'acte suicidaire que propose Pommier se sert de la répétition pour que « se présente une autre forme d'anéantissement sous la forme de la réalisation du désir du sujet. » Pommier montre très bien le travail de l'absurde dans le suicide, surtout quand « le passage à l'acte n'a pas réussi à se débarrasser de la répétition. »<sup>511</sup>

Dans ces travaux, le pathos qui ornemente le suicide est principalement l'angoisse. Aucun doute que l'angoisse s'y trouve à l'œuvre en plénitude. Sa présence est constitutive pour que l'action du signifiant se déploie sur l'espace du réel, dit Lacan. Ainsi l'angoisse serait une sorte de support de la chaîne signifiante qui a une fonction de *signal*, au sens freudien, mais surtout comme élan de l'agir. Sous cette figure, l'angoisse se présente, tout d'abord, comme un déclencheur du mouvement plutôt qu'un affect. Autrement dit, l'angoisse passe par le corps pour se re-présenter comme affect non signifié ; le mouvement impulsif du corps est l'expression morbide de l'affect. Agir et angoisse vont donc, semble-t-il, vers une recherche de signification dans le *réel* ; par conséquent leur signification est condamnée à être ratée parce que le *réel* ne signifie plus le corps. A contrario, le *réel* renvoie le corps à une équivalence de forme (et d'espace) où la compulsion de répétition agit toujours dans le vide spatial dont une fantasmatisation innommable ne s'accorde plus à la réalité matérielle. Ainsi l'issue de l'angoisse via le suicide n'est qu'illusoire car le sujet en cherchant à nommer l'affect dans le corps, ne signifie que le contour du vide, mais sans toucher le corps. Une sorte de représentation de la non-représentation<sup>512</sup>.

---

<sup>510</sup> Morel G., *Clinique du suicide*, Érès, Paris, 2010, p.15.

<sup>511</sup> Pommier G., « Spécificité du "passage à l'acte" suicidaire », *La clinique lacanienne*, 2011, n°20, pp. 97-11

<sup>512</sup> On peut rapprocher ces idées d'une recherche actuelle sur le geste suicidaire *Le geste suicidaire à l'adolescence, tuer l'infans*, De Kernier N., Puf, Paris, 2015. Plus précisément au chapitre « "J'ai rien dit jusqu'aujourd'hui"... l'inceste, meurtre de la parole et de la psyché » où l'auteur tente de lier le manque de représentation pulsionnelle au non-dit (représenté). On note comment l'usage du mot geste reste sans traitement poussé. Situation qui le met proche du passage à l'acte suicidaire tout en négligeant les nuances propres aux difficultés de représenter ce qui n'est pas dit. Le "secret familial" est vite interprété après coup comme une échappatoire au dévoilement. Donc, les interprétations pour expliquer le désir suicidaire prennent la forme symbolique du secret. Alors que la nature gestuelle du suicide a, selon nous, une matérialité propre avant même de la figurer dans une situation d'inceste (imagé ou pas).

En suivant cette logique, un exemple clinique peut illustrer ce type de passage à l'acte suicidaire. Un patient adolescent (16 ans) m'est adressé pour des « crises d'identité ». Je l'ai reçu dans un Centre médico-psychologique. Il s'agissait d'un patient séducteur, doué d'un discours éloquent et d'une motivation apparemment g nue. Il n'était pas difficile de sympathiser avec lui, son écoute attentive et ses commentaires pertinents en témoignent dans les premiers contacts. Suite à ces entretiens, on a décidé de prolonger l'exploration thérapeutique une fois par semaine, parce que je n'arrivais pas à me faire une idée claire de sa personne (je sentais qu'il gardait de l'information) ainsi que pour étudier un possible traitement plus exhaustif si besoin. L'enthousiasme initial déclinait de plus en plus lorsque mes interventions devenaient plus succinctes et ciblaient les conflits relationnels du patient, notamment avec sa mère. Je sentais que le travail était plutôt superficiel, mais une certaine conformité de me trouver dans le processus d'exploration abritait mes inquiétudes. En effet, à un entretien, le patient arrive spécialement fatigué et absent. Il questionnait la pertinence du travail thérapeutique, dont l'utilité lui échappait. L'entretien se termine, il m'a salué d'un regard, on dirait obscur. Je sentais une légère inquiétude passagère. Il s'est absent  au rendez-vous suivant. Je ne l'ai plus revu. Quelques semaines après j'ai su par la psychiatre qu'il avait fait une tentative de suicide. En fait, il avait essayé de s'injecter de la colle liquide dans le bras. Il était hospitalisé en risquant de perdre le bras. J'ai encore su que le jour du dernier entretien le patient portait dans son sac-à-dos le produit toxique ainsi que les seringues. La psychiatre qui a eu le dernier contact avec lui, me communique que le patient se vantait de son passage à l'acte ainsi que de dire que j'étais « idiot » et « naïf » pour ne pas avoir repéré ses intentions suicidaires. Effectivement, je me suis senti « naïf » ainsi que séduit et trahi. Un sentiment d'impuissance s'éveillait chez moi chaque fois que je me souvenais de cette expérience. Après j'ai compris qu'il s'agissait d'un pervers (ou « psychopathe » selon la HAS ou d'un « narcissisme malin » selon Kernberg). Mais, ce qui est sûr c'est que l'attaque (antisociale) du patient ne voulait pas me faire témoin de la tentative de suicide, au contraire elle visait à me détruire, notamment détruire mon psychisme. Ce passage à l'acte n'était que pure monstration brute. Ce patient agresse son corps d'une manière sadique et triomphale, dont le passage à l'acte reste en arrière-plan de l'intention agressive exprimée par le corps. Ici, l'affect est absent en tant qu'expression d'angoisse ou de sentiments dépressifs de réparation à partager avec un autre. On dirait que c'est le *corps affecté* qui prend toute la place de la représentation pulsionnelle. D'où la rupture signifiante en passant par le corps pour se manifester en passage à l'acte. Mais, si l'affect (comme une représentation pulsionnelle) est exprimé par et dans le corps, où se trouve alors la sensation représentée dans le psychisme qui puisse plus tard

éprouver le moi ? Il semble que le sujet subisse dans son corps le passage à l'acte qui de façon biaisée figure l'affect. C'est à partir du corps acté que le passage à l'acte devient affecté. Cette vignette clinique s'accorde fort bien à la logique lacanienne du passage à l'acte, car elle est une vraie rupture du signifiant où le corps prend le relai affectif (sans le considérer vraiment). Sous cette logique il semble difficile songer à une situation qui soit immédiatement précédente au passage à l'acte déjà consommé. Il existe alors une situation (un prélude) qui puisse rendre compte du passage à l'acte avant même de s'accomplir ? Une deuxième vignette clinique traite cet enjeu.

Un patient (25 ans) d'origine européenne, diagnostiqué d'abord sous la rubrique du *spectre bipolaire*, déjà compensé par la médication contre les troubles de l'humeur, m'est adressé pour faire une psychothérapie exploratoire avec des éléments de soutien, car une intention suicidaire persistait encore chez lui. En traitement, le patient manifestait son désir d'autolyse soit verbalement soit non verbalement. Il se plaignait de ne pas pouvoir terminer ses études d'astronomie et malgré ses qualifications académiques excellentes, il ratait sans cesse les examens finaux. À chaque échec, suivait un geste suicidaire. En séance on traitait ses tendances à l'échec qui étaient en contradiction avec ses potentiels, mais s'accordaient avec ses désirs suicidaires. Ce sujet l'angoissait et suscitait chez lui un sentiment d'infériorité par rapport à son père qui était un brillant physicien. Je ne pouvais pas aller si loin avec mes interprétations car le désir suicidaire guettait à chaque manifestation d'angoisse. La psychothérapie se trouva être moins *d'exploration* que de *soutien* : le patient mobilisait les trois séances par semaine pour comprendre la nature de ses symptômes dans une logique psychoéducative. Cela l'apaisait. Mais je sentais qu'il avait une béance entre l'affect et l'idée. Le patient maîtrisait brillamment l'espagnol chilien, où les petites fautes d'accent étaient rapidement corrigées par des expressions courantes de la langue qui étaient chargées d'affect dans son discours. La langue n'était pas un problème. La pensée scientifique du patient s'imposait sur ses affects : des défenses de type rationnel contrôlaient le débit affectif. Pourtant, le patient restait spontané et authentique dans ses échanges. Le décalage entre l'affect et l'idée était flagrant. En revanche, le patient était intéressé de connaître son monde affectif, qu'il vivait comme quelque chose d'inconnu surtout si cela avait des rapports avec son travail scientifique. Je sentais que mes interventions étaient au service de la prévention d'une récurrence suicidaire, où la rationalisation mutuelle marquait nos échanges. Comme si les discours scientifiques bornaient nos échanges affectifs. Mais, le patient m'a fait découvrir un accès : la littérature. C'était à la lumière de l'écrivain Stanislas Lem, notamment par son roman de science-fiction *Solaris* que nos échanges

sont devenus plus riches. J'ai pu comprendre alors que la conception qu'il avait de l'univers était un espace paradoxalement intime, auquel le patient recourrait pour calmer ses angoisses claustro-phobiques en s'écartant des autres. Le problème était qu'il ne savait plus revenir au monde au même titre que le héros de *Solaris*, le patient restait coincé dans une espèce d'univers parallèle où il était visité par les représentations de ses objets les plus chers. La dépersonnalisation qu'il vivait assez souvent dorénavant était plus claire à comprendre par la trame du roman. Le jeu d'identification était au service de la figuration affective débordante. Avec cette sorte d'« espace transitionnel » littéraire, le patient et moi-même avons pu franchir le contact initial vers un rapport plus authentique. La passivité avec laquelle le patient se soumettait à mes interventions « rationnelles » devenait un esprit critique grâce à l'inclusion affective. Pourtant, il continuait à vivre passivement la situation académique. À une occasion, il était arrivé plus silencieux ainsi que méfiant et défiant à la situation analytique. Il était assis dans son fauteuil en regardant de droite à gauche, puis il focalisait son attention sur la fenêtre. Il me demande de l'ouvrir un peu plus, j'accepte (j'avais mon cabinet au neuvième étage). Ses gestes étaient doux, mais avec quelque tension interne. Puis il me demande s'il pouvait regarder par la fenêtre, je lui réponds qu'il avait besoin de ressentir une mise en vertige suicidaire et d'éprouver la possibilité de se défenestrer devant moi pour me faire partager cette émotion. Évidemment, je n'ai pas pu interpréter le désir de triomphe sur moi pour abolir mon aide thérapeutique, ni non plus le désir de me faire complice d'un acte suicidaire agressif qui puisse corroborer à son père qu'il était « nul ».

En présentant cette petite vignette clinique, je souhaite montrer, que le geste suicidaire avant même de devenir un passage à l'acte accompli, exprime la nécessité d'une réalisation fictive, voire simulée. Cette nécessité de réalisation ne passe pas par la parole, elle s'insinue dans le geste. Ce dernier n'est pas nécessairement mortifère ou franchement antisocial, il garde une ressemblance avec la « méprise du geste ». Mon patient voulait éprouver la *mise en vertige* d'un risque : accomplir un acte manqué et surtout faire de moi son témoin. Le travail sur le lien affectif facilité par la médiation du roman *Solaris* nous permet non seulement de partager les identifications du patient mais aussi de partager un espace imaginaire de contact via l'écriture. L'accent est mis ici sur des échanges de type esthétique. Il n'y a pas de processus littéraire de construction poétique.

Pour le patient, se défenestrer du neuvième étage signifie moins vouloir mourir que se jeter dans « l'espace ouvert ». Dans la relation, le patient fait du moi le témoin de son acte. Il fait appel à une transgression partageable et se dispense de toute responsabilité. Il s'agit moins

d'une attaque perverse que d'un acte antisocial contre la figure toute-puissante du père. Le besoin suicidaire du patient est moins un passage à l'acte qu'un geste antisocial. L'attaque du cadre lui permet de rompre le contact avec le monde social et ses impératifs de normalisation. À la différence du cas précédent, le patient dans l'insinuation du geste veut me faire partager un sentiment qui questionne l'imminence du suicide. Chez les deux patients, l'intention suicidaire est réelle. Mais, la figuration de chacune prend différentes voies de manifestation. L'intention du dernier cas (25 ans) est plus subtile parce qu'elle obéit à la manifestation gestuelle. Alors que l'intention du premier cas (16 ans) suit la brutalité du passage à l'acte. Est-ce que cette dernière a eu un préambule qui a échappé à ma perception ? Ou bien, ce préambule (gestuel) était-il toujours inexistant ? Encore, dans le premier cas, peut-on parler d'un préambule ou prélude gestuel repérable qui permettra en avance d'identifier le passage à l'acte suicidaire (comme c'était le cas du patient de 25 ans) ?

En tout cas, la représentation affective prend la place du corps agissant, on dirait qu'elle s'enfuit dans l'acte. Ce raisonnement s'applique sans problème au patient de 16 ans. Mais, chez le patient de 25 ans, l'affect a une participation plus active, dont l'expression « représentationnelle » semble passer par le geste. Est-ce que ce geste peut être porteur d'une représentation pulsionnelle *in statu nascendi* avant même de se figurer dans l'espace de conscience du moi du sujet ?

Pour comprendre la nature expressive du geste, c'est-à-dire savoir s'il existe une identité psychopathologique qui tienne l'intentionnalité du geste (au-delà de la conscience), il faut s'interroger s'il existe une métapsychologie inhérente à l'agir gestuel. Nous essaierons de lier le geste comme une manifestation parallèle à l'affect avant même que l'on puisse définir ce dernier comme angoisse (au sens de Lacan). Nous laissons en suspens pour le moment ce que Lacan comprend par geste, pour le reprendre dans le chapitre qui suit et analyser son implication avec l'antisocial.

## *Au-delà de la psychose : clôturer Artaud*

En voyant Artaud à l'hôpital Sainte-Anne, Lacan aurait déclaré, d'après Blin, qu'il « était fixé, perdu pour la littérature »<sup>513</sup>. Cependant on trouve sous la plume de Lacan, à propos d'une reprise de sa conférence à Rome, une déclaration plus compréhensive du personnage d'Artaud : « Personne de raisonnable, de son chef, ne relèvera dans notre cercle la passion d'Antonin Artaud. »<sup>514</sup> De fait, même si Lacan avait, au début, une inspiration surréaliste, ce sont là, sauf erreur, les seuls exemples où il s'est prononcé sur la nature psychologique d'Artaud.

Dans *La déliaison*, André Green dit qu'Artaud ne s'intéresse pas à la valeur littéraire de son texte « mais la transmission d'un état corporel »<sup>515</sup>. À propos des processus de sublimation et de destruction dans la maladie mentale et la création littéraire, Green dit que *L'ombilic des limbes* d'Artaud « ne s'agit pas de psychose aiguë. »<sup>516</sup> Cette déclaration correspond à une appréciation clinique, sans nul doute. Cette idée est reprise par Green dans un entretien sur la littérature, mais plus intéressé par l'aspect morbide de l'œuvre, en disant « ce n'est pas d'une transmission littéraire qu'il s'agit mais du produit d'une âme désaccordée hantée par un corps qui se déglingue et qui hurle sa souffrance. »<sup>517</sup> Dans un second entretien, en abordant également la littérature, Green dit encore : « Les littérateurs qui reconnaissent Artaud sont obligés de nier sa maladie mentale ; et les psychiatres justifient toutes leurs actions par la maladie mentale. »<sup>518</sup>

Tout cela ratifie bien de considérer l'œuvre d'Artaud comme une source heuristique limite, surtout quand il s'agit de l'étroit lien qui existe entre pàtir morbide et processus littéraire.

Lacan comme Green accordent plus d'importance à la maladie d'Artaud qu'à son oeuvre. Cette remarque devient une situation clé pour notre démarche, parce que cela nous permet de clôturer le travail d'Artaud – ainsi élargir la ressource heuristique psychopathologique – sur une sphère métapsychologique du geste. Investiguons d'abord s'il existe des courants alternatifs à la sentence de Lacan et Green, pour proposer une conjonction

---

<sup>513</sup> Grossman E., *Antonin Artaud. Un insurgé du corps*, Découvertes Gallimard, Paris, 2006, p.59.

<sup>514</sup> Lacan J., *Autres Écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 349.

<sup>515</sup> Green A., *La déliaison*, Les belles lettres, Paris, 1992, p.35.

<sup>516</sup> Green A., *Le travail du négatif*, Minuit, Paris, 1993, p.324.

<sup>517</sup> Green A., *La lettre et la mort*, Denoël, Paris, 2004, p.26.

<sup>518</sup> Green A., *Associations (presque) libres d'un psychanalyste. Entretiens avec Maurice Corcos*, Albin Michel, Paris, 2006, p.112.

entre les manifestations pulsionnelles du geste et ainsi dépasser ce que nous avons traité à propos de la distinction entre le passage à l'acte et l'*acting out* d'après Lacan. Aussi, en analysant les sources affectives du geste, cet accord deviendra-t-il une différence théorique insurmontable, si l'on considère surtout que ni Lacan ni Green n'ont développé des travaux achevés sur Artaud ? Est-il possible de clôturer Artaud sans passer par sa psychose ? Répondons à ces questions à la lumière des trois psychanalystes actuels qui offrent, selon nous, une voie autant alternative qu'intermédiaire pour cerner la psychologie d'Artaud.

\*

\*

\*

Avec une approche originale, François Villa s'inspire d'Artaud pour traiter un phénomène particulier du développement pulsionnel, qu'il nomme « moment hypocondriaque ». Villa, bien qu'il traite une nature pulsionnelle à la limite du corps et de la psyché, ne fait pas une référence explicite au *Projet ...* de Freud (1895). Pourtant ses raisonnements vont clairement sur cette lignée où Villa développe une pensée spéculative à la limite de la métapsychologie de l'hypocondrie et de la psychopathologie psychosomatique, dont la quantité et la qualité déterminèrent les investissements pulsionnels ultérieurs pour la formation du psychisme. C'est sur cette idée que Villa travaille Artaud.

Il prend la précaution de dire qu'il n'écrit pas sur Artaud, plutôt depuis son écriture. Que veut alors dire cela ? Pour nous il s'agit d'une application de la littérature à la psychanalyse. En effet, Villa parcourt les écrits d'Artaud en montrant les processus d'écriture comme une sorte de souffrance, nous dirons de type *évacuative bouchée*, dont le flux créatif s'exprime par des éclosions productives non continues – des ébranlements corporels qui ont besoin de papier et de crayon pour se figurer consciemment. Cette non-continuité n'est repérable qu'après-coup. Le soulagement lié à l'évacuation se voit interrompu par la figuration tracée sur le papier. Ainsi, l'œuvre et l'auteur ne se reconnaissent pas entre eux, car la décharge pulsionnelle n'a jamais eu une représentation médiatisée (préconsciente). D'après nous, Villa tente d'expliquer la cause de ce phénomène par le « moment hypocondriaque ».

En fait, le « moment hypocondriaque » correspond à « l'organe hypocondriaque » de Pierre Fédida. Villa soutient que « l'organe hypocondriaque » émule une zone érogène. Pour l'émuler, l'organe hypocondriaque doit, à la limite de l'autoérotisme et du narcissisme primaire, percer la membrane (modèle de l'œuf freudien) pour atteindre l'évacuation. D'après Villa, ce n'est pas le cas chez Artaud (« la position de la chair » comme un corps sans organes). Chez lui, l'hypocondrie gonfle son organe « psychique » sans laisser la possibilité d'une vraie évacuation et où l'autoérotisme coupe l'accès à une altérité qui puisse exercer l'« action spécifique ». Ce point est problématique, parce que chez Artaud il y avait une expression poétique hyper-évacuative (par exemple l'usage des techniques surréalistes). On perçoit que Villa est conscient de cet enjeu, il cite alors Rosolato à propos de l'évacuation chez Artaud. Villa développe ainsi l'illustration de l'« orifice » comme une voie pour sortir de l'auto-érotisme et entamer le contact avec l'objet, dont l' : « orifice étant le lieu par où l'objet peut être absorbé ou expulsé. »<sup>519</sup> Nous avons dit plus haut que l'interprétation de Villa correspond à une souffrance *évacuative bouchée*. En suivant Villa, l'évacuation signifie *stricto sensu* imposer à l'orifice un seul sens *efférent* pour boucher l'entrée perceptive, c'est-à-dire comme une espèce de robinet dont l'eau coule en empêchant un sens *afférent* de l'extérieur.

Si Villa dit à plusieurs reprises qu'il ne va pas parler des écrits d'Artaud, cela obéit à ce qu'Artaud lui sert moins en tant que littérature que système de pensée (morbide). En ce sens, Villa s'adonne à une analyse clivée à propos de la pensée d'Artaud – telle la sentence entre maladie et littérature imposée par Green à propos des analyses sur Artaud. L'approche de Villa est exemplaire pour comprendre les phénomènes psychosomatiques impliqués dans la création littéraire, mais non pour les dépasser et envisager le geste psychopathologique si actif chez Artaud. En revanche, Villa décèle (et médiatise) le vide représentationnel en creux qu'il y a entre la décharge pulsionnelle et l'objet (en tant que promesse de figuration) chez Artaud, sans pour autant s'appuyer entièrement sur le paradigme de la psychose.

La métapsychologie que propose Villa à propos d'Artaud est utile pour comprendre la décharge pulsionnelle (créatrice), mais elle est plus efficace pour montrer la psychosomatique des processus en vide (représentationnel) et comment la fonction d'étayage (des pulsions sexuelles sur les zones érogènes) fait défaut sublimatoire. Villa nous amène à soulever la question suivante : que peut-il y avoir de psychosomatique chez Artaud ? Cette question est d'autant plus problématique du fait que pour nous, c'est le geste chez Artaud qui prend le relais

---

<sup>519</sup> Villa F., *La puissance de vieillir*, Puf, Paris, 2010, p.189.

de la représentation pulsionnelle (psychopathologique à terme). Villa nous montre cette entrave, mais sa métapsychologie ne la résout pas. Voyons une autre approche où la psychosomatique prend une figuration clinique via le passage à l'acte.

Chez Maurice Corcos l'importance au corps (psychosomatique) est également présente, mais avec une autre approximation. En effet, Corcos situe son analyse à la limite du corps et du passage à l'acte, ce qui permettra de comprendre autrement la clinique des fonctionnements limites à l'adolescence. Corcos cite Artaud à plusieurs reprises. Commençons avec celle-ci : « "Il y a au Louvre une peinture de primitif... les filles de Loth." Antonin Artaud »<sup>520</sup>. C'est la citation inaugurale de l'ouvrage *Le corps absent, Approche psychosomatique des troubles des conduites alimentaires*. Pourquoi ce choix ? Il est difficile de répondre à cette question, surtout si nous voulons la faire travailler au service du geste et en plus car les références à la littérature peuplent les écrits de cet auteur. L'usage qu'il en fait est autant esthétique que didactique, mais il est surtout heuristique. L'esthétique de la citation plus haut est facile à déceler, car elle s'accorde à l'image en couverture du livre, « Loth et ses filles » (Van Leyden Lucas 1489/1494). La didactique qu'il y a en arrière-plan sert d'avertissement pour le lecteur, c'est-à-dire elle le met en situation à propos de l'esthétique comme l'un des outils heuristiques de prédilection pour l'auteur. Mais, qu'elle soit venue d'Artaud la rend énigmatique.

Lorsque Loth quitte Sodome, il dit à sa femme de ne pas regarder en arrière. Elle désobéit et se transforme en une statue en sel. Puis Loth s'installe dans une grotte avec ses deux filles. Il n'a pas voulu descendre à Zoar (une ville). Loth et ses filles restent à la grotte privés de tout contact avec le monde. Enfin, il est séduit par elles et copule avec les deux. Notre interprétation : la métaphore de la mère absente (occupée à regarder son passé) ne permet pas aux filles de liquider le complexe d'Œdipe. Elles passent à l'acte en réalisant le désir d'avoir un enfant avec leur père. Le désir (de conservation de l'espèce) tombe sur cette famille sans aucun type de filtre représentationnel qui puisse fournir un fantasme stoppant le passage à l'acte incestueux. Le tableau de Loth illustre la conséquence d'une affaire brute, c'est-à-dire un système familial sans fantasmation. Pur devenir pulsionnel en manque de représentation psychique. Quel est le rapport avec Artaud ? Pour trouver le rapport (manquant), analysons l'interprétation que fait Corcos à propos de la psychologie d'Artaud. Il dit :

---

<sup>520</sup> Corcos M., *Le corps absent*, Dunod, Paris, 2010, p.XI.

« Chez Artaud : ce qui n'a pas eu lieu génère une excitation interne colmatée par la recherche de sensations, celle-ci donne à éprouver un souvenir physique de l'absence : véritable engramme corporel. De plus l'excitation modifie la construction d'une pensée fantasmatique du corps, le corps est alors vécu comme un éliminatoire. »<sup>521</sup>

L'absence de la mère se figure par la sensation (paradoxale) d'éprouver dans le corps le manque de celle-ci. Cela correspond à la somatisation du passage à l'acte. L'élimination prend la place de tout le corps, le corps est entièrement agi par la sensorialité de l'acte. C'est la même logique de Villa, mais avec une application clinique aux troubles des conduites alimentaires. L'identification (primitive) à la mère ne peut figurer qu'en son absence. On songe à la représentation en creux de Green pour expliquer la « psychose blanche »<sup>522</sup> – et nous faisons abstraction de la couleur du sel. C'est le corps qui prend le relais de la pensée : l'inceste n'est plus œdipien. Ce dernier est surtout une somatisation en quête de pare-excitation calmante, mais en défaut. Le père subit la séduction de la horde (primitive) de ses filles. Père défaillant et en déclin devant le désir incestueux (intergénérationnel). L'auto-engendrement guette toute possibilité d'identification culturelle ultérieure (hors du circuit familial) et condamne la famille (en tant que système clos) à un surinvestissement pulsionnel (brut) du corps. Le corps se signifie comme un corps familial et pas comme un corps individuel : le corps propre est absent. Le paradoxe est macabre car ce corps se sent lui-même (en opposition identique et identitaire) via une hyper-sensorialité liée à l'acte : plus de sensorialité et moins de signification (fantasmatique) : plus encore d'absence corporelle (alexithymique).

On perçoit chez Corcos une certaine filiation à Fédida (1978, 1982), cette situation le rapproche des postulats sur la psychosomatique de Villa. Mais, Corcos nous permet de franchir la métapsychologie du « moment hypocondriaque » de Villa tout en trouvant une figuration dans le passage à l'acte adolescent. Corcos dépasse la logique des psychoses pour comprendre la psychologie d'Artaud et propose une explication de l'agir via la somatisation de la pensée (opératoire) propre aux troubles des conduites alimentaires.

L'auteur ne suit pas la dénomination « passage à l'acte », il préfère parler de « geste » car le « passage à l'acte sous-entend un acte qui débute là où s'arrête la capacité de penser et où un discours pourrait se concevoir, ce geste témoigne d'une activité anti-pensée »<sup>523</sup> « Anti-

---

<sup>521</sup> *Ibid.*, p.154.

<sup>522</sup> Green A., *L'enfant de ça. Psychanalyse d'un entretien : La psychose blanche*, Minituit, Paris, 1973, pp.221-316. L'auteur commence le chapitre avec une référence à Artaud.

<sup>523</sup> *Ibid.*, p.238.

pensée » (Jeammet, 1989) que nous voulons entendre comme *geste antisocial*. En fait, l'intuition du geste chez Corcos se consolide comme une contre-pensée dialectique qui s'oppose négativement aux formations représentationnelles de la pensée liée à la figuration par l'acte. Ce geste est une véritable construction évanescence. Pour nous, la formation d'une « anti-pensée » (déjà une pensée négative par le seul fait d'être en opposition à la pensée proprement dite) suggère l'idée d'un geste hors du langage tout en gardant la *significativité* expressive. Mais, Corcos ne voit pas que cette « anti-pensée » du geste est déjà une source de significativité inconsciente puisqu'il soutient que le geste « ne répond pas à un radicalisme de la pensée mais [...] au manque de celle-ci. »<sup>524</sup> Ici, les attributs corporels du geste peuvent rendre compte d'une somatique mais pas d'une pensée. Et si pour nous, une certaine *grâce*, un style (non-esthétique) pour Corcos, peut recouvrir une intentionnalité antisociale inconsciente n'est qu'à cause d'une condition *limite* – entre parole et acte, entre esthétique et psychopathologie, entre caractère et symptôme, enfin entre psychose et névrose. Continuons avec une autre approche « limite ».

« Existe-t-il vraiment une continuité entre geste corporel et signe linguistique ? »<sup>525</sup>

C'est la question qui se pose François Richard pour comprendre la pathologie infantile et notamment la psychopathologie de l'autisme. Cette question apparaît après une exhaustive révision critique de la « théorie de l'esprit », la « forclusion » chez Lacan, et la « propédeutique à une métaphoricité poétique » entre autres. Ces approches sont questionnées à propos de l'intentionnalité du geste autiste, comme quelque chose d'énigmatique, mais pourvu de signification intentionnelle, même si l'autiste, tout en s'enfermant dans sa carapace, tourne le dos au monde. Dans ce contexte, le modèle autiste n'est qu'exemplaire, car il suppose, non le manque total de langage, mais un « proto-langage », dit Richard, qui exprime une énigme indéfinissable. Il poursuit son idée en illustrant les productions artistiques d'Artaud et Richard dit :

« Bien sûr, Artaud n'était pas autiste, mais sa façon d'évoquer une scène antérieure au langage pour reconstruire sa pensée en s'arc-boutant au foyer d'un feu initial, rumeur sauvage d'un dieu primitif barbare, résonne de fragments éructés, criés, d'un proto-langage sensuel. La violence de la langue d'Artaud, forgée de néologismes et de glossolalies, interdit toute sublimation et saccage tout rêve, elle n'est pas moins, à sa façon « psychotique », métaphorique. »<sup>526</sup>

---

<sup>524</sup> *Ibid.*, p.238.

<sup>525</sup> Richard F., *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, Dunod, Paris, 2001, p.36.

<sup>526</sup> *Ibid.*, p.43.

Si nous enlevons le nom d'Artaud, la description de Richard s'accorde à ce que l'on entend par geste autiste, voire par psychose. Cette description est fort poético-métaphorique, mais en même temps est fort psychopathologique. Elle en a des deux. Artaud n'est pas autiste, et un enfant autiste n'est pas toujours un artiste. Artaud et l'autiste partagent quelque chose d'indicible, indéfinissable, dit Richard, pour se montrer pratiquement identiques dans ses productions langagières. En effet, l'auteur compare l'enfant autiste à Artaud :

« Dans les deux cas un désastre originaire, déjection du sujet, devra être *communiqué* à autrui, par la répétition du geste destructif de tout réceptacle matriciel (ressenti comme dévorant), ainsi que par la répétition du geste de projection de sensations intenses sur une surface (opération représentative se donnant pour son inverse, le retour aux substances des choses). »<sup>527</sup>

L'autiste et Artaud partagent le geste. Notamment un prélude du geste. Ce que Richard pointe par-là va à la rencontre de la formation langagière via le geste. Et si cette formation est un *protolangage*, c'est qu'elle est d'abord sensorielle puis signifiable par le geste même : « Seule une *poétique* peut ici aller plus loin, puisqu'elle est acte d'effraction et de passage entre les choses et les mots. »<sup>528</sup> Cette idée est soutenue avec une citation de Fédida (1991) à propos de la capacité des mots de nommer les signes sensoriels.

Richard, à la différence des auteurs précédents, fait une analyse d'Artaud à la limite de la psychopathologie et de l'esthétique.

La lecture d'Artaud, selon ces auteurs, va d'un surinvestissement hypocondriaque (narcissique dans son terme) en passant par une psychosomatique du passage à l'acte vers un protolangage figurateur du geste autiste. Avec ces auteurs, on a pu franchir la clinique stricte des psychoses qu'Artaud suscite. Mais on reste encore dans une interprétation du processus de figuration gestuelle trop fidèle aux processus psychotiques (surinvestissement hypocondriaque, passage à l'acte sensoriel et protolangage autistique). Ces trois interprétations tentent de figurer un processus qui est déjà en action. Etant donné que cette action est un acte mi-verbal mi non-verbal et même s'il peut se figurer dans une poétique, disons corporelle, ces approches tentent, avec tout le mérite que signifie questionner autrement la psychose ou la littérature d'Artaud, à compléter représentant en trop une absence radicale dans la formation de la pensée.

---

<sup>527</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>528</sup> *Ibid.*, p.45.

En fait avec, Villa, on peut associer les processus (hypocondriaques) à la formation psychosomatique (narcissique) à cause d'une espèce de *bouchon* pulsionnel. Avec cet auteur, on a pu comprendre le processus métapsychologique, en tant que précurseur de la représentation pulsionnelle du corps. Corcos, de son côté, propose une relation de type archaïque entre le bébé et sa mère, où la communication est sensorielle tout en étant source de traumatisme (informe). C'est le paradoxe de ne pas communiquer *communiquant*. On a ici gagné une figuration sensorielle du corps comme une expression affective (prête à la lecture de l'autre). Enfin, avec Richard, on a pu passer à l'exécution même du geste tout en le figurant au plaisir (lié plutôt à la musculation qu'à la reconnaissance de la représentation) de la formation de la pensée par le geste autiste – figuré par une interprétation poétique de ce type de processus langagier. Les trois auteurs, chacun à leur manière, se sont servis des postulats de Fédida que nous serions tentés d'explorer. Mais, au vu des développements précédents, la tâche nous conduirait à tenter de figurer ce que Fédida comprend par « absence », où le traitement interprétatif sur le langage (en formation) a été fructifère à propos du corps et de la psychose. Et, en liant ces recherches à ce qu'Artaud exprime, sa qualité psychotique devient très illustrative, tentatrice voire, pour signifier la maladie du corps psychotique. Tous ces auteurs sont d'accord pour dire qu'Artaud était un génie fou, un psychotique qui écrivait sur sa souffrance (ou en souffrance). Nous voulons regarder les choses autrement, sans pour autant méconnaître ces avancées, mais mettre en relief un autre aspect de l'auteur : l'activité du geste. Pour ces effets, nous consulterons les travaux de Julia Kristeva.

### ***Le geste selon Kristeva***

L'approche de Julia Kristeva est capitale pour notre démarche. Celle-ci traverse, presque à part entière et à plus d'un titre, nos propos développés jusqu'ici. Le traitement que fait Kristeva du geste est utile, en particulier l'argumentation phénoménologique et psychopathologique qu'elle développe pour arriver à l'esquisse d'une métapsychologie propre au geste. Et si Kristeva analyse Artaud c'est parce qu'elle peut en tirer des notions significatives pour faire appliquer son concept d'*Abject*, lequel est intégralement lié au geste. Nous allons traiter les similitudes et les différences qu'il y a entre l'approche de Kristeva et la nôtre.

Dans son ouvrage *Semeiotikê. Recherches pour une sémanalyse* (1969), texte truffé de postulats linguistiques et phénoménologiques, Kristeva questionne si le « geste est une pratique

ou une communication ». En s'appuyant sur Derrida<sup>529</sup>, elle justifie la nature démonstrative du geste : « Le geste transmet un message dans le cadre d'un groupe et n'est "langage" que dans ce sens [...], il est l'*élaboration* du message, le *travail* qui précède la constitution du signe (du sens) dans la communication. »<sup>530</sup> Nous comprenons ce *travail* comme l'exercice de signifier, et en considérant que Kristeva s'inspire de Derrida, cet exercice est la signification (*Bedeutung*). Et si ce *travail* est la *Bedeutung*, il se situe entre la structure langagière et l'expression gestuelle mimétique – en tant qu'une *mimesis* moins au sens de Derrida qu'à celui de Ricœur (voir notre chapitre *Signification du tout gestuel*). En effet, nous pensons que Kristeva centre son analyse sur l'élaboration du message comme une reproduction de la réalité pour établir une communication (de sens), au lieu d'une instance de plaisir comme le soutient Derrida. Mais Kristeva concède au geste aussi une « fonction anaphorique comme synonyme de gestuelle »<sup>531</sup>. De cette façon, Kristeva établit une analogie entre geste et anaphore. Cette dernière est considérée comme la répétition constante de l'énoncé vers l'identique de son expression gestuelle (linguistique), mais aussi comme le travail qui marque incessamment un style expressif. Voilà d'après nous, l'interprétation que Kristeva fait du geste.

Cette interprétation subit un fléchissement déterminant : « Le geste est l'exemple même d'une production incessante de mort » (au sens de Derrida) et « il est *spatial* – il sort du "circuit" et de la "surface" (parce que telle est la zone topologique de la communication) et demande une formalisation nouvelle de type spatial. »<sup>532</sup>

Tout semble indiquer que le geste invite, malgré lui, à quitter la scène. Issue qui ne trouve plus d'échappatoire symbolique car elle est attrapée dans son propre mouvement intentionnel (*vouloir-dire*), puisque le geste indique seulement une disposition existentielle qui va du simple fait de se mettre en mouvement jusqu'à un schéma d'action plus complexe. Le geste est donc, pour les yeux d'autrui, du début à la fin, une manifestation de quelque chose.

---

529 Nous avons vu que la belle exégèse que Derrida fait de l'œuvre husserlienne met l'accent sur la *Bedeutung*, « signification », pour constituer une « voix phénoménologique » et soutenir que « le discours expressif [...] n'a pas besoin, en tant que tel et dans son essence, d'être effectivement proféré dans le monde » Derrida J. (1967), *op. Cit.*, p.34, tandis que les gestes, toujours selon Derrida interprétant Husserl, ont visibilité et spatialité : « La visibilité, la spatialité comme telles ne pourraient que perdre la présence à soi de la volonté et de l'animation spirituelle qui ouvre le discours. » (*Ibid.*, p.37). Derrida conclut : « Elles en sont littéralement la mort. » (*Ibid.*, p.37). Cela veut dire que tout ce qui se passe de la *Geist* 'volonté' – à moitié consciente – a une substantialité négative, qui se positive grâce au fait que « les gestes ne veulent rien dire que dans la mesure où on peut les écouter, les interpréter. » (*Ibid.*, p.38). Cette intersubjectivité sous-jacente se trouve à la racine de la spatialité dont Kristeva se sert pour faire parler son geste.

<sup>530</sup> Kristeva J., *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, Seuil, Paris, 1969, p.32.

<sup>531</sup> *Ibid.*, p.35.

<sup>532</sup> *Ibid.*, p.38.

Par conséquent, la conception du geste pour Kristeva semble avoir beaucoup plus du langage verbal que du non verbal. Mais ce qui nous intéresse, dans cette liaison analogique faite par Kristeva, est cette sorte d'itération constante hors de l'espace de communication où Kristeva dit que la « *négativité*, est un processus de production incessante mais se détruit elle-même et ne peut pas être arrêtée (immobilisée) qu'*a posteriori*, par une superposition de mots. »<sup>533</sup> Cette négativité soulignée par Kristeva est expliquée dans une note de bas de page par la notion de « zérologie » qui est définie comme une « réduction à zéro des signes dans un système sémiotique donné. »<sup>534</sup>

Si nous suivons l'appréciation de Kristeva sur la négativité et sa volontaire orientation vers le zéro, tout, semble-t-il, nous conduit vers une certaine origine langagière où une surface silencieuse et neutre précède la construction de sens. Kristeva néanmoins fait un autre choix et recompose ses raisonnements, en se penchant davantage sur la fonction *sémiotique* comme instance précédant toute construction verbale du discours. Ainsi, Kristeva n'adhère plus à une idée réductrice du geste, tout au contraire elle essaie de faire parler le geste comme langue *sémiotique* de l'acte de parole. Où, la sémiotique...

« Ne saurait se faire qu'en obéissant jusqu'au bout à la loi qui la fonde, à savoir la désintringation des démarches signifiantes, et ceci implique qu'elle se retourne incessamment sur ses propres fondements, les pense et les transforme. Plus que "sémiologie", ou "sémiotique" cette science se construit comme une critique du sens, de ses éléments et ses lois – comme une *sémanalyse*. »<sup>535</sup>

Ici, la notion de sémiotique est au service d'une définition de *sémanalyse*. Pourtant, Kristeva abandonnera la notion de *sémanalyse*, dont il n'en restera que la notion de sémiotique et ses déclinaisons (sémiotiser, sémiotisation), comme l'outil interprétatif pour faire parler les gestes. Nous disons bien *faire parler*, car Kristeva applique la sémiotique au texte, dont sa parole écrite deviendra un geste d'écriture qui contemple le style, le contenu et la communication en tant que processus créatif. Nous voulons comprendre ce dernier comme un

---

<sup>533</sup> *Ibid.*, p.38. Cette citation fait penser à ce que E. Grossman entend, à propos d'Artaud, par *défiguration* : « elle s'inscrit dans le mouvement incessant d'une négation qui à la fois dissout la forme et l'œuvre ». Grossman E., *La défiguration*, Minit, Paris, 2004, p.18. Ce dernier point est déterminant pour les analyses ultérieures de Grossman, où les portées descriptives sont marquées d'une démarche trop déconstructiviste dont la vision poétique d'ensemble est moins esthétique que discursive. Problème majeur au moment d'analyser le *pathos* de création véhiculé par la mimesis poétique. On dirait que les analyses de Grossman prennent les interprétations que Kristeva fait de Derrida, mais sans y ajouter le caractère interprétatif d'une psychanalyse plus appliquée et moins herméneutique.

<sup>534</sup> Kristeva J., *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, op. Cit., p.38.

<sup>535</sup> *Ibid.*, p.21.

processus continuels, c'est-à-dire un processus presque autonome qui se montre en laissant une trace écrite prête pour l'analyse. En fait, cinq ans après Kristeva redéfinit la sémiotique :

« En disant “sémiotique” nous reprenons l'acception grecque du terme : σημειωτική = marque distinctive, trace, indice, signe précurseur, preuve, signe gravé ou écrit, empreinte, trace, figuration. Ce rappel étymologique ne serait qu'un ornement archéologique [...] si l'usage étymologique prépondérant du mot, celui qui implique la *distinctivité*, ne nous permettait de le rattacher à une modalité précise dans le procès de la signifiante. »<sup>536</sup>

Cette définition permet à Kristeva de faire un pas de plus vers la psychanalyse freudienne, car cette dernière...

« Indique en postulant le *frayage* et la *disposition* structurante des pulsions, mais aussi des *processus* dits *primaires* qui déplacent et condensent des énergies de même que leur inscription. Des quantités discrètes d'énergies parcourent le corps de ce qui sera plus tard un sujet, et, dans la voie de son devenir, elles se disposent selon les contraintes imposées à ce corps – toujours déjà sémiotisant – par la structure familiale et sociale. Charges “énergétiques” en même temps que marques “psychiques”, les pulsions articulent ainsi ce que nous appelons une *chora* : une totalité non expressive constituée par ces pulsions et leurs stases en une motilité aussi mouvementée que réglementée. »<sup>537</sup>

Nous pourrions citer en soutènement tout le chapitre « sémiotique et symbolique » de Kristeva. Car il synthétise à plus d'un titre notre démarche à propos de la signification du geste. Pointons seulement, parce que c'est évident, même si Kristeva n'y fait pas une allusion explicite, qu'elle se réfère au *Projet* de Freud (1895). Avant de nous consacrer à ajuster la place de celui-ci dans nos propos, continuons avec l'évolution de la notion de geste de Kristeva, car de celle-ci se détachent d'importantes pistes pour une psychopathologie du comportement antisocial.

D'ailleurs, notons comment à une reprise du chapitre « sémiotique et symbolique », « les modèles linguistiques et pragmatiques de la communication », Kristeva précise encore plus sa notion de *chora* comme « lieu d'engendrement du sujet, la *chora* sémiotique est pour lui le lieu de sa négation, où son unité cède devant le procès de charges et de stases la produisant. Nous appellerons ce processus d'engendrement sémiotique une négativité en la distinguant de la négation comme acte du sujet jugeant. »<sup>538</sup> Ce raisonnement conduit Kristeva à considérer

---

<sup>536</sup> Kristeva J., *La révolution du langage poétique*, Seuil, Paris, 1974, p.22

<sup>537</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>538</sup> Kristeva J., Bêlorgey E., “Les modèles linguistiques et pragmatiques de la communication” in Widlöcher D., *Traité de psychopathologie*, Puf, Paris, 1994, p.877.

que les processus qui sont impliqués dans la formation du sujet sont étroitement liés à la constitution biologique. En ce sens, nous pensons que l'auteur est proche d'un naturalisme par rapport à la construction du langage, dans ses expressions dites ainsi que pensées. Mais Kristeva se montre attentive en réitérant que les catégories linguistiques « sont un produit du social ». Disons en passant que cet exercice de Kristeva est une stratégie pour mieux distinguer ce qu'elle entend par sémiotique. En effet, si elle soutient que la *chora sémiotique* est une totalité non expressive pulsionnelle du sujet, c'est pour remarquer la condition autant préexistante qu'esquive du « sémiotique » par rapport au « linguistique ». C'est ici que se trouve le geste de Kristeva. Ce dernier point invite Kristeva à préciser encore une fois ce qu'elle entend par le « sémiotique » : « Nous distinguons le *sémiotique* (les pulsions et leurs articulations qui ont un sens indécis) du domaine de la *signification*, qui est toujours celui d'une proposition ou d'un jugement. »<sup>539</sup>

Ce qui intéresse Kristeva c'est d'établir que la *chora sémiotique* se trouve dans un espace interstitiel entre le biologique et le social, ou si l'on préfère entre le discours linguistique et l'acte corporel ou encore entre le geste et la phrase. Si nous nous attardons ici c'est parce que Kristeva traite exactement le même dilemme que nous : l'intentionnalité du geste, sans pour autant lui fournir entièrement un discours linguistique. L'auteur différencie avec exactitude sa « chora sémiotique » de la signification (*Bedeutung*). Il s'agit de la même *Bedeutung* que nous avons fait travailler pour élucider l'intentionnalité du geste antisocial de notre patient, à savoir celle de Husserl, de Ricœur, de Derrida et en biais celle de Frege. Kristeva utilise la même traduction de Husserl que Derrida et que nous, à savoir celle de Ricœur<sup>540</sup>. Cette situation nous permet d'avancer sans besoin de nous attarder à ce que Kristeva entend par *Bedeutung*, car le résultat jusqu'ici est semblable au nôtre, c'est-à-dire, de questionner l'intentionnalité significative du geste. Cependant une distinction se laisse voir d'une approche à l'autre. En fait, Kristeva sort de cette impasse en montrant que le « sémiotique » est toujours une « catastrophe » où...

« L'irruption du sémiotique dans le symbolique – ne se produit que lorsque la pression sémiotique quantitative d'une variation continue dépasse un certain seuil au-delà duquel elle n'est plus continue mais émerge brutalement dans l'espace de référence symbolique qu'elle inonde littéralement et qu'elle fait éclater. Les morphèmes se brisent où à la place d'un mot ressortissant du répertoire du lexique vient un néologisme, une glossolalie, un "mot-valise". »<sup>541</sup>

---

<sup>539</sup> *Ibid.*, p.877.

<sup>540</sup> Voir note n° 34 dans Kristeva J., *La révolution du langage poétique*, op. Cit., p.32.

<sup>541</sup> *Op. Cit.*, p.879.

C'est la rupture du signifiant qui, comme la naissance d'une étoile (dans l'espace de référence), fait une éclosion dont les débris forment des planètes opaques (sans signification claire) à cause de la fusion violente d'éléments lumineux (signifiants pourvus de sens). Nous venons de faire une métaphorisation à partir de la description de Kristeva, car sa description vise à inclure la *mimésis*, en tant que révolte poétique. À ce propos, Kristeva soutient qu'il y a une transposition d'un signe à l'autre, dont son *intertextualité* fait que « la mimésis et le langage poétique avec ses connotations s'arrogent ainsi le droit d'entrer dans le débat social qui est un débat idéologique : la confrontation à la *Bedeutung* (signification – dénotation) mais aussi à tout sens, donc à toute énonciation produite par un sujet posé, les y autorise. »<sup>542</sup>

La précision de Kristeva cible la « chora sémiotique » comme un précurseur de la mimesis (et son versant poétique). Donc, les manifestations poétiques peuvent, en elles-mêmes, former ou faire des réalités, voire s'opposer à la réalité établie par la convention sociale. C'est ainsi qu'elles peuvent se confronter à la *Bedeutung*. On note ici comme la *Bedeutung* à laquelle Kristeva fait référence, est moins une référence qu'une signification. Et si cette *Bedeutung* est comprise par Kristeva comme étroitement liée au sens, c'est parce qu'elle est moins poétique que signifiante. Si l'on comprend bien Kristeva, la révolution poétique cherche à exprimer une irruption du « sémiotique » sur le symbolique, dont l'éclosion des deux parties génère un espace créatif intermédiaire. Ainsi, l'esthétique liée à ce type d'expression poétique n'est plus un formalisme kantien de formes pures en suivant un canon idéal ou, une forme encore canonique et déjà achevée par le dépassement de la *chose en soi* vers un *absolu* clos hégélien, enfin une métonymie ou un succédané de la réalité sociale selon une esthétique marxiste. À notre avis, « la révolution du langage poétique » est une sorte de déclaration d'émancipation contre le socialement établi, où la convention esthétique se voit forcée à interpréter les nouvelles formes d'expression artistique. On ne peut pas s'en passer. C'est juste là qu'émerge l'interprétation que, au sens large du terme, Kristeva fait d'Artaud.

---

<sup>542</sup> *Ibid.*, p.880.

## *L'abject de Kristeva*

Jusqu'ici les ressemblances qu'il y a entre la démarche de Kristeva et la nôtre continuent à nous étonner. La démarche de Kristeva considère les mêmes éléments théoriques que nous avons travaillés, à savoir le geste, le sens, la *Bedeutung*, la mimésis, ainsi que les auteurs qui les traitent, Derrida, Frege, Ricœur, Lacan, pour en mentionner nos coïncidences les plus citées. En plus, la logique subjacente aux deux démarches est pratiquement la même : comprendre ce qui résiste à être, de manière claire et nette, signifié comme une intention linguistique. Bien que les deux démarches obéissent à déceler la nature de cette résistance (ou rébellion), leurs stratégies méthodologiques ici divergent.

En fait, les postulats de Kristeva partent d'une analyse linguistique vers une sémiologique et sémiotique – ce qu'à l'époque elle définit comme *sémanalyse* (1969) – dont, la matière d'étude qui travaillent ces notions est à la base des expressions extralinguistiques, et, où la question « le geste communication ou pratique ? » se montre exemplaire. Il faut y ajouter en passant que ce texte commence avec une citation en-tête d'Artaud à propos du geste.

Si l'irruption du « sémiotique » dans le symbolique, à cause d'une pression sémiotique quantitative qui dépasse le seuil symbolique et qui le fait éclater, comme le soutient Kristeva, rompt la couche du sens en provoquant des phénomènes langagiers de type psychotique : comment est-il alors possible qu'une manifestation gestuelle non-psychotique (même antisociale) puisse rester dans l'espace extralinguistique en résistant à toute formalisation langagière et en même temps s'exprimer sensiblement dans son contact à l'autre ?

Kristeva y répondrait par sa notion d'*abject*, alors que nous par l'antisocial. Pourtant cette divergence n'est pas encore entièrement tranchée. Car Kristeva évoquera en plus la négativité subjacente à l'abject. En effet, pour que cette solution par la négativité fonctionne, il faut consulter les expressions poétiques, lesquelles sont à la base de la démarche de Kristeva. Alors que nous partons d'une clinique antisociale *diffuse*, où le recours à l'esthétique poétique du geste n'est qu'une partie de l'expression antisociale dans son chemin à la morbidité.

Dans *Pouvoirs de l'horreur* (1980), Kristeva dit à propos de l'abject : « Il y a, dans l'abjection, une de ces violentes et obscures révoltes de l'être contre ce qui le menace et qui lui paraît venir d'un dehors ou d'un dedans exorbitant » et quelques lignes plus loin : « Quand je suis envahie par l'abjection, cette torsade faite d'affects et de pensées que j'appelle ainsi, n'a

pas à proprement parler d'objet définissable [...] de l'objet, l'abject n'a qu'une qualité – celle de s'opposer à *je*. »<sup>543</sup>

Selon ces considérations, l'abject semble être un état affectif particulier à éprouver par le « je ». Et, en étant dépourvu d'objet définissable, cet état reste diffus, voire incompréhensible en lui-même, et où le recours à une nature, principalement poétique d'après Kristeva, montre une voie pour cerner son approche. De cette façon, il n'est pas rare de constater que Kristeva, décrira toute sorte de réactions corporelles de dégoût (vomissement, crachats, etc.), dont le corollaire est le « dégoût alimentaire » comme la forme la plus élémentaire de l'abjection. Cela donnera forme aux déclinaisons comme « je *m'*expulse, je *me* crache, je *m'*abjecte »<sup>544</sup>, où se forme une espèce de mouvement à double versant, c'est-à-dire dans le même geste d'être en contact avec l'abject, le « je » risque d'en devenir un. La figure du « cadavre » (*cadere*, tomber) est ici l'expression la plus saisissante de l'abject, parce qu'il condense le pourri, le déchet « comme le cadavre *m'indiquent* ce que j'écarte en permanence pour vivre. »<sup>545</sup> Nous pensons que si Kristeva souligne « *m'indiquent* », c'est parce qu'elle fait référence au *zeigen* (indiquer), dont ce qui s'indique constitue la *conscience de...* et en étant conscience de « cadavre », il se montre par la perception en lui constituant une opposition sensible au « je » de Kristeva. L'auteur sentencie : « S'il est vrai que l'abject sollicite et pulvérise tout à la fois le sujet, on comprend qu'il s'éprouve dans sa force maximale lorsque, las de ses vaines tentatives de se reconnaître hors de soi, le sujet trouve l'impossible en lui-même : lorsqu'il trouve que l'impossible, c'est son *être* même, découvrant qu'il n'est autre qu'abject. »<sup>546</sup>

Cette dernière précision sur l'abject n'évoque que les travaux d'Artaud. Et tels les travaux que nous avons remarqués sur la mort dans la vie, l'*impouvoir* et la *momie*, Kristeva en dit de son côté : « Un "je" envahi par le cadavre : tel est souvent abject dans le texte d'Artaud. Car c'est la mort qui figure, le plus violemment cet état étrange. »<sup>547</sup> Ainsi l'abject de Kristeva se fait sensible par le cadavre, puis ce dernier se figure par la mort en vie, au sens d'Artaud. Voilà, une nouvelle différence avec les propos de Kristeva. Pour Kristeva et ainsi que pour Artaud, c'est la mort (associée au dégoût) qui s'évoque par le cadavre, alors que nous avons situé la mort comme un au-delà en deçà du geste suicidaire. Le geste et son suicide présentent le désir de mort, mais pas la mort en elle-même. Le geste et son versant sensible, précurseur

---

<sup>543</sup> Kristeva J., *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Seuil, Paris, 1980, p.9.

<sup>544</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>545</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>546</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>547</sup> *Ibid.*, p.33.

d'authenticité, libèrent le suicidaire de l'expérience réelle de la mort. Enfin, le geste s'arroge le mouvement de vie, même si ce geste a pour cible un *vouloir mourir*. La massivité de cette dynamique se montre limpide semble-t-il, dans le geste suicidaire où l'espace (lié à l'action) n'est que le corps propre peuplé de rejetons inconscients (non représentés) en mouvement constant. Au contraire, en suivant Kristeva, l'exposition du corps signifié en cadavre serait a posteriori un rejeton fixé dans une emprise anale. Ce sont les composants anaux qui marquent la nature du dégoût abject, et en même temps figurent (en fuite) un leurre de l'image de mort. Plus loin, avec un exemple filmique à mi-chemin de la réalité et de la création poétique, nous précisons cette distinction.

Si l'abject est d'abord un rejet (en tant que reflet au dégoût), puis il est considéré un affect et que sa source expressive est le « sémiotique », c'est-à-dire le préverbal et extralinguistique (*la chora*), l'abject est alors d'une base profondément biologique, mais comment il peut devenir une signification interprétable ? En plus, comment peut-il exprimer un sentiment si complexe comme l'est la haine ? À ce propos, Kristeva dit :

« Le rejet biologique génétique traverse de motilité le corps organique et lui imprime une "gestualité" que les besoins et les contraintes sociales vont structurer. Le retour du rejet pulsionnel comme déjà cinétique, comme gestuel, à travers le "*fort-da*" freudien, projette le rejet matériel biologique en rejet constitutif d'un espace signifiant et/ou pratique : séparation de l'objet, constitution du réel ; *absence* et à travers elle, par le rejet réitéré – engramme labile des premières stases vocaliques, gestuelles signifiantes. »<sup>548</sup>

Pour soutenir et illustrer cette idée Kristeva, quelques lignes plus loin, cite encore une fois Artaud :

« "Les sentiments ne sont rien,  
les idées non plus,  
tout est dans la motilité  
dont comme le reste l'humanité n'a pris qu'un spectre". »<sup>549</sup>

Ici, l'expression gestuelle devient radicale en se superposant au psychisme, mais en stimulant ce dernier offre une autre voie de communication, voire de sens. Ainsi, le « rejet biologique » (abject) se figure comme un geste et ce qui auparavant n'était qu'un ébranlement reflexe devient signifiable (*in absentia*). La séparation de l'objet, qui se présente par l'action

---

<sup>548</sup> Kristeva J., *La révolution du langage poétique*, op. Cit., pp 154-155.

<sup>549</sup> *Ibid.*, p.155.

de la répétition, marque à jamais les premières impressions de l'être humain et tout en constituant une opposition constante d'absence et présence se dessine le psychisme. En ce sens, si « tout est dans la motilité » en paraphrasant Artaud, tout est récursivement dans l'origine d'un *avant-projet* psychique.

D'ailleurs, en ce qui concerne le rejet, Kristeva s'appuie fortement sur la psychanalyse pour compléter ses idées préliminaires sur la nature psychologique de l'*abject* et les appliquer à Artaud. De telle manière que les distorsions linguistiques d'Artaud seraient lues plutôt comme un rejet d'ordre anal qu'un signifiant non codifié. Ce choix-là nous permet d'interpréter que le geste/écriture chez Artaud, comme nous l'avons proposé auparavant, a une composante mortifère qui va au-delà d'une pure esthétique d'écriture. Dans cette lignée, G. Rosolato propose, en s'inspirant de Kristeva, que chez Artaud « l'expulsion n'est donc qu'une préparation, dans le corps, au passage de la vie à la mort comme une naissance par renversement dont a été expulsée toute action étrangère. »<sup>550</sup> Cette appréciation de Rosolato, ne va pas plus loin, car elle est dominée par l'idée d'abject comme une expulsion rapide du détachement du corps, sans considérer les variables de satisfaction associées à la perte. De cette façon, le seul affect à considérer c'est l'angoisse liée à la perte, mais non plus un affect dépressif (voire mélancolique), en germe d'une possible réparation de l'objet perdu.

Appliquons ces idées au film argentin « El Polaquito »<sup>551</sup> qui est exemplaire pour montrer la nature de l'abject dans l'antisocial. Il s'agit d'un scénario tiré d'une histoire vraie. Ce film contient toutes les caractéristiques d'un film « d'alarme sociale ». On y voit de façon crue la marginalité et la précarité dont souffrent les héros. Tourné *in situ*, le film dégage une atmosphère autant vertigineuse que réaliste. Ainsi, les locaux de tournage sont la ville même, dont la saleté de la rue marque le paysage et où les personnages semblent en être une partie constitutive. En effet, « El Polaquito », le *petit Polonais* est un préadolescent qui vit dans la rue, notamment dans la gare centrale de Buenos Aires. Il habite dans un wagon de train abandonné, il le partage avec son ami « el vieja », *le vieille* (article masculin d'un substantif féminin, cela obéit à un usage récurrent dans l'argot marginal). Le Polaquito gagne sa vie en chantant dans les trains, il ne chante qu'une seule chanson « Naranja en flor ».

*« Elle était plus tendre que l'eau, / plus tendre encore. / Elle était plus fraîche que la rivière, / Oranger en fleur. / Et dans cette rue d'été, / ruelle perdue, / elle laissa un*

---

<sup>550</sup> Rosolato G., *La relation d'inconnu*, Gallimard, Paris, 1978, p.137.

<sup>551</sup> Desanzo J., *El Polaquito*, Argentine, 2003.

*morceau de vie / et s'évanouit... / D'abord il faut savoir souffrir, / ensuite aimer, ensuite partir, / et finalement s'en aller sans plus penser... / Parfum d'un oranger en fleur, / promesses vaines d'un amour / qui s'enfuient avec le vent. / Après...mais qu'importe après?*

*Toute ma vie est cet hier / qui me retient dans le passé. / Éternelle et vieille jeunesse qui m'a laissé apeuré / comme un oiseau sans lumière. / Que lui ont fait mes mains ? Mais que lui ont-elles fait / pour me laisser dans la poitrine / une si grande douleur ? Douleur d'un vieux bosquet, / chanson de coin de rue / avec un morceau de vie, / Oranger en fleur. »<sup>552</sup>*

Cette chanson exprime à part entière la mélancolie du Polaquito, mais elle est plus représentative de l'atmosphère hostile qui la contient : « *D'abord il faut savoir souffrir, / ensuite aimer, ensuite partir, / et finalement s'en aller sans plus penser...* ». Ce passage, qui se fait une voix par la bouche du Polaquito, appelle à la mélancolie de la perte (du Paradis perdu de l'enfance) et à réinvestir le présent (objectal) pour s'en détacher encore une fois dans l'acte (ou dans le geste) de vivre. Cette chanson implique aussi la dure situation du personnage, c'est-à-dire la vulnérabilité de son existence dans la précarité de la rue. Les tentations, qui sont ici régies par la nécessité, transforment le Polaquito en une proie facile des circonstances (du destin) où l'identité (encore en formation) se forge par la fuite du sentiment mélancolique vers un horizon d'action. Ainsi, influencé par son ami, le Polaquito commence une petite carrière délictuelle. On perçoit chez ce *petit Polonais* une douce naïveté, laquelle se remarque encore plus à côté de l'esprit aigu de son ami. En effet, le Polaquito semble ne pas bien comprendre les codes marginaux de la rue que son ami essaie de lui apprendre. Ainsi, la violence du système social, incarnée par la police par exemple, est une justification pour que ces deux amis se battent côte à côte et se protègent l'un l'autre contre les abus venus de l'extérieur. On perçoit sans problème la fidélité que l'un garde envers l'autre. Cela n'est pas pour autant une caution contre leurs propres agressivités. La violence que dégage le Vieja est surprenante, mais celle-ci ne se manifeste pas par des coups contre son ami, on dirait que le recours à ce privilège est gardé pour les ennemis. Pourtant, le Polaquito reçoit un autre type de violence. Dans une discussion entre les amis, le Polaquito semble s'opposer aux propos du Vieja qui, pour le faire taire, dit :

---

<sup>552</sup> Version originale: « *Era más blanda que el agua, / que el agua blanda, / era más fresca que el río, / naranjo en flor. / Y en esa calle de estío, / calle perdida, / dejó un pedazo de vida / y se marchó... / Primero hay que saber sufrir, / después amar, después partir / y al fin andar sin pensamiento... / Perfume de naranjo en flor, / promesas vanas de un amor / que se escaparon con el viento. / Después... ¿qué importa el después? / Toda mi vida es el ayer / que me detiene en el pasado, / eterna y vieja juventud / que me ha dejado acobardado / como un pájaro sin luz. / ¿Qué le habrán hecho mis manos? / ¿Qué le habrán hecho para dejarme en el pecho / tanto dolor? / Dolor de vieja arboleda, / canción de esquina / con un pedazo de vida, / naranjo en flor. » Esposito H. (1944), Buenos Aires, Argentine, interprétée par Roberto Goyeneche.*

« cierra el culo Huacho, la concha de tu madre ! »<sup>553</sup>, en se référant à fermer la bouche, quelque chose comme « ferme ta gueule » et comme « moule de ta mère ». Si l'on analyse cette phrase, issue d'un contexte filmique qui reflète une réalité sociale précaire, en considérant les postulats de Kristeva, c'est l'abject qui couronne l'interprétation. Ainsi, si « ferme le cul » est une transposition d'un versant anal, il est évident de penser que cette phrase signifie expulser de la merde par la bouche, plus exactement se priver de le faire. Tout se passe comme si les mots, qui sont expulsés par la bouche, rappellent aux personnages leur condition d'abandon, c'est-à-dire d'être des déchets de sa mère, et en conséquence de la société – dont la chanson de tango « Naranjo en flor », fait l'expression esthétique mélancolique par excellence. Mais, l'abject de Kristeva, qui trouve l'une de ses bases dans le « sémiotique », cherche à briser le discours, autrement dit, faire une irruption (extralinguistique de dégoût) dans la chaîne discursive. Pourtant il n'y a pas ici de destruction de la chaîne discursive, seulement il y a un usage métaphorique en reversant les qualités orales par celles dites anales. Et la violence que cette subversion suppose est liée au dégoût associé. En suivant ce fil de pensée, le composant anal s'y manifeste dans une double expression : d'abord par l'image de l'anus proférant des mots, ce qui est invraisemblable, puis par l'image de mots possiblement chargés d'excréments, invraisemblable aussi. C'est l'usage « créatif » qui permet à cette pénible expression de devenir une source digne d'analyse. C'est la nature de l'abject qui s'impose par (et dans) les excréments. À ce propos, Kristeva sépare les excréments en deux catégories, la menstruelle et l'excrémentielle, où « l'excrément et ses équivalents (pourriture, infection, maladie, cadavre, etc.) représentent le danger venu de l'extérieur de l'identité : le moi menacé par du non-moi, ma société menacée par son dehors, la vie par la mort. Le sang menstruel, au contraire, représente le danger venant de l'intérieur de l'identité (sociale ou sexuelle). »<sup>554</sup> En allant plus loin encore avec cette application, la typification de Kristeva nous permet d'interpréter le déchet menstruel à la phrase entière (cierra el culo Huacho, la concha de tu madre !) comme une non-vie, c'est-à-dire comme la mort constante d'un ovule non fécondé. Inversement, la fécondation comme une promesse de vie propre (prudente et non sale), qui ne génère pas le déchet menstruel. De cette façon, une aménorrhée, provoquée par exemple par la dénutrition chez l'anorexique, suppose une aspiration à l'auto-engendrement par propreté. Dans cet exemple c'est *l'abject de soi* qui se montre par le figure symbolique de l'aménorrhée. Mais le contact

---

<sup>553</sup> Huacho, voix issue de la langue indigène Quechua. Cette voix signifie littéralement *celui qui est aparté du clan*. Aujourd'hui son emploi est restreint au « Coa » chilien et au « Lunfardo » argentin, qui sont deux types d'argot usés par les convicts lors d'insulter quelqu'un de bâtard. En français nous pourrions traduire cette phrase par « ferme le cul bâtard, la chatte de ta mère ».

<sup>554</sup> Kristeva J. (1980), *Pouvoirs de l'horreur... op. Cit.*, p.86.

avec l'abject reste dans le corps propre. Dans l'exemple du film, la phrase semble ramener au présent une situation abjecte. En d'autres termes, proférer la phrase signifie s'identifier avec le déchet excrémental où chaque personnage, en éprouvant la perte, devient la perte (par déchet) de la mère. On pourrait alors dire que l'abject s'y trouve partagé et où une opposition entre moi et non-moi n'est plus jamais propre. La trace d'un avortement (imaginé) devient vivante dans la figure de l'enfant abandonné (Huacho), car ni ce qui proportionne l'abject ni ce qui le reçoit n'est libre de ce contact sale. L'identification au déchet (de la mère) est la marque de l'exclu de la société, et l'ironie de son argot, la seule manifestation poético-esthétique d'une vraie révolte.

Il est certain que cette interprétation sur l'antisocial est un dérivé des postulats de l'abject de Kristeva, et si nous les avons appliqués c'est parce qu'ils ne contiennent pas seulement l'idée du dégoût, ils ont, en germe, l'idée de l'agressivité. Ainsi, quand Kristeva dit « une bouche louée à l'anus »<sup>555</sup>, elle fait référence directe en citant Mélanie Klein (1930)<sup>556</sup>. Raison pour laquelle, selon nous, vingt-cinq ans après, Kristeva soutiendra son idée de l'abject en l'ajoutant (et en le différenciant de l'agressivité) le sentiment de la haine : « J'appelle abjection, jusqu'aux symptômes les plus intolérables de la négativité psychique qui éclatent dans la haine paranoïaque. »<sup>557</sup> La haine ici s'oppose, en cherchant de la certitude paranoïaque, à un objet qui puisse tenir la négativité (de la pensée en vide) du sujet et qui puisse confirmer ce qui à la base est certain, c'est-à-dire l'opposition sujet-objet. Cette logique s'applique sans doute aux « cas limites », où la perte de limites guette la désintégration psychique identitaire du moi du sujet et dont l'affect (source d'ambiguïté) peut paradoxalement borner les sensations plus diffuses en un seul sentiment repérable pour le moi, mais toujours en biais au « je » – d'après nous, cette division permet à Kristeva d'inclure l'aspect langagier dans l'abject (ab-je-

---

<sup>555</sup> *Ibid.*, p.127.

<sup>556</sup> Klein M., (1930), « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi » in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 2005, pp 263-278. Ici Kristeva trouve la source pour développer ce qu'elle comprend par « haine ». Cette idée Kristeva la développe dans « *Le génie féminin* » vol. 2 *La folie: Mélanie Klein ou le matricide comme douleur et comme créativité*, Fayard, Paris, 2003, et en associant ces développements kleinien à l'art dans « Limites ou éclosion de la figurabilité, avec Colette » in *Penser les limites. Ecrits en l'honneur d'André Green*, sous la dir. Botella, C., Delachaux et Nieslé, Paris, 2002, pp. 270-279. Kristeva y applique l'idée que « Colette se révèle capable d'une osmose totale avec le refoulé le plus archaïque, avec le pré-psychique qui habite nos pulsions et nos sensibilités, sous la frêle pellicule des mots qui le recouvrent. » (p.278) Ainsi, Kristeva retransforme son idée d'abject, notamment la haine réciproque entre l'enfant et sa mère, comme un moment « pré-psychique », hors langage et fort affectif, telle l'idée du « sémiotique ». En plus cette idée sera développée comme une douleur à se détacher du corps de la mère, ainsi qu'une peur du sujet à devenir autonome via sa pensée, mais avec le scénario d'un « Édipe violent » qui renforce la haine paranoïaque. Il est évident que cette idée est une inspiration à la lumière de la « position esquizo-paranoïde » et ses vicissitudes à passer à la « position dépressive » (réparatrice, puis créatrice), dont la source exacte est « Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur », Klein M., (1929) in *Essais de psychanalyse, op. Cit.*, pp. 254-262.

<sup>557</sup> Kristeva J., *La haine et le pardon. Pouvoirs et limites de la psychanalyse III*, Fayard, Paris, 2005, p.358.

ct) et ainsi laisser la partie sensible (mystérieuse) au moi. Enfin, l'abject s'oppose au « je », mais c'est le moi qui éprouve le dégoût car c'est toujours le moi qui synthétise les impressions sensibles du corps.

De cette manière, l'abject n'est plus seulement un dégoût ou une pure sensation d'ébranlement corporel, il peut être désormais considéré aussi comme un affect. Affect, mais de quel type, c'est la question que nous allons essayer de résoudre, pour comprendre les manifestations affectives de l'antisocial.

La linguiste Kristeva alors laisse peu à peu une place plus libre à son côté interprétatif, moins phénoménologique. Il est nécessaire de préciser cette transmutation, car les conclusions de Kristeva ne sont plus du genre strictement linguistique, même si elle travaille les aspects symboliques du langage. Pour développer son idée de l'*abject*, Kristeva est aussitôt poussée à considérer le mécanisme de la *forclusion*, en tant que rejet originaire du *phallus* (lequel, en analysant Lacan, nous l'avons entendu comme *Bedeutung*), et le *refoulement originaire* en tant que l'élan des rejets constitutifs de l'origine du psychisme. Tout cela permet donc à Kristeva de soutenir que l'*abject* est une expression primaire (originaire) d'une affectivité à composant anal. Anal parce qu'elle propose un rejet initial lié à l'expulsion originaire de séparation de tout commerce relationnel. Car « c'est l'expérience fondamentale de la séparation, avant la position de l'altérité détachée du corps propre que sera l'objet réel : une séparation qui n'est pas un manque, mais une décharge, et qui, bien que privative, provoque du plaisir. »<sup>558</sup>

En suivant cette dernière référence, notons d'emblée que la justification théorique ne considère pas les « transpositions pulsionnelles de l'érotisme anal » de Freud (1917). En effet, le détachement de l'excrément, qui est signifié comme la première expérience de perte, soulève encore un autre mécanisme : l'envie de pénis, sa transposition pulsionnelle de l'excrément en cadeau, ensuite en enfant. De ces transpositions, le caractère anal s'infiltrera, s'il y a eu du refoulement, dans le comportement propre et ordonné. Si ce n'est pas le cas, le plaisir anal, lié au contact avec l'excrément, ne permettra pas le passage au détachement normal (de l'objet), dont le processus accompli se déploie en grande partie dans le travail de deuil. « El Polaquito » reflète sans difficultés ce processus. Aucun des personnages décrit, n'est le désir d'enfant de sa mère, ils représentent au contraire le rejet où la transposition n'a pas eu lieu, ils ne sont enfin que la partie manifeste d'une envie au pénis paternel. Et si la substitution cloacale (ferme le cul Huacho, la concha de tu madre !) est si violente, c'est qu'elle est une réponse là où le

---

<sup>558</sup> Kristeva J. (1974), *La révolution du langage poétique*, op. Cit., p.137.

refoulement n'a pas eu de succès. En définitive, les deux personnages peuvent être alors considérés des *revenants* issus d'une expulsion anale sans aucun processus de deuil partagé entre eux et leurs mères. Dans cet abandon radical, comme c'est bien souvent le cas chez l'enfant antisocial, il n'y a pas de désir phallique féminin au contraire il y a un *fatum malorum* constamment actif qui empêche la manifestation d'une certaine maîtrise anale dans le processus de défécation – contrôle qui a un certain plaisir aussi. Naître et déféquer ont pratiquement les mêmes qualités psychiques dans l'histoire de l'enfant abandonné antisocial. Permettons-nous d'y ajouter que le Polaquito, après avoir eu des rapports sexuels avec une fille prostituée, avait le désir d'être père, même si l'autorité de la conception lui échappait et tout en sachant en plus que la fille voulait avorter. Finalement la fille avorte, obligée par son proxénète. Polaquito s'en venge, ce qui lui coutera la vie.

Il semble ainsi qu'une étrange liaison mélancolique soit liée au geste. Pour Kristeva cette liaison prend la forme d'abject, en tant qu'ébranlement corporel originaire (de nature anale). Alors qu'en considérant les transpositions pulsionnelles de l'érotisme anal de Freud, une condition associée au travail de deuil s'impose pour comprendre la totalité du processus gestuel qui, pour le moment, prend la forme de l'antisocial. Un autre exemple est nécessaire pour clarifier ce processus.

« La Cité de Dieu »<sup>559</sup>, est un film inspiré de faits divers dans les *favélas* de Rio de Janeiro du Brésil. Celles-ci se caractérisent par leur extrême précarité sociale ainsi que par la violence du crime organisé. Elles sont peuplées de bandes délictuelles, dont les membres sont recrutés à un âge très précoce. La « cité de Dieu » c'est le nom d'une de ces favélas, qui était réputée pour sa violence. Le film est tiré d'une histoire vraie. Le héros raconte ses souvenirs d'enfance lors qu'il habitait à la « cité de Dieu ». Cette favéla remplit toutes les caractéristiques d'un quartier dangereux. Le trafic de drogue y est l'une des activités les plus répandues et, comme il est logique, suivent le vol, l'homicide, la corruption et la peur des citoyens. Deux personnages se font remarquer dans ce contexte : Zé Pequeno et Bené. Les deux jeunes ont commencé leur carrière délictuelle à onze ans. Etant des amis, ils commencent à organiser une bande de trafic de drogue, puis cette bande prend des proportions majeures en occupant une moitié du territoire de la favéla. On perçoit dès l'enfance des héros, que Zé Pequeno est plus violent, cruel et froid lors du passage à l'acte, alors que son ami, Bené, agressif aussi, est plus conciliateur et semble moduler la violence du premier. Le contact plus civilisé passe par Bené,

---

<sup>559</sup> Meirelles F., *La Cité de Dieu*, Brésil, 2002.

la brutalité et l'élan agressif passe par Zé Pequeno. Ces habilités sociales permettent à Bené de rencontrer une fille. Une dispute s'entame entre les deux amis, qui a comme résultat le mort de Bené de la main de Zé Pequeno. Suite à la mort de son ami, Zé Pequeno devient de plus en plus violent et brutal. Il veut contrôler tout le quartier, ce qui l'amène à se disputer contre une bande rivale. Zé Pequeno sera liquidé par une petite bande d'enfants délinquants qui ont le même âge qu'il avait au début de sa carrière délictuelle. La complexité du film n'est qu'à peine montrée, il faudrait pour lui rendre justice faire une analyse sociopolitique aussi. En revanche, ce que nous voulons mettre en exergue c'est la violence associée à la perte, notamment la perte de l'ami. Le processus de deuil (mélancolique) ne s'installe pas chez Zé Pequeno et la répartition de la violence sadique, originellement destinée à l'objet perdu et qui par le processus d'identification passe au moi, est librement expédiée aux autres, notamment au social.

Si avec le film « El Polaquito », nous avons pu accéder à la nature antisociale par le biais de l'abject, lequel, d'après Kristeva contient un fort composant anal lié à la perte, avec le film « La Cité de Dieu », nous avons vu la décharge agressive déchaînée, liée à la perte, envers autrui. Avec un autre film, « Boy A », nous pourrions accéder au sentiment de perte, représenté par la logique mélancolique, mais à la différence des autres films, ici cette logique se montre déjà entièrement active, en *après-coup*, chez le héros.

Le film anglais « Boy A »<sup>560</sup> montre une autre réalité de l'enfant antisocial. En effet, ce film tire son scénario d'un roman « Jeux d'enfants », qui est à son tour inspiré d'un fait divers en Angleterre où deux enfants de onze ans, torturent et tuent violemment un enfant de trois ans. La justice anglaise décida d'inculper les enfants et d'appliquer une peine de prison. Après huit ans d'incarcération, ils ont le droit de sortir en liberté. Brièvement, on peut souligner que le film montre l'après-coup d'un jeune adolescent, qui tente de se réintégrer dans la société. Il s'agit de « Boy A ». L'autre garçon, Boy B, meurt en prison, et la cause exacte est inconnue, on présume un suicide ou un règlement de compte avec d'autres prisonniers. La réinsertion sociale est assurée par un tuteur avec qui Boy A s'entend bien tout en développant une relation de confiance mutuelle au fur et à mesure que l'adaptation progresse. Son tuteur est le seul qui connaît sa vraie identité et à qui Boy A peut parler franchement. Il semble que Boy A comprenne peu à peu les exigences sociales. Il travaille, rencontre du monde et commence à développer une petite relation avec une fille. Pourtant, on perçoit que Boy A souffre de réminiscences, dont les flash-back violents perturbent son humeur. Pourtant, son regard franc

---

<sup>560</sup> Crowley J., *Boy A*, Angleterre, 2007.

ne change guère, il montre une douce sollicitude envers les autres. Il souffre en silence. Les flash-back deviennent de plus en plus intenses, ils lui rappellent son crime avec des images violentes. Mais, les flash-back ramènent au présent la camaraderie que Boy A avait avec Boy B aussi. Boy A souffre, en conséquence de la violence de son crime, mais par l'absence de son ami. Selon les réminiscences, la relation entre les deux gamins était marquée de complicité. Ils jouaient et se protégeaient l'un l'autre. Le plus violent était sans doute Boy B, c'était lui qui prenait toujours l'initiative dans les bagarres. C'est lui qui incita Boy A au crime. On perçoit une certaine complémentarité entre les deux. L'un plus actif, l'autre plus passif. Le manque harcèle Boy A, il demande alors à aller visiter la tombe de son ami. Le tuteur n'est pas d'accord, mais Boy A insiste sur le fait qu'il s'agit de son ami. Ce qui manque à Boy A c'est l'activité de son ami, c'est-à-dire la force d'un passage à l'acte qui puisse le faire participer à part entière via l'acte de son ami. C'est l'ami qui agit, mais c'est Boy A qui enregistre la fugacité de comportement antisocial dans sa mémoire. Mais, non pas comme un simple spectateur, plutôt comme un participant en alter ego, et avec la même intentionnalité mortifère que Boy B. Boy A et Boy B sont liés dans une complicité à deux, régite par un même acte antisocial. Il semble qu'ici réside la mélancolie de Boy A car, en regrettant l'absence de son ami il éprouve le sadisme de la perte par ses remémorations de type sadique. Sans Boy B il n'y a pas de passage à l'acte, sans Boy A il n'y a pas de souvenir de l'acte, enfin sans souvenir de l'acte il n'y a pas récit de l'acte non plus. Et le récit qui peut nous fournir le crime n'est que la représentation des données figurant dans le dossier criminel. Ainsi, la perte identitaire de Boy A est une manifestation agie de la représentation sociale (en relais) d'une histoire subjective défailante. En conclusion, le regret de Boy A est de genre mélancolique (de forts composants autopunitifs), où le manque de l'ami est moindre que le manque d'action. La scène finale montre Boy A prêt à sauter d'un pont dans le vide. Est-ce qu'une solution mélancolique est toujours à l'œuvre chez le jeune antisocial ou existent-ils d'autres choix pulsionnels ?

Nous allons traiter cette question avec un dernier exemple tiré d'un film. « Le Géant égoïste »<sup>561</sup> est une adaptation libre du conte homonyme d'Oscar Wilde. Loin d'être un conte, ce film montre la vie d'un enfant de 11 ans qui souffre de « troubles des conduites ». La ville, où se situe l'histoire, se caractérise par sa pauvreté et par sa monotonie sociale réduite à quelques activités en dehors de la centrale nucléaire. C'est une ville à côté d'une centrale nucléaire, et cela marque le déroulement subjectif de l'histoire des personnages. Ce film fait penser au film « This is England » (2006), où un enfant est recruté par une bande de jeunes

---

<sup>561</sup> Barnard C., *Le Géant égoïste*, Angleterre, 2013.

« skinheads ». Les deux films, comme c'est typique dans ce genre, font appel à l'alarme sociale tout en responsabilisant le système politique en cours. Pourtant, « Le Géant égoïste » vise en plus à montrer la psychologie de l'enfant « désadapté » au-dessus de la marginalité sociale. En effet, violent, rétif et impulsif à l'extrême, le héros, « Arbor », n'arrive pas à suivre normalement l'école. Il est à plusieurs reprises renvoyé autant pour son comportement défiant que pour son hyperactivité. Il n'a qu'un ami, « Swifty ». Ce dernier semble être le seul à comprendre et à contenir les crises violentes d'agitation d'Arbor. Au-delà de jouer, vagabonder ensemble, ils travaillent (illégalement) en récoltant du métal pour ensuite le vendre. Le *business* semble prospérer. On y voit Arbor s'imposer et même avec son allure très infantile, il arrive à négocier avec les adultes. Swifty, bien qu'il soit de taille plus grande et ressemble un adolescent, suit docilement les manoeuvres de son ami. Vite Arbor a une idée pour le *business* : aller voler du métal aux alentours de la centrale nucléaire. Plus hésitant que d'habitude, Swifty suit une dernière fois son ami. En touchant un câble de haute tension Swift mort instantanément électrocuté. Arbor reçoit aussi la décharge, mais après être resté inconscient il s'éveille. Il voit son camarade mort, il panique. Dans l'après-coup, on voit Arbor déprimé et en répétant l'habitude de se mettre sous son lit. Il souffre. Quelque temps après, on perçoit qu'Arbor est plus serein, non déprimé et seulement plus introspectif. Finalement, on comprend qu'il va mieux et qu'il est prêt à reprendre sa vie d'enfant à l'école.

Il est difficile de déterminer quelle est la similitude que garde le film par rapport au conte. Dans le conte, le géant, qui était absent pendant sept ans, décide de retourner à son château, et il devient égoïste parce qu'il ne veut pas partager son beau jardin avec les enfants qui, après l'école, veulent toujours y jouer. Le géant interdit le passage aux enfants. Puis, son jardin ne connaîtra qu'une seule saison hivernale. Soudain il observe que le froid s'arrête lorsqu'un oiseau chante, alors il comprend que le printemps dépend de la présence des enfants. Il est content alors de partager son jardin et même de jouer avec eux. A la fin, lorsqu'il est vieux et fatigué, il est invité par un enfant (mort) à jouer dans le jardin du paradis. Le lendemain apparaît le géant mort à côté de l'arbre où il a trouvé son ami-enfant. Faire le lien avec le film n'est pas évident. Il faut d'abord savoir ce qui représente le géant. A notre avis, le géant est représenté par la centrale nucléaire. Les deux tours de combustion seraient les deux donjons du château du géant. Et le géant serait, en ce sens, l'énergie produite par la centrale, la même qui en contact direct et sans médiation, a tué Swifty. Le corps mort de Swifty représente une incarnation du cadavre du géant, c'est-à-dire la matérialisation de la mort dans l'automne de la vie. L'hiver constant se montre dans (et par) la ville grise et monotone. Et seulement après la

mort de l'ami, Arbor revient à sa condition infantile qui lui correspond, c'est-à-dire le jeu, exprimé ici par la reprise d'activités à l'école – tel le jardin du paradis retrouvé. La mort de l'ami, peut-elle alors se comprendre comme un accès à une mélancolie à but réparateur ? Quelles sont les conditions psychiques qui ont permis au héros de changer ? A la différence des trois films précédents, celui-ci peut-il donner l'exemple d'une guérison spontanée du comportement antisocial ?

Ces questions nous les reprendrons plus tard, pour le moment on peut affirmer que la mort (présente dans les quatre films) et son processus de deuil associé, confronte le survivant à un travail d'intégration pulsionnelle difficile à gérer, et dans le pire des cas, impossible.

Les exemples employés jusqu'ici font un profil théorique de ce qui suscite une psychopathologie du geste. Et si ceux-ci se montrent efficaces c'est parce qu'ils représentent poétiquement une réalité autant psychique que théorique. Raison pour laquelle nous pressentons que la clinique peut se montrer moins volontaire, à l'efficacité constatée dans la poésie, si elle n'est pas liée à la folie créative, dont l'exposante la plus remarquable est la psychose. Par conséquent, le recours à Artaud chez Kristeva montre un processus de création, certes littéraire, mais psychotique aussi. Cette approche de Kristeva trouve ses points forts dans la clinique des psychoses. Bien que l'exemple clinique de Kristeva montre une situation psychotique, celui-ci garde une ressemblance étonnante avec notre exemple clinique, et, où il faut encore préciser une distinction qui serait décisive pour le développement de notre démarche. En fait, elle décrit un patient « schizophrène, fugueur, capable d'automutilations et ayant fait une tentative de suicide par défenestration. »<sup>562</sup> Kristeva remarque que le patient (étudiant en philosophie) « parlait français comme seconde langue »<sup>563</sup> tout en continuant l'entretien en anglais. Elle y applique son concept d'abject (en tant que sémiotique extralinguistique) en interprétant que « c'est une langue étrangère qui l'autorisait à refaire un *lien sémiotique innommable* »<sup>564</sup> et que la langue étrangère (l'anglais) servait de support affectif (sémiotique) au signifiable psychotique (symbolique).

Il est clair que Kristeva fait moins attention à la langue qu'au geste de parler une langue étrangère. C'est ici que son concept de sémiotique prend toute sa force et, tout en s'imposant sur le symbolique, dévient un « lien sémiotique innommable ». C'est le processus, à l'œuvre

---

<sup>562</sup> Kristeva J., *Pulsions du temps*, Fayard, Paris, 2013, p.162.

<sup>563</sup> *Ibid.*, p.163.

<sup>564</sup> *Ibid.*, p.164.

chez le patient, que lui permet de tolérer et « raconter sans angoisse catastrophique, mais en réinventant des stratégies de “matricide imaginaire” ».

Ce patient, à l'égal de notre exemple (étudiant d'astronomie de 25 ans), présente des tentatives de suicide par défenestration (au même titre que la *réaction antisociale*, selon Ey 1960) ainsi qu'une langue empruntée, mais notre patient n'était pas psychotique. Nous avons trouvé un lien de communication avec lui via la littérature, laquelle servait de transition entre le rationnel et l'affectif. A la lumière de l'exemple de Kristeva, on pourrait compléter que notre patient faisait transiter son *sémiotique* par une autre langue, et que si nous avions eu l'opportunité de parler une autre langue avec lui, peut-être que le cours de la psychothérapie aurait été autre. Cependant, ce qu'il faut retenir c'est que le geste de parler (comme une condition gestuelle extralinguistique) suscite une affectivité particulière. Dans le cas de Kristeva, il était lié à l'angoisse de castration (par dévoration maternelle) et, selon ce que nous avons vu, d'inspiration kleinienne où le fantasme matricide fait la norme interprétative. Autant le cas clinique de Kristeva que le nôtre, ont un affect agressif qui se montre par la tentative de suicide. Chez les deux, le recours à la médiation finissait par laisser de côté, pour ainsi dire, l'extrême rationalisation du langage « scientifique » et ainsi utiliser une autre voie langagière « spontanée ». Le conflit de mon patient était centré dans l'effroi à la castration paternelle, où une extrême soumission (autant passive que féminine) marquait le manque de créativité et l'inhibition des bons résultats académiques. Certes, un conflit d'allure névrotique, mais caractérisé par des passages à l'acte et capable d'automutilations, tel le patient de Kristeva. Notre cas clinique, qui au début se montrait comme un trouble typique de l'humeur, et dont le sens de réalité se voyait altéré, ne remplissaient pas les conditions nécessaires pour développer une psychose. En plus, au fur et à mesure que la psychothérapie progressait, les traits « limites » se manifestaient par la peur de perte des limites et par des angoisses psychotiques archaïques. Chez le cas de Kristeva, le conflit est à part entière psychotique, par conséquent fort archaïque où l'angoisse de dévoration maternelle évoque des essais matricides pour tenir à distance l'irruption symbolique persécutrice liée à la mère.

Ce que soutient les postulats de Kristeva, appliqués dans les deux démarches cliniques, c'est l'usage *gestuel* de la langue, c'est-à-dire l'accent mis sur le geste, situation qui le déplace en arrière-plan de ce qui est strictement symbolique. En plus, le *sens* du langage semble marcher en parallèle à l'affect qui les *réfère*. La profusion langagière éclipse la référence affective. Enfin, le discours s'hypertrophie sans s'accoupler à une référence qui le borne et qui arrête son hyperproduction. Est-on ici au début d'un récit subjectif en germe ou s'agit-il d'une verbosité

en remplissant l'indicible de la référence affective ? Inversement, comment faire alors quand l'usage de la langue est réduit, même inexistant pour comprendre la nature référentielle du geste ? Autrement dit, comment comprendre un discours affectif dont les mots brillent par leur absence ? Enfin, le geste antisocial (acte + phrase) peut-il bénéficier de cette logique étrangement affective ?

Toutes ces questions orientent l'analyse vers l'affect dans le langage. Et si ces questions sont issues de notre analyse sur les postulats de Kristeva, cela veut dire que dans le geste et l'abject, la place de l'affect est centrale pour la compréhension du geste antisocial. Le trajet expressif du geste semble passer par la signification de l'affect dans le langage. Ce dernier point invite à dépasser le débat classique du primat du langage sur l'affect. En ce sens, Kristeva s'accorde encore mieux avec André Green (1973) sur une *hétérogénéité* du langage qu'avec Lacan (1962-1963) sur le primat du signifiant. Ainsi pour Kristeva, le « flux hétérogène »<sup>565</sup> n'est qu'une manifestation affective du corps qui après-coup signifierait son apparition – déjà condamnée, dit-elle, par la domination de l'Autre. D'ailleurs, il semble que pour Kristeva l'idée de négativité comme un flux de pensée, construite à partir de Hegel, et recomposée grâce à des raisonnements derridiens, aboutit à l'idée d'analité telle que Klein l'a développée. Négativité et rejet ne sont étroitement solidaires, d'après Kristeva, que par la présence du geste.

Finalement, tout semble indiquer que l'*abject* auquel Kristeva fait référence n'est que l'intromission de l'affect. Autrement dit, c'est l'angoisse (en tant que passage à l'acte) qui coupe le signifiant selon Lacan, tandis que pour Green c'est l'affect (et sa représentation hétérogène) qui brise le discours. En fin de compte, c'est la manifestation du geste qui délimite la présentification spatiale de l'affect. Et cette distinction ne serait pas complète si l'on ne prenait pas en considération le fait que, ce à quoi aspire et ce qu'exprime le geste suicidaire (en reprenant notre idée initiale) est le fortuit, voire la surprise. Voilà en définitive la promesse du geste suicidaire : c'est l'acte exclusif qui fait se rejoindre ce qui est déjà connu avec l'événement neuf, pour que la première et la dernière fois soient une seule et même chose. C'est une singulière coïncidence : elle est proche de « l'inquiétante » (*Unheimliche*), mais elle est surtout vertigineuse et attirante en son accomplissement *hic et nunc*.

---

<sup>565</sup> Kristeva, J. (1980), *Pouvoirs de l'horreur...*, op. Cit., p.17.

## *Geste affectif*

En suivant les commentaires de Lacan et de Green, les possibilités d'analyser de façon heuristique l'œuvre d'Artaud se réduisent à deux versants : psychiatrique et/ou littéraire. En ce sens, l'analyse de Kristeva, nous l'avons vu, correspond à un effort interprétatif entre les deux. Mais, nous avons également constaté que cette analyse trouvait ses sources compréhensives dans une psychanalyse du langage selon Lacan (1962-1963) et dans une expression affective hétérogène de Green (1973). En conséquence, l'analyse de Kristeva, efficiente pour déceler les nuances langagières des processus de créativité, ne franchit guère le spectre des psychoses. Kristeva développe l'abject sous un fort auspice de la littérature d'Artaud. Mais Kristeva, penche plus sur une interprétation de la maladie d'Artaud (au sens de Green) en tant que source de créativité langagière (au sens de Lacan). On pourrait dire que Kristeva ne reste pas à la limite des deux auteurs, mais avec les deux à la fois. Bien que l'analyse de Kristeva tire de nouvelles notions à partir de la littérature d'Artaud, celle-ci reste dans une application psychanalytique sur la littérature dite psychotique. En ce sens, Villa, Corcos et Richard proposent un dépassement de la bifurcation établie par Lacan et Green. Une véritable approche intermédiaire entre psychoses et littérature. À l'égal de Kristeva, ces approches intermédiaires travaillent pour signifier ce qui résiste à la signification : la limite entre pulsion et corps. Encore, si celles-ci dévoilent ce phénomène intermédiaire, le plus juste à analyser par la suite, c'est ce qui rend le geste actif et mouvant : l'affect. Analysons l'une des sources qui se trouve en arrière-plan de ces idées.

Pour comprendre la différence entre Lacan et Green il faut considérer la source d'inspiration qui est à la base de l'affect chez Green. Cette différence est radicale si nous prenons comme modèle explicatif le *Projet* de Freud 1895. En effet, nous avons vu que Lacan ne signifie l'affect que pour montrer la chute du signifiant où la perte de signification (phallus manquant) absorbe toutes les manifestations hors du langage. En ce sens, il semble nécessaire de faire un bref détour descriptif sur le *Projet* de Freud et de cette façon d'établir une différence plus tranchée entre une approche et une autre. De cette description sortira épurée la notion d'affect de Green ainsi que l'application que nous allons en faire au geste. Enfin, celle-ci servira de repère théorique (subjacente lorsque nous attaquerons la métapsychologie du geste antisocial).

Dans le *Projet d'une psychologie* (1895), Freud développe une psychologie des processus de pensée, à l'époque il était bien ancré sur un modèle psychophysologique dont l'interprétation juste, pour bien l'appliquer, doit être, tout d'abord, métaphorique. Ainsi, pour déchiffrer ces formules freudiennes une translation (du physiologique au métapsychologique) doit être mise en œuvre. Dans ce contexte, la figure la plus optimale est l'affect qui, en étant à la limite du corps (tout en figurant l'expérience psychique), se heurte à l'environnement. La dépendance entre le psychique, disons pure, et l'environnement, disons amorphe, génère une forme diffuse prête à se figurer dans le temps et l'espace. La représentation du contact social humain est là.

Freud dit que les « neurones perméables » travaillent pour que l'exercice perceptif soit assimilé et considéré comme une *éconduction* interne de l'énergie. Le résultat est logique car il se configure à partir d'une stimulation venant de l'extérieur qui modifie l'état de *Nirvâna* du plaisir de la non-tension qui tient le sujet vivant. Cela étant, le contact avec l'altérité est dû au commerce d'abord physiologique – de l'intérieur envers l'extérieur – entre l'appareil réceptif-irrité-demandant et l'entourage-expéditeur-sollicitant qui répond à cette demande. La « qualité » est requise de l'intérieur vers l'extérieur, en conséquence les reliefs perceptifs qui font la forme du perçu, sont le produit d'un travail constant de création qui est psychique à son terme. Ceci n'est pas le produit d'un cliché de '*copie conforme*', il est plutôt une *recréation* humaine de la réalité matérielle. La pensée en extrait son caractère énigmatique et inconnu dont les spéculations tiennent lieu de mi-vérités : « Il n'y a à l'extérieur que des masses en mouvement, rien d'autre »<sup>566</sup>, sentence Freud. Si l'extérieur est constitué de l'informe et si, à l'intérieur, la pensée est en constante *recréation* où faut-il chercher une certitude psychique, s'il y en a une ? Freud vise la « *quantité* » comme un élément indissociable de la « *qualité* », voire comme le pinceau qui trace les contours des phénomènes de l'art de penser et d'exister : la psyché se fait psychique dans les cumuls d'énergie<sup>567</sup>. Ainsi, la quantité innée – (neurones

---

<sup>566</sup> Freud S. (1895), « *Projet d'une psychologie* » in *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, Puf, Paris, 2006, p.616.

<sup>567</sup> Par ailleurs, bien que le psychanalyste René Spitz ait trouvé comme point de départ pour son travail *De la naissance à la parole*, il fait un détour singulier des postulats freudiens à propos du *Projet*. Spitz, ne conçoit pas un moi (qui puisse faire conscience de la vie psychique du nourrisson) ni la présence d'un objet libidinale à l'origine de la vie psychique du bébé non plus. Car l'auteur organise son intéressante théorie des stades du développement de l'objet (préobjectal, précurseur de l'objet et, enfin l'objet libidinal) à la lumière de l'expérience perceptivo-réactive du nourrisson par rapport à l'entourage maternel : « la perception du monde extérieur ne se fait pas car, pour percevoir, déplaisir et décharge doivent cesser [...] principe de Nirvâna doit être interrompu par une intervention externe. Ce n'est qu'alors que la perception de ce qui est extérieur peut reprendre et que le stimulus satisfaisant son besoin peut être perçu » Spitz R., *De la naissance à la parole. La première année de vie*, Puf, Paris, 1968, p.38. Cela est tout à fait exact. Cependant l'auteur plus proche d'une psychologie évolutionniste que d'une psychanalyse interprétative, a vite montré son appréhension pour un travail

impermeables) qui est l'aspect plus originaire de l'être humain – peut souffrir des changements à cause de l'excès de tension jusqu'au point de surcharger le système entier. Cet excès de tension sur-excitatrice devient le déplaisir : « une *poussée* urgente qui se décharge en direction d'une voie motrice [...] à la *modification interne* (expressions d'émotions, cris, innervation vasculaire). »<sup>568</sup> De telle sorte que la voie motrice c'est le cumul de tension interne qui cherche l'évacuation pour se libérer et rétablir la satisfaction de la non-tension. Il semble que pour rétablir cet état-là il soit nécessaire de surmonter un paradoxe : rester tout seul dans la non-tension avec l'aide de l'autre (*Nebenmensch*). Freud est clair : « L'organisme humain est tout d'abord incapable d'amener l'*action spécifique* »<sup>569</sup> cela veut dire que l'être humain, à son origine, ne peut pas s'auto-satisfaire ; en conséquence, il dépend d'un autre qui fasse le *travail de l'action spécifique*. L'être humain est contraint « de *se faire comprendre*, et le désaide initial de l'être humain est la *source originaire* de tous les *motifs moraux*. » Ce passage, bien des fois cité, fait comprendre que le travail psychique se fait de cette carence originaire, il dépend alors d'elle pour former *l'expérience vécue de satisfaction*. Cette dernière devient synonyme forcé de la non-tension déjà perdue. Autrement dit, la psyché se crée et s'identifie avec ce besoin originaire. Les manifestations pulsionnelles sont alors, à la base, des appels de l'organisme (principalement en « désaide ») envers autrui. Ce n'est pas très important si la qualité de l'appel représente, en son trajet sensitif vers autrui, le vrai besoin que l'organisme ressent, car le besoin, par définition ineffable, se sert symbiotiquement de l'assistance de l'autre pour se représenter *a posteriori*. Quand le bébé crie parce qu'il a faim pour réclamer de la nourriture que l'autre peut lui donner, le bébé et la personne qui le nourrit font la plupart du temps coïncider faim et nourriture dans le silence du geste de manger. Le cri n'atteint sa représentation psychique – quoi qu'il en soit – que par le circuit fermé, persistant et répétitif qui s'établit entre nourrisson et mère. Tout cela correspond à la perception *in statu nascendi* de l'objet.

Freud oppose aussitôt l'expérience vécue de satisfaction à celle de la douleur. Cette dernière est déduite du même modèle que la précédente où, comme nous l'avons vu, la qualité découle de la somme de quantité. De ce fait, la douleur, que Freud assimile ici au déplaisir, serait le produit de grandes quantités non liées de tension interne qui, à son tour, pullulent sans

---

plus spéculatif, bien qu'il ait passé en revue les postulats freudiens du *Projet* vers la deuxième topique. L'adhésion d'Anna Freud, dans la préface, fait notice de l'opposition aux théories du genre spéculatif pré-génitales et/ou pré-œdipiennes concernant une possible vie psychique au nourrisson – notamment les travaux de l'école anglaise menés par Mélanie Klein et son entourage.

<sup>568</sup> Freud S. (1895), « Projet d'une psychologie » in *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, op. cit., 2006, p.625.

<sup>569</sup> *Ibid.*, p.626.

encore se lier à l'objet proche à la perception. Or l'objet, dépourvu d'une qualité distinctive, c'est-à-dire un objet indifférencié aux yeux du Moi primitif, deviendra, par une association de contiguïté (proximité temporelle), un objet reconnu. En conséquence, l'objet n'est plus un objet ordinaire, il devient hostile à cause de la concordance entre l'hypertension non déchargée à l'extérieur – non délestée à l'intérieur – et la proximité du circuit perceptif (frayage itératif) de l'image mnésique associée au déplaisir. La nature qualitative de l'objet n'est autre que la bonne réception perceptive que le Moi primitif puisse lui faire. Ici on trouve encore que la qualité est secondaire à la quantité et non à la nature de l'objet.

Ce processus de métabolisation de quantité en qualité sera le précurseur du travail de synthèse du Moi. Ceci veut dire que le Moi, et ce dernier avec son assimilation (bassement) de tensions, tient l'organisation objectale comme une post-production perceptive davantage liée à son corps qu'au psychique. Mieux, le Moi doit reconnaître que ce qui vient de l'extérieur n'est pas toujours mauvais pour lui, sans pourtant perdre sa souveraineté proprioceptive identitaire (dedans – dehors, Moi – non-Moi, Moi-plaisir – Moi-réalité).

Pour Freud, la décharge motrice est principalement une quantité d'excitation accrue, alors que la pensée, ou même de façon dérivée la parole, sont la qualité d'une quantité décimée – Freud ne quittera jamais le principe de cette logique. C'est le « principe de plaisir » qui gouverne cette activité psychique. De telle sorte que l'activité psychique qui reproduit la réalité n'est plus l'aspect agréable de cette dernière, elle est surtout réelle. Ainsi parle Freud du « principe de réalité » en 1911<sup>570</sup>. Il est clair ici qu'à l'époque, Freud reprend ses idées du *Projet*, cette fois-ci d'une manière plus psychologique mais encore sous une logique *économique*. L'exercice hallucinatoire du bébé pour accomplir ses besoins internes, pense Freud, est la lutte contre l'excitation qui prend le corps via la décharge motrice de cris et d'agitation. Cette quantité d'excitation ne serait réduite en qualité que par l'éducation de la pulsion, Freud est clair : « Un peu plus tard, l'enfant *apprend* à utiliser ses manifestations de décharge intentionnellement comme moyens d'expression.»<sup>571</sup> Freud fait germer le *principe de réalité* dans une frontière entre deux idées : d'un côté, est mis en question *l'acte de jugement* et ses rendements psychologiques dans la conscience (attention, mémoire) et de l'autre, est mise

---

<sup>570</sup> Freud S. (1911), « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » in *Résultats, idées, problèmes*, Puf, Paris, 1984, p.136.

<sup>571</sup> *Ibid.*, p.137. Nous soulignons.

en relief la logique économique des quantités et qualités dont le résultat transformationnel donnera lieu à la naissance du *processus de pensé* (hallucination, représentation).

Ce qui est davantage paradoxal c'est que le principe de réalité est forgé par une réduction de la conscience. C'est-à-dire, que les outils qui sont fournis par cette dernière, sont subjugués ou mis en conflit avec le *principe de plaisir*. Alors, la décision ultérieure que *l'acte de jugement* puisse faire dépend d'une comparaison avec les traces mnésiques forgées à partir de la réalité. Cela correspond à la réalisation hallucinatoire du désir. En d'autres termes, la décharge motrice se catalyse, pourrait-on dire, en une rogne intentionnée pour modifier la réalité matérielle, « elle se change en *action* »<sup>572</sup>. Ici, on est en présence d'une transposition des valeurs de quantité à qualité. Mais, comment se fait-t-il que la décharge motrice (par ex. la mimique) parvienne à une action ?

Cette question est d'une complexité capitale pour comprendre la motivation subjacente au geste antisocial puisqu'elle comporte les signes qui vont faire figurer le choix du verbal au non verbal. De plus, cet aspect-là contient le germe de l'intentionnalité de l'action volitive humaine aussi. Cette intentionnalité n'est visible que par une action représentative mi- réelle mi- hallucinatoire. Pourtant, cela ne signifie pas que l'intentionnalité soit conditionnée par la présence exclusive d'une représentation achevée, elle est plutôt bornée par la valorisation représentative que la quantité puisse y avoir. Autrement dit, si la décharge motrice, indifférenciée encore, n'est pas accueillie par une représentation, la plus fidèle qui soit possible aux besoins internes, cette décharge-là risque de ne rester qu'une décharge, bien qu'ayant une réaction motrice la plus adaptée du milieu ambiant – par exemple, les grimaces par frissons de froid lors de changements brusques de température. Si une mimique, en tant qu'action intentionnellement dirigée, ne coïncide guère avec la satisfaction des besoins internes, vocation à faciliter la récréation du psychique au détriment de la réalité externe, elle resterait non liée et l'acte de pensé, en définitive superflu, ne pourra pas suspendre ladite décharge. Voilà le primat de la décharge motrice avant même de se changer en action. En appliquant de façon inverse l'exemple de la mimique : si cette dernière se montre désaccordée avec le milieu ambiant et si ce dernier reste, à son tour, sans changement aucun, on pourrait dire, sous ce postulat-là, que l'expression mimique est quasi entièrement psychique parce qu'elle veut dire que quelque chose ne s'accorde pas aux faits de son entourage. Cette interaction est de double charnière. D'un côté, la décharge motrice, si elle est peu transformée en investissements liés aux représentations

---

<sup>572</sup> *Ibid.*, p.138.

efficaces, ne peut qu'exprimer brusquement les besoins internes. D'un autre, si l'action de pensée a réussi à lier les investissements en arrêtant ladite décharge, cette action peut ainsi exprimer avec fluidité les besoins internes. On est encore en présence de transformations de qualité et de quantité, mais il y a une brèche au milieu d'elles : le clivage. Même de façon rudimentaire, à l'époque, dans la pensée de Freud, le clivage se laisse esquisser comme le prototype d'un mécanisme de défense, mais surtout comme un élément constitutif du développement psychique : « Avec l'introduction du principe de réalité, une forme d'activité de pensée se trouve séparée par clivage ; elle reste indépendante de l'épreuve de réalité et soumise uniquement au principe de plaisir. »<sup>573</sup> Cette affirmation est d'une importance majeure pour nos propos : elle illustre comment le commerce avec la réalité aura des conséquences dans le choix de l'acte (plus proche du corps) ou de la parole (plus proche de la pensée), en même temps qu'elle illustre comment la charnière entre les deux deviendra la situation optimale où nous allons faire travailler l'affect du geste.

Maintenant nous pouvons comprendre la complexité que Green fait référence quand développe sa notion d'affect. En plus, celle-ci est à la base du comportement pulsionnel surtout lorsqu'il vise à se fondre avec l'objet.

Pour Green, l'inconscient, au-delà d'être *structuré comme un langage*, « s'indique par l'affect. »<sup>574</sup> L'auteur montre comment les processus de clivage sont à l'œuvre dans la négativité de la pensée, c'est-à-dire non comme un produit de la pensée tout court, sinon comme l'action de saisir le débit d'une production psychique malgré le sujet. Production psychique qui indique le manque, et qui est traduite comme la non-appréhension concrète de l'objet, comme l'incorporation abstraite de tout ce que perçoit le sujet. Cette expérience négative lui donnera l'illusion de saisir la réalité de sa conscience. Que peut-il rester de ce processus-là ? Un écart. Un écart parce que la mise à distance du devenir de la pensée doit s'inscrire sous la forme d'une instance psychique agissante : le moi. Même si ce moi méconnaît la source d'origine de son aperception, il l'inscrit comme sa propre production. Véritable inscription psychique qui devient une sorte de dépôt de toute expérience sensible et permet de connaître les variations pulsionnelles qui y éclatent. Le pigment pulsionnel, pour ainsi dire, doit teindre suffisamment la toile du moi sans y laisser une tache indélébile, de telle façon que, au moment où le moi perçoit la couleur représentationnelle, la tache affective semble être de la même tonalité que

---

<sup>573</sup> *Ibid.*, p.138.

<sup>574</sup> Green, A., *Le discours vivant*, Puf, 1973, p.223.

celle qui le compose. Les choses peuvent donc rester ainsi, un moi qui pense, et qui, par extension, croit que, grâce à lui, les expériences sont telles qu'elles sont perçues.

Pour Green, tout cela entre en tension puisque « avec l'affect, c'est l'Autre qui insiste par une présence intrusive. La glose s'arrête, le discours se brise pour céder la place à l'affect irrépressible. La non-propriété du corps par la conscience, l'impuissance du Moi qui ne peut contrôler l'affect éclate avec évidence. »<sup>575</sup> Justifier les phénomènes alexithymiques grâce à cette citation serait un travail possible. Néanmoins, ce que voulait également représenter Green allait bien au-delà d'une non-nomination de sentiments intempestifs au niveau de la conscience. Mieux, l'affect – à la limite du corps et de la pulsion – devient, pour ainsi dire, le discours du corps. Mais c'est un discours inaudible, du moins pour le moi. L'adéquation – est sans doute inspirée de *l'action spécifique* de Freud (1895) – que pourra faire le moi a posteriori aura pour lui (malgré lui) une appréciation pseudo-authentique. Car le degré d'artificialité auquel le moi arrive dépendra de la concordance entre pulsion et affect. Par conséquent, si l'affect est fortement investi par la pulsion, la *force* d'adéquation moïque sera minorée, et vice-versa.

Cette situation-là ne garantit pas que le moi maîtrise sa perception affective, elle indique seulement le trajet pulsionnel de l'affect à l'idée, et rien de plus. En revanche, au niveau de la conscience, tout se passe comme si c'était le moi qui avait fourni les conditions pour que l'affect se déclenche. La *symbolisation primaire* se trouve à l'œuvre, en tant que mise en perspective du devenir psychique. Cela contribue à nourrir l'illusion de subir, à la lumière de la conscience, le vécu psychique comme un continuum subjectif, de telle sorte que la coexistence alternante entre le moi et le corps soit perçue linéairement. D'un autre côté, par exemple, les états psychiques de dissociation acquis par l'action des toxiques ou d'origine psychogène, comme nous l'avons déjà dit, sont témoins de la rupture de ce continuum-là.

Or le geste, expression du corps par excellence, semble mettre en tension cette prétendue continuité psychique.

Le geste, nous l'avons vu, peut par exemple se manifester comme une mimique qui vient compléter un mot manquant et qui sert, pour ainsi dire, de tic de langage ; mais cela ne signifie pas que le geste supplante entièrement l'action symbolique du mot. Le geste exprime seulement le sédiment de la motion pulsionnelle ; sa manifestation est aussi équivoque que celle d'un lapsus, quel qu'il soit. Ainsi, le geste a pour vocation d'être équivoque, il se représente dans et par le corps, étant donné que sa parenté avec le passage à l'acte fait de lui, pour ainsi dire, le

---

<sup>575</sup> *Ibid.*, p.223.

frère de l'acte manqué (méprise du geste)... On pourrait même soutenir que le geste se trouve à mi-chemin de l'idée et de l'affect, voire qu'il est un héraut de l'authenticité de l'expérience psychique. Le geste est alors comme le sous-produit d'une représentation psychique incomplète, et obtient une place figurative dans l'espace de la conscience. Il est une figure incontournable aux yeux du moi parce qu'il suppose une expression pulsionnelle quasiment directe sur l'action. Mais cette expression pulsionnelle est furtive, parce que la représentation pulsionnelle exprimée est dépourvue du son verbal de l'énonciation, elle est pure image en mouvement. Si l'on poursuit dans cette voie, on peut dire que *le caractère muet du geste le rend phono-phobique pour la représentation de mot, tandis que son caractère visuo-spatial le rend photo-tropique pour la représentation de chose*. En considérant la logique de la deuxième topique freudienne, l'affinité qu'il peut y avoir entre geste et moi n'est qu'illusoire, car la vraie attraction se passe dans le domaine du ça ; la censure surmoïque n'est ici que la communion entre l'action gestuelle et la représentation de mot. Le résultat de ce processus est que le ça adhère volontiers au silence du geste.

L'adhérence du moi au silence du geste se présente plus dans le corporel que dans l'agir. Cette adhérence, si l'on peut dire, représenterait la monstration de l'*acting out*. En ce sens, nous pouvons penser le geste comme une succession d'étapes étroitement liées. Dans un premier temps, il devra y avoir un moi qui ne reconnaît plus la présentation affective et où le passage à l'acte constitue un repère illusoire de nomination signifiante. Dans un second temps, l'*acting out* devient plus statique, mais en même temps plus visuel, une représentation fictive qui doit sa visualité à l'homophonie du geste. Ainsi geste et symptôme deviennent, par extension métaphorique, tous deux agents de l'affect.

Le geste paraît se montrer en tant que tel seulement lorsqu'il sort de scène. Le territoire hypothétique auquel s'adresse le geste paraît paradoxalement être de nature connue, car son côté spatial demande une occupation *a priori*. Le geste appartient alors, encore une fois de façon paradoxale, à une zone intermédiaire – ici on est bien proche de ce que Winnicott soutient sur l'espace transitionnel. La topologie intersubjective proposée par lui résout de façon satisfaisante le problème de la réciprocité communicationnelle, surtout par *l'opposition entre moi et non-moi et l'usage de l'objet*, qui sont une partie capitale de la dynamique constitutive du sujet. Plus loin nous traiterons ces idées.

Par ailleurs, être dans l'action du geste présuppose un exercice qui prend en compte la localisation, de telle manière que tout se passe comme si le geste détermine la scène où il peut se combler. À tout cela le moi est soumis sans le savoir. En effet, la symbolisation ultérieure

que le moi peut faire du geste, nécessaire elle aussi, arrive à fortifier l'appropriation illusoire, mais sans rien y changer. Le geste *est* là, le corps *est* là, mais pas le moi (ici on se rapproche de l'« alexthymie » chez Corcos et du « protolangage » chez Richard). Tant l'affect que le geste se rejoignent tous les deux dans l'espace de conscience du moi. Mais le moi perplexe – fasciné ou hypnotisé, dirait Green, en face de l'affect – se fait en apparence *un* avec celui-là. Il semble ici que le moi se laissait amalgamer, voire phagocyter par l'affect en risquant sa souveraineté topique. Mais il reste un point obscur dans cette apparente fusion : la manifestation affective amène, dans son noyau, un code pulsionnel déjà prédéterminé qui aimante le moi pour qu'il participe – toujours dans un second temps et avec retard.

Cette condition réactive l'aspect primitif du moi en le faisant travailler encore comme si c'était le moi qui avait tout démarré. Le prix à payer pour le moi c'est qu'il doit pâtir de l'absence de contradiction, de négation et de mort dans sa propre chair. Bref, le processus primaire a pris le contrôle du moi, ce dernier sait seulement aspirer à l'obtention effrénée de satisfaction. Le ça, aveugle et actif dans le moi, donne un caractère insistant et hypersensible lorsque le moi cherche l'accomplissement de son besoin. Mais le moi n'est pas le ça, il n'est pas un affect non plus, car la conscience de l'objet l'empêche de connaître une transmutation permanente. Par contre si l'objet est absent, le geste cesse d'être une post-production consécutive du moi, il est à sa place. *Le corps s'exprime comme un moi* peut aller de soi avec « le moi est avant tout un moi corporel » de Freud (1920). Tout cela nous permet de soutenir que : *tant le geste que l'affect sont expression primaire du corps pouvant être équivoques ainsi que se passer de l'avis du moi.*

Enfin, il convient de distinguer geste et affect en introduisant un nouveau critère, celui de la spatialité. En effet, la perception corporelle du moi se fait mieux en opposition avec l'objet perçu. Cette opposition ne peut pas se présenter si elle n'est pas située dans l'espace de la réalité matérielle. Ce faisant, l'action corporelle du moi dépend forcément de la perception représentationnelle de l'entourage tandis que l'affect, par contre, n'a que faire de l'espace quand il se manifeste au moi. Il est bien connu que dans les accès de manie, l'exaltation du moi efface l'objet en laissant le moi consumé par l'affect. Il en va autrement pour les états dissociatifs où c'est le corps qui fait dramatiquement acte de présence au détriment du moi.

Pour que la formule geste + affect fonctionne en faveur de l'antisocial, le geste doit être au service de l'affect. On doit donc considérer l'ambivalence du moi comme l'état de base pour une exploitation optimale du composant sadique-anal du geste (au sens de Kristeva).

Nous avons vu qu'affect et geste sont une expression primaire du corps parce que l'un comme l'autre brisent le langage et que, dans un second temps, tous les deux accèdent à une figuration équivoque via le moi. En fait le moi, dépourvu d'un contrôle total à cause de l'intrusion de l'affect et du geste, reste soumis à la puissance de l'objet. Cette puissance ne veut pas encore dire que l'objet est déjà perçu, elle montre seulement la dilution du moi devant la perceptibilité de celui-ci. Pour que l'objet soit perçu, il doit endurer l'ambivalence moïque (entre hallucination et illusion) qui serait résolue par le jugement d'attribution de la négation (1925, Freud). C'est dans ce moment que la présence de l'objet est admise dans le champ perceptif du moi. C'est ici aussi que la nature de la pulsion se montre soit liée soit déliée ; c'est ici encore que l'investissement pulsionnel prend l'enveloppe représentative selon l'étape du développement où la liaison s'est formée. Ainsi une pulsion déterminée animerait l'objet et ce dernier justifierait sa présence devant le moi. Si tout se passe bien, l'objet aura et sera le sceau du moi. C'est dans ce moment seulement que le moi endure l'appel identificatoire avec l'objet. La fugacité de cette rencontre est principalement déterminée par l'adéquation fantasmatique entre moi et objet. Le moi obnubilé par l'affect ne reconnaît plus l'objet, de sorte que la capacité figurative que pourrait avoir l'affect n'est qu'un emprunt du geste pour que le moi endure l'ambivalence qu'implique la reconnaissance de l'objet (par sa négation).

Dans le passage à l'acte (agressif), l'ambivalence dans le moi se trouve à l'œuvre : d'un côté s'aimer soi-même comme si c'était l'objet à cause de sa condition narcissique primaire, et en même temps se haïr sadiquement à cause de la proprioception tridimensionnelle qui aliène le moi. Donc, par le biais de l'affect, le langage se brise ; par conséquent le moi reste sans défense face à son action motrice, le corps supplante le moi. Ce processus montre comment la toute-puissance du moi n'est que sa propre pensée synthétique transposée à la figure du corps. Le risque de mort n'est plus le frein, car le corps se comporte comme un moi *capturé* par le discours de l'affect. Ce processus est en arrière-plan des pathologies du passage à l'acte et il se montre plus violent dans les automutilations et le suicide. C'est une logique mélancolique qui vise à détruire l'objet.

Etant donné que l'ambivalence moïque est surmontée et que l'instinct de préservation se trouve contourné, l'affect libre peut être l'angoisse, mais l'expression plus *ad hoc* semble être l'agression, car l'affinité musculo-squelettique de cette dernière est due plutôt au corps qu'à la pensée. De telle sorte que la suppression des représentations suppose un accès direct, illusoirement spontané, à la perception pure du corps ; à l'inverse, une représentation dénote l'absence de celle-ci. Le corps devient pure sensorialité brute, un morcellement sans la borne

objectale. Ainsi ce corps affecté d'agression est plus enclin à la méprise de geste, laquelle s'accorde bien à l'absence de représentation de l'agression dans le discours de la pensée. Cela ne veut pas dire qu'une idée agressive, en l'occurrence suicidaire ou d'automutilation, qui flâne dans la conscience, soit libre d'une figuration adéquate ou que la même idée soit insensible à son but et par conséquent pullule sans liaison aucune dans l'espace de la conscience. C'est plutôt que l'idée agressive, qui a sa source dans un besoin à accomplir, n'est comblée que par le destin moteur du geste, du corps au corps. Autrement dit, cette idée ne connaît pas une satisfaction psychique représentationnelle, elle aspire seulement à la non-représentation du corps, par le corps et pour le corps (sensoriel). Ici on est proche du fonctionnement psychosomatique décrit plus haut, mais le geste antisocial s'en éloigne pour se rapprocher d'un processus musculo-spatial, c'est-à-dire d'une évacuation sadique-anale archaïque. Voilà la nature affective du geste dont la racine est un investissement anal constitutif du moi. Si l'analité sous-jacente dans l'exercice du geste fait travailler l'aspect sadique de celui-ci sur et dans le corps, cela est dû à ce que l'appréhension de l'objet doit, de façon incontournable, passer d'abord par le moi – qui rejette, par primat du corps non métaphorisé, l'exercice de représenter l'agression. Le geste antisocial se reconnaît en tant que besoin paradoxal de rétention et d'expulsion à la fois. Toute l'activité que le geste peut exercer sur le moi, c'est-à-dire aptitude à la figuration en passant par la reconnaissance de la représentation affective, obéit à une activité simultanée de la décharge pulsionnelle et sa rétention ratée. Ni pure évacuation ni pure rétention, ni pur corps ni pur acte : un tout gestuel antisocial. L'attaque antisociale ne vise plus la destruction totale de l'objet, mais sa préservation aussi. L'antisocial ne peut pas être antisocial sans la présence de l'objet. La logique de l'absence absolue ne peut pas tenir ce processus limite. L'attaque antisociale aspire à un rapport avec le non-antisocial tout en risquant la destruction de ce dernier dans le contact. Mais comment se fait-il qu'un geste gracieux puisse devenir antisocial ? Cette question soulève le problème de la perversion, parce que la seule façon de faire gracieux un geste (sadique-anal) c'est de le lier au plaisir excrémental. L'identification au déchet est la norme chez l'enfant antisocial (abandonné). On dirait qu'il porte l'ambivalence d'être un déchet pour sa mère, mais s'il ose se débarrasser de cette idée, il risque de ne pas être le désir de sa mère et en même temps avoir l'excrément sur lui. Etre ou avoir le déchet hante l'activité du geste antisocial. Notre cas clinique en disant « j'ai rien fait » s'identifie au désir de la mère, tout comme si elle disait « j'ai rien fait pour avoir un sale gosse ». Déclaration qui dénie la réalité d'avoir un enfant et stimule la théorie infantile de la naissance cloacale chez l'enfant. Et si « j'ai rien fait » peut se comprendre comme une négation de l'attaque antisociale, c'est parce que le patient ne reconnaît plus son déchet gestuel. Un auto-

engendrement produit par le manque de continuité causale entre acte et conséquence originaire. Une *signification* que personne n'est prêt à remettre en cause. C'est la cause même du geste antisocial qui est ici mise en question. L'après coup qui figure l'acte (et le stimule quand même) se déglingue face à la simultanéité (ambivalente ou non) du geste antisocial. Ce dernier ne veut pas être signifié car il est pure activité sans bornes référentielles.

## II. GESTE, JEU ET GERONDIF

### GESTE

Nous avons vu avec Green que l'affect se passe de l'avis du moi et que tout ce qui arrive et est représenté en affect acquiert un caractère d'imprévu dans la synthèse du moi. Une espèce d'appropriation subjective est souhaitable après-coup pour intégrer l'affect comme une expérience moïque. Cette qualité affective nous l'avons accouplée au geste. Car ce dernier, selon les développements que nous avons faits, se passe aussi de l'avis du moi. Cette idée prend toute sa force lorsque nous la considérons fusionnée à la grâce du geste. Car cette grâce ne peut qu'être affective et si elle peut l'être ce n'est qu'en communion avec l'expérience esthétique que la grâce soulève aux yeux d'autrui (y compris le propre moi du sujet faisant le geste).

De cette manière la grâce du geste peut, en exprimant quelque chose d'affectif, en ceci qu'il échappe à la maîtrise du moi, avoir une sorte de reconnaissance ultérieure dans le contact affectif avec autrui. Mais ce geste doit être suffisamment net pour aspirer à une figuration en gérondif, c'est-à-dire avoir une fonctionnalité précise dans le champ relationnel de la communication avec autrui. Autrement dit, ce geste doit actualiser quelque chose en lui-même qui le rende *dicible* en même temps que *faisable*. On serait ici tenté de recourir à ce que les philosophes de la *performativité* développent à propos de l'acte de parole, mais ce chemin nous l'avons déjà parcouru (voir chapitre geste et phrase) et, ce faisant, il montrait ses limites à propos d'une intentionnalité qui était trop liée au contexte. Nous avons liquidé cette idée tout en la complétant avec la *Bedeutung* en tant qu'instance connective et précédente à une intentionnalité contextuelle de type catégorial, selon la pragmatique-analytique. Ainsi, la *mimésis* liée à l'expression référentielle (*Bedeutung*) se montrait, selon nous, plus complète par la médiation du geste. Car ce geste est à la limite du mot et de l'acte, et la grâce l'imprègne d'une certaine intentionnalité plus *subjective*. Pour éprouver cette grâce liée au geste, le paradigme du passage à l'acte, plus exactement son geste suicidaire, se montrait exemplaire parce qu'il condensait la puissance corporelle du passage à l'acte avec la *subtilité* (esthétique) de l'idée suicidaire. Avec le geste et l'*abject* de Kristeva, nous avons complété que ce qui se dessine en filigrane dans le geste est de l'ordre de l'inconnu et de l'imprévu. Mais, tout en considérant que Kristeva développe une approche « limite » entre la linguistique de Lacan et l'affect selon Green, nous avons opposé les deux auteurs. Avec Lacan nous avons précisé le

paradigme du passage à l'acte, en tant qu'angoisse brisant le discours, mais avec Green nous avons fourni l'explication manquante de l'affect dans l'acte. Cette énigme *affective*, Lacan l'entend par la vérité (symbolique du *logos*). C'est une option tout à fait possible, que nous avons déjà explorée et qui conduit, nous allons à présent la corroborer dans la psychopathologie, à une réduction de l'intentionnalité subjacente dans le geste, notamment dans le gérondif de celui-ci.

### ***Le geste de Lacan***

Lacan, dans son séminaire I, *Les écrits techniques de Freud* problématise les portes du langage et de la psychanalyse. À propos de l'acte de parole, il met en exergue la distinction entre le « je » et le « tu », dont l'enfant fait, au début de son acquisition langagière, de façon maladroite une confusion identitaire entre son « je » et le « tu » de l'autre. C'est un phénomène de transitivisme mis en évidence dans l'exemple d'un enfant qui dit : « *François m'a battu*, alors que c'est lui qui a battu François. »<sup>576</sup>

Cet exemple sert de contraste à Lacan pour mettre une autre idée en valeur avec un autre exemple, dont le processus d'identification se joue à part entière dans le « moi ». En effet, une petite fille tape avec une pierre sur un autre petit « qui était celui autour duquel elle faisait ses premières identifications »<sup>577</sup> Lacan argumente :

« Le geste de Caïn n'a pas besoin d'une très grande complétude motrice pour se réaliser de la façon la plus spontanée [...] elle [la fille] n'éprouvait aucun sentiment de culpabilité – *Moi casser tête Francis*. Elle le formulait avec assurance et tranquillité. Je ne lui promets pas pour autant un avenir de criminelle. Elle manifestait seulement la structure la plus fondamentale de l'être humain sur le plan imaginaire – détruire celui qui est le siège de l'aliénation. »<sup>578</sup>

D'ores et déjà il y a trois idées que nous devons retenir : la distinction entre « je » et « tu » comme une forme dialectique de communication toujours sujette au malentendu, où l'intention n'est plus nette, le processus d'identification (à l'objet) pour instaurer une figuration

---

<sup>576</sup> Lacan J. (1953-1954), *Le séminaire. Livre I. Les écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris, 1975, p.192.

<sup>577</sup> *Ibid.*, p.194.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p.194.

du « moi » différent du « je ». Et, le « geste » comme vecteur d'une agressivité originale liée à la constitution du « moi ». Une question se pose : pourquoi Lacan parle-t-il du geste (de Caïn non sans un certain mysticisme) pour illustrer la destruction de l'autre ?

Nous pensons que si Lacan fait une référence directe au geste de détruire l'autre, c'est parce qu'il prend en considération l'intentionnalité sous-jacente au geste et que ce dernier n'a pas besoin de l'avis du « moi » pour manifester son intention destructrice. Cette intention lui est alors inhérente au « moi » (en tant que surface animique du sujet) et par conséquent, elle lui est syntone. Toutefois, ce point soulève une contradiction au moment de situer l'intentionnalité de cet acte destructeur. En fait, le « je » (obéissant à la logique discursive) trouvera toujours des malentendus au moment d'exprimer de façon nette son intentionnalité, alors que le « moi » est, malgré lui, accordé à son geste intentionnel (destructeur). Ainsi, si le discours du « je » figure après-coup comme une stase du moi qui est à son tour liée à la perception de l'objet, cela est dû à ce que le moi représente l'objet en l'absentant du sensible. L'équivoque de la parole s'y montre en plénitude, car le discours (représentation ultérieure du sensible) est une conséquence de la perception moïque. En ce sens, si Lacan continue en expliquant cette discordance intentionnelle entre le « moi » et le « je » par le « *Fort Da* » freudien (1920), ce n'est qu'en consonance à une logique strictement linguistique. Le « *Fort Da* », loin/ là, permet à Lacan d'expliquer l'intromission de la parole dans l'intentionnalité de l'enfant humain, où la destruction, comme nous l'avons déjà signalé, n'est qu'une annulation de l'objet sensible, voire le relais de sa présence par la parole indicative qui le représente. On pourra alors dire : pas besoin d'objet si j'ai ma parole. Cette dernière, en tant que symbole, n'est qu'un *négatif* de l'objet. Mais si ce jeu loin/là, absence/présence est l'inauguration de la négativité de la pensée, par le seul fait encore rudimentaire d'annuler l'objet, et si celui-ci instaure la compulsion de répétition (traumatique de revivre l'absence douloureuse en se satisfaisant d'une pensée qui la *représente*), il est logique de conclure que le sujet se constitue de cette dialectique en négatif. De cette façon, si le moi agit sur son geste intentionnel, alors il ne peut pas rendre compte de sa motivation originale parce que le « je » ne signale qu'en signes les objets (parmi eux le moi), la seule instance pour tenir synthétiquement le geste c'est le sujet. On peut résumer en disant que la sensibilité du « moi » s'oppose au pragmatisme du « je » et, que « moi » et « je » ne font qu'un « sujet » dans la plateforme de ce qui signifie l'acte de parler. Ainsi, le sujet comprend un « moi », un « je » et un « sujet » aussi. Autrement dit, le sujet a un « moi », un « je » et un « il ». Une véritable légion psychique qui exprime, telle une organisation militaire armée, sa force dans le travail organisé. Et, si un membre de la légion excède la discrétion de son rôle,

par exemple en gagnant de la notoriété par une tâche accomplie, c'est la légion qui s'adjuge le mérite, plus exactement celui qui est à la tête de la mission. Si le membre de la légion, désormais un héros, continue à faire valoir l'individualité de son succès, il risque des représailles de la part de l'autorité régnante. C'est le sort qu'a connu Lucifer en se rebellant contre l'armée de Dieu, selon Milton. En continuant avec cette métaphore, ni le « moi », ni le « je », ni le « sujet » non plus, ne peuvent s'adjuger l'intentionnalité du geste. Car ce dernier est pure action. Pourtant cette lutte est illusoire et répond aux variables du temps. En effet, il s'agit d'un *opportunisme* psychique, c'est-à-dire le conflit d'autorité entre ces instances, n'obéissant qu'à la figuration représentationnelle qui les recouvre selon leur ordre d'apparition. Ainsi, si le geste a de forts composants affectifs, par exemple de haine, c'est le « moi » qui se sentira plus autorisé à s'assigner comme le protagoniste. Si le geste est plus proche de l'exécution, disons technique, par exemple la manifestation écrite d'une plainte, c'est le « je » qui se déclare autorisé comme le protagoniste. Cela vaut aussi pour le « il » s'il s'agit de figurer symboliquement l'intention comme une *référence à*. Finalement, si le geste en se réalisant condense l'affect et la parole, ou bien ne condense ni l'un ni l'autre, c'est au « sujet » de faire la liaison entre eux, ou bien d'en imaginer une. Notons que sous cette logique, toutes ces instances peuvent avoir un caractère énigmatique d'origine inconsciente. Mais aucune ne peut renvoyer à l'inconscient si n'est par l'intermédiation d'une autre. Si le « moi » s'exprime en avance, puis le « je » parle en s'adressant à autrui, c'est le sujet qui s'oppose finalement à l'objet. On pourrait assigner un rôle provisoire à chacune en disant par exemple que le « je », en exprimant un sentiment, emprunte du moi la qualité superficielle requise pour sensibiliser ses mots, et dira « je te hais » ou plus complet encore « je te hais, moi », ou encore « je te hais, moi en tant que sujet ». La lourdeur de cette dernière expression montre que l'exercice est inopérant, mais il est surtout superficiel car il est situé dans l'espace de la conscience (de...). Ainsi, ces instances s'éparpillent et s'éloignent entre elles dans le champ de la conscience, mais cela ne signifie guère qu'elles aient une nature inconsciente. En effet, la distance entre l'une et l'autre détermine faussement qu'elles soient dites inconscientes, c'est-à-dire quand elles sont plus éloignées, le sujet (de ses instances ou un autre) déduit que cette distance signifie que peut-être l'une d'elles (la moins repérable par exemple) doit être interprétée comme si elle était à l'inconscient. Tandis qu'en revanche, elle n'est pas véritablement dans l'inconscient, elle n'a pas encore eu l'*opportunité* tout simplement de se manifester explicitement. En ce sens, les coordonnées qui ont le « je », le « moi » et le « sujet » compliquent la quête de leur origine inconsciente. Autrement dit, ce qui peut dire le « je » obtient un caractère inconscient si la perception du « moi » n'est pas à portée de main pour l'interpréter *in situ*. Il en va de soi pour le « sujet », car son aliénation

dépend de la décoordination de son « faire » et de son « dire », actions qui sont au « moi » et au « je » respectivement. Enfin, si ce que dit le « je » est trop éloigné, pour ainsi dire, de ce qu'a perçu le « moi », le « sujet » méconnaîtra la source de son intentionnalité. À défaut de méconnaître l'intentionnalité de l'acte, le sujet peut faire appel à son discours et en remplissant la béance qu'il y a entre « moi » et « je » se fournir une explication (consciente) pour ses actes. Ce dernier exercice conduira le sujet à méconnaître encore plus la source de ses motivations (inconscientes). La récursivité terrasse la possibilité d'imaginer une intentionnalité inconsciente qui ne soit pas liée à la structure linguistique du langage.

La signification inconsciente n'est pas encore gagnée et elle risque même de se perdre s'il s'agit d'incorporer le geste comme expression intentionnelle énigmatique. En ce sens, le geste est problématique quant à son intention expressive. Et celui-ci n'invite qu'à chercher ailleurs sa source intentionnelle. Nous laissons en suspens une comparaison avec la deuxième topique freudienne. Pour le moment, voyons comme Lacan, avec un succès relatif, essaie de résoudre cette impasse.

À la fin du même séminaire cité ci-dessus, Lacan cherche à justifier sa démarche linguistique. Pour cela, il consulte Saint Augustin, notamment *Locutionis significatione* (de la signification de la parole). Le texte est une véritable maïeutique sur la signification de la parole, dont le dialogue entre Saint Augustin et Adéodat cherche à déceler la vérité qu'il y a au-delà des mots. Le traitement qu'en fait Lacan est exemplaire. Il montre d'abord la différence entre *signum* signe et *verbum* verbe, dont le Christ est le porteur de la vérité qui émane du signe et du verbe, car il incarne la divinité de Dieu. Et que via la prière, le dialogue avec Dieu, n'a pas besoin de mots et la fonctionnalité de celle-ci est pour avertir aux autres « *que l'on en train de prier.* »<sup>579</sup> Lacan ajoute : « la prière touche ici à l'ineffable. Elle n'est pas dans le champ de la parole. »<sup>580</sup> Le débat continue à propos de l'absence et de comment le signe peut la signifier tandis qu'elle n'est pas là : « *ce qui est signifié ici, c'est la réaction de l'âme devant une absence de quelque chose qui pourrait être là.* »<sup>581</sup> Cette absence c'est le *nihil*, rien. Notons qu'ici est traité de façon concrète le « rien », mais sa présence justifie la négativité de l'énoncé. S'agissant d'une réaction de l'âme, on peut supposer que celle-ci est une réponse affective devant de ce qui manque. Ce « rien », on peut le comprendre comme de l'inattendu aussi, car il était attendu quelque chose où il n'y a rien. Revenons au débat. La signification pouvant alors faire le signe

---

<sup>579</sup> *Ibid.*, p.275.

<sup>580</sup> *Ibid.*, p.275.

<sup>581</sup> *Ibid.*, p.277.

semble la chose à percevoir, puis à signifier. La difficulté réside dans la signification de ce qui n'est pas là. Inversement, la signification de ce qui n'est pas signifiable, non par son absence car elle est toujours comblée par la parole, sinon par sa présence non langagière, il faut le considérer comme ce qui se fait de mot à mot et non pas de chose à mot. Entasser un mot sur l'autre n'évoque que la récursivité quand ceux-ci ne sont pas liés à une signification référencée au monde du sensible. Ainsi, parler des choses ce n'est que les décrire. A cette expérience descriptive et sans paroles, Lacan rapidement la signifie par l'indication (nous pensons sans doute qu'il fait référence au *zeigen* allemand), dont le geste ne sert qu'à accomplir ce qu'il montre. En fait, il se montre très critique par rapport à celui qui ne considère pas « que le geste n'est pas d'ordre symbolique. »<sup>582</sup> Il sentence : « le geste ainsi ferait objection à notre thèse que l'analyse se passe tout entière dans la parole [...] or, un geste humain est du côté du langage et non de la manifestation motrice. C'est évident. »<sup>583</sup>

Cette façon d'interpréter reste claire dans ses propos quand Lacan analyse ce passage de Saint Augustin :

*« Rencontrait un oiseleur portant son attirail, et qui sans être encore à la chasse est en chemin, et si, en le voyant, il s'attachait à ses pas, se demandant avec étonnement ce que veut dire cet équipement, si maintenant l'oiseleur, se voyant observé, préparait ses baguettes dans l'intention de se montrer, et avisant un oiselet tout proche, à l'aide de son bâton et du faucon, l'immobilisait, le dominait et le capturait, l'oiseleur n'aurait-il pas, sans aucun signe, mais par son action même, instruit son spectateur de ce qu'il désirait savoir ? »*<sup>584</sup>

Ici, Lacan perd à jamais de vue la significativité du gérondif. Cela veut en effet dire, qu'il néglige que ce passage est dynamisé par l'usage du gérondif. Pour mettre en exergue la puissance du geste, il faut en revanche suivre la dynamique du mouvement en gérondif. Autrement dit, il est nécessaire de faire attention à la fugacité de l'action, car celle-ci tend à s'échapper quand on la signifie par la parole. Le geste/gérondif qui la figure n'est pas strictement une verbalisation, puisque, selon ce que nous avons développé, il n'est entièrement pas une parole ni un acte non plus. Ainsi Lacan, stimulé par l'idée de faire parler le geste, fait tout le contraire en disant que « Saint Augustin oublie que la technique de l'oiseleur [...] est d'ores et déjà structurée, instrumentalisée par la parole [...] ce n'est pas qu'elle s'affirme

---

<sup>582</sup> *Ibid.*, p.280.

<sup>583</sup> *Ibid.*, p.280.

<sup>584</sup> *Ibid.*, p.283.

comme vérité, mais plutôt qu'elle introduit dans le réel la dimension de vérité. »<sup>585</sup> Tout cela est juste mais décalé de la vraie portée du geste. Lacan comprend autrement la fugacité de l'action, il la comprend par la linguistique du langage. C'est évident lorsqu'il translate rapidement l'ineffabilité du geste à une « vérité », où la « parole » *symbolise vraiment* la béance entre l'« imaginaire » et le « réel ». Notons que le vecteur est ici la parole qui, *en symbolisant* le geste, l'enjolive d'une vérité qui ne lui est pas propre. Nous pouvons désormais comprendre pourquoi Lacan, par la suite, parlera de l'*erreur*, notamment sur la *méprise* (du geste ou de l'acte manqué), en tant que vérité (en négatif) de ce que vraiment *veut dire* le sujet. Ainsi le sujet dit sa vérité en se décalant de son discours. Mieux, le sujet dit sa vérité par ses gestes. Mieux encore, il la dit par son *acte de parole*, qui n'est autre que le geste de parler.

*Si le geste présente une grâce, c'est parce qu'il est accouplé à l'affect*, et si Lacan dit à propos de l'affect que « c'est un terme qu'il faut absolument rayer de nos papiers »<sup>586</sup>, notre idée de geste n'entre pas en ligne de compte dans les postulats de Lacan.

La notion d'affect est en fait effacée du discours de Lacan, cela a des conséquences par rapport à la compréhension du geste, tout en sachant, d'après nous, qu'il peut s'exprimer comme vecteur représentationnel de l'affect. Il faut clarifier que nous ne cherchons pas développer une notion de l'affect, mais étant donné qu'il se montre par le geste (inversement ça marche aussi : que le geste se montre par l'affect) et que cette condition le rende problématique dans le discours de Lacan, il est juste de mettre en évidence les conditions qui l'ont rendu invisible aux yeux de Lacan. Comment se fait-il que le gérondif (lié au geste selon nous) soit passé inaperçu pour Lacan, alors qu'il est compris comme un acte de parole ?

A la fin du séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Lacan rappelle l'idée de *verbum* de Saint Augustin en la poussant à l'extrême : « le *verbum* était peut-être antérieur à toute parole. »<sup>587</sup> Le geste que nous avons signifié avec le gérondif dans la citation de Saint Augustin, est désormais réduit par Lacan au *verbum*, c'est-à-dire à l'acte de parole, parce qu'il est signifiable par le langage. Dans le séminaire III, *Les psychoses*, Lacan décrit le langage des sourds-muets le comparant à une langue étrangère en le radicalisant à une sorte de perception visuelle de la succession de signes liée aux mouvements des mains : « Celui qui écoute le discours dans une langue étrangère, il aura vu parfaitement

---

<sup>585</sup> *Ibid.*, p.289.

<sup>586</sup> *Ibid.*, p.304.

<sup>587</sup> Lacan J. (1954-1955), *Le séminaire. Livre II. Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1978, p.356.

ladite phrase, mais ce sera une phrase morte. La phrase ne devient vivante qu'à partir du moment où elle présente une signification. »<sup>588</sup>

La phrase meurt devant nos yeux si elle n'est pas « signifiée ». Mais elle peut revivre grâce au souffle signifiant du *verbum*. Si la phrase est morte par l'*homogénéité* du langage de Lacan, c'est l'*hétérogénéité* de Green qui la fait revivre dans le discours par l'affect qui est « la chair du signifiant et le signifiant de la chair. »<sup>589</sup> Après cette digression, nous comprenons que l'idée de geste chez Lacan obéit à une phénoménologie de l'acte de parole. Car voir et ne pas ouïr la phrase signifie ne pas la percevoir, c'est-à-dire ne pas faire une *conscience de sa signification* (*Bedeutung*). Autrement dit, manquer à sa référence (*Bedeutung*), ce à quoi Lacan dit, en citant encore Saint Augustin, que l'on ne peut pas comprendre ce qu'indique le geste (de doigt) et ainsi « substituer l'index [...] il faut le mot, le discours, pour le discerner. »<sup>590</sup> Ce qui se présente « en manque » n'est pas le signifiant, c'est plutôt la signification, la *Bedeutung*. Comme nous l'avons vu, elle deviendra dans le discours de Lacan le *phallus* (en tant que manque ou présence *in absentia*). Mais un premier Lacan, à l'époque du Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, développait encore une conception du *phallus* liée à une signifiante étymologique (*φαλλός*, *phallos*, en tant que simulacre, mais en tant qu'intumescence aussi) et, où « l'image du phallus est au fond même du terme de pulsion [...] c'est l'objet privilégié du monde de la vie, et son appellation grecque l'apparente à tout ce qui est de l'ordre du flux. »<sup>591</sup> Donc, le phallus est l'image de la vie, le souffle du *verbum* : « tout ce qui est de l'ordre de l'intrusion de la poussée vitale comme telle vient ici pointer, se maximiser dans cette forme ou cette image [...] c'est précisément ce qui inaugure ce qui se présente, chez le sujet humain qui n'a pas le phallus, comme connotation d'une absence là où cela n'a pas à être puisque cela n'est pas, et le fait considérer comme castré. »<sup>592</sup> Le *verbum*, dans le phallus par exemple, peut articuler toutes les manifestations comportementales du sujet sous le registre du langage. Et si la *Bedeutung* (signification, dénotation, significativité, référence et importance) n'est pas visible, c'est parce qu'il n'y a pas une intuition (phénoménologique) qui puisse la revivre en la signifiant, même *in absentia*. Là où il y a comportement, le langage doit advenir. Cela est fort juste quand toutes les opérations humaines sont si, et seulement si, codifiées comme un acte de parole. Situation qui permettra d'élargir la vraie absence de langage vers sa présence *in absentia*. C'est encore juste, mais cette logique joue comme une sorte d'anticipation du

---

<sup>588</sup> Lacan J. (1955-1956), *Le séminaire. Livre III. Les psychoses*, Seuil, Paris, 1975, p.154.

<sup>589</sup> Green, A., *Le discours vivant*, Puf, 1973, p.332.

<sup>590</sup> Lacan J. (1955-1956), *Le séminaire. Livre III. Les psychoses*, op. Cit., p.155.

<sup>591</sup> Lacan J. (1957-1958), *Le séminaire. Livre V. Les formations de l'inconscient*, Seuil, Paris, 1998, p.347.

<sup>592</sup> *Ibid.*, p.347.

comportement humain, c'est-à-dire elle modifie les données de l'expérience sensible dans un sens unique de compréhension prédictive où l'imprévu n'est plus de l'imprévu, mais du prévu langagier en attente d'une formule qui le rend au nouveau de l'imprévu. Le mystère plus radical que l'inconscient freudien puisse offrir devient décimé par une formule plus préoccupée d'imaginer l'inconscient que de suivre sa trace dans le conscient. Les conséquences dans la clinique sont toujours plus éloquentes :

« L'ensemble du comportement obsessionnel ou hystérique est structuré comme un langage. Qu'est-ce à dire ? Il n'est pas suffisant de dire qu'au-delà du langage articulé, du discours, tous les actes du sujet auraient cette sorte d'équivalence au langage qu'il y a dans ce qu'on appelle un geste, pour autant qu'un geste n'est pas simplement un mouvement bien défini, mais bien signifiant. L'expression qui colle parfaitement, c'est *une geste*, au sens de la chanson de geste, de la geste de Roland, c'est-à-dire la somme de son histoire [...] en fin de compte c'est une parole. »<sup>593</sup>

Il n'y a pas de doute que Lacan considère le geste comme une parole (voir notre commentaire de Sartre sur le théâtre). Et que les portées cliniques suscitées vont en ce sens, c'est-à-dire faire attention à ce qui est absent (non-dit) dans le discours. La matière langagière dans le discours n'est plus absente car le comportement est structuré comme un langage. La *grâce du geste* et ses mouvements avec leur sceau affectif passent ainsi inaperçus dans les analyses de Lacan. Et tout ce qui peut bien exprimer le geste, dans la clinique par exemple, est absorbé par une hyper-codification linguistique liée au signifiant. Enfin, l'histoire de *la geste* (au féminin vient de *gerere* – c'est-à-dire encore plus proche du *gerere* du gérondif) que l'on peut en tirer, n'obéit qu'à une concaténation des signifiants liés les uns aux autres sous l'unique *sens* d'une structuration langagière qui, selon une analyse strictement cryptique, finit par n'avoir rien à voir avec la grâce que le (la) geste *veut dire* ou exprimer. En suivant ce fil rouge de pensée, la *geste historique* n'est que l'histoire d'une vie, d'une vie d'une racontée. Le recours à la parole fournit au sujet une possibilité de ressaisir son histoire par des mots. Ces derniers peuvent à leur tour représenter les impressions déjà passées (et leurs actions en réponse à la sensibilité qu'elles ont auparavant éveillées) tout en les récréant comme si, via ces mots, tout ce qui vient de se passer n'était que des mots. Une sorte de dématérialisation en extrême du vécu passé. Nous disons bien du vécu passé, car il s'agit du passé (en passant) et non pas le passé déjà passé auquel Lacan fait référence. En effet, Lacan nomme les mots comme des actions qui sont déjà passées, tout en négligeant le caractère momentané et simultané du geste.

---

<sup>593</sup> *Ibid.*, p.475.

Car assumer la nature évanescence du geste implique de s'arrêter sur l'action en tant que telle, où sa capture, bien entendu par les mots, complique une appréhension plus spontanée et, si l'on veut, moins *in vitro*. En ce sens tout rattrapage du geste par les mots implique un certain renoncement à l'épiphanie qui est naturellement la sienne. Face à ce dilemme il y a deux chemins à parcourir : l'analyse de l'intention, dont se détache une autre analyse des actes de parler, tels les travaux des *performatifs* et, un deuxième où la linguistique signifie les paramètres du sens et de la référence. La démarche de Lacan suit le deuxième chemin. Mais, la voie de Lacan a son mérite propre, car il se situe entre une analyse linguistique et philosophique. Plus exactement, une analyse linguistique structurelle appliquée à une psychanalyse (phénoménologique, pour ne pas dire ontologique au sens restreint de Heidegger). Continuons avec les implications de ce choix.

Dans le séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, Lacan fait un réaménagement de l'acte de parole en ajoutant qu'il traverse toute l'expérience du sujet.

« L'acte de parler va beaucoup plus loin que simplement la parole de sujet, puisque toute sa vie est prise dans des actes de parler, puisque sa vie en tant que telle, à savoir toutes ses actions, sont des actions symboliques, ne serait-ce que parce qu'elles sont enregistrées, qu'elles sont sujettes à enregistrement, qu'elles sont souvent action pour prendre acte. Conformément à tout ce qui se passe chez le juge d'instruction, tout ce qu'il fera pourra être retenu contre lui. Toutes ses actions lui sont imposées dans un contexte de langage, et ses gestes même ne sont jamais que de gestes à choisir dans un rituel préétabli, à savoir dans une articulation de langage. »<sup>594</sup>

On note que les raisonnements de Lacan sont très proches de ce que postule la philosophie de la *performativité*, où le contexte soutient l'acte de parole et son intentionnalité finale. Mais, Lacan va plus loin en complexifiant l'acte de parole avec l'inconscient freudien : « Freud s'est interrogé sur ce qui se passe au niveau du sujet pré-discours, en fonction de ceci, que le sujet qui parle ne sait pas ce qu'il fait en parlant. »<sup>595</sup> Notons d'emblée comme l'usage de gérondif est très vite lié par Lacan à l'inconscient en lui adjuvant une situation pré-discursive (et, pourquoi pas, gestuelle), mais que l'auteur ne suit pas par la suite. En fait, Lacan utilise cette idée pour développer son *graphe du désir*, lequel est dessiné principalement pour montrer le désir de l'autre. Quête impossible à réaliser, car le sujet cherche toujours à désirer le désir du désir (de l'Autre). Langage, acte de parole, geste, vie, vont tous être symbolisés par le manque, notamment celui du désir de l'Autre. Le seul accès à une signification, disons plus proche du

---

<sup>594</sup> Lacan J. (1958-1959), *Le séminaire. Livre VI. Le désir et son interprétation*, Seuil, Paris, 2013, p.47.

<sup>595</sup> *Ibid.*, p.54.

désir (toujours ineffable), est par le biais du langage en manque, qui n'est autre que le *phallus*. Concept que nous avons déjà travaillé en le liant à la *Bedeutung*. Nous n'y reviendrons pas. Toutefois, à cette étape de notre analyse, il faut complexifier la notion de *phallus*, c'est-à-dire il est nécessaire de voir son application dans la clinique lacanienne. Le graphe du désir est utile pour montrer l'impossibilité de combler le désir de l'Autre par la parole car, à la base, ce désir n'est que le désir du *phallus* (en tant que béance *symbolique/imaginaire* du manque de signification) renvoyant aux limites du *réel*. Avec ce désir du *phallus*, nous rentrons encore dans la problématique de l'absent et du présent, que Lacan traite, à juste titre, avec le « *Fort da* » de Freud. Avec cette logique Lacan fait une distinction entre le désir du névrosé et celui du pervers.

Pour Lacan, le névrosé « se désire désirant »<sup>596</sup>, dont la crainte est la castration notamment de perdre la capacité de désirer (une véritable *aphanisis*) ; alors que le pervers cherche à « viser le désir de l'Autre, et croire y voir un objet. »<sup>597</sup> Ces deux types de désir obéissent au fantasme (en tant que production de la pensée) qui se figure en présence de l'objet. Évidemment, Lacan montre l'accès au symbolique par le « *Fort da* ». Il mentionne Winnicott en passant, à propos de l'objet transitionnel, qui Lacan entend comme « la petite balle du *Fort-da*. »<sup>598</sup> Le jeu, devient un désir, lorsqu'il devient un fantasme (une pensée), Lacan l'explique : « il faut pour cela que le sujet n'entre plus dans le jeu, mais qu'il le court-circuite, pour s'anticiper et s'inclure tout entier dans le fantasme, où il se saisit lui-même dans sa disparition. »<sup>599</sup> Une façon de ranimer la flamme de l'objet perdu du désir. Ni quête de satisfaction d'un besoin, ni d'activation effrénée d'une demande non plus. Ce désir cherche l'accord d'un fantasme et la reconnaissance du sujet qui le porte. L'amour, en tant qu'affect dérivé d'une pulsion, n'est plus requis. Cette logique lacanienne prend une amplitude majeure dans l'explication de la perversion. A cet effet, Lacan saisit le fantasme pervers de *l'exhibitionniste* et du *voyeuriste*. Attardons-nous un moment là-dessus.

Voir et être vu(e) est ici l'enjeu central. L'exhibitionniste (et de manière inverse le voyeuriste) cherche une proie pour s'exhiber et ainsi combler sa satisfaction. Mais le désir n'est pas comblé et la satisfaction non plus, si la proie n'y participe pas. Bien que le public, la plupart du temps un groupe de jeunes filles, voie l'exhibition, c'est-à-dire participe en regardant la scène, cette dernière n'est guère complète si de la pudeur n'est vraiment pas suscitée dans le

---

<sup>596</sup> *Ibid.*, p.491.

<sup>597</sup> *Ibid.*, p.497.

<sup>598</sup> *Ibid.*, p.491.

<sup>599</sup> *Ibid.*, p.491.

groupe. Plusieurs conditions sont à remplir. Dans ce cas, il suffit que la proie soit elle-même surprise en voyant l'exhibition. Véritable coïncidence de regards où la communication devient une complicité difficile à éluder pour la proie. Elle est touchée par le regard croisé. Ici non seulement les regards se croisent, mais aussi les fantasmes de l'exhibitionniste et du voyeur. Nous ne disons pas que chez la fille qui voit un exhibitionniste existe un désir voyeuriste actif, mais ce désir est en puissance. En effet, la proie ou victime (Lacan parle de *créature*) se donne, pour ainsi dire, au regard du voyeur dont la jouissance « atteint son véritable niveau dans la mesure où quelque chose dans les gestes de celle qu'il épie peut laisser soupçonner que, par quelque biais, elle est capable de s'offrir à sa jouissance. »<sup>600</sup> La logique de l'absence et la présence est complète, mais pas encore celle du vu et du non pas vu. « Le plaisir, dit Lacan, du voyeur est donc à son comble quand il saisit la créature dans une activité où elle apparaît dans un rapport secret à elle-même, dans ces gestes où se trahit la permanence du témoin devant lequel on ne s'avoue pas. »<sup>601</sup>

Finissons la description avant de remarquer la présence du geste dans ces passages. Lacan condense le désir du voyeuriste et de l'exhibitionniste avec la phrase : « *Je me voyais me voir* » de *La jeune Parque* de Paul Valéry. C'est l'intention masquée chez les deux pervers, c'est-à-dire de s'identifier à l'objet du désir : « Devant le voyeur, l'Autre ne sait pas qu'il est en puissance d'être vu. Devant l'exhibitionniste, il ne sait pas ce que représente le fait qu'il soit secoué de ce qu'il voit, c'est-à-dire de l'objet inhabituel qui lui est présenté. »<sup>602</sup> Cette description correspond à ce que Lacan comprend par la *fente* du pervers. C'est une ruse (tel un virus répliquant) qui cherche à se mettre dans le désir de l'autre tout en pensant qu'il s'agit d'un objet. De plus, ce processus pervers s'accorde parfaitement au début du *contact* avec l'antisocial, c'est-à-dire avant même d'établir un *rapport* avec autrui. Car passer à un autre niveau de communication signifie assumer la perte de cette possibilité (infinie) de répétition (parasite de l'autre). Lacan, l'entend comme l'incapacité d'élaborer la *fonction de la coupure* qui arrête cet automatisme lié au fantasme.

A notre avis, Lacan se sert de ce « *Je me voyais me voir* » comme une plateforme qui figure l'espace et la fonction de l'identification perverse. Cette phrase accuse une simultanéité en double : deux actions qui ne sont qu'une seule : voir. La première à l'imparfait marque la distance, tandis que la deuxième, à l'indicatif, marque l'intemporalité. Mais ce qui marque les

---

<sup>600</sup> *Ibid.*, p.495.

<sup>601</sup> *Ibid.*, p.495.

<sup>602</sup> *Ibid.*, p.496.

deux actions en une seule, c'est le pronom personnel *me*, c'est-à-dire c'est le sujet qui tient l'espace et le temps dans une simultanéité elliptique charmante. Le vers se complète ainsi : « *Je me voyais me voir, sinueuse, et dorais / De regards en regards, mes profondes forêts. / J'y suivais un serpent qui venait de me mordre.* »<sup>603</sup> Les regards croisés font de ce passage le préambule de la morsure du serpent du désir. Et sans ceux-ci la gestuelle, disons candide, de la jeune fille, n'aurait pas donné l'accès à l'ébranlement du désir sexuel. Il s'agit d'une véritable interruption de la jouissance narcissique de plusieurs regards dans un seul sujet : la jeune fille. Sa collection de regards impartageables devient manifestement une complicité avec le regard de l'autre, car ce dernier se camoufle dans le désir de la fille d'être regardée par plusieurs. La surprise de la morsure marque l'ébranlement du désir et la conscience d'être vue par plusieurs regards, y compris le sien. Il n'y a plus de voile, tout est de l'exhibition pour le voyeur. Le secret que portent les gestes est désormais dévoilé par l'intention perverse du témoin. Fille et témoin sont surpris par leurs regards croisés, ils sont dorénavant eux-mêmes leur public. Même si Lacan recourt au geste pour dessiner ce qui peut être d'attirant pour le pervers, il ne s'attarde pas dans son analyse. Nous avons déjà expliqué la cause, mais une dernière clarification peut encore mieux trancher notre démarche de celle de Lacan et, en même temps, en inaugurer notre détachement.

Peut-être il faut préciser, en ajout, que selon le littérateur Jean Levaillant, « *Je me voyais me voir* » de Valéry vient du « cogito “réfléchi” de Teste : “Je suis étant et me voyant ; me voyant me voir, et ainsi de suite” – qui interdit la coïncidence avec soi et recule indéfiniment l'origine. Le sujet ne peut jamais se connaître en tant qu'acte, mais seulement comme l'objet de son acte de connaissance. »<sup>604</sup> De cette façon l'acte de regarder est toujours en fuite, encore plus s'il est proposé au gérondif. En effet, la simultanéité des regards est plus esquive et sa récursivité plus insaisissable pour le sujet même *en se regardant*. Il n'y a ni de surprise ni d'imprévu non plus. Ces regards sont une action en pur devenir. Ainsi le regard intérieur, en tant qu'introspection subjective, marque le décentrement du sujet. C'est juste ici que Lacan pose son attention, mais il ne va pas plus loin en interprétant la simultanéité via le geste en gérondif. Nous y reviendrons.

Ces vers de *La Jeune Parque* nous font, sans hésitation, penser à l'éveil d'Eve du *Paradis perdu* de Milton. Surtout si nous considérons que le traitement de Lacan est juste, mais

---

<sup>603</sup> Valéry P. (1917), *La jeune Parque*, Poésie/Gallimard, Paris, 1974, p.18.

<sup>604</sup> *Ibid.*, p.151.

quand il est mis en tension à propos du geste, il se montre moins efficace que ce qu'il prétend. Essayons de le complexifier avec le passage *in extenso* de l'Eve de Milton.

« Souvent je me rappelle ce jour où je m'éveillai du sommeil pour la première fois ; je me trouvai posée à l'ombre sur des fleurs, ne sachant, étonnée, ce que j'étais, où j'étais, d'où et comment j'avais été portée là. Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte, et les eaux se déployaient en nappe liquide : alors elles demeuraient tranquilles et pures comme l'étendue du ciel. J'allai là avec une pensée sans expérience ; je me couchai sur le bord verdoyant, pour regarder dans le lac uni et clair qui me semblait un autre firmament. Comme je me baissais pour regarder, juste à l'opposé une forme apparut dans le cristal de l'eau, se penchant pour me regarder : je tressaillis en arrière ; elle tressaillit en arrière charmée, je revins bientôt ; charmée, elle revint aussitôt avec des regards de sympathie et d'amour. Mes yeux seraient encore attachés sur cette image, je m'y serais consumée d'un vain désir, si une voix ne m'eût ainsi avertie :

Ce que tu vois, belle créature, ce que tu vois là est toi-même : avec toi cet objet vient et s'en va ; mais suis-moi : je te conduirai là où ce n'est point une ombre qui attend ta venue et tes doux embrassements. Celui dont tu es l'image, tu en jouiras inséparablement. Tu lui donneras une multitude d'enfants semblables à toi-même, et tu seras appelée la Mère du genre humain.

Que pouvais-je faire, sinon suivre invisiblement conduite ? Je t'entrevis grand et beau, en vérité, sous un platane, et cependant tu me semblas moins beau, d'une grâce moins attrayante, d'une douceur moins aimable que cette molle image des eaux. Je retourne sur mes pas, tu me suis et tu t'écries : "Reviens, belle Eve ! qui fuis-tu ? De celui que tu fais tu es née ; tu es sa chair, ses os. Pour te donner l'être, je t'ai prêté, de mon propre côté, du plus près de mon cœur, la substance et la vie, afin que tu sois à jamais à mon côté, consolation inséparable et chérie. Partie de mon âme, je te cherche ! je réclame mon autre moitié." – De ta douce main tu saisis la mienne ; je cédai, et depuis ce moment j'ai vu combien la beauté est surpassée par une grâce mâle et par la sagesse, qui seule est vraiment belle. »<sup>605</sup>

Si avec l'éveil d'Adam nous avons pointé la mise en marche du geste de l'homme, dont la langue émoulaient les choses en essayant de les tenir par un seul geste, avec Eve nous pouvons comprendre la suite de cette *chute humaine*. Plus exactement la chute dans la psychopathologie, ou si l'on préfère l'entrée en maladie. En effet quand Eve est interrompue par la Voix de Dieu, elle sort de la transe qui l'envoûterait en une stase sans fin. Son accès au symbolique, dirait Lacan, lui fait connaître son désir d'elle-même. De cette façon, l'accès au langage n'est plus sans douleur, il est toujours un renoncement à un état narcissique, tel le regard à l'infini du reflet lacunaire. Cette pensée sans expérience est une véritable *tabula rasa* qui se remplit de

---

<sup>605</sup> Milton J. (1667), *Le Paradis perdu*, Poésie/Gallimard, Paris, 1995, p.129. Traduction de F.R. de Chateaubriand.

maintes identifications passées et en conséquence à jamais perdues. Le geste gracieux qui enjolive les mouvements d'Eve est renforcé par le reflet dans l'eau tranquille. Quiétude illusoire, car cette eau coule sans cesse et seulement le reflet, tel le reflet narcissique, fixe la temporalité évanescence du geste de se regarder. Ni l'eau ni le geste ne sont statiques, comme l'aurait voulu Eve, car ceux-ci bougent en résistant la fixation du regard ou plus exactement des regards (des deux Eve). L'Eve du reflet ne fait que confirmer ce qui attend celle de chair et d'os. C'est Eve et son désir. Ainsi, le souvenir d'Eve fait tremousser la certitude de sa pensée sans expérience. La condensation des images soulève le caractère onirique (hypnopompique) du paysage psychique d'Eve, dont la seule netteté à tenir est son propre reflet. Et même la promesse symbolique de la Voix (la loi du père, selon Lacan), ne peut guère rompre l'envoûtement d'Eve face à sa vision imaginaire d'elle-même. S'adonner à la jouissance partagée avec l'autre, son semblant Adam, l'ennuie. Plus diffuse est l'image d'Adam plus proche elle est du souvenir imaginaire suscité par le reflet. Inversement, plus nette est la figure d'Adam, moins gracieuse est-elle par rapport à Eve elle-même. La netteté *molle* de l'eau marque le chagrin d'Eve quand elle doit partager sa jouissance avec Adam. C'est un paradoxe qu'Eve ne peut pas bien tenir à deux. La netteté d'Adam l'inquiète, au même titre que l'image diffuse apaisait son regard curieux. Car Eve n'a su fixer son regard que devant sa propre présence reflétée sur la surface de l'eau. Et, si la grâce d'Adam est moins attrayante, c'est parce que la douceur apprise par le reflet est toujours hallucinée. La promesse de la Voix c'est de compléter ce qu'a su partiellement montrer la stase du regard sur la figure propre. Tout se passe comme si la grâce du geste était restée prisonnière de l'envoûtement du reflet originaire.

Chez Adam le geste a pris le relais de la chute au Paradis. Les mots étaient gestuels car ils faisaient référence du Paradis. Autrement dit, la *signification* n'était pas encore happée par un *sens* hégémonique qui simplifie tout ce qui est sensible. Adam était à l'aise avec sa découverte. Mais pas Eve. Chez elle le geste est plus gracieux car il a connu une référence plus intime, c'est-à-dire une référence en elle-même. Contrairement, Adam se signifiait en se référant au monde. C'est la conscience d'être surprise dans la stase qui a ouvert les yeux d'Eve vers une autre chose qui n'était qu'elle-même. Elle *se voyait se voir*, lorsqu'une voix l'a surprise. Et la langue n'a pas pu tenir sa promesse de satisfaction infinie (dans l'automatisme de la compulsion de répétition). Ni la Jeune Parque ni Eve n'ont pu échapper au serpent.

Le geste de recul d'Eve anime son reflet d'une vie qu'il n'a pas. Ce mouvement lui fournit une grâce qui n'est pas la sienne, cette grâce est acquise par une répétition maline. Aller et revenir, être et ne pas être complètent la grâce du geste lacunaire d'Eve. Autrement dit, sans

ce geste cette image n'aurait pas eue de vie. C'est grâce au geste que l'image s'anime, dont le mouvement de tressaillir en arrière et de revenir se fixe par le regard captif d'Eve. L'absence de ce qui était là incite le mouvement d'aller à la rencontre de ce qui est perdu. Puis le regard tente de fixer cette étincelante image en amalgamant les deux regards dans un seul geste d'aller et de retour ou d'être et de ne pas être dans la même image en mouvement. Eve, l'objet désormais comblé de grâce, peut dorénavant éprouver de la sympathie et investir d'affect son image comme si ce n'était pas la sienne. Eve méconnaît qu'il s'agit d'elle-même. Même si la Voix l'avertit, elle pourra difficilement après émuler la synchronie connue par (et avec) son reflet. Et si elle trouve de la grâce chez Adam, en ceci que cette grâce est une simultanéité synchronique, celle-ci serait toujours incomplète car l'image est en faute. Eve devrait se conformer des toutes petites coïncidences de style entre son reflet et ce qu'Adam pourrait lui offrir de nouveau. La nouveauté du contact avec Adam serait éphémère et même s'il fait un véritable mimétisme gestuel (il devient le *phallus* manquant selon Lacan) tôt ou tard, le retour de cette image *molle* perdue noircirait comme une ombre la grâce *nette* d'Adam. Pourtant Eve renonce à la fuite, revient et retrouve sa grâce perdue chez Adam. Grâce (mâle) qui par le toucher de main d'Adam éveille la sensibilité d'Eve et, enfin elle peut apprécier la différence de sexe.

En suivant la logique de Lacan, la présence pleine d'Adam, c'est-à-dire qu'il soit tout nu devant Eve, supprime le doute du manque de pénis chez lui. Autrement dit, la différence de sexes est abolie par la perception des génitaux. Eve, préfère en effet son image molle à celle nette d'Adam car la nudité d'Adam renvoie à Eve son manque de pénis, alors qu'elle voudrait rester dans l'illusion énigmatique (forclusion) de ne pas savoir si elle a ou non un pénis. Elle préfère se conformer avec l'idée (phallique) d'absence et de présence au lieu d'éprouver la peur de la castration.

Pour notre réflexion cette logique peut nous servir jusqu'à un certain point. L'image spéculaire d'Eve peut se comprendre parfaitement selon le *stade du miroir* de Lacan (1950). Image qui arrive à réunifier le corps morcelé d'Eve, et où la joie de l'unification comble en stase le contact avec le reflet en lui transformant son alter ego. Ainsi nous passons au schème L, dont les vectorisations peuvent signifier qu'Eve (moi, autre = a) entre en relation avec son reflet spéculaire (autre = a'), toute en croisant le vecteur sujet (S = ES = ça du sujet) et l'Autre (Autre = A). De cette façon, Eve reste coincée dans le circuit imaginaire (a - a'), dont la nature de son contact la marque à jamais quand elle est appelée par la Voix du langage de *Loi du père* dans le circuit inconscient (S - A), où l'accès à la culture met en question l'image spéculaire de

satisfaction hallucinatoire éprouvée. Nous pouvons encore ajouter à ces schèmes le *graphe du désir*, mais nous l'avons déjà simplifié à propos de la quête impossible du désir de l'autre où la perversion était exemplaire dans cette affaire. Il n'y a pas besoin donc de compliquer encore les choses en suivant l'évolution de ces schèmes-là, surtout si nous disposons déjà de la logique d'absence et de présence du *Fort da* freudien. Cette dernière permet à Lacan de compléter encore ce qu'il entend par manque lié au *phallus* (*Bedeutung*). Cette logique, appliquée à la perversion, nous a permis de constater la force explicative du jeu de *Fort da*. Non seulement comme un accès au symbolique via le langage rudimentaire de l'enfant en train de récréer l'absence de sa mère via une autre absence (sa parole), mais aussi la compulsion de répétition liée au traumatisme de la perte. Pourtant, ce jeu peut encore nous révéler une autre piste à propos du geste.

A la différence de la *Jeune Parque* de Valéry dont l'analyse de Lacan vise à montrer la supplantation des désirs entre le voyeur, l'exhibitionniste et la *créature*, c'est-à-dire la division du sujet soumis au régime pervers, nous l'avons complétée avec l'éveil d'Eve du *Paradis Perdu* de Milton pour mettre en exergue une perte originaire (tel le *Fort da*) où le geste d'Eve marquait l'effort de conservation de l'image, à juste titre, spéculaire. En montrant la pertinence du geste sur la parole. Et en même temps cette pertinence nous détache de la démarche de Lacan, car il considère le geste à part entière comme un signifiant dont les implications surpassent la formalité logique de la *Bedeutung* tout en arrivant rapidement au *sens* strictement langagier.

Quand bien même Lacan montre le geste comme le pivot attrayant pour déclencher la quête de satisfaction du désir du pervers, il perd de vue entièrement le geste et n'en fait pas une considération plus poussée à ce propos. Cela n'est pour autant pas une négligence de Lacan. Cela n'est que la conséquence de suivre la logique du langage en dépit de ne pas suivre celle du geste. La logique du langage est liée à sa structure du *sens*, alors que celle du geste à sa sensibilité de la *Bedeutung* (référence, signification, significativité, dénotation). Et si Lacan semble suivre la logique du geste, ce n'est qu'en leurre de son idée de *phallus* qu'il applique au lieu de la *Bedeutung*.

La simplicité avec laquelle les regards se croisent dans la *Jeune Parque* et dans Eve, ne peut pas être entièrement réduite au sens du langage. Ces exemples du regard sont certes représentatifs pour comprendre l'absence et la présence qui stimulent l'usage du symbolisme par les mots. Mais il ne faut pas oublier qu'à la base ces regards ne sont que des gestes. Étant donné qu'ils sont des gestes, ces regards suivent en mouvement (fixe) ce qui résiste à la quiétude. Paradoxalement, ces regards gestuels suivent un autre geste, celui de regarder, qui

sollicite une fixation (imaginaire) – c’est la sollicitude des regards croisée de la *Jeune Parque* et d’Eve. Pourtant le regard n’a pas le pouvoir de fixer un mouvement. Une télékinésie n’est pas requise si le regard est intérieur, c’est-à-dire si ce regard peut imaginer donner une certaine quiétude à ce qui est déjà animé par le mouvement. L’objet regardé a en revanche le pouvoir de fixer le regard qui veut à son tour le fixer.

## JEU

Maintes fois on voit les enfants en train de jouer regarder un objet avec l’espoir de le faire bouger de leur regard. Cela fonctionne en sens inverse aussi, c’est-à-dire vouloir fixer le mouvement d’une chose par le regard. Cet espoir revient de temps en temps hanter le déroulement agréable du jeu. Il est peut-être le vestige d’une faculté déjà perdue. Si c’est le cas, cette faculté peut parfaitement être comprise comme génératrice du jeu. Et peut-être est-elle à la base de la génération du jeu, du moins d’une de ses formes. Bien que le jeu du *Fort da* soit plus élaboré parce qu’il implique une révolte contre la perte de l’objet qui est suivie par l’instauration du langage en tant que substitut de la perte, ce jeu n’échappe pas à la logique du geste non plus. La ficelle permet de détendre le regard lorsque la bobine part ailleurs, puis apparaît le mot supplémentaire *Fort* (loin). Le retour est assuré par un autre mot *da* (là). L’action totale est le *Fort da* (loin/là), dont l’entre deux, à savoir entre *Fort* et *da* est la ficelle. Sans la ficelle il n’y aurait pas de liaison entre absence et présence. Cette *liaison* est de façon symbolique assurée par la parole. Autrement dit, la parole tient à ce qui se passe, elle tient à l’absence et à la présence de l’objet. Ficelle et langage sont ainsi étroitement liés. Pour compliquer les choses, on peut ajouter que la présence extrême de la bobine peut ennuyer l’enfant ainsi que l’absence extrême de celle-ci. En ce sens, la ficelle est donc nécessaire pour l’accomplissement du processus. Sans elle, le geste de lancer la bobine se consomme en lui-même. Le jeu perd de la grâce. Que faire alors si la grâce du jeu est perdue ?

Sans la ficelle l’enfant doit recourir à son regard. C’est un recours extrême car il signifie fatiguer le regard avec l’espoir de fixer ce qui s’en va. Ce qui revient au même de dire, que la fixation de l’objet par le regard l’immobilise à jamais devant l’enfant. Quoi qu’il en soit, la prétention de contrôle par le regard fatigue le jeu en le transformant en un ennui sans fin. Une

inertie monotone s'installe dans le jeu. Autant la grâce que l'action du jeu sont perdues. Ce qui peut gagner en détails l'observation attentive, elle le perd en surprise et en grâce. Les conséquences sont multiples. L'objet de jeu peut devenir un véritable fétiche, que l'angoisse protège du détachement. Contrairement, l'objet de jeu peut devenir banal à tel point qu'il est équivalent à n'importe quel objet de l'entourage. En tout cas, la valeur qualitative de l'objet est perdue. Pour récupérer la grâce perdue, cet objet de jeu doit bouger. Le symptôme de notre patient est là.

### *L'enfant aux toupies avec Winnicott*

Notre cas clinique résiste, nous l'avons constaté tout au long de notre démarche, aux classifications psychopathologiques rapides. Notre cas clinique, portant sur ses manifestations morbides le poids de multiples diagnostics, ne montrait qu'un seul signe élémentaire du comportement antisocial : le passage à l'acte. Mais celui-ci le faisait trop rassembler à des expressions psychopathologiques impropres à sa vraie nature morbide. Une difficulté, déjà surmontée, était d'établir un comportement antisocial, à l'échelle de l'âge et de la qualité distinctive de notre patient. Ne pas en avoir tenu compte, nous aurait fait assimiler son comportement comme une expression purement caractérielle. Il l'est *stricto sensu*, mais le caractère en formation de notre patient empêchait de suivre à long terme cette brèche, même si cette dernière se montre efficace pour déterminer la nature psychopathique chez l'adulte ainsi que, sous conditions spéciales, chez l'adolescent aussi. Le signe qui englobait toutes ces caractéristiques, et surtout par sa puissance répétitive, était la compulsion à toujours dire « j'ai rien fait » lorsqu'il passait à l'acte. Cette phrase se montrait peu efficace en elle-même, mais accouplée à son acte elle devenait *significativement* anormale. La conjonction phrase et acte, plus exactement le « tout » que ceux-ci englobent, nous l'avons nommé *geste antisocial*. Mais, ce geste en voie de devenir psychopathologique mettait en tension ce qui est propre au geste (non pathologique), c'est-à-dire avoir de la grâce. Cette grâce est la plupart du temps silencieuse, mais se fait audible par les mots en gérondif. Car ce dernier n'est ni une pure expression langagière ni une pure expression motrice, il a des deux. Une conversion a ainsi été nécessaire : considérer les expressions esthétiques qui sont liées à la manifestation gestuelle.

L'art abject nous a signalé une voie. Mais, le geste antisocial n'est pas seulement abject, car il communique quelque chose, notamment quelque chose d'affectif.

Quand j'ai rédigé la description de *l'enfant aux toupies*, j'avais omis, maintenant je sais que j'étais inconsciemment séduit par l'idée de la toupie, le préambule d'un jeu que j'avais avec mon patient. Il était tout simple. A la fin l'atelier de peinture, les tabliers en plastique, devaient être jetés à la poubelle. Mais j'avais tendance à les lier, par des nœuds, les uns aux autres pour fabriquer une espèce de comète évoquant l'astre céleste. Le résultat était une balle à plusieurs queues, rassemblant au sillage d'une comète quand on la lançait. Marc était fasciné de cet objet. Et à chaque séance de l'atelier il demandait que j'en fasse une. Il disait qu'il voulait jouer avec à l'internat. Plusieurs fois il est parti avec sa comète. A vrai dire je ne voyais pas grande chose de significatif dans cet objet. Mais un jour, et je ne le constate que maintenant, Marc a beaucoup insisté pour avoir sa comète, demande que j'ai refusée car l'activité n'avait pas eu lieu ce jour-là et la lui faire aurait signifié gaspiller le matériel de l'hôpital. L'éducateur référent de Marc est intervenu en lui disant que cette comète n'était pas un jouet et qu'il s'agissait d'une ordure. Puis son ambulance est arrivée et il est parti. Je veux dire par là, qu'à l'époque, je n'avais pas considéré la *significativité* du geste. Certes, le contexte n'était pas le plus indiqué pour interpréter ce geste et, en plus, la préoccupation était centrée dans le passage à l'acte et son spectacle éblouissant. D'ailleurs, le centre d'intérêt était toujours le jeu de la toupie. Comment se fait-il alors que cet épisode de la comète, si marginal à côté du jeu de la toupie, revienne maintenant avec une telle force *significative* ? Peut-être que j'étais fasciné (même excité par le phénomène de la toupie), un véritable aveuglement de regarder fixement un seul objet, où mon champ d'interprétation est resté coincé dans une sorte de réduction du format perceptif. Voyons dans les lignes qui suivent comment ce phénomène du contretransfert s'étend à d'autres domaines.

L'aspect métaphorique est le premier en mettre à cause la réponse à cette question. Nous avons distingué la bobine de la toupie par le manque de ficelle dans le deuxième. Si la bobine évoque l'absence et la présence, l'usage du langage est justifié par la ficelle. Dans la toupie, la ficelle manquante peut être le geste d'ébranler la toupie. La ficelle marque l'aller-retour de l'objet, c'est-à-dire qu'il soit là, puis là-bas. Dans le jeu de la toupie l'objet reste toujours dans le champ visuel de l'enfant, donc l'usage du langage devient superflu pour évoquer l'absence ou la présence de l'objet. La connexion nécessaire pour que l'enfant se permette d'absenter l'objet (bobine), puis d'éprouver la toute-puissance de le faire revenir c'est la ficelle ; alors que la fixation perceptive de la toupie ne risque pas une perte permanente de cet objet parce qu'il

est dépourvu de ficelle. On peut donc en déduire que l'enfant tient beaucoup plus à la ficelle qu'à l'objet même, car celle-ci émoule sa propre pensée. En ce sens, la toupie est plus rudimentaire que la bobine. Si par accident la ficelle se rompt, la bobine perd tout son charme. Soit l'enfant lance la bobine et éprouve la douleur de l'absence du non-retour, soit il la laisse à côté de lui et éprouve la frustration de la présence constante. Dans tous les cas, l'objet pose problème s'il n'y a pas en pensée une ficelle qui l'anime. On pourrait même dire que la toupie est une sorte de bobine sans ficelle. Supposons que le jeu de la toupie réponde à un accident : l'enfant, en lançant avec force la bobine, se retrouve avec la ficelle dans la main, s'est coupée d'un extrême en laissant dans la main l'autre. L'enfant va avoir le doute de savoir si c'était sa force, disons brute, qui a coupé la ficelle, ou si, la ficelle étant trop mince, elle n'a pas pu résister à la force de l'enfant. Poursuivons avec cet incident. Imaginons que si l'enfant a eu la chance de rester avec un morceau de ficelle, il peut jouer avec et tenter de ramener sa bobine, très vite, il perçoit que l'exercice est banal et sans aucun effet sur le retour de la bobine. L'enfant l'a perdue, mais il garde quelque chose de l'expérience du jeu : un morceau de la ficelle et l'exercice de lancer et ramener, désormais un geste d'aller-retour de sa main. L'expérience totale a laissé un vestige : le geste. Un autre scénario serait d'imaginer que par la force de lancer, la bobine est partie avec sa ficelle telle une comète. Analysons cette conséquence à la lumière de notre cas clinique et de ce que Winnicott entend par ficelle.

Ainsi, rien n'empêche de penser que la comète de notre patient trouve là sa mythologie. Et que sa fascination pour les toupies soit une compulsion à revivre cet incident traumatique. Les éléments sont tous là, à savoir la comète, la toupie et le geste, mais pas la ficelle, c'est-à-dire pas la liaison *significative* entre eux.

\*

\*                      \*

La ficelle de la bobine du *Fort Da* est absente dans le jeu de la toupie de notre patient. Nous avons déjà expliqué la mécanique de ce jeu. Nous pouvons signaler à ce propos que la toupie reste toujours en présence de l'enfant et l'action du jeu requiert d'une attention constante.

Cette dernière éveille la transe de l'enfant. La chute de la toupie peut rompre cet état hypnotique, mais le geste de l'ébranler à nouveau empêche une rupture définitive tout en installant une perpétuité dans le jeu. En ce sens, la ficelle et tout ce qui en découle n'est pas nécessaire dans le jeu de la toupie, en conséquence les mots qui peuvent signifier la présence ou l'absence de l'objet de jeu deviennent alors superflus.

Dans *Jeu et réalité*, notamment dans *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels*,<sup>606</sup> chapitre segmenté en trois parties, Winnicott examine la formation de « l'objet subjectif ». Nous allons travailler la deuxième partie, *Application de la théorie*. Sous le sous-titre *Psychopathologie dans l'aire des phénomènes*, Winnicott fait un rappel à ce qu'il entend par « séparation », dont se détache la psychopathologie, il décrit en plus un cas clinique, *La ficelle*, pour soutenir cette idée. Nous avons déjà décrit et critiqué cette conception originale de séparation (voir notre partie « tendance antisociale »). Nous en opérerons au présent une idée forte en l'appliquant à nos propos cliniques développés jusqu'ici.

La séparation prolongée de la mère affecte les phénomènes transitionnels qui « perdent progressivement toute signification et le petit enfant est incapable d'en faire l'expérience. »<sup>607</sup> Une conséquence grave et critique pour la maturation psychique de l'enfant car elle implique le désinvestissement de l'objet. En fait, « juste avant que la perte soit ressentie, on peut discerner, dit Winnicott, dans l'utilisation excessive de l'objet transitionnel, le *déni* de la crainte que cet objet ne perd sa signification. »<sup>608</sup> Il faut ici déceler pour en extraire un troisième implicite. D'abord, la séparation prolongée de la mère est néfaste pour la vie de l'objet. Et en deuxième lieu, cette séparation prolongée signifie la perte d'objet c'est-à-dire, sa mort dont il découle l'angoisse de néantisation qu'il faut éviter par le *déni*. Maints d'éléments pour en ajouter un troisième : l'objet tombe, pour ainsi dire d'inanition à cause d'un manque de nutriments de *significativité*. Sans la relation de soutien de la mère, l'enfant ne peut pas signifier/référer son objet. Les liens communicationnels sont rompus et même une présence ultérieure de l'objet n'assure pas de rétablir le rapport entre l'enfant et celui-ci.

L'action de la *Bedeutung* en tant que connexion au monde sensible, même dans de la formulation du langage nous semble maintenant plus claire. Certes, celle-ci est la plupart du temps liée au sens du langage mais, comme nous l'avons déjà analysé, la *Bedeutung* réfère/signifie ce que le langage structure. Sans celle-ci, la communication, au sens large, n'est

---

<sup>606</sup> Winnicott D. W. (1971), *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris, 1975, pp.27-64.

<sup>607</sup> *Ibid.*, p.51.

<sup>608</sup> *Ibid.*, p.51.

pas possible. En plus, les manifestations communicationnelles, même les plus rudimentaires, telles celles entre le nourrisson et sa mère, en dépendent. Etudions le cas clinique de *La ficelle*, avec lequel Winnicott explique, à sa manière, cette perte de connexion au sensible.

De cette description clinique, nommée *La ficelle*, on peut brièvement dire qu'il s'agit d'un enfant qui est obsédé par les ficelles. Winnicott profite de l'occasion pour expliquer encore ce qu'il entend par « *déni de la séparation* ». La ficelle est ainsi métaphoriquement entendue par Winnicott comme une extension des « techniques de communication », dont un usage exagéré peut « indiquer l'instauration d'un sentiment d'insécurité ou l'idée d'absence de communication. »<sup>609</sup> La psychopathologie se montre alors comme un véritable *déni*, c'est-à-dire comme l'incapacité d'assumer l'absence de l'objet (maternel). Winnicott applique sa notion d'« espoir ». Nous pensons qu'il fait ici référence au fonctionnement de la *tendance antisociale*, où l'espoir est capital pour tolérer la destruction de l'objet en espérant qu'il revienne ou ne meure pas vraiment. Le problème devient majeur si, une fois que l'objet est revenu, l'enfant préfère quand même sa ficelle. Cela répondrait à une « utilisation perversie ». Winnicott met encore en relief cette possibilité dans son cas clinique qui « permet d'observer le développement d'une perversion. »<sup>610</sup> Dans une note ajoutée (1969), Winnicott précise que cet enfant est devenu un « adolescent décevant », toxicomane et, selon les descriptions qu'il en fait après, nous ajouterons que cet adolescent présente aussi un comportement antisocial « parasite » de sa mère, qu'il n'a pas pu quitter pour achever ses études. Pourquoi Winnicott, le créateur de la notion « *tendance antisociale* », n'en dit-il rien ? Voilà, une belle question pour comparer ce que Winnicott entend par *tendance antisociale* et nous par *geste antisocial*.

Nous avons décelé l'origine de ce concept winnicottien, pas besoin donc de revenir en arrière, c'est le moment de l'appliquer.

Notons de prime abord comment Winnicott met un fort accent sur le fait de la perversion comme une conséquence psychopathologique du cas de la ficelle. Conséquence liée au déni du deuil de la séparation de l'objet (maternel). Ainsi ce que perçoit Winnicott c'est, à la différence de la *tendance antisociale*, une séparation avec un *double déni*. Nous pensons qu'il s'agit bien d'un double déni : nier l'absence de l'objet (premier déni), c'est-à-dire user la ficelle comme un substitut de celui-ci, sans pour autant reconsidérer son retour (deuxième déni). La double négation fait toujours un positif. Si la ficelle est déjà investie, et parce que cette qualité la

---

<sup>609</sup> *Ibid.*, p.55.

<sup>610</sup> *Ibid.*, p.56.

transforme en un objet auquel l'enfant peut s'adresser, le retour de l'objet, disons originaire (sein/mère), n'est pas requis. Autrement dit, il n'y a pas de place pour un retour en retard. Cela explique sans problème, on sait déjà, la logique de la tendance antisociale, mais surtout la logique abandonnique qu'elle suscite, alors que la ficelle montre une espèce de retour raté. Une rencontre à contretemps. Mieux, si l'enfant a été interrompu dans sa communication avec sa mère, il ne va plus tolérer une deuxième interruption, même si c'est sa mère qui revient à sa rencontre. A vrai dire, pour lui elle n'est plus sa mère. Pour percevoir plus clairement les conséquences de ces notions, appliquons-les à des situations plus concrètes tirées de différents scénarios filmiques où la proximité à la réalité est bien ferme.

Le film anglo-américain *We Need to Talk about Kevin* (2011) de Lynne Ramsay. Le héros, Kevin, est un enfant psychopathe et pervers. En suivant la logique décrite dessus, ce film montre une mère coincée par le comportement pervers de son fils, et comment tous les efforts de la mère pour rétablir une rencontre avec lui ne sont guère fructueux. En fait, cet enfant devient un adolescent inquiétant et sadique envers les autres, surtout envers sa mère. Il finit par tuer son père et sa sœur, et fait un massacre à l'école en tuant une douzaine de camarades d'école. On est témoin de l'évolution perverse du héros ainsi que de l'incompréhension de la mère à son égard. L'enfant développe une fascination pour le « tir à l'arc et flèches », technique très poussée chez lui et avec laquelle il tue les autres. On voit aussi comment ce garçon semble être gêné par les approches de sa mère, même les plus infimes. Non par les chamailleries entre mère et fils, sinon par l'incompréhension que sa mère a de lui. Elle semble maladroite, voire inepte dans ses approches et culpabilisée d'elle-même de cette faille. Tout se passe comme si ce garçon fait payer cher à sa mère cette communication auparavant ratée. A l'égal de la ficelle il n'y a pas d'abandon, mais il y a de communication ratée d'objet, disons fétiche, et double déni. L'arc et la flèche portent le côté positif de l'opposition des dénis.

Ici, Lacan et Winnicott sont en fait proches. Ce côté positif fétichiste (ficelle et arc et flèche) marque la négation et l'affirmation de la séparation. L'objet dénie la séparation, mais affirme le retour raté. Selon Lacan, c'est le *phallus* manquant de la mère qui signifie en négatif la référence perdue en avance. Cet objet est tellement concret qu'une signification ultérieure est difficile à mettre en place parce qu'il extériorise ce qui manque, c'est-à-dire le déni de la rupture communicationnelle avec la mère. L'économie psychique se sert de cet objet sans pour autant envisager une abstraction de lui. Une pensée parasite qui exploite l'objet sans le libérer de l'attention constante qui le fixe. Quand la pensée peut s'abstraire de l'objet perceptible, ce dernier, tout comme un tournesol sans soleil, se replie en lui-même. En suivant cette analogie,

l'enfant sait que l'objet s'anime par la lumière de son attention. L'objet n'existe pas si cette attention est ailleurs ou posée sur l'autre. La mère est ici à l'ombre. Et l'enfant le sait. Il le sait tellement qu'il est attentif aux gestes (spontanés) qu'elle exprime car, grâce à ceux, il peut la voir centrée en elle-même comme s'il ne s'agissait pas de sa mère. Mais, c'est faux. Car l'enfant cherche à répliquer le moment exact où sa mère est partie sans lui. Autrement dit, il a besoin de cette indifférence gestuelle, disons plus féminine que maternelle. En plus, les besoins physiologiques (de nutrition et d'évacuation principalement) de l'enfant renforcent la soumission de la mère à l'égard de son fils. L'enfant sent que l'omnipotence de son regard anime les gestes de sa mère, chose qui est vraie jusqu'à un certain point, mais n'oublions pas que cette mère était partie et que la référence au geste est marquée par l'indifférence. Ainsi, l'enfant sent qu'il ne peut qu'animer les gestes d'indifférence, c'est-à-dire ceux qui suivent sa volonté. La ficelle et le tir à l'arc suivent cette logique de non-animation vers l'animation. Car ils sont à l'arbitre du mouvement de l'enfant et leur indifférence (non-animée) lui rappelle la rupture de la communication. Ces objets ne peuvent que renvoyer un écho, une réplique du geste du propre enfant, alors que la sollicitude maternelle vient combler *complémentairement* les besoins physiologiques de l'enfant, lesquels ne lui sont pas fidèles. En effet, ces besoins sont marqués par une rébellion, c'est-à-dire l'enfant n'en a aucune maîtrise. Et c'est leur caractère d'imprévu qui leur accorde un certain degré d'indifférence face aux efforts de contrôle omnipotent de l'enfant. Ce dernier ne tient qu'à la périodicité constante de ses besoins, c'est-à-dire à leur rythme corporel qui est en train de se développer. Quand ils se manifestent, c'est-à-dire lorsqu'ils se prononcent corporellement, ces besoins ne comblerent rien, ils sont pur imprévu, pure spontanéité. Une *complémentarité* les attend à l'extérieur du corps. On pourra dire que l'enfant partage ces besoins basiques avec l'entourage. Mais si la réponse (extérieure) est l'indifférence, elle s'accorde au caractère imprévu des besoins. Au contraire, s'il y a une réponse efficace, ces besoins s'accordent à celle-ci tout en formant une communication (à signifier) via ces besoins et leurs réponses. Il y a de la satisfaction en manifestant ces besoins et aussi en leur accueil externe et ils sont complets si, et seulement si, il y a un soutien venu de l'extérieur. Mais, si la réponse n'est pas là, ces besoins sont quelque chose qui n'a pas de complémentarité, ils restent alors uniques et impartageables, au même titre que l'indifférence. Une complémentarité ultérieure vient à corroborer cette volupté personnelle qui se reflète dans l'indifférence spontanée de la mère. Ainsi disons que l'enfant perçoit que ses besoins restent partiels si le soutien est absent. Sans ce soutien, l'enfant doit se conformer à la partialité qui lui est sienne, sans envisager la possibilité de la compléter avec autrui.

Le film *Mommy*<sup>611</sup> montre un garçon, Steve (16 ans), souffrant d'un « trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité et comportement défiant » selon la trame du scénario – où une loi fictive, au Canada, autorise les parents à confier leurs enfants « difficiles à gérer » à l'état pour les hospitaliser. Ce diagnostic n'est pas explicitement contesté par les personnages, on dirait qu'il sert plutôt de boussole pour le spectateur. Le film montre toutes les particularités d'une relation dysfonctionnelle entre mère et fils. Une mère quarantenaire débordée par les circonstances (veuve, au chômage) ainsi qu'un « fonctionnement type cas limite ». Même si cette mère explose colériquement contre son fils, elle semble le comprendre ou au moins le tolérer. Le fils peut à l'extrême être violent ainsi que présenter des traits antisociaux du comportement. On perçoit chez eux une certaine symétrie dans leurs rapports de type incestueux. Le soutien d'un troisième personnage, une voisine qui a un bégaiement (traumatique ?), semble compléter la palette dramatique. Cette femme entre en contact avec eux après un épisode de violence entre eux, où la mère n'accepte pas un cadeau de son fils (un collier qui dit Mommy). Le fils blessé est pris en charge par la voisine. Il faut préciser que le film est tourné au format d'image carrée 1:1 (largeur : hauteur), alors qu'est habituellement utilisé le format 1,85:1. Grâce à ce choix, ce film évoque aussi une sensation de claustrophobie et de proximité aux personnages chez le spectateur. Lorsque l'espoir apparaît, le format s'étend. En effet, un beau passage montre les trois personnages sur la rue, les deux femmes en bicyclette et le garçon en skate. A un moment donné, il s'adresse à la caméra et fait un geste des mains pour élargir le format. On voit comment la scène se remplit de lumière. Ce geste surréaliste on l'a vu dans *Los Olvidados*, quand Pedro lance un œuf à la caméra. Deux films, traitant presque la même thématique et qui utilisent leurs héros pour interpeller directement le spectateur. L'invitation est faite pour participer d'une identification croisée. En ce sens, c'est le même type d'invitation que reçoit la voisine quand Steve lui chante une chanson et danse avec elle et sa mère. Peu à peu, elle commence à chanter sans bégayer. La subtilité de cette scène se complète avec la chanson *On ne change pas* chantée à trois. Mais, la voisine ne se met pas à participer à n'importe quel passage de la chanson : « *on l'entend parfois / sa rengaine insolente / qui s'entête et qui répète / oh ne me quitte pas / on n'oublie jamais / on a toujours un geste / qui trahit qui l'on est* ». L'enfant interne qu'évoquent ces paroles, qui montrent aussi à part entière le drame des personnages. Pour comprendre la dynamique antisociale dans ce passage, centrons notre analyse sur l'amie voisine. Chez elle c'est la parole qui est en panne, alors que la mère de Steve est très bavarde. Ainsi l'une écoute et l'autre parle et un troisième passe à l'acte. Mais

---

<sup>611</sup> Dolan, X., *Mommy*, Canada, 2014.

cette dynamique n'est pas fixe. La voisine rend un service en gardant Steve pendant que sa mère cherche un emploi. Le garçon teste la patience de la voisine, elle se met en colère et violemment pousse par terre le garçon et le prend par le cou en le menaçant. Puis, elle remarque que Steve se fait mouillé lorsqu'elle était sur lui car il s'était uriné dessus. Après cet épisode de violence, la relation entre eux n'est plus tendue et la voisine et le garçon peuvent même travailler ensemble. On perçoit une amitié à trois. Le manque de parole chez la voisine a stimulé l'usage du geste, un moment de répit dans la relation conflictuelle entre la mère et son fils. Cela vaut également pour lui – et nous faisons abstraction de l'affiche du film qui montre le fils embrassant sa mère, plus exactement il embrasse sa propre main qui couvre sa bouche à elle. De cette manière, une sorte de neutralisation de la logorrhée entre cette mère et son fils s'est mise en place. Un autre type de communication (à trois) s'est établi. On serait tenté de penser à une structure œdipienne. Mais cela implique forcer l'analyse et on devrait attribuer à cette voisine un rôle masculin, qu'elle peut certainement l'avoir. Pourtant cela n'est pas précis, si l'on considère que l'intrusion d'un personnage homme a réactivé une jalousie œdipienne chez Steve. Pourquoi la présence de cette voisine a-t-elle changé le cours de la communication entre eux tous?

On a tous les éléments de la tendance antisociale : une agressivité en quête d'espoir, marquée par le passage à l'acte aussi violent que régressif (avoir le droit d'uriner sur la mère), un garçon qui veut jouer (s'exprimer) via le geste ainsi qu'une femme qui est réceptive à cette demande. Mais cette femme n'est pas la mère. C'est peut-être parce qu'elle *est à côté* qu'elle fait basculer les choses. Le retour de la mère *in vivo* ne s'ajuste plus à la représentation *in absentia* que le garçon en avait. Il semble qu'il vaut mieux quelque'un d'entièrement étranger pour tolérer le désajustement entre représentation et percept. Ainsi, le garçon n'éprouve pas directement la réactivation de la sensation d'abandon, c'est-à-dire le retour d'un fantasme en vide de sa mère qui ne s'ajuste plus à l'idéal objectal perdu. La chanson en témoigne (par ses paroles et l'interprétation de la voisine) et fait le trait d'union de l'instance tierce avec la dualité mère/enfant. Mais c'est le regard coincé dans le format 1:1 qui complète le geste antisocial. Ainsi *geste, paroles et regard* confluent vers l'état de transe qui fait jouer personnages et spectateur. Une monstration et une observation attentive sont étroitement liées sous le rétrécissement du format, dont le regard devient une fixation hypnotique sur l'objet. Cette fixation permet de happer les petits gestes d'intimité des personnages et la sensation de les voir, à son insu, éveille une implication inattendue chez l'autre – y compris le spectateur.

Cette logique nous offre une compréhension plus proche de la perversion que de l'antisocial, notamment de sa tendance. Et cette proximité fait penser à ce que nous avons vu avec Kristeva sur « l'abject ». Mais, à vrai dire, on est plus proche de ce que Lacan postule comme perversion et ses vicissitudes avec le désir, au sens large. Ainsi ce geste antisocial, partage la dynamique de la perversion, sans entièrement l'être. Que ce geste soit proche de la perversion veut dire qu'il fonctionne lié à un objet (concret) en attente de rattraper les impressions d'autrui, c'est-à-dire être attentif aux gestes (propres et des autres). Dans ce cas, la *significativité* est la pierre de touche du symptôme antisocial car elle suppose un échange intersubjectif actif. Pierre de touche à double sens : en manquant dans le mécanisme même chez le sujet (notre patient par exemple) et en manquant dans la construction expressive de l'autre (construction psychopathologique du symptôme pour nous par exemple). C'est le rapport à autrui qui est impliqué. En fait, Winnicott met en relief que la *signification* est perdue lors de la séparation et il l'explique par le *déni* de celle-ci. *Déni* qui va configurer la perversion par un surinvestissement de l'objet (concret) qui à son tour prive l'enfant d'une *signification* stable avec l'objet (subjectif). Faisons encore une dernière nuance avec Winnicott.

Le chapitre de Winnicott que nous venons de traiter est suivi d'un autre *Rêver, fantasmer, vivre* où l'auteur expose un autre cas clinique en illustrant une « dissociation primaire ». On peut brièvement dire qu'il s'agit d'une femme d'âge mûr qui souffre d'un excès de fantasme, dont les conséquences cliniques sont de type dissociatif où la patiente sent ne pas exister ou *vivre* comme dit Winnicott. De cette façon, la patiente est divisée en une partie qui vit la vie en la voyant passer et une autre qui recourt constamment à fantasmer. La frustration, lorsque la patiente est confrontée à la réalité, est une constante où celle-ci, en ressemblant une partie (vécue opaque, mais réelle) avec l'autre (fantasmée brillante, mais irréaliste), tente des protestations qui provoquent « des heurts avec la société. »<sup>612</sup> Dans la partie réelle, dit Winnicott, la patiente « *ne faisait absolument rien.* »<sup>613</sup> Un *écart* existe entre une partie et une autre, et celui-ci connaît des essais de la part de la patiente pour le remplir et le combler, « cet écart étant un trait essentiel du "ne rien faire" pendant qu'elle faisait tout. »<sup>614</sup> Vouloir combler signifie, chez elle, se remplir d'activités (banales) qu'aussitôt elle abandonne parce que celles-ci ne s'ajustent plus à ses attentes, où le résultat est un sentiment de vacuité psychique qui ne permet pas à la patiente de s'approprier subjectivement ses expériences. Un doute est le corolaire subjectif, mais non dans le sens obsessionnel, plutôt comme incertitude d'exister.

---

<sup>612</sup> *Ibid.*, p.70.

<sup>613</sup> *Ibid.*, p.71. Nous soulignons.

<sup>614</sup> *Ibid.*, p.71.

Winnicott en témoigne : « La patiente pose la question : “Quand je marche sur ce nuage rose, est-ce mon imagination qui enrichit la vie ou est-ce cette chose que vous appelez fantasmer, qui arrive quand *je ne fais rien* et me fait sentir que je n’existe pas ?” »<sup>615</sup>

Ce « je ne fais rien » signifie ne pas enregistrer ses expériences subjectivement, ne pas se les approprier. Il signifie aussi être coincée dans le fantasme, comme une sorte d’évitement à éprouver la vie telle qu’elle est. Même une sorte de repli phobique, mais il n’y a pas de cible phobique où s’opposer et justifier une échappatoire. Winnicott cherche dedans, dans la construction du fantasme, une espèce de situation de jeu. Un véritable mécanisme de défense qui appauvrit la sensation d’existence et de faire une action et la réaliser subjectivement. Nous constatons, en ce sens, que dans le fantasme se trouve l’action de faire. Mais, ce « faire » doit s’opposer en tant que matérialité (sensible) à l’objet, tout comme faire la mimique d’écrire sans une plume dans l’air, ce « faire » dans le fantasme n’a pas de surface où peuvent s’opposer moi et objet. On dirait même que *ce fantasme est un geste de pure subjectivation en vide*. L’usage excessif du fantasme affadit le goût pour la vie. Voilà l’écart entre faire et fantasmer. Pour Winnicott, « “ne rien faire” était peut-être masqué par certaines activités qu’elle, comme moi, fimes dériver du suçotement du pouce dont les versions ultérieures furent la compulsion à fumer et la pratique de jeux aussi ennuyeux qu’obsessionnels. »<sup>616</sup>

Les besoins oraux (de type masturbatoire) sont ici à l’œuvre et leur expression actuelle devient l’addiction. La patiente fait quelque chose alors, mais en vain. Et l’idée de « ne rien faire » la hante tout en la laissant en arrière-plan de son vécu. Ainsi, toutes les activités auxquelles elle se consacre n’arrivent guère à lier l’acte de faire avec l’acte de fantasmer, c’est-à-dire d’imaginer et vraiment jouer avec le monde objectal. Chez elle le « penser » est une boucle en boucle qui n’accroche rien de ce qui est à portée de main du sensible. Dans *La pensée chez l’enfant : un autre éclairage*, Winnicott entend « penser » « comme une partie de l’imagination créative »<sup>617</sup>, dont il y en a un « type hallucinatoire » hors de mots. Winnicott, précise : « les gens qui utilisent des mots ont tendance à se dire sains et les visuels ne savent pas comment défendre leur position [...] l’argument logique appartient réellement à ceux qui verbalisent. Le sentiment ou un sentiment de certitude ou de vérité ou de “réel” appartient aux autres. »<sup>618</sup> Dans un entre-deux se trouve le « fantasmer », mais plus proche de la pensée de

---

<sup>615</sup> *Ibid.*, p.74. Nous soulignons.

<sup>616</sup> *Ibid.*, p.71.

<sup>617</sup> Winnicott D.W. (1965), « La pensée chez l’enfant : un autre éclairage » in *La crainte de l’effondrement et d’autres situations cliniques*, Gallimard, Paris, 2000, p.199.

<sup>618</sup> *Ibid.*, p.199.

type hallucinatoire, c'est-à-dire visuelle. Pourtant, la patiente de Winnicott, et bien qu'elle ait beau fantasmer, n'arrive qu'à ressentir la certitude du doute (d'exister en ne faisant rien). C'est l'usage exagéré d'une pensée qui a permis à l'enfant « de se passer des aspects les plus importantes des soins maternels »<sup>619</sup>. La conséquence est une « intelligence tourmentée » qui « cache une certaine déprivation. »<sup>620</sup> On serait tenté de dire qu'il s'agit d'une pensée obsessionnelle en garde contre le chaos. Elle l'est, mais elle est principalement une défense de l'effondrement aussi. La capacité de penser librement ne peut pas s'entamer si ces deux circonstances menacent la vie psychique de l'individu. La monotonie devient une rigidité difficile à éluder. Le plaisir à jouer (rêver, penser et fantasmer) n'est plus là : la déprivation et l'effondrement vont de soi.

Nous sommes au cœur de l'expérience du jeu. L'écart, entendu comme une béance entre penser et fantasmer, puis l'absence aux propres expériences d'exister, sont l'opposés de l'expérience de jeu. A partir du jeu même, Winnicott soutient sa thérapeutique, notamment sa « consultation thérapeutique ». Le noyau de cette thérapeutique c'est la technique du « *Squiggle* » (gribouillis ou griffonnage) de Winnicott. Un griffonnage fait par Winnicott doit être *complété* par un dessin de l'enfant dans la consultation, puis un deuxième, fait par l'enfant, doit être *complété* par un dessin du thérapeute. Des partialités à compléter font une expérience commune, Winnicott l'appelle « expérience mutuelle »<sup>621</sup>. Ce geste de dessiner laisse une trace visible, un dessin à interpréter. Une véritable association libre du geste de la main avec un crayon et une feuille. Cette trace n'est pas verbale, elle est pure monstration. Et ainsi on revient au geste.

Le psychanalyste Masud Kahn, accorde une place importante au geste spontané dans la situation de jeu. En effet, il soutient dans la préface de la *Consultation thérapeutique*, que Winnicott « grâce à la spontanéité de gestes et de langage qui se manifestait dans un jeu partagé répondait le maintien (holding) »<sup>622</sup> La contention se voit alors facilitée par l'inclusion du geste (de jouer), mais aussi de jouer à deux. Les portées thérapeutiques du geste sont majeures, si l'on considère que celui-ci est une plateforme relationnelle pour entamer la confiance (en *Holding*) avec le patient. Un geste spontané suscite un autre geste spontané, il semble être la consigne, voire l'invitation à associer librement via l'acte.

---

<sup>619</sup> *Ibid.*, p.201.

<sup>620</sup> *Ibid.*, p.201.

<sup>621</sup> Winnicott D.W., *La consultation thérapeutique et l'enfant*, Gallimard, Paris, 1971, p.6.

<sup>622</sup> Kahn M., "Préface" in *La consultation thérapeutique*, *Ibid.*, p.xxv.

Faisons une parenthèse à propos de la spontanéité du geste de Winnicott. Robert Rodman, biographe de Winnicott, porte une attention particulière au geste chez Winnicott. Il l'oppose au terme *Impingement* (heurt, empiétement), que Winnicott comprend comme des interruptions inutiles de la mère sur le développement normal de son enfant. Rodman, décrit l'issue que Winnicott y voyait : « pour lui [Winnicott], l'originalité et le paradoxe des idées, qui étaient propres à faire naître ce qu'il appelait *gesture*, le geste, mouvement de et vers la vie, mouvement exigeant parce que créatif. »<sup>623</sup>

L'auteur finit l'introduction d'un recueil de lettres de Winnicott, qui a par titre en anglais *The Spontaneous Gesture*, en disant ce que Winnicott voulait susciter chez les autres : « se libérer de l'emprise de la classification, avoir le goût de l'action expérimentale qui favorise l'essor de la pensée, en somme prendre le risque du "geste spontané". »<sup>624</sup>, le traducteur en français du livre ajoute une note : « le style de Winnicott ressemble ici au squiggle game [...] ainsi le lecteur est-il invité à jouer au squiggle des mots et des idées. »<sup>625</sup> De geste à geste alors : le geste du *Squiggle*, suscite un deuxième geste chez l'autre, les deux gestes font un seul jeu partageable.

On voit comment le jeu franchit une compréhension théorique et arrive à une véritable technique thérapeutique. En effet, dans la *Consultation thérapeutique*, notamment dans la troisième partie, Winnicott traite à part entière la *tendance antisociale*, mais du point de vue thérapeutique. Huit cas sont y consacrés à la réflexion sur ce sujet. Pas tous d'un succès évident. Même si le succès se voyait mis en question, ce qui est intéressant à retenir c'est le fait que par l'outil gestuel la *tendance antisociale* semblait avoir un véritable espoir. Tous les cas sont soumis à la technique du *Squiggle*. Il est évident de constater que l'usage du langage est en deuxième plan. Pas inexistant, mais au service du geste spontané. De cette façon, les préceptes cliniques de « voler » et « mentir », symptômes propres à la *tendance antisociale*, sont analysés sur le point de vue du fait de « nuire ». Nuire comme une façon d'attaquer le contact avec l'autre. Contact qui n'est pas toujours visible par le passage à l'acte (actif) de *voler* ou *mentir*. Une expression particulière du rapport à l'autre se laisse voir dans le contact avec l'antisocial. Avec notre cas clinique nous constatons ces postulats.

---

<sup>623</sup> Rodman R., « Introduction » in Winnicott D.W. (1987), *Lettres vives*, Gallimard, Paris, 1989, p.15. Titre original "The spontaneous gesture".

<sup>624</sup> *Ibid.*, p.24.

<sup>625</sup> *Ibid.*, p.25.

Tout semble indiquer que la phrase « j'ai rien fait » de notre patient s'accorde aux idées de Winnicott sur le geste. Le « ne rien faire » de la patiente de Winnicott montre une interrelation où sujet et objet n'ont pas une surface sensible pour jouer. Ce jeu est raté à cause de l'excès de « fantasmation ». Au contraire, le « j'ai rien fait » de notre patient est comblé de sensibilité car il est agi dans la réalité sensible avec l'autre. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître il est en vide, au même titre, que le fantasme de la patiente de Winnicott. Nous avons vu que ce « j'ai rien fait » fait partie d'un tout gestuel qui inclut l'acte d'attaquer. Le contact avec l'objet n'arrive pas à signifier une expérience de relation avec celui-ci. Le manque de signification ne permet pas d'intégrer la relation à l'objet, comme s'il s'agissait d'un fantasme en excès. Ce qui manque également chez la patiente de Winnicott, c'est la présence d'un *geste spontané* qui fournisse une qualité existentielle authentique à toutes les expressions du psychisme. En ce sens, si notre patient a un geste antisocial, ce dernier n'est pas moins spontané en ceci qu'il est antisocial. Ce geste est antisocial justement parce qu'il est *anomal*. En ayant toutes les caractéristiques d'un geste (avec une grâce spontanée à mi-chemin de la parole et de l'acte), il est morbide (anomal) car il ne peut rien signifier d'autre qui ne soit l'attaque. Ainsi, ce geste est condamné à devenir spontané en détruisant l'autre et lors de son exécution, il transforme son intention au fur et à mesure qu'il atteint l'objet. Si ce n'est pas le cas, l'effondrement déconnecte le psychisme de la réalité objectale. Etant donné que la spontanéité se montre plus nette grâce à l'objet et que celle-ci est également l'indice d'opposition à la réalité, se passer de celle-ci signifie ne pas éprouver le sentiment d'exister. Par conséquent, la *signification* reste rigide *en signifiant* un unique *sens* d'entendement. Ce sens unique fait équivaloir toutes les expériences du sujet comme un seul type de geste réducteur. Au lieu de vivre l'imprévu, le sujet éprouve une monotonie constante qui ne lui permet pas de devenir libre pour créer une subjectivité, car l'angoisse se trouve aux aguets de chaque nouvelle expérience. Raison pour laquelle le récit ne tient pas son acte et ne peut pas faire une histoire du sujet. Que peut alors dire le sujet de lui-même, si tout ce qu'il vit est une monotonie qu'il faut détruire pour se sentir existant ? Il n'y a pas de nuances pour entamer un récit historique versatile (changeant mais stable, c'est à dire qu'il soit en communion avec les événements de la réalité), au contraire c'est la destructivité sous-jacente (liée au contact brut avec l'objet) qui organise le discours des faits. Le sujet se trouve dans une simultanéité (énervante) qui écrase les pôles du temps subjectif déroulant. Ni passé ni futur. On dirait un pur présent. Ce n'est pas certain.

En effet, le présent est absorbé par un avenir vorace qui menace tout type de résistance subjective qui puisse fixer un souvenir ou viser un projet. Cette hyperactivité ne permet pas au

sujet de trouver un repos dans son histoire, c'est-à-dire il ne peut pas se fier à sa pensée pour recréer un espace psychique intérieur qui déconnecte le rapport à l'objet. Véritable surexcitation (entre sujet et objet) où un repos n'est pas envisageable car il implique perdre de vue l'objet. Ce dernier point est paradoxal. Généralement, c'est le manque qui stimule la représentation de l'objet et qui permet à son tour de l'animer comme s'il n'était pas là. Mais ici, il est bien présent (perceptivement) et en recevant un traitement (disons d'exploitation tyrannique), cet objet succombe devant l'hyper-demande du sujet. Ainsi, il vaut mieux être surexcité avec l'objet que de faire le travail d'appropriation subjective de son absence. Tels les vers finaux du poème XV de Neruda :

« J'aime quand tu te tais, parce que tu es comme absente,  
Distante et dolente, comme si tu étais morte.  
Un mot alors, un sourire suffissent,  
Et je suis heureux, heureux que ce ne soit pas vrai. »<sup>626</sup>

C'est l'hyper-présence de l'objet qui suscite chez le poète la *fantasmation* créatrice, pour recréer l'absence de l'objet tout en sachant que ce n'est pas vrai qu'il n'est pas là. Si l'objet est silencieux, il est comme mort, et une activité minimale (un geste par exemple) corrobore la négation de sa présence. Présence fatigante et absence stimulante conditionnent le rapport négatif du sujet et de l'objet. La transe du poète est interrompue par le geste de l'objet qui prend le relais de la pensée poétique et stimule le contact affectif (qui nie la destruction de l'objet). Une sorte de *mélancolisation* de la pensée stimule la productivité poétique et installe le rapport halluciné entre l'objet et le sujet. Ce processus permet au sujet de subjectiver l'objet et de se l'approprier afin d'entamer une réciprocité. Au contraire, chez notre patient, la fantasmation n'est pas à l'œuvre. Il est par conséquent exposé à la présence permanente de l'objet, sans possibilité de prendre une distance optimale avec ce dernier. Sans le recours à la fantasmation, notre patient est livré à une hyperactivité tonique où la surexcitation règne sur toutes ses expressions créatives – non closes. Une clôture signifie assumer la chute de l'objet alors que son mouvement constant est la seule certitude qu'il n'est pas mort. Rien n'empêche de penser pour autant que l'activité de l'objet (mouvement sans cesse) peut également signifier son départ imminent. Le contrôle tyrannique tombe sur l'objet et son animation en dépend, car la pensée ne peut pas représenter une perte qui puisse évoquer un nouvel abandon. La fatigue tombe sur

---

<sup>626</sup> Neruda P. (1924), *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*, Gallimard, Paris, 1998, p.65.

le sujet, mais elle est niée par l'hyperactivité liée à la présence de l'objet. Ce dernier doit toujours rouler telle une toupie sans ficelle. L'objet est en tension constante et ne sait pas avoir une autre signification qui ne soit l'attaque. Cet objet est pris dans un véritable circuit car il est comme galvanisé par le sujet antisocial. *Cet objet fait partie d'un tout antisocial*. Il y participe pour compléter le geste. Sujet et objet *antisocial* peuvent donc devenir un tout gestuel en se complétant l'un l'autre simultanément. Le sujet antisocial n'est plus tout seul, il a trouvé son objet antisocial (subjectif). Le geste antisocial « agi » est le contraire, ou si l'on préfère, l'*anti* de la représentation du processus de pensée même, c'est-à-dire l'opposition au sens discursif (parlé ou écrit).

Sujet antisocial et sujet non-antisocial se rejoignent dans une sorte de transe hypnotique partagée. Si j'étais ébloui par le mouvement gyroscopique de la toupie, c'est parce que j'étais hypnotisé par le passage à l'acte de mon patient. Le sujet non-antisocial peut seulement être proche d'antisocial à condition de rester hypnotisé par le comportement antisocial. Ce dernier s'impose comme un lien significatif entre les deux sujets. L'antisocial fait son comportement, alors que le non-antisocial le perçoit et dans le meilleur des cas, le décrit. La description du comportement octroie un sens à l'antisocial, mais ce dernier ne demande pas un sens, il demande une signification. Cette signification semble ne pas coller aux faits. La constriction qui a les faits dans son déroulement (violence impulsive) obéit à une condensation (du temps, de l'action) où le sens (du récit) n'est pas requis si le porteur du comportement n'a pas conscience de son exécution. La séquence temporelle passé, présent et futur, liée au temps discursif, se trouve condensée comme la logique du rêve (Freud, 1900). Mais le comportement (exécution musculaire) a eu lieu dans la réalité matérielle (espace partagé avec l'objet), comment se fait-il alors qu'il suive une logique de condensation où le récit n'accroche pas ? Dans le récit, la signification des faits passe (après-coup) par le discours, c'est-à-dire elle se récrée chemin *faisant*. Mais dans la *signification antisociale* le discours, chemin faisant, ne conduit qu'à la progression d'un futur en fuite. Le *présent* dans l'acte antisocial même (attaquer pour retrouver une seule signification manquante) s'étend vers tous les domaines de la communication. Tout peut devenir de l'antisocial. Ainsi, frapper quelqu'un et dire « j'ai rien fait » devient un tout antisocial, où le *passé* du comportement se fusionne avec le *présent* de la phrase et l'*avenir* du geste. Pure simultanéité. Le sujet antisocial incarne son comportement sans pour autant le signifier. Autrement dit, il devient son comportement tout en perdant son individualité subjective. Et son comportement devient subjectif tout en perdant son universalité objective. Autrement dit encore, sujet et comportement ne deviennent qu'une seule relation.

C'est ici que se trouve la signification antisociale dont la récursivité, se fermant en elle-même, ne tolère pas l'intrusion du sens discursif – qui amène dans son débit le passé perdu. Sortir du sillon de la transe implique synchroniser le moment exact où le discours a stagné dans une simultanéité sans bornes. C'est un travail que l'antisocial ne sait pas faire et le non-antisocial non plus. Car la simultanéité du geste antisocial se suffit à elle-même et tout ce que l'on peut en dire perturbe sa nature solitaire. Si la figure du *geste* peut s'y rendre utile c'est parce qu'elle émule la simultanéité de la signification antisociale. Le *geste*, en *mimant* la simultanéité temporelle (entre acte et phrase aussi), devient moins invasif que le *sens* lors de référer l'antisocial (au sens impersonnel). Ainsi, la délicatesse qui demande agressivement l'antisocial (au non-antisocial) ne trouve pas d'écho où se référer, car la *grâce* de son *geste* n'est pas significativement comprise par le non-antisocial.

La *grâce* évoque de la sympathie chez l'autre lorsqu'elle est spontanée et précise selon ses buts : charmer l'autre. Le comportement antisocial partage aussi la spontanéité et la précision quant aux buts : agresser l'autre. Le geste antisocial, en tant qu'un tout simultané de l'acte et la phrase, ne trouve sa grâce que par le moyennant du récit de l'autre (ici le non-antisocial). C'est à l'autre de fournir la grâce manquante, pour recouvrir ce qu'a de grotesque le comportement antisocial. Pour clarifier ces dernières remarques, allons jusqu'au but.

La série américaine « Dexter » raconte l'histoire d'un « *serial killer* ». Bien que cette série frôle autant la fantaisie que l'in vraisemblable, elle montre une vision bien particulière du psychopathe (américain). En effet, le psychopathe Dexter a un code à suivre lorsqu'il tue ses victimes. Il s'agit de ne tuer que d'autres criminels en appliquant un véritable rituel d'assassinat. Ce rituel comprend des techniques apprises dans la police où Dexter travaille en tant qu'expert en criminologie. On y voit tout type de techniques sophistiquées employées au service de la torture et de la liquidation des criminels. La propreté est le signe le plus remarquable. On assiste à une vraie boucherie dont l'esthétique « scientifique » marque brutalement chaque scène. Ainsi le code de Dexter, appris de son père, est implacablement obsessionnel. La froideur avec laquelle il accomplit chaque assassinat est toujours accompagnée d'un monologue à la première personne. Dexter nous raconte toutes ses motivations et tous ses mouvements. Ce dernier point, même s'il est étrange de le constater, marque Dexter d'un certain charme. On arrive même à emphatiser avec lui, on peut ainsi ressentir de l'identification à ses crimes. Dexter agit sur les fantasmes meurtriers de son public. C'est son récit charmant qui envoûte le spectateur. A la différence de l'expression autant spectaculaire qu'énigmatique du typique psychopathe américain, Dexter nous révèle l'intimité psychologique du criminel : le besoin de détruire et

son plaisir, la planification (froide) ou l'impulsivité (colérique) de passer à l'acte, la dépersonnalisation angoissante si le crime n'est pas effectué, enfin la solitude du criminel. Cette révélation, on dirait sans problème en miroir, fait de Dexter un personnage complexe : aussi aimable que redoutable, aussi sinistre que transparent. Quelles propriétés possède ce récit, qui le rende si envoûtant ? Doit-on seulement limiter cette qualité à la seule capacité de narration ? Ou, le contact avec l'intimité révèle-t-il un processus d'identification toujours latent aux aguets de la plus minimale stimulation visuelle ? Ou enfin, s'agit-il d'une mixture entre l'image de l'acte macabre et la musicalité du récit laquelle concède un sens repérable et en conséquence compréhensible ?

Généralement Dexter, en passant à l'acte, dit « je fais ce que j'ai à faire »<sup>627</sup>, c'est le début de ses récits. En prenant ce que nous avons développé à propos de la performativité, Dexter remplit toutes les « conditions de félicité » d'un acte illocutoire (faire et dire simultanément). A contrario de notre patient où « j'ai rien fait » n'accroche pas aux faits, la complétude que nous livre Dexter c'est sa grâce gestuelle. Le spectateur ne doit pas compléter le comportement, il doit simplement le suivre. L'harmonie entre le faire et le dire signale la cohérence représentationnelle du geste, tel le récit descriptif (du non-antisocial) organise les faits. En ce sens, Dexter est à la fois un antisocial et un non-antisocial. Il porte sur lui le passage à l'acte meurtrier et le discours descriptif signifiant. Dexter se suffit à lui-même, mais partage ses crimes avec le spectateur au fur et à mesure qu'il les raconte. En racontant, Dexter peut, simultanément, charmer le spectateur tout comme si ce dernier était par avance prévenu du déroulement des crimes. On dirait que l'attitude prévenante de Dexter fait baisser la garde (répulsive) de l'autre tout en lui faisant participer à l'intrigue. L'imprévu existe, mais nuancé par cette conduction discursive. Ainsi, la surprise est tempérée par l'action discursive qui lie les faits aux mots et inversement. Cette liaison imaginaire permet au spectateur de suivre la trame (antisociale) sans sombrer dans la violence extrême du comportement meurtrier du héros. Cependant, cet accompagnement discursif est fictionnel et il est rare qui ait lieu dans la réalité.

Si le récit est manquant dans la réalité de l'antisocial et si l'acte (coupe l'action fantasmatique) où chercher alors ce que *veut-dire* le comportement antisocial ? Et, si le comportement antisocial résiste d'accueillir un sens langagier qui l'organise temporellement, comment savoir quelle est la *signification* clé qui le réalise en deçà du langage et au-delà de l'acte ? La première question nous l'avons traité par le geste antisocial – et ses versants agressifs

---

<sup>627</sup> « *I do what i have to do!* »

de type suicidaire et plus précisément de type abject. Parce qu'il se montre efficient lors de situer la fugitivité hyperactive du comportement et la figuration langagière manquante de la phrase. Ce geste est au milieu car il est la signification entre comportement et langage dont le jeu, en mouvement constant, représente l'amalgame de la pensée et de l'action. Mais ce geste ne s'exprime entièrement que via l'interprétation de l'autre. En se complétant par l'intervention de l'autre, ce geste peut acquérir une représentation plus conventionnelle et moins bizarre quant à son intention originale. Sous la convention du langage ce geste exprime son *sens*, mais non pas sa *signification* originale. Cette dernière (étant bizarre) est anormale, mais masquée par le sens conventionnel. Sa psychopathologie reste ainsi voilée par tout ce que l'on peut en dire. C'est la difficulté lors de signifier la psychopathologie du comportement antisocial. Celle-ci nous arrive via son *négatif* (entendant la parole comme l'opposition à l'acte), c'est-à-dire par une construction interprétative ultérieure de ce que le comportement voulait dire lors de s'exprimer. Et si ce comportement est pure action (décharge pulsionnelle en se représentant), il semble que la façon la plus nette de le voir, c'est quand il est en train de se transformer en une nouvelle représentation. Cette simultanéité est difficile de repérer car elle implique penser le comportement comme un geste (toujours mouvant et à mi-chemin de la parole) comme une fixation représentationnelle. C'est ici que la place du gérondif devient une figure heuristique capitale. En effet, si l'on considère la parenté entre le geste et le gérondif (*gerere*), c'est-à-dire le processus qu'il y a à la base de ces mots, nous pouvons rendre compte de la signification de la psychopathologie antisociale. Par contre, le dynamisme auquel s'attache le comportement (quel qu'il soit sa nature expressive) nous reste voilé, car l'origine (inconsciente) de ce phénomène a déjà eu lieu. Et, tout ce que l'on pourrait en dire n'est qu'un succédané d'un processus déjà entamé. En revanche, l'expression ultérieure représentée par le gérondif (bien entendu, lié à la dynamique du geste) est une preuve de la trace (en négatif) d'un processus inachevé intermédiaire – entre pulsion et représentation et entre acte et phrase. Ainsi, tout ce que l'on peut en dire correspond à la simultanéité (pulsion/représentation, signification/sens et acte/phrase) du processus total. Imaginer que le geste est en train de se faire et qu'en même temps il actualise son passé (trace intentionnelle inconsciente) pose pourtant un inconvénient. Comment franchir la barrière de la simultanéité de l'expression gestuelle (qui *est train de se faire*) sans pour autant la fixer sous l'étiquette du sens langagier (qu'elle résiste activement) ? Nous avons vu que le « tout antisocial » correspond au processus représentationnel d'un geste inachevé car, même *en s'exécutant*, il requière une complémentation verbale qui le close. Cette dernière se fait à partir de l'interprétation langagière de l'autre (sujet non-antisocial) qui tente de figurer en mots ce qui s'est exprimé en acte. Etant donné que ce geste fait partie d'un

processus inachevé quant à sa signification symptomatique (en fuite), nous proposons le repérer en tant que négatif du comportement. En effet, si l'on prend à la lettre, que l'antisocial rarement parle de ses comportements (pour nous des gestes antisociaux), nous pouvons penser que cela est dû à ce que le gérondif du geste ne s'exprime pas à l'oral en français. Cela est juste mais pose un autre problème : est-ce que le comportement antisocial toujours se montre (dans sa construction représentationnelle) en gérondif, c'est-à-dire via la simultanéité du processus gestuel ?

Avec Winnicott ce dilemme se résout par le « geste spontané » du *Squiggle*, où la construction interprétative ultérieure passe par le dessin (à compléter) de l'autre. La signification manquante trouve ici son expression actuelle à deux (entre patient et analyste ou entre objet et sujet en relation). On peut y ajouter que « l'espoir », cherché par le jeune antisocial, se matérialise par le geste partagé, c'est-à-dire par la quête réciproque de la *signification perdue*. Mais dans cette quête partagée on perçoit le désespoir de Winnicott à la fin de la *Consultation thérapeutique*, notamment dans le cas « George » qui montre le vide de l'antisocial et la pauvreté qu'il y a dans ses rapports à l'autre. L'interprétation graphique permet sans doute fixer le geste, mais le récit qui en résulte n'aboutit pas à former une histoire subjective. Tout se passe comme si la représentation restait fixée dans l'exécution du dessin tout en épuisant le sens ultérieur. Le génie de Winnicott se montre par l'interaction des gestes dans un seul dessin. Ces gestes deviennent simultanés avec leurs traces faites sur le papier. Si ceux-ci sont antisociaux n'est que grâce à l'interprétation qui dévoile leur signification. Ainsi, on peut appliquer ce modèle aux expressions gestuelles (après-coup), qui laissant une trace, finissent par se figurer grâce à la production complémentaire de l'autre. Cette complémentarité est un travail à deux qui vise à développer un produit final tangible, un dessin. Ce produit c'est un repère tangible qui fixe une relation (subjective) qui a déjà eu lieu dans la réalité partagée (entre patient et analyste). La signification ultérieure se réalise avec l'interprétation (à deux) du *Squiggle*. Le produit thérapeutique final enregistre une action évanescence en créant le contact significatif entre patient et analyste.

*Cuentos que no son cuento*<sup>628</sup>, c'est un livre tiré d'un atelier d'écriture pour jeunes délinquants. Il correspond à un recueil des histoires, poèmes brefs. On perçoit, à la lecture, la pauvreté littéraire des récits. Ils racontent principalement le quotidien, c'est-à-dire des délits ou de la vie en prison des personnages. Ici, nous pensons à la logique du *Squiggle* de Winnicott.

---

<sup>628</sup> Littéralement « Histoires qui ne sont pas d'histoire ». *Cuentos que no son cuento. Escritos por adolescentes privados de libertad*, SENAME Gobierno de Chile, Ediciones Salecianos, Santiago, 2010.

En effet, l'effort des responsables de l'ouvrage vise à recréer un espace subjectif fictionnel qui puisse rendre compte d'un quotidien violent et difficile à saisir. Bien que ni le recours au dessin ni au gérondif soient employés pour signifier ce quotidien, l'ouvrage laisse une trace significative de la détresse de l'antisocial. Deux histoires, « le phénix » et « l'anti-phénix », montrent, en quelques lignes, un quotidien violent et en même temps un effort pour saisir (représenter) quelque chose déjà passé. « Le phénix », c'est un oiseau délinquant qui perd son bec à cause de la consommation de cocaïne et « l'anti-phénix », parle d'un oiseau monstrueux qui échappe de la police. En dépassant l'interprétation symbolique, ces histoires nous signalent la nécessité de l'autre (non-antisocial) de représenter une signification via une allégorie. Mais, la pauvreté de ces histoires (et la plupart des histoires chez l'antisocial) reflète la difficulté à recréer un événement déjà passé, surtout s'il est de genre antisocial. En ce sens, il semble que la parole (écrite ou parlé), surtout au service de la description en récit, ne rend pas compte de l'évanescence du geste (antisocial ou pas). Il paraît que la monstration morbide de l'antisocial est condamnée à l'immédiateté de son geste. Cette difficulté n'est pas une rareté car il traverse toutes les manifestations comportementales de l'interprétation psychopathologique, surtout quand elles sont liées à la représentation pulsionnelle. Le statut symptomatique doit ainsi surmonter cette difficulté pour se proclamer comme une psychopathologie. Pour nous le recours au geste implique considérer son versant représentationnel au-delà du dessin et du récit. Donc, il faut prendre en compte un outil qui englobe, au mesure du possible, le versant gestuel et le langagier. Voilà, la pertinence du gérondif dans le geste.

## GERONDIF

Le gérondif est la pièce clé pour matérialiser l'acte en parole. Car il en fait une simultanéité de ce qui à la base de la relation intersubjective, est séparé. Par exemple, dans la langue française le gérondif est privé d'une participation orale, par des raisons esthétiques, c'est-à-dire pour éviter des cacophonies dans le discours et l'alléger des lourdeurs inopérantes, il se montre aussi clair que plus efficient dans sa version écrite. A l'oral, la puissance significative du gérondif se montre *in absentia*, car son usage souffre de transpositions d'un registre à un autre, mais sans pour autant perdre la fonctionnalité essentielle de montrer une simultanéité expressive. Par exemple, il est mieux de dire « je suis en train de frapper

quelqu'un » que dire « je suis frappant quelqu'un ». Les deux énoncés expriment la même chose, mais le deuxième est grammaticalement incorrect. Cet usage fonctionne dans d'autres langues, par exemple dans l'espagnol. Nous ne nous attarderons pas aux raisons grammaticales de cette distinction entre les langues. Cependant, nous allons mettre en exergue cette transposition de l'oral à l'écrit, car l'écriture en gérondif tente de rétablir une simultanée agissante, plus précisément de la recréer et de l'actualiser. Certes, cette condition n'est pas exclusive du gérondif, même l'indicatif peut actualiser dans l'écrit une action déjà passée ou une autre à passer. Mais la personne grammaticale est, pour ainsi dire, trop impliquée dans l'action car elle en est fixée à une seule – *j'écris et regarde l'écran*, alors qu'en gérondif *en écrivant je regarde l'écran*. Dans le premier cas, l'introduction de la conjonction « et » nous montre l'activité d'un ensemble et/ou la séparation de l'un avec de l'autre (écrire *et* regarder). Dans le deuxième cas il n'y a pas besoin de conjonction car la simultanée est flagrante. Le gérondif opère dans une sorte de mélange de registres, en liant une action avec une autre dans une exquise simultanée. En résumé, toutes les actions humaines obéissent à l'action maîtresse de cette union primordiale. Les actions sont liées les unes aux autres par de multiples gérondifs. En ce sens, le gérondif renvoie à l'indifférenciation de l'action. Autrement dit, il met en équivalence toutes les actions, alors que le geste distingue toutes les actions les unes des autres. Sans l'action du gérondif, les expressions de simultanée seraient de simples expressions déictiques<sup>629</sup>.

Le gérondif n'est pas une simple action de montrer, il est aussi une occultation. Il met en ambiguïté, par son action unificatrice, une action à côté d'une autre. En effet, l'expression « *en écrivant je regarde l'écran* » montre deux verbes actifs, mais un seul sujet de l'énoncé est présent, « je ». Un autre « je » est implicite et semble participer de l'action tout en s'occultant. A chaque union du gérondif, un « je » reste en arrière-plan. En se répétant le processus se multiplie, à chaque gérondif son « je » absent. Il existe une façon de rattraper l'absence du « je » en fuite constante. Dans notre exemple, le « *je regarde* » montre l'action explicite du « je », alors que dans l'action « *en écrivant* » la conjonction implicite figure *in absentia* le « sujet ». Le verbe « *en écrivant* » figure *in absentia* l'autre « je » dans l'action. Le rajout d'une conjonction risque de créer une incohérence qui annulera la phrase, la conjonction doit rester occulte. En effet, dans la phrase : « (je) *en écrivant je regarde l'écran* », l'usage du gérondif suppose la suppression d'un « je ». Il suppose également la présence d'un autre verbe, qui soutient l'absence du premier « je ». En développant un peu plus notre raisonnement, le « je »

---

<sup>629</sup> δεικτικός, « action de montrer », exercice de référence dans l'énonciation.

explicite devient la conjonction « et ». Cette dernière se situe entre les deux verbes : « *en écrivant* » et « *regarde* ». De ce fait, la conjonction a un rôle de pivot et une double fonction de monstration et d'occultation. L'association de ces fonctions véhicule la puissance du gérondif, ce que nous qualifions d'*action totale*.

C'est le « je » qui s'imprègne de l'action du verbe, mais c'est le verbe qui gagne en identité grâce à la présence du « je ». L'expression « en écrivant » dépend de son pronom personnel pour s'exprimer efficacement. Le pronom dépend de « regarde » pour exprimer la simultanéité du gérondif. Étroitement liés, « je » et verbe, complètent l'action totale, c'est-à-dire le verbe « regarder » se complète avec le verbe « écrire » dans un tout gestuel. De cette façon le « je » peut simultanément participer des deux verbes en complétant une seule action. En termes grammaticaux, ce processus correspond au participe présent du gérondif.

Le gérondif se transforme en transitant du registre oral vers le registre de l'écrit, en un seul geste. Les multiples actions verbales que peut réaliser le « je », ne sont plus agglutinées l'une à l'autre et gardent une cohérence aussi simultanée qu'identitaire. De cette manière, on peut facilement déduire que le « je » lie ses actions l'une à l'autre, mais c'est une autre instance qui les tient toutes dans un tout gestuel : le sujet. En d'autres termes, si le « je » est occupé, pour ainsi dire, en liant identiquement ses actions, c'est le sujet qui les organise et les interprète comme un *tout gestuel*. Mais ce qui est plus étrange dans cette opération, c'est que ce sujet n'a aucune obligation d'être le sujet même de ce « je ». On pourrait alors dire que tout ce qui a lié le « je » est à l'attente d'un sujet qui fournisse un sens à l'action totale. C'est à cause de ce décentrement qui n'importe quel sujet peut arriver à maîtriser les actions en *les interprétant* comme s'il s'agissait d'un *tout*. Ce dernier point ne pose nul problème identitaire au « je », car il se sert de cette opération subjective pour trouver un sens qui clôture les verbes dans une action gestuelle. C'est grâce à ce processus, que lorsqu'on reçoit une interprétation venant d'ailleurs, on peut l'accueillir d'une bonne ou mauvaise manière. Si le sujet qui interprète nos actions est juste dans son exercice interprétatif, nous l'accueillons comme si c'était nous-mêmes qui l'avions fait. Mais si l'interprétation ne s'accorde pas à nos propos ou simplement si elle n'est pas requise, nous la ressentons comme s'il s'agissait d'une intromission inopportune. Ce qui explique le bon ou mauvais accueil n'est pas encore une anomalie propre au « je », c'est plutôt que l'exercice interprétatif a bien ou mal considéré les *références* qui ont entamé l'action totale. En d'autres termes, le sujet, qui interprète les actions comme un seul geste doit spontanément éprouver (ou pâtir) la nécessité de clôturer par un geste (le sien) la simultanéité des actions. Ce sujet doit alors être capable de conclure (ou fermer la chaîne d'actions) par un autre geste, c'est-

à-dire il doit assumer les conséquences (dans la communication) de mettre fin à une simultanéité infinie. Il s'agit sans doute d'une promesse illusoire à partager.

Par exemple, bien que Lacan ait eu beau développé le langage et ses déclinaisons dans la psychanalyse, on ne trouve pas beaucoup chez lui l'usage du gérondif. La chose première qui vient à l'esprit, et peut-être la plus juste à penser, c'est que l'auteur a pratiquement développé l'ensemble de sa théorie par le discours oral, où l'usage du gérondif n'est pas, à la différence de la forme écrite, actif dans le discours. Ses *Écrits*, autant complexes que compliqués, suivent cette même logique. Il ne s'agit pas de faire une analyse du discours, mais cette tendance permet de constater un autre fait. Le gérondif n'appartient pas à la batterie de concepts d'une psychanalyse liée au langage, mais il est activement présent. Voyons comment il se comporte dans ce domaine.

Pour voir comment se comporte le gérondif dans la construction du symptôme mais surtout pour les difficultés lors de le saisir, citons un exemple qui, bien qu'il annonce le vertige du jeu (en gérondif), ne va pas plus loin dans les portées qu'il suscite. Sous le titre *Signification du langage du corps dans le jeu de l'enfant*, Catherine Raducanou dit : « Observons des enfants “jouant” ou plus exactement “en train de jouer”. Nous tenons à cette formulation qui nous autorise à être, au plus près, fidèle à la pensée Winnicott. »<sup>630</sup> Cette fidélité ne tient pas sa promesse. Analysons ces propos. L'auteure décrit une série de jeux qui montrent ce qu'elle veut développer comme les « jeux de chute ». La « ronde », c'est le jeu de prédilection que Raducanou utilise pour signifier le vertige de la chute au monde. Nous disons bien la chute au monde, parce qu'elle lie le vertige (kinesthésique) de tourner en rond avec la « chute au monde » de Heidegger. Cela peut être sans problème, aussi juste qu'instructif, mais seulement en tant que métaphore d'une vraie prise de conscience existentielle via le tournoiement du corps. En plus, elle ajoute l'expérience de transe (propre à l'observation du mouvement gyroscopique et non au tournage du corps propre) à la création littéraire. De cette façon, l'auteur lie la littérature avec le jeu (de tourner en transe) en citant ce que dit Paul-Laurent Assoun à propos du jeu et la création littéraire<sup>631</sup>. Pourtant, Raducanou néglige qu'Assoun fait une référence à la création comme un exercice de fantasmer (il est sans doute inspiré de *Le poète et l'activité de fantasie* de Freud, 1907). Cette erreur pousse Raducanou à affirmer que « l' “en train de jouer” de l'enfant est une mise en scène kinesthésique où le jeu est le tenant lieu du

---

<sup>630</sup> Raducanou C., *La capacité de la mère à se séparer de son enfant. Approche clinique, littéraire et iconographique*, Thèse de doctorat, Université Paris 7, 2011, p.174.

<sup>631</sup> Cf. Assoun P-L., *Littérature et psychanalyse*, Ellipse, Paris, 1996, pp 35-36.

corps qui jette, lance, et portant se transporte dans cette dimension de la séparation qui est celle de son moi [...] »<sup>632</sup>. Inutile de poursuivre dans cette voie, car elle ne conduit qu'à une métaphorisation extrême de la séparation entre mère et enfant, où la logique du *Fort Da* est à tort remplacée par ce que Raducanou développe comme la « désatellisation »<sup>633</sup> de l'enfant d'avec la « planète mère ». L'auteur ne reprend plus l'idée d' « en train de jouer » et d' « en jouant » situation qui laisse sans réponse la distinction qu'elle annonçait à propos du jeu. Bien que Raducanou ait perçu la trace du gérondif dans l'acte de jouer et même si elle évoque la transe du jeu de la ronde, nous pensons qu'elle ne perçoit guère le passage du jeu au gérondif. En effet, elle transpose le mouvement kinesthésique à une pensée (en une transe vertigineuse qui, sous la nausée, ne peut pas penser) pour expliquer la séparation de l'objet sans considérer que le tournoiement d'un corps doit être fixé par un autre corps de *référence*. Autrement dit, la simultanéité du geste de jouer (en gérondif) doit trouver un point d'ancrage qui signifie l'expérience du mouvement. La rotation d'une planète, puis sa translation autour d'une étoile, marque un circuit qui repère un corps par rapport à l'autre. Ainsi, le satellite comprend qui est en mouvement par rapport à ce qu'il situe de référent (statique). Après la révolution copernicienne, on sait que la terre tourne au tour du soleil, puis après Einstein, on sait que la gravité nous fait tous bouger selon le poids de chaque astre céleste. En définitive, Raducanou n'a pas travaillé le gérondif parce qu'elle n'a pas fixé une référence d'ancrage au tournoiement du corps. En ce sens, la toupie se montre plus effective car son jeu implique bien évidemment le mouvement gyroscopique, mais fixé par un autre qui rentre en transe avec lui sans passer du vertige à la nausée. On pourra sauver la démonstration de Raducanou en la liant à la *Nausée* de Sartre (1938) mais l'allégorie sartrienne ne peut pas la tenir, car l'application concrète de la ronde, nous l'avons dit, conduit à une métaphorisation extrême d'une situation concrète qui n'a pas été pourvue de référence « existante » fixe. Simplifions en termes cliniques. A l'occasion mon patient faisait le geste d'ébranler la toupie, puis la fixait de son regard. A côté de lui il y

---

<sup>632</sup> Raducanou C. (2011), *Op. cit.*, p.175. On peut opposer le travail de Raducanou à l'étude « Le travail du pulsionnel et ses différentes figures chez des enfants dits "TDA/H" » Guinard M., *La psychiatrie de l'enfant*, 2012, 55 (1), pp. 197-224. Où elle développe l'idée du « déséquilibre » pour délimiter l'acte de la compulsion, dont ce dernier se généralise au corps entier. La représentation de choses et de mots est mise en question pour comprendre la capacité de symbolisation par des images et des gestes qui se figurent dans le corps. En suivant R. Roussillon (2005), Guinard conclut que l'action compulsive raconte une histoire (avec du sens) alors que l'acte raconte un moment de l'histoire du sujet. On voit que l'application métaphorique de Guinard considère l'usage du « déséquilibre » (du corps) comme une manifestation pulsionnelle à signifier, mais surtout à figurer (d'où le soutien des tests projectifs et graphiques dans son étude). Alors que le travail de Raducanou reste dans l'épiphénomène du vertige. Cf. « L'exercice du jeu de communication orale et de gestuelle libérée de la mère et du bébé », Tostain B. in *Winnicott avec Lacan*, sous dir, Vanier A. et Vanier C., Hermann, Paris, 2010. Ce travail est plus achevé à propos de la relation mère/enfant, dont la compréhension par le geste fait le lien significatif entre spontanéité et mouvement comme une expression commune du corps (mère/enfant).

<sup>633</sup> *Ibid.*, p.181.

avait un patient avec des traits autistiques, qui en voyant tourner la toupie, émulait le mouvement gyroskopique et disait « je suis une toupie ». Il a éprouvé le mouvement et devenait la toupie même, où la stéréotypie annulait *la référence à (elle)*. Ni toupie ni enfant n'avaient une référence à tenir, les deux étaient absorbés par le mouvement en vertige. Cette dernière situation s'accorde à ce que postule Raducanou. Tandis que *la référence* (du geste lié à la toupie et son tournoiement) réfère mon patient en fixant son regard. Il y a une référence significative à la perception du mouvement sans pour autant devenir (en transitivisme) le mouvement même de la toupie. Les oppositions moi/non-moi sont maintenues. Cette capacité identitaire acquise chez mon patient est la preuve qu'il ne développe pas une stéréotypie de type psychotique.

En termes psychopathologiques, le gérondif, même sa simultanéité et sa vocation à l'anonymat, invoque un sujet en *référence*. L'anonymat signifie ici une multiplicité d'actions (ou gestes) qui se réalisent sans la médiation du langage. Plus tard, seulement plus tard, le langage (en mimesis) émulerait ce qui résiste à être dit. L'anonymat du gérondif exprime de cette façon un non-sujet, totalement facultatif, dans l'exécution de l'action (réalisée et à réaliser). L'action et son passage au langage suscite une fixation (dans les mots) qui n'existe pas : l'action et son passage à l'acte suscite un détachement qu'existe.

## *Traces du gérondif dans la psychanalyse du sujet*

« Quant à mes propres références, je n'ai jamais dissimulé une source. Au contraire, je serais plutôt exhibitionniste de ce côté-là, et, s'il m'est arrivé de ne pas en citer une, c'est parce qu'un phénomène de cryptomnésie s'est manifesté à ce moment-là. »

« A propos de coïncidences dans les processus de création théorique », André Green<sup>634</sup>.

Pour André Green, l'approche de Winnicott se trouve à la limite de celle de Freud et de celle de Klein. Dans *Jouer avec Winnicott*<sup>635</sup>, Green situe Winnicott au carrefour entre Freud et Klein. Il appelle ce mouvement *Winnicott en transition, entre Freud et Mélanie Klein*. Pour développer son exposé, l'auteur centre ses efforts sur le texte *la nature humaine* de Winnicott. Geste intelligent car Green, connaisseur achevé de Freud et de Winnicott, peut y faire un contraste plus marqué entre l'un et l'autre. En partant de l'*Abrégé de psychanalyse* de Freud, Green soumet à l'examen les postulats métapsychologiques de *La Nature humaine* de Winnicott. Sans entrer dans le résumé fondamental du texte freudien, on peut dire qu'il condense les idées métapsychologiques en les appliquant à la technique psychanalytique. *L'appareil psychique* comme figure machinale des pulsions, propulse la relation aux objets vers le complexe d'Œdipe où la sexualité infantile est la matière féconde pour travailler l'interprétation du conflit inconscient. Grâce à cette interaction, les instances psychiques vont être plus visibles, c'est-à-dire elles vont tracer leurs destins pulsionnels. Plus le Ça est à fleur de peau, plus le Moi est coloré par leur influence. La réaction à la norme, principalement œdipienne, marquera la censure du Surmoi. Le transfert qui en résulte déterminera le progrès thérapeutique, les résistances incontournables fourniront l'adéquation de la technique au patient. Pourtant cela ne va pas toujours de soi. Il suffit qu'un patient avec des traits psychotiques ou antisociaux marqués consulte pour que la technique soit revisitée dans ses postulats.

---

<sup>634</sup> Green A., *Un psychanalyste engagé, conversations avec Manuel Marcias*, Calmann—Levy, Paris, 1994.

<sup>635</sup> Green A., *Jouer avec Winnicott*, Puf, Paris, 2005.

Dans cette voie, il est exemplaire d'examiner ce que Green fait lorsqu'il prend en consultation une ex-patiente de Winnicott. Il s'agit du dernier cas clinique du premier chapitre *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels* que nous avons déjà traité à propos de la « ficelle ». Dépassons-la avec l'interprétation qu'en fait Green.

Le cas en question illustre une « femme très intelligente » qui utilise le recours de la *fantasmation* comme une défense contre la perte de ses parents. Winnicott met l'accent sur l'expérience négative qui résulte de l'usage massif de la fantasmation, dont l'irréalité de l'objet attaque avec sa signification symbolique le fantasme. Ce paradoxe est propre aux phénomènes transitionnels, où le monde interne est confronté à l'externe et dont la confrontation montre le décalage du fantasme par rapport à la réalité réelle. Le signe clinique c'est que la patiente préfère le fantasme (en négatif) au lieu de l'objet (en positif) : « son négatif est plus réel que votre positif [dit-elle à Winnicott]. »<sup>636</sup> A la fin de ce paragraphe Winnicott renvoie au cas clinique du deuxième chapitre (« j'ai rien fait »). Green, pose son attention sur ce même paragraphe et applique sa notion du « négatif » (Green, 1993) tout en l'ajustant à la situation clinique de la patiente. En ce sens, il va plus loin que Winnicott mais il n'est pas dispensé de vivre les mêmes attaques évacuatives de cette patiente. Surtout lorsque Green incorpore à son interprétation la figure du père et en conséquence les aspects sexuels dans la relation. Cela touche inmanquablement le transfert et la séduction de la patiente envers Green. Le processus s'entame et la patiente présente les mêmes symptômes qu'elle avait éprouvés avec Winnicott. Ce dernier s'était attardé en interprétant, à juste titre, que la métaphore du voyage permettait à la patiente développer une sorte d'identification à ses parents (en partant). Elle est également capable d'abandonner quelqu'un. Mais Green y interprète la dissociation par le clivage de voyager et d'être deux personnes à la fois. Une femme qui séduit le thérapeute (en commentant qu'à l'hôtel on pense qu'elle voyage pour se rendre chez son amant – on y voit l'effet de l'introduction de la figure paternelle) et une autre qui nie la perte de ses parents tout en perdant le « sens de continuité » pour refuser la mort de ceux-ci. Enfin, pour Green, le modèle du voyage est une « représentation dynamique d'elle-même ; une sorte de tentative ultime pour lutter contre l'impression de mourir dans la faille. »<sup>637</sup>

En suivant cette interprétation, ne pas voyager signifie ne pas bouger, c'est-à-dire rester du côté nostalgique de la perte des parents (en assumant la présence d'un objet perdu dans son propre psychisme). De cette manière, l'activité de bouger se rend utile comme une espèce de

---

<sup>636</sup> Winnicott D.W. (1971), *Jeu et réalité*, op. Cit., p.61.

<sup>637</sup> Green A., *Jouer avec Winnicott*, op. Cit., 2005, p.35.

mise en activité presque maniaque – au sens du mécanisme défensif. On songe au reflet de secouer quelqu'un (qui dans le meilleur des cas, dort) pour corroborer, après sa réaction, s'il peut s'animer. C'est la mort qui stimule, par sa quiétude inanimée, l'impulsion à l'ébranlement de l'objet, en tant qu'élan d'activité. Ainsi, fantasmer devient synonyme de ne pas bouger et, inversement, ne pas fantasmer synonyme de bouger. Cela est juste car il n'est pas ici question de peur à la mort, il est question de peur à rester tout seul et, même entouré d'objets les plus divers, le sujet ne sait pas comment les animer ou tolérer que ceux-ci ne s'animent pas à l'arbitre de sa volonté. En conséquence, soit le sujet réagit en ébranlant les objets soit il tolère leur droit à ne pas s'animer *sans rien faire*. Le premier choix implique une sorte de fuite maniaque, tel le modèle du voyage, et le deuxième une soumission à l'idée de mort, notamment la mort de la représentation de l'objet. En effet, c'est la division qui marque la perte selon Winnicott et que stimule la fantasmation, comme une division du sujet en se regardant dans ses fantasmes et en laissant en arrière-plan son sujet de la réalité. C'est le clivage et la dissociation du sujet qui soutiennent ces postulats. Cette logique de la *séparation* s'ajuste à ce que dit Green de la *fonction désobjectalisante*<sup>638</sup>.

Pour comprendre la différence entre Winnicott et Green, il faut décrire ce que Green comprend par *fonction objectalisante* et son contraire la *fonction désobjectalisante*. La fonction objectalisante, à l'égal de la pulsion de vie, se montre par la fonction sexuelle, qui lie les objets, et dans ce processus, elle peut former d'autres objets. La fonction objectalisante prend toute son ampleur lorsqu'elle fait une *signification* de la relation à l'objet : « *investissement significatif* »<sup>639</sup>, dit Green. C'est l'opération d'investir même qui est investie significativement. Ici, Green est au milieu de Lacan et de Winnicott, car il dessine cette fonction comme un effort du psychisme pour accéder à la culture via la *signification* selon Lacan et, avec Winnicott, par la perte de cette signification (telle la ficelle) qui déclenche la perte d'intérêt sur le monde objectal. Ainsi, le manque du signifiant chez Lacan devient pour Winnicott un retrait du monde par la fantasmation. Mais Green va plus loin. Il développe un système pulsionnel pour structurer cette fonction. Green prend comme exemple l'identification du *Deuil et mélancolie* (Freud, 1917) où le Moi devient un objet pour le Ça. Ainsi, pulsion et objet sont étroitement liés en se manifestant l'un pour l'autre comme un couple significatif. Ce processus a son contraire, qui à l'égal de la pulsion de mort, délie les tissus libidinaux de vie, la fonction désobjectalisante met en équivalence tous les objets, comme un désinvestissement – celui-ci attaque l'investissement,

---

<sup>638</sup> Green, A., « Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante » in *Le travail du négatif*, Minuit, Paris, 1993, pp.113-122.

<sup>639</sup> *Ibid.*, p.118.

déliant en négatif la fonction de penser même, d'où son corrélat en vide. C'est un paradoxe : comment une fonction désobjectalisante peut-elle désinvestir en investissant le vide ? En attaquant le processus objectalisant même.

Le corrélat clinique de cette fonction se restreint à un monde objectal aussi réduit que possible chez le sujet. Une sorte de filtre teinte toute possible acquisition objectale future. La monotonie atteint toutes les manifestations perceptives du sujet où, et malgré l'animation des objets sensibles, l'investissement ne s'accroche à rien. Toutes les manifestations objectales deviennent équivalentes et régies par le vide. Comme si faire l'effort d'investir des objets nouveaux devient une tâche difficile à tenir et où, il veut mieux peut-être se tenir à un seul objet. Mais, non au sens du fétiche où l'investissement est condensé sur un seul objet au détriment de la variété du monde. L'équivalence des objets, au sens de la fonction désobjectalisante, réside en la massivité du non-choix. Tout contact objectal devient une opportunité pour éprouver l'incapacité de réinvestir le monde. On est dans une logique mélancolique de mort. Mais paradoxalement, auto-investir le moi pour rattraper quelque peu l'attention du ça, et en conséquence son énergie libidinale, n'engendre que le clivage (encore paradoxalement) par excès pulsionnel d'un objet (dans le moi) qui absorbe l'identité du moi. L'issue naturelle à cette intoxication c'est d'investir de nouveaux objets, mais ici ce n'est pas le cas. Le circuit pulsionnel est réduit à l'appétence d'exister en vide. La psychose autistique ou l'anorexie nerveuse témoignent de ce processus réductif. D'où une certaine fidélité à l'égard du symptôme chez ce type de patients. Etant donné que cette fonction travaille sous l'auspice de la pulsion de mort, ses manifestations ne sont pas explicites. C'est le silence qui rend asymptote les expressions morbides de la fonction désobjectalisante.

La « fonction objectalisante » lie les activités du sujet à ses objets. Dans une logique réflexive, l'opération de la fonction objectalisante s'auto-investit de telle sorte qu'il est possible d'affirmer que l'acte en tant qu'objet et ses déclinaisons, sont *objectalisés*. L'acte devient un objet significatif pour le sujet. À l'opposé, la « fonction désobjectalisante » prive les nouveaux objets de leur investissement. Les objets restent dans une sorte d'équivalence sans signification : l'acte est *désobjectalisé*.

L'acte peut être une expression pulsionnelle déjà objectalisée par le seul fait d'être en mouvement animé, comment est-il possible alors que l'acte devienne désobjectalisé ? Plusieurs raisons sont à envisager pour comprendre ce paradoxe. L'acte peut ne pas être la cible de la fonction objectalisante, même s'il est comblé d'une mobilité vitale. Il faut alors considérer ce qui est lié à l'acte, c'est-à-dire ce que le sujet dit de celui-ci. Le *sujet* et son *dit* gardent une

intention psychique qui va se dévoiler dans le cours de la pensée en *formation*, lorsqu'elle se constitue en se liant à l'objet. En d'autres termes, le processus de pensée qui accompagne l'acte devient une expérience *subjective* quand le sujet s'oppose à l'objet. A partir du moment où ce dernier est recouvert par l'expérience subjective, il cesse d'être un objet *stricto sensu* et devient une relation sujet-objet. En conséquence, le vernissage subjectif anime l'objet en le dotant d'une vie subjective. L'acte gagne en subjectivité mais perd en objectivité. Dans *Le temps éclaté*, Green rend compte de ce processus en affirmant que : « l'objet visé par l'énonciation ne lui est pas entièrement extérieur [...] la production du discours analytique : dire à voix haute ses pensées comme *si on était seul tout en parlant néanmoins à quelqu'un de présent-absent.* »<sup>640</sup> Dans ses propos, l'objet intérieur se mêle avec l'objet extérieur pour ne faire qu'un seul sujet. Il ne s'agit cependant pas d'un soliloque solipsiste, il s'agit plutôt du processus même de liaison entre sujet et objet. Selon Green : « la production associative qui "rend présent à soi", c'est-à-dire qui permet de réfléchir dans la présence de la parole s'énonçant, admet que celle-ci est produite en fait par l'établissement de liens internes au discours au moyen de la ré-présentation répartie entre ses formations conscientes et inconscientes, carrefour de la sémantique psychique, mode de *double représentance* gouvernée par une *double référence.* »<sup>641</sup>

Les remarques de Green s'appuient sur sa lecture de *La négation* (Freud, 1925) ainsi que sur *Le concept de limite* (Green, 1976). A l'aide de la négation de Freud, Green souligne le signe négatif « non », mais aussi celui de « ré » comme une « ré-présentation » de l'objet à retrouver à l'extérieur (venu de l'intérieur). Le signe négatif consolide l'objet extérieur comme existant grâce au jugement d'attribution : existant/non-existant et bon/mauvais. Du « concept de limite » Green applique son idée de la *double référence* à la réalité intérieure psychique et à la réalité extérieure matérielle. Le flux associatif se fait, à l'image d'une compétition des représentations, par la parole. Il se laisse voir par elle. Le rythme du discours quant à lui laisse des traces. Il s'exprime dans l'expression et la prononciation des mots. Le *non-dit* issu du silence dans le discours suscite l'interprétation de sa *référence* à l'extérieur. Cette dernière en tant que *référence* lie ce qui existe *à jamais* et délie ce qui n'existe *jamais*. Dans cette déliaison, les ruptures (silencieuses) peuvent être significatives de l'absence qui dénote la présence. L'*acte*, au sens large, suit la même logique discursive. Il faut néanmoins trouver dans la *signification* de l'acte tout comme le discours, ce qui est montré et masqué : *en actant et non actant, et en disant et non disant.*

---

<sup>640</sup> Green A., *Le temps éclaté*, Minuit, Paris, 2000, p.73.

<sup>641</sup> *Ibid.*, pp.73-74.

Une logique subjacente peut être encore ajoutée aux citations de Green. L'usage du gérondif lié à la représentation (« *en parlant* » et « *en s'énonçant* »). C'est à ce niveau que se trouve toute la problématique de la psychopathologie du comportement antisocial et sa manifestation gestuelle.

On peut joindre la psychopathologie antisociale à l'expérience de Green sur les « états limites » où « le conscient (et non plus seulement l'inconscient) paraît ignorer le temps – vivant dans un éternel présent, incapables d'utiliser leur expérience passée. »<sup>642</sup> Ici on trouve encore les traces du gérondif (« *vivant* »). Disons d'abord que Green résout la question de la « fonction désobjectalisante » avec la pulsion de mort. La pulsion de mort permet de représenter ce qui n'est pas représentable (à cause de la désobjectalisation subjacente) comme une figure silencieuse hors de la représentation psychique. La destruction des processus de pensée est à l'œuvre en déliant ce que la pulsion de vie a déjà lié, voire en empêchant à la « fonction objectalisante » de lier des chaînons nouveaux. Ainsi, ce qui est inexistant reste toujours comme le non-perçu. Il faut attendre alors une force pulsionnelle qui puisse s'imposer sur les forces du « silence désobjectalisant ». C'est seulement avec le *recours à la spéculation* de la pulsion de mort que l'on peut comprendre le paradoxe de l'acte (objectalisé et désobjectalisé). Le silence, l'absence, le désinvestissement et la désobjectalisation (qui découlent de la pulsion de mort) ne peuvent pas tous s'inscrire dans le processus de pensée, mais ils y participent en *négatif*. Ce processus de pensée se figure comme une opposition de ce qui existe (sous une forme de représentation), « le négatif » est ainsi tributaire de la représentation et cette dernière ne connaît de bornes qu'en opposition (positif/négatif, représentation/non-représentation). Cela soulève une question : pourquoi Green recourt, lorsqu'il parle du temps dans *Le temps éclaté*, à l'acte et ses manifestations cliniques ?

Cette question est au cœur du gérondif chez Green. Il semble que Green utilise l'acte comme un négatif de la parole, c'est-à-dire l'acte en tant qu'opposition matérielle à ce qui est dit (pensée) et non pas dit (agi). De cette manière, l'acte (agi et non pensé) peut s'opposer (négativement) à la fonction objectalisante. De ce fait, ce qui a été objectalisé (et transformé en discours) fait la preuve d'une liaison précédente. Tandis que ce qui n'a pas été objectalisé (non transformé en discours) fait l'évidence d'une déliaison. Tout ce qui *passé en acte* est donc non objectalisé. Mais, il faut préciser que le temps est, en se figurant grâce à l'objectalisation précédente, un temps passé déjà lié (à la représentation). La représentation de la représentation

---

<sup>642</sup> *Ibid.*, p.81.

du temps est à jamais d'origine inconsciente. Par la suite, les rejets de l'inconscient gouverneront les événements psychiques. Pourquoi Green signale-t-il l'acte pour parler du temps ?

L'acte auquel Green fait référence est l'*Agieren* (agir). Au sens large, cet Agir va de l'acte (un simple mouvement) vers la complexité de l'action (*spécifique*). L'intentionnalité de cet acte est une pure expression pulsionnelle. Cet acte est l'émissaire de la pulsion, non pas au sens simple d'une décharge, mais surtout par la figuration représentationnelle qu'il peut en faire *après-coup*. C'est une pulsion qui représente, en se figurant en acte, la force de la « compulsion de la répétition ». L'urgence pulsionnelle se montre par l'insistance à répéter (et ne pas élaborer) les fixations infantiles. Ce mouvement itératif va en arrière tout en marquant la trace de la régression par rapport à une fixation antérieure. La régression actée (agie) est donc un investissement passé qui réclame actuellement d'avoir une place dans l'avenir. C'est le comportement de la pulsion qui figure les traces du temps dans la structuration du psychisme. Le *comportement pulsionnel* (on dirait *brut*) s'impose sur le trajet de la « représentation de chose » (images en compétition pour participer de la construction psychique) à la « représentation de mot » (images représentées et enchaînées dans la structure du discours). Ainsi la figuration pulsionnelle n'est plus un but déjà achevé (où il ne faut que suivre les vecteurs qui ont marqué la fixation régressive), au contraire il faut la songer comme un pur mouvement (auto-poïétique). Green affirme « en décalant la représentation du côté du *représentant psychique de la pulsion* (la pulsion étant elle-même un représentant psychique des excitations nées à l'intérieur du corps). »<sup>643</sup> Notons que la difficulté à imaginer la pulsion, sans faire appel à sa vectorisation régressive (en arrière), pousse l'écriture de Green à se figurer au gérondif pour représenter une *situation intemporelle*. Ce type de représentation « implique une *contraction* de la référence temporelle de base, tout délai y étant supprimé. »<sup>644</sup> La *référence temporelle* est contractée au « étant » d'un *gérondif pulsionnel* – pour nous cette « référence » n'est autre que la *signification* issue de la *Bedeutung*<sup>645</sup>.

---

<sup>643</sup> *Ibid.*, p.88.

<sup>644</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>645</sup> En effet, si nous parlons d'un *gérondif pulsionnel* associé à la *Bedeutung*, c'est parce qu'il représente le passage entre la gestualité de la musculature orale vers l'articulation référentielle orale. Green n'est pas insensible à ce sujet. Voir Green A. (1983), « Le langage dans la psychanalyse » in *Langages. Deuxièmes rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*, sous la dir. de Green A., Les Belles Lettres, Paris, 1984. L'auteur développe une théorie achevée sur le langage dans la psychanalyse. Son usage de la *référence* est critique tout en dépassant Frege et Lacan, mais il garde une filiation avec celui de Derrida : « comme l'a compris Derrida, que l'écriture révélerait ce que la parole refoule, à savoir sa dépendance à un système catégoriel extra-langagier (que le langage reprend) et donc à une *archi-écriture* génératrice de la parole et de l'écriture. » (p.111) Green, met en opposition le processus d'écriture et celui de parler comme un phénomène issu de la *trace mnésique* freudienne: « si le clivage

Nous serions tentés de citer tous les exemples où Green fait une utilisation du gérondif lorsqu'il parle de la pulsion, de l'acte et du temps. Contentons-nous avec les références les plus significatives, surtout quand celles-ci dépassent le simple usage de style.

Après avoir signifié l'acte via l'*Agieren*, Green fait une belle déclinaison du comportement pulsionnel : « la décharge par l'acte, l'*Agieren*, qui deviendra *passage à l'acte* en français [...] il est ici équivalent ou le substitut du "saut" (dans le somatique) désignant l'hystérie de conversion. »<sup>646</sup> On perçoit l'effort de Green pour imaginer le comportement pulsionnel. Mais Green n'échappe guère à l'usage du gérondif (« désignant »). Quelques lignes plus loin, Green se sert de la métaphore du « voyage » pour songer le trajet pulsionnel – métaphore que nous lions volontiers au cas clinique que Green partage avec Winnicott. Cette métaphore permet d'imaginer le passage à un autre circuit, celui de la deuxième topique :

*« L'inclusion de la pulsion (en fait, des pulsions érotiques et destructrices) dans l'appareil psychique sous l'instance du ça, remplaçant désormais l'Inconscient. L'inconscient cessant d'être une instance et devenant un simple indice de qualité psychique. Le ça marquant davantage le caractère primaire de la décharge, interne ou externe. »*<sup>647</sup>

L'usage du gérondif est ici en plénitude. Le trajet pulsionnel cesse de parcourir strictement la route de l'inconscient vers le conscient. La pulsion se montre, pour ainsi dire, simultanément d'une instance psychique à l'autre. Les conversions d'un registre inconscient à un conscient ne doivent pas attendre une représentation qui les figure dans l'espace psychique. Désormais, la figuration pulsionnelle transite activement entre les instances. Qu'elle soit active par (avec et dans) les instances psychiques signifie qu'elle module l'agir de celles-ci. De ce fait, Green montre l'activité pulsionnelle des instances psychiques où « le Moi peut tenter de "dompter" la pulsion – le plus souvent d'ailleurs c'est en l'intégrant, en la mettant au service de ses buts et non en la neutralisant. »<sup>648</sup> L'alliage entre pulsion et Moi se montre comme une activité unique : la représentation par le mouvement. Green, affirme « la pulsion serait ici plus

---

passé bien entre l'en soi de la pulsion et le pour soi et le pour autrui de l'activité interprétante et déformante, la représentation est inconcevable sans invoquer une *inscription mnésique*. » (*Ibid.*, p.111.) Ainsi, pour Green, entre sens et référence se trouve l'expression pulsionnelle adéquate. Adéquate parce que celle-ci exprime une équivoque à la limite de la satisfaction hallucinatoire du désir (en parlant) comme une expression éjective limite entre l'oral et l'anal: « *oranalité* » (*Ibid.*, p.161.) Le plaisir de parler est alors lié à l'excrétion tout en rattrapant le gain de plaisir par expulsion de ce qui, à l'origine, était *perçu* et revitalisé par la *représentation* du langage. Sous cette logique, la frustration que l'on éprouve lors de *ne pas se faire comprendre* peut se lier au recours à l'acte (en tant que décharge) et sa fantasmation méta-langagière.

<sup>646</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>647</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>648</sup> *Ibid.*, p.91.

forte que le désir de communiquer (par la représentation de mots). Plus forte que le désir de se transformer en [se] représentant [...] la pulsion “pulse” sur le mode d’un rythme vital [...] l’élément rythmique lié à la perception du temps. »<sup>649</sup> En ce sens, le mouvement « agi » du Moi se montre dans sa lutte ou sa soumission à la « compulsion de la répétition ». C’est la *résistance agissante* qui marque alors le rythme vital et non plus le « but » de celle-ci qui, à force de se répéter, figure l’expression pulsionnelle dans (avec) le Moi. On est ici dans la logique de la formation du caractère, où les identifications passées demeurent actives dans le Moi et dont la résistance est active contre le Moi lui-même. Le temps passé (des fixations identificatoires) s’infiltré dans le Moi (investi) tout en s’actualisant au fur et à mesure que le rythme vital progresse. Cette progression temporelle est de caractère infini. Car la régression aux fixations infantiles trace le trajet de la pulsion (dans le Moi propre) en forgeant le caractère de la « compulsion de la répétition ». Analyser le comportement pulsionnel sous cet angle implique la considération des espèces pulsionnelles – de vie et de mort. Le retour en arrière de la pulsion signifie toujours un investissement passé en *puissance*. C’est en direction du passé que la trajectoire de la pulsion se matérialise. Dans ce même mouvement, le présent « s’actualise » en poussant son acte vers l’avenir. Tout est ici lié grâce à la pulsion de vie (fonction objectalisante). Mais cela pose problème si la nature pulsionnelle de l’acte n’est pas élucidée. On peut comparer ce mécanisme à la distinction que Green fait de l’acte :

« [La pulsion] est alors suractivée, entraînant un court-circuit. Acte donc qui parfois voudrait se faire passer pour action [...] se présentant comme motivé, soutenu par la rationalité, en fonction de certains buts attendus –, acte qui se distingue également de ces actions involontaires et symptomatiques dont la cause échappe à la conscience et qui empruntent la modalité suivie par les actes manqués. »<sup>650</sup>

La description de Green est précise. Toutefois il y a un point obscur à éclaircir. La pulsion est ici en mouvement (actif par le gérondif), mais l’intentionnalité est barrée du projet d’agir. L’interstice entre acte et action nous le complétons avec le geste et son gérondif. En effet, cette description a tous les éléments du geste (ni purement un acte ou un agir ou un comportement, ni non plus un schème rationnel intentionnel préétabli). En plus, la force descriptive ne passe pas seulement par la distinction des comportements psychiques, elle passe principalement par l’usage du gérondif. Le gérondif dénote une simultanéité temporelle par

---

<sup>649</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>650</sup> *Ibid.*, p.99.

l'union des actions, comment est-il possible que ce gérondif (issu du geste) puisse manifester l'intentionnalité antisociale (sensée de détruire et délier) les maillons de la pensée ?

Pour répondre à cette question il faut considérer le *geste en gérondif* ou le *gérondif du geste* comme un court-circuit de la pensée. Cela s'accorde à ce que « l'acte est la manifestation d'un court-circuit »<sup>651</sup> selon Green. En considérant l'acte comme un court-circuit de la pensée, cela nous amène à examiner la fantasmation qui est à l'origine du passage à l'acte. Green en dit :

« Il y a donc au premier plan quelque chose appartenant à l'ordre du psychique qui "passe" à l'acte, ce passage pouvant équivaloir à un statut "réalisant", c'est-à-dire un mouvement qui, une fois franchie la frontière vers l'agir, n'est susceptible d'aucune transformation de conséquence, cette issue à l'extérieur paraissant une revendication pour s'inscrire au champ du Réel, comme relevant de lui. »<sup>652</sup>

En suivant ce raisonnement et en le dynamisant avec l'usage du gérondif, ce « quelque chose » n'est autre que le geste (pulsionnel). Son « statut "réalisant" », en « mouvement », s'adresse au « Réel » (au sens du « passage à l'acte » de Lacan, sans doute) et telle une « masse en mouvement » (en tant que préambule de la « satisfaction hallucinatoire » du *Projet* freudien) ce geste se désignifie hors du langage. Pour Lacan c'est la chute du signifiant dans le « Réel », pour Green c'est la rébellion pulsionnelle dans le fantasme. De cette manière, la pulsion en se revendiquant désigne les voies de sa manifestation : d'un côté le corps, l'affect, l'acte et d'un autre côté la perception, l'attention, la parole. Du premier côté on tire que la pulsion est plus brute, c'est-à-dire elle est exprimée en une grande *quantité* ; du deuxième côté, la pulsion est plus décimée, plus élaborée et plus médiatisée en *qualité*. Il nous semble que le geste est à la limite d'une *quantité* et d'une *qualité* pulsionnelle. En se proférant comme un émissaire pulsionnel, ce geste peut prendre différentes formes d'expression selon la motion pulsionnelle que l'anime. En ce sens, s'il est plus proche du corps quant à sa force expressive, il serait plus identifiable à la *quantité* requise pour passer à l'acte. Alors que s'il est plus proche de la fantasmation quant à son aptitude figurative, il serait plus identifiable à la *qualité* requise pour

---

<sup>651</sup> *Ibid.*, p.101.

<sup>652</sup> *Ibid.*, p.101. Dans le « geste compulsif » infiltré d'affect chez Corcos, on perçoit les traces du gérondif pulsionnel camouflés en « quelque chose » aussi, surtout quand Corcos dit : « pensant au rapport logique de force-logique de sens, distinguer un acting primitif se matérialisant dans l'impulsivité d'un acting plus élaboré se traduisant par la *compulsivité* [...] où le sujet agit quelque chose du passé, témoignant de sa fidélité à celui-ci, mais aussi et d'une certaine manière de sa tentative de le saisir, de saisir son énigme, en se le remémorant corporellement. » Corcos M., *Le corps absent...*, *op.*, *cit.*, p.239. Voir dans cette thèse « Au-delà de la psychose : clôturer Artaud ».

la représentation psychique. Les deux expressions du geste répondent plus ou moins au passage du processus primaire vers le secondaire. Non seulement. En fait, le geste ne répond qu'à la présence de l'objet. Et s'il se fait avec l'objet, il se fait alors avec l'opposition Moi/non-Moi. Ainsi, le geste habite dans la « volonté » du Moi, plus exactement dans la pulsion du Moi. Rappelons-nous que cette pulsion dans le Moi est de type narcissique car elle est à la base de la formation du caractère. C'est la raison pour laquelle le geste peut, selon l'objet qu'il a devant lui, devenir gracieux. Ce geste répète ce que le Moi a déjà perdu (dans son processus d'identification) tout en portant la promesse d'une satisfaction autoérotique illimitée. C'est la quête de satisfaction qui oriente la manifestation gestuelle et c'est la compulsion de la répétition qui garde constamment la puissance excitatrice. C'est par le projet fantasmatique du geste que le Moi tolère le retardement de la satisfaction pulsionnelle, mais *en réalisant* le geste le Moi jouit de celle-ci. L'évanescence de cette expérience marque à jamais l'instantanéité du contact pulsionnel. L'expérience temporelle peut se mesurer par le manque ou la présence de ce contact. De ce fait, le contact pulsionnel autant éphémère qu'intense régit le temps en déroulant, dont la frustration marque la subjectivité du temps d'attente. Si le geste émule le comportement pulsionnel, le gérondif le fait revenir en l'instantanéité.

Or, avec Green on peut faire entrer ce processus dans la logique de la *liaison* et la *déliation* pulsionnelle pour expliquer le fonctionnement du geste. Mais l'auteur ne parle pas du geste tout au long de cet ouvrage. C'est nous qui avons déduit, par son usage exagéré du gérondif, la présence (en négatif) du geste chez Green. Il n'a pas en effet continué sur la trace du geste parce qu'il critique les « schèmes d'action »<sup>653</sup>. Il a raison quand même. Car suivre un « schème d'action » réduit la portée pulsionnelle à une description (explication) d'une intentionnalité en « arrière-plan » simple (vecteur entre conscient et inconscient). Nous avons décelé, en critiquant la philosophie analytique-pragmatique, la racine de cet arrière-plan comme une « description de la description » de l'intentionnalité de l'acte, dont le « tout » est le geste

---

<sup>653</sup> *Ibid.*, p.85. Cf., Fonagy I., « Les langages dans le langage » in *Langages II rencontres psychanalytiques d'Aix-en Provence, 1983*, Les Belles Lettres, Paris, 1984. Il est étonnant de constater que Green ait perdu de vue le travail de langage par rapport au geste de Fonagy. En effet, Fonagy fait une distinction entre le langage du geste et celui du discours. Il passe par J.-L. Austin pour éclaircir la performativité du geste en tant qu'expression communicationnelle : « les verbes latins *dicere* "dire" sont de la famille de *digitus* "inedex", du grec *deiknymi* qui comme l'allemand *zeigen* se réfèrent au geste de montrer du doigt. Il s'agit là de verbes "performatifs" gestuels. » p. 336. Même si Fonagy considère la performativité de la communication gestuelle il n'échappe pas à l'usage du gérondif. En fait il propose l'hypothèse « que la pensée vient en parlant ; qu'en la formulant, on recouvre entièrement ou partiellement la voie de l'évolution verbale [...] il est plus probable que l'articulation de la pensée se fait graduellement, ayant pour point de départ une idée globale, souvent semi-visuelle. L'anticipation gestuelle en témoigne. » *Ibid.*, 346.

antisocial<sup>654</sup>. Dans cette même démarche nous avons constaté la force du geste lorsqu'il prend la forme du discours (sans arriver à en être un). Les liaisons inter-mots, c'est-à-dire les silences (gestuels) qui travaillent pour la cohérence du sens, d'après nous, se rendent visibles sous la forme du gérondif. Ce dernier se montre optimal comme le négatif (en discours) du geste. Raison pour laquelle, la nature pulsionnelle, vue comme la manifestation de la pulsion de vie ou de mort, s'exprime dans les instances psychiques via le gérondif. Comment les distinguer alors ?

Le gérondif est, tel que nous le définissons, une expression limite entre le geste et l'acte de parole dont la fonction est d'unir différentes actions pour former un tout gestuel. Cela s'accorde à ce que Green dit de la « pulsion de vie » qui « est supposée accomplir des synthèses de plus en plus grandes, c'est-à-dire qu'elle agirait en rassemblant, en maintenant en cohésion par la liaison des ensembles de plus en plus vastes, mettant à profit l'énergie d'Eros, mais ayant, dans son progrès même, à contrecarrer la tendance à la stagnation. »<sup>655</sup> Il est ici flagrant l'usage du gérondif, car il est tellement lié à la construction représentationnelle de l'expression pulsionnelle que la liaison (active) se montre *en liant*. Grâce à cette manifestation pulsionnelle discursive, le gérondif exprime sa force de liaison. Nous la nommons le *gérondif du geste*. Le conflit pulsionnel n'est plus ici dans une compétition pour la représentation la plus fidèle au sens langagier, il est plutôt dans la nature pulsionnelle qui propulse l'agir même de la *signification* ultérieure. La pulsion s'actualise avec l'objet (surtout en relation à lui) dont la béance entre sujet et objet est comblée par la quête de *signification*, soit elle de *vie* ou de *mort*. Ce dernier point pose le problème de l'*intrication des pulsions érotiques et destructrices*. Il semble que pour Green la figuration temporelle dépend de l'intrication pulsionnelle. Pour aborder ce sujet, il s'appuie sur la communication personnelle *Géométrie de l'antipsychique* d'Anne Denis. Il en remarque le fait « d'inférer que l'objet psychique et psychisant, est bien l'organisateur du temps, pour autant que le sujet "prend le temps de la fiction" au lieu de répondre quasi automatiquement [...] Denis nous fait comprendre que la pulsion doit être conçue en faisant la part du détour de l'objet. »<sup>656</sup> Cette hypothèse est utile pour Green parce qu'avec celle-ci il peut introduire dans sa réflexion le temps en se liant à l'objet, c'est-à-dire un temps qui dépend de la relation entre pulsion et objet. Cette liaison, entre temps et objet, semble être déjà *régressée* à une fixation précédente qui lui permet de concevoir, selon nous, un *ancien*

---

<sup>655</sup> *Ibid.*, p.128.

<sup>656</sup> *Ibid.*, p.144.

*frayage* comme « le temps de la fiction ». Désormais, cet objet « psychisant » dépend d'un mouvement constant (au gérondif) « en faisant » de l'objet une activité mouvante grâce à l'activité pulsionnelle que *le réfère*. Objet *et* pulsion sont réciproquement attirés par une *conjonction active* qui leur est propre : le jeu (de la bobine) dont le mouvement concret, lui-même, stimule la *représentation fantasmatique* : lancer (acte) *et* (penser) ramener (acte). Ce «et» se réfère, en liant les actes, à l'absence et à la présence de l'objet. En ce sens, le mouvement désigne, selon nous, l'alliage de la pulsion à l'objet et l'appréciation du temps se configure de manière hallucinatoire – « temps de la fiction » selon Green.

Si Green préfère parler du « temps de la pulsion » tout en concédant une place privilégiée à la notion de l'« *antipsychique* », c'est parce qu'il n'a pas averti l'usage excessif du gérondif qu'il fait lors de décrire le « mouvement pulsionnel ». De ce fait, tout ce que nous comprenons pour geste (et leurs implications métapsychologiques liées au gérondif), Green l'entend comme un « temps éclaté ».

En revanche, l'application théorique que Green fait au dispositif psychanalytique garde encore une ressemblance avec nos propos cliniques. Il décrit une psychopathologie « métapsychologique » à partir du processus thérapeutique. La position contre-transférentielle s'y montre stagnée devant la « compulsion de la répétition » mortifère de la « réaction thérapeutique négative » du patient. Green décrit ce processus où « au fil des séances subissant les effets stagnants d'une reproduction sans terme, l'analyse sombrant dans l'ennui. »<sup>657</sup> Notons comment l'usage du gérondif reflète aussi la *déliasion pulsionnelle*, travestie en la « réaction thérapeutique négative ». Les traces de l'« *antipsychique* » ici se laissent voir lorsque Green sentence : « l'objet a toujours été là mais n'était pas susceptible d'apparaître sous différents angles, parce qu'il était inscrit non seulement dans le hors-temps, mais dans l'anti-temps, immobile. »<sup>658</sup>

Clarifions avec notre clinique. La stagnation du processus thérapeutique montre un objet statique et pratiquement insensible à l'intervention extérieure. Cet objet ne montre que capricieusement une seule facette, puisqu'il ne conduit pas la pulsion. Le jeu de la toupie, peut-il se rendre utile face à cette expression psychopathologique négative ?

D'abord, ce qui met en jeu tous les éléments c'est la toupie. Son mouvement permet d'émuler le comportement de la pulsion et faire vivre au patient le paradoxe (simultanéité

---

<sup>657</sup> *Ibid.*, p.147.

<sup>658</sup> *Ibid.*, p.147.

d'absence et de présence) sans le dépasser – « objet subjectif » dans l'aire de *transition* selon Winnicott. Puis, le gérondif en tant qu'expression simultanée des actions, permet également d'émuler le comportement pulsionnel. Si le gérondif suit la trace de la pulsion tout en liant l'action avec le discours simultané (pulsion de vie exprimée par la « fonction objectalisante »), la toupie émule le comportement pulsionnel de stagnation dans un seul mouvement simultané (pulsion de mort exprimée en négatif par la « fonction désobjectalisante »). Sous cette logique, gérondif et toupie semblent remplir la même fonction d'émulation pulsionnelle. La toupie est un objet inanimé qui s'*anime* par l'ébranlement que fait le sujet. Elle reçoit l'énergie en la transformant en mouvement gyroscopique. Le sujet y investit son attention. Pourquoi ? Parce qu'il est fasciné de voir comment son énergie se conduit transformée en mouvement par la toupie. Voilà le paradoxe. La toupie n'est plus là tout en *étant* là. Son mouvement gyroscopique la fait apparaître transmutée en ce qu'il n'est pas, un pur mouvement. Le sujet ne regarde plus la toupie, il n'en regard que le négatif. Ce dernier n'est que l'émulation de la pulsion. En disparaissant par le mouvement l'objet (toupie) fait apparaître ce qui n'est plus là, la pulsion. Le conflit tombe sur le sujet : comment éprouver l'excitation pulsionnelle sans pour autant perdre l'objet ? Notre patient ne peut pas se passer d'éprouver la satisfaction de voir matérialisée sa pulsion et avoir l'illusion (Winnicott dirait l'espoir) de la rejoindre (dans un « tout gestuel »). Ce qui implique à son tour de tolérer le détachement de l'objet. Cela est impensable pour le sujet. Sa pulsion devient en conséquence plus importante que l'objet même. De ce fait, la significativité qui peut avoir l'objet n'est qu'un leurre de surface qui a pour mission le gain pulsionnel du sujet. Le rapport aux autres est ainsi marqué par une quête effrénée de la pulsion dans l'objet. Une fois que la pulsion est révélée (dans l'objet), l'obtention de la satisfaction pulsionnelle consomme le rapport entre sujet et objet. Plus l'objet s'oppose à ce rapport avide de satisfaction plus la pulsion devient évanescence. Normalement cette opposition est bénéfique pour tolérer la réalité et limiter l'action d'une pensée toute-puissante régie par le « processus primaire ». De cette opposition ne reste qu'une trace mnésique dont ses nuances ne sont pas repérables pour le sujet antisocial. En effet, si rien ne fait cloche pour le sujet, cela n'est pas à cause d'une absence matérielle de l'objet, mais parce que le sujet ne peut pas reconnaître la subtilité de la trace mnésique *pulsionnelle*, à condition qu'elle soit marquée de brutalité. En définitive, Marc souffre de ne pas reconnaître la trace de sa pulsion. Situation qui le prive d'une construction hallucinatoire liante à sa volonté d'agir (en gérondif). Tout ce qu'il pourrait dire à propos de ce qu'il fait n'est qu'un accessoire sans référence subjective. L'illusion de subjectiver son acte via un autre acte n'engendre qu'un manque qui stimule réflexivement un autre acte (en vide). En vide de *signification*. Si le passage à l'acte est à la pulsion de mort,

le gérondif est à la pulsion de vie. Et, si la toupie est au passage à l'acte, la phrase « j'ai rien fait » est au gérondif. Cette dernière prémisse est à peine juste. En fait, le jeu de la toupie peut partialement représenter le comportement antisocial, puisque l'action physique d'ébranler constamment la toupie signifie la quête avide du contact pulsionnel. Mais, la phrase « j'ai rien fait » n'adhère pas à la logique du gérondif. La signification en vide de la phrase empêche le développement des associations futures au gérondif. L'action liante de celui-ci n'est pas à l'œuvre car la phrase représente la déliaison par le clivage. L'acte reste alors désinvesti et sa phrase déliée de toute *significativité* ultérieure.

Le sujet antisocial montre, privé de la capacité de lier son comportement pulsionnel à l'expérience psychique, sa psychopathologie par contraste (en négatif) du gérondif. De ce fait, la *significativité* de la trace mnésique pulsionnelle (même active dans le passage à l'acte) ne suit pas le courant associatif verbal du sujet. Ainsi, « j'ai rien fait » qui suit le passage à l'acte violent peut se compléter en énonçant : « j'ai rien fait » « par rapport à ce que je voulais vraiment faire » ou bien, « j'ai rien fait » « d'autre que rétablir mon droit » ou finalement, « j'ai rien fait » « pour être abandonné ». Les compléments que l'on peut y ajouter peuvent se multiplier encore. Car ceux-ci obéissent à l'absence de significativité qui réclame une liaison aussi contenante que tranchante pour toutes les actions du sujet. La simultanéité (de faire et de ne pas faire) s'exprime par le geste antisocial. Le geste permet, en tant qu'interstice entre acte et parole, de vivre la simultanéité d'actions au sujet sans pour autant passer entièrement à l'acte ni au discours non plus. Véritable solution de compromis : qui permet au sujet de vivre l'excitation pulsionnelle mais qui le prive, après-coup, de l'usage du gérondif en tant que construction subjective liante.

Ce processus rend compte d'une fascination hypnotique pour la toupie. Cette fascination témoigne d'une « identification projective » à l'œuvre. Remarquons que l'identification ne se fait pas avec l'objet « toupie », mais avec la pulsion qu'il suscite. Si ce processus n'est pas mis en place, le sujet peut souffrir d'une sorte d'intoxication pour la libido narcissique. Le mouvement de la toupie catalyse la décharge pulsionnelle à l'extérieur. Si l'on pousse plus loin ce raisonnement, on verra que l'identification du sujet à la toupie suit la logique de l'identification vécue passivement avec sa mère. La détresse éprouvée par l'enfant n'était pas assimilée par la mère. L'action spécifique n'a pas eue lieu dans le rapport mère/enfant. Par conséquent, le sujet ne fait pas le travail d'assimiler l'objet dans une représentation fantasmatique subjective. Ce sujet se contente de parasiter l'objet en le contrôlant (via un remplissage pulsionnel) comme s'il s'agissait de lui-même. La fascination de voir la stagnation

de la libido fixée dans l'objet, représente pour le sujet antisocial la conquête de la pulsion au détriment du rapport à l'objet.

Or, le caractère du sujet se développe sans le deuil de leurs identifications passées. Ceci implique *grosso modo* que le sujet ne pourra pas tolérer l'incomplétude l'objet. Chercher dans l'objet ce qui est déjà perdu, n'est pas affaire chez l'antisocial. Le sadisme est à portée de main lorsque l'objet ne remplit pas les exigences pulsionnelles demandées par le sujet. Et si notre patient avait développé la compulsion de cracher sur l'autre, il est du à ce que son caractère a resté infiltré de libido narcissique non-délestée. Enfin, ni lui ni sa mère ne pouvaient pas assimiler la charge pulsionnelle libre.

On constate que, en suivant le parcours pulsionnel qui active la deuxième topique, le contact direct avec la pulsion finit par consommer le jugement autonome du moi. En parallèle, le ça devient allié avec le surmoi pour déclencher dans le moi l'appétit constant pour l'obtention du plaisir lié à une décharge pulsionnelle brute. Une libido narcissique surcharge le circuit entre les instances dont la preuve est un surinvestissement de tout l'appareil psychique. On dirait une sorte de personnalité pulsionnelle ou de caractère régi par ses pulsions. Qui peut alors tenir tout le système, si le moi et ses déclinaisons (de caractère et de personnalité) sont déjà happés par le régime pulsionnel du principe du plaisir ?

Suffisamment étudiée, cette question tranche néanmoins toutes les recherches contemporaines sur la place du *sujet* dans la psychanalyse. Bien que Green ait développé une conception du sujet, sous la rubrique de la « lignée subjectale » tout en admettant son inspiration lacanienne, il a pu quand même faire une refonte, étayé du paradigme pulsionnel, en opposition à Lacan – notamment par son primat de la linguistique et de ce que nous appelons « une philosophie ontologique de la psychanalyse » (qui témoigne d'une inspiration moins critique que doctrinale à Heidegger). De ce fait, Green se montre critique par rapport aux approches qui considèrent le sujet comme une instance limite dans l'advenir psychique. Il estime qu'ils sont périlleusement proches d'une phénoménologie du sujet dont « la théorisation court le danger, d'une part de verser dans la description phénoménologique et, de l'autre, de représenter une nouvelle version d'un génétisme normatif. »<sup>659</sup> Pour Green le *processus de subjectivation* « est une nouvelle optique permettant de concevoir l'évolution psychique sous l'angle d'une *appropriation subjective* qui ne se contente pas de dépasser des étapes révolues mais les intègre

---

<sup>659</sup> Green A., *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Puf, Paris, 2002, p.159.

au nom de la subjectivité en marche, traversant bien des périls qui compromettent ses acquis, navigant au risque des intempéries de nature psychotique. »<sup>660</sup>

Allons plus loin. Si notre conception du comportement antisocial, déduite au début d'une description principalement phénoménologique, pousse les faits cliniques vers une psychopathologie du geste antisocial, issue à son tour d'une explication métapsychologique qui se rend davantage évidente par la représentation pulsionnelle au gérondif, il est logique alors questionner les implications subjacentes à la notion du *sujet* tout en sachant, d'après nous, que le négatif du comportement antisocial trouve sa *significativité* au gérondif. En ce sens, tout ce que le sujet fait et dit de lui-même renvoi à sa situation de vie : comment la vie du sujet peut-elle s'accorder à un ensemble plus large que l'appareil psychique ou que la personnalité dite *limite* ou même à la pathologie du caractère ? Toutes les manifestations pathologiques, liées à la structure de la personnalité, rendent compte d'une quête impossible, c'est-à-dire d'une difficulté à représenter (quel qu'il soit le moyen représentationnel) la totalité historique de l'expérience du sujet. Est-ce que le comportement antisocial (en incluant son geste et son opposé au gérondif) et son attaque active aux formes plus sublimées de socialisation, peut-il s'inscrire dans le débat de la *subjectivation* ? Outre, est-ce que le comportement antisocial peut travailler contre le processus de subjectivation et, du même coup, rendre efficiente sa manifestation négative (au gérondif) dans le processus même de subjectivation ?

### ***Sujet et gérondif***

Avec cette condition subjective (en devenir) nous posons une dernière hypothèse : le gérondif en tant que émissaire du geste (surtout antisocial) peut-il expliquer la simultanéité pulsionnelle (intra et inter *instances*) tout en réécrivant le parcours de la trace mnésique ? Bien que la psychanalyse contemporaine ait prêtée une attention particulière au langage et ses formes négatives exprimées en acte, elle n'a pas concernée une attention significative au geste et ses formes négatives, comme par exemple le gérondif. Même si Green a développé une théorie

---

<sup>660</sup> *Ibid.*, p.159.

parallèle au logocentrisme lacanien et, d'un même coup, poussé l'horizon de recherche sur les manifestations de la pulsion, il n'a pas exploré les nuances que le geste suscite lorsqu'il est mis à l'examen critique. Nous allons démontrer que, même si chez Green existe une intuition du geste, cela n'a pas été une condition suffisante pour le travailler à côté d'autres manifestations pulsionnelles d'allure plus explicite. Autrement dit, notre effort vise à mettre en évidence comment la démarche de Green ouvre les possibilités de travailler d'autres potentialités heuristiques même si elle les a ignoré dans son parcours théorique. Le problème est à double tranchant. D'abord le phénomène clinique montre, exprimé en geste, un négatif qui émule le comportement pulsionnel puis, du même mouvement, se figure au gérondif dans la théorisation qu'il suscite ultérieurement.

Raymond Cahn, l'un de précurseurs de la *subjectivation*, n'est pas insensible aux critiques de Green. Cahn s'y prononce « le risque en effet, avec le "sujet", est à chaque instant de verser dans la phénoménologie. »<sup>661</sup> Si le traitement théorique sur le sujet implique frôler une démarche phénoménologique, c'est à cause d'une description centrée sur l'histoire subjective du sujet. En ce sens, l'appareil psychique est, avec toutes ses références, compris comme une « fiction théorique ». La subversion subjacente à l'analyse du sujet questionne, sous une rigueur autant métapsychologique que transnosographique, les formes que celui-ci prend lorsque l'on soumet à l'examen critique. En conséquence, si Cahn signale, quelques lignes plus loin, que la « Manière » c'est « *cette façon particulière de tenter de s'affirmer, de tenir en main* » comme quelque chose que le sujet lie avec lui-même et à autrui et que « rien ne pourra se faire, sans passer par la dimension subjectale »<sup>662</sup>, les chances qui a Green de ne pas considérer le subjectivation comme une phénoménologie sont assez réduites. Pourtant, Cahn ne cible pas à se débarrasser de la question phénoménologique subjacente à l'analyse du sujet. Au contraire, il fait un effort pour l'intégrer dans ses analyses. C'est la raison pour laquelle, la remarque sur la « Manière » nous fait penser moins à un processus de subjectivation qu'à la description de la formation de caractère, au sens large. De cette façon, il devient plus claire la deuxième remarque de Green à propos du « génétisme formatif ». Entre phénoménologie et génétisme formatif, la subjectivation, qui propose Cahn, n'en dévient qu'une sous l'auspice d'une métapsychologie de la relation sujet/objet. Cette métapsychologie borne, en tant que boussole analytique de l'inconscient, l'expansion démesurée d'une description régie par la *réduction à la conscience*. Par conséquent, l'inclusion d'une « fonction subjectalisante » de

---

<sup>661</sup> Richard F., Urribarri F., *Autour de l'œuvre d'André Green. Enjeux pour une psychanalyse contemporaine*, Puf, Paris, p.217.

<sup>662</sup> *Ibid.*, p.219.

Cahn s'inspire de la « fonction objectalisante » de Green, ce qui permet de faire une métapsychologie de la relation du sujet dans la relation d'objet même. D'objet à objet émerge une relation de sujet à sujet, qui complexifie – en prévenant le risque d'un solipsisme implicite dans l'objet de la pulsion – le rapport sujet et objet en le poussant vers un processus réflexif du sujet du sujet. C'est la logique de « a - a' » de Lacan dans le sujet - sujet de Cahn. Mais avec Green, Cahn soutient « l'analyste a à fournir les réponses qui auraient dû venir de la part de l'objet, y compris par son travail imaginatif propre, fabriquant et reconstituant les liens permettant de retrouver ce sens disparu parce qu'inassumable, à travers les fragments de réalité psychique dispersés, séparés les uns des autres. »<sup>663</sup>

Cahn n'échappe pas au recours du gérondif. Il semble que son usage devient primordial, en considérant celui qu'en fait Green, pour illustrer les processus d'objectalisation. Surtout quand ceux-ci sont utilisés pour représenter l'injection pulsionnelle dans les relations d'objet. Cette dernière anime, tout en circulant par les instances psychiques, tout l'appareil psychique. L'énigme de qui est le porteur de la pulsion s'éparpille dans le comportement pulsionnel. Green est, face à cette question, plus drastique : « nul besoin de poser à l'origine un Soi. Dans le *Ich* freudien, il n'y a pas que le Moi, il y a aussi le Je, le Sujet. »<sup>664</sup>

Rappelons que c'est le même dilemme que Kernberg essaya de résoudre en recourant au *Ich* freudien du *Malaise dans la culture* (1930). L'utilité que Kernberg en tire est exemplaire, mais reste une solution de compromis pour l'appliquer à nos propos<sup>665</sup>. Car il développe, au biais du problème de l'affect comme une représentation pulsionnelle, un Self qui prend en charge tout l'appareil psychique. Mais, et à l'égale de la solution du *sujet* de Cahn, ce Self chemine vers une formation du caractère au sens classique de Freud (par le détachement des identifications passées) et, au sens de Fenichel, comme une conception d'ensemble régie par le Moi (telle la « Psychologie du Moi » de Hartmann). En définitive, le *Ich-selbst*, que fait travailler Kernberg, ne peut pas rendre suffisamment compte de la complexité du comportement antisocial, même si les efforts de l'auteur visent également à liquider ce sujet. Cela va à la rencontre de la perte de limites, qui est propre à la non différenciation moi/non-moi, mais sans en impliquer le « sentiment océanique » (Freud, 1929) comme un précurseur de l'agression sadique lorsque le *Ich-selbst* se dissout en prenant contact avec le monde.

---

<sup>663</sup> *Ibid.*, p.224.

<sup>664</sup> *Ibid.*, p.226. Commentaire de Green.

<sup>665</sup> Voir *Comportement antisocial* dans le chapitre 1.

C'est le dilemme que, selon nous, François Richard, l'autre précurseur de la subjectivation, prend en charge sous l'optique du « Moi/sujet », la place du sujet et la métapsychologie du Moi. Fréquemment en parlant de la théorie de la subjectivation on a la tendance à la présenter en l'amalgamant aux propos de Cahn, toutefois Richard va plus loin quant aux portées réflexives que cette théorie suscite surtout dans l'interaction avec d'autres disciplines.

Les critiques que Green pose sur la subjectivation sont activement rebattues par Richard. On sent qu'il les considère comme des outils heuristiques sans pour autant les assimiler passivement à son champ de réflexion. Quand Green accuse sur la proximité de la subjectivation avec la phénoménologie, Richard questionne que dans *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine* (où Green critique la subjectivation) « n'y a-t-il pas une réminiscence husserlienne dans ce titre ? »<sup>666</sup> Ajoutons que cette remarque accompagne une description détaillée sur les implications philosophiques du temps à propos du « Moi-sujet » et de la « lignée subjectale » chez Green. Si nous la faisons superficiellement travailler au service de la traduction que fait Ricœur de *Idées directrices pour une phénoménologie* de Husserl où la *Bedeutung* devient la même « signification » qui traite Derrida, cette remarque de Richard prend toute son ampleur à côté de la simultanéité temporelle (et tellement *atemporelle* parce qu'instantanée) qui offre la figure du gérondif.

Dans ce même paragraphe Richard questionne, à la lumière de la formule « opération d'inscription-effacement » des traces mnésiques (Green, 1970) :

« L'idée de temporalité ne serait-elle pas une façon de représenter cette contradiction en transformant le réel qui résiste à la représentance en successivité-discontinuité ? N'est-ce pas donc la notion même du Sujet (qui suppose toujours l'Unité, même si on le pose comme divisé) qui serait à contester, en particulier à la lumière des propositions plus récentes sur la « lignée subjectale ? »<sup>667</sup>

Ces questions sont répondues par Green dans un entretien avec Richard. Retenons ce que dit Green sur Derrida : « j'étais intéressé par sa critique du logocentrisme et sa façon de donner un relief fort à la notion de trace au-delà de la trace mnésique, ce qui allait en direction de l'inscription des différents types d'inscriptions, la principale étant pour Freud celle de la pulsion. »<sup>668</sup> Tout de suite, à propos de la « lignée subjectale », Green ajoute que l'insuffisance

---

<sup>666</sup> *Ibid.*, p.234.

<sup>667</sup> *Ibid.*, p.234.

<sup>668</sup> Richard F., *La rencontre psychanalytique*, Dunod, Paris, 2011, p.269.

du « moi freudien » (par rapport au *Ford da*) se complète avec le sujet de l'inconscient : « mais en le différenciant avant de les réunir, l'un n'allant pas sans l'autre mais s'entravant mutuellement, d'où cette formulation d'un "moi-sujet". »

On constate encore une fois l'usage récurrent du gérondif chez Green. Arrêtons-nous ici un moment. Richard pointe la situation du temps dans le sujet, ce qui revient à considérer la pulsion dans le sujet dont les traces s'inscrivent dans la relation avec un autre sujet. Notre hypothèse peut parfaitement se mettre en relation avec l'usage du gérondif que fait Green quand décrit la pulsion – liée au temps et aux instances psychiques. Rien n'empêche d'associer cet usage du gérondif à celui qu'en fait Richard. Les connexions sont multiples. Green répond à la question de Richard en évoquant l'inscription de la trace de la pulsion avec Derrida, puis il précise la notion du « moi-sujet » au-delà du sujet de l'inconscient. Trois éléments peuvent se dégager de cette question et de sa réponse : la pulsion, le temps et le sujet. Ceux-ci se coordonnent profondément par l'« opération d'inscription-effacement » des traces mnésiques. Cette opération est tributaire des idées de Derrida sur la *l'archi-trace* et son application à l'écriture (disons *représentationnelle*) de Freud. Derrida, montre comment la théorisation principalement du *Projet...* (1895), *Note sur le block magique* (1924) et de l'*Interprétation du rêve* (1899-1900) de Freud, transmet, dans ses lignes, une motivation à persister, notamment contre la mort par *effacement* de la trace elle-même. Le noyau de la trace reste ainsi inconnu, mais persiste dans la différence et sa réplique, dont la traduction (construction) c'est le seul moyen pour accéder à sa significativité, au biais du signifiant. Le modèle de l'interprétation en est l'illustration par excellence. Il y a donc une transmission d'une pure expression psychique, où la traduction par le langage ne peut pas la rendre identique à ses signes. De cette manière, tout ce qui *trace* la trace n'est qu'une transmutation du psychique à l'extérieur ou de l'inconscient au conscient. Il n'est pas alors étonnant que Derrida soutienne « l'efficace qu'Artaud lui destinait [à l'expression verbale] sur la scène de la cruauté. Or un corps verbal ne se laisse pas traduire ou transporter dans une autre langue. Il est cela même que la traduction laisse tomber. Laisser tomber le corps, telle est même l'énergie essentielle de la traduction. »<sup>669</sup> On songe au commentaire de Green sur Artaud « ce n'est pas d'une transmission littéraire qu'il s'agit mais du produit d'une âme désaccordée hantée par un corps qui se déglingue et qui hurle sa souffrance. »<sup>670</sup> L'immanence de la trace tombe sur la fragilité de la traduction.

---

<sup>669</sup> Derrida J., « Freud et la scène de l'écriture » in *L'écriture et la différence*, Seuil, 1967, p.312.

<sup>670</sup> Green A., *La lettre et la mort*, op. cit., 2004, p.26.

Ce qui hante cette *trace* est son possible effacement, qui pour Derrida « est la mort elle-même et c'est dans son horizon qu'il faut penser non seulement le "présent" mais aussi ce que Freud a sans doute cru être indélébile de certaines traces dans l'inconscient où "rien ne finit, rien ne passe, rien n'est oublié". »<sup>671</sup> Cette référence au célèbre chapitre VII de *L'interprétation du rêve*, permet à Derrida de radicaliser encore plus « la *pensée de la trace* (*pensée* parce qu'échappant au binarisme et le rendant possible à partir de rien). »<sup>672</sup> Il est évident que Derrida fait une allusion implicite au parcours pulsionnel. Mais, il reste fidèle à la non traduction de la trace, car cela implique considérer la mythologie des pulsions. Où *vie* et *mort* se battent pour l'immanence soit de l'oubli soit du souvenir. Et si Derrida recourt aussi au gérondif, tout en évoquant Artaud, c'est pour maintenir la non-joncture entre corps et représentation, par extension entre affect et parole et plus radicalisé encore entre pulsion et *représentance*. L'énigme ne peut qu'être pulsionnelle. En ce sens, et dépassant Derrida qui travaille sa *trace* avec la *Bedeutung*, ce « présent » est, lié à la trace (désormais inconsciente), une pure *mixture pulsionnelle*. Ce qui évoque l'immédiateté simultanée d'inscrire et d'effacer. Mieux, la simultanéité de vivre et de mourir. Mieux encore, d'investir et de désinvestir. Notre hypothèse de considérer d'abord l'action du geste différée (et présentifiée aussi) au gérondif (tout en émulant le comportement pulsionnel) atteint, sans problème, l'analogon psychique qui offre le jeu de la toupie. En faisons un dernier contraste avec l'interprétation que Green fait du jeu de la bobine, pour travailler l'évolution des idées de Green et leur dépassement avec Richard.

Green consacre une attention particulière à la description du jeu de la bobine dans *Répétition, différence et réplication. En relisant Au-delà du principe de plaisir* (Green, 1970). Le texte commence avec une citation en haut du *Sonnet III* de Shakespeare. En prenons un extrait :

« "Regarde en ton miroir, dis à la face que tu vois : le temps est maintenant venu que cette face en informe une autre, de laquelle, si tu ravives ton bel état, tu frustreras le monde en laissant sans bénédiction quelque mère [...] ou qui s'arrogant voudrait être tombeau de son amour, en fermant la postérité ? »<sup>673</sup>

Ce dense mais beau passage, s'accorde aux prétentions du texte. De ce fait, la formule « répétition, différence et réplication » ne synthétise qu'une seule chose, la simultanéité temporelle du gérondif « en relisant » *Au-delà du principe de plaisir*. Et, l'image spéculaire

<sup>671</sup> Derrida J., « Freud et la scène de l'écriture » in *L'écriture et la différence*, op. cit, 1967, p.339.

<sup>672</sup> *Ibid.*, p.339.

<sup>673</sup> Green A., « Répétition, différence et réplication. En relisant Au-delà du principe de plaisir » in *La diachronie en psychanalyse*, Minuit, Paris, 2000, p.87.

réapparaît, en transitant les coordonnées du présent, passé et future, pour disparaître encore une fois sous la sollicitude de l'autre (mère). Étrange paradoxe de vivre en mourant à chaque instant. Mais, revivant d'un coup dans la solitude de la mort. Ainsi, c'est l'autre qui anime la vie psychique, lorsqu'il meurt ou simplement part ailleurs. C'est ici que se trouve le jeu de la bobine pour Green. La répétition de l'identique (qui évoque la pulsion dans la trace) suggère que le jeu émule la psyché. Mais, on n'est pas encore dans la pulsion du gérondif. Pour mieux établir un contraste avec la description de Green, précisons la genèse des éléments à analyser.

Au-delà de la simultanéité instantanée qui signale le gérondif, se trouve une condition intemporelle liée à son expression langagière. Mais, cette dernière est abolie par l'immédiateté du geste (en tant que processus à l'œuvre mi-chemin de la parole et de l'action) et, dont la significativité s'installe dans la répétition « d'innombrables moi » (Freud, 1923) en arrière-plan. Nous prenons la formule que Green cite de Freud pour expliquer la non-contemporanéité de la signification. Il dit : « le moment où ça se passe n'offre rien d'autre qu'une possibilité de se signifier [...] il se passe quelque chose. Quelque chose d'autre pourrait se passer. Il ne pourrait pourtant pas se passer n'importe quoi d'autre, puisque quelque chose se passe. Il se passe la possibilité de passer à autre chose [...] »<sup>674</sup> Arrêtons ici. Ce paragraphe hyper-récursif souffre de ne pas considérer la contemporanéité du gérondif. Green parle sans doute de la signification hors du temps où la succession des moments ne s'arrête jamais. En plus, cette dernière se massifie à l'infini si la signification n'ancre pas l'expérience pulsionnelle à sa représentation (même si elle n'est qu'un succédané insignifiant). On constate également, qu'à l'époque Green était sous l'influence théorique de Lacan, et une théorisation de la pulsion brillait par son absence. Le seul temps à considérer c'était le *temps logique*. Pourtant cette récursivité, plus exactement cette répétition permet à Green de concevoir l'idée de « répétition, différence et réplication ». Le temps est ainsi lié au mouvement répétitif, en faisant apparaître l'objet perdu (mère), où la différence s'installe en activant la perte de la satisfaction originaires (en compagnie de la mère) et la réplication imite en récréant l'espace du trauma dans le jeu même. Nous avons forcé la formule avec l'usage du gérondif pour injecter, tel un liquide collant, la simultanéité de ces moments, auparavant mise en concaténation réflexive. En effet, Green est préoccupé par la signification liante entre les éléments de l'ensemble du jeu. Il en dit :

---

<sup>674</sup> Green A. (1967) « La diachronie en psychanalyse » in *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Minuit, 2000, p.28.

« Dans la relation qui l'unit à la bobine, l'enfant joint le cri au geste et à l'apparition-disparition de l'objet. L'interjection fournit l'analogon vocal du jet de la bobine (sa projection) et de l'action qui ramène celle-ci, de même que cet analogon accompagne le constat de l'absence et de la présence de l'objet. La jaculation est jetée entre ces opérations, comme elle est jetée entre l'enfant et son entourage qu'il rend témoin de la performance accomplie. »<sup>675</sup>

Il est étonnant de constater, qu'après le traitement de Green, le jeu de la bobine ressemble encore plus à celui de la toupie. Mais la ressemblance est mince en comparaison à ce qui les différencie. Si Green s'intéresse en effet à la joncture du cri avec le geste, c'est parce qu'il tient compte du fait de la simultanéité d'apparition et de disparition de l'objet. Et, si l'ensemble est une performance accomplie, il est du à ce qu'elle est considérée liée en tant qu'élément indissociable de l'entourage. La considération du contexte permet à Green parler de performance, selon nous, au même titre que la *performativité* organise les actions avec le contexte. Jusqu'ici les similitudes rendent les deux jeux semblables. Mais, en poussant plus la considération du geste, en tant que porteur de la significativité, et que celui-ci travaille comme un analogon de la psyché et en même temps comme le contraire du gérondif, les similitudes ne tiennent plus. En effet, Green vise à remarquer la simultanéité d'absence-présence avec la fonction répétitive d'aller et revenir de l'objet. Pour que cette fonction marche, il faut capitalement inclure la ficelle (signification au sens de Winnicott). De n'en être pas le cas, la simultanéité d'absence-présence devient forcée, voire inopérante. C'est ici que la toupie prend toute son ampleur heuristique. Avec celle-ci pas de besoin de ficelle signifiante, mais aussi pas de la représentation (en analogon) de la psyché. La toupie se rend, dépourvue de ficelle donc de significativité, davantage exemplaire pour représenter ce qui résiste à être tracé, c'est-à-dire la pulsion. De cette manière, la toupie peut, en elle-même représenter la simultanéité *atemporelle* de la pulsion dont les traces ne frayent pas un circuit temporel analogue-significatif. De telle sorte que, l'irreprésentabilité de la pulsion reste une pure immanence. Pure en tant que vierge et autosuffisante.

Enfin, notons que dans la description de Green il n'y a pas de gérondif. Une explication de genre spéculatif peut provisoirement en signifier la cause. L'absence de la pulsion. Cette dernière est implicitement déjà métaphorisée par Green dans la signification de la jaculation, ajoutons, gestuelle. La pulsion est là mais dans son négatif gestuel. Le jeu de la toupie, déduit

---

<sup>675</sup> Green A., « Répétition, différence et réplcation. En relisant Au-delà du principe de plaisir » in *La diachronie en psychanalyse*, op. cit. p.91.

de notre cas clinique, n'est pour autant pas antisocial et, à l'égal de la bobine, n'est pas condition pathognomonique d'une psychopathologie quelconque. Mais ce qui remplit les conditions de possibilité c'est le geste. Notamment, son absence de signification. De ce fait, la signification psychopathologique ne peut qu'être liée à la pulsion, c'est-à-dire à sa mythologie métapsychologique. Et le comportement si redoutable de la pulsion ne devient une répétition que par le geste de lancer la bobine une et une autre fois. Green en dit : « nous pouvons déceler une métaphore de l'activité de la pulsion qui, dans son mouvement, vise l'objet qu'elle ne peut pas atteindre, suscitant l'angoisse de sa perte, bientôt surmontée dans sa retrouvaille par la retrouvaille génératrice de plaisir. »<sup>676</sup> Green revient au gérondif de la main de la pulsion. L'auteur cible en effet à traiter les rapports sujet-objet où « les deux termes de cette correspondance sont médiatisés par la perception et représentation (objet visible-invisible) et le langage (*fort-da en ooo/da*) qui chacun répètent l'acte moteur en le mimant et en le clivant. »<sup>677</sup> Ainsi, le gérondif prend, en liaison à la relation sujet/objet, toute la signification du comportement pulsionnel auparavant exprimé en le jeu lui-même. La *mimesis gestuelle* reflète étant en gérondif tout ce que le langage sape en clivant le sujet de sa pulsion. « Le sujet n'est, dit Green, plus ici l'agent mais ce qui, à la faveur d'une conjoncture, ne peut soutenir la prétention de s'y manifester comme tel qu'en passivant son activité. »<sup>678</sup> Le sujet est ici passivé par son désir de l'objet qui active sa pulsion. De cette façon « le sujet est le procès incluant tous les éléments du dispositif. »<sup>679</sup> Ce procès, qui est à la fois un *processus* et une *décision*, marque la *critique* du sujet<sup>680</sup>. Ni vraie connaissance ni vraie décision mais pur retour du même, le sujet existe assujéti en formant toute une constellation psychique qui « n'est significative que d'être répétée, c'est notre meilleur repère. »<sup>681</sup> Cette répétition se fait significative, en tant que repère psychopathologique, par l'action implicite de la pulsion dans le sujet. Avec le « bloc magique », Green renforce le jeu de la bobine : « à l'activité de répétition, qui exige la réinscription successive, se substitue ici leur inscription unique qui, d'un seul coup, donne divers types de traces simultanément. »<sup>682</sup> Il décrit encore « d'un seul geste, [du stylet] un unique mouvement

---

<sup>676</sup> *Ibid.*, p.92.

<sup>677</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>678</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>679</sup> *Ibid.*, p.94.

<sup>680</sup> C'est juste ici où les interprétations divergent. En effet, on perçoit que la critique (en crise) que pose Cahn parle de ce « procès » où la « subjectalisation » n'est que l'appréhension de l'instant pulsionnel. L'interprétation de Cahn est exemplaire et ne manque pas de force heuristique. Celle-ci reste pourtant insuffisante, surtout si l'on considère la temporalité subjacente à ce processus. Nous disons bien processus, car l'affinement (le détachement et la progression) de ce sujet (« incluant »), ne le verrons, traverse toute la démarche du processus de subjectivation chez Richard.

<sup>681</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>682</sup> *Ibid.*, p.104.

suffit à effacer les deux copies et à retenir le modèle par une opération séparation-disjonction. »<sup>683</sup> Même si Green signifie l'immédiateté simultanée du geste, il passe à côté. Alors que pour nous c'est le geste qui marque la significativité psychopathologique. Car sa force, quand n'est pas liée à la représentation, condense tout le champ d'action du sujet. Le sujet devient ainsi le *héraut* actif de sa pulsion, la représentation de celle-ci prend corps dans le sujet même et ses rapports au monde. Pulsions et sujet se livrent fusionnés à remplir l'espace de représentation tout en émulant le comportement pulsionnel.

La différence devient davantage flagrante quand Green dit : « le jeu de la bobine dit la geste de la symbolisation »<sup>684</sup> en paraphrasant, nous dirions *le jeu de la toupie montre le geste du gérondif*. Deux symboles pour une seule manifestation pulsionnelle. La bobine et la toupie se ressemblent en leur matérialité et en leur capacité à générer le jeu de la psyché. Et, si Green évoque la « tessère », en tant qu'objet matériel apte pour la permutation, c'est-à-dire apte pour le jeu, c'est parce que l'animation d'un objet suscite toujours une symbolisation concomitante. Ainsi, « le symbole fait donc retour sur l'ensemble du jeu »<sup>685</sup> car, en faisant un ensemble, le sujet entend le temps de son monde. De cette façon, il n'est pas rare de constater qu'en concluant *Le temps mort* Green considère l'objet (dans la psychanalyse) « sans attribut, c'est-à-dire sans différence. Le temps mort, c'est donc, dans cette perspective, l'infini. La fascination de l'illimité rejoint celle de l'éternité. »<sup>686</sup>

---

<sup>683</sup> *Ibid.*, p.104.

<sup>684</sup> *Ibid.*, p.129.

<sup>685</sup> *Ibid.*, p.130.

<sup>686</sup> Green A. (1975), « Le temps mort » in *La diachronie en psychanalyse, op. cit.* p.144. Cette idée de Green est forte et a été suivie par des auteurs contemporains. Par exemple les travaux de Vincent Estellon et son modèle du *zapping* dont : « la temporalité du zapping est intéressante car elle précède d'un présent actuel ouvert sur un futur immédiat ». Estellon V. *Actualité des états limites*, Erès, Toulouse, 2014, p.25. L'auteur applique son modèle aux « états limites » en concevant que la notion du temps est régie par l'immédiateté « maniaque » qui n'investit guère les objets perçus, une véritable « fuite tachypsychique des idées, des images et de représentations, et la précipitation à l'oubli. » (*Ibid.*, p.25) De ce fait, l'auteur applique sa notion « Zapping » au temps verbal, sans percevoir pour autant la puissance du gérondif ; « le zapping se conjugue au présent pur et ne réserve guère d'espace ni de temps pour l'élaboration. » (*Ibid.*, p.25) Cet anglicisme (en gérondif !) est utile pour comprendre la fonction désobjectalisante et ses manifestations sur la notion du temps mais l'auteur ne considère pas le geste du doigt lorsque le sujet change de chaîne avec sa télécommande. De cette façon, l'idée d'Estellon est plus voisine d'une *métaphorisation agie* de la fonction négative de la « désobjectalisation » que d'une application plus radicale de la manifestation pulsionnelle sous-jacente dans l'expression du temps. Analysons la logique sous-jacente. Dans l'ouvrage *Les folies compulsives. Des rituels obsessionnels aux agirs limites* Estellon développe, à partir de la fonctionnalité de la pensée obsessionnelle, un paradigme de la compulsion sexuelle. L'opposition entre névrose et hystérie est utilisée pour établir une description, surtout du sensoriel, des agirs limites (en passant par le paradigme des addictions). Ainsi, la *contrainte* du sujet n'est plus uniquement ciblée comme la décharge pulsionnelle à l'objet où l'excitation commande le *rapport*, mais comme l'impossibilité à temporiser (ou incorporer) les préambules érotiques, propres à la rencontre sexuelle. De cette façon, l'autoérotisme ne rentre pas en scène comme une opposition au vrai rapport avec autrui, il est plutôt considéré comme un élan sensoriel ou un vecteur d'une rencontre à deux – c'est-à-dire à condition d'intervenir comme le préambule du rapport sexuel. La psychopathologie n'est plus l'excès de masturbation qui risquerait la déshumanisation de l'objet dont la *perversion*

A contrario d'un *temps vivant*, qui suit sa pulsion de vie, en élargissant ses horizons de possibilité (d'action), le « temps mort » c'est le temps de la pulsion de mort qui ne refait pas son avenir. Ni passé ni futur, pur présent, on avait dit. Mais, cette situation est une contradiction. Car elle existe dans l'expérience psychique du temps. En tant que telle, il implique considérer son expression comme une absence de contradiction. Cette expérience n'existe pas ici et si elle se montre n'est qu'en passant d'un espace à un autre. Son atemporalité éternelle inconsciente se fait une temporalité évanescence consciente. De ce fait, l'impersonnalité du ça et son processus primaire colonisent le territoire du conscient. L'expérience du temps devient ainsi

---

serait alors son exclusion dans le rapport à autrui. Cette logique psychopathologique n'est pas dispensée de l'usage du gérondif : « en touchant et retouchant les objets inanimés, ouvrant et fermant les portes, en déplaçant ce que doit être rangé, n'aperçoit-on pas une forme de vengeance frénétique contre l'énoncé "ne touche à rien !" ». Estellon V., *Les folies compulsives. Des rituels obsessionnels aux agirs limites*, Paris, Dunod, 2016, p.4. La métaphore des « frottements et gesticulations de la pensée » ne se laisse pas attendre : « cette pensée "frotte", fait des plis, détours, débours, retours, "s'annulant" ainsi par rétroaction. Dans cette dynamique tout est bien rodé » (*Ibid.*, pp. 16-17) C'est une pensée circulaire qui nous évoque la « toupie ». Mais Estellon conçoit, en suivant Fédida (1993), cette dynamique comme un exercice auto-métaphorique (auto-représentatif) de la pensée elle-même. On est ici – comme nous l'avons montré chez Villa, Corcos et Richard – dans l'autoérotisme de la pensée où, s'il y a contact avec autrui, il n'est que par une manifestation narcissique ultérieure qui frôle la surface de l'objet mais pas sa profondeur. Il semble que sous cette optique, le sujet va à l'encontre de son objet quand l'autoérotisme a débordé (intoxiqué) cette représentation de la pensée. Ainsi, l'autre sert de support opératoire pour la canalisation de la décharge pulsionnelle et non comme un lieu commun de rencontre. Le sujet arrive, on pourrait dire, fatigué au rendez-vous avec l'objet. Entre fatigue et manque de place pour l'objet, le sujet ne peut qu'accuser une réception assez pauvre de la communication de l'autre. Pour Estellon, ce phénomène correspond au « zapping ». C'est l'identité qui est en jeu dans le temps du zapping. La superficialité du contact objectal ne permet pas d'intégrer la totalité de l'objet et, en conséquence, l'identité ne peut pas fortifier ses identifications dans le rapport à autrui. Pour Estellon, c'est un manque d'élaboration où le « recours au passé » (*Ibid.*, p.185) devient superflu. Grâce à la métaphore de l'autoérotisme de la pensée (méta-observation hypocondriaque de la pensée elle-même), l'auteur peut soutenir que la pensée obsessionnelle est marquée par une « mémoire corporelle » : « du point de vue de l'identification, la répétition – dans son versant à reproduire un acte ou un geste – peut être lue comme tentative d'appropriation, d'assimilation, d'incorporation, de mémorisation d'une trace de l'autre conservée en soi. » (*Ibid.*, p.207). Dans ce prisme, Estellon met l'accent sur les phénomènes « d'hyperactivité », d'agitation maniaque où le sujet est incapable de fixer son attention sur un seul objet » (*Ibid.*, p.225). Bien que l'auteur s'appuie sur le « complexe de la mère morte » (Green, 1983) pour expliquer la présence d'une absence dans la pensée, il n'envisage pas la *simultanéité* – liée au geste du doigt au gérondif (zapping). En revanche, il fait attention à l'identification aux objets inanimés comme une sorte d'identification « essentielle ». Notre toupie, il nous semble, peut rendre compte de ces types de phénomènes à la limite du fétichisme et de la fuite par l'action négative. Allons plus loin. Le zapping d'Estellon a dans sa métaphore quelque chose du négatif de Green : « l'esprit ne pouvant tout inclure de ce qui se passe en lui, dans le flux des événements, n'en retient qu'une partie, appartenant au présent qui l'occupe. » Green A., *Le travail du négatif*, op. cit., p.30. Mais ce zapping montre aussi le « rien » (comme la toupie) où « quelque chose ne s'oppose pas ici à un adverse contraire, symétrique inverse ou dissimulé, mais à un néant. Ce négatif n'est pourtant pas que négatif car il renvoie à "l'ayant été n'étant plus", à moins de supposer qu'il se réfère à "n'étant jamais parvenu à l'existence". Différence entre ce qui est mort et ce qui n'est pas né. Aporie de ce qui, s'énonçant comme "rien", fait exister ce "rien" autrement inconcevable. » (*Ibid.*, p.31) L'usage du gérondif nous indique ici que la toupie, qui partage la dynamique de « roder » la pensée selon Estellon, se rend plus juste pour montrer l'absorption de l'intention du sujet dans le *rien de la conscience* (on songe sans doute à Sartre) où celle-ci ne fait qu'une seule chose avec l'objet. Plus vide devient l'objet, plus centrifuge est le sujet de son rapport. La phrase « j'ai rien fait » est le corollaire *in extremis* d'une hyper-conscience vidée dans la préfiguration du contact objectal, dont la mémoire succombe face à la sensorialité perceptive d'un objet qui est simultanément absent et présent. Car le geste homologue la trace de l'absence de rapport : *la mémoire ne se souvient que de l'absence d'elle-même.*

une contradiction que le surmoi ne peut plus agencer pour le moi. Le recours à l'objet est le soulagement de ce dilemme expérientiel. Pourtant cet objet, si solide qu'il soit, n'échappe pas à l'indifférence du temps et finit par l'amalgamer. Les bornes n'existent pas. Infini et éternité deviennent synonymes. Tout est équivalent, tout est la même chose et tout reste la même chose. Jamais le sensible était si sollicité pour comprendre les choses. D'où la fascination face à l'inconnu. Mais, celle-ci est éphémère. La mixture pulsionnelle semble être la meilleure figure pour comprendre cette aporie.

L'action du gérondif ne se rend pas uniquement efficace parce qu'elle figure le comportement (temporelle) de la pulsion. Ni non plus par sa capacité d'amener au présent la simultanéité du geste. Le gérondif se rend encore plus efficient lorsqu'il masque et montre simultanément le pronom personnel qui lie les actions, sans pour autant se réduire dans l'hégémonie du *sens* langagier car il est le porteur de la *significativité* du geste. Ils sont liés l'un à l'autre. Ce qui ouvre le geste en action, le gérondif le borne en parole. De cette manière, la déliaison subjacente au geste (antisocial) se livre à l'intemporalité (de la pulsion de mort) tout en restant à l'attente d'une signification qui la lie. La concaténation d'actions transformées en verbes reflète la simultanéité du processus ainsi que la liaison (de la pulsion de vie). De ce processus émerge un sujet. Sujet qui tient toute la contradiction de la mixture pulsionnelle. C'est ce sujet qui vit l'ensemble du jeu, celui qui lie toutes les actions en un seul geste. Mais ce travail implique le contact direct avec la fascination de la simultanéité. Et si la toupie peut, grâce à son mouvement gyroscopique, fasciner le sujet jusque le vertige de l'hypnose c'est parce qu'elle se fait et refait à chaque instant. Elle est là sans l'être. Le dilemme antisocial est la source de toutes les questions morales. Le sadisme du geste est projeté à l'objet, mais son mouvement gyroscopique le renvoi au sujet. En d'autres termes, l'objet apparaît pour recevoir la décharge pulsionnelle active du sujet mais, en disparaissant l'objet capte l'activité du sujet en la transformant en passivité masochiste. La disparition et apparition du sujet est constante et son sentiment de détresse est la boussole de la trace pulsionnelle, même si cette dernière perd le chemin en atteignant son objet.

Jusqu'ici notre hypothèse semble être juste. Celle-ci englobe l'expérience clinique de l'antisocial, lorsqu'elle est examinée selon les traces du gérondif. En plus, l'usage massif du gérondif chez Green rend compte des transformations négatives du geste. Cependant, il en reste un point obscur concernant le masochisme implicite dans la décharge sadique liée au geste, surtout si celle-ci a une source commune avec le sentiment de désaide.

## *Avec Richard*

Si Cahn en assumant le risque d'une phénoménologie du sujet verse ses analyses vers une « *subjectalisation* », qui d'après nous est proche de la formation du caractère et que Green catalogue de génétisme évolutionniste, Richard assume et dépasse la critique de Green à propos de la phénoménologie tout en l'incorporant dans ses analyses du sujet dans son interaction sociale. Et d'un même coup, il ne tombe pas dans un génétisme formatif du caractère. Pourquoi ?

Jusqu'ici les différences avec Cahn semblent être de style. Car les deux auteurs partagent le même sujet de travail, la subjectivation et l'adolescent. La masse théorique est une contestation à Lacan (bien nécessaire car la notion de sujet vient de lui) par l'étayage du discours pulsionnel de Green. Cahn, nous l'avons dit, fait une sorte de refonte de la fonction objectalisante en formulant la « fonction subjectalisante ». Choix méthodologique qui l'amène vers une sur-explication de la relation du sujet (confondu avec un soi, d'après nous proche de celui de Kernberg). D'où la critique de Green. Critique que nous ne trouvons pas juste quand atteint les développements de Richard. En effet il confond les approches. Certes les deux approches tentent de rendre compte d'une sorte de sujet de la pulsion où la fonction objectalisante est à l'œuvre et dont la psychopathologie sous-jacente est négative.

Mais ce qui fait la différence entre les approches c'est l'inclusion de la notion de *Nebenmensch* (l'être-humain-proche) dans le discours de Richard.

Précisons d'abord que Richard ne parle pas directement de subjectivation. Il la conçoit comme un processus, du latin *pro* (vers l'avant) et *cedere* (aller, marcher), littéralement « aller vers l'avant ». On peut ainsi comprendre « la notion de subjectivation comme portée par le mouvement pulsionnel, entre le sentiment qu'a le *moi* de se développer et structuration du sujet. »<sup>687</sup> Avec Green, Richard développe l'idée d' « intentionnalité corporelle pré-subjective » dont une distinction entre moi et non-moi se procure par une sorte de partage pulsionnel, unité « faisant du même coup le lit de la différence ». <sup>688</sup> Donc, il s'agit d'une expérience psychique, parce qu'elle est pulsionnelle, que la fonction-sujet délimite son objet. Toutes les instances psychiques y sont convoquées, mais c'est la fonction-sujet qui agence la démarche psychique.

---

<sup>687</sup> Richard F., *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, Dunod, Paris, 2001, p.81.

<sup>688</sup> *Ibid.*, p.81.

Richard postule « *une fonction moi-sujet où la subjectivation subvertit l'instance moi-même tout en en constituant le noyau.* »<sup>689</sup>

Formule de compromis. En effet, ce moi est passivé par l'infiltration de libido (narcissique) dont le mouvement pulsionnel anime l'expérience psychique mais, où un sujet (en fonction) conduit le *destin pulsionnel* vers l'objet. Un sujet qui veut se faire passer par instance sans être pour autant entièrement déboussolé par le contact pulsionnel. Un moi qui veut se faire passer par sujet sans s'épargner le gain de satisfaction qui lui procure le contact pulsionnel. Ajoutons encore que l'usage du gérondif exprime la simultanéité du processus complet. En ce sens, c'est le temps du sujet (pro, vers) qui oriente le destin de la pulsion (cessus, aller) où le processus de subjectivation acquiert le dynamisme (pulsionnel). On pourrait comprendre ce « processus » comme un mouvement en quête de sens, un noyau du sens où toutes les fonctions du moi trouvent des repères significables dans le réseau virtuel du sujet. Mais ce processus se déroule presque comme un travail de rêve dont l'interprétation, d'un signe à un autre (telle l'analyse des données langagières), ne liquide pas la significativité (des productions sémantiques) du processus complet. Rien ici n'est fixe. La logique du *devenir-sujet* trace *activement* le chemin de l'interprétation (du sujet du sujet et du sujet de l'objet). Les synthèses que le moi peut faire de ses expériences psychiques ne sont plus (comme dans la deuxième topique) entièrement prises en charge pour lui, celles-ci sont disséminées dans tout l'espace psychique où l'indifférenciation des instances fait la norme. Il semble en ce sens que le processus est l'expérience psychique même et où le sujet (moi-pulsionnel) *se déplace* (de représentation de chose à celle de mot) tout *en condensant* son éprouvé pulsionnelle quand la sollicitude d'un autre (le sujet de l'objet) borne l'échange entre sujet et sujet. Sans la présence du sujet (de l'objet) l'éprouvé pulsionnelle du sujet (moi) deviendrait une pure rêverie hallucinée. Notons que l'objet (promoteur du *jugement d'attribution*) n'est plus indispensable en soi. En fait il n'en reste qu'en soi (au sens de la *chose en soi*). Et c'est seulement son propre processus de subjectivation qui est convoqué dans le vrai rapport à autrui. Dans le travail du rêve, l'accomplissement du désir permet à la pulsion d'être simultanément active et passive, alors que dans la logique du processus de subjectivation l'activité ou la passivité de la pulsion est alternante et devient, en conséquence, nette quand le sujet de l'objet reste en arrière-plan de l'accomplissement du désir de l'autre sujet (moi). C'est la présence du sujet (de l'objet) qui détermine l'activité ou la passivité du rapport avec l'autre sujet (de l'objet). Complexifions encore les choses. Richard, à l'égal de Green, utilise le gérondif pour représenter l'expérience

---

<sup>689</sup> *Ibid.*, p.82.

psychique pulsionnelle, nous sommes de ce fait persuadés que la présence du gérondif travaille ici pour que la *simultanéité instantanée* de la pulsion soit intégrée dans ce processus de subjectivation. Et si ce gérondif correspond, comme nous l'avons travaillé, à la manifestation (représentée) du geste, rien n'empêche de penser qu'il se trouve au noyau de la subjectivation. Nous reprendrons cette hypothèse à propos du paradigme du *Nebenmensch* chez Richard.

Richard, considère que l'expérience subjective est celle de l'éprouvé pulsionnel qui se montre dans « la plainte concernant la souffrance psychique. »<sup>690</sup> Souffrance que nous voulons comprendre à la lettre, d'après nos analyses, comme *psychopathie*<sup>691</sup>. Mais, l'assertion de Richard inclue la plainte, c'est-à-dire le « conflit douloureux » (*Leidenskonflikt*), propulseur de tout contact intime entre le moi et le sujet. Le jugement octroyé à la souffrance passe par la conscience (représenté en douleur) et est la plupart du temps ancrée dans les racines du moi (corporel). La psychopathologie, dans ce cas-là, organise l'éprouvé pulsionnel, c'est-à-dire juge (emphatiquement) le pâtir du sujet. Le sujet fait, en ce sens, le meilleur diagnostic si, et seul si, il est en contact avec l'autre (le sujet de l'autre). Encore, si la représentation du pâtir affectif n'est pas atteinte par la représentation (en conséquence intraduisible au discours) le sujet pourra difficilement demander une sollicitude qui lui soit bienveillante. L'auto-consumérisme libidinal lié à la jouissance (par souffrance masochiste) retient le moi (fixé dans son pâtir) et empêche le sujet (du moi) d'aller à la rencontre d'autrui. Cela correspond pour Richard, selon nous, à une « théâtralisation interne » qui invite à « une appropriation subjective (active) de la passivité absolue de la *détresse infantile originaire* [Freud, 1895] qui constitue, avec l'expérience pulsionnelle, le paradigme de la subjectivité. »<sup>692</sup> On sent qu'une dialectique trace les vecteurs internes dans cette détresse originaire. En fait, Richard s'appuie de la lecture de Green sur la dialectique hégélienne pour borner encore plus la dynamique de la subjectivation qui « correspond à la prise de conscience de la séparation avec le monde comme Autre au sens hégélien : le moi se constitue alors comme réflexion du désir sur soi, dans un sentiment de perte. Il hésite entre la destructivité et poétique de la fugacité insaisissable de l'instant, au bord de la découverte de l'altérité. »<sup>693</sup>

C'est juste, mais on entend les critiques de Green à propos de la structuration du moi-sujet « en termes de reconnaissance » que l'auteur justifie par sa filiation à la pensée de Lacan. Mais, il y a aussi de bon gré sur les travaux de Richard : « l'importance de la dépression, du

---

<sup>690</sup> *Ibid.*, p.82.

<sup>691</sup> Voir notre Addendum « comportement antisocial et psychopathie ».

<sup>692</sup> *Ibid.*, p.82.

<sup>693</sup> *Ibid.*, p.85.

temps mort, et de leur élaboration dans le devenir-sujet. »<sup>694</sup> Plus exactement Richard écrit : « la pulsion apparaît comme une représentation forgée par le sujet en proie à la perte de l'objet autant que comme le moteur qui construit l'objet interne, selon un renversement idéalisant caractéristique de la difficulté adolescente à élaborer la dépression. »<sup>695</sup>

L'application est faite et rend ses fruits heuristiques. La dépression conçue à partir d'une élaboration (constructive aussi que réparatrice), permet à Richard d'envisager le processus de subjectivation comme une quête et perte à la fois de l'expérience pulsionnelle. En plus, la « passivation » et l'inclusion du « temps mort » marquent, et selon ce que nous en avons développé, la considération du temps comme une expression pulsionnelle (qui refait et ne refait pas l'espace psychique). Mais à l'époque, Richard esquisse seulement ce qui deviendra une radicalisation majeure du processus de subjectivation ainsi qu'un détachement plus affiné des ressemblances avec Cahn.

Avant de passer aux derniers travaux de Richard notons un dernier développement à propos de l'Œdipe chez l'adolescent à qui il faut : « le mener vers le geste d'auto-désignation : *moi*, qu'a eu Œdipe triomphant face à la Sphinx. »<sup>696</sup> La délicatesse avec laquelle il faut mener l'adolescent au complexe d'Œdipe est une condition sine qua non pour borner l'angoisse devant le fantasme d'inceste. En ce sens, il n'est plus ici question de figurer via une interprétation précipitée le désir incestueux chez l'adolescente. Il faut plutôt signifier la place du désir pour contourner l'ébranlement corporel face à l'inconnu du corps non-signifié. On est proche de la *tératologie du corps sexué adolescent* en tant qu'*inquiétant* selon Cahn. Mais chez Richard il y a l'espoir de l'ouverture à autrui où le sujet (du moi) devient un protagoniste moins impliqué corporellement que subjectivement. Ce dernier point va, nous le verrons, évoluer avec la notion du *Nebenmensch*.

---

<sup>694</sup> Richard F., Urribarri F., *Autour de l'œuvre d'André Green. Enjeux pour une psychanalyse contemporaine*, op. Cit., 2004, p.244.

<sup>695</sup> Richard F., *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, op. Cit., 2001, p.86.

<sup>696</sup> *Ibid.*, p.88.

## *Le paradigme du Nebenmensch selon Richard*

Le dernier pas que nous allons faire vise à conclure notre démarche. C'est la raison pour laquelle la nécessité de clarification deviendra essentielle car elle répond, dans le meilleur des cas, à une progression vers le social, en tant que négatif de l'antisocial. Cette avancée est nécessaire car elle permettra de serrer encore plus les approches mises en jeu, ainsi que d'éviter des explications accessoires à propos du développement pulsionnel et ses conséquences dans la clinique actuelle du sujet.

L'affinement de la théorie du processus de subjectivation passe par une complexification de la relation du sujet à sujet. Les nuances sont multiples. La tâche de rechercher un paradigme qui puisse englober l'expérience pulsionnelle, un moi rudimentaire *in statu nascendi* mais suffisamment formé pour être le vecteur de l'ébranlement psychique, un rapport subjectif non réduit à l'échange sujet-objet et, enfin, une ouverture au *malaise* psychique collectif, c'est la tentative de Richard lorsqu'il inclut la notion du *Nebenmensch* au champ de la clinique psychopathologique psychanalytique contemporaine. Les bénéfices et les risques heuristiques y sont compris. Pour rendre suffisamment compte de cette complexité, surtout en la faisant agir pour la clinique de l'antisocial, nous allons mettre l'accent sur les développements qui se trouvent étroitement liés au *Projet pour une psychologie* et au *Malaise dans la culture* (Freud, 1895 et 1929). Ainsi, à la lumière du *Projet*, nous allons préciser la base de l'application qu'en fait Richard à la subjectivation, puis le confronter à celui du *Malaise* et en voir les conséquences dans le comportement antisocial.

En 2001, Richard parle d'une « théâtralisation interne » quand il se réfère aux instances psychiques qui entourent le moi (-sujet) : « Une appropriation subjective (active) de la passivité absolue de la *détresse infantile originaire* [Freud, 1895] qui constitue, avec l'expérience pulsionnelle, le paradigme de la subjectivité. »<sup>697</sup> Dans *La rencontre psychanalytique* (Richard, 2011), ce paradigme deviendra plus spécifiquement :

« La situation anthropologique fondamentale selon Freud c'est l'exposition à l'*Hilflosigkeit* (détresse et « désaide »), double écueil d'une excitation pulsionnelle incompréhensible se résolvant en angoisse, et de l'insuffisance de secours de la part de celle ou celui qui est là, à côté, le *Nebenmensch* (l'être-humain-proche). »<sup>698</sup>

---

<sup>697</sup> *Ibid.*, p.82.

<sup>698</sup> Richard F., *La rencontre psychanalytique*, op. cit, 2011, p.13.

Toute la démarche du processus de subjectivation de 2011, tend vers cette idée forte. Nous avons vu qu'en 2001, Richard avait l'intuition du paradigme du *Nebenmensch*, mais seulement sous la forme d'esquisse. Nous avons constaté que ses choix méthodologiques obéissaient à une application du « moi-sujet » de Green, dans laquelle la pulsion était à l'œuvre et figurait le temps comme une plateforme de la *vie* psychique. Son contraire était le « temps mort » comme une conséquence (négative) de la destruction psychique (par la pulsion de mort). Ce « temps mort » nous l'avons opposé à un *temps vivant* qui passait par l'activité unificatrice de la pulsion de vie. C'est dans le rapport à autrui que celle-ci se manifeste plus clairement. Dans la clinique, elle obéit à l'action interprétative où se lient significativement les contenus inconscients du patient et de l'analyste. Richard parle, au début de son ouvrage, d'une intervention interprétative de « style psychodramatique ». Il l'illustre avec le dialogue d'une mère et son fils d'un an et demi : « “Papa ? – il est au travail, pas là. – Maman ? – Maman est ici, c'est moi”, mimant la présence, se redressant, enjouée se désignant du doigt, “moi”, puis ajoutant : “Où est bébé ? – Moi” répond celui-ci à son tour, se pointant lui-même du doigt. »<sup>699</sup>

Ici, il y a cinq fois l'usage du gérondif dans trois lignes. Cet usage n'est dans le dialogue que virtuellement. Toute l'économie libidinale (invisible) se fait visible par l'expression écrite au gérondif. Le gérondif trace, en montrant l'intersubjectivité, le geste implicite dans toute la communication humaine. Cette dernière est rudimentaire en comparaison d'un usage plus sophistiqué de la langue mais garde, en tant que rapport à autrui, tous les composants nécessaires pour *se faire comprendre*. C'est l'absence (du père) qui stimule le bébé à demander si, lui, il est présent et, à l'égal de la mère, se présenter par le geste du doigt (*Zeigen*) tout en corroborant sa présence. Mais c'est le gérondif qui dynamise l'interaction entre eux, c'est-à-dire qui anime (en tant que trace pulsionnelle) l'échange subjectif. Cet échange est tellement constitutif que la présence du geste devient nécessaire pour maintenir l'identité de chacun. La mère mime sa présence et l'enfant en mimant (sa mère) confirme la sienne. Mère et enfant sont unis dans un même rapport subjectif. Chacun de son côté tient l'absence (subjectivante) de l'un par rapport à l'autre. L'absence du père sert de plateforme communicationnelle entre l'un et l'autre. La mère communique l'absence du père tout en se présentant elle-même. L'enfant n'est pas absent (pour lui-même) parce que sa mère lui fait comprendre qu'il est là grâce au geste (du doigt). Le théâtre psychique est à l'œuvre. Toutefois il faut le rétablir dans la

---

<sup>699</sup> *Ibid.*, p.16.

psychothérapie. Richard continue à viser cette idée dans les dispositifs thérapeutiques. Voilà un exemple :

« L'analyste réagissant aux reproches du patient comme un parent d'adolescent percevant la charge libidinale dans la dimension excessive du grief et s'évertuant à maintenir un lien nonobstant la violence du conflit, euphémisant la gravité du traumatisme vécu par son enfant tout en cherchant à en tenir compte et à le soigner. »<sup>700</sup>

Nous ne nous attarderons pas. Disons seulement que lorsque cette matrice communicationnelle connaît des empêchements pour se mettre en jeu, les conséquences psychiques tendent vers une psychopathologie relationnelle grave. L'instabilité de la « lignée subjectale (moi-je-soi-sujet) », dit Richard,

« Dont la matrice est la pulsion, son processus évolutif nous incite à tirer toutes conséquences du *Wo Es war soll Ich werden* freudien, entre risques d'intempéries psychotiques et transformations de la répétition en création subjective singulier. La subjectivation évite l'impasse mélancolique d'un temps arrêté sur une indistinction insupportable entre haine et amour des premiers objets, sur une ligne de crête entre menace de débordement par l'affect indicible et dynamique de la symbolisation et de la sublimation. »<sup>701</sup>

La subjectivation ratée ou son impasse ne permet pas au sujet de suivre la trace de sa motion pulsionnelle, cette dernière lui arrive comme une éprouvé immédiate où la simultanéité le fait agir en interprétant tous les rôles de son théâtre subjectif interne (moi-je-soi-sujet). Avec la simultanéité de l'éprouvé pulsionnelle, le sujet collapse sans pouvoir établir de repères clairs d'une instance à l'autre. Il n'est que pure *immédiateté simultanée* et son geste (identificatoire) ne peut délimiter la présence de l'absence (de l'objet). Notre patient n'en souffre que partiellement. En effet, son geste est raté non du fait de sa non-existence (il est là en tant que geste indicateur de l'agression antisociale), mais il est défectueux à cause du manque de significativité. Par conséquent, celle-ci se manifeste par la prononciation d'un clivage entre l'acte et la parole où la représentation de mot ne s'accorde pas *adéquatement* à la représentation de chose. L'expérience subjective s'éparpille dans l'espace de conscience du sujet. L'intentionnalité du sujet ne trouve un accord qu'avec la décharge pulsionnelle. La productivité

---

<sup>700</sup> *Ibid.*, p.173.

<sup>701</sup> *Ibid.*, pp.203-204.

de la pensée suit le flux de la pulsion et non celui de l'objet. Le repère objectal (par excellence l'index de la réalité matérielle) perd son prestige de limite. En ce sens, si la pulsion ne se manifeste pas de façon nette, le sujet ne reconnaît plus la trace (temporelle) de sa pensée et le marasme psychique inonde la conscience comme une véritable stagnation du temps. Temps et psychisme ne figurent plus la volonté du sujet. On dirait une espèce d'opportunisme psychique où la pulsion (et son processus primaire) coule librement en colonisant la conscience. Mais, il existe une pensée (Green dirait un *Blanc*) qui perçoit réflexivement le vide de la pensée. Tout se passe comme si le sujet (du moi) ne reconnaît plus la trace pulsionnelle qui active les instances. Le relais des fonctions (inter-instances) n'est plus à l'œuvre. *A contrario* de la dissociation hystérique par exemple, où on voit que le moi souffre du *raptus* et le corps, s'objectivant, figure la trace de l'action pulsionnelle (qui isole l'angoisse actuelle par le biais du corps) et permet au sujet remémorer, si c'est le cas, l'effraction traumatique. La « désappropriation subjective », plus radicale, envahit tout le contact avec la réalité en barrant toutes les possibilités qu'a le sujet de faire une construction temporo-mémorielle de son vécu pulsionnel. Seul l'acte de décharge anime le sujet et tout ce qu'il peut subir n'est qu'un manque de repère temporel. Ce mécanisme est proche de l'oscillation maniaque-dépressive mais, à l'inverse de celui-ci, l'humeur du sujet ne varie que très peu car le temps est arrêté. Il apparaît que l'éprouvé pulsionnelle est ici plus nette. Dans la défense maniaque, le sujet suit le principe primaire tout en associant ce que la trace pulsionnelle lui permet de vivre. Plus d'excitation plus de capacité associative pour récupérer l'objet (au point de se perdre). Inversement, moins d'excitation moins de liaison à accomplir pour refouler le rapport à l'objet (déjà perdu). Finalement, l'éprouvé pulsionnelle est plus nette parce que sa nature est principalement de *mort*, dont la négativité efface, chemin faisant, les repères symboliques passé, présent et futur du temps subjectif.

Le contraire de ce processus c'est la subjectivation qui évoque une construction auto-poïétique constante. Véritable limite entre une quête *archéologique subjectivée* et une confirmation *téléologique désobjectivée* de l'événement psychique du *devenir-sujet*.

La subjectivation, entendue comme une actualisation de l'éprouvé pulsionnelle, est un processus actif qui se fait et se refait constamment. A ce propos Richard dit :

« L. Danon-Boileau me fait remarquer que la notion de subjectivation évoque une processualité associative où les processus primaires, en déstabilisant les processus secondaires, induisent un sentiment et même un fantasme typiquement adolescent, d'être l'auteur de soi-même sans le vouloir et même malgré soi. L'adolescent, en effet,

cherche à se décontextualiser dans une quête du symbolisme comme abstrait, tout en ayant besoin de s'étayer sur la concrétude sensorielle du pubertaire. »<sup>702</sup>

Cette processualité associative devient une trace pulsionnelle repérable quand la déstabilisation psychique (tolérable) pousse, tout en symbolisant le sensible, le sujet à être l'auteur de lui-même malgré lui. La situation adolescente est primordiale en tant que charnière du symbolique et du corps, au-delà de l'homogénéité du langage et en deçà de l'hétérogénéité de la communication. Richard est conscient de ce mouvement associatif parce que représentatif de la pulsion. En fait, il affine encore plus la notion de « *représentation* » à propos d'une nouvelle traduction en français « par le néologisme de *représentance*, considérant que la proposition lacanienne "tenir lieu de" s'avère périlleuse, puisqu'il faudrait conjuguer un verbe "lieu-tenir" (éventuellement passif : être tenu lieu) [...] Représentance est mouvement tandis que représentation est arrêt de celui-ci, parce que par excellence ce qui est délégué c'est la pulsion<sup>703</sup>. » Richard continue avec la métaphore du « voyage » de Green que nous avons déjà discernée plus haut. Mais Richard la nuance encore plus avec le sujet (pulsionnel) et sa condition de *Nebenmensch* où le sujet (mère) « l'être-humain-proche freudien, comprenant le message du bébé et *le lui restituant correctement entendu* [...] qui effectue cette liaison, dans une rencontre interpsychique historique. »<sup>704</sup>

La communication entre sujet est installée et, parce qu'elle est mouvante (en tant que pulsion inter-instances), peut marquer une trace (historique) non nécessairement mémorielle, mais aussi temporelle. A ce propos, Richard interroge, à juste titre, « l'identité narrative » de Ricœur. Le récit (de soi) ne peut pas, dans la psychanalyse, se passer d'une communion interrelationnelle avec un autre sujet du sujet. En ce sens, le récit, entendu par Ricœur « "comme imitation d'une action" » dit Richard (en citant Ricœur) où « "suivre un récit, c'est réactualiser l'acte configurant qui lui donne forme". »<sup>705</sup>

La thématique de l'historicité pousse l'avancement des réflexions de Richard vers le social, notamment sur *l'Actuel malaise dans la culture*<sup>706</sup>. Etroitement lié à *La rencontre psychanalytique*, ce texte est une illustration sur les pathologies de la subjectivation. Celles-ci sont confrontées aux temps actuels. Prenons le développement que fait Richard à propos du

---

<sup>702</sup> *Ibid.*, p.204.

<sup>703</sup> *Ibid.*, p.127.

<sup>704</sup> *Ibid.*, p.147.

<sup>705</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>706</sup> Richard F., *L'actuel malaise dans la culture*, éditions de l'Olivier, Paris, 2011.

« sujet et l'historicité ». Bien qu'il ne rende pas compte de toutes les avancées de l'ouvrage, il exemplifie avec clarté les liens entre la *Rencontre* et l'*Actuel malaise*, c'est-à-dire, entre la clinique et le social.

L'auteur s'appuie sur Cornelius Castoriadis (1990) pour confronter le terme *postmodernité* (Lyotard, 1979). En dépassant les micro-récits historisants (d'une temporalité alternative) au flux du temps (disons historique *absolu*, au sens de Hegel), Richard cite Castoriadis : « Le terme [postmoderne] ne fait sens que sur l'hypothèse absurde que la période s'autoproclamant moderne durera toujours et l'avenir ne sera qu'un présent prolongé. »<sup>707</sup> On entend bien que cette critique vise à problématiser la conception du temps historique (en déconstruction constante) où, il semble, qu'un micro-récit (disons *autosuffisant*) cherche à « s'autoproclamer » héritier du courant du sens. En simplifiant, cette postmodernité semble octroyer un sens immédiat au flux de l'histoire par le seul fait de faire une méta-analyse (en récit) de sa « condition postmoderne ». Cette méta-analyse, tout comme un instantané photographique cible une partie d'un paysage, n'est qu'une perspective qui veut se faire passer pour le panorama complet. De ce fait, les récits postmodernes développent, en cherchant une cause efficiente de sa situation actuelle, une interprétation hyper-téléologique de l'avenir de l'histoire. C'est un problème majeur. Car cette interprétation marche, au lieu de fixer sa cause efficiente dans un repère commun historique (ce qui impliquerait de considérer une explication plus archéologique que téléologique), vers l'avenir sans un point d'ancrage net. Et cet avancement vers l'avenir n'est en effet qu'une fixation dans un présent en extrême élargi, ce qui revient au même de dire, sans bornes (ni passé ni futur). D'ailleurs, la contestation de Castoriadis contre le terme de *postmoderne* porte en ses racines le gérondif (« s'autoproclamant »). Richard lui accorde une valeur juste en l'entendant comme une « sorte d'éternité » et cite en plus la retraduction de Castoriadis « là où Je suis/est, ça doit aussi émerger. »<sup>708</sup> Mais le parcours du ça vers le moi ou du moi en suivant son ça reste aboli, dans cette retraduction, pour une compréhension via le gérondif (pulsionnel). Il semble, en conséquence, que lorsque la maxime retraduite de Freud touche davantage l'essence du sujet, elle devient encore plus furtive. C'est ici que se trouve la pathologie sociale de la subjectivation. Le sujet ne peut pas, en vivant dans l'absolue immédiateté, faire *preuve* d'une construction psychique des éprouvés pulsionnelles, celles-ci lui échappent constamment vers

---

<sup>707</sup> *Ibid.*, p.208.

<sup>708</sup> *Ibid.*, p.208.

l'accomplissement de la pulsion, notamment dans sa décharge. Il n'y a ni satisfaction dans le désir de rencontrer l'objet (supposé déclencheur de la satisfaction), ni apaisement post-décharge pulsionnelle : l'insatiabilité marque tous les rapports du sujet. Prisonnier dans l'*immédiateté instantanée* de l'éprouvé psychique, ce sujet sombre dans la solitude « sociale » dont la fatigue devient son seul repère. En ce sens, la psychopathologie renvoie au sujet une conscience extrême de son agir, sa santé et son corps s'épuisant. Mais celle-ci n'est pas une conscience psychique, elle obéit plutôt à une logique hypocondriaque. Où la place pour l'amour libidinal (élan de la sublimation sociale) ne rentre pas en ligne de compte. Un corps sans psychisme qui réclame constamment une assistance (*spécifique*). La régression à cet état impose une préhistoire psychique au sujet historique actuel. Le mythe du corps s'impose sur le récit du psychisme. Le moi doit, dans ce cas, tenir sa souveraineté identitaire devant l'enveloppe social. A ce propos Freud dit : « rien n'est pour nous plus assuré que le sentiment de notre soi, de notre moi propre. »<sup>709</sup> Cette sentence est la contrepartie du « sentiment océanique. »<sup>710</sup> Comment tenir alors une souveraineté moïque, si le contexte social (extérieur) incite à une union en masse ? Cette question est à la base de la psychopathologie actuelle. Pour Kristeva, par exemple le sujet se démarque de lui-même :

« J'advieus comme sujet par un démarquage violent et maladroit, toujours guetté par la rechute dans la dépendance d'une mère qui peine à reconnaître l'instance symbolique paternelle, qui peine à se faire reconnaître par elle. Dans ce corps à corps, la lumière symbolique du tiers aide le futur sujet à continuer la guerre, à son corps défendant, avec ce qui, de la mère, deviendra un abject. Je deviens sujet en repoussant, en rejetant : en me repoussant, en me rejetant, en ab-jectant. L'abject et l'abjection sont mes garde-fous, les amorces de ma culture, mes amorces de culture. »<sup>711</sup>

Une lutte charnelle entre l'intérieur et l'extérieur du sujet. La violence entre le corps et la culture détermine l'advenir du sujet. La pathologie du sujet se fonde dans l'arène de la reconnaissance subjective. Mais, la métaphore de la guerre terrasse l'espoir d'une rencontre plus médiatisée entre le sujet (advenant) et l'environnement (accueillant). Or, on perçoit que les trois dernières lignes de cette citation sont comblées de dynamisme par la présence du gérondif. L'abject est alors un corollaire de la trace pulsionnelle. Mieux, cet abject est le frayage actif d'un trajet indicible dont la blessure (de la chute au monde) n'a guère la possibilité de

---

<sup>709</sup> Freud S., (1929), *Le malaise dans la culture, in œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XVIII (1926-1930)*, Puf, Paris, 1994, p.251.

<sup>710</sup> *Ibid.*, p.250.

<sup>711</sup> Kristeva J., *La haine et le pardon*, Fayard, Paris, 2005, p.363.

cicatriser. La pathologie subjective s'exprime, en ce sens, comme la marque de la culture sur le corps blessé qui chante la geste de l'incompréhension culturelle.

Richard veut comprendre (et résoudre dans la mesure du possible) cette souffrance avec l'interprétation psychanalytique qui s'adresse à « *quelqu'un en train de se faire, que le sens proposé par l'interprétation aide à se faire être [...] et d'en faire quelque chose pour soi en le réfléchissant.* »<sup>712</sup> Comprenons, encore une fois, ces implications *auto-poïétiques* chez le sujet à la lumière du temps verbal.

La parole est, dans la théorie de la subjectivation, théâtralisée dans le noyau du sujet. Elle est alors un conglomérat des voix du *sujet* (moi-je-soi-sujet). A cet égard, Richard questionne : « Comment se représenter la force *illocutoire* de la parole ? »<sup>713</sup>

Rappelons que, d'après nos analyses sur le « faire » et le « dire » de la *performativité*, la force illocutoire ne rend pas suffisamment compte de la souffrance psychique, et que la figure heuristique pour l'exprimer c'est le *geste* (mi-chemin de la parole et l'acte) dont la signification se fait visible (en négatif) par le *gérondif* (de la pulsion). Et si Richard, en citant la maxime humaniste sartrienne (1946), dit : « l'homme *se caractérisant* "par ce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui" »<sup>714</sup> ses descriptions sur la parole « polyphonie des voix »,

---

<sup>712</sup> Richard F., *L'actuel malaise dans la culture*, Op. Cit., 2011, p.210.

<sup>713</sup> *Ibid.*, p.127. C'est une question complexe. Cela va à l'encontre de « l'intentionnalité » que le sujet peut penser de son action « subjectivante ». Vincent Descombes dit que, à la lumière d'Aristote, pour comprendre les actes de parole « l'agent ne tire pas de ses prémisses pratiques une vérité portante sur ce qu'il faudrait faire, mais il tire la conséquence *en agissant*. » Descombes V., « Préface » in *L'intention*, Anscombe G. E. M., Paris, Gallimard, 2002, p.18. L'auteur n'échappe pas à l'usage du gérondif. En fait, il continue sa démonstration, selon Aristote, avec le gérondif : « Le but est de guérir le malade. Comment le guérir ? En rétablissant son équilibre interne. Comment rétablir cet équilibre ? En le réchauffant. Comment le réchauffer ? En le frictionnant. » (*Ibid.*, p.18). On voit dans cet exemple qu'il y a un état (*pathétique*) qui est spontané et en conséquence, pratiquement ineffable. L'utilité du gérondif, ce qui perd de vue l'auteur, n'est que la tentative de référer la spontanéité, en tant qu'action, à la communication dialogique. Mais, le dialogue est ici implicite car la vraie communication passe par le *pathos* dont l'action n'est que suivie par la parole. « L'intention qu'il [agent] a *en* faisant cette chose ne se voit pas à ce qu'il fait [...] la plupart du temps il suffit de l'interroger [l'intention de l'agent] pour être fixé. Enfin, un sujet peut avoir une intention et ne rien faire pour la mettre à l'exécution. » (*Ibid.*, p.44). Cette idée d'Anscombe marque les raisonnements chez Descombes, à propos des « propositions narratives » (en exprimant l'action du sujet et sa parole) et comment les auteurs négligent l'influence d'Aristote, il dit : « une tragédie n'est pas le récit d'une vie, elle ne tire pas son unité de celle d'un personnage (Œdipe, Ajax, etc.), mais c'est le récit d'une unique action complexe. » Descombes V., *Le complément du sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard, 2004, p.474. De cette façon, pour franchir les « phrases narratives » vers l'œuvre il faut se situer dans un espace intermédiaire des formes littéraires. Pour nous cet espace intermédiaire nous l'avons parcouru du geste vers la geste dont, l'intentionnalité antisociale trouvait son acmé dans la relation significative avec autrui. Il semble, de ce fait, que la « rencontre psychanalytique » est la situation la plus optimale pour interroger la construction pathétique d'un récit subjectivant. Comme nous le verrons, on est proche de l'intuition de Freud dans *Personnages psychopathiques à la scène* dont la poétique d'Aristote est à la base de la compréhension du *pathos* du sujet. Nous revendrons. Freud S. (1905-1906), « Personnages psychopathiques à la scène » *OCP VI 1901-1906*, Paris, Puf, 2006.

<sup>714</sup> Richard F., *L'actuel malaise dans la culture*, op. cit., 2011, p. 220. Nous soulignons.

« plurivocalisme interne »<sup>715</sup> peuvent se rapprocher à une expression nuancée du geste. L'expression subjective de cette *parole* (en s'associant librement) passe alors par l'interprétation. Richard dit : « L'association libre met en scène un narrateur insaisissable qui tend à incarner toutes les voix de son théâtre interne. Cette parole associative unifie différents langages qui coexistent dans la dislocation apparente du dire. »<sup>716</sup>

Avec notre notion de geste nous pouvons comprendre les différentes voix, qui habitent le sujet, comme un dialogue intérieur en simultanéité instantané associative. Dans cette idée, le sujet n'est pas conscient de la *voix de garde* qui tient son dialogue car celle-ci dépend, pour être enchaînée dans le flux associatif, d'un autre sujet de l'objet. Il faut mieux alors faire attention à l'objet qui suscite la relation subjective pour suivre la trace qui est à la base de cette voix. En s'adressant à leurs objets les voix certainement les montrent mais seulement en dialoguant avec leurs sujets (implicites) elles sont repérables. Les objets sont pratiquement sollicités pour recréer d'abord les voix. Ensuite, avec ceux-ci le dialogue peut émerger comme le résultat simultané de la plurivocalité entre sujets. Si, à l'inverse, c'était d'abord le dialogue qui convoque les objets, il y aurait une simple *synchronie* des voix et non pas une plurivocalité : la voix du sujet parle et la voix de l'objet répond. Alors que, les voix qui cohabitent dans le discours du sujet font un concours pour participer, l'une à côté de l'autre ou entremêlées, du dialogue. Il y a une complexe *diachronie* des voix qui chevauchent simultanément comme si chacune avait déjà assuré son rôle dans la communication.

Il importe peu pour le sujet savoir quelle voix organise son discours car, ce qui est capital pour lui, c'est de se savoir parlant devant son objet. C'est une économie courte dont la satisfaction est fortement imbriquée dans une décharge bavarde. Un narrateur comme le soutient Richard, pour former un récit subjectif de soi, devrait s'abstenir de cette économie courte. L'*abstinence* c'est l'épreuve la plus dure pour le sujet actuel, surtout quand la simultanéité associative de cette plurivocalité est forte (excès pulsionnel à représenter), par exemple dans l'ajournement d'un conflit agressif ou sexuel, le recours au geste prend un rôle complémentaire ou même exclusif dans la communication. Dans le débordement pulsionnel, toutes les voies sont utiles pour déclencher la satisfaction via la décharge. Ainsi, l'acte (faute d'une éconduite plus élaborée) et la parole (construction de représentation de chose à celle de mot) peuvent trouver une expression commune via le geste. Ici, le besoin d'expression

---

<sup>715</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>716</sup> *Ibid.*, p. 130.

pulsionnelle prend, dans son flux, toutes les occasions pour se faire satisfaire et soumettre le sujet au système inconscient.

La force illocutoire de cette parole suit la logique du flux associatif où « l'enchaînement de la phrase réengage sans cesse le “je”, chaque fois qu’il dispose des phonèmes selon la discontinuité des affects et des pulsions, c’est-à-dire selon une mutualité entre lettre (signifiant) et image (chose), constitutive de la musique singulière de chaque sujet. »<sup>717</sup> Ce sujet est invisible selon notre logique du gérondif. Ce sujet est trop impliqué dans son action simultanée (instantanée), c’est-à-dire il est occupé à faire travailler son action avec le temps qui la contient. A cet enjeu dialogique (de *sujet* à *sujet*), Richard répond par « le recours au conditionnel et à l’interrogatif, [...] l’interprétation entre guillemets [Widlöcher] : “Tout se passe comme si”, “On pourrait dire que”. »<sup>718</sup>

Revenons à la retraduction de Castoriadis « là où Je suis/est, ça doit aussi émerger ». Il semble que l’usage du conditionnel tente de re-*présenter*, à plusieurs niveaux, le théâtre subjectif du sujet. Mais ce que cherche à signifier le conditionnel (le plurivocalisme du sujet) est d’avantage éclairé par le gérondif. Ainsi le conditionnel est plus ambitieux (idéal) alors que le gérondif, est plus humble (réaliste). Le conditionnel tente de recréer un espace fictif (intiment psychique alors) mais qui trace le *devenir* du sujet pulsionnel. Un *frayage* orthopédique qui émule « l’action spécifique » est fourni par le *Nebenmensch* tout en traçant une voie alternative pour un déclenchement pulsionnel moins violent ainsi que mesuré dans l’activation du sentiment de détresse ou désaide chez le sujet demandant de l’aide.

Suivre Castoradis avec la succession de moments via le gérondif (qui est, selon nous, le héraut du présent) pourrait-il révéler, *in statu nascendi*, un paradoxe ? Peut-être, car dans le sens absolu le récit mélancolise le temps et non l’inverse. D’où la chute de l’usage grammatical devant l’*avenir* du verbe. Autrement dit, la fixation sous-jacente n’aspire pas à s’éterniser via le discours subjectivant (du sujet même et de qui médite sur le sujet), elle s’échappe dans l’espace *proto-onirique/hallucinatoire* de la construction discursive (polyphonique). Ce que le sujet dit/a dit/disait/dira ne lui appartient plus. Peut-être que ce que le sujet *dirait* et *dise* demeure plus ou moins avec lui car le conglomérat de coïncidences est *disant* et s’en *transcendant*. Mieux, tout ce qui va au-delà de l’expression parlante et écrite s’accorde fort bien à la subjectivation. Mais cela n’est pas la même chose qu’un *pur devenir* parce qu’elle (la

---

<sup>717</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>718</sup> *Ibid.*, p. 130.

subjectivation) est *étant*. Ce *étant* considère, il nous semble, une aptitude temporelle plus limpide (ni passée ni futur) et problématique (présent élargi) à la fois. Tout cela veut dire en conclusion que la fixation par le gérondif n'est qu'un emploi *adéquat*, voire apparent, pour appréhender la pulsion. Proche de la nature pulsionnelle, mais totalement opposée grâce à sa présence *hic et nunc*, la subjectivation interpelle le théoricien à la construire pour la saisir. Un exemple appliqué chez Richard : « [Japon en 2011] “on pouvait voir l'histoire *en train* d'avoir lieu comme dans un film catastrophe”. Il illustre la confusion entre le réel *crevant* l'écran de l'image et une conception apocalyptique de l'histoire. »<sup>719</sup> D'un côté, le développement du texte égratigne la méthode phénoménologique (« suspension de jugement » comme mise en perspective du *devenir-sujet pulsionnel*) et la téléologique selon l'exercice de Ricœur. D'où l'élan nietzschéen précipite la chute de l'objet social qui livre le sujet à « [sa] subjectivité »<sup>720</sup> mais « il n'y a pas de stabilité de l'étant. »<sup>721</sup> Encore que, de l'autre côté, Marx montre la force de l'histoire hors de la conscience du sujet (matérialisme d'un travail historique sans repos). Or, l'historicité du sujet est paradoxalement à portée de main du sujet même, la quête des croyances déglisse l'objet-source d'identifications symboliques. Enfin, le fil rouge de ces exemples historiques met en évidence ce phénomène. La *cause finale* n'est pas claire dans la subjectivation, car elle (la subjectivation) se *reconstruit*, malgré Nietzsche et Marx, sans s'arrêter pourtant comme un produit mécaniciste.

Certes cette réflexion se détache du nihilisme et de l'aliénation du sujet pour arriver à la situation du temps historisant (dans le sujet même). Cependant, elle est encore proche de la *quête narratologique* de Ricœur et son *Temps et récit I, II, III*. Tout d'abord par la visite aux *Confessions* de Saint Augustin comme une sorte de boussole temporelle et ensuite par le parallèle que Ricœur fait entre l'artiste (*libre de... pour aspirer à libre pour...*) et l'historien (en *travaillant* la passéité dans les archives d'une archéologie qui réclame d'être un passé véritablement passé). Ainsi, il semble que pour Ricœur et pour Richard (leurs travaux sur la « mémoire involontaire » de Proust par exemple), la *mimesis* ne cherche pas à copier la réalité, mais plutôt à la reproduire, voire la *reconstruire*. Les deux hérauts du récit, artiste et historien, se rencontrent dans l'espace interstitiel qu'il y a entre la voix narrative de l'auteur et la voix narrative du lecteur : le plurivocalisme des voix. A cet égard, le gérondif travaille comme le ligament (paradoxalement *subjectif*) sans que soit nécessairement collées les extrémités, toutes en un block, il les tient à la distance optimale chacune de son côté en un ensemble. Tout cela

---

<sup>719</sup> *Ibid.*, p.262. Nous soulignons.

<sup>720</sup> *Ibid.*, p.255.

<sup>721</sup> *Ibid.*, p.257.

incite à questionner si la dialectique hégélienne de l'histoire est dépassée par la subjectivation ou même si la subjectivation est un produit déductif de l'histoire. Mais ce qui est questionnable est la pertinence de l'usage de la subjectivation comme résultat (opposable ou non) du devenir dialectique. De telle sorte qu'une prétendue immanence dans l'exercice discursif de la subjectivation, mais principalement son versant écrit, révèle un *étant* – bien proche d'un présent élargi – du sujet. Tout se passe comme si parler ou écrire sur la subjectivation serait d'une certaine manière se mouiller avec ses fluides discursifs du sujet actuel (on songe au commentaire de L. Danon-Boileau sur la processualité associative de la subjectivation). Encore, parler de subjectivation devient paradoxalement plus fluide et commode dans le gérondif car il touche l'anthropologie du sujet sans trop entrer dans une archéologie historisante. C'est pour ça que nous pensons qu'elle [la subjectivation] se montre volontiers dans les récits de n'importe quel genre, voire elle semble y habiter à sa guise, bien qu'elle y soit *en passant*.

En conséquence, et à la différence de Kristeva, qui pointe une lutte charnelle du sujet en « s'ab-jectant » contre la réalité, Richard préfère postuler un espoir dans l'interprétation psychanalytique. Celle-ci *trace* une ouverture *temporo-pulsionnelle* entre l'indicible du patient et la *signification* de la « plurivocalité » qui habite dans son discours. Cette plurivocalité suit le courant associatif, et telle une liaison libidinale, elle devient successive (temporellement) dans le cadre qui lui fournit l'interprétation au conditionnel. La quête d'aide du sujet active la sollicitude de l'autre sujet (proche ou à côté). La pulsion est ainsi représentable par le discours psychanalytique.

Seul un ajout est possible d'y mettre. Si Kristeva montre, inspirée de Green et de Lacan, une lutte entre nature et culture, Richard pousse les faits vers une compréhension de la décadence du sujet actuel : la subjectivation implique un travail psychique (car elle garde dans son sein le « travail du négatif ») où l'élan vital du sujet succombe face aux exigences sociales. Le sujet subit de la rencontre, parfois hostile, avec le social mais il se reprend dans le sommeil du travail du rêve. Cette faculté, inhérente à tous les êtres humains, n'est pourtant pas donnée. La fatigue extrême à laquelle le sujet se confronte, jour après jour, ne lui permet pas de trouver un vrai repos dans la tranquillité de son intimité. Cette dernière est suractivée par les exigences de l'objet social. Cet objet peut ainsi être perçu comme une menace au lieu d'un confort plein de promesses de satisfaction. Le retournement sur soi-même fait la norme dans les temps actuels. Et la fatigue son symptôme le plus évident. Notre patient ne connaît le repos, il est constamment sollicité par la trace pulsionnelle qui lui offre son objet. Un objet tyrannique, on dirait. Mais, la seule tyrannie qui s'y élève c'est l'excitation mutuelle entre sujet et objet. Il n'y

a pas la place pour un sujet du sujet qui médiatise la rencontre avec l'objet. C'est en ce sens que Richard a raison en proposer une psychanalyse qui considère à part entière la présence du *Nebenmensch*. Toutefois, Richard n'exploite suffisamment pas le noyau qu'il y a dans la demande d'aide qui fait le sujet. Certes, celle-ci est une demande venue de la tension interne, mais elle est dans son terme un excès d'excitation qui sur-stimule le sujet jusqu'au l'épuisement. Cela n'est pas une négligence de Richard. Il n'est que le produit d'un effort pour matérialiser la trace pulsionnelle. Et dans ce processus même, le psychanalyste est impliqué malgré lui. Richard le sait. De ce fait, l'usage du gérondif convertit la pulsion en ce qu'elle n'est pas : une représentation. Le sujet affecté par l'épuisement pulsionnel n'envisage que le repos du sommeil. Celui-ci est le principal destructeur du lien social et en ce sens l'ennemi majeur du développement culturel. L'immédiateté du travail pulsionnel n'envisage pas que ce repos est la clé pour une sublimation qui aille à la rencontre de l'espoir de l'évolution humaine. Ainsi c'est le temps effréné qui condamne le sujet à ne pas comprendre l'éthique de ses rêves, qui sont à la base du flux temporel socialement partagé entre les sujets d'une société.

Ce point est crucial pour la compréhension des pathologies actuelles, dites de la subjectivation, et il mérite une parenthèse. Faisons travailler l'idée de l'actuel malaise avec le philosophe Byung-Chul Han. Pour ce philosophe le diagnostic social ressemble à plus d'un titre à celui de Richard. Han s'inspire d'une philosophie critique pour faire son aperçu de la misère sociale. Moins soucieux de questionner les postulats de la modernité que Richard, Han adopte un certain conformisme lié à l'idée de « postmodernité ». Les sociologues Zygmunt Bauman et Hartmut Rosa, pour ne citer que les plus usités, soulignent la ressemblance de Han avec Richard à propos d'une vision d'ensemble actuelle du social. Lorsque ces auteurs développent une compréhension plus profonde du diagnostic social, leurs choix s'orientent préférentiellement vers Freud, Nietzsche, Heidegger et Arendt entre autres. Nuanceons.

Pour montrer la misère du sujet actuel, Han à l'égal de Richard (qui semble dénoncer le positivisme d'une accélération sociale plus *moderne* que *postmoderne*), critique le caractère de nouveauté *inédite* que Hartmut Rosa donne à sa « société accélérée ». Dans *L'accélération, Une critique sociale du temps*<sup>722</sup>, Rosa montre pertinemment comment aujourd'hui il existe une accélération complexe des processus sociaux. L'auteur parle des « pathologies de l'accélération » dont la « souffrance » du sujet est l'ancrage afin de faire une analyse plus scientifique des données sociales. Le « temps social » tout autant que la perception subjective du

---

<sup>722</sup> Rosa H. *L'accélération, Une critique sociale*, Paris, La Découverte, 2010. Disons en passant que cet auteur en concluant son ouvrage prend appui des postulats de la notion « Immobilité fulgurante » de Paul Virilio. Cf., Virilio P., *La pensée exposée*, Paris, Babel, 2012.

temps historique sont des indicateurs fiables pour diagnostiquer l'accélération sociale. Pour Rosa le temps effectif est lié au sentiment subjectif d'un rétrécissement du monde ceci alors même que l'espace physique planétaire reste intacte. En parcourant les distances géographiques, il comprend que le sentiment subjectif du temps est un des symptômes de l'accélération actuelle associée à la vitesse des transports. Faire un trajet court même en parcourant milliers de kilomètres, laisse une sensation de toute-puissance chez le sujet actuel. Ce type de déplacement économise l'énergie physique individuelle tout en augmentant la dépendance du sujet à la technique industrielle. Une économie psychique dépendante de cette vitesse développe de fortes identifications aux objets. Sans doute s'agit-il ici d'un rapport « fétichiste » plus centré sur la fonctionnalité performante que sur l'aspect purement esthétique. C'est par exemple l'utilisation du portable et sa force d'applicabilité dans l'interface de l'écran numérique. Pas besoin de se déplacer car le sujet compte sur l'espace virtuel. L'omniprésence virtuelle fait croire au sujet qu'il colonise tous les espaces sans bouger de sa chaise. Le processus de perte inhérent au voyage n'évoque plus le *mal du pays*, même lorsqu'il est accompagné de la certitude de faire le contraste des lieux en retournant à celui d'origine. C'est le lieu d'origine qui se déplace avec nous. On est proche ici de l'idée du « Pèlerinage » de Bauman<sup>723</sup>. Han conteste cette idée quand il affirme que : « l'homme moderne n'avance pas vers un ailleurs, là-bas, mais vers un ici meilleur et différent. »<sup>724</sup> Il reprend en revanche l'idée de Bauman sur le « Zapping » pour discuter du non-attachement et du non-engagement postmoderne. Han cite Bauman : « "la liberté ultime est dirigée vers l'écran, vécue en compagnie de surfaces, elle a pour nom zapping". »<sup>725</sup> En opposant le concept de « liberté », implicite ici dans le détachement, Han postule : « la racine indo-germanique *fri*, d'où proviennent des mots comme *frei* (libre), *Friede* (paix) et *Freund* (ami), signifie "aimer". Ainsi, à l'origine, le mot allemand *frei* (libre), signifie "qui fait partie du groupe des amis ou des amants". C'est donc justement dans une relation d'amour et d'amitié que l'on se sent libre. Ce n'est pas l'absence de relations qui nous rend libre, mais le lien. »<sup>726</sup> Selon Han l'accélération sociale ne permet pas au sujet de s'attarder, de faire une « halte », pour s'engager dans un lien amical. Ce phénomène ne correspond pas exclusivement à l'accélération il est surtout dû à la « dénarrativisation » du sujet actuel non-engagé socialement. « La dénarrativisation, » dit Han, « produit un mouvement désorienté, sans but, un mouvement vibronnant insensible à

---

<sup>723</sup> Bauman Z. (1995), *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette, 2003, pp.35-46.

<sup>724</sup> Han B-Ch. (2009), *Le parfum du temps. Essai philosophique sur l'art de s'attarder sur les choses*, Paris, Circé, 2016, p.46.

<sup>725</sup> *Ibid.*, p.49.

<sup>726</sup> *Ibid.*, p.49.

l'accélération. La suppression de la tension narrative entraîne les événements dans un tourbillon sans but. Ils ne sont plus guidés par une trajectoire narrative. »<sup>727</sup> Plus loin, il conclut : « on traverse alors le monde *en zappant* d'une chose à l'autre. »<sup>728</sup>

Han neutralise brillamment le poids de l'histoire sociale positive (supposée organisatrice des récits d'ordre téléologique) tout en restant dans la subjectivité positive hyper-présentifiée du sujet. C'est pour cette raison, que son sujet n'est pas capable de faire un récit de son existence. L'accélération totalisante et un pèlerinage désengageant sont à l'origine d'un lien social défectueux. Nous comprenons ce lien comme la *significativité* et sa quête incessante, le rapport perdu de l'antisocial.

Les propos de Han trouvent une ressemblance avec notre paradigme de la toupie, cependant il néglige l'idée de Bauman. Ce dernier poursuit en effet une autre idée des figures du « pèlerinage », celles-ci s'accordent d'abord au geste antisocial, puis à la subjectivation selon Richard. Bauman veut montrer la violence de l'impact civilisateur sur le sujet. Pour soutenir cette idée, dans le chapitre « Comment séparer les actions de la moralité », Bauman cite le philosophe Emmanuel Levinas, « “la justification de la douleur du prochain est certainement la source de toute immoralité”. »<sup>729</sup> Pour faire de mal à l'autre il faut diviser la portée morale de l'action. Les actes susceptibles d'être moraux doivent souffrir une neutralisation qui laisse inopérante l'action morale. Bauman affirme que « *l'indifférenciation* » rend possible ce phénomène : « *en excluant* certaines catégories de personnes du domaine des sujets moraux ou *en couvrant* le lien *unissant* l'action partielle et l'effet ultime des mouvements coordonnés, ou bien encore *en intronisant* la discipline procédurale et la loyauté personnelle dans le rôle de critère absolument primordial de *performativité* morale. »<sup>730</sup>

Dorénavant, le désengagement relationnel illustré par la métaphore du « zapping » est mieux cernée. La compréhension s'améliore lorsque le recours au gérondif met en jeu la pulsion dans la *performativité* du sujet.

---

<sup>727</sup> *Ibid.*, p.51.

<sup>728</sup> *Ibid.*, p.62. Nous soulignons.

<sup>729</sup> Bauman Z. (1995), *La vie en miettes...*, *op. cit.*, p. 121. Nous pensons que les développements ultérieurs de cet auteur déclinent de cette idée. Ainsi, l'incapacité du sujet actuel à s'engager engendre un « amour liquide » (2003) dont un « *perpetuum mobile* » (proche du paradigme de la toupie) reflète une « vie liquide » (2005) égocentrique. Voir respectivement, Bauman Z. (2003), *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, Paris, Fayard/Pluriel, 2010 et Bauman Z. (2005), *La vie liquide*, Paris, Fayard/Pluriel, 2013.

<sup>730</sup> *Ibid.*, p.122. Nous soulignons.

Par ailleurs, la « dénarrativisation » est perçue comme l'incapacité à distinguer un événement d'un autre en « tourbillon ». Le geste antisocial ne permet pas d'arrêter la satisfaction négative liée à la transe du mouvement gyroscopique de la toupie.

Bauman et Han s'inspirent de la logique d'Arendt. Le premier, pour la proximité de la notion d'« *indifférenciation* » à celle de la « banalité du mal » d'Arendt (1966). Le deuxième, pour l'opposition entre « *vita contemplativa* » (s'attarder dans la durée de la contemplation) et « *vita activa* » (comme une action politique sans un écho d'engagement social) – Arendt, 1958. Les deux auteurs sont d'accord pour admettre qu'il existe une division du sujet quand la violence surpasse les limites de ce qui est acceptable socialement. Pourtant, si nous nous conformons à l'idée que ce type de pensée sociologique est ici fondée, nous ne pourrions pas accéder à la racine sous-jacente du comportement antisocial.

Richard remarque que les sociologues appliquent de plus en plus les postulats psychanalytiques à leurs diagnostics du social. De ce fait, quand le sociologue Michel Wieviorka parle de « violence instrumentale »<sup>731</sup> (sans doute proche de la « banalité du mal ») tout en faisant l'hypothèse que l'autre (victime de l'attaque) questionne la subjectivité du sujet attaquant (antisocial selon nos développements), il faut faire un pas de plus et l'interpréter comme une « impasse de la subjectivation » (au sens psychanalytique du terme). Le sociologue décrit cette matrice comme une impasse dont le symptôme plus repérable est la quête du sens dans l'existence : « [le sujet] ne peut plus exister que de manière artificielle, *en affirmant* un sens devenu imaginaire qui n'existe plus que pour lui, *en faisant* vivre la relation de manière onirique, *en transformant* l'autre en personnage non humain, en barbare, en monstre ou en surhomme, et en *en connaissant* plus d'adversaires, mais un ou deux ennemis. »<sup>732</sup> Selon notre paradigme de la toupie, il faut faire attention à la simultanéité qui recouvre l'usage du gérondif quand l'antisocial est en jeu, car de celui-ci découlent les expressions les plus subversives de la pulsion. L'actualisation en gérondif de ce geste, qui pour nous est de nature antisociale, avertit, dans son traitement interprétatif, la vraie dissolution du sujet dont les limites entre l'intérieur et l'extérieur sont profondément enracinées dans la situation sociale. Les efforts de classement du sujet que fait Wieviorka ne dépassent pas le paradigme de différenciation et indifférenciation dont le sujet fait preuve en société. Ainsi, ses classements de « sujet flottant », « hypersujet »,

---

<sup>731</sup> Wieviorka M., *La violence*, Paris, Hachette, 2005, p.21.

<sup>732</sup> *Ibid.*, p.221. Nous soulignons. La démarche de cet auteur se centre sur la violence du sujet, pour arriver à une explication du social. Cela nous fait penser au « perdant radical » de Hans Magnus Enzensberger, où le terroriste, parce que souffrant d'un manque identitaire majeur, cherche du sens dans une opposition globale plus paranoïaque que strictement antisociale. Cf., Enzensberger H. M., *Le perdant radical. Essai sur les hommes de la terreur*, Paris, Gallimard, 2006.

« non-sujet », « anti-sujet » et « sujet en survie », déclinent tous, à l'égal de l'« *indifférenciation* » de Bauman, d'une rencontre intersubjective fortement psychologique. La racine intentionnelle de cette rencontre n'est pas toujours une opposition brute à l'autre. Elle est davantage un *rapport* en quête de *signification* qu'un *contact* en quête de *sens*. Il semble enfin que le lieu idéal pour vérifier cette quête de signification est la situation psychanalytique dont les applications surpassent la sphère purement clinique. Allons plus loin.

La souveraineté des frontières entre l'espace *privé* et *publique* (pour s'accorder avec Arendt) est abolie par l'indifférenciation subjective et sombre dans le « sentiment océanique ». Être-là et ne pas être-là sont quasiment équivalents à moins que lien social ne soit pas instauré. L'ancrage du lien social dans la reconnaissance mutuelle est toujours difficile à mettre en place. En revanche, celui-ci est une porte d'entrée à la situation sociale. Dans ce contexte le vecteur interpsychique unidirectionnel du moi au ça, peut voir renverser son flux et compliquer les limites dans le rapport classique sujet/objet.

S'inspirant de Castoriadis (1990), Richard affirme que le « conglomérat » est l'« explicitation de soi à la fois comme “sujet” et comme “objet” [...] en un mouvement infini où l'on *se* verrait tout en se voyant comme *autre*. »<sup>733</sup> Ce « mouvement infini » (des inter-instances, au sens de la subjectivation) est à jamais marqué par l'usage du gérondif. Le geste pulsionnel se montre ici dans son versant écrit car il est le négatif du gérondif. La cristallisation narcissique de la *Jeune Parque* de Valéry en est une bonne illustration. Dans cet exemple, l'action du « conglomérat » est imprégnée d'un mouvement dynamique pulsionnel (générateur de conscience temporelle) et inter-instances psychiques. Ce mouvement génère automatiquement une introspection subjective et paradoxalement objective qui conduit le sujet à l'altérité. Dans l'illustration de l'Eve de Milton nous avons rendu compte d'un processus similaire. En soulignant pertinemment la proximité entre Castoriadis (1990) et Levinas (1971), Richard rapproche la pulsion de la « caresse » où l'objet fuyant se saisit dans une autre caresse « en un mouvement d'institution de l'objet comme jouissance de l'objet caressé. »<sup>734</sup> Selon nous, ce mouvement, doté d'infinitude parce que gestuel, est ancré dans la pure « significativité » du contact au monde. C'est la *significativité* et non le commerce de signe à signe, ainsi que nous l'indique Richard citant Levinas, qui imprègne d'originalité non-universelle la rencontre du sujet avec l'altérité, qui imprègne d'originalité irrépétibile la rencontre du sujet avec l'altérité. Richard nous prévient par contre de la spiritualité presque

---

<sup>733</sup> Richard F. (2011), *L'actuel malaise...*, op. cit., p.212.

<sup>734</sup> Richard F. (2011), *La rencontre...*, op. cit., p.97.

religieuse qu'accompagne la pensée de Levinas. Franchissons légèrement cet avertissement pour arriver au cœur de notre paradigme.

L'allégorie de l'éveil d'Adam instaure le début de la *significativité* ou de la *référence* au monde, implicite dans le geste. Adam n'est complet que dans le contact avec Eve où la significativité passe par la rencontre amoureuse. La « caresse » de Levinas s'accorde ici au geste – et nous faisons abstraction que la « féminité » pour Levinas représente l'altérité par excellence (Levinas, 1946-1947).

L'éveil d'Adam et d'Eve a condamné leur chute dans la conscience rationnelle et a fait du monde une misère humaine. A cette conscience vient s'ajouter la raison vertueuse du Christ du *Paradis retrouvé* (Milton, 1671). Le Christ de Milton représente la contestation antimonarchique contre l'iconographie du roi. Sans rentrer dans la lutte contre la connivence entre la hiérarchie de l'Église et la monarchie anglaise du siècle XVII, on peut en dire que cette lutte illustre la précarité sociale de l'homme (incarné en la figure de Christ) face à la raison maléfique qui est au service du pouvoir (pas seulement représenté par Satan, mais aussi démoniaque, au sens classique, où l'esprit est entre l'âme et le corps). Les tentations sataniques du pouvoir social se montrent en contraste par l'humble sentiment de désaide de l'homme Christ. Cette allégorie n'est pas anodine : l'*intempérie* rude du désert met à l'épreuve la *déchéance* du corps mortel de Christ dont le sentiment de désaide n'est pas accueilli par Satan. Ni l'intempérie de la nature, ni la déchéance du corps propre ne sont si dures par rapport à l'indifférence de la raison. Les tentations de Satan doivent être ici comprises comme des promesses symboliques de bonheur. Alors que le sentiment de désaide ici ne fait pas exclusivement appel à une *action spécifique* trop hallucinée, mais à la reconnaissance mutuelle qui permet au sujet en désaide de partager sa souffrance avec un autre sujet proche. Ni même l'extase mystique et religieuse qu'évoque se sentir un « Tout » avec ce désert sans bornes, n'exonère de son malheur l'homme Christ. Satan, en se passant de la détresse de Christ, n'ouvre pas l'accès à une rencontre morale. Qu'il ne prête pas de l'aide signifie justement, selon Levinas, que « la justification de la douleur du prochain est certainement la source de toute immoralité. »<sup>735</sup> Il est évident que cette maxime est d'inspiration freudienne. Sa formulation en négatif nous permet d'appliquer au comportement antisocial dont la cible est le social. En effet, cette maxime en négatif peut se voir dynamisée comme un mouvement constant d'actualisation de la microsociété interne vers l'extérieur. Ce dernier ne compte que s'il existe une adéquation externe, c'est-à-dire une corrélation positive entre principe de plaisir et celui de réalité. La

---

<sup>735</sup> Levinas E., *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*, Grasset, Paris, 1991, p.116.

récurtivité solipsiste du sujet guète la réflexivité narcissique du moi, surtout quand l'altérité vraie n'arrive plus s'imposer en tant que lien social. Le non-ajustement entre dedans et dehors semble être l'indice le plus fiable de la formation sociale mutuelle. Cette dernière se fonde sur le sentiment de désaide et sa résolution passe par l'action spécifique qui entretient l'être humain proche. Pour recevoir cette aide l'être humain en désaide doit « se faire comprendre » (Freud, 1895).

Un malaise actuel suppose une réédition d'un sentiment déjà existant chez l'être humain en société. En s'actualisant ce sentiment est *stricto sensu* psychologique. Le malaise est actuel car il est subi et en même temps exprimé par le sujet comme une inquiétude liée à l'être-là. Se sentir « mal à l'aise » signifie : ne pas se sentir à sa place « dans sa place » – sociale. C'est un sentiment subjectif et, en même temps, hautement social. L'affect corporel qu'il suscite rend évident son versant subjectif. Ce dernier rend, par contre, énigmatique ce vécu en société. C'est le non-ajustement entre subjectif et social, qui exprime la plainte du sujet et du social. La plainte du sujet est son « malaise » et le « malheur » celui du social. Le malaise s'incarne (se fait) dans le pathos du corps du sujet. Le malheur se dit dans le discours du sujet. Appliquons ces idées à une situation antisociale.

Le film « el chacal de Nahueltoro » (Littin M., 1969) raconte l'histoire vraie d'un meurtrier. L'intérêt du film est qu'il décrit le processus de civilisation d'un criminel. Le style de ce film s'inscrit dans le courant du néoréalisme italien. Il s'agit de la reconstruction d'un fait divers brutal dans la ruralité chilienne. Le début du film montre le protagoniste emprisonné et sur le point d'être jugé. La construction du film en flash-back sous la forme de courts récits permet au spectateur d'accéder rétrospectivement à la genèse du crime. Après le meurtre à la hache d'une femme et leurs cinq enfants, le « chacal » se transforme. En attendant son exécution, il apprend à lire, devient chrétien et comprend la violence de son crime. Il s'en justifie, à la demande, affirmant que : « personne ne m'a jamais éduqué »<sup>736</sup>. Le « malheur » du chacal se laisse entendre dans l'usage débutant et rustique de ces mots. Cette phrase, mal prononcée, montre à quel point l'éducation de ce sujet n'est qu'initiale. Il exprime cependant un repentir qui est à mettre en relation avec une carence sociale. Et, si « malaise » il y a, il ne sera perceptible que dans l'exécution du corps sacrifié. La *fatalité* du malheur est au ça, comme l'inconfort du malaise est au moi. L'hypothèse d'une « névrose de destinée » pourrait se mettre en place car le surmoi est souvent extériorisé par un récit de plainte. Pourtant, chez le « chacal » il n'y a pas de vrai malaise car celui-ci est constitutif du sujet et profondément

---

<sup>736</sup> En espagnol chilien : « yo no tuve enseñanza de *nadie* [nadie] ».

enraciné dans la rencontre sociale. En ce sens, l'incapacité à faire un récit de soi subjectivant et de se faire comprendre marque fortement l'exclusion sociale du « chacal ».

Richard explique que c'est « l'historicité » qui conditionne les récits du sujet. Le malaise (affectif, pathétique et conséquence pulsionnel) quant à lui, est aujourd'hui plus que jamais négligé par le sujet. Le récit ne colle plus au vécu subjectif dont les débris sont au service d'une justification autocentrée qui a du mal à considérer la puissance de l'Histoire. Le conformisme subjectif s'accorde fort bien à des formes brutes et simples d'un malheur social et non d'un vrai malaise dont l'esprit critique, parce que gênant, génère de la confluence sans nécessairement passer à l'acte. Il n'est pas rare de constater alors un pseudo-malaise chez le sujet actuel où les figures pathétiques (et psychopathologiques aussi) tendent à se confondre l'une avec l'autre.

Il est nécessaire faire un dernier pas de plus pour démontrer comment la souffrance psychique actuelle semble préférer s'exprimer par des figures simples où la plainte passive paradoxalement s'active en prenant le relai de la complexité psychique.

Dans son excellent essai *La société de la fatigue*<sup>737</sup>, quoique succinct et condensé en extrême, Han fait le diagnostic d'une société fatiguée à la lumière du titan Prométhée de Kafka. Il l'interprète avec le souhait de : « la transformer en une scène se jouant dans la psyché même du sujet performant d'aujourd'hui, violent envers lui-même et en guerre contre lui-même. »<sup>738</sup> C'est tout le début de l'ouvrage et il est déjà critique. En effet, l'auteur ne parle pas directement du mythe de Prométhée, il le fait par le biais de Kafka. Nous voulons comprendre ce choix comme une stratégie pour illustrer encore mieux le *pathos* du sujet actuel (performant). De ce fait, l'image du sujet (titan parce que performant) souffre de la blessure (infligée par l'aigle qui mange son foie). L'aigle représente « l'alter-ego » du sujet et la blessure (invisible parce qu'elle se referme chaque nuit par le sommeil) représente la fatigue. Ensuite, Han divise encore une fois le sujet entre « performant » et « discipliné ». Le premier correspond à la société actuelle tandis que le deuxième à celle de Freud. La société de la discipline force le sujet (soumis à un appareil psychique contraignant et répressif) à « *devoir* » travailler. Alors que la société de la performance pousse le sujet à « *pouvoir* » travailler (avec l'illusion d'avoir la liberté d'action). Han soutient que « l'appareil psychique de Freud est régi par la négation, le refoulement et la peur de l'infraction. Le Moi est un "lieu d'angoisse". Le sujet performant postmoderne est dépourvu de négation. C'est un sujet d'affirmation. Or, si l'inconscient était

---

<sup>737</sup> Han B-Ch. (2010), *La société de la fatigue*, Circé, Paris, 2014.

<sup>738</sup> *Ibid.*, p.7.

nécessairement lié à la négativité de la négation et du refoulement, alors le sujet performant postmoderne n'aurait plus d'inconscient. »<sup>739</sup>

On comprend que Han utilise la deuxième topique de Freud et l'applique au sujet performant postmoderne. Ce « lieu d'angoisse » (Freud, 1920) correspond à l'angoisse morale. Mais Han applique cette topique en négatif. En l'appliquant en négatif il positive la morale du sujet, c'est-à-dire le sujet n'est plus moral puisqu'il n'a pas de limites négatives. Autrement dit, le sujet est incapable de faire une négation (ou un « jugement d'attribution », Freud 1925) donc il est mêlé, sans le savoir, à la réalité matérielle. Cette dernière est implacable en exerçant les exigences sociales sur le sujet. Nous pensons que Han préfère le Prométhée de Kafka justement pour montrer encore mieux la dissociation (du corps pathétique) dont souffre le sujet. En ce sens, la *tératologie* (subjacente), qui suppose une identification au titan (en souffrance par le travail lié au feu de l'intelligence), isole le sujet de ses semblables et, tel un monstre, le prive d'avoir une descendance. Ainsi, le moi, en tant que « lieu d'angoisse », n'est plus moral car il ne nie pas (ne pense pas) et il est livré, sans médiatisation psychique, à la chair (pathétique) de son corps (en souffrance par la fatigue du travail). Pourtant Han néglige le mécanisme de défense qui est à la base : le clivage. Cette négligence conduit tous ses développements ultérieurs vers une division qui ne considère pas l'action du clivage comme un précurseur des limites psychiques internes et externes chez le sujet. Si le monstre de Kafka signifiait la douleur de la solitude de l'homme en société, l'homme de Han exprime la solitude du sujet sans limites. Mais ici, on est loin du monstre romantique de Percy Shelley (1820) et son *Prométhée dénoué* ou de *Frankenstein ou le Prométhée moderne* de Mary Shelley (1818), monstre qui exprimait une souffrance psychique à travers une quête de sens constante. Cette dernière se caractérise par une identification à l'idéal du moi du père perdu et par la reconnaissance du morcellement naturel du corps face à sa réunification culturelle *pro* la machine industrielle. Non, avec Han on est à ciel ouvert devant le malaise social. De cette façon on repère clairement chez Han une distinction entre la fatigue et la dépression. La fatigue qu'il postule est due à ce que le sujet ne négative plus ses processus psychiques, c'est-à-dire le moi ne synthétise plus ses expériences subjectives. Puisqu'il est fatigué le « travail du rêve » n'est pas à l'œuvre et, en plus, il n'est réduit qu'au seul fait de vouloir dormir. Certes, Han fait une belle différenciation entre mélancolie et dépression, mais il néglige qu'à la base de celle-ci se trouve en jeu le processus de réparation de l'objet (pour la première autodestructivité non réparatrice et pour la deuxième, mépris du moi au service d'une réparation impossible). Pour Han il n'y a pas dans

---

<sup>739</sup> *Ibid.*, p.9.

la fatigue un objet réparable (manque de négativité) et *l'excuse* de la dépression ne suffit plus pour comprendre la solitude du sujet performant. Le sujet est livré à l'intempérie de ses désirs face à la *possibilité des possibilités* que lui offre le consumérisme, ce sujet souffre de ne pas pouvoir dire non aux stimuli sociaux. Là, on perçoit la filiation de l'auteur à Heidegger. Le *Dasein* (l'être-là) est annulé par son *Dasman* (l'homme et son « on dit »). En conséquence, le sujet de Han, à l'égal du *Dasein* de Heidegger, souffre de l'angoisse de mort et tombe sans cesse dans la dialectique de la possibilité de l'impossibilité de son existence (l'être-là-vers-la-mort). L'homme ne prend pas le souci de lui-même où, en termes heideggériens, une « *Sorge* » (souci de soi) n'est pas envisageable pour le sujet actuel. Tous les raisonnements de Han déclinent de cette matrice heideggérienne. Aujourd'hui, l'homme naturel face à la technique succombe comme un corps blessé (par épuisement) face à l'instantanéité de la technologie numérique<sup>740</sup>. D'où le fait que le désir sexuel soit poussé vers la décharge charnelle sans un psychisme *érotisant* les rapports<sup>741</sup>. C'est le royaume de l'écran dont les images perdent leur qualité distinctive en devenant une pure extériorité pornographique. Tout est équivalent tout est indifférencié, enfin tout est un excès. Il n'existe pas un appareil psychique qui puisse tenir une telle demande d'attention. Par conséquent, il n'est pas rare d'observer que Han pointe, en suivant Nietzsche et Arendt, un sujet qui fait un retournement sur son corps propre en érigeant la santé comme une « Déesse ». Ce sujet fatigué, parce que performant, est pour nous un sujet de caractère hypocondriaque. Si nous revenons à nos raisonnements sur la formation du caractère, le sujet de Han est moins fatigué qu'antisocial. Ce sujet, décrit par l'auteur, remplit toutes les caractéristiques de l'enfant antisocial. Il ne connaît pas la trace de sa pulsion car la *signification* ne s'accorde plus à son *faire* et à son *dire* (clivage négatif). Il reste fasciné (passivation masochique) de l'objet mais en l'exploitant (activation sadique) comme si celui-ci était immortel. Enfin, la sensation de solitude constante (ou d'être abandonné) et sa négation perpétuent l'expérience psychique comme une *simultanée instantané* du *devenir-sujet* (pulsion de mort à l'œuvre dans le *geste*). Ce syndrome est loin de pouvoir expliquer toutes les manifestations de l'antisocial, mais il s'approche d'une métapsychologie collective où les rapports entre sujets *limitent* ou *stimulent* l'activité du comportement antisocial.

Ainsi notre phrase « j'ai rien fait » s'accorde à l'actuel malaise. L'homme sent constamment qu'il n'a rien fait de sa journée, de son travail, de ses rapports, bref de sa vie. La négation est implicite (ce que néglige Han) et si masquée, qu'elle devient imperceptible, silencieuse et mortelle. La fascination pour la toupie est semblable à la fascination pour l'écran

---

<sup>740</sup> Cf. Han B-Ch. (2013), *Réflexions sur le numériques*, Actes sud, Paris, 2015.

<sup>741</sup> Cf. Han B-Ch. (2012), *Le désir ou l'enfer de l'identique*, Autrement, Paris, 2015.

numérique. Voir extériorisée la pensée est à la base de tout le jeu de l'enfant. L'écran est en ce sens l'outil optimal pour cette projection dont la satisfaction est l'illusion de voir couler la pulsion où elle n'est pas, c'est-à-dire projetée dans l'objet. Ce dernier n'est pas bien représenté, en conséquence le sujet actuel perd de vue la trace de sa pulsion, supposée figurée dans l'objet. Gardant une représentation extériorisée dans l'interface de l'écran, le plaisir primitif de passer à l'acte – lié à l'action de *faire* et simultanément de ne pas *penser* – peut trouver une solution de compromis : le sujet ne *réalise* ni son acte ni sa pensée.

Le paradigme de la toupie permet de penser à un effort primitif de sublimation. Le rapport fétichique à l'écran rate sa canalisation de libido vers son objet. La totalité de l'objet n'est pas ici considéré. Assumer une totalité objectale impliquerait sans doute une relation profonde avec l'objet, c'est-à-dire une incorporation de ce qui, à la base de la relation, est *en détail* positif et/ou négatif. De ce fait, le mouvement gyroscopique transforme la toupie en une surface purement lise et apparemment parfaite : tout ce qui était imparfait dans la perception devient parfait dans la représentation et tout ce qui était partiel dans la quiétude devient complet dans le mouvement. Le sujet cherche cette représentation ailleurs, alors qu'elle n'est ni à l'extérieur ni à l'intérieur, elle est juste au milieu du rapport à autrui.

Le processus de subjectivation où le sujet est constitué de plusieurs voix, c'est-à-dire de plusieurs fragments, évoque, en arrière-plan, une pensée onirique qui, par définition, ne donne pas une vision d'ensemble. Cette dernière n'apparaît en scène qu'en le négatif de l'interprétation, en la narration qu'elle suscite. Ainsi, la fragmentation du sujet n'est pour autant pas une condition essentiellement postmoderniste. Aujourd'hui, cette fragmentation devient simplement plus visible. L'échec du sujet à faire un ensemble narratif de son existence, s'érige comme le manque le plus flagrant d'une aptitude à figurer la fragmentation de son soi. Sans la possibilité à réunir les débris d'une expérience de rêve, d'une fantasmation de type diurne, ce sujet ne peut ni penser ni interpréter ou, si l'on veut, ne peut pas subjectiver son sujet propre. Les différentes voix qui habitent et animent le discours du sujet, lui échappent constamment. Mais, cela n'est en aucun cas une condition strictement postmoderniste. Celle-ci a toujours guetté la construction historisante du sujet et est en plus la matrice propre à cette construction. L'appropriation subjective n'est que le corollaire d'un processus toujours existant. En ce sens, l'attention qui porte le sujet n'est plus posée sur l'imaginaire, elle est plutôt déposée sur l'extériorisation (sociale) *fétichiste* de l'écran – surtout du portable par son affinité à l'usage tactile avec le doigt. Plus l'écran figure la pensée, plus celle-ci se vide en le mouvement perpétuel des images débridées. Ce n'est pas un problème car ces images sont le reflet de la

pensée, elles sont donc la tendance à suivre attentivement, c'est-à-dire suivre plus les perceptions que les représentations. C'est l'attention qui fait défaut dans cette affaire. Pour Heidegger comme pour Han et Arendt, cela correspond à l'oubli de l'être-là. Pour la psychanalyse cela correspond à l'incapacité de faire des récits subjectifs ou bien à la difficulté à représenter l'émergence pulsionnelle du mouvement subjectif. Si la postmodernité peut ajouter quelque chose, c'est qu'elle déborde la capacité d'assimilation subjective. En effet, le sujet vit dans un monde qui est déjà plein d'informations et où l'assimilation de celles-ci devient une tâche ardue et fatigante. Et ce monde correspond à une extériorisation de la pensée, celui-ci n'a aucun besoin d'être assimilé. Car la pensée et son monde sont ici la même chose. La nouveauté ne passe plus par une identification à intégrer dans le for intime du sujet, elle est partout. Intimité et domaine public ne sont plus séparés par une négativité qui les tient à distance et telle une image pornographique, ils s'entrecroisent comme une performance intime en extrême extériorisée. C'est la force de la technologie dirait Han suivant Heidegger. Une « accélération » du temps au sens de Rosa et Virilio et un « zapping » où « *l'indifférenciation* » « liquéfie » la société et les rapports entre les hommes selon Bauman, peut-être. Nous pensons qu'il s'agit du mouvement gyroskopique de la pensée, ce morceau gestuel qui ébranle le contact au monde qui est, en grand mesure, responsable du laconisme actuel. En fait, l'information, en excès, ne peut pas être assimilée et le conformisme du sujet, pour s'en faire une « vision du monde », reste aboli par sa propre opération d'attention. C'est l'accélération, que le sujet propre octroie à l'objet, qui stimule l'augmentation de l'information comme s'il s'agissait d'un *infini* incommensurable. Proche de l'exaltation hypnotique naïve – tel Dante, qui en regardant l'*Empireo* pouvait, par un instant éternel, embrasser la toute-puissance divine et abolir tous les limites imposés par l'homme – mais sans l'abri de la religion, le sujet actuel ne trouve plus une *significativité* qui définisse son séjour au monde. Alors que la *dé-finition* des choses, qui est toujours illusoire, n'arrive pas non plus à faire le point car le sujet n'a pas de limites de son expérience.

### III. ADDENDUM : SOLITUDE ANTISOCIALE

« “J’ai toujours auprès de moi une présence importune”, pense le solitaire.  
“Toujours une fois un, cela finit par faire deux, à la longue.

Je et Moi sont engagés dans un dialogue trop véhément. Comment serait-il supportable, s’il n’y avait l’ami ?”

Pour le solitaire, l’ami est toujours un tiers ; le tiers est le flotteur qui empêche le dialogue des deux de sombrer aux abîmes. »

« De l’ami », *Ainsi parlait Zarathoustra*, Friedrich Nietzsche<sup>742</sup>.

Bien que la déconstruction d’un sujet, en utilisant différents outils heuristiques, se rende fructifère quant aux buts conceptuels et que le nouvel édifice théorique tienne une certaine cohérence, il en reste toujours un mystère à déchiffrer qui risquera la stabilité obtenue pour qu’un nouvel équilibre s’érige sur les ruines de l’antérieur.

Dans le dernier chapitre du texte *Le travail du négatif*, à propos de la sublimation, Green dit :

« Tout ce développement, qui laisse assez perplexe, je l’admets, permet de dégager, derrière des positions affirmées, une conception d’ensemble qui travaille souterrainement. D’où cette source souterraine surgit-elle ? Je ne craindrai pas de mettre en danger ses postulats en reconnaissant qu’il n’est pas impossible que ceux-ci s’enracinent dans l’expérience subjective de Freud lui-même. »<sup>743</sup>

Cette affirmation nous la faisons nôtre. De même que Green risque sa construction théorique en l’amalgamant à la subjectivité de Freud pour compléter ses propres développements, nous voulons conclure notre démarche en dépassant l’évidence de nos idées. Chez nous travaille aussi souterrainement une conception d’ensemble. D’où viennent alors le besoin de compléter ce qui est supposé complet et en outre la supposition que l’expérience

---

<sup>742</sup> Nietzsche F., « De l’ami » in *Ainsi parlait Zarathoustra*, Flammarion, Paris, 2006, p.95.

<sup>743</sup> Green A., *Le travail du négatif*, op. cit., 1993, p.306.

subjective d'un auteur peut venir combler une œuvre qui résiste, dans ses pages, à faire une place libre au point final ?

Cette question touche la relation de l'auteur avec son œuvre. De cette relation sortira la lecture pour un autre (lecteur) qui compléterait ce qui est déjà terminé par le point final de l'auteur. Le recours à la conclusion permet à l'auteur d'imaginer une fin qui le dispense du contact avec l'*opus incertum* (œuvre aléatoire). Tout au long du processus d'écriture, l'incertain n'est pas maîtrisable pour l'auteur car la fin, en se construisant, ne cesse pas de se projeter hors l'œuvre. L'achèvement est alors incertain, même s'il marque en noir le point. La mélancolie, subjacente à toute interprétation (faite à l'ensemble de l'œuvre), est, à juste titre, le point obscur qui clôturé les bornes de la définition. La créativité étend, en liant les intuitions de l'auteur, les marges de la finitude comme si celles-ci n'existaient plus. En ce sens, une œuvre n'est jamais close si elle n'est pas soumise au jugement de l'autre. L'œuvre en dépend pour faire valoir sa *significativité* sur le *sens* immédiat qu'elle suscite chez l'autre. On pourrait lier le *sens* à l'extension des marges et la *significativité* à la clôture de l'œuvre. La multiplicité du *sens* peut devenir infinie si elle n'a pas de *significativité* qui la lie au sensible en dehors des marges strictement formelles de l'œuvre. Ce qui se trouve en dehors des caractères écrits c'est la sensibilité de l'auteur et du lecteur. L'expérience subjective de chacun se mêle dans le processus de lecture. L'objectivité de l'œuvre demeure matériellement sur chaque signe du papier écrit alors que la subjectivité du lecteur fixe, tout comme un hôte dans un hébergement n'occupe que la chambre qui est vacante, sa sensibilité dans l'interstice existant entre chaque signe. L'œuvre ne connaît une borne qu'en dehors d'elle-même. Les lecteurs qu'elle accueille devront, dès leur arrivée jusqu'à leur départ, respecter sa structure formelle. En partant, le lecteur prend distance de l'œuvre et peut la subjectiver. L'œuvre subjectivée par le lecteur s'oppose à l'œuvre objectivée de l'auteur. Dans cette opposition se trouve le commerce des interprétations. Green fait appel à la subjectivité de Freud moins pour objectiver son œuvre que pour la subjectiver. Pourquoi ? Green en mettant en risque ses postulats, pousse la clôture vers une subjectivité qui n'est pas la sienne. Autrement dit, il incorpore dans son texte (inachevé) le lecteur Freud. Ce lecteur est absent. Sa subjectivité vient alors de l'historicité que Green évoque. En évoquant la subjectivité de Freud et étant donné qu'il est absent, une lecture freudienne n'est qu'une chimère. La lecture n'a pas lieu donc l'absence ne permet pas d'établir une objectivité de l'œuvre de Green. Mais l'œuvre de Green est objective en matérialité (heuristique) et subjective en sensibilité (théorique).

Faire référence à l'homme Freud signifie, toutes proportions gardées, le faire revivre. De ce fait, justement, invoquer ses vicissitudes personnelles, à côté de celles de genre théorique, fait de Freud une figure active, même s'il est absent. Cela implique d'imaginer, avec l'aide de l'histoire, comment Freud aurait perçu, donc vécu, ce que l'on en dit. Susciter cette expérience, en l'écrivant, révèle aussi ce qui est absent, c'est-à-dire ce qui se trouve en marge de l'écriture : Freud lui-même. En ce sens, ne sont plus ses paroles que l'on lit, on entend plutôt ce qu'elles ne disent pas par écrit. C'est le silence de ce qui n'est pas dit qui suscite l'écriture (en tant qu'exercice et matériel à lire) de ce qui est absent. Et si écrire une œuvre peut provoquer, comme le soutient Green lui-même, « l'élaboration de l'angoisse et du deuil, l'œuvre dans son rapport à la mort est le contraire de la mort, puisqu'elle choisit quand même l'illusion du bruit de la vie, contre la certitude de la mort, puisqu'elle choisit le plaisir. »<sup>744</sup> Pour continuer cette idée Green évoque ce que Freud dit à propos du plaisir suscité par la tragédie où, « toute écriture est tragédie, puisque de la peine d'écrire elle arrive à faire un plaisir. »<sup>745</sup> Faisons une parenthèse. Pourquoi Green revient à Freud ? Est-ce que Green a l'intention d'amoindrir la peine d'écrire en évoquant Freud, c'est-à-dire de chercher une identification qui puisse l'accompagner par le sillon de l'absence ?

Pour comprendre la significativité du plaisir procuré par la tragédie de l'écriture et le besoin de compagnie qui s'en dégage, précisons que Green s'appuie sur le texte freudien *Personnages psychopathiques à la scène*.<sup>746</sup> Parce que pour éprouver un certain plaisir dans la douleur, il est nécessaire une décentration du sujet. Ainsi, il faut considérer que Freud, pour introduire le lecteur au *pathos* de la poétique, commence le texte avec une référence à Aristote « crainte et pitié »<sup>747</sup>. Premièrement, Freud travaille son texte du point de vue de la réaction du spectateur au héros de la tragédie et comment celle-ci pousse le spectateur à considérer le personnage « névrosé » ou « le couple "auteur-acteur" », comme une source de plaisir (par identification). Les bénéfices sont doubles pour le spectateur : d'un côté s'épargner la possibilité de *pâtir* vraiment de la tragédie et de l'autre la possibilité de connaître le dénouement tragique du drame sans éprouver, dans la personne propre, les vicissitudes mortelles du héros. Secondement, ces vicissitudes montrent la lutte du héros contre les résistances (du « Destin » et surtout des « caractères des hommes »), situation que dessine le tableau optimal pour évoquer toutes les identifications chez le spectateur. En plus Freud s'inspire de textes de Shakespeare et

---

<sup>744</sup> Green A. (1973), « Le double et l'absent » in Green A., *La déliaison*, Paris, Les belles lettres, 1992, p. 67.

<sup>745</sup> *Ibid.*, p.66.

<sup>746</sup> Freud S. (1905-1906), « Personnages psychopathiques à la scène » *OCP VI 1901-1906*, Paris, Puf, 2006.

<sup>747</sup> *Ibid.*, p.321.

Ibsen pour montrer la dualité du héros où, en arrière-plan, s'insinue la figure du double. Cela permet à Freud, de postuler le mystère comme quelque chose d'inquiétant, mais aussi comme l'élan pour divertir l'attention du spectateur. Il pose alors une responsabilité majeure sur « l'auteur-acteur » (englobant le *Dichter*, comme un narrateur, créateur, poète) lorsqu'il ranime le *pathos* de la tragédie chez le spectateur ou le lecteur. A l'inverse, dans un traitement défectueux de la présentation du matériel pathétique : « il ne reste rien à deviner et qu'est éveillée en nous une pleine résistance. » En d'autres termes, « aucun plaisir par un tel dévoilement », inversement du « plaisir préliminaire » que procure le poète tout comme le « rêveur diurne » tempère l'activité de fantaisie<sup>748</sup>. C'est une opposition entre jeu et réalité. Cette dernière obéit à la même résistance que nous avons constaté quand Freud mettait la littérature (Shakespeare, Ibsen et Nietzsche) au milieu de son contact avec l'antisocial. Allons plus loin.

La référence à la tragédie que fait Freud (« crainte et pitié ») suit la même logique de la *Généalogie de la morale*<sup>749</sup> de Nietzsche à propos de la souffrance et son élévation sublimatoire – autant dionysiaque qu'apollinaire. Ici, c'est le goût pour la souffrance (somasochiste) qui est à l'œuvre. Pour Nietzsche, la souffrance et son souvenir font défiler le cours de la mémoire. En ce sens, l'idéal du surhomme (*Übermensch*) se manifeste en *puissance* grâce à sa capacité d'oublier, ce qui lui permet de passer au-delà de la morale tel « Mirabeau, écrit Nietzsche, qui n'avait aucune mémoire des insultes et des vilénies dont il était l'objet et qui ne pardonnait pas, simplement parce qu'il... oubliait. »<sup>750</sup> La nature de cet oubli devient plus claire quand Freud montre dans *La psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) que « chez des êtres bien portants non névrosés les indices d'une résistance qui s'oppose au souvenir d'impressions pénibles et à la représentation de pensées pénibles. »<sup>751</sup> Cette affirmation est accompagnée d'une note en bas ajoutée en 1910 :

« A. Pick a récemment rassemblé (« Sur la psychopathologie de l'oubli chez les malades mentaux et nerveux », *Archiv für Kriminal-Anthropologie und Kriminalistik*, édité par H. Gross) une série d'auteurs qui prennent en compte l'influence de facteurs affectifs

<sup>748</sup> Freud S. (1907), « Le poète et l'activité de fantaisie » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome VIII (1906-1908)*, Puf, Paris, 2007, p.170.

<sup>749</sup> Nietzsche F. (1887), *Généalogie de la morale*, Paris, Flammarion, 1996. « Ce plaisir pour la cruauté n'avait pas nécessairement à disparaître : considérant que la souffrance fait davantage mal aujourd'hui, il lui suffirait d'un peu de sublimation et de subtilisation, il devrait expressément être traduit en termes imaginatifs et spirituels, et s'orner de noms incontestables tels qu'ils ne puissent pas faire naître le moindre soupçon dans la conscience la plus délicate et la plus hypocrite (la "pitié tragique" est un nom de ce genre). » (p.79.) Dans le deuxième traité « "La faute", "la mauvaise conscience" et ce qui s'y apparente ».

<sup>750</sup> *Ibid.*, p.51.

<sup>751</sup> Freud S. (1901) « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome V (1901)*, Paris, Puf, 2012, pp.235-236.

sur la mémoire [...] Nul parmi nous n'a pu présenter ce phénomène et son fondement psychologique d'une manière aussi exhaustive et en même temps aussi impressionnante que Nietzsche [...] "J'ai fait cela, dit ma "mémoire". Je ne puis l'avoir fait, dit mon orgueil, qui reste inflexible. Finalement, c'est la mémoire qui cède". »<sup>752</sup>

Cette note est révélatrice à plus d'un titre. D'abord nous pouvons aisément la lier à ce que nous avons travaillé à propos de la distinction entre le criminel et le névrosé, ainsi que « l'affaire Gross » et comment Freud y présentait de franches résistances pour prendre en charge Gross fils. Cela est suivi par le fait que les résistances de Freud montraient son rejet en s'exprimant, vis-à-vis de ce genre de patients, comme « vaurien » et ironiquement il préférerait envoyer « en bateau vers l'Amérique du Sud » les sujets type « Mirabeau ». Selon Freud et Nietzsche, Mirabeau a tendance à l'oubli. Pour les deux auteurs cet oubli est une résistance qui s'oppose aux affects pénibles. Mais là où Nietzsche voit la *volonté du pouvoir du surhomme*, c'est-à-dire la possibilité de s'émanciper au-delà de la morale, Freud voit le manque de conflit (*Leidenskonflikt*). C'est le libertinage récalcitrant, disons dionysiaque du Mirabeau nietzschéen, qu'il fallait tenir à distance de l'idéal européen (« êtres bien portants ») ou, plus exactement, de la technique psychanalytique. Ce geste de Freud peut être aussi compris, à juste titre, comme une mesure de protection contre tout ce qui perturbe le déroulement de la thérapie psychanalytique. Si ce que nous développons ici est correct, à savoir que Freud tenait à l'écart ceux qui manquaient de conflit, tel l'esprit dionysiaque (représenté par Mirabeau), pourquoi cite-t-il, dans son travail clinique avec « l'homme aux rats », encore une fois à l'aphorisme de Nietzsche ?

Cet aphorisme est évoqué à propos d'une « action criminelle » de « l'homme aux rats ». Il complète l'aphorisme nietzschéen en disant « "sur ce point, ma mémoire n'a donc pas cédé." »<sup>753</sup> Freud interprète ce non-oubli comme un plaisir d'autopunition tiré des reproches. Aussitôt, le patient évoque son frère cadet à qui il voulait, à l'âge de presque 8 ans, faire mal avec un fusil d'enfant. Or, le coup : « ne lui fit rien, mais mon intention avait été de lui faire très mal. Je fus alors tout à fait hors de moi, je me jetais par terre et me demandai : comment donc ai-je pu faire cela ? – Mais je le fais. »<sup>754</sup> Freud interprète cet acte grâce au complexe d'Œdipe et au désir de tuer le père. Le patient questionne la nature de son intentionnalité, c'est-à-dire il est attentif à toutes les expressions qui pourraient rendre compte de celle-ci. C'est une

---

<sup>752</sup> *Ibid.*, p.236. Cf. Nietzsche F. (1886), *Par-delà bien et mal*, Paris, Flammarion, 2000, p.118.

<sup>753</sup> Freud S. (1909) « Remarques sur un cas de névrose de contrainte » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome IX (1908-1909)*, Puf, Paris, 1998, p.159.

<sup>754</sup> *Ibid.*, p.160. C'est le contraire de ce que fait notre patient en disant « j'ai rien fait ».

surveillance obsessionnelle, sans doute, mais qui cherche un sens qui ordonne la volonté du sujet. S'il y a quête de sens, celle-ci n'est pas strictement parlant un sens à trouver, il s'agit plutôt d'une *significativité* à rattraper. Pour Freud le malade de contrainte connaît ses traumas « dans la mesure où il ne les pas oubliés et qu'il ne les connaît pas puisqu'il ne reconnaît pas leur significativité. »<sup>755</sup> L'ambivalence, propre au malade obsessionnel, ne s'arrête pas uniquement à la quête de sens, elle semble tout à fait la stimuler pour le doute et, quelque part, le sujet connaît la souffrance par l'indécision, c'est-à-dire il n'a pas oublié ce qui lui est pénible, mais il a tendance à dire « de ça, je n'ai rien à faire »<sup>756</sup>. C'est la quête de reconnaissance, disons mutuelle, qui hante le sujet obsessionnel lorsqu'il se sent dépourvu de significativité à propos de ses actes. Selon nos développements effectués jusque-là (notamment notre analyse de la phrase « j'ai rien fait »), c'est dans la relation intersubjective que se montre le mieux la quête de significativité, pour une connaissance plus achevée de ce qu'il y a à reconnaître dans les signes mentaux, propulsant la motivation déjà figurée en acte – dans notre propre jargon, en geste. En conséquence, il nous est juste de penser que, si Freud signifie l'ambivalence (entre amour et haine) comme un élément précurseur de la névrose de contrainte, c'est-à-dire comme la significativité du symptôme obsessionnel où « l'impulsion amoureuse a pu réussir quelque chose dans son déplacement sur une action minime, l'impulsion hostile la suivra aussi bientôt et supprimera de nouveau son œuvre »<sup>757</sup>, il est nécessaire que quelqu'un témoigne de ce qui auparavant a été fait, puis défait. Tout l'art de la thérapie freudienne est là : un manque de *significativité* qui veut se faire passer par une quête de *sens*. Mais on ne peut pas reprocher à Freud de négliger l'importance que lui-même avait donnée à la présence de l'ami de son patient : « il [le patient] a un ami qu'il place extraordinairement haut. C'est toujours lui qu'il va trouver lorsqu'une impulsion criminelle le tourmente, pour lui demander s'il le méprise comme étant un criminel. L'ami le reconforte en l'assurant qu'il est un homme irréprochable. »<sup>758</sup> On songe avec cet ami au *Nebenmensch* freudien, mais il prend toute son ampleur dans les développements actuels de la psychanalyse du sujet, selon Richard (2011) par exemple, où la fonction de témoin interne se rencontre avec le fait d'une reconnaissance mutuelle – de sujet à sujet avec leur *détresse* et *action spécifique* comme plateforme emphatique pour la communication –, c'est-à-dire avec une mise en question de l'analyste même. Ce dernier point implique encore une considération différente du sujet dans la rencontre psychanalytique. De

---

<sup>755</sup> *Ibid.*, p.170.

<sup>756</sup> *Ibid.*, p.170.

<sup>757</sup> *Ibid.*, p.209.

<sup>758</sup> *Ibid.*, p.139.

cette façon, le besoin de connaissance n'a pas un sens intelligible si la reconnaissance n'est pas à l'œuvre en tant que significativité mutuelle. Mieux, cette connaissance ne franchit pas le sillon du sens, c'est-à-dire qu'elle ne fait pas écho à autrui sans le lien significativement sensible de la reconnaissance. Ainsi, toute interprétation qui se veuille efficace dans son impact thérapeutique doit, en dépit d'un risque d'incohérence, considérer que la compréhension du symptôme n'est pas nécessairement le manque de sens, c'est plutôt sa présence extrême. Mais comment proposer un autre sens au symptôme sans sombrer dans l'insensé ou le non-sens ? Ici, il ne s'agit pas seulement de mettre la lumière théorique dans l'obscurité de la maladie dont le chaos est l'un des référents pour distinguer le normal du pathologique. Une distinction de ce genre ne serait jamais tranchée si la *significativité* du symptôme ne faisait pas preuve de vérité clinique. Cette dernière dessine réflexivement le sens du symptôme de « l'homme aux rats », où la manifestation du symptôme se configure dans la mesure où le rapport entre analyste et analysé progresse au rythme de l'adaptation à la règle fondamentale. Le symptôme serait ainsi reconfiguré, dans l'actualité de la cure, seulement si le patient est en capacité de faire un récit, même minimal, de sa souffrance. C'est le récit, issu du rapport à autrui, qui suscite l'interprétation ultérieure et érige la vérité comme un idéal à suivre. L'ami de « l'homme aux rats » a ici le rôle d'un repère des rapports du patient, celui qui témoigne tout en l'accompagnant dans sa détresse et en l'écartant du dyonysisme de l'oubli, mais en le rapprochant aux reproches obsessionnels.

Revenons à Green. Pour soutenir que le processus d'écriture dont la formation du récit est douloureux, Green doit opposer cette idée aux « dionysies » où « quelqu'un ne se tiendra pas à l'écart, à l'ombre, se *faisant* oublier, *oubliant* les autres, *inscrivant* un signe sur une surface, pour un absent. »<sup>759</sup> L'aspect dionysiaque est ici tiré de la *psychopathie* propre, de

---

<sup>759</sup> Green A. (1973) « Le double et l'absent » in Green A., *La déliaison*, *op cit.*, 1992, p.67. Nous soulignons. En fait, Green parle ici d'un type d'écriture dionysiaque, il est sans doute une remarque à l'écriture de type surréaliste dont le style d'Artaud est exemplaire (voir nos idées sur Artaud). En considérant une écriture qui ne se veut n'adressée à personne, c'est-à-dire comme une autoproduction où l'origine de l'inspiration ne considère pas l'autre. On peut, à juste titre, ajouter ce que Jean-Bernard Chapelier comprend par « fantasme d'auto-engendrement » chez les adolescents. Cette théorie est tirée des expériences en psychothérapie de groupe où « les interrogations sur l'origine de la puberté donnent un support à ce fantasme indicible et les adolescents auxquels nous avons donné la parole dans nos groupes (tout comme A. Artaud), n'ont aucun mal à exprimer ce fantasme. » Chapelier J-B., « Apport de la clinique des groupes à la métapsychologie : le concept d'auto-engendrement », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2/2005 (45), pp.69-90, p.83. Ce qui suscite ce fantasme, d'où son caractère psychopathologique, c'est que le clivage de la situation sociale dénie l'autre en tant que sujet différent. Ainsi, l'homogénéisation groupale, qui ne respecte pas les différences intergénérationnelles par exemple, barre la possibilité d'une intégration du temps (pulsionnel) liée à l'arbitre de l'interaction sociale. En effet, Chapelier dit que « les adolescents manient le temps (difficulté de projection dans le futur, répétition, oublis...) ou dévient la mort (suicide, conduites à risque). Il en est de même avec certaines formes d'agir qui ne peuvent prendre en compte les conséquences des actes. » (Ibid., p.86). Ce dernier point est flagrant dans le « plaisir éternellement renouvelé dans un grand nombre de jeux vidéo, devant les renaissances. » (Ibid., p.86). Cette idée est proche de ce

l'affection psychique en identification au héros en souffrance. Héros qui se montre autant dans le côté obscur du processus de création artistique que dans le côté apollinaire de la production formellement esthétique. Invoquer l'aspect obscur de l'excès dionysien, en opposition à la formalisation du caractère écrit sur la surface, n'est que faire référence à l'irreprésentabilité récalcitrante de la pulsion. Tracer l'excès pulsionnel sur le sillon de signes n'est que la peine d'écrire. Peine qui voudrait dispenser, même pour un instant, le sujet de la certitude de la mort, et que par action de la pulsion, supprimer le passage du temps – d'où, encore une fois, le recours au *gérondif* montre la *trace* du *geste pulsionnel*.

Voilà l'absence à laquelle Green fait référence en évoquant la subjectivité de l'homme Freud. On serait tenté d'interpréter l'exercice de Green comme une identification, sans doute il en est une, mais ce qui est davantage remarquable c'est le désir d'être lu par Freud où une lecture imaginaire peut donc faire appel à une reconnaissance imaginaire aussi. Et si quête de reconnaissance il y a, elle est orientée vers le lecteur, c'est-à-dire l'autre et sa compagnie. En ce sens le travail d'écriture n'est pas autant solitaire car, dans l'exercice même d'écrire, un autre se trouve à côté. La souffrance de la rédaction (en se soumettant aux règles du langage) divise le sujet écrivain dont son effort sublimatoire s'exhibe pour un autre sujet lecteur. Le premier, en souffrant, concède le plaisir d'interprétation lectrice au deuxième

L'expérience subjective que Green cible, en interprétant l'homme Freud, est donc le masochisme qu'il y a dans la sublimation de l'auteur et la place que son œuvre occupe dans sa vie. Le travail, au sens plein du terme, implique le douloureux renoncement pulsionnel tout en visant une cause plus élevée qui le rend fructifère pour le sujet et son entourage. La cause freudienne se heurte, dans ce cas, au social : « celle-ci, dit Green, lui a valu [à Freud] des brouilles avec ceux qu'il avait successivement élus comme ses amis. »<sup>760</sup> Ces brouilles deviennent des véritables conflits et Freud « dut se résigner à se passer des avis des autres et à n'être plus que le seul témoin et l'unique juge de la validité de ses idées [...] plus isolé aussi, ne pouvant pas compter sur personne, encore moins à la fin de son œuvre qu'à ses débuts. »<sup>761</sup> Il semble que l'œuvre de Freud complique le développement d'une véritable amitié. On pourrait ainsi opposer l'amitié à la solitude lorsque l'œuvre est en jeu. Mettons à l'épreuve succinctement cette dernière idée.

---

que nous pointons à propos du « jeu de la toupie ». Mais, il montre bien aussi la difficulté à établir un rapport subjectif à un autre dont le *jeu d'écriture* implique le contact avec l'absent où l'option psychopathologique est justement de nier la solitude subjacente dans le processus du jeu.

<sup>760</sup> Green A., *Le travail du négatif*, op cit., 1993, p.307.

<sup>761</sup> *Ibid.*, p.307.

Le « rêve d'Irma »<sup>762</sup>, suffisamment travaillé, offre un accès assez limpide à ce que signifie la quête du sens tout en esquissant l'exercice d'interprétation psychanalytique. Pour finir, nous voulons voir les choses d'un autre point de vue et faire une dernière analyse à propos du contact antisocial de Freud. Disons d'abord que la référence à l'*amitié* peuple toute l'analyse de ce rêve : dans le « rapport préliminaire » (« amitié » deux fois et « ami » trois fois), dans le récit du « rêve » (« ami » trois fois) finalement, dans « l'analyse » (« ami » vingt-sept fois). Somme toute, la référence au mot ami apparaît trente-cinq fois. En outre, c'est un rêve où autant le reproche que l'agression sont au service de l'accomplissement du souhait. La condensation permet de figurer l'agression comme un reproche sur la personne propre dont le déplacement oriente, en même temps, cette même agression en forme de vengeance contre les autres. Le travail de rêve de Freud est là.

Pour faire face à Irma, la patiente « récalcitrante », Freud se décentre en plusieurs amis. Pourquoi Freud fait-il appel à une foule amicale ? L'attitude récalcitrante d'Irma agace Freud à plus d'un titre. Être « récalcitrante » signifie ici résister avec opiniâtreté aux commandements médicaux de Freud, mais aussi être rétive, en tant que quelqu'un qui recule au lieu d'avancer. Enfin, récalcitrant vient du latin *recalcitrare*, qui se décompose en *calcis* « talon » et *re*, « ruer » (cos de cheval), « se ruer » (se précipiter). L'attitude d'Irma peut être alors considérée comme une résistance oppositionnelle prête à passer à l'acte. C'est cette attitude qui divise Freud et pour la combattre il recourt à ses amis. Mais en les évoquant, il se met en contact avec d'anciens conflits. Il associe, par exemple, la « tache blanche » à la mort d'un ami à qui Freud lui-même l'avait prescrit la cocaïne. Ensuite, il pense à deux assistants qui travaillent avec lui dans la « consultation publique pour des enfants malades nerveux ». Ceux-ci sont comparés par Freud avec « l'inspecteur Bräsig »<sup>763</sup>. Le doute diagnostique sur le cas d'Irma se déplace vers les affections de type strictement médical. Et si Freud met l'accent sur « cela ne fait rien » en disant qui s'agit d'une « consolation », celle-ci ne lui procure pas la paix cependant. En fait, il pense à un patient avec des troubles intestinaux « Je [Freud] reconnus qu'il s'agissait d'une hystérie, ne voulus pas essayer sur lui ma psychothérapie et l'envoyait faire une voyage en mer. »<sup>764</sup> La division passe du psychisme au corps « ce corps, dit Freud, me mène donc à la sexualité, ce facteur auquel j'accorde la plus grande significativité. »<sup>765</sup> Le corps, source de l'expression

---

<sup>762</sup> Freud S. (1899-1900) « L'interprétation du rêve » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome IV (1899-1900)*, Puf, Paris, 2004.

<sup>763</sup> Personnage d'un roman populaire de Fritz Reuter (écrit en bas allemand) où le mot *Bräsig* peut signifier, stupide, ignorant, voire « stupide ingénieux ».

<sup>764</sup> *Ibid.*, p.150.

<sup>765</sup> *Ibid.*, p.152.

pulsionnelle psychopathologique, n'entre pas en ligne de compte s'il n'a pas de *significativité* sexuelle. En conséquence, tout ce qui n'est pas de genre sexuel se limite, à l'époque, à être déchiffré via la quête du sens car la sexualité n'est pas présente de manière significative. Autrement dit, Freud privait ou circonscrivait les patients selon leurs dilemmes sexuels. Inversement, ceux qui souffraient d'une extrême expression pulsionnelle agressive devaient être dispensés du traitement psychanalytique. Mais, cela n'est correct que sous une seule condition. En effet, si Freud ne comptait pas sur ses amis quand il s'agissait du travail psychanalytique, tel que le soutient Green, Freud ne pouvait pas accueillir de patients avec des comportements antisociaux.

C'est ici que se joue toute la compréhension du comportement antisocial chez Freud. C'est dans cet écartement où Freud interprétait son contact avec l'antisocial aussi. Il semble que cette prise de distance est tellement subjective, que le contact avec l'absent puis avec *l'inquiétant*<sup>766</sup>, ne laissait que la seule marge de la page pour penser et le recours à l'isolement du travail créatif n'entre pas en ligne de compte pour l'antisocial.

\*

\*

\*

Selon ces développements, un seul point reste obscur pour cerner l'appréciation de Freud sur l'antisocial. Nous n'allons pas le traiter, mais il sert d'ouverture pour les recherches futures. En fait, quand Freud fait référence à l'antisocial, selon nous, il le fait en opposition à Mirabeau, c'est-à-dire à l'adversaire de l'idéal européen de son époque.

On dit très rapidement que Freud incarnait l'europpéen éduqué de son époque et qu'en conséquence, il détestait la culture américaine. La conséquence de cette incarnation est discutable. Ironiser explicitement à propos de la culture américaine, comme le faisait Freud

---

<sup>766</sup> Freud S. (1919) « L'inquiétant » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome XV (1916-1920)*, Puf, Paris, 1996.

dans le *Malaise dans la culture* (1930), est une preuve nette d'un sentiment d'antipathie envers celle-ci. Penser que ce sentiment a évolué vers une sorte d'ambivalence envers cette culture après le voyage de Freud aux Etats Unis en 1909, comme le soutient E. Roudinesco (2015)<sup>767</sup>, est une déduction aussi plausible que rapide. En ce sens, corroborer que Freud faisait beaucoup plus attention à la culture occidentale pour nourrir théoriquement ses idées au détriment d'autres sources, va à l'encontre de l'idéal européen aussi. On peut en déduire que l'indifférence freudienne envers d'autres sources est un fait constatable si l'on prend en considération, par exemple, le volume d'auteurs occidentaux cités tout au long de son œuvre en comparaison aux non-occidentaux. La profusion avec laquelle Goethe et Shakespeare sont cités sous la plume de Freud, peut en effet être autant un signe d'affinité que de sympathie intellectuelle. Bref, le contraire de l'indifférence. Et si ce fait, constatable par le volume, est un signe d'appréciation théorique (et culturel), son contraire, c'est-à-dire, la rareté, serait un signe de négligence, voire d'antipathie. De cette manière, comparer l'affinité théorico-culturelle par la quantité devient risqué au même titre que dire que Freud détestait les Américains parce qu'il était profondément européen, et, qu'un voyage a changé son antipathie par de l'ambivalence. Au-delà de constater si Freud incarne ou non l'idéal européen éduqué de son époque, ou de vérifier les causes qui ont mobilisé son antipathie pour la culture américaine, il est plutôt convenable de raccourcir ce constat à un champ moins vaste et plus modeste. Ainsi, le recours à la littérature occidentale pratiquement exclusif chez Freud, ne signifie pas pour autant que les sources marginales ne soient pas un apport au développement de ses travaux. Une source marginale peut s'établir à partir de la fréquence avec laquelle elle est citée. En comparant Goethe et Ibsen, c'est le premier qui est beaucoup plus utilisé et qui fait du deuxième une source marginale. Mais si nous ajoutons qu'Ibsen est utilisé pour décrire ou mettre en exergue un concept, il n'est plus marginal, il est plutôt exclusif par rapport à la fréquence d'apparition de Goethe. La fréquence est, en ce sens, un indicateur efficient pour déterminer si la source a une significativité pour les développements des concepts mais elle est moins juste lorsqu'il faut situer la valeur de l'auteur concerné pour développer tel ou tel concept. Ce dernier point embarrasse une vision critique de l'usage de la source, dont les qualités ne sont plus considérées comme littéraires, mais comme des outils heuristiques. Que ces sources aient une valeur plus heuristique qu'esthétique, pousse la réflexion vers le domaine où elles sont utilisées, c'est-à-dire évaluer la force explicative de la source quant au concept que son utilisateur a choisi pour mettre en valeur l'idée de base.

---

<sup>767</sup> Roudinesco E., *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Seuil, Paris, 2014, p.329.

Souvent, dans cette communion, les deux idées acquièrent une nouvelle valeur. Le cas plus étonnant sous la plume de Freud est le « complexe d'Œdipe » tiré d'*Œdipe roi* d'Esquille.

Un autre auteur peut être pourtant considéré comme une source heuristique. Il s'agit de Mark Twain. Bien qu'il ne soit cité que marginalement (nous faisons abstraction du fait qu'il était américain), sa participation dans les développements des idées fortes de la psychanalyse freudienne le met à une place importante pour une future recherche. En effet, dès début de la psychanalyse, il est présent. Dans une lettre à Fliess (9 février 1898) Freud écrit : « je me suis offert le plaisir d'écouter notre vieil ami Mark Twain en chair et en os, ce qui fut un vrai délice. »<sup>768</sup> D'un ami à un ami, Freud signale sa sympathie à l'humour de Twain. Dans l'ensemble de la correspondance freudienne, les références à Twain ne manquent pas d'humour.<sup>769</sup> Dans les œuvres complètes de Freud, Twain apparaît, cité, sauf erreur, six fois. Citons-les rapidement pour en avoir une vision d'ensemble. *Sur la psychopathologie de la vie quotidienne* (1901)<sup>770</sup>, il apparaît à propos d'un acte manqué et à propos de la peur de la mort. Dans *Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905), Freud dit « la pitié épargnée est l'une des sources les plus fréquents du plaisir humoristique. L'humour de Mark Twain travaille habituellement avec ce mécanisme. »<sup>771</sup> On perçoit ici que l'humour de Twain est analysé du point de vue de l'agression subreptice qui passe par le trait d'esprit, c'est-à-dire l'humour n'est plus simplement léger, mais source d'angoisse quand le but est socialement interdit. En 1906, Freud cite Twain comme l'un des dix « bons » livres à lire.<sup>772</sup> Après un silence de huit ans Freud revient à Twain. Encore par le biais de l'humour mais plus caustique, quant à l'ironie des propos. En effet, pour défendre la psychanalyse et montrer qu'elle n'est pas « morte » Freud cite l'anecdote de Twain : « au journal ayant faussement annoncé sa mort [Twain] : nouvelle de mon décès fortement exagérée. »<sup>773</sup> C'est la *significativité* de la psychanalyse qui était en jeu. Freud ne se laisse donc pas faire, il revient à Twain à propos d'une autre histoire

---

<sup>768</sup>Freud S., (1895), *Sigmund Freud, lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris, Puf, 2006, p.381.

<sup>769</sup> Voir par exemple, les correspondances à Binswanger (1908-1938), à Ferencsi (1908-1914), à Eitingon (1906-1939) et à Rank (1907-1926), les uniques références directes, sauf erreur, à Twain.

<sup>770</sup> Freud S. (1901), « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome V (1901)*, Puf, Paris, 2012, p.332.

<sup>771</sup> Freud S. (1905), « Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient » in *Ouvres complètes, Tome VII, 1905*, Puf, Paris, 2014, pp.262-264.

<sup>772</sup> Freud S. (1906), « Réponse à une enquête : de la lecture et des bons livres », in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome VIII (1906-1908)*, Puf, Paris, 2007, p.36.

<sup>773</sup> Freud S. (1914), « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome XII, 1913-1914*, Puf, Paris, 2005, p.279. Pour compléter la contre-attaque Freud cite un travail de Rank et Sach « Die Bedeutung der psychoanalyse für die geisteswissenschaften » (La significativité de la psychanalyse pour les sciences de l'esprit, 1913). Ibid., p.279.

sympathique.<sup>774</sup> Jusqu'ici, il semble, justement, que Freud cite Twain quand il était nécessaire de montrer l'agressivité par l'humour ironique. Cependant et par rapport à ce que signifie d'écrire des situations adverses ou inconnues, tel « l'inquiétant », Freud dit que Twain « en exagérant il est vrai jusqu'au grotesque, a transformé en une situation d'un comique irrésistible. »<sup>775</sup> Ainsi, la référence à Twain n'est plus seulement un forme ironique d'attaque, elle est aussi une défense contre l'incompréhensible. Un peu plus de dix ans d'attente pour saisir cette idée et voir comme elle prend toute son ampleur dans le *Malaise dans la culture* (1929-1930). A propos de la « conscience morale » d'autopunition Freud cite Twain dans une note de bas de page :

« C'est de cet encouragement donné à la morale par le destin contraire que traite Mark Twain dans une savoureuse petite histoire : *The first melon I ever stole*. Il se trouve que ce premier melon n'est pas mûr. J'ai entendu Mark Twain lui-même raconter en public cette petite histoire. Après avoir prononcé son titre, il fit une pause et se demanda, comme s'il avait un doute : "*Was it the first ?*". C'est tout dire. Ce premier melon n'avait donc pas été le seul. »<sup>776</sup>

C'est la dernière citation que Freud a fait de Twain. Celle-ci condense et nous montre une véritable évolution dans l'usage de la référence à Twain. C'est le développement de la conscience morale qui organise ce petit parcours freudien. Après une conférence, cet auteur a marqué Freud, à tel point, que dans la partie finale de son œuvre il se rappelle de cette expérience initiale. C'est l'humour freudien qui se montre ici, sans doute. Mais, l'agressivité camouflée aussi. Celle-ci, éveille, non sans raison, la peur de l'inquiétant où les mécanismes défensifs doivent être mis à l'œuvre. On dirait une aversion au contact avec le mauvais et une fascination aussi. Entre ces deux états affectifs se montre la grâce de l'antisocial. Une façon de la percevoir, nous l'avons dit, c'est via la littérature. Cette dernière est néanmoins restreinte quant aux portées plus réelles, c'est-à-dire celles qui interagissent avec le social. L'humour, au service de l'agression, marquait une brèche autant expressive que significative pour Freud. S'identifier à un homme gracieux et surtout cohérent semble être le négatif du comportement antisocial chez Freud. Car tout ce qui est antisocial devient délicat et repérable à l'œil

---

<sup>774</sup> « Et il avait l'habitude de se demander ce qu'il était advenu de tous les chaudronniers, armuriers, cordonniers et forgerons qui n'avaient pas réussi ; mais personne ne put jamais le lui dire. » Ibid., p.309.

<sup>775</sup> Freud S. (1919), « L'inquiétant » in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome XV, 1916-1920*, Paris, Puf, 1996, p.171.

<sup>776</sup> Freud S., (1929), « Le malaise dans la culture », in *Ouvres complètes, Psychanalyse Tome XVIII 1926-1930*, Paris, Puf, 1994, p.313. On peut compléter ce passage avec un Twain davantage récalcitrante dans Twain M. (1900), « Mark Twain – Anti-impérialiste » in *La prodigieuse procession et autres charges*, Marseille, Agone, 2011, pp. 63-67.

psychanalytique. Celui-ci ne serait pas complet si nous ne citions pas l'autre partie en jeu, Twain. Nous voulons finir avec une petite histoire de Twain aussi :

« Je pensais en moi-même : “je me sens en ce moment parfaitement heureux et bien disposé ; si mon implacable ennemi pouvait maintenant se dresser devant moi, je réparerais bien volontiers les torts que j’aurais pu avoir envers lui.” Sur ces entrefaites, la porte s’ouvrit et un nain tout ratatiné, mal vêtu, entra ; il avait à peine deux pieds de haut et semblait âgé d’environ quarante ans. Chaque trait, chaque pouce de sa personne était d’une mesquinerie grotesque et l’ensemble de ce petit être éveillait chez le spectateur l’impression d’une difformité uniforme. Sa figure de renard et ses petits yeux perçants lui donnaient un air de vivacité et de malice. Et pourtant ce vilain petit bout d’être humain rassemblait d’une manière très définie à ma propre personne, par sa contenance, ses vêtements, ses gestes et son attitude générale. Le nain était, somme toute, une caricature aussi burlesque que réduite de ma personne. »<sup>777</sup>

Ce personnage grotesque est la conscience de Twain. Nous n’allons pas traiter toutes les implications qui en découlent, seulement mettre en exergue la tendance qui les lie : le *contact antisocial* de Freud.

---

<sup>777</sup> Twain M. (1880) « Pourquoi j’étranglais ma conscience » in *L’art de mentir*, Paris, Editions de L’Herne, 2012, p.25.

## CONCLUSION

Tout au long de cette démarche, nous avons vu que l'opposition entre l'antisocial et le social n'est pas toujours évidente. La force constructrice du social s'érige comme une unité *en masse* sur la force destructrice *en détail* de l'antisocial. Le conglomerat social, fort parce qu'en masse, s'impose comme une dense quantité sur la légère qualité de la dispersion antisociale. Cette image des forces en lutte n'est que partiellement juste. L'opposition entre l'*un* et le *tout* n'est pas exclusivement affaire de l'antisocial contre le social. Celle-ci peut pourtant illustrer la vie sociale de l'enfant. Ce dernier n'est en société que lorsqu'il est à l'abri de ses propres pulsions. Les parents, ou ceux qui prennent en charge l'enfant, doivent conduire sa curiosité vitale. Mais ils doivent aussi gouverner l'*égocentrisme collectif* qui émerge dans chaque membre de la famille, quand l'éducation est en jeu. Il est vrai qu'une collectivité n'est pas toujours une convergence vers un sens commun et seule une coïncidence des caractères mitige la divergence latente.

C'est une des situations qui met l'enfant en conflit. Pas exclusivement par son expression pulsionnelle à fleur de peau, mais par une précarité qui lui rappelle qu'il est tout seul dans un système déjà construit. Ni l'unité familiale ni la masse des enfants, tous réunis à l'école par exemple, ne libèrent l'enfant de cette sensation de solitude. Celle-ci se révèle parfois en la singularité propre à l'enfant. Il se sent tout seul si l'autre ne prête pas une assistance adéquate. La tâche devient ardue si l'enfant ne peut pas faire une qualité de sa quantité pulsionnelle. L'éducation que cette opération requiert passe par l'adéquation sociale de l'enfant. Cette adéquation, toujours douloureuse, s'apaise principalement par l'aptitude de l'enfant à la créativité et par sa figuration ultérieure dans le travail exécuté. Les bénéfices sont multiples : le plaisir dans l'exécution, la matérialisation de l'énergie et la reconnaissance des pairs. Mais quand l'expression pulsionnelle ne trouve pas un étayage possible socialement, la solitude est aux aguets dans la vie sociale de l'enfant. Le plaisir dans l'exécution perd la figuration désirée et l'énergie se disperse sans but clair à suivre. Au doute, qui accompagne toute création laborieuse, ne suit pas l'expectative qui suscite la quête de reconnaissance sociale. Et, le processus de création – nécessaire pour l'acquisition des instruments psychologiques dans le développement – cesse d'être le centre d'intérêt de l'enfant. L'enfant est coincé dans un limbe entre une qualité pulsionnelle propre à lui et les multiples qualités réunies dans la masse sociale.

Comment se sortir d'une telle inadéquation, lorsque la qualité personnelle est entendue par le social comme une quantité non domestiquée et si inversement, pour l'enfant, la qualité sociale est entendue comme une grande quantité ? L'illustration de la toupie est la réponse que nous avons trouvée pour répondre à cette question. L'inadéquation de cet objet marque l'interstice entre jeu et réalité. En effet, dans le jeu de la toupie, le comportement antisocial exprime, de manière exemplaire et incomplète, la solitude (anti)sociale. Ce jeu pathologique illustre la peur de la perte, non seulement de l'objet, mais de la pulsion. La netteté de l'objet s'efface dans le mouvement gyroscopique mais il garde le contact pulsionnel dans l'invisibilité de la toupie. Cependant, il n'y a pas de trace *significativement* présente. Nous avons montré d'une part que c'est à ce niveau que se joue le comportement antisocial chez l'enfant et d'autre part que ce comportement agit comme une lutte contre le social. Pour conclure cette démarche, il nous apparaît pertinent de questionner l'autre partie impliquée dans cette lutte.

De prime abord, l'antisocial se différencie du social par le préfixe anti. Cette condition détermine l'opposition du premier terme par rapport au second terme. Une distinction se fait nécessaire pour éclaircir une opposition entre les deux parties. Dans cette lutte, il nous semble plus juste d'opposer l'antisocial au non-antisocial. De cette façon une sorte d'équivalence s'installe entre les deux. A présent le social est également pourvu d'un préfixe : le non. Afin de souligner l'opposition et d'être au plus proche de notre pensée, nous n'utilisons pas le terme : d'anti-antisocial. Car au-delà de la lourdeur du mot, ce terme est inopérant. Il associe le préfixe (anti) au social, comme s'il s'agissait de deux antisociaux qui s'opposent l'un à l'autre.

Une seconde particularité doit être envisagée : celle de la négation sous-jacente dans l'opposition du non-antisocial à l'antisocial. En effet, la *négation* n'implique pas la simple négation d'une condition chez le social. Celle-ci dispense – en termes psychopathologiques – d'une caractéristique latente chez le non-antisocial par rapport au social. Ce dernier, n'arrivant pas à devenir lui-même un antisocial, ne peut pas s'exprimer en égalité de conditions devant l'antisocial. Si le non-antisocial souffre d'une agression antisociale, un coup par exemple, il ne peut pas répondre par la pareille. Il devra réprimer son propre comportement antisocial.

Dans la clinique, rencontrer l'antisocial implique de surcroît un travail d'abstraction, celle de l'objet chez le sujet. En d'autres termes, le sujet non-antisocial se voit confronté à l'exigence de se représenter l'objet antisocial sans pour autant perdre de vue le sujet porteur du comportement antisocial. Inversement, le sujet antisocial ne perçoit, dans le sujet non-antisocial, qu'un objet antisocial auquel il va s'opposer. La négation (le non) barre toute possibilité de représenter un objet antisocial dans le rapport entre les deux parties. D'un côté,

le sujet antisocial pâtit des angoisses d'abandon liées à la solitude. L'objet potentiellement antisocial lui est barré, c'est-à-dire qu'il ne trouve pas de semblable dans le rapport à autrui. D'un autre côté, le sujet non-antisocial se montre privé de matérialité antisociale (comportement agressif) aux yeux de l'autre, c'est-à-dire il est irréprésentable en tant qu'objet antisocial.

Or, l'opposition la plus dure que peut trouver l'antisocial ne vient pas nécessairement de l'objet et de sa rencontre, elle vient principalement du sujet abstrait, qui est implicite dans le rapport à autrui. L'antisocial veut échapper à une rencontre subjective avec l'autre non-antisocial qui, lui, figure le sujet en arrière-plan du sujet antisocial. Cette échappatoire est tracée par le passage à l'acte tout en étant élucidée par le *geste antisocial*. Si celui-ci montre, selon nous, la carence de *signification*, parce qu'elle ne trace pas le rapport entre sujet et sujet, l'élément le plus juste à opposer à l'antisocial c'est la *trace*. Nous pourrions synthétiser notre recherche à cette opposition. En effet, l'effort de signifier le comportement antisocial comme un *tout gestuel* obéit à cette logique.

Nous avons montré que dans la majeure partie des situations cliniques, l'antisocial n'est pas en capacité de faire un effort de travail *significatif*. Ce travail se matérialise après-coup dans la trace écrite. La peine d'écrire sur ce qui s'oppose à la trace est le travail que l'antisocial dénie. Mais l'antisocial, comme nous l'avons vu, ne fuit pas la trace en tombant dans la psychose, comme le ferait par exemple un autiste, dont les gestes montrent un désarroi du monde. L'antisocial reste en contact avec nous, tout en échappant au rapport intersubjectif vrai. Ce paradoxe de rester et d'échapper en même temps se montre par le geste antisocial qui, à son tour, persiste chez nous. L'abstraction que l'on peut en faire c'est le travail d'écriture, c'est-à-dire la persistance abstraite d'un rapport raté. Tout comme le travail d'écriture fait revivre une rencontre déjà passé, en animant les caractères l'un à côté de l'autre sur le papier, le comportement antisocial défait la trace en réduisant la rencontre à une pure immédiateté. C'est la solitude de l'antisocial. Il n'est pas rare alors de constater qu'à cette immédiateté suit une histoire carencée de *geste* (au féminin), soit pour Flavigny « une histoire faite d'histoires ». En assumant le manque d'une geste en récit chez l'antisocial, il est étonnant de voir comme la grande majorité des antisociaux cherche à combler cette carence par l'opinion étrangère. A cela on peut ajouter le fait que le récit des délinquants adultes (mineurs aussi) est marqué d'un laconisme presque en vide, d'où la fréquente identification au dossier criminel pour relater leurs expériences de vie.

L'antisocial n'en est pas dispensé. Notre recherche montre en filigrane toute une autre théorie cachée dont les preuves truffent tout notre texte. En fait, tous les films auxquels nous avons fait référence montrent, au-delà de ce qui est strictement antisocial, une dualité active dans le rapport des personnages. Ainsi, dans tous les films, sauf *Mommy*, *We need to talk about Kevin* et *El chacal de Nahueltoro*, on voit de façon explicite la présence d'un ami ou partenaire à côté du jeune antisocial<sup>778</sup>. Mais « l'enfant aux toupies » n'a pas d'ami. Il ne compte qu'avec un *récit étranger* que, en simulant un témoin, ne rend pas compte des vicissitudes qu'un autre pourrait significativement relater. Ici se trouve toujours barrée la possibilité d'un travail d'abstraction, au sens plein, qui invite la présence d'un autre dans la solitude de l'esprit de l'antisocial. C'est l'inverse du travail d'écriture qui invite l'autre même si la peine d'écrire éveille les angoisses les plus archaïques. Voilà la vraie opposition au comportement antisocial. Quittons cette démarche avec une dernière idée forte.

C'est le processus de création d'un récit qui est en jeu dans l'opposition avec l'antisocial. Il est fréquent d'invoquer, dans le processus d'écriture, un lecteur imaginaire qui permet de se confronter à la solitude de l'écriture, évoquant à son tour le questionnement du sujet interne. En ce sens, la construction d'un récit, via l'écriture, devient un véritable travail de représentation ardu pour le sujet. Cette situation confronte le sujet à considérer sa réalité interne. Le sujet est aussitôt confronté à lui-même et aux représentations qui configurent sa subjectivité. Cette dernière, comme nous l'avons vu, est angoissante chez l'antisocial car il est tout seul dans son for intérieur. Le recours à l'autre, un ami par exemple, devient la clé essentielle contre la solitude interne. L'introspection subjective n'a pas lieu. Et, selon ce qui nous avons développé à propos du gérondif du geste pulsionnel, l'antisocial n'a pas d'accès à un processus de subjectivation qui passe par la narrativité de soi. Le processus de subjectivation conçoit, même avec ses formes les plus rudimentaires, par exemple le passage à l'acte, la possibilité de signifier un repère identitaire. Le problème n'est pourtant pas là. En fait, le sujet souffre d'un manque de reconnaissance puisqu'il ne considère pas le sujet qui évoque son propre sujet dans la rencontre avec autrui. Et lorsque l'écartement de l'autre a lieu, c'est-à-dire un processus d'introspection est sollicité, le sujet antisocial ne trouve pas dans sa subjectivité

---

<sup>778</sup> *Les quatre cents coups* (Antoine et René) ; *Los olvidados* (Pedro et Jaïvo) ; *Will Hunting* (Will et Chuckie) ; *La tête haute* (Malony et Tess) ; *El polaquito* (Polaquito et Vieja) ; *Cité de dieu* (Zé et Bené) ; *Le géant égoïste* (Arbor et Swifty) ; *Boy A* (Boy A et Boy B). Nous laissons de côté *Mommy* où la voisine se montre comme une véritable amie et, plus loin encore, *We need to talk about Kevin*, dont la psychopathie, genre *serial killer*, rejoint la série *Dexter* dans l'exagération des traits antisociaux.

une compagnie objectale (pour Winnicott un objet subjectif précurseur de l'aire transitionnelle). Sans la présence d'un objet sûr, la possibilité de construire un sujet stable est impensable. La demande d'un autre, soit « l'être humain proche » pour Richard, devient une rencontre autant difficile que fatigante à établir. La demande antisociale est alors une quête de compagnie entièrement inconditionnelle dont le geste n'est pas seulement une attaque. Il est aussi une tentative de récupération de ce qui est perdu – tel l'ébranlement de la toupie comme la présence et l'absence, pas seulement de l'objet, mais de la pulsion aussi. La puissance pulsionnelle antisociale se montre, à la différence de l'écriture en gérondif, sous la forme agie du geste, dont les traces de l'immédiateté simultanée sont à l'œuvre en abolissant le passage du temps.

## BIBLIOGRAPHIE

1. Aichhorn A., (1925), *Jeunes en souffrance. Psychanalyse et éducation spécialisée*, Nîmes, Champ social, 2005.
2. Aliguieri D. (1321), *La divina comedia*, Madrid, Catedra, 2012.
3. Amalric J-L., *Ricœur, Derrida. L'enjeu de la métaphore*, Paris, Puf, 2006.
4. American Psychiatric Association (APA), DSM-IV, Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (traduit sous la direction de Pierre Pichot, Julien Daniel Guelfi, et al.) Paris, Masson, 2004, (édition américaine, 1992).
5. American Psychiatric Association (APA), DSM-IV-TR *cas cliniques*, Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (Traduction française coordonnée par Marc-Antoine Crocq.) Paris, Elsevier Masson, 2008, (édition américaine, Washington D.C. 2002).
6. American Psychiatric Association (APA), DSM-V, *Diagnostic and statistical manual of mental disorder, Fifth edition DSM-V*, Washington DC London England, American psychiatric publishing, 2013.
7. Anscombe G. E. M., *L'intention*, Paris, Gallimard, 2002.
8. Arendt H. (1958), *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983.
9. Arendt H. (1966), *Heichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Gallimard, 1991.
10. Artaud A. (1932) « Le théâtre de la cruauté » in *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1964.
11. Artaud A., « L'art et la mort » in *L'Ombilic des Limbes*, Paris, Gallimard, 1927.
12. Artaud A., « Invocation à la momie » in *L'Ombilic des Limbes*, Paris, Gallimard, 1927.

13. Artaud A., « Textes de la période surréaliste » in *L'Ombilic des Limbes*, Paris, Gallimard, 1927.
14. Artaud A. (1947), *Van Gogh le suicidé de la société*, Paris, Gallimard, 2001.
15. Assoun P-L., *Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques*, Paris, Puf, 2009.
16. Assoun P-L., *Littérature et psychanalyse*, Paris, Ellipse, 1996.
17. Aub M., *Luis Buñuel entretiens avec Max Aub*, Paris, Belfond, 1991.
18. Austin J. L. (1962), *Quand dire c'est faire*, Éditions du seuil, version française, 1970.
19. Bair D., *Jung*, Paris, Flammarion, 2007.
20. Baldrye et al., Reducing Vulnerability to Harm in Adults With Cognitive Disabilities in the Australian Criminal Justice System, *Journal of Policy and Practice in Intellectual Disabilities*, 2013, 10(3), pp. 222–229.
21. Balier C., Diatkine G., « Psychopathie chez l'enfant et l'adolescent », in *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, vol.2*, Lebovici S., Diatkine R., Soulé M., Paris, Puf, 1984.
22. Barnard C., *Le Géant Egoïste*, (film fiction) Angleterre, 2013.
23. Baudelaire Ch. (1857), *Las Flores del Mal*, Edicion bilingüe de Alain Verjat y Luis Martinez de Merlo, Madrid, Catedra, 1991.
24. Bauman Z. (1995), *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, Paris, Hachette, 2003.
25. Bauman Z. (2003), *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, Paris, Fayard/Pluriel, 2010.
26. Bauman Z. (2005), *La vie liquide*, Paris, Fayard/Pluriel, 2013.
27. Benjamin B., Lahey R., Herbert C. Q., Frick, P.J., Grimm J., “Oppositional Defiant and Conduct Disorders”: Issues to be Resolved for *DSM-IV* , *Journal of the American*

- Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, Volume 31, Issue 3, May 1992, pp. 539-546.
28. Benjamin B., Rolflober J., Herbert C. Q., Applegate, B., Shaffer, D., Waldman, I., Hart E., Mcburnett K., Frick P.J., Jensen ,P.S., Dulcan M.K., Canino G., Bird H., « Validity of DSM-IV Subtypes of Conduct Disorder Based on Age of Onset”, *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, Volume 37, Issue 4, April 1998, pp.435- 442.
  29. Bergeret J., *La personnalité normale et pathologique*, Paris, Dunod, 1996.
  30. Bergeret J., *La violence fondamentale*, Paris, Dunod, 2000.
  31. Berrendonner A., *Eléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit, 1981.
  32. Bezdjian S., Robert F. Krueger, Derringer J., Malone S., McGue, M.,G. Iacono, W., *Psychiatry Research*, Volume 188, Issue 3, 15 August 2011, pp.411-421 .
  33. Bideaud J., Courbois Y., « Nouvelles approches de la psychologie cognitive : quel apport à l'étude de l'image mentale chez l'enfant » in *Image mentale et développement. De la théorie piagétienne aux neurosciences cognitives*, Paris, Puf, Paris, 1998, pp. 157-184.
  34. Blanchot M., « IV L'œuvre et l'espace de la mort » in *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.
  35. Bourdieu P. (1980), *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 2002.
  36. Bourdieu P., *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982
  37. Bourguignon A., Cotet P., Laplanche J., Robert F., *Traduire Freud*, Vendôme, PUF, 1989.
  38. Buñuel L., *Los Olvidados*, (film fiction), Méjico, 1950.
  39. Butler J. (2005), *Le récit de soi*, Paris, Puf, 2007.

40. Cahn R., *L'adolescent dans la psychanalyse. L'aventure de la subjectivation*, Paris, Puf, 1998.
41. Canguilhem G., *Le normal et le pathologique*. Paris, Puf, 2013.
42. Castoriadis C., *Le monde morcelé. Les carrefours du labyrinthe III*, Paris, Seuil, 1990.
43. Chabot A., et al. La capacité de mentalisation de l'enfant à travers le jeu et les histoires d'attachement à compléter: perspectives théorique et clinique, *La psychiatrie de l'enfant*, 2015, 58 (1): pp. 207-239.
44. Chapelier J-B., « Apport de la clinique des groupes à la métapsychologie : le concept d'auto-engendrement », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2/2005 (45), pp.69-90.
45. Chartier J-P., Peut-on guérir le psychopathe ?, *Topique*, 2007/2 n° 99, pp. 61-78.
46. Citton Y., *Gestes d'humanités, Antropologie sauvage de nos expériences esthétiques*. Paris, Armand Colin, 2012.
47. Corcos M., *L'homme selon le DSM. Le nouvel ordre psychiatrique*, Paris, Albin Michel, 2011.
48. Corcos M., *Le corps absent, approche psychosomatique des troubles des conduites alimentaires*, Paris, Dunod, 2010.
49. Crowley J., *Boy A*, (film fiction), Angleterre, 2009.
50. S. Dali (1942), *La vie secrète de Salvador Dali*, Paris, Gallimard, 2006.
51. David J-C., Marcelli D., « Psychopathologie de l'adolescent, l'agir, le passage à l'acte », in *Manuel de psychiatrie*, sous dir., Guelfi J-D. et Rouillon F., Issy-les-Moulineaux, Elsevier Masson SAS, 2012.
52. Deleuze G., *La philosophie critique de Kant*, Paris, Puf, 1963.

53. Demazeux S., *Le lit de Procuste du DSM-III : classification psychiatrique, standardisation clinique et ontologie médicale*, Thèse de Doctorat, Université Paris 1, 2011.
54. Derrida J., « Freud et la scène de l'écriture » in *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
55. Derrida J., « La parole soufflé » in *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
56. Derrida J., « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation » in *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
57. Derrida J., *La voix et le phénomène*, Paris, Puf, 1967.
58. Derrida J., *Marges de la philosophie*, Paris, Editions de Minuit, 1972.
59. Descartes R. (1637), *Discours de la méthode*, Paris, Vrin, 1966.
60. Descartes R. (1641), *Méditations métaphysiques*, Paris, Vrin, 1976.
61. Descombes V., « Préface » in *L'intention*, Anscombe G. E. M., Paris, Gallimard, 2002.
62. Descombes V., *Le complément du sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard, 2004.
63. Desquesnes G., Proia-Lelouey N. et Drieu D., « Analyse des représentations de professionnels impliqués dans deux parcours de sujets dits "incassables" », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], n°10, Automne 2010.
64. Desquesnes G., Proia-Lelouey, N., « Le sujet "incassable", entre psychopathologie et limite institutionnelle », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], n°12 |2011.
65. Desanzo J-C., *El Polaquito*, (film fiction), Argentine, 2003
66. Dingli L., *Robespierre*, Paris, Flammarion, 2004.
67. Dolan, X., *Mommy*, (film fiction), Canada, 2014.

68. Dor J., *Introduction à lecture de Lacan. 1. L'inconscient structure comme un langage. 2. La structure du sujet*, Denoël, Paris, 2002.
69. Dostoïevski F. (1880), *Les frères Karamazov*, Paris, La Pléiade Gallimard, 1952.
70. Dugravier R., Les facteurs de risque familiaux et environnementaux des troubles du comportement chez le jeune enfant : une revue de la littérature scientifique anglo-saxonne, *La psychiatrie de l'enfant*, 2006/1 Vol. 49, pp. 227-278.
71. Ellenberger H. F. (1970), *A la découverte de l'inconscient*, Villeurbanne, Editions Simep, 1974.
72. Enzensberger H. M., *Le perdant radical. Essai sur les hommes de la terreur*, Paris, Gallimard, 2006.
73. Erikson E. (1968), *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.
74. Ernest J. (1955), *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud. II Les années de maturité 1901-1919*, Paris, Puf, 2006.
75. Esposito H., *Naranjo en flor*, (Chanson), Argentine, 1944.
76. Estellon V., et coll., *Actualité des états limites*, Toulouse, Erès, 2014.
77. Estellon V., *Les folies compulsives. Des rituels obsessionnels aux agirs limites*, Paris, Dunod, 2016.
78. Ey H., Bernard P., Brisset Ch. (1960), *Manuel de psychiatrie*, Paris, Masson, 1989.
79. Farge A., Foucault M., *Le désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille au XVIII siècle*, Paris, Gallimard, 2014.
80. Faulkner W. (1929), *Le Bruit et la Fureur*, Paris, Gallimard, 1972.
81. Faulkner W. (1934), *Tandis que j'agonise*, Paris, Gallimard, 2004.
82. Federn P. (1952), *La psychologie du moi et les psychoses*, Paris, Puf, 1979.

83. Fedida P., “Autoerotisme et autisme”, *Revue Internationale de Psychopathologie*, 3, 1991.
84. Fenichel O. (1945), *La théorie psychanalytique des névroses, tome 2*, Paris, Puf, 1953.
85. Ferenczi S. (1932), « Confusion de langue entre les adultes et l’enfant, le langage de la tendresse et de la passion », *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982.
86. Flavigny H., Violences chez l’adolescent et organisations à expression psychopathique, in Braconnier A. (sous dir.), *Conflictualites, annales internnatiolales de psychopathie de l’adolescent*, n°1, 1988, pp.63-85.
87. Flavigny H., *Les éclats de l’adolescence, approches cliniques et éducatives*, Paris, Elsevier Masson, 1996.
88. Fonagy I. (1983), « Les langages dans le langage » in *Langages. Deuxièmes rencontres psychanalytiques d’Aix-en-Provence*, Green A. (sous dir.), Paris, Les Belles Lettres, 1984.
89. Foucault M. (1961), *Histoire de la folie à l’âge classique. Folie et déraison*, Paris, Gallimard, 2011.
90. Foucault M. (1964), *La naissance de la clinique*, Paris, Puf, 2004.
91. Foucault M. (1969), *L’archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 2006.
92. Foucault M. (1973-1974), *Le pouvoir psychiatrique*, Paris, Gallimard, 2003.
93. Foucault M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 2013.
94. Frege G., *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971.
95. Freud A., (1946), *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris, Puf, 1996.
96. Freud A., (1951), “August Aichhorn: July 27, 1878-October 17, 1949 (1951)”, in *Indications for child analysis and other papers (1945-1956)*, International Universities press inc, 1968.
97. Freud S. (1899-1900), « L’interprétation du rêve », in *ouvres complètes, Psychanalyse, Tome IV, 1899-1900*, Paris, Puf, 2004.

98. Freud S. (1901), « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome V, 1901*, Paris, Puf, 2012
99. Freud S. (1905), « Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient » in *Ouvres complètes, Tome VII, 1905*, Paris, Puf, 2014.
100. Freud S. (1905-1906), « Personnages psychopathiques à la scène » *OCP VI 1901-1906*, Paris, Puf, 2006.
101. Freud S. (1906), « Réponse à une enquête : De la lecture et des bons livres » in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome VIII, 1906-1908*, Paris, Puf, 2013.
102. Freud S. (1907), « Le poète et l'activité de fantaisie » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome VIII (1906-1908)*, Paris, Puf, 2007.
103. Freud S. (1909) « Remarques sur un cas de névrose de contrainte » in *Œuvres complètes. Psychanalyse. Tome IX (1908-1909)*, Puf, Paris, 1998.
104. Freud S. (1910), « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique », in *Œuvres complètes, Psychanalyse. Tome X (1909-1910)*, Paris, Puf, 2009.
105. Freud S. (1913), « Sur l'engagement du traitement », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XII, 1913-1914*, Paris, Puf, 2005.
106. Freud S. (1914), « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome XII, 1913-1914*, Paris, Puf, 2005.
107. Freud S. (1919), « L'inquiétant » in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome XV, 1916-1920*, Paris, Puf, 1996.
108. Freud S. (1925), Préface à « Jeunesse à l'abandon », in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XVII, (1923-1925)*, Paris Puf, 1992.

109. Freud S. (1931), « L'expertise de la Faculté au procès Halsmann » in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome XIX, 1930*, Paris, Puf, 1995.
110. Freud S. (1913), « La disposition à la névrose du contrainte », in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome XII, 1913-1914*, Paris, Puf, 2005.
111. Freud S., Abraham K., *Correspondance complète, (1907-1925)*, Paris, Gallimard, 2006.
112. Freud S., Weiss E., *Sigmund Freud, Edoardo Weiss. Lettres sur la pratique psychanalytique*, Toulouse, Edouard Privat, 1975.
113. Freud S., (1895), « Projet d'une psychologie » in *Sigmund Freud, lettres à Whilhelm Flies, 1887-1904*, Paris, Puf, 2006.
114. Freud S. (1901), « Le geste manqué » in *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris Gallimard, 1997.
115. Freud S. (1906), « Diagnostic de l'état des faits et psychanalyse », in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome VIII, 1906-1908*, Paris, Puf, 2013.
116. Freud S. (1906), « Le délire et les rêves dans la "Gradiva" de W. Jensen », in *Ouvres complètes, Psychanalyse Tome VIII 1906-1908*, Paris, Puf, 2013.
117. Freud S. (1913), « Deux mensonges d'enfants » in *Œuvres complètes, Psychanalyse, Tome XII, 1913-1914*, Paris, Puf, 2006.
118. Freud S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome XII, 1913-1914*, Paris, Puf, 2005.
119. Freud S. (1916), « Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique », in *Ouvres complètes, Psychanalyse, Tome XV, 1916-1920*, Paris, Puf, 2005.
120. Freud S. (1924), « Névrose et psychose », in *Ouvres complètes, Psycanalyse Tome XVII 1923-1925*, Paris, Puf, 1992.

121. Freud S. (1929), « Le malaise dans la culture », in *Ouvres complètes, Psychanalyse Tome XVIII 1926-1930*, Paris, Puf, 1994.
122. Freud S. (1923), « Le moi et le ça », in *Ouvres complètes. Psychanalyse, Tome XVI, 1921-1923*, Paris, Puf, 1991.
123. Freud S. (1924), « Le problème économique du masochisme », in *Œuvres complètes, Psychanalyse. Tome XVII (1923-1925)*, Paris, Puf, 2006.
124. Freud S. (1920), « Au-delà du principe du plaisir », in *Ouvres complètes. Psychanalyse, Tome XV, 1916-1920*, Paris, Puf, 1996.
125. Freud S. (1911), « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », in *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, Puf, 1984.
126. Freud S. (1931), « L'expertise de la Faculté au procès Halsmann » in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Puf, 2009.
127. Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, Puf, 1992.
128. Freud S., Binswanger L., *Correspondance 1908-1938*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
129. Freud S., Eitingon M., *Correspondance 1906-1939*, Paris, Hachette-littératures, 2009.
130. Freud S., Ferenczi S., *Correspondance Tome I 1908-1914*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.
131. Freud S., Ferenczi S., *Correspondance Tome III, 1920-1933, Les années douloureuses*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.
132. Freud S., Jones E., *Correspondance 1908-1939*, Puf, Paris, 1998.
133. Freud S., Jung C.G., *Correspondence 1906-1914*, Paris, Gallimard, 1992.
134. Freud S., Rank O., *Correspondance 1907-1926*, Paris, Campagne Première, 2015.
135. Freud S., Zweig S., *Correspondance*, Paris, Payot & Rivages, 1995.
136. Gallina J-M., « Image mentale et compréhension de textes décrivant des configurations spatiales : vers une approche développementale » in *Image mentale et*

- développement. *De la théorie piagétienne aux neurosciences cognitives*, J. Bideaud, Y. Courbois, Puf, Paris, 1998. pp. 115-138
137. Gallina J-M., *Les représentations mentales*, Paris, Dunod, Paris, 2006.
138. Gibello B., Pathological cognitive disharmony and reasoning homogeneity index, *Journal Adolesc* 1983, 6: pp. 109-30.
139. Green A., *Un psychanalyste engagé, conversations avec Manuel Marcias*, Paris, Calmann-Levy, 1994.
140. Green A. (1971), « La déliaison » in *La déliaison*, Paris, Les belles lettres, 1992.
141. Green A. (1967), « La diachronie en psychanalyse » in *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Minuit, 2000.
142. Green A. (1970), « Répétition, différence et réplcation. En relisant Au-delà du principe de plaisir » in *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Minuit, 2000.
143. Green A. (1973), « Le double et l'absent » in *La déliaison*, Paris, Les belles lettres, 1992.
144. Green A. (1975), « Le temps mort » in *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Minuit, 2000.
145. Green A. (1976), « Le concept de limite » in *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990.
146. Green A. (1980), « La mère morte » in *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 2007.
147. Green A. (1983), « Le langage dans la psychanalyse » in *Langages. Deuxièmes rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*, sous dir, Green A., Paris, Les Belles Lettres, 1984.
148. Green A., *La lettre et la mort*, Paris, Denoël, 2004.
149. Green A., « Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante », in *Le travail du négatif*, Minuit, Paris, 1993.

150. Green A., *Associations (presque) libres d'un psychanalyste. Entretiens avec Maurice Corcos*, Paris, Albin Michel, 2006. .
151. Green A., *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, Puf, 2002.
152. Green A., *Joseph Conrad. Le premier commandement*, Paris, in Press, 2008.
153. Green A., *Jouer avec Winnicott*, Paris, Puf, 2005.
154. Green A., *Le discours vivant*, Paris, Puf, 1973.
155. Green A., *L'enfant de ça. Psychanalyse d'un entretien : La psychose blanche*, Paris, Minuit, 1973
156. Green A., *Le temps éclaté*, Paris, Minuit, 2000.
157. Green A., *Le Travail du négatif*, Paris, Editions de Minuit, 1993.
158. Green A., *Un œil en trop. Le complexe d'Œdipe dans la tragédie*, Paris, Minuit, 1969.
159. Groddeck G. (1923), *Au fond de l'homme, cela (le livre du Ca)*, Paris, Gallimard, 1963.
160. Grossman E., *Antonin Artaud. Un insurgé du corps*, Paris, Découvertes Gallimard, 2006.
161. Grossman E., *La défiguration*, Paris, Minuit, 2004.
162. Guedeney A., et Dugravier, R., « Les facteurs de risque familiaux et environnementaux des troubles du comportement chez le jeune enfant : une revue de la littérature scientifique anglo-saxonne », *La psychiatrie de l'enfant*, 2006/1 Vol. 49, p. 227-278.
163. Guelfi D. et Rouillon, F., 2012, (dir.), « Psychopathologie de l'adolescent, l'agir, le passage à l'acte » in *Manuel de psychiatrie*, 2ème édition, Issy-les-Moulineaux, Elsevier Masson SAS.
164. Guérin N., Vers une symptomatologie, *Cliniques méditerranéennes*. 2009 79(1) : pp. 189-205.
165. Guinard M., *La psychiatrie de l'enfant*, 2012, 55 (1), pp. 197-224.

166. Gutton Ph., Godenne G. (2001), *Personality and conduct disorders Adolescence*, *International society for adolescent psychiatry*, Paris, GREUPP, 2011.
167. Gutton Ph., *Le sujet aux prises avec la violence pubertaire*, Monographie, ISAP II, 2011, pp 227-236.
168. Gutton Ph., *Le pubertaire*, Paris, Puf, 1991.
169. Gutton Ph., *Moi violent ? Pour en finir avec nos idées reçues sur l'adolescence*, Paris, JC Lattès, 2005.
170. Gutton, Ph., *L'objet extérieur serait-il violent* in Braconnier A. (sous dir.), *Conflictualites, annales internnatiolales de psychopathie de l'adolecent*, n°1, 1988, pp.87-92.
171. Habermas J. (1983), *Morale et communication. Conscience morale et activité communicationnelle*, Champs-Flammarion, Paris, 1999.
172. Habermas J. (1985), *Le discours philosophique de la modernité. Douze conférences*, Paris, Gallimard, 1988.
173. Han B-Ch. (2009), *Le parfum du temps. Essai philosophique sur l'art de s'attarder sur les choses*, Paris, Circé, 2016
174. Han B-Ch., (2010) *La société de la fatigue*, Paris, Circé, 2014
175. Han B-Ch., (2012) *Le désir ou l'enfer de l'identique*, Paris, Editions Autrement, 2015.
176. Han B-Ch., (2013), *Dans la nuée, Réflexions sur le numérique*, Dumont, Paris, Actes Sud, 2015.
177. Har A., *L'espace de volonté en psychothérapie, entre l'acte et la simulation*, Thèse de doctorat, Université Paris 7, 2006.
178. Hartmann H. (1939), *La psychologie du moi et le problème de l'adaptation*, Paris, Puf, 1968.
179. Hartmann H. (1960), *Psychanalyse et valeurs morales*, Toulouse, Privat, 1975.
180. Haute autorité de santé (HAS), *Prise en charge de la psychopathie*, [en ligne], Paris, 2005,-167p.

181. Heidegger M. (1927), *Etre et temps*, Traduit de l'allemand par François Vezin, Paris, Gallimard, 1986.
182. Hoffmann Ch., *Des cerveaux et des hommes. Nouvelles recherches psychanalytiques*, Erès, Ramonville Saint-Agne, 2007.
183. Husserl E., (1911) *La philosophie comme science rigoureuse*, Traduit de l'Allemand par Delaunay M., Puf, 1989.
184. Husserl E., (1913), *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950.
185. Hyo-Won K., et al., Does oppositional defiant disorder have temperament and psychopathological profiles independent of attention deficit/hyperactivity disorder?" in *Comprehensive Psychiatry* 51 (2010) pp.412–418.
186. Imbert C., « Introduction », in *Écrits logiques et philosophiques*, Frege G., Paris, Seuil, 1971.
187. Jacobson E. (1971), « Passage à l'acte et besoin de trahison chez les patients paranoïdes », in *Les dépressions, Etude comparée d'états normaux, névrotiques et psychotiques*, Paris, Payot, 1985.
188. Jeammet Ph., « Psychopathologie des troubles des conduites alimentaires. Valeur heuristique du concept de dépendance », *Confrontations psychiatriques*, 1989, 31, 179-202.
189. Jung C. (1907), *Psychogénèse des maladies mentales*, Paris, Albin Michel, 2001.
190. Kanh M., « Préface » in *La consultation thérapeutique de l'enfant*, Winnicott D.W., Paris, Gallimard, 1971.
191. Kernberg O. (1975), *La personnalité narcissique*, Paris, Puf, 1997.
192. Kernberg O. (1984), *Troubles graves de la personnalité : stratégies psychothérapeutiques*, Paris, Puf, 1989.

193. Kernberg O., *Aggression in Personality Disorders and Perversions*, New Haven and London, Yale University Press, 1992.
194. Kernberg O., « Diagnostic des troubles de la personnalité avec comportements antisociaux manifestes, à l'adolescence », in *Personality and conduct disorders Adolescence*, sous dir, P. Gutton et G. Godenne, Les Editions Greupp, Paris, 2001.
195. Kernier N. De, *Le geste suicidaire à l'adolescence, tuer l'infant*, Paris, Puf, Paris, 2015.
196. Klein M. (1927), « Les tendances criminelles chez les enfants normaux » in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2005.
197. Klein M. (1929), « Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur » in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2005.
198. Klein M. (1930), « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi » in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2005.
199. Kohlberg L., *Essays on Moral Development, vol I*, Harper & Rows, New York and San Francisco, 1981.
200. Kohut H. (1971), *Le soi*, Paris, Puf, 2008.
201. Kristeva J., *La haine et le pardon, Pouvoirs et limites de la psychanalyse III*, Paris, Fayard, 2005.
202. Kristeva J., *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974.
203. Kristeva J., « *Le génie féminin* », vol. 2, *La folie : Mélanie Klein ou le matricide comme douleur et comme créativité*, Paris, Fayard, 2003.
204. Kristeva J., « Limites ou éclosion de la figurabilité, avec Colette » in *Penser les limites. Ecrits en l'honneur d'André Green*, Botella, C.(dir.), Paris, Delachaux et Nieslé, 2002, pp. 270-279.

205. Kristeva J., BÉlorgey E., « Les modèles linguistiques et pragmatiques de la communication » in Widlöcher D., *Traité de psychopathologie*, Paris, Puf, 1994.
206. Kristeva J., *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Paris, Seuil, 1980.
207. Kristeva J., *Pulsions du temps*, Paris, Fayard, 2013.
208. Kristeva J., *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
209. Kundera M., *L'immortalité*, Paris, Gallimard, 1990.
210. Lacan J. (1958), « La signification du phallus. Die Bedeutung des Phallus», in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
211. Lacan J. (1950), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.93.
212. Lacan J. (1953-1954), *Les écrits techniques de Freud, Livre I*. Paris, Seuil, 1975.
213. Lacan J. (1954-1955), *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Livre II, Paris, Seuil, 1978.
214. Lacan J. (1955-1956), *Les psychoses*, Livre III, Paris, Seuil, 1981.
215. Lacan J. (1956-1957), *La relation d'objet*, Livre IV, Paris, Seuil, 1994.
216. Lacan J. (1957), « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
217. Lacan J. (1957-1958), *Les formations de l'inconscient*, Livre V, Paris, Seuil, 1998.
218. Lacan J. (1958-1959), *Le désir et son interprétation*, Livre VI, Paris, Editions La Martinière, 2013.
219. Lacan J. (1962-1963), *L'angoisse*, Livre X, Paris, Seuil, 2004.
220. Lacan J. (1971), *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Livre XVIII, Paris, Seuil, 2006.
221. Lacan J. (1971-1972), *...Ou pire*, Livre XIX, Paris, Seuil, 2011.
222. Lacan J. (1972), « L'étourdi », in *Scilicet*, n° 4, 1972, p.8.

223. Lacan J. (1972-1973), *Encore*, Livre XX, Paris, Seuil, 1975.
224. Lacan J., *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001.
225. Lacan J., *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
226. Lacan J., *La logique du fantasme*, Séminaire 1966-1967, (séminaire inédit), Leçon du 11 janvier 1967.
227. Lacan J., *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse ou les positions subjectives de l'être*, Séminaire, 1964-1965, (séminaire inédit).
228. Lacan L., *R.S.I.*, Séminaire 1974-1975 (séminaire inédit) Leçon du 21 de janvier et du 11 mars 1975.
229. Laplanche J., Pontalis J- B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, 2004.
230. Le Berre C., *François Truffaut au travail*, Paris, Diffusion Seuil, 2004.
231. *Le Petit Robert*, Paris, Robert, 2014.
232. Lecadet C., “Winnicott sur les ondes pendant la Seconde Guerre mondiale : entre douleur et politique”, *L'Esprit du Temps, Champ Psychosomatique*, 2002/4, 28, pp 69-84.
233. Leopardi G., (1831), *Cantos*, Edition bilingüe de Maria de las Nieves Muñiz Muñiz, Madrid, Catedra, 1998.
234. Levinas E. (1946-1947), *Le temps et l'autre*, Paris, Puf, 2009.
235. Levinas E., *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*, Grasset, Paris, 1991.
236. Levinas E. (1971), *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Le livre de Poche, Paris, 1994.
237. Levobici S., Diatkine, R., Soulé, M., (1985), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, vol. 2, Paris PUF, 2004.
238. Lewis A., *Ameeting of minds, Mutuality in Psychoanalysis*, New york, Routledge, 2009.
239. Littin M., *El chacal de Nahueltoro*, (filme fiction), Chili, 1969.

240. Lyotard J-F., *La condition postmoderne, rapport sur le savoir*, Paris, Editions minuit, 1979.
241. Maasen S., Wolfgang P., Roth G., *Voluntary action, Brains, minds and sociality*, Oxford, Oxford university press, 2003.
242. Manos J., *Dexter*, (série), Amérique, 2006
243. Mardones L., Burgos H., Campos M., Hernández A., Fernández V., Castillo A. « Chronic Treatment with Clomipramine and Desipramine induces deficits in Long-term visuo-spatial memory of rats measured in a Eight-arm radial maze » in *International Journal of Neuroscience* 115 (2005) 445-457.
244. Mardones L., et al, « Efectos de la Administration de Clomipramina en la memoria Visuo-spatial de Ratas Long Evans » in *Biological Research* 35 (2002), 3-4.
245. Mardones, L. « Trastornos adictivos de alta complejidad en atencion primaria de salud » in Riquelme R., Quijada M., *Psiquiatria y Salud Mental*, Santiago, Ediciones Sociedad Chilena de Salud Mental, 2007, pp. 427-442.
246. Marty, F., et al., « Violences à l'adolescence », in *L'illégitime violence, la violence et son dépassement à l'adolescence*, sous dir. Marty F., Ramonville Saint-Agne Eres, 2000.
247. Marty, F., et al., *Le jeune délinquant*, Paris, Payot & Rivages, 2002.
248. Meadows Sh., *This Is England*, (film fiction) Angleterre, 2006
249. Meirelles F., *La cité de Dieu*, (film fiction), Brésil, 2003
250. Mijolla A., (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette Littératures, 2005.
251. Mille Ch., Histoire des classifications et perspectives nouvelles en psychiatrie de l'enfant, *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2001 43(1) : pp. 91-97.
252. Miller J-A., « La suture (éléments de la logique du signifiant) » in *Cahiers pour l'analyse*, 1966, 1-2, p. 39.

253. Milton J. (1667), *Paradise lost*, Traduction de Chateaubriand, Paris, Gallimard, 1995.
254. Milton J. (1671), *El Paraiso recobrado. Sanson Agonista*, édition bilingue de Curbet J., Madrid, Catedra, 2007.
255. Misés R., *Les pathologies limites de l'enfance, étude clinique et psychopathologique*, Paris, Puf, 1990.
256. Morel G., *Clinique du suicide*, Ramonville Saint Agne, Eres, 2010.
257. Nader-Grosbois N., Canevas pour évaluer et stimuler des compétences socio-émotionnelles d'enfants ayant une déficience intellectuelle, avec autisme ou trouble de comportement, *Revue francophone de la déficience intellectuelle*, 2012, 23: pp. 34-42.
258. Neruda P., « Poème XV » in *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*, Paris, Gallimard, 1998.
259. Nietzsche F., (1883), *Ainsi parlait Zarathushtra*, Flammarion, Paris, 2006.
260. Nietzsche F., (1887), *Généalogie de la morale*, Flammarion, Paris, 1996.
261. Nietzsche F., (1886), *Par-delà bien et mal*, Flammarion, Paris, 2000.
262. Papanicolaou G., Passage à l'acte: arrêt de la pensée ou condensation et mise en scène de la pensée, *Adolescence*, Monographie, ISAP II, 2011, pp.247-254.
263. Pearson D., Logie R., « La mémoire de travail visuo-spatiale : fractionnement et développement » in *Image mentale et développement. De la théorie piagétienne aux neurosciences cognitives*, J. Bideaud, Y. Courbois, Puf, Paris, 1998. pp. 139-156.
264. Piaget J. (1932), *Jugement moral chez l'enfant*, Puf, Paris, 2000.
265. Piaget J. (1926), *La représentation du monde chez l'enfant*, Puf, Paris, 2003.
266. Piaget J. (1967), *Biologie et connaissance. Essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*, Paris, Gallimard, 1973.
267. Pommier G., « Spécificité du « passage à l'acte » suicidaire », *La clinique lacanienne*, 2011, n°20, p. 97-112.

268. Quentric E., *Idéaux du Moi et transgressions délictuelles à l'adolescence*, Thèse de doctorat, Université Paris V, 2013.
269. Raducanou C., *La capacité de la mère à se séparer de son enfant. Approche clinique, littéraire et iconographique*, Thèse de doctorat, Université Paris 7, 2011.
270. Ramsay L., *We Need to Talk About Kevin*, (film fiction), Anglo-American, 2011
271. Recanati F., *Les énoncés performatifs*, Paris, Les éditions de minuit, 1982.
272. Recanati F., *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard, 2008.
273. Richard F., *Les troubles psychiques à l'adolescence*, Paris, Dunod, 1998.
274. Richard F., « Ce que la littérature apprend au psychanalyste, Faulkner, Glissant et Green », *Revue française de psychanalyse*, 2009/1 Vol. 73, pp. 165-182.
275. Richard F., *L'actuel malaise dans la culture*, Paris, éditions de l'Olivier, 2011.
276. Richard F., *La rencontre psychanalytique*, Paris, Dunod, 2011.
277. Richard F., *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, Paris, Dunod, 2001.
278. Richard F., *Psychothérapie des dépressions narcissiques*, Paris, Puf, 1989.
279. Richard F., Urribarri F., *Autour de l'œuvre d'André Green. Enjeux pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, Puf, 2005.
280. Richard F., Wainrib S., *La subjetivación*, Paris, Dunod, 2006.
281. Ricœur P., *Ecrits et conférences 2, Herméneutique*, Paris, Seuil, 2010.
282. Ricœur P., *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965.
283. Ricœur P., *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.
284. Ricœur P., *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.
285. Ricœur P., *Temps et récit, Tome I, L'intrigue et le récit de l'histoire*, Paris, Seuil, 1983.
286. Ricœur P., *Temps et récit, Tome II, La figuration dans le récit*, Paris, Seuil, 1984.
287. Ricœur P., *Temps et récit, Tome III, Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.
288. Ricœur P., (1969), *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 2013.

289. Riquetti V., *L'ami des hommes, ou traité de la population*, Hambourg, Chrétien Hérold, 1756 -1762.
290. Rodman R., « Introduction » in Winnicott D.W. (1987), *Lettres vives*, Paris, Gallimard, 1989.
291. Rodman R., *Winnicott, sa vie, son oeuvre*, Paris, Eres, 2008.
292. Rolfloeber J., Burke D., Benjamin B., Winters A., Zera M., “Oppositional Defiant and Conduct Disorder: A Review of the Past 10 Years, Part I”, *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, Volume 39, Issue 12, December 2000, pp.1468-1484.
293. Rosa H. *L'accélération, Une critique sociale*, Paris, La Découverte, 2010.
294. Rosolato G., *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978.
295. Ross S., Dermatis H., Levounis P., Galanter M., Comparison Between Dually Diagnosed Inpatients with and without Axis II Comorbidity and the Relationship to Treatment Outcome. *The American Journal of Drug and Alcohol Abuse*, Vol. 29, No. 2, 2003, pp. 263–279.
296. Roudinesco E., *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993.
297. Roudinesco E., *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Paris, Seuil, 2014.
298. Roudinesco E., *Histoire de la psychanalyse en France. 1, 1885-1939*, Paris, Fayard, 1994.
299. Sarmiento D. (1845), *Facundo. Civilización y Barbarie en las pampas argentinas*, Madrid, Catédra, 1999.
300. Sartre J-P. (1938), *La nausée*, Paris, Gallimard, 1996.
301. Sartre J-P. (1946), *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996.

302. Sartre J-P. (1958), « Théâtre et cinéma » in *Un théâtre de situations*, Paris, Gallimard, 1992.
303. Saussure F. De (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 2005.
304. Searle, J. (1977), *Sens et expression, études de théorie des actes de langage*, Les éditions de minuit, pour la traduction française, 1982.
305. Searle, J. (1983), *L'intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*. Traduit par Claude Pichevin, Les éditions de minuit, 1985.
306. Selman R., *The Growth of Interpersonal Understanding*, Academic Press, New York, 1981.
307. Sename, Gobierno de Chile, *Cuentos que no son cuentos. Escritos por adolescentes privados de libertad*, Ediciones Salecianos, Santiago, 2010.
308. Serra M., *Italo Svevo ou l'antivie*, Paris, Grasset, 2013.
309. Shakespeare W. (1598-1602?), *Hamlet*, Catedra, Madrid, 2010.
310. Silva de Lima M., Fernandes Lorea C., Palazzo Carpena M., « Dual “diagnosis on substance abuse”, *Substance use & misuse*, » Vol. 37, Nos. 8–10, 2002, pp.1179–1184.
311. Sipos J., *Lacan et Descartes. La tentation métaphysique*, Paris, Puf, 1994.
312. Spitz R., *De la naissance à la parole. La première année de vie*, Paris, Puf, 1968.
313. Streeck-Fischer A., Adolescence et comportements violents, *Adolescence*, Monographie, ISAP II, 2001, pp. 219-225.
314. Thévoz M., *L'esthétique du suicide*, Paris, Minuit, 2003.
315. Tostain B., « L'exercice du jeu de communication orale et de gestuelle libérée de la mère et du bébé », in *Winnicott avec Lacan*, sous dir, Vanier A. et Vanier C., Paris, Hermann, 2010.

316. Trémine Th., Les classifications en psychiatrie : des votes et des paris ?, *L'information psychiatrique*, 2013 89(4) : pp. 279-281.
317. Truffaut F., *Les Quatre Cents Coups*, (film fiction), France, 1959.
318. Twain M. (1876), *Les aventures de Tom Sawyer*, Paris, la pléiade Gallimard, 2015.
319. Twain M. (1880), « Pourquoi j'étranglais ma conscience » in *L'art de mentir*, Editions de L'Herne, Paris, 2012.
320. Twain M. (1884-1885), *Aventures de Huckleberry Finn (Le camarade de Tom Sawyer)*, Paris, la pléiade Gallimard, 2015.
321. Twain M. (1884-1885), *Aventures de Huckleberry Finn*, New York, Oxford University Press, 2010.
322. Twain M. (1900), « Mark Twain – Anti-impérialiste » in *La prodigieuse procession et autres charges*, Agone, Marseille, 2011.
323. Valéry P. (1917), *La jeune Parque*, Paris, Gallimard, 1974.
324. Van Sant G., *Will hunting* (film fiction), Amérique, 1997.
325. Villa F., *La puissance du vieillir*, Paris, Puf, 2010.
326. Virilio P., *La pensée exposée*, Paris, Babel, 2012.
327. Wiewiorka M., *La violence*, Paris, Hachette, 2005.
328. Winnicott D. W. (1950), « Comment compenser la perte de l'environnement familial chez les enfants déprivés », in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.
329. Winnicott D. W. (1967), “La delincuencia juvenil como signo de esperanza, (Conferencia pronunciada en el congreso de subdirectores de reformatorios)”, in *El Hogar nuestro punto de partida. Ensayos de un psicoanalista*, Buenos Aires, Paidós, 1994.
330. Winnicott D. W. (1939), « L'agressivité et ses racines », in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.

331. Winnicott D. W. (1945), El pensamiento y el inconsciente, en *El Hogar nuestro punto de partida. Ensayos de un psicoanalista*, Buenos Aires, Paidós, 1994.
332. Winnicott D. W. (1950), « Comment compenser la perte de l'environnement familial chez les enfants déprivés », in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.
333. Winnicott D. W. (1956), « La tendance antisociale », in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.
334. Winnicott D. W. (1958), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1992.
335. Winnicott D. W. (1967), « La crainte de l'effondrement », in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, France, Gallimard, 2000.
336. Winnicott D. W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Folio, 2002.
337. Winnicott D. W. (1965), « La pensée chez l'enfant : un autre éclairage », in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000.
338. Winnicott D. W. (1971), « Rêver, fantasmer, vivre. Une histoire de cas illustrant une dissociation primaire » in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1975.
339. Winnicott D. W. (1971), *La consultation thérapeutique chez l'enfant*, Paris, Gallimard, 1971.
340. Winnicott D.W. (1939), « Les mères déprivées », in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.
341. Winnicott D.W. (1940), « L'évacuation des jeunes enfants », in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.
342. Winnicott D.W. (1940), « Les enfants et la guerre » in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.
343. Winnicott D.W. (1945), « Les enfants évacués » in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.

344. Winnicott D.W. (1951), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
345. Winnicott D.W. (1988), *La Nature humaine*, Paris, Gallimard, 1990.
346. Wittgenstein L. (1922), *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1993.